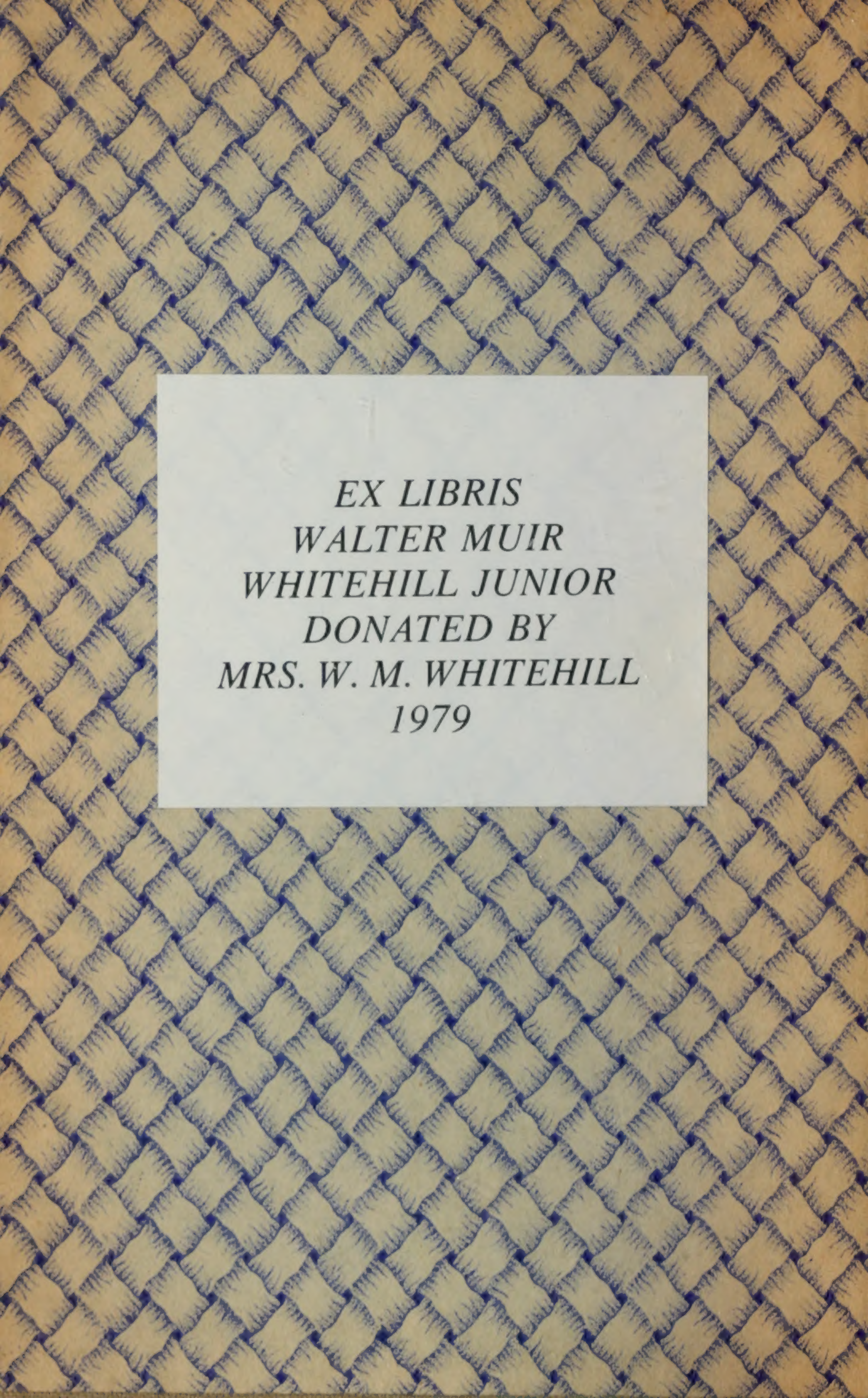
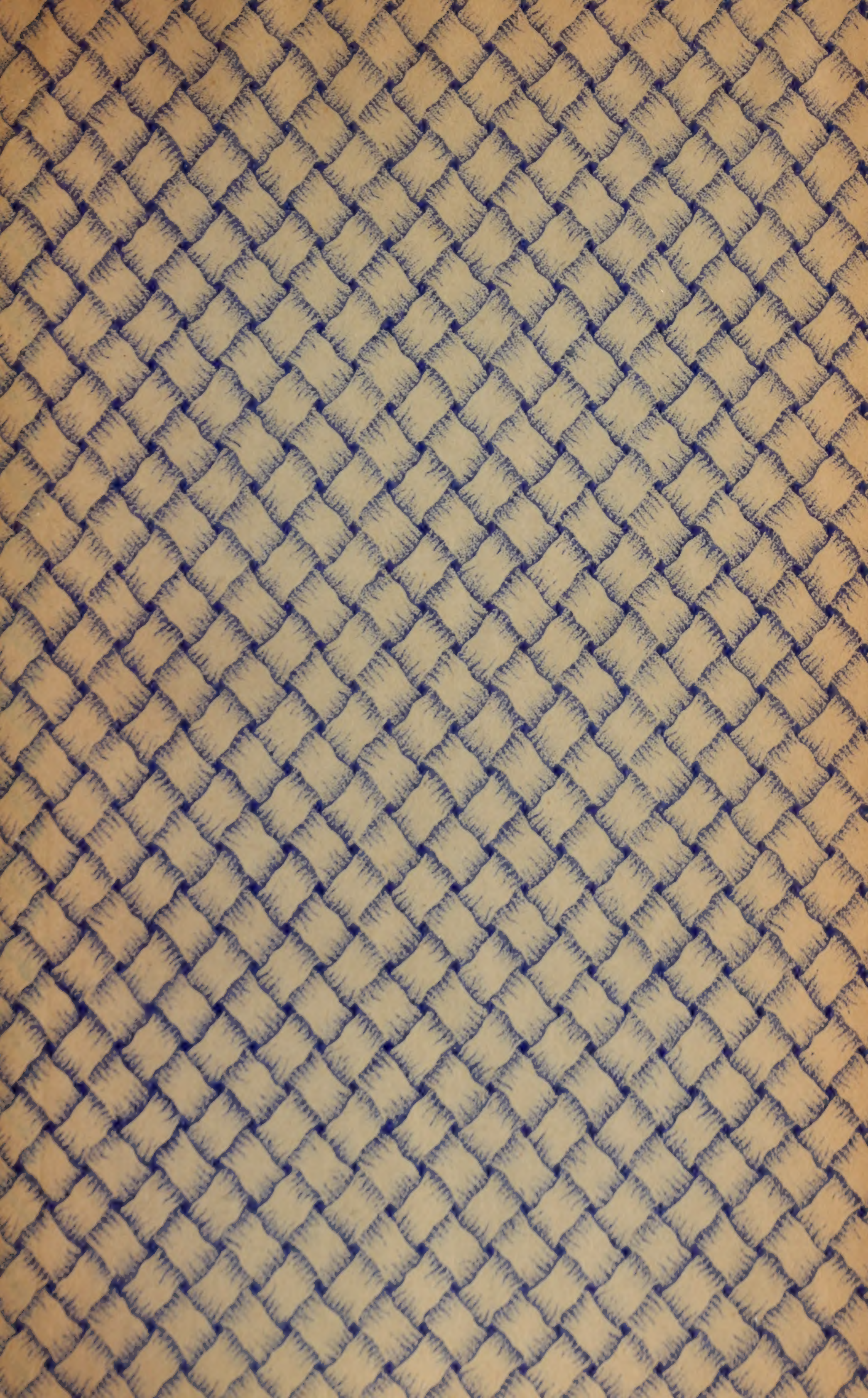
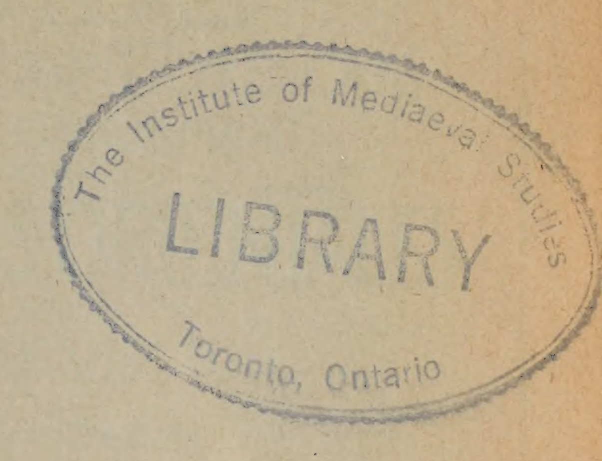

EX LIBRIS
WALTER MUIR
WHITEHILL JUNIOR
DONATED BY
MRS. W. M. WHITEHILL
1979



Walter Muir Whitehill

Barcelona 1933





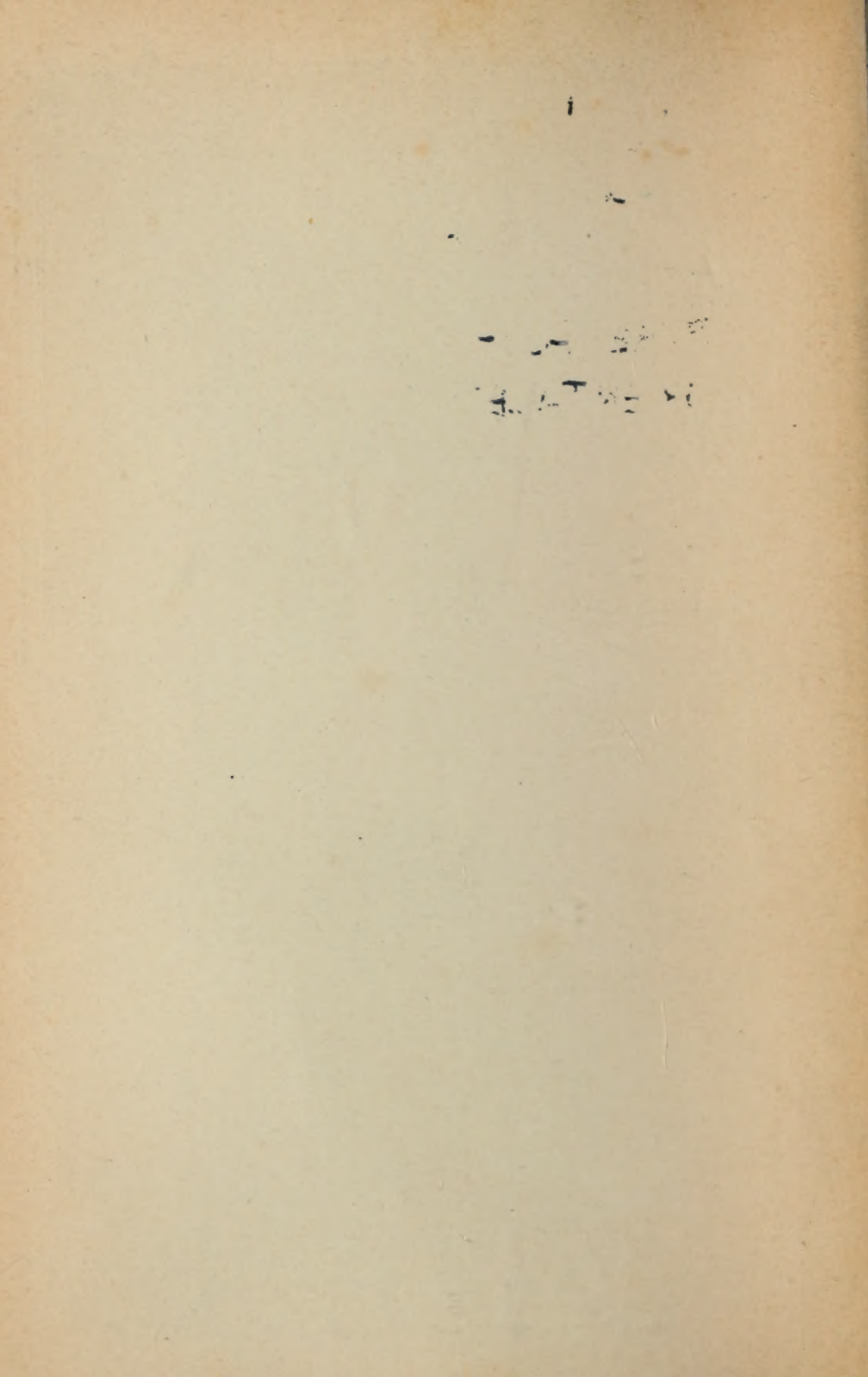
GUIDE
HISTORIQUE & PITTORESQUE
DANS LE DÉPARTEMENT
DES
PYRÉNÉES-ORIENTALES

PAR

PIERRE VIDAL

DEUXIÈME ÉDITION

ALTE & FAU. ÉDITEURS
RUE DE LA BARRE. PERPIGNAN
1899



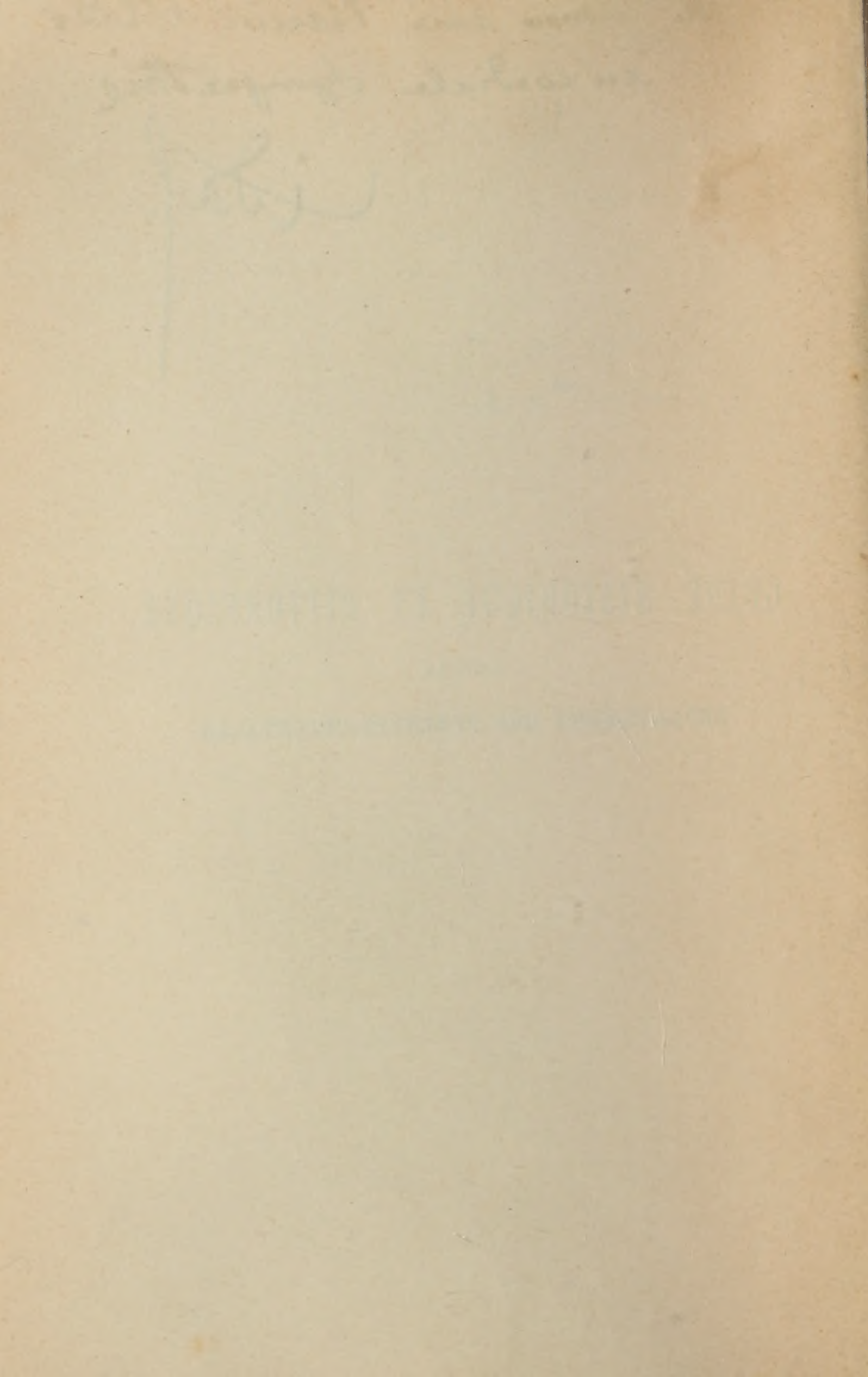
à mon ami Narcis Oller
en cordiale sympathie

Vidal

GUIDE HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DANS LE

DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES



GUIDE
HISTORIQUE & PITTORESQUE
DANS LE DÉPARTEMENT DES
Pyrénées-Orientales

Par Pierre VIDAL

DEUXIÈME ÉDITION



PERPIGNAN
LIBRAIRIE SAINT-MARTORY
ALTÉ & FAU, Successeurs,
Rue de la Loge et de la Barre.

1899

À Monsieur

Le docteur François ECOIFFIER,

Maire de Thuir.

Mon cher Ami,

Laisse-moi te dédier ce livre : c'est une manière de t'exprimer ma vive gratitude pour l'intérêt que tu n'as pas cessé de témoigner à mes travaux.

Pierre VIDAL.

PRÉFACE

Al péu del altíu Canigó
Es una terra embalsamada
Qui s'anoména Rosselló :
Es nostra terra ben amada ;
Oh ! ben amada !
Cantem, joves y vells, cantem lo Canigó,
Cantem la terra regalada
del Canigó !

(PIERRE TALRICH, *Recorts del Rosselló.*)

— Au pied du haut Canigou — s'étend un pays embaumé — qui s'appelle Roussillon : — C'est notre pays bien aimé ; — Oh ! bien aimé ! — Chantons, jeunes et vieux, chantons le Canigou. — Chantons le frais et riant pays du Canigou !

Voici la deuxième édition d'un petit et modeste livre qui parut pour la première fois il y a déjà vingt ans. Nous cherchions, dès cette époque, à attirer l'attention du public sur un des pays les plus intéressants et les plus pittoresques de notre France, et, dans ce but, nous présentions, sous une forme aussi complète mais aussi concise que possible, l'état de nos connaissances sur le département.

Nous avions divisé le livre en deux parties : *la Côte et la Plaine, les Montagnes et les Vallées*. La première était consacrée à la région qui s'étend entre Salses et le Cap Cerbère, la Méditerranée et les Aspres ; la seconde, à nos trois vallées princi-

pales de l'Agli, de la Tet et du Tech et aux vallées excentriques du Sègre et de l'Aude, qui n'appartiennent qu'en partie au département.

Nous n'avons rien changé à ce plan, dicté en quelque sorte par la nature elle-même, mais nous avons abrégé la partie historique et géographique pour faire plus de place à la partie pittoresque et aux excursions dans les montagnes " du frais et riant pays du Canigou ". Nous avions tout d'abord projeté de joindre à cette nouvelle édition une " Introduction ", qui aurait constitué un tableau d'ensemble donnant l'histoire, la géographie et la description générale du département : ç'aurait été une véritable " monographie départementale ". Mais ce modeste livre aurait pris des proportions peut-être démesurées. La *Nouvelle Géographie du département des Pyrénées-Orientales* et le *Précis de l'Histoire de Roussillon* paraitront à part : la première sera comme la préface du *Guide*, tandis que la seconde en formera la postface ou le complément.

Nous devons maintenant nous expliquer sur une réforme que nous avons adoptée, non sans quelque hésitation. On remarquera que nous avons modifié l'orthographe d'un grand nombre de noms de lieu. Nous avions d'abord conservé à plusieurs d'entre eux la forme catalane, qui est la vraie, et nous avions écrit : *Colliure*, *Cervera*, *Suréda*, *La Roca*, *le Volò*, *Serrallonga*, *Sallagosa*, *Estagell*, etc., au lieu de Collioure, Cerbère, Sorède, La Roque, le Boulou, Serralongue, Saillagouse, Estagel, etc. Ne voulant pas être plus royaliste que le roi, nous acceptons l'orthographe officielle pour le nom des communes ; toutefois, nous nous refusons encore à commettre des barbarismes comme ceux qui con-

sistent à écrire *Salces* pour Salses, *Bompas* pour Bonpas, *Castelnau* pour Castellnou, *Corsavy* pour Cortsavi, Saint-Jean *Lasseille* pour Saint-Jean La Cella ou La Celle (1).

Quant aux noms de la géographie physique, nous sommes absolument d'avis qu'il faut leur conserver, autant que possible, leur orthographe originale. Cette orthographe doit être étymologique, car, à l'origine, tout nom a eu un sens. Il faut donc chercher quel est le sens des noms de lieu et les orthographier de manière à en rappeler la signification. Il faut, en cela faisant, se méfier de l'insouciante prononciation du paysan, et avoir recours aux documents d'archives. Il suffit souvent de remonter à deux ou trois siècles seulement pour ramener ainsi les noms à leur forme purement catalane et leur rendre leur véritable physionomie avec leur sens historique.

La manie de traduire ou de franciser les noms d'origine catalane de nos Pyrénées orientales a donné lieu à de bien singulières méprises. Nous en citerons un exemple. Quelques documents du moyen âge nous ont conservé la forme primitive du nom des divers "pasquiers" de Carlit, soit en catalan, soit en bas-latin ; tels sont : *Vallis Marani* ou Vall Maran, Ortells, Lanos, Pradell, *Stagnum latum*. Ces deux derniers mots ont été réguliè-

---

(1) Salses vient du latin *Salsulæ* qui contient l'idée de « Sel », tandis que *Salces* écrit avec un *c* est le même que *Salcitiæ* qui veut dire « Saucisses ». Bonpas est l'ancien lieu de *Bono passu*, ce qui a un sens ; *Bompas* ne veut rien dire. Castelnau et Castellnou signifient bien l'un et l'autre « Château neuf », mais le premier appartient au domaine linguistique du Languedoc tandis que le second est vraiment catalan. Cortsavi est directement formé par les mots *curtis* et *Savini* (ferme de Savin), et Saint Jean La Cella tire son nom d'une ancienne *cella* ou cellule (habitation de religieux) ; rien ne saurait justifier l'orthographe officielle de « Lasseille ».

rement traduits du latin en catalan par ceux de *Stany llat*, qui signifient " Etang large ". Or, la carte de l'état-major écrit *Etang d'Estanllat*, ce qui signifie « Etang d'Etang large », c'est-à-dire rien du tout. Mais le *Guide Joanne* est allé plus loin encore dans la fantaisie, car de l'*Estanllat* de l'état-major il a fait l' « Etang étoilé », prenant le mot *estanllat* pour le mot *estelat*, qui a effectivement en catalan le sens d' « étoilé ». Et le *Guide* ajoute que « l'étang est ainsi nommé des nombreuses baies qui lui donnent une forme étoilée » ! !

On a ainsi défiguré une foule de noms de notre département jusqu'à les rendre méconnaissables aux Roussillonnais eux-mêmes. Les formes de *Carlitte* et de *Corlitte* pour désigner le massif de Carlit ont été inventées par les géographes français ; sous leur plume, le *Puig Péric* est devenu le Puy de Prigue, la rivière de l'Agli est devenue La Gly et l'Agly. Depuis quelque temps, les affiches de la Compagnie des chemins de fer du Midi écrivent la Têt avec un bel accent circonflexe, ce qui ferait penser que l'origine du mot est *Testis*, tandis que la rivière s'est toujours appelée *Tetis* ou *Thetis* dans les documents rédigés en latin. A Port-Vendres, le promontoire qui s'avance dans la mer à la manière d'un énorme éperon a été connu de tout temps sous le nom de cap *Biar* ou *Biarra*. Or, le génie militaire ayant construit un fort sur ce promontoire, on s'est avisé de l'appeler « fort du cap *Béarn* » ou « fort *Béarn* » ! Les géographes de l'avenir seront passablement surpris de trouver une province de *Béarn* à l'extrémité occidentale des Pyrénées et un cap *Béarn* à l'extrémité orientale.

Après ces quelques explications, on comprendra aisément notre refus d'accepter et de propager des

dénominations qui choquent ainsi le bon sens et la philologie.

Nous disions déjà dans la préface de la première édition : « Nous avons vu tout ce dont nous parlons, ou à peu près. Nous ne sommes pas de ceux qui décrivent un pays sans sortir de leur cabinet. Depuis plusieurs années, nous parcourons notre pays, examinant tout par nous-même ». Or, depuis 1879 nous n'avons pas laissé passer une seule année sans visiter quelque coin du département, et, plus que jamais, nous pouvons dire que « nous avons vu tout ce dont nous parlons. »

Avant de finir, nous prions le lecteur de vouloir bien considérer que ce *Guide* n'a point la prétention d'être, avant tout, un manuel *pratique* du touriste, mais plutôt « un livre de lecture » destiné à faire connaître le département, tant au point de vue historique qu'au point de vue pittoresque. Toutefois, nous n'avons pas voulu négliger la partie si intéressante des « renseignements utiles », mais nous l'avons presque toujours reléguée à la table des noms de lieu qui termine le volume.

PIERRE VIDAL.

PREMIÈRE PARTIE

LA COTE ET LA PLAINE



I

DE FITOU A PERPIGNAN

Le chemin de fer de Narbonne en Espagne et la route nationale n° 9 entrent dans le département des Pyrénées-Orientales à trois mille mètres de la station de Fitou. En cet endroit, et jusqu'au village de Salses, les deux voies, qui se touchent presque, sont resserrées entre les escarpements des Corbières et les eaux de l'étang de Salses. On se croirait en Palestine, tant le paysage est maigre, triste et désert. D'un côté on n'aperçoit que des roches pelées, un sol grillé par le soleil et sillonné par des torrents qui n'y laissent, après l'orage, que des cailloux roulés ; de l'autre côté s'étendent au loin des nappes d'eau bleuâtre qui font penser à la Mer Morte.

SALSES. — 1re Station

46 kil. de Narbonne, 6 kil. de la frontière du département, 18 kil. de Perpignan.

Arrivé à Salses, le voyageur ne tardera pas à s'apercevoir qu'il est dans un pays tout nouveau. Les agavès et les grenadiers sauvages qui bordent les vignes et les chemins, l'air tiède qu'on respire annoncent le voisinage de l'Espagne.

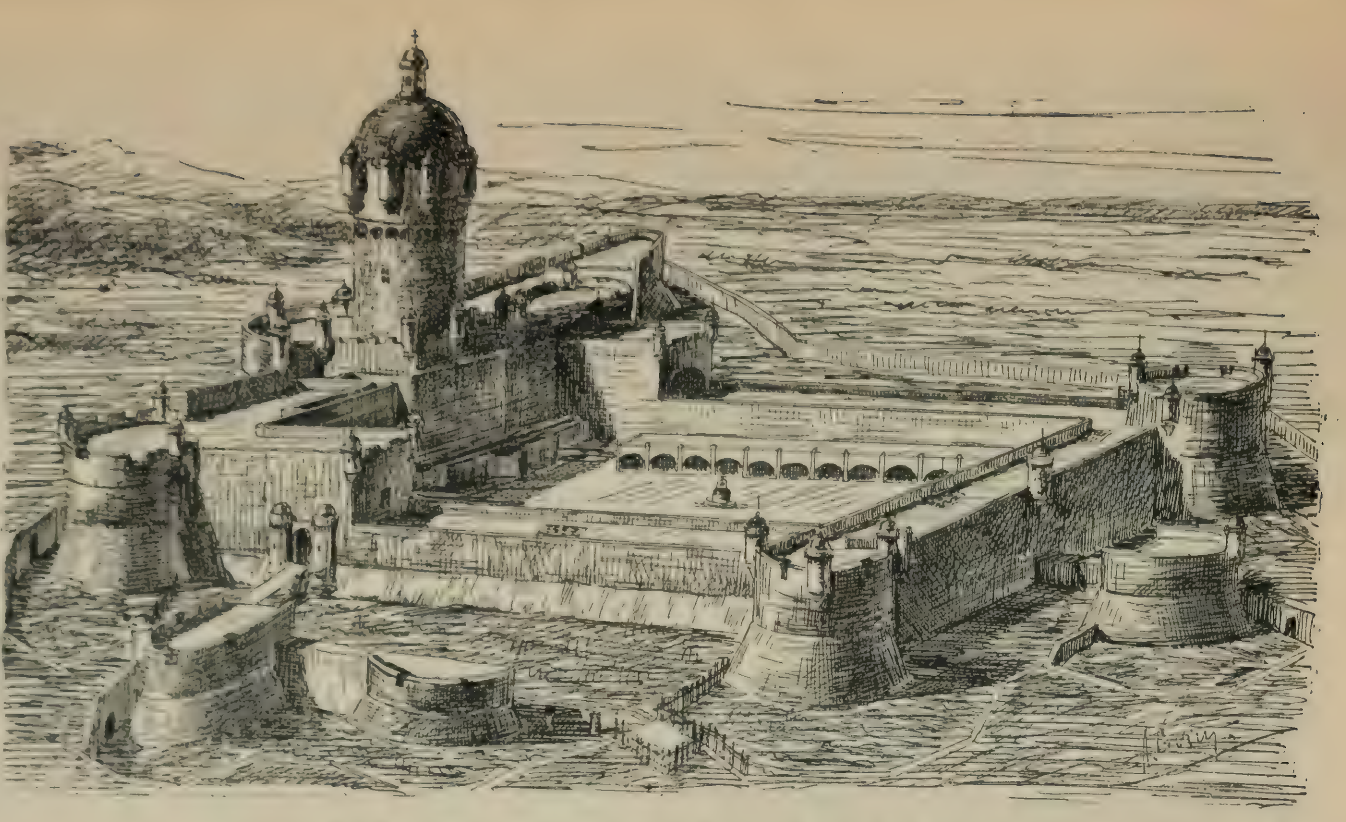
Salses est une commune qui récolte beaucoup de vin, mais qui n'en doit pas moins son nom à deux sources riches en principes salins qui surgissent des falaises calcaires des Corbières ; l'une, la plus rapprochée du

village (2 kil.) est appelée *Font Dama*, l'autre, située un peu plus au nord, est appelée *Font Estramer*. Au moyen âge, cette dernière est souvent citée sous le nom de *Font Estremera*, et un acte de 1095 semble même donner la forme première du nom : *Fons Extrema*, "source située sur l'*extrême* limite" du Roussillon. Les eaux de la source forment un vaste "gouffre", ce qui explique très bien le nom de *Gorch Estramer* qu'on lui a souvent donné ; elles s'écoulent ensuite dans l'étang par un large canal. L'étang est peuplé de grosses muges qui remontent le cours du canal et viennent s'y faire prendre.

Les géographes anciens ne parlent que d'une source, qu'ils appellent *Fons Salsulæ* (Source de l'eau salée) ; c'est très probablement la *Font Estramer* d'aujourd'hui. Quelques documents cartographiques comptent *ad Salsulas* (*aquas*) "Aux eaux salées", parmi les stations de la voie Domitia, qui reliait la Gaule et l'Espagne, et la placent à 30 milles de Narbonne ou 45 kilomètres environ. Cette station était-elle un village ? On ne saurait raisonnablement l'affirmer.

Ce n'est guère qu'en 951 que le village de Salses apparait pour la premiere fois (*Villa Salsas*). Son église de Saint-Etienne fut consacrée en 1114. Dès 1090, il se montre avec son château situé dans le village même. La seigneurie en appartenait aux comtes de Roussillon. Là, d'ailleurs, était l'extrême limite de ce comté ; quelquefois aussi, c'est la *Font de Salses* qui la fixe, et il s'agit alors de la *Font Estramer*. — *Salses et ses fortifications furent rasées en 1496 et, sur leur emplacement même, un ingénieur espagnol appelé Ramirez construisit le fort actuel (1497), tandis que le village se reformait un peu plus loin.*

Il se présente d'une manière très pittoresque à l'extrémité de l'étang. On n'y voit rien de bien remarquable, mais il est régulièrement bâti et, en grande partie, récemment construit. C'est une des communes du Roussillon qui, dans le temps, ont le plus gagné à l'extension de la production du vin. Elle comptait 749 habitants en 1830, 832 en 1834 ; elle en compte plus de 2.000 aujourd'hui, malgré la crise effroyable causée par le phylloxéra. —



CHATEAU DE SALSES, d'après un dessin du XVII[e] siècle.

L'église fut commencée en 1551; elle fut construite par un certain Léonard Pinell, et nous possédons le contrat passé à cet effet entre ce maître-maçon (*peyrer*) et les consuls du lieu. Le retable de Saint-Etienne date de 1626; il est l'œuvre de Georges Léonard, sculpteur, et de Raphaël Fabre, menuisier de Perpignan.

« Le Château » ou « Fort », assez bien conservé, constitue un précieux monument d'architecture militaire. En effet, « construit à une époque de transition sur laquelle il n'y a presque pas de documents écrits », il présente un grand intérêt archéologique. Il a la forme rectangulaire avec une tour à chacun des angles. Ces tours sont une preuve des hésitations de l'ingénieur, qui n'a point su se détacher encore des errements du moyen âge; mais, d'un autre côté, il appliquait ici une innovation destinée à révolutionner la défense des places fortes en créant des « boulevards » ou *baluarts*, espèces de bastions isolés, comme les demi-lunes de nos citadelles modernes. Vauban répara le fort; plus tard il en proposa l'abandon. En 1718, on était sur le point de le restaurer, mais on se décida aussitôt à le raser; on n'en fit rien cependant. En 1726, on ordonne de nouveau sa démolition, mais un contre-ordre survient qui le laisse debout. En 1792, des commissaires de la Convention, envoyés ici pour organiser la défense en cas de guerre avec l'Espagne, font murer ses portes; l'année suivante on les démasque et le fort reçoit une garnison, sans toutefois jouer aucun rôle. En 1804, il est menacé plus sérieusement que jamais; toutefois on se contente encore de murer ses portes; en 1818, on l'utilise comme dépôt de poudre; en 1833, on revient à l'idée de démolition, mais le colosse de pierre, roussi par le soleil, vieilli et mutilé, reste toujours debout, se riant des multiples contradictions de l'Administration de la Guerre.

C'était d'ailleurs justice qu'on lui laissât ainsi la vie sauve. Il avait, à plusieurs reprises, vaillamment combattu: dès 1503 il avait reçu le baptême du feu, et en 1639 il joua un rôle glorieux dans la défense du Roussillon. Les Français s'en emparèrent un jour, mais ils durent le rendre à la valeur espagnole (6 janvier 1640). Ce fut une bien grande déception pour Richelieu qui dit

qu' « on avait mis dans cette place ou trop de gens pour la défendre ou trop peu de vivres pour les faire subsister. »

Tout ce qu'on a raconté dans divers livres sur « deux grandes dames de la cour de Louis XIV enfermées au Château de Salses » appartient au domaine de la fantaisie.

Le dernier gouverneur de la forteresse fut un certain de la Houlière, neveu de Voltaire. Viticulteur grâce aux propriétés de sa femme, qui était du pays, la Houlière envoyait du vin à son illustre oncle qui se proposait « d'en boire un coup, bien que sa faible machine ne fût pas digne de cette liqueur ». La Houlière l'avait même prié de s'employer pour faire écouler ses vins en Russie. A quoi Voltaire avait répondu : « Je suis fâché aussi d'être très inutile au débit du vin de votre canton. Je crois que l'Impératrice a, dans ce moment-ci, des affaires un peu plus pressées avec les Turcs qui ne boivent point de vin, et avec les Allemands qui en boivent beaucoup. Si les choses tournent heureusement pour elle, peut-être dans quelques mois serais-je à portée de vous servir ». Un jour, Voltaire demande à son neveu s'il ne pourrait pas trouver en Roussillon un endroit " pour passer l'hiver, et où l'on pût voir le soleil et être à l'abri de ce vent du Nord qui le tue ". Certes, il n'aurait pas été difficile de trouver entre Salses et Perpignan une douce et chaude retraite d'hiver pour l'illustre philosophe, mais le projet n'eut pas de suite, et nous ignorons pourquoi. Quant à la Houlière, qui commandait encore à Perpignan au mois d'avril 1793, il se brûla la cervelle après les premiers revers de nos troupes vaincues par les Espagnols.

Salses s'est beaucoup assaini depuis un siècle. Dans les temps reculés, la fièvre devait y faire de nombreuses victimes puisque, encore en 1788, alors qu'on avait déjà desséché et colmaté une partie de *la Sanya* (terrains marécageux voisins de l'étang), Salses est appelé « le lieu le plus malsain de la province ». Le document d'où nous extrayons ces derniers mots ajoute que « la maladie endémique y règne tous les ans, surtout pendant les mois d'août, septembre et octobre ». A la vérité, comme nous le marquons plus haut, l'état sanitaire s'est bien amélioré depuis cent ans ; il serait parfait si on mettait

à exécution un projet de colmatage de l'étang tout entier, projet dont il a été beaucoup question dans ces dernières années.

Cet étang, dans sa plus grande dimension du Nord au Sud, n'a pas moins de 15 kilomètres ; sa largeur moyenne est de 6 à 7 kilomètres. Peut-être a-t-il été navigable autrefois, mais aujourd'hui, que le sol s'en est très sensiblement exhaussé, il n'est accessible qu'aux barques de pêche les plus plates et qui n'exigent qu'un faible tirant d'eau. Il reçoit les eaux de la mer ou lui verse les siennes par des *graus* (passages) qui s'ouvrent ou se ferment au gré des flots dans une étroite bande de sable de formation moderne. Il est dominé au Nord par la blanche falaise de Leucate, qui a été une île dans un temps assez reculé, alors que l'étang lui-même était un véritable golfe de la Méditerranée.

ENVIRONS DE SALSES

1° **Opoul**. — La frontière roussillonnaise du Nord était très bien gardée, car, outre la barrière naturelle des Corbières et les fortifications de Salses, deux autres forteresses défendaient les défilés qui s'ouvrent dans la partie orientale de ces montagnes : nous voulons parler du Château d'Opoul et de *Castell-Vell*.

Le chemin qui conduit de Salses à Opoul est un sentier fort pénible en certains endroits, partout sec et brûlé ; c'est à peine si la roche calcaire laisse pousser quelques maigres romarins. Au bout d'une heure, on atteint un large plateau d'où se détache, avec une majesté sauvage et à l'altitude de 400 mètres, la masse rocheuse qui porte les ruines du Château d'Opoul. Le village est accroupi au pied, dans un bas-fond qui forme une plaine assez fertile complantée de vignes et disposée en cuvette ; celle-ci deviendrait un véritable lac à la suite des grandes pluies, si les eaux ne s'engouffraient pas dans des *barrenchs* (évents naturels), où existent de véritables cours d'eau dont partie va former, très probablement, « les

fontaines » de Salses, *la Font Estramer* et *la Font Dama.*

Il ne semble pas que les Romains aient construit des forteresses dans les Corbières ; cependant le Château d'Opoul, longtemps appelé *Oppid* et *Opped*, semble tirer son nom du mot latin *oppidum*, qui signifie « place forte ». Ce sont peut-être les Wisigoths qui l'élevèrent en même temps que *Castell-Vell*, situé dans les environs. Quoi qu'il en soit, notre *oppidum* n'est mentionné qu'en l'an 1100 sous le nom de *Castlar de Oped*. Son importance se manifeste après 1172, époque de la réunion du Roussillon à l'Aragon ; alors les châteaux des Corbières prennent une attitude guerrière. Le roi Jacques Ier attire par des privilèges tout une population sur le plateau qui porte le *Castlar de Oped* et fonde ainsi le village de *Salvaterra*.

Le Château d'Opoul et Salvaterra furent assiégés et capitulèrent en 1598, et une autre fois, plus tard, en 1639. L'officier espagnol qui, à cette dernière date, les rendit aux Français, s'appelait Nuñez Geraldo. Il eut la vie sauve, mais ce ne fut pas pour longtemps, car, s'étant rendu à Perpignan, il fut arrêté à la Porte Notre-Dame, désarmé, emprisonné, puis « garroté » trois jours après au coin du Consulat de Mer (la Loge). On ne lui pardonnait pas d'avoir livré le Château d'Opoul qui, selon les expressions d'un document du temps, était *una fortalesa molt forta ni's pot batre ab artileria per estar fondada sobra pedra viva* (une forteresse très forte, que l'artillerie ne peut point battre parce qu'elle est bâtie sur la pierre vive).

Le château et le village de Salvaterra (ensemble désignés par le nom de Château d'Opoul) étaient, en effet, assis sur un bloc colossal de calcaire, isolé, en forme de cône tronqué, ayant pour soubassement un lit de marnes grises et rougeâtres. Le château et le village étaient entourés d'une muraille presque circulaire, défendue par une série de tours dont une seule subsiste, du côté de l'Ouest et tout près des ruines de trois vastes citernes contiguës. Du village de Salvaterra il ne reste rien debout ; du château, des pans de murailles qui dominent l'abîme et peuvent donner une idée de la

fierté et de la vaillance de cette antique protectrice de la terre roussillonnaise. Un morne silence règne sur ces lieux d'où la vie s'est définitivement éloignée, et, seuls, le berger et ses chèvres viennent de temps à autre en éveiller les échos. Les parois de ce massif rocheux sont des blocs coupés à pic, formidables, d'où pendent, sur l'abîme, des romarins et des lierres de luxuriante poussée. Au Sud, la roche prend une couleur de sang ; elle ouvre comme une large gueule qui porte le nom de *Cova roja* (Grotte rouge). C'est au-dessous de cet endroit que les habitants d'Opoul ont capté deux ou trois minces filets d'eau qui dégouttent de la marne. C'est bien peu pour une population de 885 habitants.

La vue, du haut des ruines du château, s'étend sur la Méditerranée et sur le Roussillon tout entier, un peu vague, il est vrai, mais très gaie et très impressionnante. Toutefois, si vous promenez vos yeux plus près, autour de vous, c'est un sentiment de tritesse qui vous envahit : Tout ce pays montagneux et aride, sec, sillonné de profonds ravins, est partout dénudé, victime d'un déboisement à outrance qui date déjà de loin ; partout le roc, les marnes rouges néocomiennes succédant aux calcaires compactes.

2° **Périllos.** — Le touriste qui veut bien connaître cette partie des Corbières doit aller visiter le village de Périllos, situé à 5 kil. au Nord d'Opoul, sur l'extrême limite des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Ici on parle déjà le languedocien ou *gavatx*. Périllos ne compte guère plus de 56 habitants et n'en a jamais eu davantage, très probablement ; ce qui n'empêche pas qu'il a été le siège d'une vicomté, et son château, qui subsiste encore sous le nom de *Castell dal Segnou*, a été le berceau d'une des familles les plus illustres du Roussillon, la famille de Périllos. C'est Jean Ier, roi d'Aragon, qui, en 1391, érigea en vicomté le domaine de Périllos en faveur de Raymond. Lorsque ce prince mourut, en 1396, le vicomte Raymond, plein d'affection et de reconnaissance pour lui, voulut s'informer de la vie qu'il menait dans l'autre monde et entreprit, à cet effet, le voyage au puits ou *Purgatoire de Saint-*

Patrice. On appelait ainsi une caverne de l'Utonie (en Irlande) où, disait-on, les peines de l'Enfer étaient représentées et où l'on pouvait s'informer de la situation des personnes défuntes.

Les environs de Périllos n'ont rien de bien agréable : ce sont les Corbières dans ce qu'elles ont de plus montagneux et de plus aride. On y récolte cependant quelque peu de vin, de l'orge, de l'avoine Le miel est de première qualité ; c'est à lui que revient en grande partie la réputation attachée au « miel de Narbonne ». Ce pays est fêluré, crevassé de failles qui constituent des cavernes ou *caunes*, comme on dit ici.

3° **Castell-Vell.** — En revenant de Périllos, on peut faire une halte à Opoul, où se trouvent deux ou trois cafés et une auberge bien tenus. En sortant du village, on prend la route de Rivesaltes pendant 3 kilomètres. On la laisse pour s'engager, à gauche, par les vignes et les garrigues, dans une gorge profonde et sauvage. Bientôt apparaissent les ruines de *Castell-Vell*, qui offrent un coup d'œil vraiment pittoresque. Le château était de forme triangulaire, avec une tour à chaque angle ; il n'en reste guère plus que le squelette qui, vu la nuit, au clair de lune, prend des aspects fantasmagoriques. Son nom seul indique une origine reculée, surtout si l'on veut bien remarquer que, dès l'an 1235, il passe pour être " ancien ", *vetus* (en catalan *vell*). On peut raisonnablement conjecturer qu'il date du VIIIe siècle ou du IXe et qu'il a existé avant le premier fort de Salses.

De Castell-Vell à Salses, on suit un large chemin en plaine qui serpente à travers des vignes bordées d'amandiers et vient rejoindre, à l'entrée même du village, le sentier qui nous a conduits à Opoul.

4° **Garrius.** — En quittant les sommets dénudés des Corbières on reprend quelque joie à revoir cette belle plaine qui s'étend en avant de Salses, vers la mer : c'est la Salanque, riche pays où nous irons un peu plus tard. Pour le moment, contentons-nous d'aller visiter les restes d'un village passé à l'état de simple métairie, *Garrius*, situé à deux pas de l'étang. Son nom semble dérivé du

celtique *gari*, “ lande ”, qui a probablement donné naissance au mot roman *garriga*. Dans une charte de donation faite à l'hospice de Perpignan en 1102, le nom apparaît avec la forme *Garritz* ; aujourd'hui, les documents officiels l'appellent *Garrieux*, on ne sait trop pourquoi. C'était au moyen âge un village d'une certaine importance puisqu'il possédait un hôpital. En 1845 le hameau était en instances pour être autorisé à reprendre le titre de “ commune ”, qu'il portait avant la Révolution ; mais ce fut en vain.

Jusques dans ces derniers temps, les populations de la Salanque se rendaient en procession, le 8 mai, à Garrius pour remercier son patron, l'archange Saint Michel, qui leur avait accordé sa protection pendant la peste de 1348. En 1831, on découvrit dans ce hameau un tombeau romain dans lequel se trouvait un ossuaire et des fioles qui portaient bien un cachet d'antiquité ; en 1845, on y trouva plusieurs amphores.

RIVESALTES. — 2e Station

56 kil. de Narbonne, 8 kil. de Perpignan.

De Salses à Rivesaltes, la voie ferrée ne traverse que des vignes, parsemées d'oliviers ou de figuiers et bordées d'amandiers ou d'agavés. Avant l'invasion du phylloxéra, le vin coulait ici à larges flots, et du meilleur cru. Salses, Espira, Peyrestortes, Baixas et Rivesaltes lui durent une augmentation considérable de leur population et un bien-être qui souvent atteignit à l'opulence. Les pièces de vingt francs couraient les rues de Rivesaltes ; aussi, dépensait-on sans compter. Mais tout a une fin dans ce monde, même les vignes ; le terrible puceron nous le fit bien voir. Toutefois, les vignobles ont été reconstitués au prix de sacrifices douloureux qui ont épuisé toutes les bourses, sans parler des millions volés par des notaires et des banquiers infidèles. C'est à peine si le département se relève à l'heure actuelle ; il est même douteux que la prospérité passée et les bons crus nous

reviennent jamais (1) ; cet admirable *Muscat de Rivesaltes,* l'un des meilleurs vins de liqueur qu'il y eût en France, est peut-être perdu pour toujours. Quoi qu'il en soit, l'odieuse petite bête qui a tué nos vignes n'a pu encore avoir raison de la vieille gaîté roussillonnaise, et, le 30 novembre de chaque année, Rivesaltes célèbre joyeusement « la Saint-André, » qui est une *festa major* (fête principale) très animée, très brillante et largement hospitalière.

La vigne est du reste fort ancienne dans le territoire de Rivesaltes, puisqu'on l'y trouve signalée dès le x[e] siècle, mais elle était loin d'y avoir l'importance que nous lui voyons aujourd'hui. Les Rivesaltais avaient leur *pla,* qu'ils arrosaient au moyen d'un canal dévié de l'Agli à Cases-de-Pène. Ce canal fut très probablement creusé en 1312 ; il mettait et il met encore en mouvement les moulins d'Espira et de Rivesaltes.

Rivesaltes est le chef-lieu d'un grand et riche canton qui comprend 14 communes et dont la superficie est de 38,025 hectares. La plus grande partie est aujourd'hui complantée de vignes, quoique le terrain soit éminemment propre à la culture des céréales ; mais les sécheresses si fréquentes et si longues dans ce pays réduisent à bien peu de chose le rendement de cette dernière culture. Les territoires de Salses, d'Opoul et de Périllos, que nous connaissons déjà, font partie de ce canton et en constituent la partie montagneuse. La population totale est de 24.860 habitants ; celle de Rivesaltes est de 6.000.

La ville neuve est bien bâtie, avec de larges boulevards. Depuis quelque temps, elle est approvisionnée d'eau potable. Aux abords de la gare s'ouvre une large et belle promenade bordée de grandes bâtisses, qui sont tout ensemble des châteaux, des chais et des ateliers de tonnellerie. C'est que Rivesaltes ne se contente pas de produire du vin ; elle en fait le commerce sur une

(1) Les cépages les plus généralement cultivés étaient le *grenache*, le *mataro* et la *caringana*, qui fournissaient les vins les plus recherchés par le commerce ; la *picapolla* noire, la *picapolla* grise et la *blanqueta*, qui fournissaient des vins moins colorés.

grande échelle, et plusieurs de ses « maisons » peuvent rivaliser, non pas avec les principales de Perpignan, qu'elles ont depuis longtemps dépassées, mais avec les meilleures de Bordeaux et de Paris.

La ville vieille est, comme dans tous nos villages fortifiés du moyen âge, petite, sombre, mal percée. Jusqu'au XVIII[e] siècle, la seigneurie du lieu appartint aux camériers de l'abbaye de La Grasse, en Languedoc. Arnaud de Levis, qui régissait les biens de ce couvent en 1173, demanda au roi Alphonse II d'Aragon, alors maître du Roussillon depuis peu de temps, l'autorisation de construire une enceinte fortifiée à Rivesaltes, et l'obtint la même année. La *villa Ripas altas* avait déjà au moins à cette époque trois siècles d'existence.

Ses murailles eurent à soutenir quelques rudes assauts, notamment le 12 août 1639, alors que la ville était au pouvoir des Français. Quinze cents Catalans tentèrent l'escalade ; les échelles se trouvèrent un peu courtes, mais, après une vigoureuse attaque, les défenseurs durent déposer les armes et rendre la place. Dans les premiers jours de septembre 1793, les Espagnols, qui venaient de s'établir sur les hauteurs de Peyrestortes, occupèrent Rivesaltes qui, agrandie en dehors des remparts, était en quelque sorte une ville ouverte. Ils y entrèrent par quatre points différents : la *Rue de Perpignan*, le *Pontarro*, le *Llobèra*, et le *Chemin du Cimetière*, après avoir obligé une division française à se replier sur Salses. C'était la division Goguet qui, quelques jours après, devait concourir si puissamment à la fameuse bataille de Peyrestortes (17 septembre 1793).

Dès le XV[e] siècle, Rivesaltes eut des institutions municipales, mais la charte principale n'est que du XVI[e]. Le mode d'élections consulaires de cette ville est trop intéressant pour que nous ne le rapportions pas ici. Le jour de Pâques, tandis que le peuple était réuni dans l'église, à la fin des vêpres, un appariteur se dirigeait vers la porte pour empêcher les hommes de sortir. On faisait ensuite l'appel des chefs de maison et, s'il en manquait quelqu'un, on l'envoyait quérir. Après quoi, tous ensemble, ils s'occupaient de l'élection préparatoire des

consuls pour l'année suivante (1). A cet effet, les anciens conseillers choisissaient dix ou douze prudhommes qui se retiraient avec eux vers les fonts baptismaux. Là, ils traitaient de la désignation du consul à élire au nom de la ville. S'étant mis d'accord sur le choix d'un sujet, ils le nommaient devant le peuple et, si le peuple l'admettait, il était définitivement proclamé. Dans le cas contraire, le peuple, à la majorité des voix, en élisait un autre qui prêtait serment entre les mains du *batlle* ou *bayle*. A son tour, le bayle nommait le second consul, et, si tout le peuple ou la majorité du peuple agréait ce choix, ce deuxième consul prêtait également le serment requis. Ces deux élus réunis aux consuls et aux conseillers sortants élisaient, à leur tour, les conseillers nouveaux, au nombre de quatre.

Nous n'avons guère à visiter que l'église paroissiale, qui est particulièrement intéressante, non pas précisément par elle-même, mais par les souvenirs qu'elle évoque de deux églises qui l'ont précédée ; elle ne date, en effet, que de la première moitié du XVIIe siècle.

Il y eut de très bonne heure deux églises à Rivesaltes : celle de Saint-André et celle de Sainte-Marie.

L'église de Saint-André existait déjà au Xe siècle puisque, par un acte de l'an 923, un certain Landricus, « craignant les peines de l'Enfer », donne pour le repos de son âme, au couvent de La Grasse, la moitié de l'alleu de Rivesaltes ainsi que l'église qui y est construite en l'honneur de saint André. Le monument actuel connu sous le nom d' « Eglise du Cimetière » n'est certainement pas l'église signalée par l'acte 923, mais c'est du moins un édifice fort ancien. Vers le commencement du XVIIe siècle, il fut jugé insuffisant et l'on transporta le siège de la paroisse dans une église nouvelle.

En l'an 1102, il est fait mention pour la première fois d'une seconde église, celle-ci dédiée à sainte Marie. A cette date, Bernard, comte de Besalu, donne à l'abbaye

(1) Pendant longtemps, en Roussillon comme en Catalogne, on fit commencer l'année au 25 mars.

de La Grasse les églises de Saint-André et de Sainte-Marie avec les dîmes, prémices, cimetière, etc. Apparemment, l'église de Sainte-Marie n'était pas ancienne à cette époque puisque la donation de 923 n'en parle point. On remarquera que, en ce qui concerne l'église de Saint-André, l'acte de 1102 ne peut être qu'une confirmation.

L'église de Sainte-Marie fut démolie au commencement du XVIIe siècle, et l'on éleva à la même place l'église paroissiale actuelle de Saint-André. Elle était en construction en 1629, car, le 30 septembre de cette année les consuls de Rivesaltes demandèrent à l'évêque l'autorisation d'enlever les arceaux en pierre de taille de l'église de Saint-Martin-de-Tura, alors à peu près ruinée. L'évêque accéda à cette demande, à condition que les consuls feraient construire une petite chapelle sous l'invocation de Saint-Martin à l'endroit même où avait existé le château du dit lieu. L'église de Saint-André fut terminée en 1685. Dès 1675, on avait commandé à Jacques Melair, sculpteur de Carcassonne, le retable de la chapelle de Notre-Dame-du-Rosaire ; trois ans plus tard, on lui commandait celui de l'*altar major*.

Dans la chapelle de Saint-Bonaventure est accroché un tableau représentant *Saint-Jean-de-la-Croix*, qu'on attribue à Antoine Guerra, le père, peintre perpignanais de grand talent, mort en 1705. Les tableaux qui représentent les miracles de Saint-Gaudérique sont l'œuvre de Maurin (Pierre), né à Narbonne et mort à Perpignan en 1816. Il y a dans la chapelle du Saint-Sacrement quelques peintures sur bois très bien conservées qui doivent provenir de quelque vieux retable.

Rivesaltes a donné le jour à deux hommes distingués : Jalabert et Ville.

Jalabert (Melchior), né le 23 août 1709, fut un ecclésiastique de grandes vertus et de grand mérite. Il a laissé plusieurs ouvrages très estimés, dont l'un, écrit en catalan, porte le titre de *Regla de Vida*. Il mourut à Rivesaltes en 1757.

Ludovic Ville, né le 26 février 1819, est mort à Argelès (Hautes-Pyrénées) le 11 mai 1877. Sorti de l'Ecole polytechnique en 1839 pour entrer dans le corps des Mines, il débuta dans l'arrondissement minéralogique de Carcas-

sonne. En 1847, il fut attaché au service de l'Algérie, auquel il a consacré toute sa carrière. On a dit avec juste raison sur sa tombe qu'*il était un des plus dignes et des plus laborieux vétérans de la colonie*. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Voyage d'exploration dans les bassins du Hodna et du Sahara ; Exploration géologique du Beni-Mzab, du Sahara et de la région des steppes de la province d'Alger*.

Ville est mort inspecteur général des Mines et officier de la Légion d'Honneur. L'une des rues de Rivesaltes porte son nom.

ENVIRONS DE RIVESALTES

1° **Tura.** — Nous avons parlé plus haut du village de Tura, qui était situé sur la rive gauche de l'Agli, en face de Rivesaltes. On a vu qu'il avait un « château » ainsi qu'une église dédiée à Saint Martin, déjà ruinée au commencement du XVIIe siècle. Il était désert depuis cent ans environ ; apparemment, les malheurs de la guerre et les inondations l'avaient dépeuplé (1). En 1651, les religieux de Fontfroide, qui en avaient la seigneurie depuis l'an 1211, vendirent ce qui restait de Tura à la communauté séculière de Rivesaltes.

On a cru reconnaître à Tura une station de la voie Domitienne ou *via Domitia* ; ce serait la station dite *ad Combusta* des anciens « Itinéraires ». Il semble que, dès l'époque romaine, il y a eu un pont dans ces parages pour franchir l'Agli. En tout cas, on ignore l'époque de la construction du pont actuel, cité en 1282. Emporté en partie au mois de novembre 1716, il fut réparé ; mais en novembre 1719 il subit de gros dégâts ; depuis, il a été réparé ou relevé à diverses reprises. Avant le 9 octobre 1753, époque où l'on posa la première pierre du pont de la Garigue, à 2 kil. au Sud, il était le seul existant entre Rivesaltes et la mer. Il ne serait donc pas étonnant que la voie romaine ait passé ici.

(1) En 1402 Tura avait encore des habitants.

2° **Le Mas de la Garigue**. — Le territoire du *Mas de la Garriga*, donné au monastère de La Grasse par un comte du Roussillon, fut transporté beaucoup plus tard par bulle pontificale aux religieux de l'abbaye de Saint-Martin-de-Canigou dont la détresse était extrême (1593).

Ici passe la route nationale n° 9, qui vient de Narbonne. De Salses au Vernet, elle court en ligne droite, poussiéreuse et presque sans ombre, à travers d'interminables plantations de vignes. La plaine qui s'étend vers l'Est, jusqu'au littoral, constitue la Salanque.

3° **Peyrestortes**. — Ce petit village (635 hab.) est situé au pied des hauteurs qui masquent la plaine de Perpignan et forment le commencement d'un chaînon des Corbières (3 kil. de Rivesaltes).

C'est sur les hauteurs de Peyrestortes qu'était établi en 1793 le *Camp des Espagnols*. Les Français décidèrent de l'emporter. La bataille commença de bon matin le 17 septembre et ne se termina qu'à 9 heures du soir. Le général d'Aoust commandait par intérim l'*Armée des Pyrénées-Orientales*, mais le héros de la journée fut le représentant en mission Cassanyes, de Canet. Maîtres des collines qu'ils avaient fortifiées, les Espagnols résistaient aux charges réitérées des soldats de d'Aoust venus de Perpignan. La journée finissait. Tout à coup Cassanyes, à la tête de la division Goguet qu'il était allé chercher à Salses, se précipite sur les derrières et les flancs de l'ennemi et le fait plier. L'armée espagnole fut chassée de ses positions et rejetée sur la Tet, qu'elle franchit en désordre pour aller se refaire au camp de Trouillas.

Le 6 mars 1898 on a inauguré un monument commémoratif de ce beau fait d'armes. Construit en pierre grise de La Nouvelle, l'obélisque est très élégant et très sévère à la fois. Il est l'œuvre de notre ami Joseph Carbasse, architecte départemental, auquel on doit aussi les beaux monuments que nous verrons à Canet et à Banyuls.

4° **Baixas**. — Un large chemin, chaud et poussiéreux conduit de Peyrestortes à Baixas (3 kil.). C'est un gros bourg de 2500 habitants, situé au milieu d'un terrain agreste, au pied des escarpements calcaires qui soudent la montagne de Pène à la masse schisteuse de Força

Réal ; pays desséché, où l'on ne trouve pas une goutte d'eau, où seule la vigne pousse avec vigueur. L'aspect général du bourg manque de gaîté, dans ce paysage dénudé.

Il était autrefois entouré de murailles : la Porte Narbonnaise, la Porte des Jardins existent encore. La seigneurie du lieu appartenait au Chapitre d'Elne. En 1376, le viguier de Roussillon s'étant permis de faire détruire le carcan et les fourches patibulaires (*costellum et furchas*), le chapitre protesta, prétendant qu'il avait seul le droit de haute justice à Baixas et, par conséquent le pouvoir d'ériger et détruire les instruments de supplice. Cinquante ans après, le conflit se renouvela. En 1438, les Baixanenchs, armes au poing, se soulevèrent contre le bayle et les consuls qu'ils menaçaient de mettre à mort. Le crime ne fut point perpétré, mais la justice informa ; le lieutenant du gouverneur de Roussillon fut saisi de l'affaire ; tout de suite le procureur du chapitre d'Elne la réclama en vertu de ses droits de haute justice. — Le chapitre avait à Baixas *palau e casa* (palais et maison).

L'église est très curieuse au point de vue architectonique parcequ'elle montre la façon dont on s'y prenait pour agrandir ou transformer les vieilles églises au XVe siècle. Celle de Baixas était petite et lourde, comme on peut le voir par ce qui en reste sur le côté gauche de la nef actuelle. On en attribue, bien à tort, la possession aux Templiers. — Le 30 avril 1454 le conseil général de la commune se réunit dans « l'église neuve ». Plus d'un siècle après on construisit un porche devant la porte d'entrée, qui avait été conservée, on grava sur le tambour la date de 1592 et l'on inscrivit le nom des consuls sur la clé. Le tambour fut démoli en 1888 ; les pierres que l'on en retira se trouvent actuellement sur la petite porte cintrée située derrière la nouvelle chapelle du Saint-Sépulcre. On a encastré sur le mur une pierre qui provient de l'ancien hôpital ; l'inscription porte la date de 1537. Elle dit que l'hôpital de Baixas a été rebâti cette année-là par Ermengau, « pareur » de Perpignan, dont le père était natif du bourg. Cette inscription est rédigée en catalan comme le fragment qui se trouve au-dessous.

Celui-ci ne porte pas autre chose que le nom des consuls en 1583. (1)

Le retable du maître autel est très grand, très beau. Lorsqu'on veut exprimer en catalan qu'une chose a une grande valeur on dit « qu'elle a coûté autant d'argent que le retable de Baixas ». Sa construction en fut décidée le 7 novembre 1671 par les habitants réunis en assemblée générale. Le 12 décembre suivant, Honorat Comas et Pierre Thomas, leurs syndics, traitèrent avec Louis Générès, sculpteur de Perpignan. Le prix fut fixé à 290 doubles d'or. L'un des articles du traité portait que le retable devait occuper toute « la façade » intérieure de l'abside, ce qui fut exécuté; un autre article donnait trois ans à l'artiste pour terminer son œuvre. Générès ne fut pas moins exact sur ce point, car le retable était livré et mis en place à la fin de l'année 1674. Les peintures qui se voient à l'intérieur du tabernacle sont très curieuses : elles représentent la *Cène*, la *Flagellation*, *Jésus-Christ enchaîné*.

De Baixas, le grand chemin monte sur un large plateau, puis descend dans la vallée de la Tet, vers Pézilla et Corneilla-de-la-Rivière. Par un autre chemin on peut aller à Calce, village petit, sec et brûlé, assis sur le calcaire, derrière la montagne de Pène. La route « royale » passait anciennement tout près de Baixas. Il en reste encore les traces que l'on peut suivre pour atteindre Cases-de-Pène si l'on ne veut pas emprunter le sentier difficile et fatigant qui longe les fours à chaux et les carrières de marbre (4 kil. environ).

5° **Espira-de-l'Agli.** — Nous visiterons Cases-de-Pène quand nous remonterons la vallée de l'Agli ; mais nous pouvons facilement gagner tout de suite Espira, qui nous rapprochera de Rivesaltes. Après avoir franchi un large rideau de collines rougeâtres, nous apercevons le village assis dans un des coins les plus fertiles et les plus

(1) Ces deux inscriptions sont fautives et incomplètes dans l'*Epigraphie roussillonnaise* de L. de Bonnefoy (p. 128). L'auteur les avait prises dans un ancien recueil et « les avait vainement réclamées sur les lieux pour collationner et compléter la leçon. »

riants de cette contrée. En dehors de son vignoble, Espira possède des *hortes* ou grands jardins qui produisent beaucoup de primeurs.

L'église est un des plus remarquables spécimens de l'architecture roussillonnaise. Elle date des dernières années du XII[e] siècle ; elle était à peine terminée vers l'an 1211. Elle est à une seule nef voûtée d'un berceau lisse et brisé. L'archéologue ne manquera pas de remarquer ici les piliers accolés aux murs latéraux ; ils reçoivent la retombée d'arcades longitudinales destinées à renforcer la partie supérieure de ces murs, qui supportent la voûte. Des autels se trouvent entre les piliers. Le portail est un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture romanes. La façade est admirable de couleur : sous l'action du soleil, la pierre et le marbre ont pris des tons roux d'une chaleur extraordinaire et qui vont jusqu'au safran et jusqu'à l'orange. — Le chapitre de cette église était assujetti à la règle de Saint Augustin. Il fut transféré à l'église de la Réal de Perpignan en 1381. Espira eut aussi, dit-on, un couvent de chanoinesses qui fut transféré au couvent de Saint-Sauveur de cette même ville. — En 1852, on y a établi un couvent de trappistines.

On traverse l'Agli sur un pont métallique pour aller dans les vignobles de la rive gauche. Au lieu dit *Las Cavas*, terrain « creusé et profond », l'on verra *lo Forat de las Cavas*, espèce de tunnel qui servit à vider le lieu, anciennement rempli d'eau. On l'appelle quelquefois *lo Forat de las Encantadas* ; c'était là un rendez-vous des sorcières ou *bruxas* du pays. Certains n'en approchent encore qu'avec crainte.

On rentre à Rivesaltes par un chemin qui court à travers les vignes sur la rive droite de l'Agli (2 kil.).

Si du haut des collines qui dominent Rivesaltes on jette les yeux vers le Nord, on aperçoit toute la vallée inférieure de l'Agli, bornée par la barrière lumineuse des Corbières ; à l'Est, ce ne sont que monotones et interminables allées de vignes, que blanches maisons, tantôt disséminées, tantôt groupées en villages : Pia, Bompas, Villelongue, Sainte-Marie. Au Sud, le paysage change d'aspect : l'œil embrasse la majeure partie de la plaine du Roussillon et le large amphithéâtre de montagnes qui la domine et

l'entoure. D'un côté, la majestueuse pyramide du Canigou ; de l'autre, l'horizon libre sur la mer bleue ; plus près, la tour isolée de Castell Rossello, tandis qu'en face se dresse la masse énorme de la Citadelle de Perpignan, et que, plus loin, les crêtes vertébrées des Albères ondoient harmonieusement et ferment le ciel français ; de l'autre côté, c'est l'Espagne.



II

PERPIGNAN

1° Vue d'ensemble. — Perpignan (*Perpinyà* en catalan) est le chef-lieu du département. Il est situé à 914 kilomètres au Sud de Paris, sur le chemin de fer du Midi. Sa lourde et vaste Citadelle, ses longs et solides remparts de forme ovale, sa position topographique au pied de la chaîne des Pyrénées, en faisaient jadis une place de guerre de premier ordre. Aujourd'hui, avec le nouveau système de défense et d'attaque des places fortes, cette Citadelle et cette enceinte ont singulièrement perdu de leur valeur et de leur utilité ; elles sont, de plus, parfaitement incommodantes et nuisibles à la prospérité de Perpignan, qui restera dans l'histoire comme une des victimes les plus lamentables des règlements surannés, étroits et tracassiers du Génie militaire.

Perpignan qui en 1850 n'avait guère plus de 22,000 habitants, en compte aujourd'hui 35,000 grâce à la formation des faubourgs de Saint-Martin, de Saint-Gaudérique, du Vernet et de la Gare, où l'on bâtit encore. Si les règlements du Génie avaient eu le bon sens de se mettre en harmonie avec les temps nouveaux, si l'Administration supérieure avait loyalement secondé les efforts incessants des municipalités qui se sont succédé depuis trente ans à la Mairie de Perpignan, la ville compterait 100,000 habitants et serait une des plus belles du Midi de la France. Il est probable que, sous peu de temps, nous serons enfin débarrassés de cette rouge ceinture de briques qui nous étouffe ; « l'avenir de Perpignan est dans la démolition de ses remparts ».

Les faubourgs, bâtis un peu à la diable, ne présentent que des agglomérations de maisons fort ordinaires. Il faut toutefois en excepter « la Gare ». Ici s'est formée une belle avenue où l'on remarque quelques belles constructions. Tout le quartier est plein de vie et de mouvement. Il y en a peut-être encore plus au vieux faubourg Notre-Dame, dont la principale rue vient d'être élargie. C'est ici le centre des foires et des marchés, pays de maquignons, de voituriers, de reuliers, de jardiniers, de portefaix et de *gitanos*.

La petite rivière de la Basse divise Perpignan en deux parties inégales : la ville neuve, qui est l'ancien faubourg des « Blanqueries » ou Tanneries englobé dans la ville par Vauban, et la ville proprement dite, bâtie sur la rive droite de la rivière, partie dans la plaine, partie sur les deux collines de Saint-Jacques et de la Réal, où les rues étroites, enchevêtrées, sans trêve grimpent et dévalent.

Perpignan a conservé, en effet, la plupart de ses rues étroites et tortueuses des siècles passés. Les maisons manquent, en général, de caractère, mais certaines parties, comme la Loge et la Barre, ont des aspects imprévus qui frappent l'étranger. Il faut arriver jusqu'en 1840 pour constater quelques améliorations qui modifient l'aspect des rues : alors commença la guerre contre les auvents ou encorbellements, que la rue des Marchands garde encore. En 1859, la vieille muraille qui longeait la Basse tombe ; on crée alors la Place Arago, on construit le Palais de justice, la façade de la Préfecture, le pont de guerre du Castillet, et on commence les deux quais. La ville, sur ce point, change tout à fait de physionomie.

Le touriste qui séjourne à Perpignan doit, avant tout, tâcher de se faire délivrer une permission pour escalader le belvédère qui surmonte la chapelle du Château des rois de Majorque, à la Citadelle. A défaut, il montera sur le clocher de Saint-Jacques. Grâce à la merveilleuse transparence de l'air, si fréquente dans le pays, on jouit, de ces hauteurs, d'un coup d'œil ravissant. On fait, en quelque sorte, le voyage du département à vol d'oiseau. Perpignan est à vos pieds, avec ses toits de tuiles rouges et ses clochers ; celui de Saint-Jean jette élégamment dans les airs sa cage de fer, et le vieux coq qui la surmonte

semble faire d'impuissants efforts pour s'élever au-dessus du donjon de la Citadelle.

La plaine du Roussillon s'épanouit tout entière sous un ciel splendide qu'on prendrait pour un immense dais de saphir. Rien n'est beau comme ce vaste champ de verdure sillonné et zébré d'innombrables canaux alimentés par les trois fleuves le Tech, la Tet et l'Agli dont les longs méandres se dessinent sur cette carte naturelle du département. Au dernier plan apparaît le Canigou que les neiges blanchissent les trois quarts de l'année et qu'on prendrait, au premier aspect, pour une gigantesque pyramide transportée là des bords du Nil. « Ainsi que l'Etna, dit Elisée Reclus, le Canigou est un de ces monts qui se dressent dans leur force comme les dominateurs de l'espace immense ; d'en bas, sa pyramide grisâtre, rayée de ravins, d'éboulis et d'arêtes en saillie aux teintes diverses, n'est pas moins puissante d'aspect que celle du volcan de la Sicile. » A droite du Canigou l'œil passe successivement de la montagne de Força Réal à la Tour de Tautavel, un des points les plus élevés de nos Corbières, et à la plaine de la Salanque, qui ressemble à un immense jardin peuplé de châteaux et de jardins. Derrière est la Méditerranée dont les nappes d'eau qui voient tous les jours surgir le soleil en reflètent les clartés sur les derniers sommets de la croupe pyrénéenne.

2. — **Histoire**. — Il n'est pas dit un mot de Perpignan dans les historiens et les géographes qui ont écrit avant l'ère chrétienne ; ceux qui ont écrit après, jusqu'au XI[e] siècle, n'en parlent pas davantage. La critique historique a, depuis longtemps, réduit à néant la fable créée de toutes pièces par des écrivains catalans qui font remonter l'origine de Perpignan à l'an 800 av. J.-C., celle de Marca qui tire cette ville des ruines du municipe romain *Flavius Ebusus*, et celle d'autres compilateurs qui la font sortir de l'hôtellerie de « la Pomme de Pin » tenue par un certain *Perpigne*. On a dit encore que *Ruscino* était la mère de Perpignan ; mais cette assertion ne peut s'appuyer sur aucune preuve. Bien plus intéressante est la légende qui nous représente un montagnard du haut Conflent arrivant dans la

plaine avec ses bœufs, sa femme et ses enfants, et fondant Perpignan à la mode romulienne. Ce brave homme, qui s'appelait *Pere Pinya*, traça un sillon circulaire sur les terrains vierges de la rive droite de la Tet et construisit les premières maisons de Perpignan.

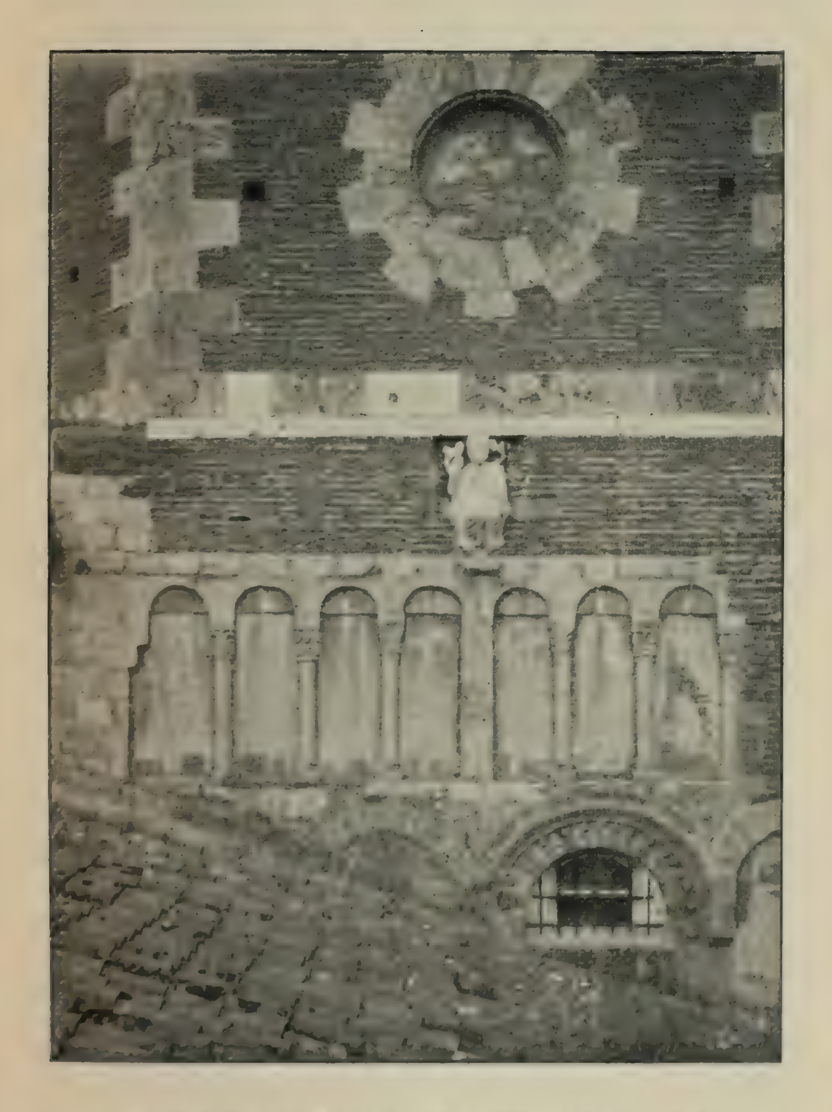
Quoi qu'en disent la légende et les chroniqueurs, Perpignan n'est pas une ville ancienne. Les premiers monuments écrits qui en fassent mention datent du X[e] siècle, et ils l'appellent *Villa Perpiniani*, *Villa de Perpiniano* et *Perpinianum*. Comment s'était formé ce « domaine »? — car le mot *villa* a ce sens — d'où étaient venus ses premiers habitants? On l'ignore (1). Ce qui est certain, c'est qu'en l'an 1025 ils consacrèrent une église sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste (2). La ville devait avoir acquis en ce moment une certaine importance.

Dès le commencement du XI[e] siècle, nous trouvons notre *villa* entre les mains des Comtes héréditaires de Roussillon, qui en ont fait leur résidence habituelle et qui, à ce titre, la comblent de faveurs. Elle s'agrandit alors dans la paroisse primitive de Saint-Jean et se met à l'abri derrière une enceinte fortifiée. Le comte Guinard confirma les *Usages* ou *Coutumes* de Perpignan, sorte de jurisprudence qui, née insensiblement dans le sein de la ville, devint la loi générale de tout le comté. N'ayant pas d'enfants, Guinard laissa ses domaines au roi d'Aragon Alphonse II (1172).

Alphonse s'occupa beaucoup de Perpignan. Comme la ville se trouvait entourée de basses terres, marécageuses et malsaines, et, de plus, qu'elle était difficile à défendre en temps de guerre, Alphonse voulut la transporter sur une colline au pied de laquelle se trouvait la léproserie et qui, pour cette raison, s'appelait le *Puig des Lépreux*. Les Perpignanais n'étaient pas de l'avis du roi, qui finit par renoncer à son projet moyennant une forte somme qu'ils lui offrirent. Mais le *Puig* se peupla tout de même d'artisans, si bien qu'on le réunit à la ville un peu plus

(1) Pour plus de détails, voir notre *Histoire de la ville de Perpignan depuis les origines jusqu'au Traité des Pyrénées*. Paris, Welter, 1897.

(2) Connue aujourd'hui sous le nom de « Saint-Jean-le-Vieux ».



Partie de la Façade de Saint-Jean-le-Vieux

tard. Sous le règne de Pierre II, nous voyons déjà des habitations et des ateliers en dehors des murailles, notamment dans les terrains occupés aujourd'hui par la Fusterie, la rue Saint-Sauveur, la rue Petite de la Monnaie. Le quartier Saint-Mathieu commence à recevoir des habitants et, en 1240, les Templiers, possesseurs de grands espaces de terrain en dehors de la *Porte de Malloles*, y laissent bâtir. Alors, il y eut *la Ville*, comprise dans l'enceinte fortifiée et formant l'unique paroisse de Saint-Jean, et *la Ville neuve*, hors les murs, formée par les nouvelles constructions que nous venons de signaler.

Nous avons dit que depuis longtemps Perpignan avait des *Coutumes* d'après lesquelles il était régi, et que Guinard et Alphonse II les avaient confirmées. Mais le droit d'être régi par des usages particuliers et suivant certaines coutumes ne renfermait pas le droit d'élire des magistrats pour les faire observer ; il imposait seulement au juge royal ou seigneurial l'obligation de s'y conformer dans l'administration de la justice, et ce droit seul ne constituait pas la *commune*. « Les caractères et les seuls caractères réunis auxquels on reconnaît l'existence de la commune sont l'association jurée et autorisée par titre authentique, la rédaction ou la confirmation des usages et coutumes, l'attribution de droits et privilèges du nombre desquels est une juridiction plus ou moins étendue confiée à des magistrats de la commune *élus par elle*, et le droit de défense ». Ces concessions se trouvent dans la charte que le roi Pierre II accorda aux habitants de Perpignan le 23 février 1197. *Cinq* consuls nommés par *tous les habitants résidant à Perpignan* étaient chargés de l'administration de la ville, et les Perpignanais étaient nantis du droit de vindicte, c'est-à-dire du droit de venger par eux-mêmes les injures qu'ils avaient reçues : c'est ce qu'on appela la *Ma armada*. Les consuls étaient nommés pour un an. Ils choisissaient les officiers de justice et de police, les agents inférieurs qui devaient les aider dans l'administration de la cité. Diverses chartes, divers règlements modifièrent dans la suite le système d'élection, mais ces règlements mêmes attestent que le principe de la liberté communale fut toujours respecté par nos anciens souverains.

Les habitants seuls de Perpignan avaient le droit de concourir aux élections et de remplir les charges municipales. Etait « citoyen de Perpignan » tout homme né dans la ville de parents y domiciliés, y *exerçant une profession ou un métier quelconque.* L'étranger qui voulait acquérir le droit de citoyen ou le titre d'habitant devait prêter serment de se conformer aux lois d'usages de la cité et se présenter au bayle qui ne pouvait l'admettre qu'avec le consentement des consuls. Plus tard, il devait faire constater qu'il avait dans la ville une maison d'habitation ou une boutique à titre de propriété ou de loyer ; et, quand il se présentait aux consuls pour prêter serment entre leurs mains, il consignait chez le trésorier une somme qu'il perdait s'il voulait quitter la ville. Il jouissait de toutes les libertés, franchises et privilèges de l'habitant dès l'instant qu'il avait fait sa déclaration de domicile ; mais ce n'était qu'après *cinq ans* qu'il pouvait prendre part au gouvernement municipal.

Au XIIe siècle, les *nobles* et les *clercs* habitant la ville y étaient considérés comme étrangers, n'ayant aucune part au gouvernement de la cité et ne supportant d'autre charge que celle de contribuer, selon leurs propriétés dans la ville ou sur son territoire, à la construction des remparts. Le reste des habitants, à l'origine divisé sans doute en *grand* et *petit peuple* (*tam parvum quam magnum*, dit la charte du 23 février), fut plus tard divisé en trois *mains* ou classes : il y eut la *Main majeure*, composée des bourgeois vivant de leurs revenus et des négociants appelés *Mercaders* ; la *Main moyenne*, où étaient les notaires, les marchands et les écrivains; la *Main mineure*, qui comprenait les jardiniers et les artisans.

Si nous pouvions citer ici les chartes qui contiennent nos franchises communales anciennes, les législateurs du XIXe siècle paraîtraient bien timides à côté. Ainsi, nul habitant, dans les causes pécuniaires, ne pouvait être détenu ni soumis à des entraves de fer ou de bois ; — nul ne pouvait être torturé ou mis à mort sans avoir été défendu ; — tout homme arrêté pour des faits personnels devait être jugé dans les dix jours ; après ce laps de temps, s'il n'était pas jugé, il devait être relâché ; il ne pouvait être jugé que suivant les *Coutumes de*



L'UNE DES FAÇADES INTÉRIEURES DU PALAIS DES ROIS DE MAJORQUE

Perpignan par le bayle, le viguier ou les tribunaux d'appel connus sous le nom de « *corps de juges* de premières et de secondes appellations » ; tout citoyen de la ville était soldat ; il faisait partie de l'*host*, sorte de garde nationale que Jean II (1474) divisa en compagnies ayant chacune des officiers, le corps entier étant commandé par le premier consul.

Mais reprenons l'histoire de la ville.

Après 1300 celle-ci s'était singulièrement agrandie. Il fallut englober « toute la ville hors les murs » dans une nouvelle enceinte qui, commencée vers l'année 1270, ne sera terminée que vers l'an 1320 ; des restes en subsistent entre le Bastion Saint-Jacques et le Castillet. Alors fut construit le Palais des rois de Majorque transformé plus tard en Citadelle.

Vers cette même époque furent établies les paroisses de Saint-Jacques et de Saint-Mathieu ; celle de Sainte-Marie de *la Réal* suivit bientôt.

Lors de la création du royaume de Majorque en 1276, Perpignan en devint la capitale effective ; les rois résidèrent au Château royal et y entretinrent une cour fastueuse. C'est la belle époque de l'histoire de Perpignan. La ville a pris une physionomie personnelle qu'elle gardera pendant plusieurs siècles, avec ses rues étroites et tortueuses dont le plus grand nombre existe encore, comme nous l'avons déjà fait remarquer. La ville est pleine de vie ; le marché, établi aux environs de l'Hôtel de Ville, que l'on vient de bâtir, est actif, bruyant. Les étrangers y affluent. Les beaux-arts et les lettres y sont cultivés ; il y a des écoles privées ; une Université est créée en 1349, puis un Consulat de Mer (la Loge) en 1387. Le commerce et l'industrie s'étendent, prospèrent. Les copistes, les relieurs, les libraires, les orfèvres, les sculpteurs, les peintres, les architectes abondent à côté des tisserands, des teinturiers, des fabricants de drap et des *parayres*. Lorsque Louis XI viendra occuper le Roussillon (1462) et s'emparer de la capitale (1475), toute cette prospérité s'arrêtera, et pour toujours ; elle avait duré deux siècles environ.

A partir de 1479 la province fut tranquille et Perpignan put réparer ses remparts et ses maisons, dont un grand nombre avaient été démolies par les malheurs de

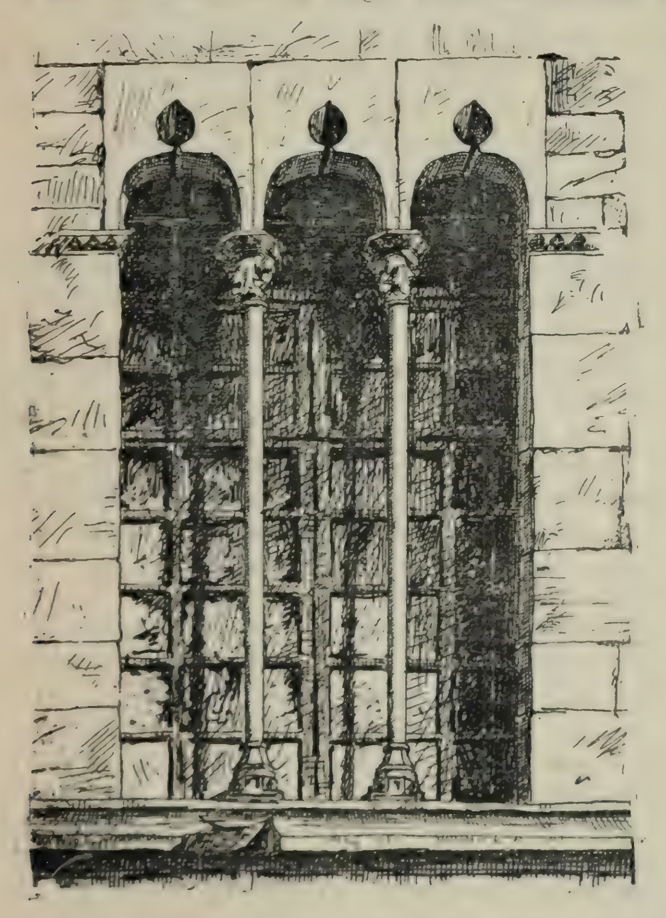
la guerre. On reprit les travaux de la cathédrale Saint-Jean, commencés en 1324 ; on restaura le ruisseau de *Las Canals* qui mène encore de l'eau à Perpignan ; mais, en 1493, Charles VIII rendit à l'Aragon cette belle province de Roussillon que son père avait conquise à force d'argent, de patience et d'astuce.

Aussitôt Ferdinand et Isabelle vinrent à Perpignan ; ils renouvelèrent les privilèges des habitants, mais ils promulguèrent en même temps l'ordonnance qui expulsait les juifs de leurs états (21 septembrs 1494). Les juifs étaient installés au Puig, dans un quartier fermé appelé *lo Call*. Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter ici tous les outrages que ces malheureux eurent à subir à Perpignan. Ils étaient usuriers, cela n'est pas douteux, mais ils aimaient le travail et avaient le goût du commerce ; de là, leur fortune ; de là, aussi, la jalousie des chrétiens. Les juifs chassés, les Rois catholiques nous envoyèrent les Inquisiteurs, qui réorganisèrent le Saint-Office sur de fortes bases. D'ailleurs, depuis sa fondation, l'Inquisition n'avait point cessé de fonctionner en Roussillon sous la direction des Dominicains, qui avaient des couvents à Perpignan et à Collioure.

Perpignan et le Roussillon ne s'étaient pas encore relevés des malheurs qui les avaient accablés pendant tout le XV[e] siècle, lorsque, en 1542, François I[er] tenta de reprendre le pays à l'Espagne. Ce furent de nouvelles dévastations dans les environs de la ville. Celle-ci résista, mais le siège avait montré qu'il était indispensable d'ajouter quelques nouveaux ouvrages aux fortifications déjà vieilles des XIII[e] et XIV[e] siècles. Pierre IV avait fait le Castillet ; Louis XI y avait ajouté la Porte Notre-Dame ; Charles-Quint y joignit le bastion qui le couvre au Nord. En 1552 on commença à transformer le Château royal en une Citadelle. Louis XI en avait compris l'utilité et avait construit un ouvrage à redans sur le flanc Sud ; Charles-Quint fit jeter une enceinte bastionnée autour du Château. Un peu plus tard, Philippe II fera construire une nouvelle enceinte, celle-ci formidable, et qui englobera tout à la fois la muraille de Charles-Quint et le Château royal ; lorsque les Français s'empareront de Perpignan ils le trouveront fortifié à souhait ; Vauban ne

fera qu'ajouter un ou deux bastions et quelques demi-lunes. Par le Traité des Pyrénées (1659) Perpignan devint une ville française : c'est la fin de sa vie individuelle.

3. — **Promenade dans Perpignan**. (1) — Allons d'abord sur la Place de la Loge. Elle est bordée d'un



FENÊTRE DE L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE (sur la rue de la Loge)

côté par des cafés qui ont remplacé les anciennes *parayries* (fabriques où on apprêtait ou « parait » les draps) et de l'autre par la Mairie, l'Ancien Palais de Justice et la

(1) Pour plus de détails voir notre livre intitulé : *Perpignan, depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Welter, 1899. C'est

Loge de Mer. Celle-ci, qui a donné son nom à la Place, a été construite en deux fois : la partie la plus ancienne, (qui fait l'angle de la Place de la Loge et de la Rue des Marchands) fut commencée à la fin du XIVe siècle ; la seconde date du milieu du XVIe. A cette dernière époque on « retravailla » la partie ancienne. Au rez-de-chaussée était la Bourse (aujourd'hui Café de France) ; à l'étage unique siégeait le tribunal de mer (le commerce roussillonnais se faisant surtout par mer) ; c'est actuellement la Salle Arago.

La ville ayant été dotée d'une charte de commune (1197), un Hôtel-de-ville fut bâti dans la seconde moitié du XIIIe siècle ; c'est le péristyle de la Mairie actuelle, remarquable par son entrée formée par deux larges baies en plein cintre. La cour et les bâtiments qui l'entourent de trois côtés sont des XVIe et XVIIe siècles Dans « la Salle consulaire » on verra un plafond à caissons qui est un chef-d'œuvre de goût. « L'Ancien Palais de Justice » était, avant l'annexion (1659), le Palais de la Députation locale : il fut édifié vers le milieu du XVe siècle. La façade présente trois belles fenêtres à meneaux d'un très beau style ; la porte, avec son plein cintre formé d'énormes voussoirs admirablement appareillés, offre un aspect de force surprenant.

La Place de la Loge a toujours été, depuis le XIIIe siècle, le véritable *forum* de la capitale du Roussillon, le centre d'activité, le rendez-vous préféré des habitants dans toutes circonstances de la vie publique : c'est encore aujourd'hui l'endroit où bat le cœur de Perpignan. Parallèlement à la Place de la Loge s'allonge la Barre, ancienne place de la *Gallineria*, où se tenait le marché quotidien avant l'ouverture de la Place de la République. Avec ses auvents soutenus par une longue rangée de colonnes de différents styles, la Barre est certainement après la Loge le lieu le plus pittoresque et le plus fréquenté de Perpignan. Par la rue Mirabeau on

---

tout ensemble un abrégé et une continuation de notre *Histoire de la ville de Perpignan depuis les origines jusqu'au Traité des Pyrénées*. Le dernier chapitre, *Perpignan à la fin du XIXe siècle*, contient une longue description de la ville actuelle.

débouche sur la Place de la République dont le centre est occupé par une belle fontaine construite en 1832 aux frais du baron Desprès, maire de Perpignan. Le théâtre municipal dont la vulgaire façade occupe l'un des côtés de la Place, a été aménagé dans l'ancien Collège des Jésuites.

De la Loge, par la petite rue Saint-Jean, on débouche sur la Place Gambetta (ancienne Place d'Armes), et l'on va à la Cathédrale Saint-Jean, commencée en 1324 et terminée seulement dans les premières années du XVI[e] siècle. Cette église en remplaça une autre qui datait en partie, comme nous l'avons déjà vu, des premières années du XI[e] siècle. Dans ces dernières années, deux nefs ont été aliénées, en même temps que l'ancien Hôpital Saint-Jean, qui datait de l'an 1116 ; l'hôpital a été rasé et sur son emplacement s'élève « la Cité Bartissol » ; quant aux deux nefs, elles ont été converties en usine d'électricité. La troisième, la plus ancienne, est restée la propriété de la fabrique de la Cathédrale, qui en a fait un magasin de débarras. C'est pourtant ici que se trouve le berceau de la vieille cité perpignanaise, ici que l'on peut voir le plus ancien et le plus curieux des monuments de Perpignan ; nous voulons parler de la porte en grès rouge qui précède ce qu'on appelait *Nostra Senyora dels Correchs*. Cette porte a, très probablement, fait partie d'une église antérieure à celle de 1025. La façade est en partie masquée par un ajoutage du XIII[e] siècle ; nous la reproduisons plus haut.

L'intérieur de la Cathédrale Saint-Jean se compose d'une gigantesque nef unique. Le maître-autel, tout en marbre blanc, date des premières années du XVII[e] siècle. Parmi les chapelles, il faut visiter celle de la Conception, très remarquable par ses peintures et son retable si riche, si fouillé, et celle des saintes Eulalie et Julie (transept de gauche) qui contient le tombeau en marbre noir et blanc de l'évêque Louis de Montmort († 1695).

En sortant par la porte latérale de la Cathédrale on va déboucher dans la rue Saint-Dominique ou de la Révolution française où s'amorce la rue de la Main-de-Fer. Dans cette dernière se trouve une des plus belles maisons de Perpignan. Elle fut construite dans les premières années

du XVI[e] siècle pour le compte d'un marchand de draps nommé Xanxo. Nous sommes encore ici (comme à la Loge) en présence du style gothique, mais du dernier.

L'ancienne Université (supprimée en 1794) n'est pas loin de ce quartier. Ses bâtiments contiennent actuellement le Musée et la Bibliothèque municipale.

La Bibliothèque publique y fut créée en 1759. Le catalogue imprimé en 1771 accusait la présence de 2,490 volumes ; en 1823, le catalogue manuscrit en compte 12,536 ; aujourd'hui la Bibliothèque possède 25,000 volumes. Le fonds ancien est excellent : il comprend des incunables très rares et des manuscrits précieux, notamment le *Missel de l'Abbaye d'Arles* (en Vallespir), qui remonte au XII[e] siècle, et le *Missel de la Confrérie des peintres*, illustré de superbes miniatures, qui est de 1492. A consulter la « Collection locale », qui comprend tous les ouvrages concernant le Roussillon et le département des Pyrénées-Orientales.

Le Musée de peinture et de sculpture a été créé en 1832. Dans la grande salle nous signalerons le *Portrait du Cardinal de Bouillon* par Hyacinthe Rigaud, *Rigaud peint par lui-même à l'âge où il reçut le cordon noir*, le *Portrait du Maréchal de Mailly* par Monet, le *Buste de Monseigneur Gerbet* par Oliva, *la petite Fille à l'escargot* par Faraill.

Le Muséum ou Cabinet d'histoire naturelle fut organisé en 1840. Il a été remanié dans ces derniers temps d'une façon très intelligente. La partie qu'on désigne sous le nom de « Musée régional » contient des pièces fort remarquables de paléontologie recueillies et savamment étudiées par les docteurs Albert Donnezan et Charles Dépéret.

« Le Musée » est situé au pied de la colline ou *puig* de Saint-Jacques, qui doit son nom à l'église paroissiale du même nom. Celle-ci possède un retable du XV[e] siècle et un tableau dit de la Sainte-Trinité, qui a été peint en 1489. L'église, qui a été remaniée à plusieurs reprises, fut commencée vers le milieu du XIII[e] siècle.

Dans les environs se trouvaient les couvents de Saint-Joseph (détruit), de la Victoire (la Manutention) et de Saint-Dominique (bureaux du Génie). Ce dernier, fondé

vers le milieu du XIIe siècle, avait une église monumentale qui subsiste encore. Elle sert de magasin à fourrage ! Le cloître est détruit, mais on peut demander à visiter les chapelles de Saint-Georges et du Tiers-Ordre ; celle-ci renferme des peintures modernes de grand mérite.

L'Arsenal, créé en 1840, occupe l'ancien couvent des Grands-Carmes, dont la fondation remontait au XIIIe siècle. L'église est encore debout, avec son portail couvert de sculptures ; le cloître, qui datait des premières années du XIVe siècle, a été transporté dans l'Aude, aux environs de Limoux.

Devant l'Arsenal s'étend l'Esplanade, dominée par la Citadelle qui s'élève sur un gros mamelon. Nous savons qu'elle se composait primitivement de l'ancien Palais des rois de Majorque, probablement construit entre les années 1276 et 1285. Louis XI, Charles-Quint, Philippe II et Vauban édifièrent successivement des travaux de défense autour de la première forteresse. — La porte de la chapelle est une des plus jolies œuvres du Roussillon ; le monument est à deux étages ; il date de la fin du XIIIe siècle ou des premières années du XIVe.

A côté de l'Esplanade s'élève l'église paroissiale de la Réal, construite dans le cours du XIVe siècle ; elle est surtout célèbre par le concile qu'y présida l'anti-pape Pierre de Luna en 1408.



Clocher de la Réal.

Par la rue Petite-de-la-Réal, nous descendons à la Place Rigaud, où se dresse la statue du peintre de ce nom par Faraill. Suivons la rue de la Fusterie qui nous conduira à la Place Neuve ou de la Poissonnerie et à la rue des Augustins. Au bout nous trouverons le carrefour du *Pont d'en-Vestit*, où s'ouvre la grande et belle rue Saint-Martin.

L'église paroissiale de Saint-Mathieu se trouve



Le Castillet.
Vue prise du rempart de la Ville neuve.

tout près. Elle date des dernières années du XVIIe siècle. On n'y verra rien de bien remarquable, sauf la statue de l'Evangéliste par le sculpteur roussillonnais Boher. Les rues de ce quartier sont très bien alignées, mais les maisons y sont de pauvre apparence, excepté dans la rue Saint-Martin, où se trouvent la caserne du même nom l'Hôpital militaire ; ce dernier est installé dans l'ancien couvent de Saint-François ou des Cordeliers.

Du Pont d'en-Vestit on va sur la Place Arago en passant devant le Collège, qui remonte aux dernières années du XVIIIe siècle ; à côté s'élève la façade du Tribunal, œuvre d'architecture médiocre, qui date de l'année 1859.

En face du Tribunal se dresse la statue de François Arago, par Mercié, inaugurée en 1879. Suivons le quai Sadi-Carnot qui longe la rive droite de la Basse. Nous passons devant la Préfecture pour arriver au Castillet, tout en briques rouges, entouré de machicoulis allongés et du plus bel effet. Il fut construit en 1368 sur l'emplacement de la porte du Vernet. En 1478, Louis XI, qui était maître du Roussillon en ce moment, fit réparer la forteresse, et, en 1481, il construisit la porte Notre-Dame actuelle, qui est un petit Castillet ajouté au premier. Nous avons déjà vu que le pittoresque bastion qui le couvre du côté du Nord fut construit par ordre de Charles-Quint en 1542.


Porte Notre-Dame

En sortant de la ville par la porte Notre-Dame, on se rend à la promenade des Platanes et au « Faubourg », tout petit, mais très peuplé et fort animé, ainsi que nous l'avons déjà marqué. Parmi les gens affairés qui se pressent et se bousculent dans les rues et les places de ce petit Perpignan, nous distinguons tout de suite des individus dont les traits et la couleur de la peau rappellent le type oriental : ce sont des *Gitanos*, des Bohémiens, comme on les appelle « en France ».

D'un âne galeux, éreinté, au poil blanc de vieillesse, les

Gitanos ou *Calès* (c'est ce dernier nom qu'ils se donnent entr'eux) font une bête vendable. En affaires, ils parlent une langue spéciale, le *calou*, et cette langue semble bâtardée d'arabe, de castillan et de catalan, peut-être d'autres langues encore. Ils ont, en général, gardé le type et la couleur des Orientaux de l'Asie, couleur de bronze pâle. Les nomades, ceux qui, en passant à Perpignan, élisent domicile sous le Pont-Rouge ou sous le Pont-de-Pierre, ont conservé les vieilles mœurs de la race; on voit encore « chez eux » ces marmites pleines de nourritures bizarres et suspectes auxquelles ne toucherait pas le plus misérable de nos paysans. Les *Gitanos* sont beaucoup moins nombreux aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. Plusieurs d'entr'eux sont décidément entrés dans une voie civilisatrice et ont renoncé à la vie nomade, qui est leur état de nature. L'histoire de cette race, qui est bien loin de s'éteindre, est un des problèmes les plus piquants de l'ethnographie et de la philologie. Ce ne sont pas les recherches et les discussions qui ont manqué, mais l'origine des *Gitanos* ou *Calès* est encore un problème non résolu. La première fois qu'il en est question en Roussillon, c'est sous le règne de Ferdinand. En 1512, en effet, une ordonnance les bannit de la principauté de Catalogne, les condamnant à être fustigés s'ils y rentraient. L'ordonnance les désigne sous le nom de *Grecs* et d'*Egyptiens*. Il ne paraît pas qu'elle ait produit plus d'effet que les règlements de police d'aujourd'hui, car on en trouve dans la suite un peu partout, tant en Roussillon qu'en Catalogne. Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer et de développer ici, nous pensons que les *Gitanos* ou *Calès* sont d'origine indienne.

Du Faubourg, on se rend à la Pépinière, beau et vaste jardin public, où récemment on a dressé le buste de Lazare Escarguel, qui fut maire de Perpignan, puis député et sénateur des Pyrénées-Orientales. — Il nous faut revenir sur nos pas pour aller aux Platanes, promenade formée de trois allées, les plus monumentales peut-être qui se puissent voir au monde. Ces magnifiques arbres, dont quelques-uns atteignent des dimensions colossales, ont été plantés en 1809. Le jardin public, orné de la statue des *Temps futurs*, par le maître sculpteur Belloc, est

de création récente. Une promenade d'hiver, très abritée et très fréquentée, a été depuis peu établie dans les anciens fossés des fortifications.

Le monument élevé à la mémoire des Roussillonnais morts à l'ennemi pendant la guerre de 1870-1871, est l'œuvre de Joseph Carbasse et de Belloc. Il a été inauguré le 12 août 1896. Nous le reproduisons ci-contre.

A très juste titre, les Perpignanais sont fiers de leurs *Platanes*. Le dimanche et les jours de fête, la promenade présente un magnifique spectacle. C'est ici que se jouent les scènes principales de cette étourdissante comédie en plusieurs journées qu'on appelle « le Carnaval de Perpignan ». Les *corsi*, la nuit, y produisent un effet fantastique des plus singuliers, et la « Bataille des fleurs » rivalise avec tout ce qu'on peut faire en ce genre dans les villes classiques du Carnaval. Dans ces allées grandioses, inondées de soleil, les *confetti* et les fleurs aux mille couleurs tournoient dans l'air, puis tombent comme la pluie sur toute une population travestie, bariolée, criant haut la joie de vivre.

Le Perpignanais aime avec la même passion le travail et les amusements, le jeu, la danse, la musique, le luxe. Les cérémonies religieuses sont peu suivies à Perpignan, mais les concerts et les bals se renouvellent presque tous les jours, et cela pendant tout le cours de l'année, qu'il fasse chaud ou froid. A l'époque du Carnaval, dont nous venons de dire un mot, la foule est continuelle dans les rues et places « du tour de ville » : la Loge, la Place Laborie, la rue Mailly, le Pont-d'En-Vestit, la rue des Augustins, la Place Neuve, la rue de la Fusterie, la Place Rigaud, les rues de l'Argenterie, des Trois Journées et des Marchands. Le mercredi des Cendres, pour terminer cette longue comédie, c'est une bataille haletante, acharnée, effrénée, qui se livre par les rues, dans une cohue dont on peut à peine se faire une idée. La nuit venue, on court à l'entrée des Platanes brûler le Carnaval qui, cette fois est bien mort, et il ne reste sur le pavé des rues que la couche blanche des projectiles lancés pendant la journée. Le Perpignanais a toujours été d'un tempérament vif, mais franc. Des défauts, des travers, des vices nouveaux sont venus se greffer sur les anciens,



Monument de 1870-71

mais ils n'ont pu altérer l'essence même de la race. Ces Catalans ont conservé, en effet, leur vivacité et leur franchise, avec cet esprit d'indépendance et de fierté qui se remarque dans tout le cours de leur histoire.

La situation économique de Perpignan n'est pas précisément des plus brillantes. Les agriculteurs, qui y sont très nombreux, ont dû reconstituer leurs vignes détruites par le phylloxéra, ce qui a absorbé les économies des beaux jours. Le désastre ayant atteint toute la partie viticole du département, les campagnes n'ont guère plus porté d'argent à Perpignan : de là le malaise de nos petits et grands magasins de mercerie, de draperie, etc. Ce qui a prospéré dans de bonnes proportions, c'est la culture et l'industrie maraîchères. Les nombreuses *hortas* de Perpignan et des environs produisent des légumes et des fruits de premier choix, si bien que notre marché aux herbes, grandiosement installé sur la rive droite de la Tet, à côté du marché aux fourrages et du marché aux bestiaux, expédie des milliers de corbeilles de haricots, d'artichauts, de poireaux, d'asperges, de pêches, d'abricots, etc., sur les places de Narbonne, Béziers, Bordeaux, Paris et même de Londres. Les *hortolans* (jardiniers) sont actifs, laborieux, âpres au gain, trimant et suant à remuer cette terre roussillonnaise qui produit de l'or.

Hommes remarquables nés à Perpignan. — Perpignan est la patrie de plusieurs hommes remarquables, dont quelques-uns peuvent être qualifiés de célèbres ; tels sont Gui de Terrena, Thomas et Joseph Carrère, André Bosch, Xaupy, Fossa, Dom Brial, Hyacinthe Rigaud, Etienne Arago.

Gui de Terrena, appelé communément Gui de Perpignan, naquit vers le milieu du XIIIe siècle. Il fut général des Grands Carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, évêque d'Elne en 1330, et, enfin, patriarche de Jérusalem. Il a laissé des constitutions très remarquables et de bons livres de philosophie et de morale. On l'avait surnommé « le Marteau des hérétiques » (*Malleus hæreticorum*). Il mourut à Avignon en 1353.

Bosch (André), né vers la fin du XVIe siècle, était un jurisconsulte doublé d'un historien. En 1628, il publia

un livre qui manque de critique, mais qui n'en constitue pas moins un des ouvrages les plus importants de notre littérature locale, car il est rédigé en catalan : il s'appelle *Titols de honor de Catalunya, Rossello y Cerdanya.* Il embrasse l'histoire de toutes les charges, offices, droits royaux et féodaux, prérogatives des cités et des corporations des comtés de Barcelone, Roussillon et Cerdagne. — Bosch mourut en 1631.

Carrère (Thomas) né en 1714, mort en 1764, fut un médecin distingué. Il est le premier qui ait fait connaître les eaux minérales de son pays, par le *Traité des eaux minérales du Roussillon*, publié à Perpignan en 1756.

Carrère (Joseph-Barthélemi), fils du précédent et médecin distingué lui-même, naquit en 1740. Il a laissé plusieurs ouvrages de médecine très estimés et une bonne description de la province de Roussillon, qui parut dans le *Voyage pittoresque de la France* (Paris, 1787, in-fol., figures). — Carrère mourut en 1802.

Xaupi (l'abbé) naquit en 1688. Il mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1778. Il a laissé un ouvrage d'histoire locale intitulé *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelone connus sous le nom de citoyens nobles*, qui ne manque pas de valeur, quoique Fossa l'ait fortement critiqué.

Fossa, né en 1715, fut un jurisconsulte et un érudit de premier ordre. Il a consigné le fruit de ses recherches sur l'histoire locale dans deux excellents ouvrages : *Mémoire pour l'Ordre des avocats de Perpignan* et *Observations historiques et critiques sur le droit public de la principauté de Catalogne et du Comté de Roussillon.* Il mourut le 6 août 1789.

Dom Brial a été un des hommes les plus savants de France. Né en 1743, il entra de bonne heure dans la célèbre congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Il collabora au fameux *Recueil des historiens des Gaules et de la France* et à l'*Histoire littéraire de la France.* Il mourut à Paris en 1828. Peu de temps avant sa mort, il avait fondé des écoles gratuites en faveur des pauvres des communes de Pia et de Baixas, lieux d'habitation d'une partie de sa famille.

Hyacinthe Rigaud naquit le 19 ou le 20 juillet 1659 et mourut à Paris le 29 décembre 1743. Il a été un de nos plus célèbres peintres de portraits. On verra au Louvre ceux de *Louis XIV*, de *Pierre Mignard*, de *Rigaud à son chevalet*, de *Bossuet* et de *Maria Serre*, mère de l'artiste. Les autres tableaux du peintre sont dispersés dans un grand nombre de musées de France et d'Europe. Perpignan en possède quelques-uns, dont le principal est le *Portrait du Cardinal de Bouillon*.

Etienne Arago naquit en 1802 à Perpignan ; ses illustres frères François et Jacques étaient nés à Estagel. Littérateur et homme politique, il a été une des figures les plus originales de son temps. Il est mort à Paris en 1892, conservateur du Musée du Luxembourg.

L'activité intellectuelle avait été grande à Perpignan pendant tout le XVIIIe siècle ; la Révolution l'arrêta, mais ce ne fut point pour longtemps, car elle reprit dès les premières années du XIXe, et toute une phalange d'artistes, d'avocats, de savants, de littérateurs distingués concourut à conserver à Perpignan sa vieille réputation de ville « universitaire ». (1)



ALBERT SAISSET (*Oun Tal*)

Parmi ces derniers, l'un des plus distingués fut Albert Saisset qui, sous le pseudonyme de *Oun Tal* (Un Tel), a publié plusieurs recueils de poésies catalanes, pleines d'observation et de finesse. Il est l'auteur de l'*Hourtoulana*, chanson populaire que tout le monde sait par cœur. — Né en 1842, Saisset est mort à Perpignan en 1894.

(1) Voir pour plus de détails notre *Notice sur la vie et les travaux de Julien Bernard Alart*, où nous avons tracé un large tableau des études historiques locales ; voir aussi notre *Perpignan depuis les origines jusqu'à nos jours*, XXI, 47.

III

LES ENVIRONS DE PERPIGNAN

I. — DE PERPIGNAN A CORNEILLA-DE-LA-RIVIÈRE.

A l'extrémité du Pont-de-Pierre, nous laissons la route nationale n° 9 et nous prenons, à gauche, le chemin qui remonte la rive gauche de la Tet (Chemin de grande communication n° 5 bis dit *De la digue d'Orry à Notre-Dame de-Remède*). Nous traversons une longue file de jardins qui forment une de ces magnifiques *hortas* dont Perpignan est entouré de trois côtés ; celle-ci s'appelait déjà la *Horta nova* en 1225.

Saint-Estève (5 kil. O. de Perpignan). — Quelques minutes avant d'arriver à ce village, on trouve les restes d'une ancienne église qui est citée au moyen âge sous le nom de Saint-Mamet ; c'était une dépendance de l'abbaye de La Grasse, au diocèse de Carcassonne.

Saint-Estève s'est d'abord appelé *Villa Aguzan* (955). Ce nom disparut dans le XIe siècle sans doute, et on ne trouve plus, à partir de cette époque, que celui de Saint-Estève-sur-la-Tet ou plutôt de Saint-Estève-*del-Monastir*, nom qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. C'est en effet sur les ruines de la *Villa Aguzan* que fut fondé « le monastère de Saint-Etienne. »

Le village se montre avec sa paroisse et son territoire dès l'an 1149, formant une *seigneurie* particulière dont l'origine et les premiers possesseurs nous sont inconnus. Cette seigneurie appartint, dans le courant du XIIe siècle, à la famille dite de Montesquieu (en Vallespir), puis à la

couronne d'Aragon dont elle fut aliénée en 1357 pour passer entre les mains de divers personnages qu'il est inutile de nommer ici.

En 1642, pendant le siège de Perpignan, Louis XIII établit son quartier général tout près du village, dans la métairie d'*En Johan Pauques*, qu'on appela plus tard *Mas del Rey* en souvenir de cette circonstance.

A la veille de 1789, la seigneurie de Saint-Estève appartenait à la marquise de Blanes.

L'église mérite d'être visitée ; elle est à trois nefs et compte cinq travées. C'est certainement un des plus anciens sanctuaires du Roussillon ; la voûte centrale, qui est en arc brisé, a été refaite.

Saint-Estève compte actuellement 1380 habitants. Le territoire s'arrose au moyen d'un canal bien alimenté, dérivé de la Tet et dont la concession remonte à l'année 1040. Comme les autres communes de la rive gauche, Saint-Estève produit des légumes et des fruits en abondance et toutes les espèces de céréales.

Baho (7 kil. O. de Perpignan). — La route, entre Saint-Estève et Baho est bordée de peupliers blancs, gros, rugueux et floconneux. Baho est très probablement un des villages qui remontent aux premières populations de nos contrées. Les actes du moyen âge écrivent *Baso* et *Bason* ; en catalan on dit « Bòou ». Ce village fut vendu en 975 à Oliba, comte de Bésalu et de Cerdagne. En 1010 on trouve l'*alleu de Baso* parmi les propriétés de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, à laquelle le comte en avait sans doute fait présent. Baho était fortifié et on y voit en 1261 un commandant militaire. Un portail en pierre de taille donne accès dans la partie du village appelée encore *lo Castell* ou *lo Fort*, renfermant la mairie et l'église.

La population de Baho est aujourd'hui de 723 habitants.

Villeneuve-de-la-Rivière (9 kil. O. de Perpignan). — C'est un tout petit village (567 hab.) dont le sol, d'une fertilité admirable, produit un vin très recherché pour la table. Les fruits et les légumes y abondent. *Vilanova* ou Villeneuve ne paraît pas remonter à une

haute antiquité, comme l'indique d'ailleurs son nom. Au XIIe siècle, on la trouve sous le nom de *Vilanova de Reuter* ou plutôt *del Rauter* (du routoir) appartenant au chapitre d'Espira-de-l'Agli. Ainsi qu'on la déjà vu, le chapitre d'Espira fut transféré à l'église de la Réal de Perpignan en 1381, mais il garda jusqu'à la Révolution le droit foncier de la seigneurie de Villeneuve avec la basse justice. Le nom de *Reuter* est aujourd'hui inusité, pour ne pas dire inconnu ; on dit *Vilanova de la Rivera*, nom que l'on ne trouve guère avant le XVe siècle.

Si de Villeneuve on porte le regard vers la Tet, on aperçoit une énorme falaise rougeâtre, couronnée par des maisons avec un pan de tour ; le tout est d'un effet fort pittoresque. Ces maisons sont suspendues à deux pas de l'abîme et, de loin, on se demande comment elles peuvent se tenir debout. C'est le Soler primitif.

Il reste aussi à Villeneuve quelques vieilles maisons de « la bastide » primitive ; le reste est neuf, vulgaire, pétri avec du mortier rugueux piqué d'éclats de tuile rouge. Il y a deux ou trois rues larges, très larges, mais borgnes.

Pézilla-de-la-Rivière (12 kil. O. de Perpignan, 7 kil. E. de Millas). — Les communes que nous venons de visiter font partie du Canton-Ouest de Perpignan. Celle-ci appartient au canton de Millas, petite ville située sur la rive droite de la Tet.

Pézilla (*Villa Pediliani*, *Villa Pecilianum*) est assis au milieu d'une plaine fertile, arrosée par un canal qui est dérivé de la Tet et que des sources nombreuses alimentent en été. Ce canal existait déjà au XIIe siècle, mais il ne fut définitivement concédé qu'en 1411.

Au moyen âge, Pézilla était une dépendance de l'abbaye de La Grasse, mais on ignore à quelle époque il faut placer l'origine de cette possession. — Son château fortifié a été converti en maison particulière. — Dans le village était l'église paroissiale de Saint-Félix, aujourd'hui refaite à neuf ; hors les murs se trouvait l'église de Saint-Saturnin (*Sant Serni*). Ces deux églises, qui avaient chacune un cimetière, existaient déjà au IXe siècle. On trouvera, scellée dans la muraille de Saint-Saturnin, une pierre qui porte une sorte de rosace avec

arabesques; c'est un monument chrétien sur un monument païen, car, à bien examiner la pierre on y verra les restes d'une inscription romaine, curieux exemple de palimpseste lapidaire.

On a trouvé, en outre, dans le territoire un grand nombre de médailles impériales et consulaires et un autel antique ; sur ce dernier sont sculptés quelques attributs de Diane et d'Apollon.

Au Nord, dans la montagne, existait au moyen âge un tout petit village qui ne forme aujourd'hui qu'une simple métairie : Les Fonts. La population vivait de l'industrie pastorale et agricole, en y joignant l'exploitation des carrières de pierre à bâtir et à chaux que la partie inférieure du vallon contient en abondance. C'est ici que vinrent s'approvisionner les maîtres-maçons de Perpignan qui construisirent la cathédrale de Saint-Jean et la Loge-de-Mer.

Corneilla-de-la-Rivière (15 kil. O. de Perpignan, 4 kil. E. de Millas). — Si Pézilla est une ancienne *villa* romaine, on peut en dire autant, croyons-nous, de Corneilla. « Les prétendus établissements de la maison Corneilla de Rome dans le Roussillon, dit Fossa, ne sont que des allégations fabuleuses. Rien ne prouve que les villages qui portent le nom de *Cornelia* existaient sous la domination romaine ». Mais rien aussi ne prouve qu'ils n'existaient pas, et on peut bien croire que les trois villages du département qui portent ce nom étaient des domaines appartenant à des membres de la *gens Cornelia*. On sait que les grands propriétaires gaulois, rapidement romanisés, abandonnèrent leur nom national pour prendre des noms romains ; ils choisirent en général celui des grandes familles prétoriennes qui les avaient admis dans leur " clientèle ", ou celui des empereurs qui leur avaient octroyé le droit de cité.

Notre Corneilla des bords de la Tet subit sans doute les mêmes destinées que Pézilla, et devint, comme ce dernier, une possession de la célèbre abbaye de La Grasse. Une bulle de l'an 951 signale déjà comme appartenant à ce monastère la *Villa Cornelianum* avec son église.

Le sol de Corneilla est très productif ; le vin qu'il

donne est, par sa liqueur et son bouquet, un des meilleurs du département.

On se rend à Millas, le chef-lieu du canton, en une heure. On rejoint au Pont de Millas le Chemin de grande communication nº 4 bis, dit *D'Estagell à Elne*.

II. — LA SALANQUE.

Revenons maintenant au chef-lieu du département pour le quitter aussitôt.

En suivant la route nationale nº 9 à partir du Pont-de-Pierre, on entre dans un nouveau faubourg de Perpignan qu'on peut diviser en trois parties, savoir : le *Pont-Rouge*, le *Bas-Vernet*, quartiers tout récents, et le *Haut-Vernet*, qui est très ancien. Le Haut-Vernet est à cheval sur les deux routes nationales nº 9 et nº 117 et sur le Chemin de grande communication nº 1, dit *De Perpignan à Saint-Laurent*. Une colonne en fonte, scellée sur un gros pilier indique le *terme austral* qui, avec une autre borne située à Salses et constituant le *terme boréal*, forme la base de l'opération astronomique qui servit à la détermination de l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelone.

A côté du moulin du Haut-Vernet existait le château de la vieille famille qui a donné son nom à ce hameau et qui n'a rien de commun avec le Vernet situé au pied du Canigou.

Nous suivrons maintenant le Chemin de grande communication pour aller visiter la Salanque ou *Salanca* (*sal*, sel). On appelle ainsi l'espace de terrain compris entre l'étang de Salses, la route nationale nº 9, la Tet et la Méditerranée. Cette terre, de formation récente, conquise sur le domaine de la mer, s'est rapidement colmatée : aujourd'hui elle est transformée en un véritable jardin, où la végétation se développe avec une activité et une intensité qu'expliquent facilement la nature alluvienne du sol, la multiplicité et la fréquence des submersions et

des irrigations, et surtout l'élévation de la température, souvent comparable à celle de l'Afrique septentrionale.

La Salanque comprend huit communes qui communiquent toutes entre elles par des chemins commodes et bien entretenus. La première que nous rencontrons est Bonpas.

Bonpas (7 kil. N. de Perpignan). Il n'offre rien de remarquable au touriste si ce n'est le site charmant où il est assis, au milieu des vignes, des luzernières et des jardins. On y compte 1293 habitants. Il conserve fort peu de chose de son ancien château du moyen âge et de la préceptorie des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. La forme primitive du nom de ce village est « Malpas » ou *Malo passu*, employée jusqu'au XIIIe siècle ; le nom se transforme dès lors en « Bonpas » ou *Bono passu*, on ne sait d'ailleurs pourquoi. Ce qui est singulier, c'est que cette nouvelle forme paraît être la traduction pure et exacte du nom de Malpas, car celui-ci était probablement celtique et s'écrivait d'abord *Madpas* ; le mot *mad* signifie encore « bon » en Bretagne. Le nom était donc formé du celtique *mad* et du latin *passus*.

A un kilomètre de Bonpas se trouve le *Mas « Milhaud »*, que le futur commandant des cuirassiers de Waterloo avait acheté en 1794 pendant qu'il était en mission à l'Armée des Pyrénées-Orientales. Milhaud venait de se marier à Perpignan avec une demoiselle Lignères. — Tout près sont les ruines de la chapelle de Saint-Sauveur *de Canomals*. A deux pas d'ici passait la voie romaine, se dirigeant sur Ruscino presque en ligne droite.

Nous laissons, à droite, le grand chemin et nous tournons à gauche pour aller visiter Pia, qui est à 1 kil. 1/2 de Bonpas.

Pia (7 kil. N. de Perpignan). — Ce nom paraît être une abréviation du latin *Appia* ; mais l'histoire de la période romaine est muette sur cet endroit, qui était peut-être la *villa* d'un *Appius*. Au moyen âge, les archevêques de Narbonne étaient seigneurs du lieu. C'est, en

effet, un de ces prélats qui fit construire le château (1245 — 1257). Les habitants de ce village ont eu, pendant longtemps, comme les Béotiens en Grèce et les Champenois en France, la réputation d'avoir l'esprit obtus et grossier. Les *Pianenchs* étaient devenus un sujet d'amusement, et cependant ils ne sont pas moins intelligents que le reste des Roussillonnais. Le village est gai et coquet, entouré de riches vignobles et de bouquets de verdure qui s'arrosent.

Sous les murs de Pia passe le torrent de la Llabanère qui, en temps d'orage, ramasse les eaux descendues du versant Sud des collines de Peyrestortes.

Par un chemin de travese, nous allons rejoindre le grand chemin, qui nous mènera à Clayra, après avoir franchi la rivière de l'Agli.

Clayra (9 kil. E. de Rivesaltes, 11 kil. N.-E. de Perpignan). — Clayra ou Claira (1760 hab.) est situé sur la rive gauche de l'Agli. Il n'en est guère fait mention avant le XIIe siècle. Dès l'an 1208, on y trouve un château seigneurial appelé le *Château de Biterna*, appartenant à une famille particulière, et il ne paraît pas qu'il y eût encore une enceinte fortifiée pour la ville; l'enceinte commune de Clayra fut sans doute construite dans le cours du XIIIe siècle ; elle formait un carré.

A 2 kilomètres du village du côté de l'Ouest, se trouve l'ermitage de Saint-Pierre *del Vilar*, où l'on vient en foule les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

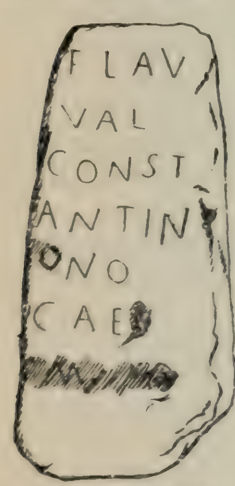
Dans les environs de Pia existe aussi un ermitage très connu des Roussillonnais, Notre-Dame de *la Salut*. Cette chapelle fut, sous l'invocation de Saint Saturnin, l'église paroissiale d'*Ortolanes*, village disparu. Saint-Pierre *del Vilar*, Notre-Dame *de Juegas*, Notre-Dame *de la Salut*, telles sont les principales *devotas* ou lieux de pélerinage des populations de la Salanque, en général très attachées à la religion catholique.

Saint-Hippolyte (10 kil. E. de Rivesaltes, 13 kil. N.-E. de Perpignan). — De Clayra nous allons à Saint-Hippolyte (2 kil. 1/2) par un chemin assez mal entretenu qui passe au Mas Selva.

A Saint-Hippolyte l'archéologue s'arrêtera avec plaisir pour lire deux inscriptions : l'une du moyen âge (1258), l'autre des derniers temps de Rome. Cette dernière doit se lire ainsi :

Flavio Valerio Constantino nobilissimo Caesari... A Flavius Valérius Constantin très noble César... (cette colonne est dédiée).

La pierre qui porte cette inscription romaine est une colonne en brèche calcaire de 1m05 de hauteur et de 0m42 de diamètre. Elle fut découverte en 1847 au-dessous du maître autel de l'église ; elle se trouve aujourd'hui dans un angle du porche, à côté du bénitier et de l'inscription de 1258. On a longtemps discuté pour savoir si l'hommage s'adressait à Constantin le Grand (306-337) ou à son fils Constantin le jeune (337-340). La question, croyons-nous, n'a pas encore été résolue. Quant à la destination primitive de cette colonne, il est à peu près certain que c'était une de ces bornes *milliaires* que les Romains mettaient sur leurs *voies* ou grandes routes pour marquer les *milles* (1).



BORNE MILLIAIRE.

Nul doute qu'il ne faille attribuer une origine antique à Saint-Hippolyte ; mais, comme Sainte-Marie et Saint-Laurent, c'est un de ces lieux du Roussillon dont les noms anciens ont complètement disparu et qu'on ne connait aujourd'hui que par le vocable des églises qui y furent construites par les chrétiens. Au XIe siècle le nom de Saint-Hippolyte fait son apparition ; au XIIIe, nous trouvons le village parmi les possessions des Templiers en Roussilon. — Le petit étang appelé l'*Estanyol* est le seul accident de terrain qui mérite d'être signalé sur la cote, déserte et stérile.

Au lieu d'aller à Salses, que nous connaissons déjà,

(1) Le mille romain, mesure itinéraire, valait 1.481 mètres et une fraction.

nous reviendrons vers le Sud pour visiter les autres communes de la Salanque.

Saint-Laurent-de-la-Salanque (11 kil. E. de Rivesaltes, 14 kil. N.-E. de Perpignan). — C'est un gros bourg de 4.400 habitants. En 1819, nous y trouvons 2131 habitants, et 3207 en 1836. La population est donc toujours allée en augmentant.

Saint-Laurent a un port appelé le *Barcarès* (4 kil. N.-E.). C'est plutôt une plage profonde où les vins de la Salanque et la plus grande partie de ceux de la vallée de l'Agli prenaient la mer autrefois ; mais l'établissement du chemin de fer de Narbonne en Espagne a fait du tort au Barcarès qui, malgré l'absence d'abri, de quais et de phare, était encore un lieu très animé. Aux mois de juin, juillet et août, *les meilleurs ports de la Méditerranée* au dire des Espagnols, le Barcarès est un des bons endroits de refuge de cette côte pour les barques peu propres à de lointaines expéditions. Ces barques connaissent cette plage de la Salanque : elles s'éloignent ou se tirent à terre comme les vaisseaux des anciens, selon les caprices du temps. Pour peu qu'on l'améliore, le Barcarès demeurera toujours un bon petit port de pêche et une station de bains fréquentée.

Saint-Laurent est grand, avec des rues larges, très animées ; c'est un des bourgs les plus florissants du département. Les habitants, les femmes surtout, passent pour avoir un caractère impétueux, de véritables « Sans-Gène ». Elles ont quelque chose de leste, de vif, avec de l'assurance dans l'allure et de la souplesse dans la taille, ordinairement élancée ; elles ont la riposte hardie et portant bien, un peu « salée » quelquefois.

Nous traversons l'Agli et nous arrivons vite à Torreilles, laissant à notre droite la chapelle de Notre-Dame *de Juegas* ou *Juhegas*, qui est tout ce qui reste d'un village cité au XI[e] siècle sous le nom de *Villa Judaicas*.

Torreilles (13 kil. E. de Rivesaltes, 14 kil. N.-E. de Perpignan). — Torreilles compte 1.730 habitants. C'est toujours la Salanque avec ses vastes champs couverts de vignes, de fruits, de légumes et de céréales. Le village

est situé à un kilomètre de la rive droite de l'Agli et en contact avec le Chemin de grande communication n° 11, dit *De Salses à La Roque*. Il est à 2 kil. de Saint-Laurent et à 4 de Sainte-Marie. — L'église appartenait dès l'an 1070 au monastère de Saint-Michel de Cuxa. Il est probable que c'est la même que celle que nous voyons aujourd'hui sur pied. Anciennement elle a été desservie par un chapitre régulier dont l'origine et les fastes sont difficiles à établir. Elle est à trois nefs. La voûte de la nef centrale a été certainement refaite.

Une vieille route, appelée *Carrera de Carlos Magnos*, passe tout près de ce lieu pour aller ensuite vers Bonpas ; c'est l'ancienne *Via Domitia*, probablement réparée au IXe siècle par ordre de Charlemagne. On en suit très bien les traces jusqu'aux environs d'Argelès. (1)

Sainte-Marie-la-Mer (12 kil. N.-E. de Perpignan). — De Toreilles à Sainte-Marie la route est bordée à droite par des prairies et des champs de céréales, à gauche par des terrains maigres qui s'étendent jusqu'à la mer. — Cette commune ne compte que 640 habitants, mais elle est très riche. Depuis Bonpas jusqu'à Sainte-Marie, la plaine, cultivée avec un soin extrême, ressemble à un vaste jardin. — L'église est très ancienne ; l'abside est pentagonale ; la voûte primitive a été remplacée par une toiture apparente.

Lorsque le touriste ira à Castell-Rossello, dont la tour s'élève de l'autre côté de la Tet, il aura tout ce beau pays sous les yeux et pourra juger mieux encore de sa richesse et de son aspect. Vignes, fourrages, céréales, légumes, tout y pousse avec une force et une abondance étonnantes.

C'est près de Sainte-Marie qu'on venait quelquefois plonger dans les eaux de la mer les reliques du bon Saint-Gaudérique, quand on voulait obtenir de la pluie.

---

(1) Voir à ce sujet notre *Elne historique et archéologique*, Perpignan, 1888, in-18. Dans cet ouvrage nous avons consacré quelques pages (19-22) à ce fameux chemin qui traversait les territoires de Clayra, Bonpas, Castell Rossello, Cabestany, Cornella-del-Vercol, La Tour-Bas-Elne, Elne, Palau, Argelès.

Le Chemin de grande communication traverse l'Agli et monte ensuite au village de Canet. De là, il s'en va dans le bassin du Tech.

Villelongue-de-la-Salanque (9 kil. N.-E. de Perpignan). — Une route ombragée de beaux platanes conduit à Villelongue (3 kil.). L'Archéologue pourra lire dans l'église de cette commune deux inscriptions dont l'une, celle du sanctuaire, porte la date de 1449. Elle est en gothique carré, écriture ordinaire de nos inscriptions lapidaires avant le XVe siècle ; l'acclamation est en majuscules romaines, qui paraissent pour la première fois à la même époque. L'autre inscription date de 1324. Le clocher, qui remonte à l'année 1508, est bâti en prolongement de l'étroite et vieille nef romane. Vers la fin du XVe siècle, on a construit une seconde nef du côté du Nord. Les deux nefs communiquent entre elles par deux grands arceaux ouverts dans l'ancien mur.

Ce grand village compte plus de 1100 habitants.

De Villelongue à Bonpas la route court entre les grasses cultures et les jardins.

III. — MALLOLES.

Nous sortons de Perpignan par la Porte Saint-Martin, et nous venons rejoindre la *Route d'Espagne* ou route nationale n° 9. Le cimetière, que nous trouvons à gauche, ne renferme rien de remarquable, sauf la simplicité des deux monuments funéraires des généraux Dagobert et Dugommier. Aux environs de la nécropole se forme actuellement le Faubourg Saint-Martin, qui s'étend jusqu'à la Fontaine d'Amour, non loin de laquelle coule un mince filet d'eau ferrugineuse, objet d'un véritable culte de la part de quelques habitués. En face s'allongent les longues et monotones murailles de l'hospice de la Miséricorde.

A un quart de lieue plus loin existait jadis la *Villa Gothorum* ou *Villa Godor*, dénominations qui font supposer que les Goths avaient fondé cette petite ville. Au

XIe siècle, le nom de *Villa Gothorum* est accompagné de celui de *Malleolas*, qui finit par lui être entièrement substitué sous la forme catalane de *Malloles*. De cette ville, qui était encore au XIIIe siècle un centre important de population, il ne reste qu'un faible débris, les ruines informes de son église. Son territoire s'étendait jusqu'à la Tet et comprenait le quartier actuel de Saint-Assiscle. Ce nom lui vient d'un petit prieuré dont la chapelle a subsisté jusque dans ces derniers temps.

Autrefois les Perpignanais venaient enterrer le Carnaval à Malloles, le Mercredi des Cendres. Conservant une partie des anciens usages, la foule avait pris l'habitude de s'arrêter moitié chemin : elle établissait ses jeux à la Fontaine d'Amour et à l'*Allée de Bacchus*, au pied du *Puig Johan*, dit aussi *la Justice*, parce qu'il y avait là anciennement les fourches patibulaires de la juridiction royale. Au sommet de l'allée de Bacchus se trouve le Mas Conte, du nom d'un ancien propriétaire. C'est Conte qui, en 1805, créa cette promenade et construisit une fontaine qui existe encore. Pour l'orner il demanda à la commune deux génies de marbre qui étaient dans la cour de l'Université. On les y a rapportés depuis, mais criblés de coups de fusil, mutilés.

Le Mercredi des Cendres était *Lo dia de Malloles*. De La Loge à la Fontaine d'Amour et à la Fontaine de Bacchus, les rues et la route regorgeaient de monde, foule bariolée, gaie et bruyante, incessamment traversée par des masques et que venaient grossir encore la foule des paysans des environs. On a, depuis quelques années, renoncé à venir jusqu'ici et l'on s'en tient au « tour de ville ». Le « Carnaval de Perpignan » s'est d'ailleurs complètement transformé.

A un quart de lieue environ à l'Est, s'élèvent les Arcades, qui servent de conduit, en cet endroit, aux eaux du ruisseau de *Las Canals*. C'est au pied de ces vieilles murailles que, pendant le blocus de Perpignan par l'armée de Louis XIII en 1642, avait sa tente dressée un officier destiné à devenir un des plus grands hommes de guerre du siècle de Louis XIV : nous voulons parler du vicomte de Turenne, alors lieutenant-général du maréchal de La Meilleraye, commandant du blocus.

Sur l'un des côtés de l'arcade du milieu (où passe la voie ferrée) se trouve une plaque de schiste noir portant une inscription qui, croyons-nous, n'a été signalée par personne. Cette inscription dit que la plaque (jayette) a été placée par Jean François Picon d'Andrezel, capitaine au régiment de la couronne et lieutenant de roi de la province de Roussillon, âgé de treize ans, fils aîné de messire Jean Baptiste Louis Picon d'Andrezel, intendant de la dite province (1723).

Le ruisseau de *Las Canals*, qui fournit de l'eau à la ville de Perpignan, est aussi un des principaux canaux d'arrosage de la plaine du Roussillon ; sa prise d'eau est à Ille. Il fut concédé en toute propriété à la ville de Perpignan par lettres patentes de Charles VIII, roi de France. Sa longueur est de 28,872 mètres.

IV. — DE PERPIGNAN A LA PLAGE DE CANET

Castell-Rossello. — Nous sortons de Perpignan par la Porte de Canet et nous prenons, au pied même des fortifications, une belle route qui se dirige vers l'Est. Quinze minutes après, nous arrivons à une métairie d'où partent trois chemins différents : à droite, celui qui va rejoindre le hameau de Saint-Gaudérique ; en face, celui qui conduit à Cabestany ; à gauche, celui qui mène à Canet.

Il court large et poussiéreux sur un terrain élevé, formant une série de côteaux, d'où il était facile de surveiller et de dominer le pays découvert de la Salanque, dont le magnifique tableau se déroule jusqu'aux rochers de Leucate. Durant le moyen âge, on comptait le long du chemin de Canet plusieurs résidences féodales, paroisses ou centres de population : Bajoles, Castell-Rossello, Puig Otrer, Vilarnau d'Amont, Vilarnau d'Avall, Fourques, Canet. Ce dernier est le seul qui conserve encore quelque importance, tandis que la population des autres s'est écoulée dans Perpignan pendant les XIVe et XVe siècles.

Quelques-uns, comme les deux Vilarnau, n'ont pas même laissé de traces.

Lorsqu'on suit le chemin, on ne tarde pas à voir une vieille tour grise qui domine la campagne et la mer : c'est la tour de Château-Roussillon ou de *Castell-Rossello*, construite sur ce long ressaut de terrain qui forme comme une falaise de Perpignan jusqu'à Canet. De la route on y va en un quart d'heure. Cette tour, haute d'une vingtaine de mètres, n'a que trois mètres et demi de diamètre à l'intérieur. Voilà tout ce qui reste, avec une petite église romane, d'un village du moyen âge, qui lui-même avait remplacé une ville assez importante de l'époque romaine, *Ruscino* ou *Rouskino*, mais qui semble être une fondation phénicienne.



Tour de Castell-Rossello

Son nom n'apparaît cependant pour la première fois que dans le récit de la seconde guerre punique, en 218 avant Jésus-Christ. Annibal, alors en Espagne, se disposait à franchir les Pyrénées pour aller porter la guerre en Italie. Les Romains, pour lui susciter des ennemis, envoyèrent aussitôt dans le midi de la Gaule des ambassadeurs qui se présentèrent à Ruscino. Dans une assemblée, ils vantèrent la gloire, la valeur du peuple romain et la grandeur de l'empire et, finalement, demandèrent à leurs auditeurs de ne pas donner passage sur leurs terres et par leurs villes aux Carthaginois : les Gaulois accueillirent ces discours par de violents murmures. Les ambassadeurs de Rome furent éconduits et Annibal se présenta. Il fut beaucoup mieux écouté, et les Gaulois consentirent à son passage. Nous n'avons pas d'autres détails sur la ville de Ruscino, pendant la période qui précéda la conquête romaine ; mais la réunion des

chefs du pays et l'arrivée des ambassadeurs romains dans cette ville, démontrent l'importance de cette ville à cette époque, et le rôle qu'elle joue à cette occasion lui assigne évidemment le titre de *capitale du pays*.

Il est probable qu'après la conquête, Ruscino fut encore le centre de l'administration des Romains dans notre petit pays (118 av. J.-C.). Les historiens et les géographes du temps lui conservent le titre d'*oppidum* (ville); Méla la qualifie même de *colonie* et Pline l'appelle *Ruscino Latinorum*, c'est-à-dire « *colonie romaine jouissant du droit de latinité* ». Toutefois, nous ne connaissons presque rien de l'histoire de Ruscino pendant la période romaine, et, quand nous la retrouvons, au moyen âge, en 801, c'est sous un nom presque nouveau, celui de *Ruscellio*, puis, en 816, sous celui de *Rosciliona*. C'était alors le chef-lieu politique du pays ou comté de Roussillon. A partir de cette époque, nous ne voyons plus à la place de notre ancienne *colonie romaine* qu'un simple *château fortifié*. Des habitants viendront se grouper à l'entour et ils formeront un tout petit village avec église (XIIe siècle), désigné dans les vieux actes par le nom de *Castrum Ruscinonense* ou *Rossilionense*.

La ville de Ruscino semble donc avoir subsisté sans interruption jusqu'aux premières années du IXe siècle ; son importance seule a dû varier et décroître longtemps avant l'époque carolingienne, et l'on peut admettre pour cette ville une décadence rapide qui précéda peut-être la chute de l'Empire romain. Pourquoi *Ruscino* fut-elle délaissée et comment *Illiberis* parvint-elle à lui ravir son importance et son titre de capitale du pays ? Rien ne le dit et nul ne le sait.

La Tour de Château-Roussillon ou *Torre de Castell-Rossello* est un débris de l'ancien château seigneurial dont elle formait sans doute le donjon (1). Elle doit dater du XIIe siècle. Vers la fin du XIIIe, un des Castellnou est en possession de la seigneurie ; en 1378,

---

(1) Les gens qui parlent de « la Tour de Ruscino » commettent une grosse faute, puisque le mot *Ruscino* s'applique à la ville de l'antiquité, tandis que *la Tour* se rapporte à un village du moyen âge.

c'est le *donzell* Pierre de Perapertusa, issu des vicomtes de Fonollet, qui prend le titre de *seigneur de Castell Rossello.* La seigneurie passa successivement entre les mains de différentes familles. Celle de Canta la possédait en 1629; elle la transmit aux d'Oms, et l'un d'eux fit don à la ville de Perpignan de la *Tour* de Castell-Rossello.

On n'a jamais fait ici de fouilles sérieuses; tout porte à croire cependant que des antiquités sont cachées profondément dans le sol. On a déjà découvert des conduits en plomb pour salles de bains, des pavés en briques du genre de construction nommé *spicatum*, posées de champ, des murs de citerne en beton, des murailles dont les briques et moellons disposés par assises sont inclinés sous un angle de 45 degrés environ (*opus reticulatum*), ce qu'on a nommé dans les temps modernes en *arête de poisson.* De nombreuses médailles ibériennes, grecques, puniques, romaines, arabes, ont été trouvées dans les champs qui portèrent jadis *Ruscino*; mais, en somme, tout cela est bien maigre.

Nous ne pouvons pas quitter Castell-Rossello sans parler de Guillaume de Cabestany ou *Guillems de Cabestanh,* comme l'appelle une notice en langue romane. Guillaume était un châtelain du village voisin appelé Cabestany. Epris des charmes de Saurimonde, femme de Raimond de Castell-Rossello, il la célébra dans ses vers et sut lui plaire. Le mari, transporté de jalousie, emmena Guillaume loin du château et, l'ayant tué par trahison, lui arracha le cœur qu'il fit manger à Saurimonde. Lorsqu'il eut révélé l'affreux secret à sa femme, celle-ci dit que « ce mets avait été si bon et si savoureux que jamais autre ne lui en tirerait le goût de la bouche », *e dis que tan bos li era estat et si saboros que jamais autre manjars ni autre beures no'l tolria la sabor de la boca qu'el cor d'En Guillems de Cabestanh li avia laissada.* Le mari, entendant cette réponse, courut à son épée. Saurimonde effrayée se précipita du haut de la tour du château et périt dans sa chute.

Le roi d'Aragon, Alphonse II, se rendit sur les lieux, ordonna d'arrêter le mari barbare et d'ensevelir les deux victimes dans un même tombeau devant la porte de l'église Saint-Jean, à Perpignan. Un service solennel fut

institué pour le repos de leurs âmes, et il dura un temps où les chevaliers et les nobles dames de Catalogne, de Roussillon, de Cerdagne et du Narbonnais venaient y assister chaque année. Le roi fit mettre Raimond à mort dans sa prison et confisqua ses châteaux et ses terres pour les donner aux parents de Guillaume et de Saurimonde. *Si non è vero e bene trovato.*

Voici, d'après le texte de Raynouard (1), un extrait d'une pièce de poésie que Guillaume adressait un jour à la belle Saurimonde :

En sovinensa
Tenc la cara e'l doltz ris,
Vostra valensa,
E'l belh cors blanc e lis ;
S'ieu per crezensa
Estes vas dieu tan fis,
Vius ses falhensa
Intrera en paradis.
. . . .
Doncx, cum seria
Qu'ieu merce no i trobes
Ab vos, amia,
La genser qu'anc nasques ;
Qu'ieu nueg e dia,
De genolhs e de pes
Sancta Maria
Prec vostr'amor mi des :
Qu'ieu fui noyritz enfans
Per far vostres comans :
Et ja dieus no m'enans,
S'ieu ja m'en vuelh estraire.
Franca res de bon aire,
Suffretz qu'ieu us bais los guans,
Que de l'als sui doptans (2).
. . . .

« *J'ai sans cesse présents à ma pensée votre figure, votre doux sourire, votre corps beau, blanc et poli. Si je m'occupais autant de Dieu, si j'avais pour lui un attachement aussi pur, sans doute avant la mort même j'entrerais en Paradis..... Se peut-il que je n'obtienne de vous aucune merci, chère amie, ô la plus*

---

(1) *Choix des poésies originales des Troubadours*, tome III, pages 115-116.

(2) Ou *Que del plus soi duptans.*

aimable des femmes, moi qui nuit et jour, à genoux ou debout, supplie la Vierge Marie de vous inspirer quelque tendresse pour moi. Enfant, je fus élevé auprès de vous ; je fus destiné à exécuter vos commandements et, que Dieu ne me favorise jamais, si j'ambitionne un autre sort. Permettez que j'imprime un baiser sur ces gants qui couvrent vos belles mains. Je suis si timide que je n'ose demander une plus grande faveur.

Canet (10 kil. E. de Perpignan). — Castell-Rossello est à moitié chemin de Canet.

Ce village, qui compte un millier d'habitants eut autrefois une certaine importance. Ses vicomtes avaient un rang distingué auprès des comtes de Roussillon et dans la cour des rois de Majorque, d'Aragon et de Castille. Durant les guerres de Louis XI, de Louis XIII et de Louis XIV, le village, qui était fortifié, joua un grand rôle. Pendant l'année 1472, il fut défendu par la femme de don Pedro de Rocaberti, gouverneur aragonais absent en ce moment ; elle prit de si bonnes dispositions que la tentative des troupes françaises échoua complètement.

Le château des anciens seigneurs est en ruines. Il servit de logement à l'Empereur Sigismond lorsqu'il vint à Perpignan, en 1415. — La peste de 1350 décima la population, qui mit bien longtemps à se reconstituer. Ce village a perdu ses salines, qui fournissaient presque toute la province du sel nécessaire aux besoins de la vie et à l'entretien du bétail.

Canet est la patrie du représentant du peuple Cassanyes. Né le 11 novembre 1758, il mourut le 22 avril 1843. Délégué par la Convention à l'*Armée des Pyrénées-Orientales*, Cassanyes figure dans une partie de la guerre de 1793. Quand on parcourt l'histoire de cette immortelle campagne, on trouve Cassanyes dans une foule de circonstances, toujours patriote, toujours bon soldat et quelquefois excellent général. Nous avons déjà dit comment il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la victoire de Peyrestortes (17 septembre 1793), laquelle décida sans retour le mouvement rétrograde de l'invasion espagnole. En 1893, on lui a élevé un modeste monument

sur l'emplacement de l'ancien cimetière de Canet. Nous le reproduisons ci-dessous.



Monument élevé à la mémoire du Conventionnel Cassanyes.

A deux kilomètres environ du village de Canet se développe la plage du même nom, très fréquentée pendant l'été par la population perpignanaise qui vient s'y baigner. C'est notre Trouville.

L'embouchure de la Tet est à vingt minutes environ des établissements qu'on a construits sur la plage. La mer, dans ces parages, est ordinairement déserte : en hiver surtout, les barques passent au loin, car elles n'ignorent pas qu'elles n'ont en vue qu'une côte inhospitalière.

V. — DE PERPIGNAN A THUIR ET DANS LES ASPRES.

Orle (4 kil. O. de Perpignan). — Le Chemin de grande communication nº 8 se détache de la route nationale nº 9, au pied même des ouvrages fortifiés qui couvrent la porte Saint-Martin. — A 3 kil. nous atteignons le premier moulin d'Orle dit *Moli de las pipas*, nom qui lui vient d'une scierie d'ébauchons de bruyère pour faire des pipes à fumer, établie vers 1855 et supprimée depuis. Le second moulin et le hameau sont situés un peu plus loin. Orle, qui forma de très bonne heure un petit village, était une possession des Templiers. L'église, convertie en grenier, subsiste encore.

Pendant la campagne de 1793, ce hameau joua un rôle considérable dans le système de défense de Perpignan. « Le Camp de l'Union, » formé sous la place, s'étendait de Cabestany jusqu'à Orle, où était établie une batterie d'artillerie. Après la guerre de 1870-1871 on y installa un camp d'instruction qui n'existe plus aujourd'hui.

Toulouges (6 kil. O. de Perpignan). — A deux kilomètres environ d'Orle, nous entrons à Toulouges, gros village de 1345 habitants, situé sur la rive droite de la Basse, dans un pays fertile et sillonné d'abondantes eaux que donnent les sources et les fontaines artésiennes. (1)

Le portail de l'église est très remarquable ; c'est un excellent morceau d'architecture et de sculpture romanes; il est orné de trois colonnes (une quatrième a disparu), d'un double tore dont l'un est rubané et fleuronné sous l'archivolte. On y distingue des têtes de monstres avalant des hommes. Certains détails des chapiteaux rappellent quelques sculptures du cloître d'Elne et des portails de l'église de Villefranche-de-Conflent.

Toulouges est célèbre dans l'histoire par un synode

---

(1) C'est ici que fut creusé le premier puits artésien du Roussillon, en 1829.

et un concile mixte qui y furent tenus, l'un en 1027, l'autre en 1065. On établit, dans ces deux assemblées, ce qu'on appela la *Trève de Dieu*, qui bornait à certains jours de l'année les hostilités et décrétait de grandes peines contre ses violateurs.

Thuir (14 kil. S.-O. de Perpignan). — Nous suivons la route qui est large, plate et ombragée. Elle traverse d'interminables vignobles égayés de temps à autre par de grandes métairies et de superbes châteaux.

Thuir domine une des plus belles et des plus fertiles plaines du département. Il est chef-lieu de canton et compte 3000 habitants environ.

Il en est question dès le Xe siècle et on le trouve souvent cité dans nos guerres du moyen âge et des temps modernes. Sa charte de consulat est du mois de mars 1294.

C'est une ancienne *ville royale*, composée principalement d'une *cellera*, où se trouvaient l'église et le cimetière. On voit par des documents du XIIIe siècle que le roi y possédait un château ou maison d'habitation. La *cellera* de Thuir avait la figure d'un heptagone irrégulier, formé d'un simple mur de chemise en cailloux roulés. Un fossé faisait le tour de l'enceinte. C'était en somme un réduit assez étroit ne pouvant contenir qu'une petite population. Il se forma bientôt autour de la *cellera* comme un bourg « hors les murs ». En 1287, on l'entoura à son tour d'une enceinte, flanquée de tours, percée de meurtrières, et la *cellera* forma ainsi une espèce de citadelle intérieure. (1)

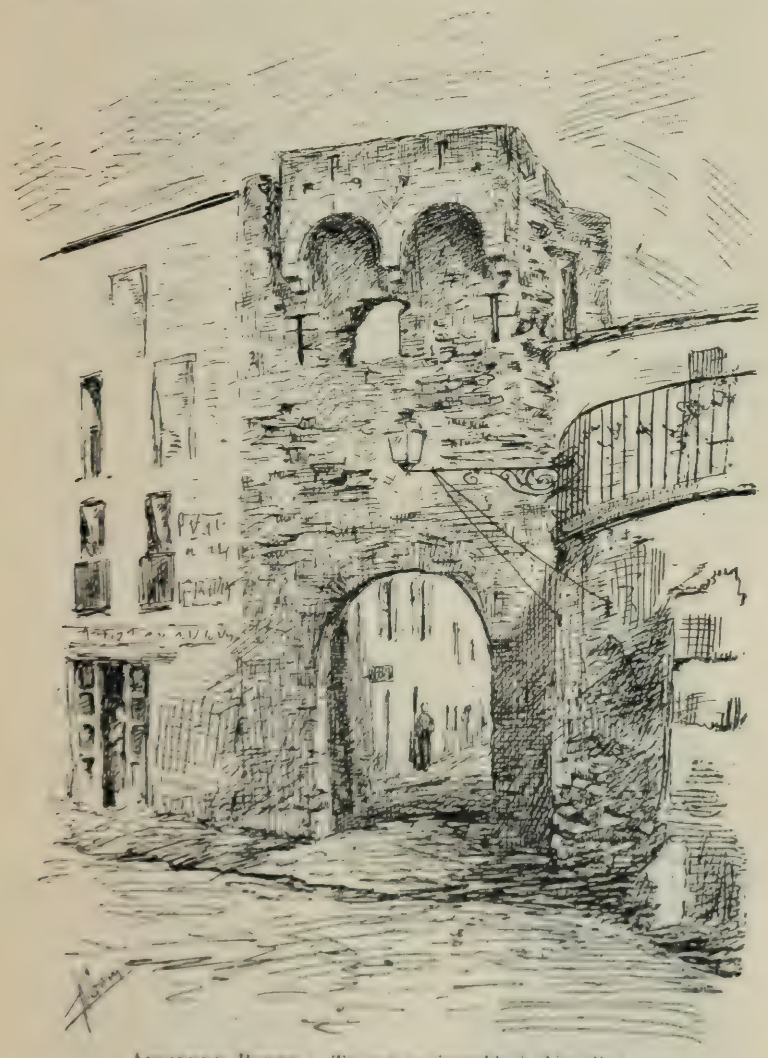
En 1793 l'armée espagnole s'empara de Thuir et l'occupa depuis le 29 juin jusqu'au 21 septembre, époque où les Français le reprirent à la suite d'un siège.

Avant la Révolution, Thuir était très commerçant. Outre des papeteries et des ateliers de potiers on y voyait une imprimerie ; Agel y imprima une traduction catalane d'*Esther*, tragédie de Racine. Les cruches de Thuir, dites

---

(1) Voir l'Introduction de l'*Inventaire sommaire des archives communales* (*de Thuir*) *antérieures a 1790*. Ce beau travail a été rédigé par M. Desplanque, alors archiviste du département, et publié par M. le Dr Ecoiffier, maire de Thuir.

poals, sont fort renommées. — La maison Viollet frères, qui fait le *Byrrh*, possède ici une des installations les plus grandioses qui se puissent voir au monde. La vieille



Ancienne Porte a Thuir (aujourd'hui démolie)

petite ville, aux rues étroites et cailloutées, lui doit un peu de sa gaieté et de son activité industrielle et commerciale.

L'église, qui est tout à fait moderne, possède une statue de la Vierge qui date de la fin du XIIe siècle ou des premières années du XIIIe. « La Vierge de Thuir, dit Bonnefoy, est connue sous le nom de *Notre-Dame-de-la-Victoire*, et ce nom lui vient de loin, s'il faut en croire le récit de nos pères. Charlemagne, prêt à marcher contre les Sarrasins, avait placé la Sainte Vierge au milieu de son armée. En présence de l'ennemi, sur les hauteurs de Passa, les Francs, brûlés par une soif ardente, laissent tomber leurs armes. Charles, plein de confiance en la patronne qu'il s'est choisie, l'invoque et, plongeant son épée dans le sable d'un torrent desséché, en fait jaillir une source abondante. Les soldats épuisés se désaltèrent, volent à l'ennemi et le refoulent au-delà des monts. Le monarque victorieux fonda sur le lieu témoin du prodige une abbaye qu'on appella *Monastir del Camp*. Mais Charlemagne ne fut pas toujours là pour défendre nos frontières ; l'infidèle porta de nouveau le fer et la flamme dans ces champs témoins de sa défaite.

« Notre-Dame-de-la-Victoire fut alors soustraite à leurs profanations et sa trace resta longtemps perdue. Un berger, à la recherche d'une brebis égarée, retrouva la statuette dans un bois épais qui couvrait la place où s'élève aujourd'hui la ville de Thuir. On bâtit une chapelle en mémoire de cette invention et peu à peu les habitants de Thuir, alors distant d'un millier de pas, vinrent grouper leurs habitations au milieu du sanctuaire. »



La Vierge de Thuir

La statue de Thuir est en plomb et haute de 0^m50^c ; c'est un précieux morceau d'archéologie.

A l'Ouest de la ville s'élevait le couvent des Capucins, fondé en 1589. Après la réunion du Roussillon à la France, les moines s'en allèrent en

Catalogne ; ils furent remplacés par des confrères français. C'est aujourd'hui une maison de particuliers.

Presque à l'entrée de Thuir se trouve la chapelle de la *Pietat*, en style gothique du XVe siècle. Elle fut construite, en effet, en 1415 aux frais d'un notaire de Perpignan appelé Pierre Aybri.

La chapelle de Saint-Sébastien, de style absolument médiocre, est située sur le Chemin de grande communication no 4 bis ; elle existait déjà au moyen âge, mais elle a été très probablement remaniée ou refaite.

A Thuir, nous sommes au pied des Aspres. Les Aspres sont les racines du Canigou, le soubassement étagé de ce pic énorme qui, en surgissant brusquement au milieu de la plaine roussillonnaise, y a propagé au loin les ondulations de son soulèvement. Cette région montagneuse descend en amphithéâtre entre le Tech et la Tet jusqu'aux environs d'Elne. Elle mérite son nom par l'aridité de ses hautes collines pierreuses, mais partout les pentes et certains recoins sont cultivés en vignes et donnent d'excellents produits, notamment dans les territoires de Thuir, Ponteilla, Terrats, Fourques, Trouillas, Bages et Banyuls-dels-Aspres.

Castellnou (7 kil. N. O. de Thuir). — Castellnou est tout petit ; il compte 350 habitants. Il est situé à 7 kilomètres de Thuir, sur le versant d'un roc escarpé au sommet duquel était bâti le château seigneurial dont on voyait naguère les fortifications à moitié ruinées. Ce château a été restauré dans ces derniers temps, mais il serait difficile d'y reconnaître le vieux manoir féodal du Xe siècle. Si on excepte l'ancien Château royal de Perpignan, Castellnou possède les annales les plus complètes et les plus anciennes parmi nos châteaux du moyen âge. Il fut construit vers l'an 990.

Ici fut le siège d'une vicomté dont le titulaire figure dans l'histoire locale dès l'an 1020, et le lieu d'origine d'une des familles les plus puissantes du Roussillon. Cette famille a fourni plusieurs illustres guerriers aux armées aragonaises.

Le pays est à voir, à cause même de son aspect désert, triste et renfrogné.



Ruines du Chateau de Castellnou (en 1876)

Sainte-Colombe (2 kil. S. de Thuir). — Le village est situé sur un côteau fertile qui produit du vin et des céréales. Il a fait partie des possessions de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem et dépendait de la Commanderie du Mas Déu ; de là le nom de Sainte-Colombe *de la Commande* qu'on lui donne quelquefois.

Ici passe un chemin qui conduit à La Bastide, dans les Hautes-Aspres, par les Hostalets et la *Mare de Déu del Coll de Prunet*.

Llupia (2 kil. S.-E. de Thuir). — En sortant de Thuir on suit pendant deux kilomètres le Chemin de grande communication n° 4 bis, puis on prend à droite le Chemin de grande communication n° 2 qui passe à Llupia, Terrats et rejoint, à Fourques, le Chemin d'intérêt commun n° 3, qui part du *Moli de las pipas*.

Llupia est tout petit (290 hab.). L'église ruinée de Saint-Romain date du milieu du Xe siècle (1) ; elle a conservé

(1) Donation à l'église de Saint-Romain de Llupia du terrain sur lequel elle est bâtie, en 958.

le cachet roman. Un document de 1195 mentionne qu'il y avait dès cette époque une forteresse à Llupia. — Le radical *lup*, qui entre dans le mot *Lupianus*, d'où on tira *Lupia* ou *Llupia*, est très répandu dans l'onomastique pyrénéenne; on sait qu'il signifie « loup » et qu'il a donné le catalan *llop* et *lloba*. — Dans les environs se trouve la chapelle de *Vilarmila*, dédiée à la Vierge et très en honneur jusque dans ces derniers temps.

Terrats (4 kil. S.-E. de Thuir). — Le chemin monte pour atteindre le plateau de Terrats, d'où se découvre la région des Albères. Terrats compte un peu plus de 300 habitants. Ses côteaux, exposés au midi, produisent un vin pétillant d'une réputation méritée. A une demi-lieue du village, et non loin des bords du large torrent de la Cantarana, a existé jadis, à ce qu'on assure, une ville du nom de Mirmande. La tradition dit que c'était une cité florissante *lorsque Barcelone n'était qu'un pré*. Mirmande, disent les bergers des environs, a été pendant longtemps le domaine des fées et, du temps du roi Arthur, on y voyait des salles magnifiques que les *Encantadas* habitaient. C'est là que ces femmes ou plutôt ces formes, ces apparences singulières, comblaient de joie et de plaisir l'âme des hommes qu'elles affectionnaient.

Voici comment l'un de leurs favoris commença sa fortune :

« Plusieurs fois il avait vu sur les tapis verts de Mirmande du linge étendu dont la blancheur avait soulevé l'envie des commères du voisinage, et plusieurs fois aussi il avait vu s'évanouir tout ce linge sans qu'il en restât la moindre trace. Cette disparition était suivie d'un bruit dans l'air tel que le ferait une troupe nombreuse d'hommes passant au-dessus de sa tête et allant se perdre dans le fond de la vallée. La reine des fées resolut de récompenser la foi et le respect qu'il montrait pour sa puissance ; et il advint qu'un jour notre favori, après avoir vu disparaître, comme à l'ordinaire, le linge dont la blancheur le disputait au plus beau clair de lune, trouva ses pieds embarrassés dans une ceinture enchantée qui suivait ses pas. Etonné, il la ramassa ;

aussitôt une voix aérienne lui cria : « Va, tu ne seras jamais pauvre. »

En sortant de Terrats la route descend pour traverser la Cantarana, large et plate, tourne à droite et gravit une côte encaissée et sombre, puis atteint un plateau coupé par un profond ravin dont les berges, formées par des terrains rouges, ont un aspect de singulière sauvagerie. La route court ensuite vers Fourques dont on aperçoit bientôt le vieux château (7 kil. de Thuir). Plus loin, les Albères s'élancent dans le bleu du ciel et ferment l'horizon.

VI. — DE PERPIGNAN A FOURQUES ET DANS LES HAUTES-ASPRES.

On suit « la Route de Thuir » jusqu'au premier moulin d'Orle. A cet endroit, on prend, à gauche, le Chemin d'intérêt commun n° 3, très chaud, mais égayé par de grands arbres, de beaux vignobles, de riches métairies et quelques villages très pittoresques.

Canohès (7 kil. O. de Perpignan). — Le premier que l'on rencontre est Canohès (*Canous* en catalan), d'aspect tranquille, mais très remuant en politique. L'église a été refaite il y a quelques années, sauf l'abside qui conserve quelques traces de sa forme primitive.

Canhoes paraît être la forme pluriel de *Canhoa* ou *Canou*, qui désignait anciennement un petit hameau de la banlieue de Prades, dont l'église dédiée à Saint-Martin se voit encore sur un mamelon qui domine la rive droite de la Tet. La *villa de Canohes* ou *Canouhes* du Roussillon et son église étaient une propriété de la famille comtale d'Empories-Roussillon (Xe siècle). L'orthographe officielle de *Canohès* (avec accent sur l'*è*) ne peut pas se justifier. — On a prétendu que la distance de Canohès à Perpignan était l'étalon de la lieue roussillonnaise et même de la lieue de Perpignan (environ 6000 mètres); cette assertion n'est basée sur aucun document et ne

saurait être admise. Ce qui est vrai c'est que « envoyer quelqu'un à Canohès », c'est l'envoyer au bout du monde.

Ponteilla (11 kil. O. de Perpignan). — Le chemin monte et atteint un large plateau où s'étendent les vastes et riches vignobles du Mas Saint-Nicolas, dépendant de la commune de Ponteilla ; d'ici, la silhouette du village se détache sur une éminence qui domine les Basses-Aspres. La *villa* de Saint-Nicolas *de Aquaviva* ou *Ayguaviva* est déjà citée en l'an 1180. C'était une celle ou *cella*, avec un prieur. A l'Est du Mas se trouve un lieu dit « la Tour des Vents, » où on découvrit en 1835 des débris de poteries rouges avec estampilles de potiers romains. La *villa de Pontiliano*, aujourd'hui Ponteilla, fut peut-être fondée par quelque agriculteur gallo-romain. On l'entoura de murailles dont on voit encore quelques traces, mais on ne saurait affirmer que c'est là un souvenir de l'antiquité. — En 1793 « le camp de Ponteilla », établi par Ricardos, avait de solides retranchements suivant l'enceinte demi-circulaire de collines qui, du hameau de Nils (au Sud de Canohès) va envelopper Ponteilla et se replie à Trouillas sur le Réart ; ce torrent ferme l'hémicycle. L'église de Ponteilla, à une nef, possède quelques peintures pleines de caractère et dignes d'examen. — 760 habitants.

Nous reprenons le chemin. Nous passons devant le cimetière ombragé de gros et mornes cyprès, enclos funèbre, calme et silencieux, où reposent les oubliés du village. On y voit quelques tombes de style niais, comme la plupart de celles qui ont la prétention d'orner les nouveaux cimetières de nos campagnes.

Trouillas (14 kil. O. de Perpignan). — Le chemin se soude bientôt à celui qui vient de Thuir, puis s'en détache pour entrer dans Trouillas, bâti sur les bords de la Cantarana, ce torrent court et fantasque qui dévaste souvent le pays des Aspres. Et toujours de la vigne ; quelques oliviers se montrent encore avec leurs troncs écorchés et ébranchés en manière de statues mutilées. Population de travailleurs solides et honnêtes, mais de caractère ardent ; leurs fêtes sont très gaies.

L'église et le village primitif étaient enfermés dans une *cellera* dont il reste encore une porte, à moitié ruinée. Cette église a été refaite en partie ; la porte date de 1776. Au maître autèl, bas-reliefs de Sainte-Victoire et de Saint-Assiscle. — On peut demander à visiter la maison de Llucia, où Ricardos avait établi son quartier général en 1793. Le propriétaire était en ce moment procureur-général syndic du département et prêchait la guerre à outrance contre l'Espagnol envahisseur. — Trouillas est devenu un gros bourg : il compte près de 1200 habitants.

Fourques (18 kil. O. de Perpignan). — De Trouillas à Fourques, le chemin passe dans un terrain qui a été longtemps occupé par de petits étangs. Il va rejoindre celui qui vient de Thuir par Llupia et Terrats, à 200 mètres du village. Fourques, dont la population est de 630 habitants, est une ancienne possession des abbés d'Arles (en Vallespir) ; ce sont eux qui firent construire (1188) une *cellera* ou enceinte fortifiée de forme rectangulaire, qui existe encore sous le nom de *castell*. L'église paroissiale, située bien en dehors de cette espèce de château fort, est sous l'invocation de Saint-Martin. Le retable, grossièrement fait, date du XVII[e] siècle. Dans la façade est encastrée la pierre tumulaire d'un certain Guillaume Gérard ; le défunt est revêtu d'ornements sacerdotaux, la tête nue, les mains jointes ; l'inscription est de 1342. — A quelques centaines de mètres à l'Est du village on verra la chapelle de Saint-Sébastien. — Le territoire de Fourques est couvert de vignes et d'oliviers. Il est sillonné de profonds ravins qui, en temps de pluie, deviennent de dangereux torrents ; quelques-uns sont bordés de sorbiers et de chênes énormes dont les glands doux auraient fait les délices de Sancho Panca. Ces ravins forment le *Riu Major*, qui passe à Fourques et qui, grossi, un peu plus bas, de la rivière de Passa, prend le nom de *Réart*.

Hautes-Aspres. — A l'Ouest des territoires de Fourques, Montauriol, Tordères et Llauro coule la rivière de Saint-Amans qui constitue la haute vallée de la Cantarana et qui recueille toutes les eaux descendues du Mont Hélène (774 m. d'alt.) et des territoires d'Oms et

de Caixas. C'est là un pays bossué de collines, reculé, très moyenâgeux, avec des arbres et des garrigues où se cachent des lapins de petite taille mais d'un goût exquis. « Caixas » est peut-être un vieux mot celtique ; en tout cas, je trouve dans le voisinage, un ravin de *Caratx* ou *Queraig*, dénomination qui appartient certainement à la famille des mots formés avec *quer*, qui veut dire « rocher » dans une langue fort ancienne et antérieure à l'arrivée des Romains dans nos pays. Caixas est divisé en quatre sections : Caixas, Fontcouverte, Candell, Sainte-Colombe-de-las-Illas ; en tout, 300 habitants, superstitieux et de mœurs douces. Ici on se guérit de la surdité au moyen de quelques gouttes d'huile achetées à l'église de Saint-Pons, patron de Candell ; la migraine disparaît à la seule vue du patron de Caixas, Saint Cucufat. La croyance aux sorciers est générale, profondément enracinée dans ce coin de pays. Pour enrayer leur pouvoir diabolique, les ménagères ne manquent pas, le matin de la Saint-Jean, d'aller, dès l'aube, cueillir diverses fleurs pour en faire une croix qu'elles fixent au-dessus de la porte de leur maison. Cette pratique n'est point particulière à ces populations : on la retrouve dans bien d'autres endroits.

De Fourques on monte à Llauro (330 hab.), laissant à droite le petit village de Tordères (100 hab.) caché dans les chênes-liège. — De Llauro on jouit d'un point de vue ravissant sur les Basses-Aspres et sur la plaine du Roussillon. La route va jusqu'à Céret, en passant par l'hermitage de Saint-Ferréol.

VII. — DE PERPIGNAN AU BOULOU

PAR LA ROUTE D'ESPAGNE OU ROUTE NATIONALE Nº 9 (22 KIL.)

On sort de Perpignan par la Porte Saint-Martin et on prend la route de gauche qui est la continuation de la route nationale nº 9. On passe devant le Cimetière, la Fontaine d'Amour, les Haras, la Miséricorde, l'Hôpital des Petites-Sœurs-des-Pauvres, les Arcades, et le *Mas del Comte*. On longe un instant le ruisseau de *Las*

Canals ; puis, après une longue descente, on traverse la rivière de la Cantarana qui se jette dans le Réart près de Pollestres (436 hab.), à 7 kil. de Perpignan.

A partir de Pollestres, la route remonte la rive gauche du Réart, torrent presque toujours à sec, mais qui devient très dangereux à la suite des fortes pluies. On voit bientôt se dresser à gauche, sur une hauteur, les ruines du Château du Réart, connu dans le pays sous le nom de *Castellas*.

On franchit le torrent et on arrive au Mas Sabole (10 kil. de Perpignan.) Ici se trouve le croisement du Chemin de grande communication nº 4 bis, dit *D'Estagel à Elne* avec la route nationale que nous suivons.

En continuant son chemin vers le Boulou, le voyageur apercevra successivement à droite, et de l'autre côté du Réart, le Mas Déu, Villemolaque, Tresserre ; à gauche, Saint-Jean-la-Celle et Banyuls-dels-Aspres.

Le Mas Déu. — Le Mas Déu (la Métairie-Dieu, *Mansus Dei*) était une ancienne possession du monastère de Sira ou Cira, situé dans les environs. Il devint le principal établissement des Templiers en Roussillon. Ils en firent une des forteresses les plus importantes du pays (1). Il reste fort peu de chose de ces bâtisses, et le Mas Déu n'est plus aujourd'hui qu'une belle métairie. Les principales sources de revenus de l'Ordre étaient, outre les *seigneuries* de Paláu, d'Orle, de Saint-Hippolyte, de Villemolaque, de Nils et de Terrats, les fours et les droits des poids et mesures de la ville de Perpignan. Les Templiers roussillonnais furent arrêtés à la fin de novembre 1307. Ils furent jugés chez eux, dans ce beau et vaste Mas Déu qu'ils avaient créé par un incessant travail.

Au Mas Déu se livra une des premières batailles de l'immortelle campagne de 1793 (20 mai). Les Espagnols commandés par Ricardos chassèrent l'armée française de ses positions et la forcèrent à battre en retraite sur

(1) Un acte de 1514 dit que « *lo loch del Mas Deu es castell fort murat y entorrat y vallat y munit de grossa muralla y ab moltes torres, vall y pont llevadis. . En dit loch e castell del Mas Deu ha una bella y antigua esglesia ab son ciminteri.* »

Perpignan. Heureusement pour nous, Ricardos ne poursuivit pas les fuyards ; il alla faire le siège de Prats-de-Mollò et de Fort-les-Bains, laissant ainsi au général de Flers le temps d'organiser le *Camp de l'Union* sous Perpignan. Le général espagnol avait un talent militaire réel, mais son esprit souvent indécis et timide permit à de Flers de préparer, et à d'Aoust de remporter, un peu plus tard, la brillante et décisive victoire de Peyrestortes (17 septembre).

Celle-ci fut suivie d'une nouvelle défaite des Français aux environs du Mas Déu, à Trouillas. Postés dans le *Camp de Ponteilla* qu'ils avaient créé en opposition de celui de l'*Union*, les Espagnols résistèrent à l'attaque de nos jeunes soldats. Nous fûmes vaincus ; mais Ricardos opéra sa retraite sur le Boulou. Il alla se fortifier dans le *Camp du Boulou* dont le *Puig Singli* et le *Pla del Rey* avec la chapelle de Saint-Luc formaient le front central. Là, se livra, du 14 au 19 octobre, un combat continu, acharné et terrible où périrent, sans aucun profit, des milliers de soldats français et espagnols.

Le « Monastir del Camp ». — Entre Villemolaque et Passa, qui, comme Trouillas appartiennent au canton de Thuir, se trouve le *Monastir del Camp* dont nous avons rapporté, à propos de la Vierge de Thuir, l'origine fabuleuse ou miraculeuse. Mais ce monastère a une origine historique, ce qui vaut mieux. C'est, en effet, l'évêque d'Elne Artal II qui fonda, vers la fin du XI[e] siècle, la communauté *del Camp* et la mit sous la direction d'un de ses chanoines, avec le titre de *prieur*. Nous devons dire cependant que l'église existait déjà à cette époque. Le *Monastir del Camp* fut sécularisé, avec tous les monastères de la règle de Saint Augustin dans le Roussillon et la Cerdagne, par bulle de Clément VIII, en 1592. Il fut supprimé à la Revolution. La porte de l'église est en marbre blanc, et les chapiteaux des colonnes en sont remarquables. L'église est grande, de style roman. Le cloître est aussi en marbre blanc, mais de style ogival ; on y compte vingt-sept arcades portées sur des colonnes simples et maintenues aux quatre angles par des piles carrées ; le dessin de

l'arcade est un trilobe enfermé dans une plus grande ogive ; tout cela est assez mal combiné et manque d'harmonie. Le cloître *del Camp*, qui date des premières années du XIVe siècle, est classé parmi les monuments historiques. Le plan affecte la forme d'un quadrilatère irrégulier. On verra dans les galeries plusieurs inscriptions.

La route nationale traverse la voie ferrée qui vient d'Elne, puis descend dans la vallée du Tech par une pente insensible jusqu'au Boulou.



IV

DE PERPIGNAN A CERBÈRE ET EN ESPAGNE

En sortant de la gare de Perpignan, la voie ferrée se dirige vers l'extrêmité orientale des Pyrénées en dessinant une immense courbe qui représente, à peu de chose près, l'ancien cordon littoral à l'époque où les territoires de Corneilla-del-Vercol, d'Elne et d'Argelès étaient encore dans la lagune. — Après avoir franchi les Arcades et dépassé les fortifications du *Serrat d'en Vaquer* qui s'élèvent à droite, le chemin de fer s'engage dans une plaine magnifique comparable à celle de la Salanque. Les vignes, les prairies, les jardins couvrent le sol de cette riche contrée, qui est la plus chaude et peut-être la mieux arrosée du midi de la France.

CORNEILLA-DEL-VERCOL. — 1re Station

10 kil. Sud de Perpignan.

Corneilla est mentionné dès le IXe siècle. Son dernier seigneur, Raymond, fit vente de son château à l'hôpital des pauvres de Perpignan, au mois d'août 1205 ; la majeure partie de ce manoir subsiste encore. L'église paroissiale, citée en 1087, a été démolie ; le sanctuaire actuel est tout récent. — On a découvert en 1870 dans le village un fragment d'inscription romaine qui semble se rapporter à un monument votif, élevé par quelque soldat de la légion

des Cantabres ; il a été porté au Musée de Perpignan. — Le village, bâti sur une petite éminence, compte 470 habitants. Un acte de 845 signale dans les environs, au Nord d'Elne, une forêt appelée *Berchale* ; ce mot s'est transformé en *Bercol* et *Vercol* ; nous en ignorons la signification. Une *agulla capdal* ou « canal principal » (du mot latin *capitalis*) passe ici ; on l'appelle *Agulla de la Mar*. C'est une tranchée ouverte de main d'homme, un dégorgement qui assainit le pays en supprimant les lagunes jadis si nombreuses dans la plaine qui s'étend à l'Ouest d'Elne. — Tout près de Corneilla existe une chapelle du Paradis (*capella de Nostra Dona de Paradis*) qui en l'an 1392 est déjà qualifiée de « très ancienne ».

Théza (2 kil. N.-E. de Corneilla). — C'est apparemment une des anciennes villas qui s'élevèrent, à l'époque romaine, entre *Ruscino* et *Illiberis*. Nous avons déjà dit que la voie romaine allant d'Italie en Espagne passait ici et que ce qui en subsiste s'appelle *lo Cami de Carlos Magnos*. Le village est assis dans la plaine, entouré de vignes et de prés. — Sur la façade de l'église, façade qui a été refaite dans ces derniers temps, on a scellé deux inscriptions romaines très intéressantes. L'une porte les lettres D et M (*Dis Manibus*, " Aux dieux Manes ") et le mot RUSTICANIA avec les abréviations LIB. et CO. On croit reconnaître des bonnets d' " affranchi " sur les bords de la pierre, ce qui concorderait avec le mot LIBERTA, qui est dans l'abréviation LIB. La seconde inscription est très lisible :

EVHANGELVS SOCIORVM QVADRAGESIMÆ SERVVS
MERCVRIO VOTVM SOLVIT LIBENS MERITO (1).

Théza est plat comme la main, divisé en deux parties par une rue et une place démesurément larges ; il ne compte guère plus de 340 habitants.

(1) « Evhangelus serviteur des percepteurs du quarantième a dédié ce vœu à Mercure ». — Le quarantième était un droit perçu sur les marchandises à leur entrée dans la *Narbonnaise*, province sénatoriale, dont faisait partie le pays de Ruscino.

Alénya. — Les Catalans disent *Lanya*. Le Chemin d'intérêt commun n° 2 y conduit. C'est un village de 570 habitants, riche en vignes, qui ont remplacé les champs de blé. — Près d'Alénya se trouve le château de Saint-Martin de Boaca, dit aujourd'hui *Lo Mas Blan* (du nom d'une famille qui en possédait la seigneurie, ce qui n'empêche pas certains de l'appeler " le Mas blanc "). — Les travaux d'assainissement exécutés aux marais de Saint-Cyprien, qui sont à une faible distance, vers le Sud, ont fait à peu près disparaître les mauvaises exhalaisons qui rendaient dangereux le séjour d'Alénya. — Le Chemin de grande communication n° 11 dit *De Salses à la Roque*, que nous avons déjà vu dans la Salanque, passe dans Alénya et se dirige vers le bord de l'étang de Saint-Nazaire. Cet étang est malsain et son dessèchement serait un heureux événement pour les populations voisines.

Saint-Nazaire. — Village de 480 habitants. Il est appelé *de la Solsa* dans nos vieux documents, à raison de la « soude » qu'on y cultivait. Il est situé sur le bord de l'étang qui porte son nom.

De Théza et d'Alénya on se rend directement à Cabestany et, de là, à Perpignan (10 kil.) en passant par le hameau de Saleilles.

Ces villages sont habités par des gens travailleurs, de mœurs pacifiques, mais très superstitieux ; ils pratiquent considérablement le *senyar*, le *conjurt*, l'*enayyament* et tiennent les rebouteurs et les envoûteurs pour des gens puissants ; « La Jouanette », habile somnambule lucide de Perpignan, jouit chez eux d'une haute réputation (1).

L'*enayyament* vient de ce que un animal domestique ou un enfant, et quelquefois une grande personne, peuvent tomber malades jusqu'à mourir pour avoir été

(1) C'est elle qui fait insérer dans les journaux des annonces de ce calibre :

AVIS. — Mme Anna Boutet, dite *Jouanette*, somnambule extra-lucide, rue de l'Aloès, n° 10, informe le public qu'elle a délivré la famille Laffont, de Saleilles, d'un mauvais esprit qui, sous la forme d'une couleuvre du poids de 36 kilog., cherchait à les étrangler, après avoir étouffé deux enfants dans l'espace de cinq jours ; qu'elle a sauvé deux vaches et deux veaux appartenant à Mme Roland, de

privés d'un objet ou d'un aliment qu'ils ont convoité en le voyant donner à un autre. Le remède propre à combattre cette singulière maladie se trouve, pour les personnes, dans la confiture des fruits d'églantier, et, pour les animaux, dans une bouillie de plantes diverses. — Les paroles du *conjurt* (exorcisme) changent avec la maladie et la plante qu'on emploie. La personne qui s'intéresse au malade s'en va dans la campagne cueillir neuf plantes dites *dal cause* ; quand elle a cueilli ces neuf plantes, elle en laisse quatre sur le lieu-même, mais retournées sens dessus dessous ; les autres cinq seront pendues à la crémaillère de la cheminée, chez le malade.

A un kilomètre de Saint-Nazaire, en allant vers Cabestany, se trouve une espèce de *tumulus*, appelé le *Mont-de-la-Terra*, auquel se rattachent des souvenirs superstitieux de fantômes et de sorciers.

Villeneuve-de-la-Raho. — A l'O. de Corneilla, et de l'autre côté de la voie ferrée, Villeneuve-de-la-Raho (*Vilanova-de-Raho* en catalan) se profile dans l'azur du ciel. Situé sur une colline, il domine les plaines fertiles qui l'entourent et porte sa vue jusqu'à la mer. Il y a à peine un demi-siècle, le bas territoire de Villeneuve était occupé par un étang qu'on a desséché à force de travail et de persévérance.

ELNE. — 2e Station.

14 kil. Sud de Perpignan.

La voie ferrée longe la route, qui forme une allée de magnifiques platanes et d'énormes peupliers blancs.

Vue d'ensemble. — Elne est une petite ville de 3200 habitants située en partie sur un plateau qui domine au loin les flancs des Albères et la plaine arrosée par le Tech. Le fleuve coule maintenant à plus d'un quart de

---

Canet, après en avoir perdu cinq ; elle a, en outre, découvert un squelette qui se trouvait entre deux puits et qui rendait inhabitable la maison du sieur Rigarrague de Collioure. L'esprit a même porté chez elle un signal qu'elle tient à la disposition du public. (*Réveil Social*, de Perpignan, du 22 juillet 1893).

lieue des murailles d'Elne ; il les baignait probablement jadis pour aller se jeter dans l'étang de Saint-Cyprien qui, à une époque reculée, était une petite mer intérieure isolée de la Méditerranée par un *lido*. Les eaux du Tech inondaient d'ailleurs une vaste région marécageuse qu'ont remplacée de belles prairies et de vastes champs.

Elne se divisait en deux parties : « la Ville-Haute » et « la Ville-Basse », si bien que des historiens et des géographes parlent des « deux villes d'Elne ». Elle est traversée par la « Route de Port-Vendres », route qui a conservé cette ancienne division et qui forme ici une belle rue bordée d'hôtels, de cafés et de magasins. La place publique, où l'on descend par une double rampe, est très vaste : il s'y tient un marché de légumes assez important. La ville a de l'animation. *La festa major de Santa Aularia y Santa Julia* (Sainte Eulalie et Sainte Julie, patronnes du diocèse) est très gaie ; ce jour-là les danses publiques offrent un très beau spectacle. — Il faut visiter les restes des vieilles murailles qui entouraient les deux villes. Celles de la Ville-Basse ne présentent rien de particulièrement intéressant, sauf le bastion du Nord-Ouest qui porte le nom de *Pou de las Encantadas* (Puits des fées). Ce bastion est de construction relativement récente ; il fut bâti, en effet, dans les premières années du règne de Charles-Quint. Au-dessus du bastion s'entassent les ruines du Couvent des Capucines d'origine tout-à-fait moderne (1645). Plus loin, on trouvera l'hôpital Saint-Georges avec sa chapelle dédiée à Notre-Dame *de Belloch*, qui est citée en 1121. Dans le voisinage on verra les restes du vieux « château », qui touchait au « palais épiscopal ». C'est probablement le coin le plus ancien de la moderne cité d'Elne. Non loin de là s'élève la porte de Balaguer, dont l'ogive en marbre blanc est remarquable ; une longue rampe, aux murs tapissés d'agavés y est soudée en forme de barbacane. A la suite vient la rue de Balaguer. A deux pas de l'église se dresse « la tour de Bernat d'Oms » qui tire son nom d'un personnage historique dont la tradition a fait un prisonnier légendaire et mystérieux.

Ces murailles, ces tours, ces portes, hautes et solides, emprisonnaient les deux villes dans une chaine sans fin.

Elles ont été éventrées, démolies en vingt endroits ; des portes, il reste celles « de Collioure », « de Perpignan » et « de Balaguer ». La ville romaine a disparu sous les constructions du moyen âge qui, elles-mêmes, ne sont presque plus que des débris. Mais, il reste la Cathédrale et le Cloître, classés parmi « les monuments historiques » de France. Ils ont été victimes d'affligeantes dégradations, qui, espérons-le, ne se renouvelleront plus. « En attendant les monuments nouveaux, disait un jour Victor Hugo, conservons les anciens. »

Histoire d'Elne. — La ville fut primitivement appelée *Illiberis*. L'étymologie de ce nom a soulevé de longues discussions : les uns le tirent du phénicien ou de l'hébreu (*Ili* et *beris*, pour *berith*, élévation à côté d'un endroit qui a de l'eau) ; les autres le croient ibérien et lui attribuent la signification de « ville neuve » (*illiberri*). Ces derniers ont peut-être raison, car les Ibères ont visité nos côtes avant les Phéniciens, fondateurs de Ruscino.

Il faut rattacher, très probablement, à la même origine le nom de *Cocoliberis* ou plutôt *Kouk-illi-berri* (Collioure). Bien que l'histoire n'ait conservé aucun souvenir des premiers temps de cette ville, on ne saurait mettre en doute qu'elle n'ait été fondée par des peuplades ibériennes, comme Illiberis. Celle-ci acquit promptement une importance considérable. Elle devint une ville opulente dont le souvenir se conservait encore au premier siècle de l'ère chrétienne. (1) Puis, elle déclina jusqu'à tomber au rang d'une petite bourgade. Cette décadence est un problème historique qu'on a, mais en vain, essayé de résoudre. Ce qui est bien certain, c'est que les Romains reportèrent leurs faveurs sur Ruscino où ils avaient fondé une colonie (2). La cause première de cette ruine pourrait bien être l'arrivée des Celtes ou Gaëls (Gaulois) qui, dans le courant du IVe siècle av.

---

(1) Voir pour plus de détails notre livre intitulé : *Elne historique et archéologique*, Perpignan, imprimerie de l'*Indépendant*, 1887, un vol. in-12, illustré.

(2) Voir plus haut l'article consacré à *Castell-Rossello* et à *Ruscino* (Environs de Perpignan).

J.-C. vinrent fondre sur les peuplades ibériennes de la côte roussillonnaise ; tout porte à croire que c'est la tribu gauloise des Volkes Tectosages qui occupait notre pays à l'époque d'Annibal.

Ce grand capitaine s'était arrêté devant Illiberis et, de là, s'était rendu à Ruscino pour conférer avec les chefs du pays. Ceux-ci, de leur côté, vinrent trouver Annibal à Illiberis où, paraît-il, fut conclu un traité d'alliance remarquable par la singularité d'une de ses clauses : on y stipulait, en effet, que si les soldats carthaginois donnaient sujet à quelque plainte de la part des indigènes, ces plaintes seraient portées devant Annibal ou ses lieutenants en Espagne ; que les réclamations des Carthaginois contre les indigènes seraient jugées sans appel *par les femmes de ces derniers*.

Pendant la période qui s'étend d'Annibal à Constantin, c'est-à-dire pendant au moins tout le temps de la domination romaine, Illiberis ne fait que diminuer d'importance. A partir du règne de Constantin (306-337 après J.-C.) elle semble renaître à la vie ; relevée de ses ruines, elle s'appelle désormais *Castrum Helenæ*, du nom de l'impératrice *Helena*. Cette « ville fortifiée d'Hélène » prit un essor rapide, et l'administration impériale semble avoir reporté sur elle toutes ses faveurs au détriment de Ruscino qui, dès lors, s'efface à nouveau devant sa rivale triomphante ; cependant cette ville nouvelle ne paraît pas avoir jamais acquis l'importance de l'antique Illiberis.

Au milieu des séditions militaires qui préparaient l'invasion des Barbares et la chute de l'Empire romain, le Roussillon paraît avoir joui d'un certain calme ; toutefois, le seul événement remarquable que nous connaissions de cette période pour notre pays est un assassinat horrible, et il se perpétra à Elne ; c'est en effet dans le *Castrum Helenæ* que Constans, fils du grand Constantin, fut égorgé par un nommé Gaisson.

Au Ve siècle, les Vandales, les Alains et les Wisigoths occupent la terre roussillonnaise, désignée alors par le nom de « Pays de Ruscino » (*Pagus ruscinonensis*), division territoriale peut-etre antérieure aux Romains. Les Wisigoths reviennent d'Espagne au VIe siècle et s'emparent de toute la Septimanie, dont fait partie notre

« pays ». Contrairement aux habitudes des Barbares, les Wisigoths, au lieu de détruire les villes tombées en leur pouvoir, s'occupent de les relever et de les embellir ; c'est ainsi que le *Castrum Helenæ* est restauré et élevé au rang de « cité », de préférence à Ruscino, qui est définitivement abandonné. Bien plus, ces Barbares ariens érigent un évêché dans l'antique cité ibérienne, désormais appelée *Helena*, d'où est venu le nom d'*Elna* ou Elne.

A partir de 718, les Arabes occupent le pays de Ruscino ; aussi, n'y a-t-il pas de traces d'évêques à Elne jusqu'en 783. Chassés du diocèse, les Arabes y reviennent plus tard, au XII[e] siècle ; c'est du moins ce qui semble ressortir des plaintes que l'évêque Udalgar porta devant un concile tenu à Narbonne en 1134.

Elne était dès cette époque une seigneurie de pariage entre l'évêque et le chapitre ; ce sont eux qui, par une charte de 1156, alors qu'il ne devait plus rien rester de l'ancien *Castrum* romain, autorisèrent les habitants à murer la ville haute et la ville basse. Vers cette époque aussi furent construits la Cathédrale et le Cloître, qui existent encore.

La charte de 1156 avait donné aux habitants d'Elne l'autorisation de venger au dehors, par la force des armes, les torts et les injures qu'ils pourraient recevoir ; si cette prérogative ne constate pas d'une manière précise l'octroi d'une charte de commune, elle semble bien, du moins, la supposer ; plus tard, nous trouvons « les consuls » et « les conseillers » d'Elne ; un grand nombre d'habitants portent le titre de *civis* (citoyen) ; la ville porte toujours celui de *civitas* (cité).

Nous n'avons rien de remarquable à signaler dans son histoire jusqu'à sa ruine en 1285. Au mois de mai de cette année les troupes de Philippe-le-Hardi la saccagèrent après avoir éventré ses murailles. Les habitants eurent à souffrir tout ce qu'on peut attendre d'un vainqueur irrité. — Moins d'un siècle plus tard, ils eurent à soutenir un second siège. Pierre IV d'Aragon, disputant le royaume de Majorque à Jacques II, se présenta devant Elne le 8 juillet 1344 ; quelques jours après, la ville se rendit, et l'étendard d'Aragon fut arboré sur le grand

clocher de la cathédrale. — Pendant la guerre suscitée par les démêlés de Louis XI et de Jean II, Elne fut encore assiégée ; les troupes françaises s'en emparèrent après un long siège. Elle avait fait une résistance des plus énergiques ; mais ce fut son dernier effort ; l'heure de la décadence dernière avait sonné. Elle joua bien encore un rôle pendant la guerre qui eut pour principal résultat la cession du Roussillon à la France, mais le prince Henri de Condé l'obligea vite à capituler. C'est là le dernier trait historique de cette ville qui compte peut-être aujourd'hui trois mille ans d'existence et dont les annales, quoique tronquées, n'en présentent pas moins quelques pages glorieuses.

La Cathédrale. — Comme on l'a vu plus haut, l'*évêché d'Elne* date du VI[e] siècle ; la Cathédrale est d'une époque plus récente. L'église primitive, réparée vers l'an 900, disparut au XI[e] siècle pour faire place à une nouvelle qui, réparée, restaurée et peut-être agrandie, sert aujourd'hui d'église paroissiale à la commune. Malgré tous ces remaniements, qui en ont altéré le caractère, elle offre toujours un grand intérêt. On ignore l'époque exacte de la construction et de la consécration du monument, mais tout porte à croire qu'il existait en 1069, année où l'ancien maître-autel, qui portait cette date, fut consacré.

A l'extérieur, l'appareil est généralement composé de petites pierres noyées dans le ciment et, par places, de cailloux roulés disposés en arête de poisson. La façade est romane ; elle est assez élevée et se termine par un gable crénelé, encadré de deux clochers carrés d'inégale dimension et d'inégale hauteur ; le plus élevé prolonge dans les airs sa masse uniforme avec une hardiesse surprenante ; les contreforts en talus qui le soutiennent datent de 1415. Dans le gable, et au-dessous des créneaux, se voient les traces d'un fronton qui portait des arcatures dans le tympan. Quelques-unes des fenêtres, percées ou seulement indiquées dans la façade, ont leurs archivoltes dessinées par des pierres noires qui tranchent avec la couleur des autres matériaux. Cette façade a beaucoup souffert des intempéries des saisons et a dû subir bien des réparations. La grande porte est dépourvue de toute

ornementation ; elle est composée de chambranles de marbre blanc un peu roussi, surmontés d'un linteau, d'un tympan et d'une double archivolte, le tout uni, et aussi de marbre blanc.

Le plan du monument est celui d'une basilique divisée en trois nefs sans transepts. La voûte de la principale est en plein-cintre, renforcée d'arcs-doubleaux de même style ; celle des nefs latérales est un quart de cercle ou portion d'ogive, mais ses arcs-doubleaux sont en plein-cintre, ainsi que les arcades ; cependant, deux des arcades de la nef latérale de droite sont en tiers-point, et on reconnaît là les traces d'une réparation considérable qu'il faudrait peut-être rapporter au XVe siècle.

L'ornementation de l'église est très simple. Les piliers, lourds et massifs, ont des colonnes engagées à chapiteaux grossièrement sculptés qui rappellent le galbe corinthien ; chapiteaux et piliers sont du XIIe siècle. La tribune qui porte l'orgue est d'une architecture lourde ; les cintres qui en sont très aigus doivent dater du XVe siècle. Il y avait auparavant sur cette tribune des autels, élevés sans doute à l'époque où on renonça au projet de prolonger l'abside en même temps qu'à finir les chapelles dont on verra, tout-à-l'heure, les fondements.

Le maître-autel fut consacré en 1069, ainsi que nous l'avons dit ; l'inscription qui le témoigne subsiste encore. Cet autel était d'argent et travaillé sans doute au repoussé ; il fut vendu en 1721 à la Monnaie de Perpignan qui en donna 10 347 livres 16 sous, et ce vénérable monument de l'orfèvrerie du moyen âge se transforma en vulgaires pièces d'argent. Le nouvel autel est l'œuvre d'un nommé Navarre ; Prosper Mérimée l'appelle avec raison « un chef-d'œuvre de mauvais goût et de mesquinerie. »

Le trésor de l'ancienne Cathédrale d'Elne a été dispersé. Les principales reliques furent transportées dans l'église Saint-Jean de Perpignan, en 1602, année où la résidence de l'évêque fut transférée dans la capitale du pays. Depuis cette époque, les évêques d'Elne ont pris souvent le nom d' « évêques de Perpignan », et l'antique Cathédrale est devenue une simple église paroissiale.

La chapelle du Saint-Sacrement (à droite du maître-

autel) contient un sarcophage qui est un beau morceau de sculpture du XIVe siècle. Le couvercle est prismatique et, sur le versant qui fait saillie, sont représentés la Sainte-Vierge et Saint-Jean au pied de la croix avec deux écussons semblables à ceux qu'on peut voir sur la dalle funéraire de Pierre Costa, dans la même chapelle. L'archéologue L. de Bonnefoy pense, avec raison, que c'est le sarcophage de Raimond IV, évêque d'Elne de 1289 à 1310 et frère de Pierre Costa, prêtre, tous deux fils d'Arnaud Costa et d'Ausberge.

La chapelle de Sainte-Agnès possède quelques peintures sur bois et sur cuir fort curieuses ; on a toujours dit à Elne que ces panneaux étaient l'œuvre d'un grand peintre espagnol ; ils paraissent remonter aux premières années du XVe siècle. Une inscription gravée sur une dalle incrustée dans la muraille nous apprend que Gilles Batlle, bénéficiaire de l'église, mort en 1340, fit construire cette chapelle.

Le chœur de l'ancienne Cathédrale était placé au milieu de la grande nef. Les morceaux en ont été dispersés, et il n'en reste plus de traces. Carrère qui l'avait vu 1787 en parle en ces termes : « Il est beau, vaste, remarquable surtout pour la beauté de ses stalles qui sont de bois, mais couvertes d'une sculpture assez belle pour le siècle où elle a été faite ; elles sont de la fin du XIIIe siècle, comme nous l'apprenons d'une inscription qui est sur une des hautes stalles. »

On examinera avec intérêt la petite chapelle qui est à gauche du maître-autel. Il est probable que la naïve *pieta* placée ici en guise de tabernacle vient d'un autre endroit ; c'est, en tout cas, un beau morceau de sculpture du XIVe siècle.

La porte de la sacristie s'ouvre à côté. On peut demander à voir une jolie clochette portant la date de 1554 avec une légende ainsi conçue :

Me fecit Johannes a fine A 1554. (1)

Les moulures représentent un Apollon jouant du rebec, un singe assis et tenant le même instrument au

(1) Jean m'a faite, fin de l'année 1554.

son duquel semble danser un ours. On y voit encore un autre singe, un sanglier, un aigle, un lapin, deux têtes d'ange et d'autres ornements.

De la sacristie nous passons sur un terrain vague, espèce de terrasse suspendue sur le grand plateau de l'acropole et connue à Elne sous le nom de *cementeri dels albats* (cimetière des enfants morts en bas âge). Ce terrain est compris entre l'abside de l'église et des bâtisses plus récentes qui étaient destinées à agrandir la Cathédrale. Cette construction, qui a été interrompue et reprise ensuite, est restée à jamais imparfaite. Le plan était, et la tradition le confirme, de prolonger les collatéraux autour du rond-point avec des chapelles, à l'instar de ce qui se voit à l'église de Saint-Just de Narbonne et à celles de Saint-Étienne et de Saint-Sernin de Toulouse.

L'abside actuelle a la forme d'une tour inachevée, et deux arcs la soutiennent en manière de contre-forts ; au sommet règne une suite d'arcs qui imitent des fenêtres ; les cordons de damier qui les contournent marquent bien, pour la construction de cette partie de l'église, la fin du XI[e] siècle. Au bas du mur du chevet existe une ouverture pratiquée dans le chevet de l'église primitive dont la voûte en cul-de-four est encore visible en partie.

Au fond de l'église, on remarquera un énorme bénitier taillé, avec cannelures au pourtour intérieur, dans une pièce de marbre qu'enveloppe entièrement une large et belle feuille d'acanthe.

Le Cloître capitulaire. — A côté s'ouvre la porte qui donne accès dans le Cloître. Cette porte est vraiment remarquable par la pureté de son style et la sobriété de son ornementation : elle est ogivale et à larges voussoirs de marbre, alternativement rouge et blanc ; elle a été probablement construite au XIV[e] siècle, lors du remaniement opéré dans les galeries du Cloître. Les ferrures attachées aux battants sont simples, mais élégantes. De l'avis de tous ceux qui l'ont visité, ce Cloître est un très beau monument. Suivant Alart, il « est, sans contredit, au point de vue de l'art et par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, le plus remarquable et le plus précieux débris encore existant de l'architecture roussillonnaise. » Le baron Taylor le proclame « un des plus beaux ouvrages

d'architecture romane du midi de la France. » Le Cloître fut commencé au XII[e] siècle, mais il n'est formellement cité qu'en 1240. Il n'existe pas aujourd'hui tel qu'il a été construit au XII[e] siècle ; certains de ces chapiteaux, relativement modernes, les voûtes avec des nervures saillantes, croisées, et une certaine disposition de l'appareil des galeries indiquent une retouche et une reconstruction du XIV[e] siècle, entrevue il y a déjà longtemps et signalée par l'illustre Viollet-le-Duc.



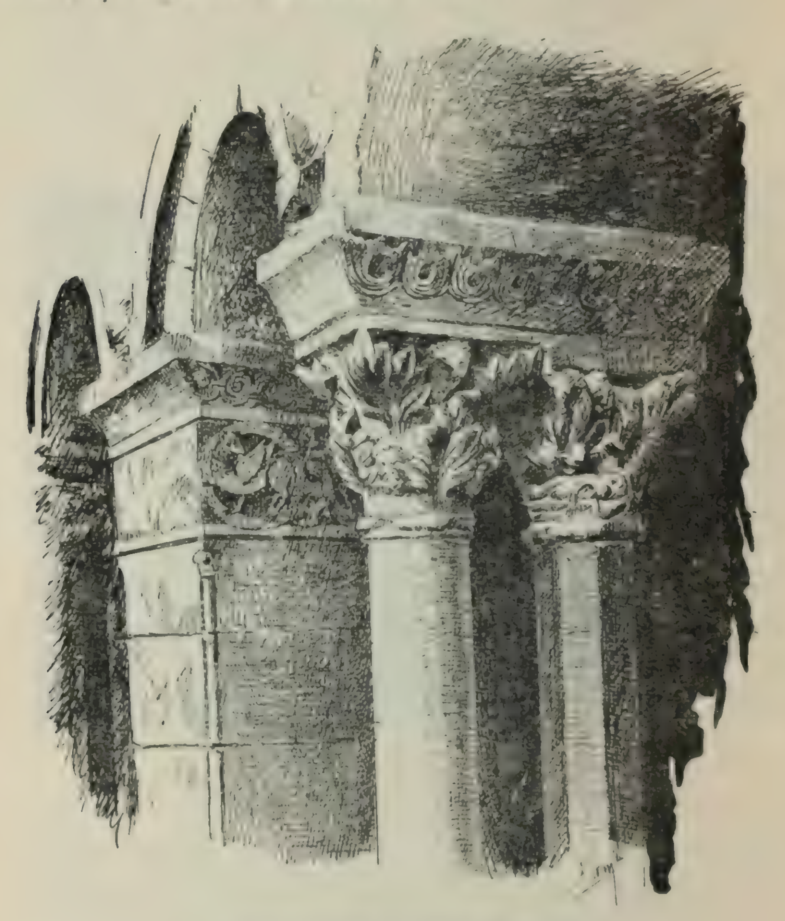
Galerie Nord-Est du Cloitre d'Elne

Le plan d'ensemble du Cloître donne un losange se rapprochant du carré : c'est la forme de presque tous les cloîtres d'Occident, qui s'appuient ordinairement sur l'un des côtés d'une église en forme de basilique latine.

En été, le matin, quand le soleil prend les galeries du Nord et de l'Ouest en flanc, tous les détails ressortent avec une netteté extraordinaire : on voit jusqu'aux moindres détails ; dans l'après-midi, c'est la galerie de l'Est qui est brûlée par les rayons solaires, qui l'ont jaunie.

Les sommiers qui, sur les murs latéraux, supportent la retombée des arcs en ogive, sont fort remarquables et

les sculptures en sont bien du XIVe siècle. On peut les comparer utilement avec la *descente de croix* que nous avons vue dans l'église. Les quatre sommiers qui sont aux quatre angles sont ornés de la statue des évangélistes, qu'on a eu la barbarie de mutiler.



Chapiteaux et Pilier du Cloître.

Dans le mur latéral de la galerie du Nord, s'ouvrent deux portes dont l'une ne doit être franchie qu'avec la plus grande précaution, car on risque de tomber dans un véritable précipice. L'escalier qui conduisait dans ces appartements souterrains a disparu depuis longtemps. On arrive dans deux vastes pièces voûtées, pavées de

briques, obscures et communiquant entre elles par une porte étroite ; on y voit çà et là des traces de peinture grossière. Le peuple ne manque pas de dire que c'étaient là les cachots de l'Inquisition ; c'est tout simplement une vieille église dédiée à Saint Laurent. L'autre porte mène à un joli petit escalier en spirale qui débouche sur une terrasse, d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la plaine, la côte et les Albères. Celles-ci se détachent avec une netteté incomparable, et leurs lignes, harmonieusement ondulées, varient l'aspect de l'horizon, jusqu'à l'endroit où le dernier éperon rocheux s'enfonce dans la mer. Cet escalier devait faire communiquer les galeries inférieures du Cloître avec les galeries supérieures où étaient à l'origine les cellules des chanoines ; ces galeries n'existent plus.

Par la petite porte qui s'ouvre dans la galerie du Sud, on entre immédiatement dans la Mairie d'Elne, laquelle occupe les appartements qui, croyons-nous, furent la cuisine et le réfectoire des chanoines.

Le Cloître d'Elne est un véritable musée d'épigraphie ; ses galeries ne contiennent pas moins de vingt-trois inscriptions. Pour la plupart des visiteurs ces plaques de granit ou de marbre sont muettes. (1)

L'une des plus intéressantes est sur le côté gauche de la porte du cloître. La voici :

ELNA VIRENS CONDAM NVNC MARCIDA FLORE CADVCO,
DEBILIS, AMISSO LVMINE, CECA JACET.
FLEBILIS ERGO DOLET DE MORTE JACENTIS ALVMNI,
NON HABITVRA PAREM NEC VIDVATA PARI.
FAMA, DECOR, BROBITAS (*sic*) QVE SECVLA NOSTRA TVLERVNT,
MORTE, RAIMVNDE, TVA PRECIPITATA RVVNT.
IDVS OBIS QVINTO JVNII CHRISTIQVE SVB ANNIS
VNDECIES CENTVM QVATVOR VNDECIES.

Elne jadis florissante, maintenant éplorée et flétrie,

---

(1) Ce sont des inscriptions sépulcrales, des *obit*. On les trouvera reproduites dans l'ouvrage de L. de Bonnefoy intitulé *Épigraphie roussillonnaise*. Nous les avons reproduites nous même dans notre *Elne historique et archéologique* et dans notre *Guide du touriste et de l'archéologue dans la Cathédrale et le Cloître d'Elne*.

est aveugle. Faible, elle pleure la mort de son enfant. Cette mère n'aura jamais un tel fils, et jamais elle n'a éprouvé une semblable perte. Renommée, honneur, probité, tout ce qu'on vit dans notre siècle, disparaissent. Tu meurs le 5 des ides de juin et l'an du Christ 11 *fois* 100 *et* 4 *fois* 11 (1144).

On a longtemps discuté pour savoir à qui s'adressait cet éloge en vers si pompeux, il est probable que c'est à Raimond de Mataplana, archidiacre d'Elne, qui vivait encore en 1142.

Au-dessous de l'épitaphe de Raimond de Mataplana se trouve un fragment de pierre sculptée. La tradition veut que ce soit là, un fragment du tombeau de l'empereur Constans qui fut, ainsi qu'on l'a vu plus haut, assassiné à Elne. A deux pas, on remarquera la statue en bas-relief d'un évêque dont on ignore le nom ; en revanche, la pierre est signée du nom du sculpteur, qui s'appelait *Raymundus de Biania.*

ENVIRONS D'ELNE

Les environs d'Elne constituent une des parties les plus fertiles de la plaine du Tech.

Un bon chemin nous conduit à La Tour-Bas-Elne (329 habit., 2 kil. 1/2) et à Saint-Cyprien (745 hab., 3 kil. 1/2).

Saint-Cyprien. — Ce dernier village n'est qu'à 2 kil. de la mer, et son territoire, un peu sablonneux mais fertile, est contigu à la plage. Ses marécages, l'*Aygal* surtout, produisent beaucoup de sangsues. Dans ce marais se jettent le *Ruisseau de Saint-Cyprien* et l'*Agulla Capdal*, canaux de dessèchement qui ont beaucoup contribué à chasser les mauvaises exhalaisons de ces parages, comme l'*Agulla-de-la-Mar*, dont il a déjà été question à propos de Corneilla-del-Vercol.

Tout près du village sont les ruines d'un ermitage appelé *Chapelle de Vilarasa*, village disparu depuis bien longtemps.

Saint-Cyprien portait encore au Xe siècle le nom romain de *Villa Salix*, « Ville Saulx » ou « de la Saussaie ».

Dès l'an 914 le nom chrétien est attribué au village. On y a trouvé de nombreuses médailles romaines et quelques restes de bâtisses remontant à l'antiquité. Cela fait supposer que le village doit son origine à une villa romaine suburbaine d'*Helena*.

La tour fut construite pour surveiller les corsaires qui, à plusieurs reprises, visitèrent la côte.

Entre Saint-Cyprien et la Tour-Bas-Elne, s'élève une colline aux pentes douces ; du sommet on jouit d'un coup d'œil ravissant ; la côte rappelle le golfe de Naples : c'est absolument charmant.

Bellrich. — Il y avait ici anciennement un village qui était défendu par un château fort ; il est déjà question de l'un et de l'autre dans un acte du XIIe siècle. Un chemin très connu au moyen âge et qui partait de Perpignan s'appelait *lo Cami de Bages* ; il passait ici, et le document en question le signale ; il y avait un *Portal de Bages* à Perpignan, à côté du Château des rois de Majorque. — Bellrich peut nous donner une idée de l'insouciance avec laquelle le peuple a transformé et défiguré certains noms de lieu : de *Avalrinus* on fit d'abord *Avalri*, puis *Valri*, puis *Balrich* et, enfin *Bellrich !* — C'est aujourd'hui un grand et beau domaine, admirablement situé au milieu de cette riche plaine que domine la pittoresque silhouette de Villeneuve-de-la-Raho.

Montescot. — Le chemin de grande communication n° 4 bis, qui va à Thuir, nous conduit à Montescot (2 kil. 1/2 à l'Ouest d'Elne). C'est un village de 202 habitants, entouré d'un territoire très fertile en céréales, fourrages et vin. Son vieux château a disparu depuis longtemps.

Bages. — Bages, qui est un peu plus loin, sur le même chemin, est beaucoup plus important que Montescot : il compte près de 1,100 habitants.

Le canal de dessèchement dit l'*Agulla-de-la-Mar* a rendu un service immense à cette petite ville en drainant ses terres marécageuses et en lui portant la richesse et, ce qui vaut mieux, la salubrité, la santé.

Tout porte à croire que Bages a pris naissance à une

époque très reculée et que ses premières maisons ont été des baraques de pêcheurs établies sur les bords de l'ancien étang, lequel était d'ailleurs très poissonneux. Le village s'appelait *Baies* et *Baioles*. Le même nom apparaît entre Perpignan et Castell-Rossello, où autrefois ont existé des étangs. Ces lagunes formaient tout le long du vieux littoral comme une ceinture de petites mers intérieures sur lesquelles la navigation était possible. L'étang de Bages fut desséché par les Templiers au XII[e] siècle.

Toutes les communes que nous avons visitées depuis notre départ de Perpignan, appartiennent au canton Est du chef-lieu : Bages fait partie du canton de Thuir. (12 kil. N.-O.).

PALAU-DEL-VIDRE. — 3[e] STATION.

16 kil. de Perpignan.

Le nom de Palau vient évidemment d'un ancien palais (*palacium*) dont l'origine est inconnue et qui n'était déjà plus, au XV[e] siècle, qu'une masse de ruines dont les terrains furent inféodés à divers particuliers. Ce palais, ou plutôt ce château, ancienne propriété des comtes de Roussillon, fut légué à l'Ordre du Temple par le comte Guinard en 1172. Il devint ensuite, comme les autres possessions des Templiers, domaine des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. — On dit Palau-*del-Vidre* ou « du Verre, » à cause des verreriès qui existaient dans le village pendant le moyen âge. En 1334, on voit un certain Béranger Natart qui se qualifie de « maître de four à verre de Palau » (*magister furni vitri de Palacio*). C'est dans le siècle suivant (en 1442) que le village commence à être désigné sous le nom qu'il a gardé. Il y a eu ici des verreries jusqu'au XVI[e] siècle, et cette industrie, aujourd'hui totalement disparue du Roussillon, y était répandue dès le XIII[e] ; on l'exerçait à Palau, à Vallbona, à Saint-André de Sorède, à Sorède, à La Roque de l'Albère.

L'église de Palau-del-Vidre possède deux beaux pan-

neaux qui ont fait partie de retables en bois sculpté et peint du XVI[e] siècle et une chape très curieuse ; elle date de 1555 ou 1556 et sort des ateliers de Martin Otxoar, brodeur de Barcelone. « La Vierge ouvrante » est très curieuse ; elle est debout, portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche ; elle mesure 0 m. 76 de hauteur. La Vierge s'ouvre à la façon d'une armoire et laisse voir à l'intérieur Jésus-Christ assis.

Comme tout le pays que nous allons voir jusqu'à Cerbère, Palau fait partie du canton d'Argelès et du deuxième arrondissement, dont le chef-lieu est Céret. Il compte près de 1000 habitants et possède 1043 hectares d'excellentes terres qui donnent en abondance du blé, du seigle, du maïs, des haricots, des pommes de terre et surtout des fourrages et du vin.

Au S.-E. de Palau se dressent les restes de l'ancien château de Tatzo d'Avall, dont il est quelquefois question dans nos guerres du XVI[e] siècle. On a construit une belle ferme à côté des ruines lamentables de ce vieux et robuste témoin des temps passés dont les murs sont désossés. Les alentours sont frais, couverts d'une végétation luxuriante : le contraste est frappant.

Non loin de Palau se trouvent Ortaffa et Brouilla, dont nous parlerons quand nous suivrons la voie ferrée qui va d'Elne à Arles-sur-Tech. — De Palau-del-Vidre sortent deux chemins qui mènent : l'un à Saint-André-de-Sorède (2 kil.), l'autre à Saint-Genis-des-Fontaines (4 kil.). Ce dernier passe par le Mas de Vilaclara, qui est un ancien prieuré de religieuses de Saint-Sauveur.

ARGELÈS-SUR-MER. — 4[e] STATION.

22 kil. de Perpignan, 26 kil. de Céret.

Argelès-sur-Mer (*Argilers* et *locus de Argilleriis* au moyen âge) est chef-lieu de canton et compte 2,833 habitants. *Argelès* signifie, dit-on, *terre grasse*, *terre fertile* en vieux gaélique. Nous ne savons pas bien si, grammaticalement parlant, l'étymologie est juste ; mais ce que nous pouvons affirmer c'est que la plaine qui

entoure Argelès réunit à peu près toutes les productions de l'agriculture. Quant à la dénomination d'Argelès-*sur-Mer*, c'est un nom tout-à-fait moderne, imposé par l'administration des Postes pour le distinguer de son homonyme des Hautes-Pyrénées.

La rivière de la Massane a prolongé ses deux rives vers le large, et a, par ses terrains de transport, formé cette plaine encore indécise, instable que les alluvions finiront par colmater au profit de la population laborieuse de la ville.

Argelès est, sans contredit, un des plus agréables séjours de nos contrées. Placée entre la mer et la montagne encore boisée de l'Albère, à une faible distance de l'une et de l'autre, elle jouit de la brise rafraîchissante du soir et de l'air pur du matin. Assise sur une éminence, elle domine la plaine fertile qui l'entoure et plonge son regard jusqu'aux profondeurs lointaines de la vallée du Tech ou jusqu'aux rivages de Collioure.

L'église d'Argelès mérite d'être visitée. Elle est à une seule nef et date du moyen âge ; mais les transformations nombreuses qu'on lui a fait subir dans les temps modernes ont singulièrement altéré son caractère primitif.

Sur la cuve des fonts baptismaux, qui est à pans coupés, est gravée l'inscription suivante :

Magister Guillelmus Marchi de
Volono me fecit. (1)

Cette inscription remonte sans doute au XIIIe siècle ; les caractères en sont d'une élégance remarquable. Le réservoir hémisphérique est creusé dans une dalle polygonale qui engendre, par dessous, une pyramide renversée d'un même nombre de côtés.

On remarquera, appendus aux murs des chapelles, quelques tableaux d'une valeur artistique incontestable ; malheureusement, la nef est obscure, et ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'on arrive à saisir les sujets et le mérite de ces compositions. Le plus remarquable de ces tableaux est dans la seconde chapelle à droite, en entrant dans la nef ; il est peint sur bois et représente

---

(1) « C'est maître Guillaume March du Boulou qui m'a faite. »

différentes scènes, notamment une dispute entre le Diable et Saint Michel au sujet d'une âme pesée dans une balance. Les panneaux sont du XIVe siècle ; l'exécution en est parfaite et le coloris délicieux. Nous soupçonnons fort la fabrique de les avoir *restaurés* et de leur avoir ainsi enlevé un peu de ce vernis qui fait en grande partie la beauté et le prix des peintures du moyen âge. Quand donc s'habituera-t-on à comprendre et à respecter les chefs-d'œuvre de cette époque ? — L'« Autel privilégié » compte jusqu'à neuf tableaux sur bois et un sur toile. — On peut demander à voir un ciboire en cuivre fort curieux qui doit dater du XIVe siècle.

Comme celle de la plupart des petites villes du Roussillon, l'histoire d'Argelès se réduit à quelques faits que l'écrivain relève de loin en loin, en parcourant les annales non encore bien classées de la province. Nous ne savons rien de l'origine et des premiers temps d'Argelès. Elle est citée pour la première fois en 981, dans un diplôme accordé par Lothaire à l'abbaye Saint-Genis-des-Fontaines. Argelès y est désigné comme limite des possessions de ce couvent. Pendant le moyen âge, elle devint une des principales places du Roussillon ; on peut s'en convaincre par le siège qu'elle soutint en 1343. On voit encore les restes de ses bonnes et solides murailles garnies de tours et reliées au « Château Amoros. » C'est dans ce château que s'abouchèrent en 1298 les rois de Majorque et d'Aragon pour renouveler un traité qu'ils avaient conclu en 1279. — A 200 mètres environ, du côté de la mer, se trouvait « la Tour de Pujol » qui était une véritable forteresse. En 1343, après avoir vainement essayé de s'en emparer, les Aragonais donnèrent l'assaut la nuit suivante à Argelès ; mais ils furent repoussés par la résistance opiniâtre d'une troupe génoise au service de Jacques de Majorque et commandée par Geoffroi de l'Etendart, vaillant officier français. Les habitants, effrayés de la violence de l'attaque et craignant de ne pouvoir résister à un nouvel assaut, offrirent de se rendre s'ils n'étaient secourus dans trois jours. Ils se rendirent en effet le 6 juin. L'Etendart n'ayant pas voulu intervenir dans cette capitulation, resta prisonnier de guerre et on établit Guillaume de Guimera commandant à Argelès.

En 1474 notre ville fut occupée par l'armée de Louis XI et par celle de Juan II. En 1641 elle se rendit, sans opposition, au maréchal de la Meilleraye ; mais les Espagnols la reprirent le 7 janvier 1642 après trois jours de combat. L'armée française y rentra de nouveau en 1646.

Le 23 mai 1793, les Espagnols occupèrent Argelès, s'y retranchèrent et en firent le réduit et le magasin d'un camp de 4,000 hommes et de 500 chevaux, qui fut établi sur la plage, entre la ville et la mer, vers le *Mas Leclerc*. Le lendemain ils s'emparèrent d'Elne puis de Corneilla, où ils surprirent des approvisionnements considérables destinés au ravitaillement de Bellegarde.

Argelès était ville royale et votait aux Etats de Catalogne. Ses premiers privilèges sont peu connus ; mais elle est richement dotée sous ce rapport à partir du XIVe siècle, comme le témoignent un grand nombre de chartes qui sont conservées à la mairie.

La plage est à une distance de 2,000 mètres de la ville. On y arrive par une très belle route tracée à travers une plaine fertile, bien cultivée et soigneusement arrosée. La route est semée de coquettes villas, où vient séjourner, pendant la saison des bains, une petite population composée principalement de Perpignanais.

EXCURSIONS AUTOUR D'ARGELÈS

1° **La Vall.** — Le touriste qui séjourne à Argelès doit aller visiter la gorge de La Vall, dans la vallée de la Massane.

En sortant d'Argelès, nous remontons la rive gauche de cette rivière, trop souvent à sec, et nous atteignons bientôt le hameau de *La Para* (anciennement *Pausa*, lieu de repos). Au-dessus de notre tête, sur un gros piton rocheux, se dressent les ruines du château d'Oltréra. Cette gorge de La Vall, qu'on appelle aussi *Vallon de Montbram*, est un des sites les plus solitaires et les plus sauvages de l'Albère.

En suivant le cours de la rivière on atteint bientôt le hameau de La Vall. De là, on monte à la tour de la

Massane par un chemin escarpé et rocailleux qui gravit le col *de la Carbassera*. On peut suivre aussi un petit sentier qui se détache de la rive droite du torrent à quelques centaines de mètres en amont du hameau ; il traverse une jolie petite forêt de houx, mais il est abominablement abrupt. Il y a 2 heures d'Argelès à La Vall, et une heure et demie de ce hameau à la Tour de la Massane.

Le sentier qui mène de La Pave aux ruines d'Ultrère et à l'ermitage de *Nostra-Senyora-del-Castell* n'est guère plus commode que celui dont il vient d'être parlé. La chapelle est perchée sur la montagne comme un vrai nid d'aigles. — On y va ordinairement par un meilleur chemin, qui part de Sorède.

2° **La Tour de la Massane**. — D'Argelès à la Tour de la Massane on met trois heures, en montant par le côté Nord de la montagne. On prend le chemin à l'extrêmité du village, au pied de la maisonnette d'un garde barrière ; on arrive à la métairie Nomdedeu après avoir traversé un terrain tourmenté où le granit, le schiste, le mica, le gypse, le quartz, le gneiss et le silex se trouvent mélangés dans des proportions considérables.

On se dirige vers la gauche et on atteint un joli bois de lièges, puis des vignes (1 h. 1/2 d'Argelès). A partir de cet endroit, c'est à peine si nous trouvons quelques arbres et quelques plantes rabougries. Le roc se montre à nu ; le gazon, maigre et rôti par les rayons du soleil, s'aplatit contre le sol qu'il semble mordre ; la bruyère balance tristement ses touffes rougeâtres.

A droite et à gauche s'ouvrent deux vallons profonds : l'un vers la Méditerranée, qui développe au loin ses vastes nappes d'eau ; l'autre vers la rivière de la Massane, qui est cachée par les escarpements boisés sur lesquels se montrent le *Mas de la Monja* et la Chapelle de Saint-Laurent-du-Mont, qui fut dans le temps une église paroissiale.

Bientôt la Tour de la Massane se dresse devant nous ou plutôt sur notre tête, car il faut monter à pic pour l'atteindre. Il y avait si peu de place pour construire la forteresse que, vers le Sud, on a dû prendre les bâtisses à 8 mètres au-dessus du sol inférieur et

élever ainsi un mur de soutènement à parois inclinées suivant la forme de la tour. Elle ne diffère pas de la Tour du Diable ou de Madaloch qui est là-bas, à l'Est, fièrement campée sur un pic beaucoup plus abrupt encore que celui qui nous porte. On peut descendre par le Col de la Carbassère ou par le bois de houx dont nous avons parlé un peu plus haut.

Les tours de la Massane et de Madaloch ont passé pendant longtemps pour avoir été construites par les Maures qui, disait-on, s'en servaient comme tours de signaux ; il n'en est rien cependant. Ces tours furent construites par les rois de Majorque dans un seul but de défense militaire, et cela bien longtemps après l'expulsion des Arabes du Roussillon. Ce ne fut guère que sous le règne de Pierre IV, roi d'Aragon, qu'elles servirent à la transmission des signaux. La Tour de Tautavel, qui couronne un des principaux mamelons des Corbières, est dans le même cas. (1)

3e **Notre-Dame-de-Vie**. — A 2 kil. environ S.-O. d'Argelès, se trouve la petite chapelle de Notre-Dame-de-Vie. Le sentier, d'abord assez large, passe sous de vieux chênes, puis se rétrécit, monte sur un petit plateau où se dresse la chapelle, bâtie sur le roc nu. Les alentours sont boisés, verdoyants et gais ; la vue sur la plaine et sur la mer est ravissante. Les murs de l'église sont épais, la voûte est lourde, en plein cintre : c'est un monument roman très ancien. Sous un arceau pratiqué dans l'épaisseur de la muraille était une image de Sainte-Made-

---

(1) Au moyen âge la Tour de la Massane était connue sous le nom de *Pera Bona* (Pierre Bonne) et comme étant située au *Coll de la Massana*, nom assez répandu dans nos Pyrénées orientales. Quoique nous soyons décidé à faire le moins d'érudition possible dans le cours de ce livre, nous ne pouvons pas nous empêcher de citer ici un document du XIVe siècle que nous croyons inédit. Il y est dit que « Raymond Duran, d'Argeles, reconnaît tenir pour le roi la tour appelee de Pera Bona, que le très illustre seigneur Jacques, roi de Majorque, fit construire pour la défense de ses états ». *Turrem meam de Petra Bona, quam in collo de Massana illustrissimus dominus qui obiit rex Majoricarum construxit pro tuitione terre sue* (Arch. des Pyr.-Or., B. 265, fol. 51). Voilà qui est fait, ce nous semble, pour dissuader les gens qui persistent à attribuer aux Arabes la construction des tours qui couronnent les sommets des Corbières et des Albères.

leine, couchée et semblant méditer sur la mort. Ceci nous conduit à dire que cette église était effectivement dédiée à Sainte-Madeleine ; chose plus intéressante, un acte de 1574 signale tout près d'ici un endroit appelé *la Vila Vella* ; s'agirait-il d'un village disparu qui aurait été le primitif Argelès ?

COLLIOURE (2). — 5e Station.

27 kil. de Perpignan, 33 kil. de Céret.

Après Argelès, les montagnes se dressent brusquement au-dessus de la plaine ; les vignes, les oliviers et les lièges tapissent leurs flancs larges et échancrés.

Tout à l'heure le terrain était plat à notre gauche ; maintenant il se montre abrupt et rocailleux. La mer n'est pas loin de nous : elle apparaît, en effet, mais pour disparaître bientôt derrière un mamelon sec et maigre. Tout à coup le train s'engage dans un tunnel, celui de la *Croix de Force* (557 m), d'où il sort pour s'arrêter à la gare de Collioure.

La situation de Collioure sur le bord de la mer est l'une des plus pittoresques qu'on puisse imaginer.

Le Port d'Amont est resté ce que la nature l'a fait. La ville est disposée au Nord, le long d'une plage assez profonde où se jette un torrent, Le Doui ou Dohi, qui baigne les murs d'un pittoresque Château, ancienne résidence des Templiers, occupé aujourd'hui par un détachement militaire : on en garde une vive et lumineuse impression.

Au Sud, une seconde plage mieux abritée que la première et appelée Port d'Avall longe la route de Port-Vendres. Depuis 1870 on a ouvert un passage au pied des murs du Château pour faire communiquer les deux ports. On a construit aussi une épaisse chaussée qui,

---

(2) La véritable orthographe catalane est *Cotlliure*. La lettre *u* sonne *ou*, et il faut appuyer sur l'*i* que l'on marque d'un accent aigu. Le français « Collioure » n'a déjà plus la gracieuse rapidité du catalan ; mais que dire du « Collioures » et du « Coulioures » de certains étrangers !

joignant l'îlot de Saint-Vincent à la côte, se prolonge assez en avant dans la mer et fait face au port d'Avall.

Près de quatre-vingts bateaux ont leur point d'attache à Collioure et se livrent à la pêche des poissons qui fréquentent ces parages : le thon, la sardine, l'anchois. La population, adonnée à la pêche et à la salaison, n'oublie pas les travaux de la vigne qui produit, sur les côteaux environnants, des vins exquis et recherchés. Il faut ajouter tout de suite que Collioure est une station de bains très bien disposée qui pourrait lutter avantageusement avec Banyuls.

Ainsi que nous l'avons dit à propos d'Elne, Collioure est d'origine ibérienne et son nom signifie « Conque » ou « Port de la Ville-Neuve », *Kouk-Illi-Berri*. Les monnaies ibériennes et emporitaines trouvées dans les environs de la ville semblent attester cette haute antiquité, et les médailles romaines, les amphores qu'on a exhumées du sol prouvent que les Romains l'ont fréquentée.

Dans nos annales maritimes du moyen âge ce petit port joue un rôle important ; il constitue le véritable établissement maritime de Perpignan où se trouve le Consulat de Mer ; il ne fait qu'un, pour ainsi dire, avec Port-Vendres. Dans le courant du XV[e] siècle, on voit ici des consuls de Venise, de Florence, de Lombardie, de Savoie, de Gênes, ce qui prouve bien qu'il était alors le centre d'un commerce considérable.

Quoique le port de Collioure ne pût recevoir que des navires à faible tirant d'eau, qui, même dans le mauvais temps, n'y trouvaient pas un abri sûr, il suffisait à la marine du moyen âge ; mais on jugea, dans la suite, qu'il n'était pas assez défendu avec son Château. Au XVI[e] siècle, Charles-Quint fit construire un fort qui est devenu le fort Saint-Elme ; en 1674, on éleva au Nord le front du *Mirador* qu'on relia par un mur d'enceinte au Château, renforcé du côté de la terre d'une belle demi-lune ; le Fort Carré, indispensable pour occuper la hauteur de la Justice, et la Tour du Moulin, pour éclairer le profond ravin du *Ravaner*, datent de 1725.

Collioure possédait un couvent de Dominicains dont l'église subsiste encore. Dans nos comtés trois villes seulement possédèrent des couvents de cet ordre : Puig-



Port et Chateau de Collioure

cerda, Perpignan et Collioure. Aux XIVe et XVe siècles, plusieurs Dominicains du couvent de Collioure exercèrent les fonctions d'inquisiteur en Roussillon, avec « plein pouvoir de citer, prendre et arrêter les hérétiques ou tous autres suspects pour article de foi ».

L'église de Collioure plonge ses pieds dans les eaux et son clocher rond et grisâtre se dresse comme un phare à l'entrée du port. « Le maître-autel est colossal ; il va du pavé aux voûtes par une cascade de pilastres, de corniches et de colonnes torses superposées qui servent de cadre à tout un peuple de statues ; quelques bas-reliefs, peints de manière à figurer ce que l'on appelle aujourd'hui des tableaux vivants, lui donnent un caractère particulier. » Les retables qui ornent les chapelles ne sont ni moins riches ni moins touffus.

« Le trésor » de l'église est aussi fort riche, et il contient quelques pièces d'orfèvrerie du plus haut intérêt : par exemple, un reliquaire du XIVe siècle, un bourdon de 1592, une sardine en or, très ancienne, adoptée comme une sorte d'emblème dans les solennités religieuses, des dalmatiques, une chape en broderie d'or représentant divers sujets religieux, parmi lesquels le martyre de Saint-Pierre. — Le retable de la chapelle du Saint-Sacrement fut sculpté en 1684 par Joseph Sunyer, artiste catalan du plus grand mérite. Dans la sacristie on verra un beau meuble en noyer où sont représentées les armes de la ville.

Collioure est la patrie du général baron Berge dont le buste se trouve sur la Placette ; Berge naquit le 12 mars 1779 ; il mourut à Paris le 18 avril 1832. Il fit partie de la fameuse expédition d'Egypte en 1798 et y gagna les galons de capitaine d'artillerie ; plus tard il fit la campagne d'Espagne (1808-1813).

Donnons ici un souvenir à Paul Oliver, un botaniste très distingué, né à Collioure le 16 février 1842 et mort le 22 janvier 1890. — Rièra, dont le buste, œuvre de Faraill, se voit sur la Place, fut un modeste citoyen dont les Cocolibériens n'ont pas oublié les bienfaits.

Les rues de Collioure sont étroites, mais elles sont plus larges et plus propres qu'elles n'étaient au moyen âge. Au mois d'août 1263, le roi Jacques prescrivait

qu'elles eussent *au moins une canne de Montpellier de largeur* (1) ; il ordonnait en même temps la suppression des fosses à fumier ou *femoraços* qu'on voyait dans ces rues. Tout cela ne donne pas une idée très avantageuse de la viabilité urbaine au XIII[e] siècle dans un centre de population qui était assez considérable.

La ville compte aujourd'hui 3,300 habitants. C'est une population de marins, francs, ronds, indépendants. Les patrons aiment à commander, — habitués qu'ils sont à dominer le bruit des flots, — et, par conséquent, bruyants et même criards ; mais ils sont bons, dévoués, généreux. Sur le bord de la mer, ils se livrent à des discussions très vives, emploient des termes crus, grossiers, mais ils en viennent rarement aux coups. Il y a peu de scandales, et les mariages se font vite. A noter que chez ces gens de langage libre et d'opinions plus libres encore, chez ces solides républicains, le sentiment religieux est très développé ; ils prient Dieu et vont à la messe ; mais ils vont aussi au bal. Les trois derniers jours de Carnaval, c'est une frénésie qui s'empare de la population ; on s'y cramponne à ce pauvre Carnaval, tout comme s'il ne devait jamais plus revenir. Chaque café a son bal de nuit ; si le temps le permet, un bal commun se tient sur la place publique.

Les fêtes passées, on se remet à l'œuvre, à la lutte avec la mer. Les barques sont arrivées ; voici les acheteurs, les négociants ; le poisson est vite enlevé ; il est porté dans les magasins de salaison. Les filets sont étendus sur la grève, quelquefois dans les rues ; les femmes s'assoient sur le sable pour raccommoder les mailles rompues ; les hommes viennent s'allonger à côté d'elles pour se reposer.

On appelle quelquefois les *Cocolibériens* (on dit aussi *Colliourenchs*) des *Gancheros* ou « chalands d'eau douce » ; pourquoi ?

---

(1) La canne de Montpellier égale 1m99 environ. Elle se trouve usitée en Roussillon comme mesure de longueur dès la fin du XIII[e] siècle. Elle servit à déterminer l'*ayminate*, mesure de superficie, ordinairement rectangle de 50 cannes de long sur 30 de large. La lieue du XIV[e] siècle en Roussillon est fixée à 2.500 cannes, à peu près 5 kil., comme on estime la lieue du pays.

A quelques mètres du rivage s'élève, sur un roc décharné, la chapelle dédiée à Saint-Vincent qu'une tradition fait naître et mourir à Collioure même, tandis que, selon l'histoire, il fut martyrisé à Valence (Espagne).

Du rocher de Saint-Vincent part, le 16 août, à neuf heures du soir, une procession qui rapporte dans la ville les reliques du Saint, que le matin même on avait transportées dans la chapelle. Les barques, richement ornées, resplendissent de lumières qui se reflètent sur la mer, ordinairement unie comme une glace à cette heure-là. Une foule immense se presse sur la grève éclairée par un feu diabolique qu'on entretient avec des douves de barils de poix et de goudron. Les bateaux hâlés dans le port, les fenêtres des maisons, le Château, les hauteurs qui dominent la mer jusqu'à Port-Vendres, tout regorge de monde attendant le moment où la barque qui porte les reliques du Saint et le clergé touchera le rivage.

La voici à deux pas de nous ; on va débarquer ; pas du tout ; le capitaine du port s'approche et s'oppose au débarquement ; il pourrait y avoir ici de la contrebande. Un dialogue s'engage, en catalan :

Le capitaine du port. — « Quelle est cette barque ? »

Le patron. — « C'est la barque de Saint-Vincent. »

Le capitaine. — « D'où vient la barque ? »

Le patron. — « Elle vient de Saint-Vincent-de-l'Ile. »

Le capitaine. — « Que porte-t-elle ? »

Le patron. — « Elle porte les reliques de Saint-Vincent, de Saint-Maxime et de Sainte-Libérate. »

Le capitaine. — « Y a-t-il des passagers et sont-ils en règle ? »

Le patron. — « Oui, il y a des passagers, et ils sont en règle. »

Le capitaine. — « Que demandez-vous ? »

Le patron. — « Nous demandons bonne entrée. »

Le capitaine. — « Au nom de Dieu, ayez bonne entrée ! »

Aussitôt un cri immense, formidable retentit : *Sant Vicens béneit !* et la barque, enchaînée comme un monstre marin avec des câbles solidement attachés à ses flancs, traverse la grève aussi vite qu'un train lancé à grande vitesse, et s'enfuit à tire d'aile dans l'intérieur de la ville. La foule, qui s'est écartée avec précipitation



UNE RUE A COLLIOURE.

pour la laisser passer, se remue, se pousse, se bouscule comme font les vagues après le passage d'un gros navire. Le canot sacré s'arrête devant « la Vierge des quatre coins », on en retire les reliques, et une procession se forme qui va les porter à l'église.

Cependant les feux de la mer et de la grève s'éteignent, et un silence profond succède aux cris de joie de cette foule innombrable que nous avons vue il n'y a qu'un instant. La fête s'est transportée sur la Place, où les *joglars*, installés sur une estrade improvisée, font résonner avec furie leurs instruments aux sons antiques. Rien n'est beau, entraînant, enivrant comme les *balls* de Collioure le 16 août, entre dix heures et minuit. Si réellement la danse est un amusement, nulle part au monde on ne s'amuse autant qu'ici.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE COLLIOURE

1° **Consolation**. — D'où sort tout ce monde ? dira quelqu'un. De tous les points du Roussillon. Les uns sont venus là pour rire, les autres pour prier. Les dévots sont allés, en effet, pendant la journée, faire leur petit pèlerinage à Notre-Dame-de-Consolation. Cet ermitage est situé dans le *Vallon de Collioure*, à 3 kilomètres de la ville. Il est modestement assis à l'ombre d'un joli bosquet, à côté d'une belle source et au milieu d'un site délicieux qui contraste avec les crêtes et les pointes nues des montagnes environnantes. C'est une bien jolie fête champêtre que celle de Consolation le 8 septembre ; elle a un cachet tout particulier de pittoresque et de gaîté tranquille.

Madame Amable Tastu a chanté Notre-Dame de Consolation :

. . . .

Ainsi durant la nuit quand l'élément perfide
Gronde au pied des rochers qui bornent ce vallon,
Ils s'endorment au bruit de ce ruisseau limpide
Errant sur le gazon.

Et moi, ne puis-je aussi trouver un lieu propice
Où les peines du cœur s'endorment à jamais ?
A défaut de bonheur, Vierge consolatrice,
Fais-moi trouver la paix !

Permets, Reine des Cieux, qu'après de longs orages,
Je puisse enfin goûter quelques jours de repos,
Beaux comme tes vallons, doux comme tes ombrages
Et purs comme tes eaux !

2° **Abbaye de Vallbona.** — A une petite heure de cet ermitage se trouvent les ruines de l'Abbaye de *Vallbona*. On se dirige vers le Sud pour passer sur le versant du *Puig de Tallaferro* ou Pic de Taillefer et on descend dans la vallée du Ravaner, que l'on remonte au Nord-Ouest par la pente opposée : on ne tarde pas à voir les ruines du monastère.

Notre-Dame de *Vallbona* ou de Valbonne était habitée par des moines de l'Ordre de Cîteaux, qui la fondèrent en juillet 1242. Les moines s'y livrèrent avec succès à l'élevage des bestiaux ; l'un des rois de Majorque leur accorda dans ce but de nombreux privilèges (1293). L'abbaye fut ruinée pendant le XV[e] siècle, puis réparée, puisqu'on y trouve des habitants en plein XVI[e] siècle. L'église remonte en partie au milieu du XIII[e].

Toute cette haute vallée du Ravaner est très sauvage mais très intéressante pour un excursionniste exercé. Après avoir visité la *Cova de las Encantadas*, composée de trois salles à stalactites, il faut chercher la *Cova del Alarp* (Caverne du Monstre) formée de quatre énormes blocs. D'après la tradition, elle aurait été construite par une espèce d'animal n'ayant qu'un œil au milieu du front : c'était donc un cyclope. Que vient faire ici la mythologie grecque ? Serait-ce un souvenir du temps si reculé où Aphrodite protégeait cette contrée ?

En remontant le cours du torrent, on atteint le Rimbaut, métairie qui possède une école. La ferme est très pittoresquement bâtie sur le flanc Nord-Ouest de la crête de Taillefer, au fond de l'étroit vallon qui commence au pied du Sallfore (978 mètres d'alt.). Nous sommes ici sur la frontière d'Espagne, dominant la plaine de l'Ampurdan.

PORT-VENDRES. — 6e STATION.

30 kil. de Perpignan, 36 kil. de Céret.

Collioure est presque contigu à Port-Vendres dont il n'est séparé que par le Cap Gros et la petite anse de la Mauresque. La route côtoie la mer dont les vagues luisantes viennent déferler sur les talus et les murs de soutènement. C'est ici un des sites les plus beaux du département et qui vaut bien la célèbre *Corniche* des environs de Nice. A droite, la voie ferrée passe sous un tunnel de 840 mètres percé à travers la montagne qui porte le fort Saint-Elme.

Port-Vendres est l'ancien *Portus Veneris* (Port de Vénus). Quelquefois, les écrivains de l'Antiquité le désignent par le nom de « Vénus pyrénéenne », ou par celui de « Temple de Vénus pyrénéenne ».

On a longtemps cherché l'emplacement qu'occupait ce fameux temple sans pouvoir le fixer ; les uns le plaçaient au sommet du cap *Biar* (1), les autres à l'entrée même du port ou dans le port même. On a découvert en 1880, en construisant une cale dans l'anse Gerbal, des ruines qui tranchent définitivement la question. Le temple était sur une éminence, à l'entrée du port, au Nord, et abrité contre les vents du Sud. On trouvera au musée de Perpignan les quelques bribes archéologiques épargnées par la pioche des terrassiers.

Port-Vendres ne figure dans aucun de nos documents antérieurs au testament de Jacques-le-Conquérant, c'est-à-dire à l'année 1272. A partir de cette époque nous voyons paraître son nom avec celui de Collioure, et ces deux ports, les seuls du Roussillon, ne forment ensemble qu'une même commune (2). Sous Louis XI les habitants et les navigateurs de Collioure obtenaient pour les deux ports les priviléges et les franchises dont jouissait Aigues-Mortes.

En 1599 Port-Vendres était dans un très mauvais

---

(1) On doit ecrire *Biar* ou *Biarra* et non pas *Béar* et *Béarn*.

(2) Un document de 1430 appelle Port-Vendres *lo Port-Vendres de Copliure*.

état ; les habitants de Collioure en demandèrent l'amélioration à Philippe III, lui représentant que le port ne pouvait plus recevoir que 30 galères, alors qu'il en recevait 200 anciennement ; mais il fallait arriver à la fin du XVIIIe siècle pour voir de sérieux travaux s'exécuter à Port-Vendres.

Quand Vauban vint dans ce lieu, lors de son deuxième voyage en Roussillon, il fut frappé de ses excellentes conditions nautiques. Il conçut alors l'idée d'établir à proximité de la frontière d'Espagne un vaste port militaire. Il s'indigna de ce qu'*aucun serviteur du roi n'avait encore signalé cette position*. Il fit immédiatement élever les redoutes du Fanal, de Biarra et de la Presqu'île, qui protègent le mouillage, et donna l'esquisse d'un vaste projet que la guerre de la succession au trône d'Espagne ne permit pas d'exécuter.

En 1700, on creusa un port pour les galères, mais négligé dès 1709, presque abandonné jusqu'en 1772 malgré son utilité justifiée par les services qu'il rendit en temps de guerre, on n'y reprit les travaux que sur les pressantes sollicitations du maréchal de Mailly, zélé promoteur de tout ce qui pouvait contribuer au bien de la province dont il était commandant militaire.

Lorsqu'on eut terminé les travaux entrepris sur les plans du maréchal de Mailly, on éleva, sur une place nouvellement ouverte au fond du port un obélisque qui, dégradé aujourd'hui, n'a plus que l'air d'un énorme squelette de pierre. Sa hauteur totale est de 25^{m}987, et son sommet s'élève à 32^{m}483 au-dessus du niveau de la mer. Avant sa mutilation, il était surmonté d'un globe terrestre recouvert de fleurs de lis. Le socle est en marbre rouge de Villefranche et l'aiguille en marbre gris d'Estagel ; les bronzes qui le décoraient sont au Musée de Perpignan. Nous en donnons ci-contre le dessin.

En 1835, le Conseil général du département demanda l'agrandissement du port ; une loi fut rendue à cet effet le 19 juillet 1837 qui allouait un crédit de 1,600,000 francs. Quelques années après, on établissait un môle d'abritement à l'entrée du port, et l'on creusait un vaste bassin entouré de quais. C'est le grand port actuel.

Port-Vendres est incontestablement un des plus sûrs

LA SERVITUDE ABOLIE



LA MARINE RELEVÉE



L'INDÉPENDANCE DE L'AMÉRIQUE





LA LIBERTÉ DU COMMERCE



Plaques de bronze qui décoraient l'Obélisque de Port-Vendres.

abris de la Méditerranée; c'est une véritable anse de repos. Son entrée offre aux navires les plus grandes facilités et sa position est parfaitement reconnaissable par les tours de Madaloch et de la Massane, et par le phare du cap Biar, aujourd'hui englobé dans un fort. Ce phare est de premier ordre et à feu fixe; il s'élève à 229m au-dessus du niveau de la mer; sa portée est de 10 lieues latitude 42°, 21', 25", longitude 0° 46', 30" E.

Le phare du cap Biar est fréquemment voilé par la brume, aussi, a-t-on décidé de le reconstruire en un point moins élevé. Un feu blanc clignotant est situé à tribord de l'entrée du port; un feu rouge est situé à l'extrémité de la jetée à babord de cette entrée. Les feux de direction sont tous les deux blancs; ils déterminent l'alignement à suivre par les navires pour franchir la passe.

Le port a 13 mètres d'eau et le chenal par lequel il communique avec la mer en a 19; il peut ainsi recevoir de très forts navires. Il a la forme d'un bassin rectangulaire long de plus de un kilomètre et large de 300 mètres. Il n'est exposé qu'aux vents du N.-E. contre lesquels il se défend par la jetée longue de 300 mètres construite en 1845. A l'extrémité orientale de ce large bassin s'ouvrent deux autres ports en forme de bassins longs qui se rejoignent à angle droit. Celui de gauche, qui est le plus petit, date du XVIIIe siècle; l'autre fut exécuté d'après les projets de 1835 et de 1836.

Port-Vendres compte aujourd'hui 2,800 habitants. La population est donc peu nombreuse pour une station maritime aussi considérable; d'ailleurs son mouvement commercial ne semble pas augmenter. L'ouverture de la voie ferrée *Tarragone-Barcelone et France* n'a fait que le diminuer. Cependant il est nécessaire que Port-Vendres existe et qu'on l'entretienne avec soin dans un bon état, qu'on l'agrandisse même. Un navire surpris au large par les gros temps d'Est et de Sud-Est y trouvera toujours un abri sûr, alors que l'entrée des ports de Cette ou d'Agde sera dangereuse et le ralliement de Marseille impossible. En outre, en cas de guerre il peut rendre des services immenses. C'est le seul port, jusqu'à la côte d'Espagne, qui puisse offrir un sûr refuge aux vaisseaux et recevoir des escadres. On projet en ce moment l'élar-

gissement des quais du vieux port et la construction d'une troisième darse.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE PORT-VENDRES

1° **Tour de Madaloch**. — La Tour de Madaloch est à l'altitude de 655 mètres. On peut y monter de Consolation par le Col de Mollo et le Pic de Taillefer, ou bien par le Vallon de Cosperons ; l'ascension des deux côtés est fort rude. Il est préférable de suivre le chemin stratégique construit par le Génie militaire ; il est long, interminable, mais fort commode. La montagne s'ouvre au Sud, entre le pic de Sallfore et le col de Banyuls, et permet à la vue de se porter sur Figuères.

Comme *Ruscino*, *Illiberis*, *Cocoliberis* et bien d'autres, le nom de *Madaloch* a souvent exercé l'érudition et, disons-le aussi, la fantaisie des étymologistes. On a eu encore recours aux langues sémitiques pour l'expliquer ; c'est peut-être un mot purement roman. Le pic est cité dans un acte de 981, qui l'appelle *Podium Madalarco*, qui est très probablement une mauvaise lecture pour *Madalauco*. Dès 1293, l'orthographe *Madaloch* apparaît pour ne plus se perdre ; quant à la *turris* ou tour, il en est fait mention dès l'an 1340.

A 800 mètres environ Nord-Est de la Tour de Madaloch, entre le Pic de Taillefer et le Col de Mollo, qui sépare les territoires de Collioure et de Cosperons, sur un étroit plateau que les gens du pays appellent *Lo Sementeri* (le Cimetière) on trouve une pierre qui porte des sigles sur lesquels on a beaucoup discuté sans jamais arriver à découvrir ce qu'ils veulent dire. Dans les idées des rares habitants de ces côteaux solitaires la *Pierre écrite*, comme ils appellent cette dalle, couvrait ou indiquait le gîte d'un trésor caché ; aussi ce terrain a-t-il été plusieurs fois fiévreusement remué par des gens que poussait, non le goût de l'archéologie, mais la soif de l'or, *auri sacra famès !*

2° **Paulilles et la Vallée de Cosperons**. — Au sortir de Port-Vendres la voie ferrée entre dans un petit

souterrain, suit une longue tranchée, puis gagne l'anse de Paulilles par un long tunnel. Comme il n'y a pas de station à Paulilles, nous irons lui faire une visite par la route qui grimpe au *Col de las Portas*. Le chemin est très chaud, très sec, mais d'un grand charme lorsqu'on le parcourt de bon matin ou le soir, au coucher du soleil. L'anse de Paulilles est un lieu charmant où l'on a établi une fabrique de dynamite. Les vignes et les oliviers qui couvrent les côteaux de la plage, les aloès qui entourent les jardins et les champs, les lauriers-rose qui poussent jusque sur le bord de l'eau, une force de végétation particulière enfin, donnent à ce petit vallon un aspect tropical que la température ordinaire ne dément pas d'ailleurs. Au XIVe siècle l'anse était connue sous le nom de *Port de Valenti*, plus tard *de Valentin*, et le ravin qui descend de la pointe de Biarra porte encore aujourd'hui le nom de *Valentinell*. Au XVe siècle on y signale une chapelle de Sainte-Catherine, qui était probablement bâtie sur le versant de la montagne, car elle s'appelait *Santa Caterina de Biarra*. Par ce que nous venons de dire, il est permis de supposer qu'il y a eu ici, dans les temps reculés, un port assez considérable, comblé depuis par les terres qu'entraînent les deux ravins de Cosperons. En 1794, Dugommier put y débarquer sa grosse artillerie qui devait servir à faire le siège de Port-Vendres et de Collioure, tombés l'année précédente entre les mains des Espagnols.

Dans l'anse de Paulilles se jette le ravin qui descend du territoire de *Perdiguer*, qui a été au moyen âge une petite seigneurie appartenant à la famille *Puig d'Orfila*, famille à laquelle se rattache une des célébrités scientifiques de la France moderne, le savant chimiste Orfila, né à Mahon (île de Minorque) en 1787. C'est en 1300 que Guillaume Puig d'*Orphila*, possesseur de Perdiguer, recevait une concession immense de terrain dans l'île de Majorque et quittait le Roussillon.

Le nom de *Paulilles* (la seule forme que donnent les documents depuis l'époque où il se montre pour la première fois en 1383) s'appliquait au « territoire » ou vallon parcouru par les ravins qui descendent du *coll de las Portas*, tandis que l'anse, ainsi que nous l'avons dit,

était appelée *Port Valenti*. Plus haut, était Cosperons, qui existe encore. Le village avait donné le nom à la petite vallée qui est comprise entre les caps Ullastrell et Biarra, la ceinture de rochers escarpés que surmonte la Tour de Madaloch et qui la séparent de la vallée du Ravaner et la ligne montagneuse qui, au Nord, la sépare de la vallée du Doui ou de Consolation et de la *Vall de Pintes* ou de Port-Vendres. Là s'ouvrent des cols ou passages nombreux (cols *de las Portas*, de *Perdiguer*, de *Romani*, de *Mollo*, connus dès le XIIe siècle) auxquels « la Vallée de Cosperons » doit sans doute son nom, car celle-ci s'appelle, dans les vieux actes, *Vallis de collis profundis* (Vallée des cols profonds), dénomination qui est devenue dans la langue romane vulgaire *Colls perhons*, *Colls presons*, *Colls pregons* et, enfin, *Cosperons*. A la fin du XIIe siècle la vallée faisait partie de la paroisse de Saint-Jean de Banyuls ; son église ne fut donc bâtie qu'après l'année 1200. La communauté de Cosperons, toute petite, se divisait en manses ou *masos* groupés aux environs de l'église ou dispersés dans le territoire.

C'est dans une de ces métairies que furent découverts en 1619, deux pauvres fermiers, un homme et une femme, qui furent déclarés sorciers et poursuivis comme tels. « Dès le mois de décembre 1618, dit Alart, il s'était produit une grande agitation en Roussillon à propos de sorcellerie, et un misérable nommé Laurent Carmell, exploitant les préjugés et l'ignorance des populations, put envoyer au gibet de nombreuses victimes qu'il désignait lui-même ou qu'il reconnaissait de la façon la plus sommaire. Peu de communes échappèrent aux accusations de ce prétendu devin dont les autorités judiciaires acceptaient les dénonciations avec la plus grande confiance, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce personnage, qui se dit originaire de France, ne signe aucune de ses dépositions “ pour ne savoir écrire ”, *per no saber de scriure*, comme il le dit lui-même. » Un grand nombre de femmes furent reconnues *bruxas* ou sorcières par cet imposteur. Ces pauvres hystériques, qu'on aurait dû envoyer à l'hôpital, moururent de la corde, victimes d'une justice insensée, qui croyait aux sortilèges.

BANYULS-SUR-MER. — 7e Station.

37 kil. de Perpignan, 42 kil. de Céret.

Il n'y a pas encore bien longtemps, la population de Banyuls était entièrement groupée au *Puig del Mas*, au hameau de *la Rivera*, dit aujourd'hui de *la Rectorias*, ou dispersée à *Vall Auger* et à *Vall Auria*, vers le haut de la vallée. Aujourd'hui elle se trouve concentrée sur le bord de la mer, où l'on comptait à peine quelques maisons à l'époque de la Révolution. Le dernier recensement porte à 3,609 le nombre des habitants de Banyuls ; c'est la commune la plus importante du canton d'Argelès. On attribue faussement aux Arabes la construction des tours qu'on voit encore dans un assez bon état et aussi celle du Château, transformé aujourd'hui en maison d'habitation.

Tous les ans, à la belle saison, Banyuls est fréquenté par un grand nombre de baigneurs Son nom catalan est *Banyuls-de-la-Marenda* (de Mer). L'ensemble constitue une petite ville maritime d'aspect gai, riant, lumineux.

Si une ville est appelée à un grand avenir sur notre côte roussillonnaise, c'est Banyuls. Sa situation le lui promet et la fertilité de son territoire ne s'y oppose pas. Ses vins, particulièrement recherchés pour l'exportation, sont les meilleurs du département ; son huile est excellente, son miel est de bonne qualité. Le micocoulier et le châtaignier abondent dans les environs : ce dernier est exploité pour la fabrication des futailles. Mais la principale industrie des Banyulenchs est la pêche. Rien n'est plus pittoresque que de voir aller, venir, décrire des courbes gracieuses sur cette nappe bleue, les canots, les balancelles, les barques « qui ont l'air de cygnes épanouissant leurs ailes au souffle de la brise ».

« Le port » de Banyuls consiste simplement dans une baie de 400 à 500 mètres de largeur sur 250 mètres de profondeur, encadrée entre deux promontoires dont l'un est couvert de maisons et l'autre porte le Laboratoire Arago. Dans l'intérieur de cette anse viennent mouiller



Barques sur la plage de Banyuls

les barques de pêcheurs et quelques navires de cabotage. La plage de Fontaulé est séparée du port par un îlot granitique qui émerge de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. L'île Grosse la borne au Sud-Est : cette plage de Fontaulé offre un excellent mouillage. (1)

Le « port » s'est formé surtout par les apports de la Vallauria (2), torrent qui est presque toujours à sec quand il ne pleut pas.

« Les Bains de mer » sont très agréablement installés entre l'embouchure de la Vallauria et le Laboratoire Arago.

La Communauté de Banyuls comprenait, en 1789, la vallée de Banyuls proprement dite, les territoires de *Cervera* et des *Abelles* et la *Vallée de Cosperons*, qui n'en a été détachée que sous la Restauration pour la formation de la commune de Port-Vendres.

Il paraît que depuis la réunion du Roussillon à la France, jusqu'à la Révolution, les habitants de Banyuls furent les plus habiles contrebandiers des Pyrénées. Ils faisaient surtout la contrebande du sel et du tabac. Le mal était devenu si grand à un certain moment que le gouverneur de la province ne trouvait pas d'autre moyen d'y remédier que de *raser* Banyuls et d'en transporter les habitants à Port-Vendres. Mais l'intendant trouva un moyen plus doux et plus efficace : il établit à Banyuls des officiers de police, y plaça un maître d'école pour instruire les enfants, promit des gratifications aux personnes qui planteraient des vignes dans les terrains incultes et fit ouvrir une route de voitures entre Port-Vendres et Banyuls (1789). Les bienfaits de cet excellent administrateur ne furent pas perdus et quatre ans après les patriotes de Banyuls défendaient leurs foyers avec une indomptable énergie contre l'Espagnol envahisseur.

Le 15 décembre 1793 au matin, la bataille s'engagea sur tous les points. Nos positions, surtout celles du Col

---

(1) C'est *Forn* ou *Fourn teule* (tuilerie) qu'il faudrait écrire. Encore en 1836 on disait *Four Taule*. La crique s'appelait anciennement *lo Port de la Farrera*.

(2) Ce nom formé des deux mots *vallis aurea* (vallée aérée) a été défiguré, lui aussi : on écrit, en effet, aujourd'hui « Baillaury » et « Baillaurie ».

de Banyuls et du Puig de la Calm, faisaient bonne contenance ; mais le général espagnol ayant concentré ses troupes vers ces deux points, les Français abandonnèrent leurs postes. « Dans cette honteuse déroute, dit Fervel, ce furent des paysans qui sauvèrent l'honneur de nos armes. Le poste important du Puig de la Calm, qui s'était un instant laissé surprendre quelque temps auparavant, avait été confié depuis, et sur leur demande, comme le plus périlleux, aux habitants de Banyuls.... On leur avait adjoint un bataillon de réquisitionnaires. Le torrent des fuyards se précipitait des crêtes dans le fond de la vallée. Seuls, immobiles au milieu de la débâcle qui entraînait jusqu'à leurs auxiliaires, sans autre assistance que celle de leurs femmes et de leurs enfants, qui portaient les cartouches et chargeaient les armes, ces braves gens osent résister à une armée triomphante qui vient de toutes parts s'amonceler autour du rocher qu'ils défendent. On les somme de se rendre. *« Les Républicains ne se rendent jamais, ils savent mourir ! »* répond leur maire. Enfin ils lâchent prise, mais c'est pour se ruer en désespérés sur les Espagnols qui descendaient dans leur village (1). » Les Espagnols s'emparèrent de Banyuls et se vengèrent de l'héroïsme des enfants sur quelques vieillards qui avaient refusé d'abandonner leurs toits.

La Convention nationale, informée de cet acte de dévouement des Banyulenchs, qui nous transporte aux plus beaux jours des temps antiques, décréta qu'*ils avaient bien mérité de la patrie et qu'une pyramide serait érigée sur la place publique du village avec cette inscription :*

« *Ici sept mille Espagnols déposèrent les armes devant les Républicains et rendirent à la valeur ce qu'ils tenaient de la trahison* ».

Dugommier, en effet, avait décidé, par l'article 7 de la capitulation de Collioure, que les 7000 Espagnols qu'il tenait à merci dans cette ville *déposeraient les armes sur la place de Banyuls.*

(1) Fervel, *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales*, tome Ier.

On a enfin élevé en 1894 la pyramide commémorative dont la Convention avait décrété l'érection !

Le « Sanatorium » de Banyuls est construit dans l'anse de *las Elmas*. C'est une de ces résidences curatives par elles-mêmes, qui ne sont ni hôpital, ni hospice, ni maison de santé, car ici le traitement médical joue un rôle très secondaire : c'est l'air qui est le principal remède. Il a été construit sur les plans de Joseph Carbasse, architecte du département, et inauguré en septembre 1888. Il a été cédé à la Société nationale des hôpitaux marins. La ville de Banyuls a donné 30,000 fr. pour sa construction. Il est entretenu par des subventions de l'Assistance publique, des départements et des communes et par des bienfaiteurs, parmi lesquels nous devons citer MM. Bardou-Job et Viollet frères. Le sanatorium se compose de dix-huit pavillons. Il y a 200 lits. C'est une excellente institution pour prévenir le dépérissement chez les enfants.

Le Laboratoire de zoologie maritime, dit « Laboratoire Arago » est d'une architecture simple, sévère, comme il convient à un domaine de la science. C'est un grand bâtiment à deux étages, long de 30 mètres, large de 10, flanqué de deux ailes de moindres dimensions. Au rez-de-chaussée, l'*Aquarium*, dont les fenêtres donnent sur la belle plage de Banyuls ; sur deux côtés, derrière des glaces épaisses de cristal formant de véritables petits lacs, éclairés par dehors, montent et descendent des poissons de toutes les espèces et de toutes les couleurs. Au centre de la salle un grand bassin ovale, avec jet d'eau, contient aussi des poissons. La décoration consiste en bustes de grands naturalistes, d'une Vénus de Milo et du buste de François Arago.

Dans une grande pièce attenante à l'aquarium, on a installé une machine à vapeur, un dynamo Edison et une batterie d'accumulateurs. Une pompe d'alimentation amène l'eau de mer dans un réservoir de 140 m. cubes, eau nécessaire à l'élevage des poissons. C'est là aussi que se produit la lumière électrique destinée à éclairer tout l'établissement. Le premier et le second étages sont occupés par les cabinets de travail, les instruments, la Bibliothèque, une collection d'animaux marins trouvés dans la mer aux environs de Banyuls. — Toute cette

magnifique installation est due à la libéralité de la commune de Banyuls, du conseil général et à la persévérance de M. le professeur Lacaze-Duthiers.

Banyuls a une église moderne très richement décorée, mais trop sombre, dont l'ornement principal est une Vierge de marbre blanc, par Alexandre Oliva. L'église de *la Rectoria* est un vieux monument roman ; elle est à une seule nef, voûtée d'un berceau lisse et brisé. On remarquera sur les côtés des piliers qui rappellent ceux que nous avons déjà signalés dans la Collégiale d'Espira-de-l'Agli et que nous retrouvons dans l'église de Saint-Genis.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE BANYULS.

1° **Col de Banyuls**. — En remontant la Vallée de Banyuls, on arrive au Col de Banyuls en une heure et demie de marche. A moitié chemin environ, on rencontre la jonction des *Vallées de Banyuls* et *des Abelles*. Quoiqu'il ne soit pas très élevé, le Col procure une vue splendide sur la Méditerranée et la plaine de Figuéras (Espagne). Un chemin tantôt muletier, tantôt carrossable, qui vient d'Espolla et du *Mas del Parot*, coupe le chemin des Abelles et descend à Banyuls.

2° **De Banyuls à Cerbère par la côte**. — Plus mal entretenu et plus pénible est celui qui conduit de Banyuls à Cerbère en suivant la côte. Il faut le suivre si l'on veut avoir une idée de la façon dont la mer sait ronger et détruire les obstacles que lui oppose la nature. En certains endroits la falaise est usée, fouillée, déchiquetée, creusée par les vagues qui se précipitent en beuglant, puis s'en retournent en écumant pour revenir ensuite. Le chemin descend dans l'anse de *Perafita*. Ce nom figure déjà dans un acte de 981 pour désigner l'anse : il signifie « pierre figée » ou « plantée », avec le sens de « borne », « limite ». La pierre existe encore aujourd'hui. Du village de Perafita (on dit aujourd'hui Peyrefitte) il ne reste que des pans de muraille roussis et ruinés. La vie a émigré de ce petit coin où on n'entend plus que

le bruit des flots. De l'endroit où se trouve « la Pierre figée » (cap de Peyrefitte) nous voyons s'étendre la masse bleue, immense vers l'Orient. Maintenant elle est calme, et un morne silence règne sur le rivage ; le ciel est d'une limpidité incomparable, et le cap de Créus qui est en Espagne, montre son dos de montagne énorme qui s'allonge et plonge dans les flots.

Toute la partie de la côte qui s'étend entre Banyuls, le Col du même nom et Cerbère, point extrême de notre frontière, a subi bien des transformations depuis l'Antiquité. La vigne et l'olivier ont envahi l'espace occupé jadis par de vastes massifs forestiers. Le nom de *Cervaria*, *Cervera* ou Cerbère, comme on dit aujourd'hui, semble se rattacher à un vallon peuplé de cerfs (*cervus* en latin) ; celui de la *Selva de Mar*, non loin de *Cervera*, rappelle le souvenir d'une forêt disparue, et les documents du Xe siècle signalent encore, entre Collioure et Saint-Pierre de Rodes, de vastes terrains appelés *La Mata* et *Foreste de Sant Roma*, qui ne laissent aucun doute sur l'état de ce pays dans les siècles antérieurs.

Quoiqu'elle soit déboisée, la contrée qui comprend le territoire de Banyuls et forme l'extrémité orientale de l'Albère, n'en est pas moins encore aujourd'hui une de nos stations botaniques les plus intéressantes des Pyrénées orientales.

3° **De Banyuls à la Tour de Madaloch**. — On peut y monter soit par le vallon de Cosperons soit par un sentier qui monte au pic *dels Gascouns*. Il faut compter cinq heures pour faire cette excursion qui est un peu fatigante. Si le vent ne souffle pas, on passe sur ces hauteurs des heures entières sans un moment d'ennui. Du pied de la tour le point de vue est incomparable. Ces petites vallées très retirées et très solitaires, presque sans culture, ces gorges sauvages retiennent le regard ; de l'autre côté, c'est la mer, la grande, l'immense, l'infinie plaine !

CERBÈRE. — 8e ET DERNIÈRE STATION.

45 kil. de Perpignan.

De Banyuls à Cerbère la voie ferrée suit toujours le bord de la mer, à travers une série d'escarpements rocheux qu'il a fallu briser et de vallons qu'il a fallu combler par des remblais dont quelques-uns atteignent une hauteur énorme.

Nous traversons bientôt un long tunnel (1800m), et nous filons vers Cerbère, dernière station de la ligne française et dernier village français.

La limite des deux nations est à une faible distance de la gare internationale. Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, le géographe latin Pomponius Méla parle du lieu de *Cerraria* (*Cerraria locus*), qu'il se borne à désigner comme le point extrême de la limite des Gaules (*Finis Galliae*); de sorte que la limite franco-espagnole est aujourd'hui exactement celle qui existait sous la domination romaine.

Pendant le moyen âge il y eut une *Seigneurie de Cervera* qui s'étendait depuis la cale de *Perafita* ou Peyrefitte jusqu'à la pointe de Cerbère et qui appartint pendant longtemps aux seigneurs des Abelles. Il est à supposer que ces deux *seigneuries* n'étaient pas bien peuplées, puisque les documents de cette époque ne donnent jamais à Cerbère le titre de *villa*, appliqué cependant aux moindres localités. Ils le désignent, comme l'avait fait Méla, par l'appellatif de *locus*, « lieu », « endroit ».

Il ne reste pas de traces de manoir féodal des deux seigneuries, à moins que les ruines ou restes de construction qui se voient au *Puig Quer-Roig*, improprement appelés « tour », ne soient le reste d'un édifice de ce genre. (1)

Depuis l'ouverture de la ligne du chemin de fer, Cer-

---

(1) On écrit souvent ce nom *Caroj* et même *Caroch*; l'étymologie est *quer* ou *car*, vieux mot celtique qui signifie « rocher », et l'adjectif latin *rubeus* (rouge), qui a fait *roig* en roman : d'où *Queroig* ou *Caroig*.

bère a complètement changé d'aspect. Le grand nombre d'ouvriers qui a construit la voie et la gare immense de cette station ont commencé à porter la vie où il n'y avait que silence et solitude. Le personnel que réclame l'entretien et l'administration du chemin de fer, joint aux négociants qui sont venus s'installer dans ce misérable hameau, lui assurent une certaine importance pour l'avenir. Toutefois, il ne faut pas attendre énormément de ce côté ; le terrain pour bâtir manque ; ce n'est qu'à force de remblais et de tranchées qu'on est arrivé à établir la gare de Cerbère qui est, d'ailleurs, très vaste et très belle. Les proportions gigantesques qu'on lui a données s'expliquent par sa situation à la limite franco-espagnole. C'est ici que se fait le transfert des marchandises ; c'est ici aussi que les voyageurs venant d'Espagne sont soumis à un examen minutieux ; ceux qui vont de France en Espagne subissent le même sort à Port-Bóu.

Les deux gares sont séparées par une montagne haute de 208 mètres et large de 1000 environ. Ce dernier chiffre indique donc la longueur du tunnel international qui la traverse.

Le voyageur qui va de France en Espagne ne quitte les voitures du *Midi* qu'à Port-Bóu ; celui qui vient en France ne quitte celles de *Tarragone-Barcelone et France* qu'à Cerbère. — On remarquera que la voie espagnole est plus large que la voie française (1).

La gare de Port-Bóu présente, à peu de chose près, les mêmes dispositions que celle de Cerbère, dans une position presque identique. Quant au village, il était, il y a vingt ans, ce qu'on peut imaginer de plus triste en fait d'habitations humaines. On voit aujourd'hui à leur place un grand et beau village, plein de vie et d'animation. Un chemin muletier relie Cerbère à Port-Bóu par le col des Belitres.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(1) La voie des chemins de fer en France a une largeur de 1m44, tandis que celle des chemins de fer espagnols est de 1m74.

DEUXIÈME PARTIE

LES MONTAGNES ET LES VALLÉES



LA VALLÉE DU TECH

I

D'ARGELÈS AU BOULOU

PAR LE CHEMIN DE GRANDE COMMUNICATION N° 7 *bis*.

Il existe entre Argelès-sur-Mer et le Perthus un Chemin d'intérêt commun n° 11, dit *Du Perthus à la Mer*, qui longe la base des Albères par Sorède, La Roque, Villelongue-dels-Monts et Montesquieu ; on pourrait l'appeler « le chemin de la montagne ». Il ne va pas à Saint-André ; nous le laisserons pour prendre le Chemin de grande communication n° 7 *bis* qui se détache de la route nationale n° 114 au Nord d'Argelès, passe sous la voie ferrée, puis court en ligne droite vers Saint-André à travers vignes et champs.

SAINT-ANDRÉ-DE-SORÈDE

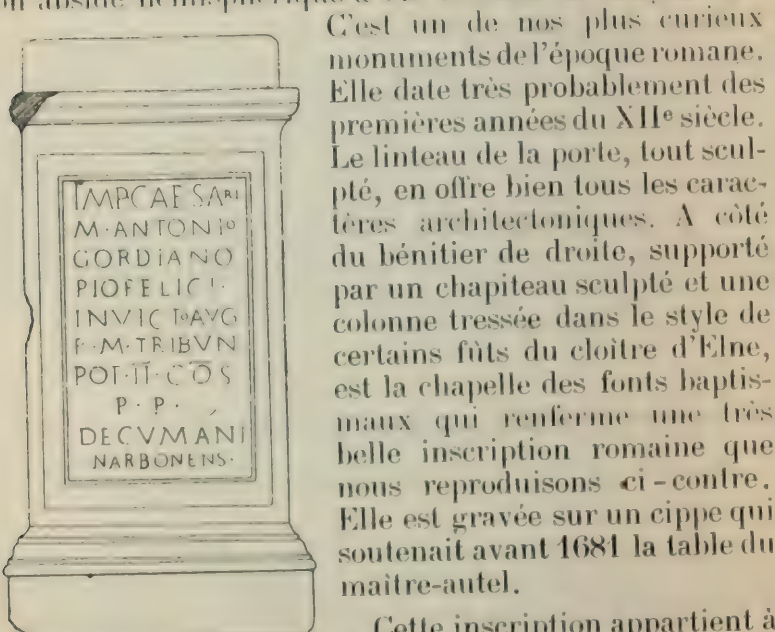
5 kil. d'Argelès, 22 kil. de Perpignan, 20 kil. de Céret.

Le village est agréablement situé : de vives et abondantes eaux l'arrosent et de nombreux micocouliers l'ombragent. Le pays est très gai, fertile : le vin, le blé, le maïs, les pommes de terre y viennent aisément.

Saint-André possédait un des plus anciens monastères de Bénédictins du midi de la France. Louis-le-Débon-

naire le prit sous sa protection et lui accorda une immunité pleine et entière (830). Charles-le-Chauve (869), confirma les actes rendus par le fils de Charlemagne. Il nous reste peu de documents pour écrire l'histoire de cette abbaye qui, dès le XIIe siècle, fut donnée à celle de La Grasse. Au XVIe on la voit décliner rapidement et, en 1592, sur la demande de Philippe II, roi d'Espagne, le pape Clément VIII l'unit à celle d'Arles en Vallespir qui, à son tour, fut unie à la cathédrale de Perpignan en 1722. — Le monastère de Saint-André provint primitivement des cellules de Saint-Martin-de-Montbram et de Saint-Vincent-de-Tatzó : les cénobites le construisirent probablement sur les ruines d'un temple romain.

Le temps, puissamment aidé par les révolutions, a emporté le cloître de cette antique abbaye ; mais l'église, consacrée le 17 octobre 1121, est encore debout. Elle est à une nef, avec des chapelles latérales séparées entre elles par des murs épais qui contrebutent la nef centrale. Son abside hémisphérique a été fortifiée au moyen âge.. C'est un de nos plus curieux monuments de l'époque romane. Elle date très probablement des premières années du XIIe siècle. Le linteau de la porte, tout sculpté, en offre bien tous les caractères architectoniques. A côté du bénitier de droite, supporté par un chapiteau sculpté et une colonne tressée dans le style de certains fûts du cloître d'Elne, est la chapelle des fonts baptismaux qui renferme une très belle inscription romaine que nous reproduisons ci-contre. Elle est gravée sur un cippe qui soutenait avant 1681 la table du maître-autel.



Cippe romain de Saint-André.

Cette inscription appartient à l'année 239 ap. J.-C. et se rapporte à Gordien III, créé César par le Sénat de Rome

en 238 et proclamé « Auguste » par les Prétoriens après la mort de Balbin et de Puppien. Le premier janvier 239 il renouvela sa puissance tribunitienne et prit, en même temps les faisceaux (1). La date est donc 239 ; l'attribution est un autel votif à Gordien III. Quant à la signification des mots *Decumani narbonenses*, on ne sait pas encore au juste à qui on doit la rapporter. Les uns disent que les vétérans de la *Dixième* légion, citoyens de *Narbonne*, élevèrent cet autel ; les autres soutiennent que ce sont les fermiers des *Dimes* résidant à *Narbonne*.

Une autre inscription romaine, trouvée il y a quelques années dans l'absidiole Nord de l'église, ferait croire qu'il y avait à Saint-André une curie, un municipe, puisqu'elle parle de *décurions*. Voici cette inscription :

MERCURIO
AUG[USTO]
Q[VINTVS] VALERIUS
HERMETIO
L[OCO] D[ATO] D[ECRETO] D[ECURIONUM]. (2)

Une tradition vulgaire nous enseigne que Tatzó et Saint-André avaient, anciennement, une population assez grande pour fournir *dix-huit cents* jeunes filles à la procession du jeudi saint. Ce qui paraît certain, c'est que vers la fin de l'Empire, une nombreuse population s'étendait d'Argelès à la Pave et d'Argelès à Sorède et à Saint-Genis-des-Fontaines. Saint-André, dont le nom primitif nous échappe, placé dans cette région, à l'entrée presque de la vallée de Montbram qui conduit au col de la Carbassère, dut avoir une réelle importance.

A Saint-André, le touriste quittera le grand chemin pour se diriger, à gauche, dans la direction de l'Albère.

(1) *Imperatori Caesari Marco Antonio Gordiano pio, felici, invicto, augusto, pontifici maximo, tribunicia potestate iterum consuli, patri patriae. Decumani Narbonenses.*

A l'Empereur César Marcus Antonius Gordianus, pieux, heureux, invincible, auguste, souverain pontife, revêtu pour la seconde fois de la puissance tribunitienne, consul, père de la patrie. Les Décumans de Narbonne

(2) A Mercure Auguste, Quintus Valérius Hermetion, l'emplacement ayant été donné par les Décurions.

Il gagnera Sorède par un étroit sentier, tortueux, rocailleux, mais égayé d'arbres touffus, restes des vieilles forêts qui tapissaient ici les flancs de la montagne.

SORÈDE

8 kil. d'Argelès, 20 kil. de Perpignan, 22 kil. de Céret.

Le village (1,391 hab.) est tout-à-fait au pied de l'Albère, dans un site délicieux, rempli de fraîcheur, audessus d'un vallon très accidenté et très pittoresque au fond duquel coule « la Rivière de Sorède. » (1) L'église, de style roman, mérite d'être visitée. Elle est située sur l'un des côtés de l'ancien Château, qui est assez bien conservé, et dont la façade principale donne sur la place publique, très vaste et pleine de mouvement le dimanche.

En entrant dans le village, nous voyons des orangers vigoureux, signe d'une température assez douce ; à côté est un champ ou plutôt une petite forêt de micocouliers. Cet arbre, dont on fait principalement des manches de fouet résistants et flexibles appelés *perpignans*, est cultivé sur une grande échelle dans cette commune. Le liège apparaît sur les escarpements de la montagne avec ses bras tortueux et son feuillage dru et serré. Dans ces parages nichent le catharte alimoche et le milan royal.

La vallée de Sorède est parallèle à celle de La Vall ou de La Massane et n'est pas moins sauvage. A la gorge de la Forge, près du *Mas del Ca* (métairie du chien), nous voyons encore des monuments réputés druidiques. La Rivière de Sorède roule ses eaux limpides avec calme au travers de mille cailloux blancs ; mais lorsque les nuages s'amoncellent et que les pluies tombent sur les montagnes, elle devient un torrent redoutable, qui ronge ses rives avec une avidité terrible et traîne des blocs énormes. Quoique le pays ait été déboisé, il y a encore dans le territoire de Sorède une belle forêt dont l'essence principale est le chêne-vert.

(1) En catalan on dit *Suréda* et *Siuréda*, " lieu planté de chênes-liège " (du mot *suru* ou *siuru* qui signifie liège).

A un quart de lieue au Sud, et dans le lit même de la rivière, surgissent plusieurs ramifications d'une eau minérale que le sédiment ocracé (d'un rouge pâle et mat) qu'elle dépose et le dégagement bulleux dont elle s'accompagne présentent, au premier aspect, comme étant de nature acidulée-ferrugineuse carbonatée. Son nom de *Font-Agra* (Fontaine Aigrelette) représente avec justesse son caractère le plus saillant. On ne peut guère user des eaux de la *Font-Agra* qu'en été : en hiver, le torrent en recouvre les bouillons.

En face, nous voyons la *Cova de la Ména* (Grotte de la Mine) où, dit-on, les animaux ne peuvent pas vivre. Cela n'aurait rien d'étonnant, et ce méphitisme s'expliquerait très bien par la présence de l'acide carbonique qui s'échappe en grande quantité de ses alentours et s'entasse dans cette ancienne « galerie de mine. »

La température de notre eau est de 20° 87c, l'eau de la rivière marquant 17° 50.

Le château d'Ultrère et Notre-Dame « du Château ». — Les ruines du Château se distinguent d'en bas, campées sur un roc qui est bien une « aire de vautours », car le mot *Ultrèra* est la corruption du latin *Vulturaria*. Au-dessous apparaît un point blanc au milieu d'une tache de verdure : c'est la chapelle de *Nostra Senyora del Castell d'Ultrèra*, « Notre-Dame du Château d'Ultrère » On y monte par un chemin tracé en partie dans le roc de la montagne et qui grimpe par de rapides lacets. Mais le pays est si agréable qu'on oublie la fatigue. Sur les bords du sentier croissent le thym, le serpolet, la violette, qui répandent de suaves odeurs, cachés souvent parmi l'ajonc et les bruyères. Bientôt apparaissent les platanes et les houx qui ombragent l'ermitage assis sur une terrasse. De cet endroit le coup d'œil est admirable sur la mer, la plaine, les Corbières, la côte méditerranéenne, qui descend en ligne droite et monotone depuis Leucate jusqu'à la plage d'Argelès. — Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable ici c'est la porte de l'église faite de fragments qui ont appartenu à un monument roman, probablement l'église primitive du Château, dont les ruines pantelantes se profilent là-haut.

De l'ermitage on monte facilement à un col d'où s'aperçoit la vallée de Montbram, mais ensuite il faut aborder la roche abrupte et glissante, et ce n'est qu'en jouant des mains et des genoux qu'on atteint les premières ruines ; on arrive plus facilement ensuite à la partie la plus élevée, à travers des décombres, des murs, des créneaux abattus ou écroulés. Des euphorbes et des dianthes, petits, timides, croissent dans cet amas de ruines. Il est question de ce *castrum* pour la première fois en 672, mais il est probable qu'il avait été bâti par des Romains pour défendre le passage de la Pave, qu'il domine, et protéger leurs établissements de Saint-André et de ses environs.

LA ROQUE

9 kil. d'Argelès, 23 kil. de Perpignan, 19 kil. de Céret.

Un chemin large, bien entretenu, relie Sorède à La Roque, gros village de 1168 habitants (1).

Il ne reste plus que des ruines informes du vieux Château féodal qui appartint à Pons Hug, comte d'Empories, petit-fils et héritier d'Alamanda de la Roca et de Ramon de Vila de Muls (1253). La tour, qui depuis tant d'années dominait la contrée, s'est écroulée en 1890. A l'origine, cette seigneurie ne comprenait guère que des manses dispersés et un certain nombre de petits hameaux ; mais une population importante s'était ensuite groupée sous les murs du Château seigneurial et était parvenue à se mettre à l'abri derrière les murs d'une *cellera* qui embrassait tout le village. Ici, comme ailleurs, l'entretien des fortifications communales était à la charge des habitants, écrasés déjà par d'autres contributions. C'est dans ce Château que se réfugia le premier

---

(1) Mᵉ Carrère a écrit un joli petit livre sur ce village : *Monographie de Laroque-des-Albères et de Sorède*. Céret, Lamiot, 1894. — En catalan, le village s'appelle *La Roca de l'Albéra* ou *La Roca d'Albéra*, mais jamais *de las Albéras*. Ce pluriel est inconnu dans le pays ; il a été forgé par des géographes français qui n'étaient probablement jamais venus ici.



La Roque des Albères.

Vue prise en 1889, avant la chute de la tour.

roi de Majorque quand Pierre III, son frère, vint avec une poignée de chevaliers le surprendre dans Perpignan pour l'empêcher de se liguer contre lui avec Philippe-le-Hardi (1285).

L'église du village, qui doit son origine à une cellule de Saint-Félix, avait été fortifiée au moyen âge et était reliée aux murailles du Château. Le retable du maître-autel, tout en bois doré et sculpté, est fort beau. Les cloches ont été fondues au XVe siècle.

Sur la montagne, à un quart de lieu du Roc du Midi (879 m. d'altitude), on trouve un beau « dolmen » connu dans le pays sous le nom de *Balma del Moro* (Dalle du Maure). Une source jaillit tout près de ce monument mégalithique, où l'on arrive par une pente douce, recouverte d'un beau pavé en grandes dalles que la mousse et le gazon cachent toute l'année. Dans les environs, le pâtre montrera au touriste deux ou trois grottes qui ont été longtemps, dit-il, habitées par les fées. De l'endroit où s'élève la *Balma del Moro* la vue se repose agréablement sur la plaine du Roussillon.

Toute cette partie de l'Albère est encore assez bien boisée et le botaniste pourra herboriser à son aise dans une belle forêt de hêtres et de chênes-verts.

A un quart d'heure au Sud du village jaillit une source appelée *Font del Aram* (Fontaine du Fer). L'eau est de la même famille que celle de la *Font Agra* de Sorède. Sa température est de 15°62. Elle surgit des flancs de la rive gauche de la rivière. Elle est moins abondante que celle de Sorède ; seulement on voit, çà et là, plusieurs écoulements qui, réunis, donneraient encore une quantité d'eau assez considérable. Le site est délicieux et on y vient de tous côtés pendant la belle saison. D'ailleurs, tout le vallon est couvert d'arbousiers, de châtaigniers, de peupliers, de vignes sauvages, qui s'entrelacent avec les clématites et les lierres pour tapisser les escarpements, pour ainsi dire suspendus au-dessus du torrent. Tout pousse ici un peu au hasard et dans un désordre pittoresque

De la fontaine on monte en quelques minutes sur un plateau qui porte les ruines de l'église de *Roca-Vella* ou " Roche-Vieille ", village depuis longtemps disparu.

Il ne faut pas manquer d'aller faire une petite excursion à *Galici*, qui fut une sorte d'ermitage : il ne reste que des lambeaux de sa lourde église. Le lieu est retiré, solitaire, frais, charmant, offrant une belle échappée sur la plaine du Roussillon.

SAINT-GENIS-DES-FONTAINES

9 kil. d'Argelès, 20 kil. de Perpignan, 18 kil. de Céret.

Nous descendons à Saint-Genis par un chemin large et facile (4 kil.). En passant, jetons un coup d'œil sur l'ermitage de Notre-Dame *de Tanya*, plein de fraîcheur et de solitude.

Nous apercevons bientôt un massif de pins parasols du plus bel aspect et des touffes de lièges, puis les premières maisons de Saint-Genis-*des-Fontaines* (*Sanctus Genesius de Fontanis*). Ce village est un des points les plus agréables de cette magnifique contrée. Il doit son nom aux sources nombreuses qui jaillissent dans ses environs et jusqu'au pied de ses premières maisons.

Une abbaye de Bénédictins existait du temps des Carolingiens à Saint-Genis-des-Fontaines. On raconte qu'elle fut détruite par les Normands et reconstruite en 981, sous le gouvernement et avec l'aide de Gausfred, premier comte de Roussillon. En l'an 1000, il s'y tint un synode ou concile provincial présidé par Aymeric, archevêque de Narbonne. En 1507, le pape Jules II, ordonna que l'abbaye de Saint-Genis serait unie à celle de Montserrat, en Catalogne.

L'église de l'ancien monastère existe encore, convertie en église paroissiale. C'est un des beaux spécimens de notre architecture romane. Le linteau de la porte surtout est remarquable. La ressemblance avec celui de Saint-André est frappante, mais c'est celui-ci qui a évidemment servi de modèle. C'est un monolithe de 2^{m} 20 de longueur sur 0^{m}70 de largeur moyenne. La différence de hauteur entre les deux extrémités de la pierre est très sensible à l'œil ; la pierre a donc la forme d'un quadrilatère irrégulier. « Au centre, Dieu le Fils assis, barbu,

pieds nus, couronné du nimbe crucifère, bénissant de la main droite, et la main gauche appuyée sur un livre fermé que soutient le genou. L'auréole perlée qui l'environne est formée par deux cercles inégaux qui se coupent et sont raccordés aux points d'intersection par une touffe de feuillage ; deux anges agenouillés la soutiennent. » De chaque côté sont trois arcades en plein-cintre logeant des personnages tête nue et drapés dans des robes aux larges plis. Une guirlande de feuillages courants encadre tout le sujet. Immédiatement au-dessus de la bordure supérieure se développe, sur deux lignes, une inscription qui est interrompue au milieu par le grand cercle de l'auréole qui touche à cette bordure. L'inscription est gravée en creux tandis que tout le reste est en relief plat de l'époque.

La voici :

ANNO VIDESIMO (*sic*) QVARTO, RENNANTE (*sic*) ROBERTO REGE, WILIELMVS GRATIA DEI ABA (*sic*) ISTA OPERA FIERI JVSSIT IN ONORE SANCTI GENESII QVE (*sic*) VOCANT FONTANAS, c'est-à-dire, « *l'an 24 du règne du roi Robert, Guillaume par la grâce de Dieu abbé, a fait faire cet ouvrage en l'honneur de Saint-Genis qu'on appelle les Fontaines* ». — C'est donc à l'année 1019 ou 1020 que remonte la construction de la porte actuelle de l'église de Saint-Genis. (1)

A droite et à gauche de cette même porte, dans le revêtement du mur, sont encastrées plusieurs pierres tumulaires.

L'église a la forme d'une croix ; sa nef unique est terminée par une abside à chevet hémisphérique flanquée dans chaque transept d'une abside secondaire. A droite, en entrant, on voit le bénitier qui, à l'instar de celui de Saint-André, se compose d'un fût de colonne fiché en terre et d'un joli chapiteau roman sur lequel repose la cuvette. On remarquera, appendu au mur de gauche, un tableau aux couleurs sombres représentant Notre-Dame de Montserrat avec cette légende latine : *In monte Serrato sedet*.

Le cloître de la vieille abbaye bénédictine existe encore

---

(1) Voyez *Epigraphie roussillonnaise*, par Bonnefoy, pp. 174-176.

mais il est bien défiguré. Il date très probablement du XII[e] siècle. Les arcades des galeries Sud, Est et Nord ont été murées ; de celle de l'Ouest il ne reste que trois arcades dont une donne accès dans le préau. Dans la galerie du Sud, qui sert aujourd'hui de cave à huile, se trouve l'épitaphe de l'abbé Gausbert mort en 1234, laquelle ne comprend pas moins de dix-neuf vers hexamètres. On remarquera dans la même galerie une tombe qui, dit-on, n'a jamais été ouverte ; c'est le sarcophage d'un autre abbé.

Le clocher abbatial couronne le centre de l'église, à la rencontre de la nef, de l'abside et des transepts. L'une des cloches porte la date de 1451.

Le territoire de Saint-Genis est très fertile. Il peut, sans tenir compte des nombreuses sources qui jaillissent de tous côtés, puiser encore au Canal des Albères, au Canal de Palau et à la Rivière de La Roque. Le blé, le seigle, tous les légumes du pays y viennent avec facilité. La vigne y donne un vin excellent et les oliviers une huile de premier choix.

Villelongue dels Monts et Montesquieu. — Au sortir de Saint-Genis nous reprenons le grand chemin que nous avons quitté à Saint-André et nous nous dirigeons vers le Boulou en infléchissant vers le pied de l'Albère.

Nous voyons à notre gauche (2 kil.) Villelongue-dels-Monts et, plus loin (2 kil. de la route), Montesquieu avec les ruines de son Château.

A l'entrée de Montesquieu, à droite, la *Font Vella* offre un site absolument charmant, sous un large figuier au feuillage vert et lustré Micocouliers, ronciers, clématites, sureaux, pariétaires s'accrochent aux parois ruisselantes de perles d'eau. La rivière qui passe au-dessous est peuplée d'un monde de peupliers, de saules, de figuiers ; elle descend des flancs verdoyants du Saint-Christophe à travers de gros blocs tout blancs qui lui font faire des cascades du plus bel effet. — Le portail de l'église de Montesquieu est simple, mais très ancien et très curieux.

Dans les derniers jours de l'année 1793 se livrèrent ici

d'héroïques combats où fit ses premières armes un jeune officier destiné à devenir maréchal d'Empire, le capitaine Lannes.

Non loin de Villelongue est un endroit qu'on appelle le *Vilar*, qui fut habité par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. L'église de Notre-Dame, qui date de l'époque romane, est très intéressante avec ses trois absides.



Chapelle ruinée au Pic Saint-Christophe.

Le Pic Saint-Christophe s'élève au-dessus de Montesquieu : son altitude est de 1001 mètres. De ce point la vue s'étend sur tout l'Ampurdan et embrasse tout le Roussillon avec ses villages, ses chemins de fer, ses routes, ses rivières bordées d'arbres et de prairies, ses jardins, ses vignes semées sur les côteaux et sur la plaine. Le Pic Saint-Christophe est dominé par le *Pic del Orri* (1030 m. d'alt.) et par le *Pic Néulos* (nébuleux), qui est à 1357 m. d'altitude et constitue le point culminant de l'Albère. Quant au Pic des Trois-Termes, situé au sommet du *Coll del Ollat* (frontière d'Espagne), il offre un des sites les plus imposants des Pyrénées orientales.

On voit, en effet, de là, les trois chaînons de l'Albère, séparés par des vallées remplies d'arbres, rayonner vers trois points de l'horizon. Au Nord le Bois noir cache l'origine du vallon de La Roque ; à l'Ouest le Ravin de Rom se dirige du côté du Perthus et des Cluses ; au Sud le Llobrégat descend vers la Jonquéra. Plus loin apparaissent les campagnes de la Catalogne ; à l'Est s'arrondis-

sent les rivages de la mer en deux arcs immenses : à gauche, le golfe du Lyon, à droite, celui de Rosas.

Il y avait une forteresse au Pic Saint-Christophe ; elle est citée dans un acte de 1095 sous le nom latin de *Castrum Sancti Christophori* ; en catalan on disait *Sant Christau* ou *Castell d'Albéra*. Plus bas était la paroisse de Saint-Martin et Saint-Jean d'*Albéra*. Ce nom désigne la partie montagneuse dont le Pic Saint-Christophe est le point culminant. Plus tard, le *Mons Albaria* ou *Mont Albéra*, désigna la chaîne depuis le Perthus jusqu'à la mer. Quant au pluriel « les Albères », nous avons déjà dit qu'il a été forgé par les géographes français depuis peu de temps.

La route passe à la métairie de la Trompette-Basse, bâtie sur un terrain d'origine glaciaire, et rejoint la route d'Espagne à quelques minutes en amont du pont du Boulou.

II

D'ELNE A ARLES-SUR-TECH

PAR LA VOIE FERRÉE

ORTAFFA. — 1re Station

6 kil. d'Elne, 17 kil. de Thuir, 15 kil. de Perpignan.

Ortaffa, ou plus régulièrement Ortafa, est bâti en amphithéâtre sur le versant méridional d'une colline au sommet de laquelle se trouve l'ancien Château. Il forme un village de 400 habitants, adonnés à la culture de la vigne et des plantes maraîchères. Pays très arrosé, très frais et très productif.

D'Ortaffa on va à Brouilla (3 kil. S.) par le chemin d'intérêt commun n° 10 qui se continue jusqu'au Boulou.

BROUILLA. — 2e Station

7 kil. d'Elne, 17 kil. de Thuir, 17 kil. de Perpignan.

L'église de Brouilla a un aspect misérable, mais son portail est très gracieux avec ses colonnes et son tore couvert d'entrelacs. Ses marbres, ses sculptures et sa couleur rappellent admirablement les portails de Villefranche et d'Espira-de-l'Agli. On est vraiment étonné de trouver ce beau travail du XIIIe siècle sur les murs de ce pauvre monument. Brouilla est d'ailleurs tout petit et ne compte guère plus de 430 habitants, mais il est égayé par de riches cultures et par des masses de verdure qui s'étendent jusqu'au Tech. Il communique avec Saint-Genis par un beau pont récemment construit.

BANYULS-DELS-ASPRES. — 3e Station

10 kil. d'Elne, 14 kil. de Céret, 16 kil. de Perpignan.

Le village 756 hab.) est situé sur un monticule, à 115 mètres d'altitude, d'où il domine tout le cours inférieur du Tech, depuis Argelès jusqu'à Céret.

Au moyen âge, Banyuls-dels-Aspres était entouré de murailles qui existent en grande partie. En 1793, pendant que notre armée de la plaine s'épuisait en vains et sanglants efforts contre les retranchements du Boulou, Banyuls servit de quartier général.

Le village primitif était situé au Nord, près de Saint-Jean-la-Celle, dans un lieu connu dès le XVe siècle sous le nom de *Vila Vella*. En 1873 on en a découvert le cimetière. Le village était donc situé dans une partie basse où se trouvaient des sources et des mares d'eau dont la présence est signalée par les noms de *Salitar* et de *Font Clara* portés par des quartiers de terrain. On s'explique facilement ainsi que le village primitif se soit appelé *Balneum*, comme on peut le voir par un diplôme de 981. Il faut visiter l'église Sainte-Anne, qui est très ancienne.

Plus nous approchons du Boulou, plus le cours du Tech s'élargit et s'allonge : les villages qui tapissent les flancs de l'Albère depuis Argelès jusqu'à Montesquieu, montrent leurs maisons groupées autour de leurs vieux clochers.

LE BOULOU. — 4e Station

16 kil. d'Elne, 8 kil. de Ceret, 22 kil. de Perpignan.

Le Boulou est une petite ville de 1,800 habitants, située sur la rive gauche du Tech et à cheval sur les routes nationales nos 9 et 115. Elle perdit beaucoup à l'époque où fut établi le chemin de fer de Perpignan en Espagne par Cerbère ; c'était un important relai pour les diligences qui allaient à Barcelone par la route nationale no 9, et la plupart des marchandises exportées du Languedoc et du Roussillon en Espagne passaient par ici. L'industrie

principale actuellement est celle des bouchons et des semelles de liège.

Quelques archéologues mettent au Boulou une station de la *Via Domitia* désignée par les anciens “ Itinéraires ” sous le nom de *Stabulum* qui, en latin, signifie *étable* (*estable* en catalan). Que *étable* et *estable* viennent de *stabulum*, cela ne fait aucun doute, mais que notre Boulou ait la même origine grammaticale, c'est ce qu'on ne saurait admettre. Tous les actes antérieurs à la réunion du Roussillon à la France ne donnent à ce village que sa véritable dénomination de *lo Volo*. Quant à celle de *Le Boulou*, ce n'est que la représentation de la prononciation catalane, qui met un *b* à la place du *v* et donne à l'*o* le son de *ou*. Mais que signifie donc *volo* et d'où vient le mot ? Nous l'ignorons, mais il semble avoir chez nous le sens de « côte rapide », ce qu'on appelle une *riba* dans les langues romanes.

Le Boulou était fortifié et il existe encore des restes de ses anciennes murailles qui étaient flanquées de tours, On voit, par un acte de 1307 qu'il y avait un *barri* ou faubourg « à la tête du pont par lequel on entrait dans la *cellera* de la ville ». Cette enceinte fortifiée portait aussi le nom de *Castell*, comme à Thuir et à Fourques. Dans certaines parties on peut remarquer cette manière de bâtir des Arabes qui consiste à élever des murs en cailloux noyés dans une grande quantité de mortier, ou à construire deux murs d'épaisseur moyenne à une petite distance en style réticulaire, et à remplir ce vide de terre battue, de pierres brisées ou de cailloux. Plusieurs villes d'Espagne ont des constructions semblables qui résistent à l'action du temps depuis plusieurs siècles et dont la force est extraordinaire. L'une des portes appelée *lo Portalet* a été démolie en 1848 par les soins de l'administration des ponts-et-chaussées aux fins d'y faire passer la nouvelle route nationale nº 9 se dirigeant vers le Perthus.

Le Boulou, ancienne dépendance des barons de Montesquieu, acquise par le domaine royal au commencement du XIVᵉ siècle, dut à son importance militaire et à sa situation sur le passage de la route d'Espagne, des privilèges fort étendus. Il devint une véritable ville de

poblacio sous le règne de Jean Ier d'Aragon. Ses privilèges furent maintenus par Ferdinand et par Philippe II (1585). Ce dernier avait chargé son héritier présomptif de veiller au plein effet des *fors* municipaux du Boulou.

L'église date du XIe siècle. Son portail est en marbre blanc et d'une grande élégance : c'est du beau style roman. Le cavet de la corniche est orné de divers bas-reliefs qui représentent l'histoire de la naissance de Jésus-Christ, avec les costumes du XIe siècle. A noter principalement « le bain de l'Enfant Jésus. » Sur le côté droit de la porte, on verra la pierre tumulaire d'un certain Pierre de Casells (1220). L'inscription est ornée d'un cadre soigneusement sculpté.

Dans l'intérieur de l'église, on examinera quelques peintures sur bois dont la composition est bonne. Une autre curiosité est un de ces petits sarcophages dans lesquels on recueillait les ossements des défunts, bien longtemps après leur mort. Nous en avons déjà signalé un à Elne et un à Saint-Genis. Il y en a deux à Serralongue, un à Montferrer, un à Oms et un à Fuilla. Celui du Boulou porte la date de 1347.

DU BOULOU AU PERTHUS ET EN ESPAGNE

PAR LA ROUTE NATIONALE N° 9.

Etablissement du Boulou. — Au sortir du Boulou, la route d'Espagne descend au bord du Tech qu'elle franchit sur un beau pont suspendu dont la travée, reposant sur des culées de marbre, a 120 mètres d'ouverture.

Après avoir gravi une petite côte, on laisse à gauche la route d'Argelès-sur-Mer et, bientôt après (2 kil. du Boulou), on arrive à l'établissement connu sous le nom de *Le Boulou*, qui lui vient d'une source appelée *Font del Volo* « Fontaine du Boulou », et située à l'entrée du *Correch de Sant-Marti* « Ravin de Saint-Martin ». Ce ravin a divisé les territoires des deux communes du Boulou et de Saint-Martin-de-Fenouillard jusqu'en 1823,

époque où cette dernière, devenue un simple hameau, fut réunie à Maureillas. (1)

Non loin de « la Fontaine du Boulou », située dans ce territoire même, jaillissait la « Fontaine de Saint-Martin » ou *Font de Sant Marti*, située dans le territoire de ce village, comme son nom l'indique. Très probablement ces deux sources furent utilisées de bonne heure par les malades, quoiqu'elles ne fussent point connues *scientifiquement*. Il y avait à Saint-Martin de Fenouillard une cellule dépendante de l'abbaye bénédictine d'Arles, et tout porte à croire que les moines venaient refaire leur santé à cette source dont les vertus curatives étaient connues et fort appréciées. En effet, dans un diplôme de 869 confirmant les possessions de l'abbaye « la Fontaine de Saint-Martin » est formellement désignée : «... et sur la Rivière de Fenouillard, la cellule de Saint-Martin avec la Fontaine », *et super flurium Fullonicas cella Sancti Martini cum ipso fontanile*. La source *de Saint-Martin*, quoique sensiblement plus éloignée de la route que celle *du Boulou*, et quoique située au fond d'une gorge étroite et sinueuse, était presque exclusivement fréquentée par les malades du pays. Aujourd'hui ces deux merveilleuses sources sont captées et depuis soixante-dix ans exploitées industriellement. Un bel établissement s'élève à l'entrée du *Correch de Sant Marti*, dominé par le *Pic de l'Estella*, colline de 317 mètres d'altitude, dont les flancs sont couverts de beaux vignobles.

Les sources jaillissent le long du ravin aujourd'hui transformé en un délicieux vallon. La main de l'homme a creusé dans ces lieux, autrefois sauvages et déserts, des canaux ombragés par des touffes d'arbustes et tracé des promenades qui serpentent sous les arbres touffus. Les orangers poussent en pleine terre au fond de cette gorge, à côté des sources et au milieu d'une végétation presque africaine. C'est que la région où nous sommes jouit d'un climat plus doux que le reste de la chaîne des Pyrénées. Les hivers n'y sont point rigoureux et, quoique *Le Bou-*

---

(1) En catalan on écrivait *Sant Marti de Fenollar* et *Fonollar* ; la première de ces deux formes se montre dès le milieu du XIIe siècle.

lou ne soit pas bien loin du Canigou, dont les flancs et la cime sont couverts de neige une partie de l'année, jamais on n'y voit descendre le thermomètre plus bas que dans les Pyrénées occidentales. Nous ne savons pas même si *Le Boulou* n'est pas plus abrité qu'Amélie, la seule station thermale *permanente* de l'Europe.

Les eaux du Boulou sont acidules alcalino-ferrugineuses et froides. Elles sont très gazeuses, d'un goût agréable, piquant, provoquant l'appétit et facilitant la digestion. Elles ont, depuis longtemps, attiré l'attention des chimistes et des médecins. Carrère signala un des premiers (1756) la vertu de ces eaux ; Anglada (1833) n'hésita pas à les comparer à celles de Spa, si célèbres par les services qu'elles ont rendus aux malades des deux mondes ; Bérard, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, les analysa en 1840 ; en 1863, ce fut le professeur Béchamp qui conclut, non seulement à l'analogie, mais encore à l'identité à peu près absolue de ces eaux et de celles de Vichy. En outre, le savant chimiste n'hésita pas à affirmer leur supériorité, d'abord à cause de leur composition chimique, ensuite à cause de ce fait capital, qu'il a pu constater lui-même bien des fois, à savoir que les malades supportent plus facilement les eaux du *Boulou* que celles de Vichy.

Le Boulou possède aujourd'hui quatre sources principales : *du Boulou*, *de Saint-Martin-de-Fenouillard*, *Clémentine* et *du Milieu*. Les trois premières sont exclusivement employées en boisson ; la dernière est presqu'exclusivement réservée aux bains, aux douches et aux affusions.

Il y a un peu plus d'un demi siècle, quelques personnes s'associèrent pour exploiter ces eaux ; elles se bornèrent à capter et à utiliser *la Fontaine du Boulou* en raison de sa proximité de la route, méconnaissant ainsi la supériorité incontestable de la source de *Saint-Martin*. On a, depuis, capté cette dernière et, ce qui n'est pas moins heureux, découvert la source *Clémentine*.

M. Béchamp donne aux *Bains du Boulou* le nom typique de *Vichy-du-Midi*, qui est suffisamment autorisé par la ressemblance que nous avons indiquée entre les eaux de ces deux stations balnéaires.

Analyse de M. le Prof^r Béchamp *Composition pour un litre*	SOURCES		
	Boulou	Saint-Martin	Clémentine
Acide carbonique libre	2g341	1g5950	1g7748
Bicarbonate de soude hydraté	3.720	5.978	6.474
Bicarbonate de potasse	0.089	0.208	0.199
Bicarbonate de strontiane	»	»	»
Bicarbonate de baryte	0.003	»	»
Bicarbonate de lithine	traces	traces	traces
Bicarbonate de chaux	1.475	0.941	1.021
Bicarbonate de magnésie	0.599	0 305	0.779
Bicarbonate de manganèse	0.002	»	»
Bicarbonate de protoxyde de fer	0.015	0.024	0.025
Sulfate de soude anhydre	0 00403	0.006	0.0069
Phosphate de soude	0.00114	traces	traces
Arséniate de soude	traces	traces	traces
Chlorure de sodium	8.88063	1.071	1.1407
Alumine	0.0013	0.004	0 004
Glucine	»	0.004	0.004
Acide nitrique	traces	»	»
— borique	traces	»	»
— silicique	0.0785	0.052	0.068
Oxyde de cobalt, de nickel	traces	traces	traces
— de cuivre	0.00015	traces	traces
Acides organiques volatils	»	traces	traces
Matière organique fixe	traces	traces	traces
	9g2097	5g375	10g6687

D'autres analyses, celles du chimiste Wilm, de l'ingénieur Carnot, sont venues confirmer « le travail si soigné et si consciencieux de M. Béchamp. » Ce qui a permis au docteur Joseph Massot de dire avec juste raison : « Il n'est pas possible d'hésiter sur la dénomination à donner aux eaux du *Boulou*. C'est bien, dans toutes les analyses, le bicarbonate de soude qui les caractérise, et en telle quantité qu'il oblige à les qualifier de fortes. Elles doivent donc être rangées, dans la classification chimique, à côté de celles de *Vichy* et de *Vals*, et former avec elles seules, en France et presque au monde, l'espèce des ***bicarbonatées sodiques fortes.*** »

Saint-Martin-de-Fenouillard. — L'église de Saint-Martin-de-Fenouillard, qu'on trouve à une faible distance de l'établissement du *Boulou*, est vulgairement

appelée église de *la Mahut* (prononcez *Maout*) ; on ne sait trop à qui ou à quoi rapporter cette dénomination.

Elle possédait des peintures murales du XIIe siècle d'un excellent caractère et d'une bonne composition ; ce qui en reste le fait du moins comprendre ; on voit aussi sur les murs des traces d'inscriptions latines. Au-dessus de la porte d'entrée on distingue la Sainte Vierge assise dans une auréole en losange, les mains élevées et la tète couverte d'une coiffure cylindrique. Au-dessous étaient d'autres figures qui ont disparu lorsqu'on a ouvert la porte actuelle, car la porte primitive était au milieu de la nef. La représentation de Dieu le Père avec son cortège ordinaire occupe un grand tiers de la voûte. Ces peintures murales procèdent du même genre que celles de l'église de Saint-Savin (Vienne), dont la description a été publiée en 1850 par le Gouvernement avec un texte rédigé par Prosper Mérimée.

Nous avons vu plus haut qu'un document de 869 mentionne un petit sanctuaire à Saint-Martin-de-Fenouillard. La partie orientale de la chapelle actuelle date probablement de cette époque ; M. Brutails croit qu'elle est « peut-être le plus ancien spécimen de l'architecture religieuse resté debout sur le sol du Roussillon. » (1) Nous sommes donc ici dans une de nos localités les plus intéressantes au point de vue archéologique.

L'Ecluse (11 kil. E. de Céret, 28 kil. S. de Perpignan). — Nous reprenons la route nationale n° 9, qui remonte la vallée de Rom. Nous laissons à droite le Chemin de grande communication n° 2 *bis* qui conduit à Céret par Maureillas et, après trois quarts d'heure de marche depuis Saint-Martin, nous atteignons *la Clusa d'Avall*, qui, avec *la Clusa d'Amont* et *la Clusa del Mitj*, forme la commune de *la Clusa*. L'orthographe adoptée aujourd'hui, *L'Ecluse*, n'a qu'un lointain rapport avec le nom primitif du village : c'est évidemment le pluriel *Las Clusas*, prononcé " les Cluses ", qui a donné naissance à cette appellation vicieuse.

---

(1) Dans ses *Notes sur l'art religieux du Roussillon*, où nous avons souvent puisé d'excellentes indications.

Il est fait mention pour la première fois des Cluses en l'an 672, à propos de la révolte de Paul, duc ou commandant de la province de Septimanie, contre Wamba, roi des Wisigoths d'Espagne. On peut encore reconnaître facilement, à *La Clusa d'Amont*, l'enceinte ou le plan de trois châteaux dont un seul, celui de la rive droite, au Nord, peut être attribué en toute certitude à l'époque romaine ; celui du Sud, sur la même rive, appartient à la période féodale ; quant à celui de la rive gauche, désigné aujourd'hui sous le nom de *Castell dels Moros* (Château des Maures), il suffit d'en voir les ruines actuelles pour reconnaître que, soit par le plan, soit par la construction, elles remontent à une époque différente. Cependant, certaines parties de la face Est, assises sur les rochers au-dessous desquels passait le chemin, ont toutes les apparences d'une construction plus ancienne que le reste, et nul doute qu'il n'y ait eu là, dès les temps les plus reculés, une tour ou une défense quelconque dont l'action se reliait à celle du château bâti sur les escarpements qui se dressent de l'autre côté de la rivière. C'est, croyons-nous avec Alart, cet ensemble de fortifications qui, sous les Romains et sous les Wisigoths, était désigné sous le nom de *Clausuras* et *Clusas* (les Clôtures), quoique, en fait, il n'y eût qu'un seul château.

La route a été déviée dans ces derniers temps. Elle passe aujourd'hui au fond du vallon ; l'ancienne semblait construite en défi des précipices affreux de la gorge. La montagne est couverte de lièges dont les branches tourmentées projettent, jusque dans les plus profonds recoins, une ombre épaisse et bienfaisante. Le tronc, quand il n'est pas dépouillé de son écorce, est rugueux comme un rocher ; autrement, il prend une teinte rougeâtre, et on dirait que le sang coule des blessures qu'on lui a faites.

A mesure qu'on monte la pente de l'ancienne route, l'œil découvre de plus en plus le Fort de Bellegarde, bâti au sommet d'une colline en pain de sucre dont le pied forme deux passages par lesquels on pénètre en Espagne : le col du Perthus, que suit la route nationale, et le col de Panissars ou *del Priorat*, pratiqué par les piétons, mais

que, pour des motifs de défense de frontière, le Génie militaire s'est étudié à rendre infranchissable.

Ces deux passages ont été fréquentés dès la plus haute antiquité ; dans les environs s'élevaient probablement les *Trophées de Pompée,* élevés sur la voie romaine, tout près de la station de *Summo Pyrenæo* (Sommet des Pyrénées). Ce n'est qu'après avoir franchi le défilé des Cluses, comme on le voit, qu'on pouvait atteindre les deux cols.

Quand on a dépassé « le Château des Romains » on continue à monter la côte, puis on traverse la rivière de Rom sur un pont de construction récente.

Le Perthus et le **Fort de Bellegarde** (14 kil. E. de Céret, 31 kil. S. de Perpignan). — Les habitants du Roussillon et de la Cerdagne ont toujours désigné, sous le nom de *ports* (portus, en latin), les passages élevés des montagnes. De là le nom du village du *Portus*. Ce mot s'est transformé en *Purtos* au moyen âge, et les Catalans l'ont prononcé et le prononcent encore *Pourtous*, malgré la dénomination de *Pertus* ou *Perthus* qui a prévalu.

Le Perthus est un petit village de 560 habitants environ, assez commerçant et assez animé. On y fabrique des bouchons de liège et des manches de fouet en micocoulier dits *perpignans*. La suppression du service international des diligences entre Perpignan et Gérona lui a porté autant de préjudice qu'au Boulou. Il avait été érigé en commune en 1848 ; avant cette époque, son territoire faisait partie des communes d'Albère et de l'Ecluse.

Le Fort de Bellegarde domine les cols ou *ports* du Perthus et de Panissars, et bat un long développement de route vers la plaine de l'Ampurdan. A 3.000 mètres vers l'Ouest, le col *del Portell* ouvre à l'ennemi la vallée de Maureillas dont la direction dispense de passer sous le Fort de Bellegarde pour entrer en France ; mais il est surveillé par des chemins stratégiques récemment ouverts.

Au moyen âge ce Fort n'était qu'une grosse tour ayant des murs de 1m50c d'épaisseur, de 20m de haut et 35m de côté. Une autre tour enfermée dans celle-ci, servait de donjon ; entourée d'un chemin de ronde, un petit ouvrage en

couvrait l'entrée. L'occupation de ce petit poste fut toujours considérée comme très importante, car, pendant la croisade de 1285 dirigée par Philippe le Hardi contre Pierre III, on s'aperçut qu'il ne suffisait pas d'être maître du passage des Cluses pour entrer de France en Espagne ou d'Espagne en France. Il faut probablement attribuer la première pensée du Fort de Bellegarde à Jacques I[er], roi de Majorque ; cependant ce n'est que plusieurs années après lui qu'on le trouve mentionné.

Louis XIV, devenu maître du Roussillon, fit fortifier Bellegarde. L'enceinte commencée en 1677 n'était pas terminée lorsque Vauban y vint en 1679 ; il corrigea, autant qu'il put, le pentagone irrégulier en exécution d'après les plans de l'ingénieur Saint-Hilaire, fit raser le donjon et former une enceinte intérieure.

Le Fortin, petit ouvrage à corne, casematé, dont la tête touche à la frontière, est relié au Fort par de longues branches dont l'une est un reste de travaux exécutés par les Espagnols en 1674. Cette année-là, en effet, Bellegarde s'était honteusement rendu aux troupes du Duc de Sant-Germa, qui avait mission de reprendre le Roussillon à la France. Deux redoutes carrées, à machicoulis, éclairent les bas-fonds à l'Est et à l'Ouest ; une troisième, établie au Perthus, bat à petite portée le passage, à l'entrée même du territoire français.

En 1793 le Fort de Bellegarde, commandé par le brave Dubois-Brûlé, se défendit vaillamment contre les Espagnols. Cependant il fut décidé qu'on capitulerait ; mais, sur 21 votants, 7 opinèrent pour qu'on s'ensevelît sous les ruines de la forteresse. Voici les noms de ces hommes héroïques que, plus tard, la Convention voulut connaître et qu'elle couvrit d'applaudissements : le lieutenant-colonel Pradelle et les capitaines Legrand, Chevalier, Enrenaudan, Lallier, Masson, Landelinier, tous volontaires d'un bataillon nantais. En 1794, le commandant espagnol fut obligé de capituler à son tour et de livrer le Fort à Dugommier. Ce brave général y fut inhumé quelque temps après, dans l'angle saillant du côté de l'Espagne. A ce même endroit, il y a quelques années, les autorités militaires du 16[e] Corps d'Armée on fait

élever un modeste monument à la mémoire du vainqueur du Boulou et de la Montagne Noire.

Albère. — Du Perthus se détache vers le Nord-Est un chemin vicinal qui conduit dans la commune d'Albère ; un autre court vers l'Ouest et va à Riunoguès en passant par les flancs orientaux du *Puig Rodon ;* un troisième mène à *Las Illas*, empruntant un moment la route stratégique qui relie le Fort de Bellegarde au Pic Calmellas (729 mètres d'altitude).

La commune d'Albère ne forme pas d'agglomération. Elle est composée de métairies éparses, assez éloignées les unes des autres. Elle comprend deux quartiers : Saint-Jean et Saint-Martin, reliés par un chemin qui conduit à Récasens (Espagne) par le *Coll Forcat.* Le quartier de Saint-Jean couvre les pentes qui dévalent du Pic Saint-Christophe ; celui de Saint-Martin s'appuie à la frontière. Ils forment comme deux petites vallées qui mènent leurs eaux vers le Perthus, où se forme le Rom. La fête commune des deux quartiers se célèbre le deuxième dimanche d'août et porte le nom de *Roser d'Albéra.* Quiconque veut avoir une idée des vieilles mœurs catalanes doit venir ici ce jour-là. Les *joglars* font le *llévant de taula* à travers les métairies ; les danses, sont très animées ; les étrangers prennent leur repas sous les vieux chênes, assis sur le gazon : ce tableau est fort joli.

L'église de Saint-Martin date du XIe siècle ; son portail est bien conservé : l'église de Saint-Jean est peut-être aussi ancienne, mais on l'a défigurée.

C'est un pays de cultivateurs et de bergers, très avisés, hospitaliers et polis. — En descendant du Pic Saint-Christophe, on trouvera, sur un mamelon qui est situé entre le Mas Oriol et le Mas Justafré un " dolmen " appelé *la Balma de la Christiana.*

Riunoguès (1). — Le village est situé dans un pays de chênes-liège, de pâturages et de seigle, sur un côteau

---

(1) Un acte de 974 signale déjà la *Villa de Rivo Nugario ;* un peu plus tard, en 990 la *villa* est appelée *Rivo de Nugarios.* Son église de Saint-Michel est mentionnée à ces deux dates.

entouré de montagnes, dont il est séparé par un vallon couvert de prairies et de jardinets. Le vent d'Espagne, humide et chaud, en rend le séjour quelque peu désagréable. Les habitants aiment beaucoup la chasse, mais ils négligent très facilement de prendre le "permis", en hommes libres qu'ils sont. Toutefois, s'ils aiment le gibier, ils se nourrissent plutôt de haricots et de pommes de terre : l'*olluda* est un de leurs plats favoris ; ils ont aussi le *farrou*, espèce de gaude ou bouillie faite avec une variété particulière de maïs blanc, grossièrement écrasé.

La fête locale se célèbre le jour de Saint-Michel. Quelque temps avant, l'une des familles du village est chargée de recueillir du seigle : chacun donne selon ses moyens. La veille de la fête, ce seigle, qui a été converti en jolie farine, est converti, à son tour, en petits pains de un quart de kilo chacun. Le lendemain, à la sortie de la messe, on donne un de ces petits pains à chacun des étrangers qui sont venus assister à la fête. On raconte qu'un jour, sur la proposition du maire de la commune, les habitants décidèrent de renoncer à cette coutume, pourtant si louable. Mal leur en prit : la Saint-Michel arrivée, une grêle épouvantable ravagea les récoltes, si bien que, depuis, on ne trouverait pas à Riunoguès un homme capable de demander la suppression de la *bréna* qui est distribuée aux étrangers le jour de la fête.

Las Illas. — Situé presque à la source de la rivière de Maureillas ; pays reculé (13 kil. de Céret), caché, célèbre dans l'histoire locale par les tristes exploits des *Trabucayres*, gens de sac et de corde, bandits dangereux, qui répandirent la terreur dans le pays. " La bande de *Las Illas* ", succédant à d'autres bandes qui avaient été dispersées de 1836 à 1839, s'était formée en 1845. Elle eut son quartier général ici, et les habitants se firent souvent les complices de ces odieux malfaiteurs, dont quelques-uns, les chefs du moins, paraissent avoir agi pour le compte d'un parti politique d'Espagne. " La bande de Las Illas " fut cernée au *Mas del Aloy*, près de Cortsavi ; les uns furent guillotinés, les autres envoyés au bagne (1846).

Le col de Panissars, qui s'ouvre sur l'Espagne à une

courte distance du village de Riunoguès, devait avoir une certaine importance au IXe siècle lorsque les religieux d'Arles jugèrent à propos de l'occuper et d'y fonder une église sous l'invocation de Sainte Marie. Ils s'en dessaisirent au profit du monastère de Ripoll vers la fin du XIe siècle. A partir de cette époque, nous y voyons un prieuré ; de là le nom catalan de *Coll del Priorat.*

Excursion au Pic Néulos. — C'est ordinairement du Perthus que l'on part pour faire l'excursion du *Puig Néulos*, que l'on prononce *Néoulous*. Il faut quitter le village de très bon matin, avant le lever du soleil. En une heure on arrive à Saint-Martin d'Albère. On atteint vite le *Coll del Ollat* (938 m. d'alt.), où l'on trouve *la Reyna de las fonts* (la Reine des fontaines). Après un instant de repos, on grimpe vers le Pic Néulos (1267 m. d'alt.), où l'on arrive vers 9 heures. La côte méditerranéenne, depuis la blanche pointe de Leucate jusqu'aux noirs rochers de Collioure dessine sa courbe sablonneuse; au Sud, le golfe de Roses étend son grand arc ; on distingue très bien la plaine de l'Ampurdan et la Montagne Noire, qui la domine. On descend à la *Font de la Tanyaréda* et, de là, en suivant la crête qui sépare la France de l'Espagne, on va à la *Font del Orri* et au *Coll del Orri* (1000 m. d'alt.) Le site, à l'endroit où coule la Fontaine, est charmant, avec des hêtres majestueux qui bravent depuis longtemps la neige et les tempêtes. On s'y arrête pour déjeuner. Par une pente gazonnée, on arrive au *Coll d'Estaca* (1068 m. d'alt.), au pied du *Puig dels Pradets*, qui est un gros amoncellement de rocs informes. La vue s'étend encore ici, à droite et à gauche, sur l'Ampurdan et le Roussillon. Il faut entrer dans la forêt de Sorède, laissant la crête à droite, puis incliner à gauche et rejoindre le col des Trois Hêtres, à cheval sur le partage des eaux qui vont : d'un côté, dans la vallée de La Vall ou de Montbram, et, de l'autre, dans la vallée de Sorède. En descendant toujours, nous passons sous le *Roch de las Médas* et, peu de temps après, nous arrivons à *Nostra Senyora del Castell* (Notre-Dame du Château). Nous séjournons très peu de temps ici parce que nous voulons atteindre Sorède avant la nuit.

EXCURSION EN ESPAGNE

La Junquéra et Figuéras. — A la sortie du Perthus se dressent les deux bornes en marbre qui indiquent les limites des deux Etats. Ces deux cippes « opistographes » sont la double expédition d'un protocole afférent à la question toujours renaissante de la délimitation pyrénéenne. Ainsi qu'on le verra, ils furent placés en 1764 sous les auspices du comte de Mailly, commandant du Roussillon, pour la France, et du marquis de La Mina, capitaine général de Catalogne, pour l'Espagne.

Avant d'arriver aux deux cippes on trouve un pilier carré, coiffé d'une pyramide quadrangulaire sur les faces de laquelle on a gravé, au Nord et à l'Ouest, le mot *Gallia* (France); à l'Est et au Sud, le mot *Hispania* (Espagne). A partir de ce point, le pays qui s'étend à gauche de la route appartient à l'Espagne; à droite, jusqu'au *Pont appelé du Précipice* dont parle le cippe espagnol (*Puente llamado del Précipicio*), il appartient à la France.

Après avoir dépassé le bureau de la douane on descend la vallée du Llobrégat, rivière qui vient du Pic de Llobrégat (924 m. d'alt.) à l'Est. La campagne offre un aspect désolé : on ne voit que quelques lièges sur les pentes des montagnes.

A la Junquéra (7 kil.) on entre de plein pied dans la vie espagnole et la couleur locale. Le village tire son nom de marécages remplis de roseaux qui se voient encore dans les environs. C'était, sous les Romains, le *Campus juncarius*. Ici se trouvait une station de la voie romaine qui, après avoir traversé les gorges de Cluses et du Perthus, descendait en Ampurdan par *Juncaria*.

Continuant à suivre la vallée du Llobrégat, on passe à côté du pont de Campmany et l'on voit se dresser, à droite, la Montagne Noire ou *Mont-Roig*. C'est non loin d'ici, que fut livrée, le 17 novembre 1794, la terrible bataille où périt Dugommier, mais qui se termina par la déroute des Espagnols. Deux jours après, et sur le même terrain, s'engageait une nouvelle action où La Union, leur général en chef, périt à son tour. Les résultats de cette

journée furent désastreux pour l'Espagne : elle y perdit 300 canons, les bagages de toute une armée et 10000 hommes tués. Ces deux terribles batailles livrées les 17 et 20 novembre sont connues dans l'histoire sous le nom de « Bataille des lignes de Figuières. » Figuéras ouvrit ses portes à Pérignon (28 nov.).

On traverse le Llobrégat, puis, au *Pont de Molins*, la Muga, et l'on arrive à Figuéras, où la grand'route rejoint la voie ferrée que nous avons vue à Port-Bou.

Bien qu'elle n'intercepte aucun passage et n'appuie aucune ligne de défense, cette ville n'en a pas moins une importance considérable. Sa citadelle connue sous le nom de *Castillo de San-Fernando* est très vaste, très belle et bien fortifiée, ce qui n'a pas empêché les Français de s'en emparer à chaque guerre Aussi, on entend souvent les Espagnols dire « que la citadelle est à eux en temps de paix, mais qu'elle appartient aux Français en temps de guerre. »

Toute la partie qui s'étend à l'Ouest de Figuéras est déserte, aride, sauvage. Ce ne sont que crêtes et rocs vifs, croupes aux flancs décharnés, que moirent des lambeaux d'une végétation sombre, de fougueux torrents roulant dans des gorges ténébreuses, de misérables cabanes en encorbellement sur des abîmes. En fait de communications, on ne trouve que des sentiers en corniche au flanc des ravins. A l'Est, au contraire, s'étendent de belles prairies et des champs bien cultivés. Plus bas, du côté de Gérona, les vallées sont profondes et les torrents rapides ; de grandes forêts couvrent le pays.

[Le touriste qui, du Perthus, se sera aventuré jusqu'à *Las Illas*, pourra rentrer au Boulou par la petite et fraîche vallée de Maureillas. Le chemin, commode et agréable, suit la rive droite du torrent, par la chapelle Saint-Louis et la forêt. A un kilomètre environ avant d'arriver à Maureillas, il faut franchir la rivière pour aller visiter les ruines de la chapelle de Saint-Jean de Mauranells, qui est très ancienne et très intéressante au point de vue archéologique. On remarquera que l'abside a une profondeur supérieure à la moitié de sa largeur ; en dépit des contreforts qu'on avait ajoutés pour contenir les murs latéraux, ceux-ci se sont écartés et les voûtes sont tombées. — Maureillas est un gros village de 1400 habitants, assis sur un côteau qui domine la rive droite du torrent.]

SAINT-JEAN-PLA-DE-CORTS — 5e Station.

20 kil. d'Elne, 4 kil de Céret, 25 kil. de Perpignan.

En sortant de la station du Boulou la voie ferrée longe à une faible distance la route nationale 115, qui, à partir du Boulou, remonte la vallée du Tech jusqu'à la Preste. Saint-Jean, qui ne compte que 640 habitants, est le lieu le plus important d'une plaine fertile comprise entre le Boulou et le Pont de Céret, couverte d'arbres fruitiers et de métairies dont la plus importante est devenue le beau Château d'Aubiri.

Saint-Jean-Pla-de-Corts est aussi appelé Saint-Jean-de-*Pagès*, du nom de l'un de ses anciens seigneurs. On voit encore les restes d'un Château fort élevé en 1189 par Bérenger Castlan et l'abbé d'Arles. Comme toutes les forteresses du Vallespir se trouvaient sous la dépendance féodale du vicomte de Castellnou, l'abbé, après avoir obtenu d'Alphonse Ier le privilège de bâtir le Château de Saint-Jean-Pla-de-Corts (*Castrum Sancti Johannis de Plano de Curtibus*), dut se munir d'une autorisation spéciale du vicomte. — Il va sans dire que, malgré toute l'érudition de quelques braves gens de ce village, il n'y a jamais été tenu de *Corts* ou *Cortes*. Saint-Jean s'appelait déjà *de Corts* en l'an 976, c'est-à-dire plus de trois cents ans avant que l'on célébrât de *Corts* en Catalogne et qu'on songeât à leur donner ce nom. Depuis le IXe siècle, le mot *curtis* ou *cortis* s'emploie pour désigner la clôture des manses rurales ou *masos*. Nous retrouverons ce mot dans celui de Cortsavi (*Curtis Savini*, qui veut dire « Ferme de Savin »).

CÉRET. — 6e Station

24 kil. d'Elne, 31 kil. de Perpignan.

Céret est une ville de 3760 habitants, chef-lieu du deuxième arrondissement, située à mi-côte sur le versant Nord du *Bolaric* ou *Bularic*, montagne de 1035 mètres d'altitude, et à 2 kil. Sud-Est de la station.

Vers 1825 on a découvert, rue *des Nobles*, en construisant une cave, des tombeaux qui portaient les marques d'une très haute antiquité. De plus, on trouve dans le canton le souvenir de traditions qui remontent au moins aux premiers siècles du moyen âge : tels sont les contes fatidiques attachés à des fontaines, la croyance à certaines guérisons merveilleuses, notamment celle de la préparation de l'agaric à un moment de la pleine lune (*lo flamench*). Le paysan vous montrera encore, sur la montagne, les traces gigantesques de l'Hippogrife, *las ferraduras del cavall de Rotlan*. Roland, le paladin fameux, neveu de Charlemagne, a laissé d'autres souvenirs dans ce pays ; nous le retrouverons jouant aux palets avec des quartiers de roche aux environs de Cortsavi et de Saint-Paul-de-Fenouillèdes. A Céret, un jour qu'il était de mauvaise humeur, il prit une grosse barre de fer et la jeta avec tant de force qu'elle passa par-dessus la tète du Bularic et alla s'abattre sur la place de Massanet de Cabrenys, où l'on peut encore la voir.

Céret n'est nommé, dans les documents qui nous restent, qu'à partir du IX[e] siècle. Cette petite ville eut de tous temps des seigneurs particuliers, et ses *privilèges royaux* ne datent que du XVII[e] siècle. A cette époque quelques villes seigneuriales profitèrent de la période agitée de l'occupation française, de 1641 à 1660, pour obtenir l'usage des franchises et libertés dont les autres villes du Roussillon jouissaient depuis des siècles : telles furent Ille et Céret.

En 1282, Guillaume et Ava (1), sa femme, concédèrent à la généralité de leurs vassaux de cette ville, représentés par dix-sept d'entre eux, la création de quatre consuls annuels, au choix de la population pour la première fois et, par la suite, à celui des consuls sortant de fonction à la Saint-Jean de juin. Mais les élus dont il s'agit ne devaient recevoir l'investiture qu'après serment prêté entre les mains du seigneur et de son bayle. Guillaume suivit, l'année après (1285), le roi d'Aragon dans son

(1) Ave tenait la seigneurie de Céret de son père, Pons de Vernet, qui la tenait lui-même en fief pour les comtes d'Empories. Guillaume était vicomte de Castellnou.

expédition d'Afrique. En 1301, il devait être absent de nouveau puisque nous voyons dame Ave, sa femme, donner, cette même année, aux habitants de Céret, son droit d'*host* et de chevauchée. Comme il faut conclure de cet abandon le privilège de *main armée*, il s'ensuit que la *commune* devait être définitivement installée en ce moment. Quelques années après, en effet, on trouve à Céret des consuls, des conseillers, des clavaires, des surposés, des banniers avec toutes les prérogatives et les privilèges dont les mêmes magistrats et fonctionnaires sont investis à Perpignan. — Le fief de Céret passa à Pierre de Quéralt, mari de Françoise, fille de Guillaume et d'Ave, vers 1312. En 1348, Pierre de Quéralt légua, par testament, ce fief à Gérard son fils ; mais, en 1360, Pierre Blan s'en qualifie seigneur et en confirme, à ce titre, les libertés et les privilèges. Au XV[e] siècle, la seigneurie de Céret appartenait aux vicomtes de Périllos ou Pérellos, et il existe encore quelques pans de murs du *Castell Pérellos*.

En 1660 Marca, commissaire pour la France, et Serroni, commissaire pour l'Espagne, tinrent à Céret les conférences d'où sortit la délimitation définitive de la frontière aux Pyrénées orientales. Marca, qui était un prélat très érudit, profita de sa mission pour faire des recherches précieuses dont il consigna le résultat dans le *Marca hispanica*, ouvrage qui contient des erreurs, mais qui n'en est pas moins indispensable à quiconque s'occupe d'archéologie et d'histoire roussillonnaise. Malheureusement, il contient fort peu de choses sur Céret, qui, d'ailleurs, devait déjà, à cette époque, être très pauvre en archives, car nous savons par un document de 1547 que les Français l'avaient mis au pillage cinq ans avant (1).

Céret ne possède rien de bien remarquable. Dès le XIV[e] siècle la ville avait, au centre de sa partie murée,

(1) Le 20 mai 1547, un notaire de Céret fait savoir qu'il ne peut donner l'expédition de certain acte parce que « *en l'any quoranta e dos son vinguts los Francesos en Ceret y han sequejada la vila y totas las casas y las scripturas que's trobaven en Casa d'En Rocha, sogre de ell.* » (Arch. des Pyr.-Or. B. 427, fol. 172).

une place principale qui fut décorée d'une fontaine surmontée d'un lion acculé. Après l'annexion du Roussillon à la France on y inscrivit cette légende :

Leo factus est Gallus, venite Ceretenses !
Le Lion s'est fait Coq (ou Gaulois),
venez, habitants de Céret !

Cette fontaine porte le nom de *Font dels nou raigs*, à cause des *neuf issues* qu'elle donne à son eau.

Les cloches de l'église datent du moyen âge : *lo Seny vell* (1) fut fondu en 1318 ; quant à *la Pérellona*, elle fut fondue au XVe siècle, sous la domination féodale des sires de Pérellos. Le maître-autel est une des œuvres les plus remarquables du sculpteur Boher, de Villefranche ; il fut exécuté en 1809. L'église a été agrandie à plusieurs reprises aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le portail à arc brisé, mais sans linteau ni tympan, est fort curieux ; il est daté de 1398.

Le couvent des Capucins, dont les bâtisses existent encore, avait été fondé en 1581. En 1648, les Carmes vinrent à leur tour établir une maison à Céret avec le droit d'enseigner. La guerre ne tarda pas à éclater entre les moines des deux ordres. Les Capucins, aidés de quelques fortes têtes de la ville, demandaient l'expulsion des Carmes, mais ceux-ci, très têtus, soutinrent vaillamment la lutte. La Révolution vint qui mit tout le monde d'accord en supprimant Carmes et Capucins.

Les promenades de Céret, ombragées de beaux platanes, sont tracées sur l'emplacement des anciens fossés ; les vieux remparts, flanqués de tours, se montrent encore en plusieurs endroits. Le *Barri* est l'endroit le plus fréquenté de la ville (2).

Céret est la patrie d'Anglada, l'auteur célèbre du *Traité des eaux minérales du département des Pyrénées-*

(1) *Seny*, cloche. En vieux français, *sing* a la même signification. On dit encore aujourd'hui, les *petits sings*, *battre le sing*.

(2) Le mot *barrium*, qui appartient à la basse latinité, et le mot catalan *barri*, qui en est tiré, designent ordinairement *les murs et remparts* d'une ville ; souvent, ils désignent des pâtés de maisons construites à une faible distance du fosse, et alors ils ont le sens de *faubourg*.

Orientales. Né le 18 octobre 1775, il mourut à Montpellier le 19 décembre 1833, au moment même où il faisait imprimer son livre. Il avait professé avec la plus grande distinction la chimie et la médecine légale à la célèbre faculté de cette ville.

Le Pont de Céret. — Ce pont est une des curiosités du pays et il est classé, avec juste raison, parmi les monuments historiques. Il n'a qu'une seule arche, d'une hardiesse inouïe. Avec le pont de Brioude, lequel n'existe plus, le pont de Céret était le plus grand et le plus curieux de l'ancienne France. L'ouverture de l'arche a 45m45c ; sa largeur est de 4m ; la distance de sa clef de voûte au niveau des eaux ordinaires est de 22m30c. On ne peut guère lui comparer aujourd'hui que l'arche du pont jeté sur le Verdon, sous la ville de Castellane (Alpes-Maritimes) (1). Plusieurs archéologues ont prétendu que notre pont remonte à l'époque romaine, à raison de sa forme en plein-cintre ; mais l'architecture gothique ne méconnut point ce genre d'arceau, témoins divers édifices du moyen âge où on le voit employé avec l'ogive. Notre savant ami Salsas a d'ailleurs péremptoirement démontré que le pont fut construit en 1321. Le travail avait été entrepris aux frais de la ville de Céret, mais diverses communes du Haut Vallespir contribuèrent pécuniairement à l'achèvement de cette œuvre magistrale. « Le Pont neuf » récemment construit pour le service de la voie ferrée est très beau et ne fait point mauvaise figure à côté du « Pont vieux ».

Anciennement, dit la légende, Céret ne communiquait avec la rive gauche du Tech qu'au moyen d'une simple passerelle de planches posées sur de gros cailloux. Au moindre orage, les eaux emportaient ce pont rudimentaire. Il vint un jour aux Cérétans une idée fort naturelle : faire un pont solide en maçonnerie ; mais les rives

(1) La muse populaire lui a dédié cette *correnda :*

Ay ! Adéu, Pont de Céret ;
Estas fet tot d'una arcada,
De la mar á Canigo
No te véus qu'una végada.



Les deux Ponts de Céret

du Tech étant fort escarpées, à quel endroit le construirait-on ? On manda les ingénieurs du pays qui, après une sérieuse inspection des lieux, déclarèrent le projet irréalisable. L'un d'eux, pourtant, après bien des hésitations, alléché par la grosse somme offerte, se chargea de l'entreprise et prit l'engagement de la mener à bonne fin dans un an. Notre ingénieur dressa les plans, tandis que les habitants se mirent en mesure de réunir l'argent promis. Les travaux commencèrent et furent poussés rondement. Bientôt les deux culées se dressèrent au *Grau d'Exala*. Les charpentiers établissaient l'échafaudage de la voûte. Malheur ! Un gros orage survint qui fit déborder le fleuve de ses rives ; les eaux emportèrent culées et échafaudage ! Les Cérétans, très contrariés, crièrent contre l'ingénieur qui, cependant, n'eut pas de peine à leur faire comprendre qu'il n'y avait pas de sa faute. Pour se remettre à l'ouvrage il demanda cinq mille ducats de plus. Il les eut. Six mois après, le pont enjambait le Tech avec son grand arc de pierre ; en une semaine tout allait être fini. Les Cérétans jubilaient et félicitaient l'ingénieur. Tout à coup, on entend un terrible et long craquement : les claies de l'échafaudage se rompent, la voûte s'écroule ; plus de pont ! La colère des Cérétans fut à son comble. Ils accusèrent l'ingénieur — et cette fois probablement avec raison — d'être l'auteur de tout le mal et lui signifièrent, par la bouche de leurs consuls, qu'il eût à relever le pont dans le délai de six mois, et cela sans nouvel appel à leur bourse, sinon ils le pendraient haut et court.

Le pauvre ingénieur se remit à l'œuvre ; ce qu'il trima et sua, Dieu seul le sait. Cependant le jour fixé, jour fatal, approchait. La veille tout allait bien ; quelques coups de truelle à donner par ci par là, et le pont était achevé. Mais de larges nuages se trainent sur les cimes du Boularic, puis descendent dans la vallée ; un vent froid, rapide, violent se précipite et tourne dans la plaine ; le tonnerre gronde, les éclairs déchirent les nuages : c'est un orage, une tempête, une trombe d'eau ! Le fleuve descend à grand bruit, se gonfle, ronge ses rives, emporte tout ce qui lui fait obstacle. Le pont de Céret n'est déjà plus ! — L'ingénieur désespéré prit la fuite

par les sentiers de la montagne. Tout à coup une espèce d'homme, grand, maigre, sec, le saisit par le bras.

— « Où vas-tu ? »

— « Que t'importe ; laisse-moi passer. »

— « Je sais qui tu es et je veux te sauver. »

— « Et toi, qui es-tu ? »

— « Que t'importe ; laisse-moi faire Ce soir, à minuit, le pont sera relevé ; seulement, je mets comme condition que tu me livreras le premier vivant qui le traversera. »

L'ingénieur tressaillit de frayeur ; reconstruire le pont en quelques heures ! Le Diable seul était capable d'un pareil effort.

— « Eh bien, que dis-tu de cela ? »

— « J'accepte», murmura l'ingénieur.

Aussitôt une forte odeur de soufre se répandit dans l'air et l'homme disparut ; cet homme, c'était bien le Diable en personne.

Lui parti, l'ingénieur regagna furtivement sa demeure à la faveur des ténèbres. Là, il se mit à réfléchir sur son aventure. Que faire ? Vers onze heures, alors que tout reposait dans le silence de la nuit, il sortit de chez lui et se dirigea vers le Tech ; il portait sur le dos un sac de toile, dont le Diable lui-même n'aurait point deviné le contenu. D'ailleurs celui-ci était fort occupé en ce moment. En effet, fidèle à la parole donnée, il travaillait avec ardeur à la reconstruction du pont, entassant les matériaux avec une habileté digne d'un maître maçon. Notre ingénieur le vit et se blottit derrière un rocher de la rive. Onze heures et demie ! La voûte maintenant se dessinait sous les pâles rayons de la lune qui venait de monter sur la crête de l'Albère. Minuit sonne ! Aussitôt notre ingénieur, qui s'était mis au bout du pont, ouvre le sac d'où s'échappe un gros chat noir dont la queue traîne une casserole de fer. Le Diable posait la dernière pierre, la clé de voûte ; il la laisse échapper pour mettre la main sur ce premier passant, qu'il prend pour un chevalier faisant sonner son armure. « Trompé, trahi », s'écria-t-il en saisissant le matou ! Et il disparut, laissant le pont inachevé Il est resté tel, car tout le savoir des ingénieurs n'a pu réussir à fixer la pierre qui manque.

ENVIRONS DE CÉRET

Les environs de Céret sont des plus agréables. Depuis 1866, époque où on creusa un nouveau canal qui n'arrose pas moins de 1400 hectares de terrain, la production a presque doublé. Les vergers qui croissent sur la montagne voisine, en plein vent, produisent des fruits excellents qui mûrissent de très bonne heure. Les cerises et les noisettes de cette région sont très renommées. Notons ici que Céret est à 170 mètres au-dessus du niveau de la mer et que le climat y est doux et sain.

1° **La Montagne de Céret**. — Le *Boularie* ou *Bularie*, *Font-Fréda* et le *Raz-Mouchez* constituent ce qu'on appelle quelquefois « la montagne de Céret ». On peut gagner ces hauteurs par un sentier qui passe au Mas Carol et aux belles carrières de marbre statuaire, malheureusement sans débouché faute de chemin. A partir des carrières le sentier traverse les terres cultivées et on entre dans le Bois de la Ville, qui se compose de châtaigniers, plantés depuis une soixantaine d'années pour remplacer les hètres et les sapins que l'avidité des habitants de Céret avait coupés ou arrachés. Dans ces derniers temps le Génie militaire a construit un chemin stratégique qui rend très facile l'ascension du Boularic.

Le Bois de la Ville occupe une étendue considérable et va jusqu'à la frontière, au Pic de Raz-Mouchez, qui est à 1440 mètres d'altitude ; le Boularic n'a que 1035 mètres. Entre le Boularic et la masse du Raz-Mouchez se trouve le pic de *Font-Fréda*, qui est un peu plus élevé. Il y avait autrefois ici une glacière qui fournissait de la glace à Céret pendant l'été. De là le nom de *Pou de la Nèu* (Puits de la Neige) qu'on donne à cet endroit. Ce qu'on appelle *Prat de Bitern* est un lieu délicieux, où les *bruxas* du pays viennent tenir le sabbat. Du Raz-Mouchez on peut facilement gagner le Perthus par un chemin mal tracé, mais très pittoresque. On descend à *Nostra Senyora de las Salinas*, en Espagne, et on rentre en France une demi-heure après pour gagner le petit village

de Las Illas. On y passe tant bien que mal la nuit et le lendemain on prend la crète des montagnes. On franchit le col *del Portell*, on laisse à gauche Riunoguès avec ses forêts de lièges, et on ne tarde pas à voir le Fort de Bellegarde qui s'avance en forme de promontoire dans le territoire espagnol. Nous avons déjà conduit le touriste dans cette région ; nous lui conseillons de faire l'excursion dans le sens que nous venons d'indiquer. Il faut avoir effectué ce trajet pour se faire une idée du magnifique aspect de ces montagnes, d'où l'on porte ses regards tout ensemble sur la France et sur l'Espagne.

2° **De Céret à l'Écluse.** — Le trajet de Céret à l'Ecluse est de 7 kilomètres et demi. C'est une des promenades les plus agréables qui puissent se faire dans ce joli coin du département. Il y a des massifs de verdure et des sous-bois qui donnent une sensation de bien-être inoubliable. A moitié chemin environ de Céret à Maureillas, le touriste apercevra, à gauche, l'ancienne chapelle *del Carner*, plus tard appelée de Saint-Georges, aujourd'hui à peu près délaissée. Là se livra, en **1674**, un furieux combat dont le souvenir n'est pas encore effacé de la mémoire des habitants du Vallespir. Ils ignorent les détails de la lutte, mais ils vous diront que les cavaliers furent précipités du haut des berges du Tech et que, de Maureillas, on vint en corvée ensevelir les héros décédés de la journée.

3° **L'Ermitage de Saint-Ferréol.** -- Le voyageur curieux doit faire un pèlerinage à Saint-Ferréol. Cet ermitage est situé sur une colline de la rive gauche du Tech (300 m. d'alt.) à 5 kil. Nord de Céret. Saint Ferréol fut, dit-on, un chef de voleurs. Il lui plut un beau jour de se faire honnête homme, et, pour expier les crimes de sa vie passée et mettre sa conscience en repos, il imagina une mortification qui vaut bien celle des coups de lannière métallique en usage parmi les moines de l'ancien temps. Ferréol se faisait enfermer dans un tonneau hérissé de clous à l'intérieur, et que l'on roulait ensuite du haut en bas de la colline. On le béatifia. Il est considéré aujourd'hui comme le second patron de Céret,

Saint-Pierre occupant le premier rang. On assure que les gens de mauvaise compagnie viennent le vénérer ; c'est une calomnie ; mais ce qui est certain, c'est que beaucoup de boîteux et d'estropiés accourent à l'ermitage dans l'espoir d'une guérison radicale.

L'ermitage de Saint-Ferréol est un des plus fréquentés de notre pays, qui en possède tant. Pendant la fête locale de Céret, on y vient en grand nombre et, le 18 septembre, l'un des jours de cette fête, il y a foire, danses et messe en musique. — Le dimanche qui suit, a lieu à Céret, dans un vaste enclos, une course de taureaux qui a la prétention de ressembler à celles qu'on donne en Espagne. Il est facile de se convaincre ici que les habitants de nos montagnes, et même ceux de la plaine, prennent assez de plaisir à ce genre de spectacle dont les voyageurs français ont tant médit.

A côté de Saint-Ferréol passe la route que nous avons déjà trouvée à Terrats, à Fourques et à Llauro.

4º **Saint-Paul**. — C'est une charmante villa assise sur la rive gauche du Tech, dans un site délicieux, et enfouie dans la verdure et les fleurs. On a retrouvé dans les environs des débris de l'époque romaine ; rien d'étonnant à cela ; tout porte à croire, en effet, que les Romains connaissaient les points les plus élevés de la vallée du Tech, et le chemin qui, de leur temps, montait aux bains d'Arles et de la Preste, passait sous la villa de M. de Bruguère. Nous avons dit plus haut que « le vieux pont de Céret » date de 1321 ; mais, bien antérieurement, il en existait un précisément tout près de la villa Saint-Paul ; on en voit encore les ruines. — Pendant le moyen âge nous voyons souvent cités des individus qui se disent originaires de Saint-Paul, « paroisse de Saint-Pierre de Céret et territoire de Reyners ». La chapelle de Saint-Paul, à laquelle était joint un cimetière avec quelques maisons attenantes, formait, en effet, ce qu'on appelle un *vehinat* de Reyners, qui, lui-même, dépendait de la paroisse de Céret. Au XVe siècle la seigneurie de Saint-Paul était entre les mains de l'illustre famille de Rocaberti.

La fête de la chapelle se célèbre le jour de l'octave de Saint-Paul. Les habitants des environs y viennent en

foule. Ils ont l'habitude d'y apporter force boudins qu'ils font cuire en plein vent, ce qui a fait surnommer la chapelle *Sant Pau de las Boutiffaras*. On l'appelle aussi *Sant Pau dels Ambistadors*, à cause du grand nombre de promesses de mariage qui s'y faisaient.

AMÉLIE-LES-BAINS

32 kil. d'Elne, 8 kil. de Céret, 38 kil. de Perpignan.

En sortant de la gare de Céret, la voie ferrée s'engage dans la haute vallée du « Vallespir ». A l'endroit connu sous les noms de « La Cabanasse » et « Pont de Reynès », elle repasse sur la rive gauche du Tech, laisse le Vilar, traverse sur un haut viaduc le gros torrent dit « la Rivière Ample », regagne, de là, la rive droite à la Forge de *las Amas*, puis de nouveau la rive gauche par un grand pont, à quelques centaines de mètres avant d'arriver à Amélie.

Cette petite ville de 1400 habitants, qu'on appela longtemps « Bains d'Arles » ou « Bains-sur-Tech », prit, en 1840, le nom de la reine Amélie. Ce lieu a été connu des Anciens, mais on ignore comment ils l'appelaient. On a découvert à différentes reprises dans le sol d'Amélie de nombreuses médailles impériales et, en dernier lieu, un four à briques, des meules à grains et des poteries romaines. — Les thermes antiques furent délaissés à l'époque de l'invasion des Barbares ; Charlemagne les donna, vers la fin du VIII[e] siècle, aux Bénédictins d'Arles. Ils restèrent entre les mains de ces moines jusqu'à la Révolution, puis ils devinrent la propriété de la commune d'Arles, qui les vendit, en 1813, à Hermabessière père. « La ville des Bains d'Arles » avait, à cette époque, pris une certaine extension.

Dans les grandes améliorations qu'il apporta à l'établissement, Hermabessière s'étudia à conserver ce qui restait de l'Antiquité. Cette partie consiste dans la grande salle de l'établissement actuel des *Thermes romains*. C'est là que se trouvaient le lavacrum et la piscine où l'on pouvait se livrer à la natation. Dans le voisinage de l'établissement on a trouvé d'autres substructions, telles que les murs

de l'ancienne église, — probablement du XIIe siècle — lesquels ont dû appartenir aux thermes antiques, les restes d'un aqueduc taillé en partie dans le roc vif de la montagne et qui, semble-t-il, amenait à l'établissement les eaux du Montdoni, où l'on voit encore le mur de barrage qui retenait ces eaux au niveau du canal. C'est à ce barrage qu'on donne, fort bizarrement, le nom de *Cascade d'Annibal*.

Aux *Thermes romains* vinrent se joindre les *Thermes Pujade* et l'*Hôpital militaire*. Ensemble, ils font d'Amélie une des stations thermales les plus importantes de France.

L'*Etablissement des Thermes romains* appelé aussi *Thermes Péreire* se compose de « la Salle romaine » qui offre, sur son pourtour, 22 cabinets de bains et douches, et d'une nouvelle salle, de construction assez élégante, qui contient, au rez-de-chaussée : des cabinets de douches, une grande piscine, une salle d'hydrothérapie, un bain de cercle, un bain de siège et à eau courante, une étuve sèche et une petite piscine de famille. Au premier étage on trouve une nouvelle galerie de bains, la salle d'inhalation, la salle de pulvérisation et le bain d'étuve. — Dans la Salle romaine on a construit, au-dessus des cabinets de bains, une galerie qui communique avec le premier étage de la maison d'habitation et qui constitue un promenoir très utile et très fréquenté pendant les journées froides et pluvieuses de l'hiver.

Les bains et les douches de l'établissement sont alimentés par deux sources qui sont :

1° La source du *Petit Escaldadou* (1), dont la température est de 62° c. et la sulfuration 0 g. 0117 ;

2° La source ou *Bassin de réfrigération*, dont la température est de 60° c. et la sulfuration 0 g. 0017.

Les Buvettes sont : le *Manjolet*, le *Petit Manjolet* et les *Romains*.

La source *Manjolet*, très glairineuse, a une température de 39° c. et une sulfuration de 0 g. 0110 ;

---

(1) Ce mot vient du verbe catalan *escaldar* qui signifie « échauder ». *Escaldadou*, « endroit où l'on échaude quelque chose ».

Cette source, dont le débit est assez faible (4.683 litres par 24 heures) a une température et une sulfuration inférieures aux sources situées plus bas. « Elle n'en est pas moins, dit le Dr C. Van Merris, la plus réputée et la plus anciennement fréquentée de toutes. Les malades s'y rendent en remontant la colline par un chemin en lacet partant des jardins de l'établissement, et cette ascension forcée contribue, peut-être à sa manière, à renforcer la vertu salutaire de l'eau. Quoi qu'il en soit, elle jouit d'une grande et légitime réputation pour les bronchites chroniques et toutes les maladies catarrhales de l'appareil respiratoire. »

La source du *Petit Manjolet* et la source des *Romains* sont situées dans les jardins des Thermes, à quelques mètres au-dessous du *Grand Escaldadou* et du *Petit Escaldadou*. La température du *Petit Manjolet* et des *Romains* est de 44° c. et 46° c.; leur sulfuration se rapproche de celle du *Grand Escaldadou*, qui est de 0,0117.

Le vallon de *Manjolet* s'étend à l'Ouest de l'établissement avec ses beaux jardins.

L'*Etablissement Pujade*, commencé en 1840, s'élève sur la partie la plus haute du village, à l'extrémité de la gorge étroite du Montdoni, et au pied des escarpements d'une montagne appelée *Serrat d'en Merle*. Bâti en amphithéâtre et pour ainsi dire adossé aux sources qui l'alimentent, il présente un aspect vraiment magnifique. Au premier coup d'œil, il semble n'être formé que par un seul corps de logis de cinq étages d'élévation ; mais il se compose, en réalité, de deux édifices parfaitement distincts. Le premier est l'*Hôtel* ; l'autre, formé de deux constructions superposées, constitue les *Thermes* proprement dits.

La maison des Thermes comprend 20 cabinets de bains répartis dans deux galeries superposées, alimentées par des sources différentes ; les piscines à eau courante, au nombre de deux ; les salles d'hydrothérapie, au nombre de deux aussi ; une salle de humage en commun comprenant quatre cabines d'inhalation particulière avec douche révulsive ; enfin une salle de pulvérisation. Tout cela a été refait ou nouvellement installé en 1897, à la suite de grandes améliorations qui ont fait de ce bel établis-

sement Pujade une des maisons les plus pittoresques, les plus agréables et les mieux aménagées qui puissent se trouver dans une station thermale.

La galerie supérieure des bains, connue sous le nom de *Galerie des Dames*, est alimentée par les sources *Amélie* et *Glairineuse* qui se mêlent, à leur sortie du roc, dans un réservoir commun. C'est au-dessus du griffon de ces sources qu'on a établi le cabinet dans lequel on administre les bains d'étuves. La source *Arago*, dont la température est 60° c. et la sulfuration 0 g. 015, fournit l'eau des cabinets de bains et de douches de la galerie inférieure qui porte le nom de *Galerie Arago*. La source *Anglada* est une des sources qui alimentent la piscine ; sa température est de 59° c. et sa sulfuration de 0 g. 012.

Les Buvettes sont au nombre de cinq et forment, d'après leur situation, deux groupes distincts.

La plus fréquentée de l'établissement est *La Pascalone* ; elle est située au bord du Montdoni, sur un point assez éloigné des autres. Sa température est de 43° c. et sa sulfuration de 0 g. 013.

L'Etablissement militaire est situé sur la rive droite du Montdoni, en face des *Thermes romains* ; il est relié à la rive gauche par un beau pont de trois arches précédé d'un viaduc. Les eaux qui l'alimentent franchissent une distance de 376 mètres et n'ont rien perdu de leur propriété, du griffon aux bains. Les thermes sont adossés au bâtiment du milieu et alimentés par la source du *Grand Escaldadou*, située derrière l'Etablissement Péreire, mais appartenant à l'Etat. Cette source est la plus abondante d'Amélie ; son débit est évalué à 576.000 litres d'eau par heure. La température est de 61°25.

« L'Hôpital militaire » d'Amélie est certainement le plus beau et surtout le plus utile que nous ayons en France : avec ses dépendances, son parc et son jardin, il occupe une étendue de 6 hectares ; il peut contenir 400 soldats et 80 officiers. Trois belles casernes entourées d'allées de platanes occupent une grande partie de la terrasse qui domine la gorge du Montdoni et la route de Perpignan. Ce bel établissement a été construit sur les plans de Puiggari, officier du génie, avec le concours

de François, ingénieur des mines. Il est ouvert depuis l'année 1855.

Les eaux d'Amélie sont à base de sulfure de sodium et appartiennent, par conséquent, à la classe des *sulfurées sodiques ou naturelles*. Elles sont caractérisées par une thermalité élevée, une sulfuration moyenne, une alcalinité très prononcée et, enfin, par une altérabilité très grande. Prises à leur source, elles sont limpides et incolores. Elles ont une odeur d'œufs couvés très manifeste, qui augmente par l'exposition à l'air et qui disparaît au bout d'un certain temps. Leur température varie, suivant les sources, de 36 à 64 degrés centigrades. On peut évaluer à 0.30 ou 0.35 centigrades la quantité des substances minérales qu'elles contiennent par litre.

Elles sont employées pour les dermathoses et diathèses herpétiques, les affections catarrhales des voies respiratoires, la bronchite chronique ou catarrhe bronchite, la congestion pulmonaire chronique, l'asthme, la laryngite et pharyngite chroniques, la phthisie pulmonaire, les affections scrofuleuses, les affections syphilitiques, les affections utérines, les paralysies, les affections catarrhales des voies urinaires, les affections chirurgicales.

Amélie est dans un site délicieux. Elle se développe sur la rive droite du Tech, au confluent de cette rivière et du Montdoni appelé aussi Rivière de Montalba, du nom d'une commune qu'elle arrose.

Amélie est donc parfaitement abritée par les montagnes qui la dominent et qui opposent une barrière infranchissable aux vents impétueux, à cette terrible *Tramontana* ou vent du Nord-Ouest qui désole si souvent les plaines du Roussillon et du Languedoc. Le vent du Nord-Est, venant de la mer remonte la vallée du Tech et arrive à Amélie, mais il est déjà dépouillé de son humidité, qui le rend si mauvais pour les habitants de la plaine. Seul, le vent chaud d'Espagne, qui fatigue et qui énerve, vient quelquefois déranger le climat incomparable de cette station thermale.

La température moyenne est de 15° 71. Celle de l'hiver de 8° 2 ; celle du printemps 15° 71 ; celle de l'été 24° 3 ; celle de l'automne 16° 1. La moyenne des jours de pluie est onze jours pour l'hiver, trente-deux pour le printemps,

seize pour l'été, douze pour l'automne ; enfin les variations de la température ne sont ni aussi brusques ni aussi fréquentes que dans les stations thermales des Pyrénées occidentales.

Amélie est « une perle enchâssée au milieu des Pyrénées », dit Artigues. De toutes part ont surgi des habitations depuis trente ans. Comme la ville n'a pas de territoire, il a fallu empiéter sur les communes de Palalda, Montbolo et Arles. On donne le nom de « Petite Provence » à une langue de terre comprise entre le Tech et les collines de Montbolo ; elle s'étend sur une longueur d'environ 3 kilomètres. Des châlets, des villas embellissent ce site charmant.

En sortant d'Amélie, la route suit la rive droite du Tech, resserré entre deux hautes montagnes. Elle franchit ensuite la rivière pour passer sur la rive gauche. Elle est bordée d'arbres et de prairies à travers lesquelles serpentent de jolis petits ruisseaux d'eaux vives, et elle constitue une promenade fraiche, riante et pittoresque entre Amélie et Arles.

EXCURSIONS DANS LES ENVIRONS D'AMÉLIE

1° **Le Roc de France.** — D'Amélie on ira au Roc de France en 3 h. 1/2, en remontant la vallée du Mondoni. On prend, derrière l'Etablissement militaire, le chemin de mulet qui conduit au *Coll del Faig* (Col du Hêtre) et on gagne le *Serrat de las Furcas* (Côteau des Fourches). Après avoir traversé un petit bois, on quitte le chemin du col pour incliner à gauche et suivre la crête de la montagne, laissant à droite la gorge sauvage du Montdoni et le village de Montalba. De la cime aiguë du Roc de France (1432 m. d'alt.) la vue est immense : au Nord-Est, toute la plaine du Roussillon et le golfe de Lyon ; au Nord, le Canigou ; au Sud, la Catalogne, Barcelone et la mer qui baigne ses murs. Aux pieds de la montagne s'étale le bourg espagnol de Massanet de Cabrenys, où l'on irait en une heure environ par de rapides pentes gazennées. On peut descendre du Roc de France

à Amélie par le même chemin ou bien par la ferme de *Sant Felis*, ou bien encore par Montalba et le *Serrat d'en Merle* (2 h. 1/2). En passant il faut visiter l'église du village qui possède quelques tableaux curieux.

2° **Le Col del Faig**. — L'excursion la plus pittoresque est celle du *Coll del Faig*, situé sur la frontière de la France et de l'Espagne. Le chemin, au-delà du *Serrat de las Furcas*, se développe au Sud dans une gorge d'ailleurs assez resserrée, au fond de laquelle coule le Montdoni. (1) A 5 kil. d'Amélie, on atteint Montalba, situé au milieu d'un cercle de montagnes, sur une sorte de promontoire qui domine des ravins d'un aspect passablement sauvage. A partir de Montalba, il faut suivre le vallon qui donne passage au Terme, un affluent du Montdoni, qui vient de la Nentilla (1022 m. d'alt.), à l'Ouest du *Coll del Faig*. On remonte la gorge et l'on passe à *Pujol de dalt*, métairie située dans le bois de *Griffes* et de *Castell*; on fait le tour de la *Camilla* pour entrer dans une gorge très accidentée. Au sortir de là, on atteint le *Pla* et le *Bac del Méné*, sur des sommités très raboteuses (909 m. d'alt.) et, une demi-heure après, on arrive au *Coll del Faig*, d'où l'on peut descendre en Espagne.

3° **D'Amélie à Saint-Laurent-de-Cerdans**. — Excursion longue, mais peu fatigante, pleine d'agrément et de spectacles imprévus. On va passer à la chapelle de Santa Engracia, bâtie là haut, sur le flanc du *Serrat d'En Merle*. On revoit d'ici le village de Montalba et la gorge du Montdoni. On continue à monter vers la métairie de Paracols. De là on atteint les flancs du pilon de Belmatx et de la *Serra de Montner*, déboisés, raides. La vallée du Tech apparait. — On oblique à gauche et, à travers un pays quelque peu sec et aride, avec des coins d'une pittoresque sauvagerie, on descend au Bach, superbe

---

(1) Il y avait dès le XIe siècle dans cette petite vallée un château ou *castellum* appelé de *Monte Domino*; en 1238 il se montre avec le nom de *Mont Doni*; plus tard est venue la forme Montdoni.

domaine de la famille Jules de Lamer, où le touriste pourra se reposer un instant avant de descendre à Saint-Laurent.

4° **Fort-les-Bains**. — Fort-les-Bains, qui domine Amélie à l'Ouest, est construit sur une colline couverte de vignobles et qui est adossée au *Serrat d'en Merle*. Il a remplacé une simple tour démolie en 1668. C'est un petit fort carré, bastionné, de 70 à 80 mètres de côté à l'extérieur. Il avait été fait pour inquiéter un ennemi qui, ayant forcé les passages de Saint-Laurent-de-Cerdans et de Prats-de-Mollo, aurait pénétré dans la vallée du Tech. Au Sud-Est un plateau, enveloppé d'un chemin couvert, permet de défendre les approches. Vauban, qui appelait un peu dédaigneusement cette position une *gentilhommerie*, n'y prescrivit que de légères améliorations aux ouvrages faits par Saint-Hilaire, le même ingénieur que nous avons vu fortifier Bellegarde. En suivant la côte de la roche d'*En Merle*, on monte à la chapelle *Santa Engracia* et à la batterie récemment construite par le génie.

5° **Palalda.** — La forme primitive, exacte, de ce nom, est *Palauda*, dérivée des mots *Palatium Dani* « le Palais de Dan ». Des conteurs de fables ont dit que Palalda avait été fondé par le roi *Palatuus*, qui avait fait ériger les deux tours qu'on voit encore, laides et tronquées, surgir au-dessus des toits du village. Peut-être le village existait-il avant l'époque romaine sous un autre nom ; en tous cas, on y a trouvé des médailles celtibériennes à plusieurs reprises. Il s'étale en amphithéâtre à la base d'un côteau dont les pieds vont baigner dans les eaux du Tech, bordé de verdure.

Le village est relié à la route nationale, à l'entrée même d'Amélie, par un pont qui paraît fort vieux, et date peut-être de l'époque romaine.

Le territoire renferme des bancs de gypse très estimé qui, avec ceux de Reynès, de Céret et de Saint-Paul-de-Fenouillèdes ont suffi pendant longtemps aux besoins du Roussillon.

Palalda est la patrie de Camboliú, philologue distin-



Le Tech et le Village de Palalda

gué, qui fut professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Né en 1820, il est mort en 1869. Tous les roussillonnais qui, comme nous, ont été les élèves de Camboliú, garderont de son haut enseignement et de son excellent cœur un souvenir ineffaçable.

6° **D'Amélie à Ille et dans la vallée de la Tet.** — Cette course est longue et pénible et exige quelques précautions de la part du touriste qui n'a pas de guide. Mais c'est une des excursions les plus pittoresques qu'il puisse faire dans nos contrées.

On monte à Palalda, puis à Montbolo d'où on aperçoit, à gauche, la cime majestueuse du Canigou. De Montbolo on se dirige vers Teulis par un chemin facile à suivre mais qui affecte des contours et des soubresauts déconcertants. Il est coupé par de nombreux ruisseaux qui descendent dans le gros torrent de Bossac, appelé aussi *Ribéra Ampla*.

Teulis ou Taulis (174 hab.) est un pays pauvre qui ne produit guère que du seigle et des pommes de terre. Le village est bâti sur le versant septentrional de la montagne qui s'étend, en s'affaissant de plus en plus, de Batère à Palalda. De Taulis nous descendons au moulin d'*En Just* sur le ruisseau de *Calvell*, puis nous remontons pour gagner Saint-Marsal. Nous sommes ici en pleins contreforts du Canigou ; le pays est bossué, montagneux, froid dès les premiers jours de septembre. Dans un diplôme de l'an 869 du roi Charles-le-Chauve, le village de Saint-Marsal est cité sous le nom de *Villare de Mansald* ; il était alors compris, avec son territoire, dans la paroisse de Saint-Pierre *de la Serra*, aujourd'hui La Trinité. Plus tard, lorsqu'on éleva une église au *Villare Mansald*, on la dédia à *Saint Martial*, c'est-à-dire « au saint dont le nom avait le plus de rapport avec celui du lieu ». C'était là une bien naïve confusion.

Saint-Marsal est encore aujourd'hui un tout petit village de 518 habitants qui cultivent du seigle, du maïs, des pommes de terre et élèvent quelques troupeaux. Il est assis au-dessous de la montagne de Batère, sur un plateau à pente douce, couvert de moissons verdoyantes au mois de juin, et sillonné de ravins dont quelques

bouquets d'arbres indiquent le cours. Ces arbres raniment un peu l'aspect de cette nature morne et silencieuse. « Tout annonce les mœurs féodales dans ce coin de terre peu étudié jusqu'ici, dit Alart. Le peu d'importance des villages, la division du territoire et de la plupart des propriétés en manses et *masades*, et, tout autour, les lieux d'Oms, de Cortsavi, de Castellnou, de Bellpuig et de Tallet, dont les noms seuls rappellent encore aujourd'hui, avec celui de Saint-Marsal, les principales familles seigneuriales du Vallespir : tout indique le règne du fief dans ces parages. En voyant ces petits centres de population si rapprochés les uns des autres, et pourtant si profondément séparés par des ravins ou par des accidents de terrain, on dirait les membres épars d'une même famille, entourés par une ceinture de montagnes dont les sommets se couronnent de châteaux, du haut desquels le seigneur suzerain régit les dépendances de son petit empire et guette les entreprises des barons du voisinage ».

Le sculpteur Gabriel Faraill naquit à Saint-Marsal en 1842. A l'Ecole des Beaux-Arts, il fut l'élève de Farochon qui, de son côté, voulut être son ami. La même Ecole commanda au jeune artiste le buste de son professeur, et l'œuvre figure aujourd'hui dans les galeries des Beaux-Arts du quai Malaquais, à côté des ouvrages signés des plus grands maîtres de la sculpture française. Au Salon de 1873, Faraill obtint une médaille avec sa *Jeune fille à l'Escargot*, modèle de grâce et de finesse. La jeune fille nue est assise et tient un escargot entre ses doigts. Cette œuvre, qui appartient au Musée de Perpignan, est revenue à Paris en 1878 pour figurer au Salon de sculpture française de l'Exposition universelle. Faraill nous a laissé à Perpignan une belle statue du grand peintre Hyacinthe Rigaud. Il est mort à Paris en 1895.

De Saint-Marsal à Boule-d'Amont nous continuons à suivre le Chemin d'intérêt commun n° 15. Nous trouvons les ruines du Château de Bellpuig et, à une très petite distance au-dessous, l'ermitage de La Trinité. De là, si l'on porte ses regards dans la direction du Tech, on voit une suite de côteaux que domine la Tour de Batère ; plus loin, à gauche, ce sont des suites indé-

finies de mamelons qui s'élèvent et s'abaissent successivement et forment comme une mer ondoyante, tandis qu'au-delà de Céret, l'œil se perd à l'horizon apercevant confusément dans l'air les montagnes de l'Albère. Du même endroit, les villages que nous avons nommés plus haut se montrent disséminés, et surtout Saint-Marsal, qui relève d'une manière singulière la beauté de tout ce pays.

La Bastide est étayée sur le flanc d'un haut côteau schisteux, avec des rues inégales et sales. Y compris les métairies et les *vehinats*, la population est de 430 habitants : gens laborieux, économes, maigres, mais forts et robustes. L'église est de style roman, et très ancienne.

De Boule d'Amont, on descend la rivière du Boulès, qu'on laisse bientôt à gauche pour monter à Casefabre et, de là, descendre facilement à Ille. Des hauteurs de Casefabre, on distingue, de l'autre côté de la vallée, les ruines de l'ancien prieuré de *Serrabona*, que nous irons visiter plus tard.

ARLES-SUR-TECH

35 kil. d'Elne, 11 kil. de Céret, 42 kil. de Perpignan.

D'Amélie à Arles, la voie ferrée remonte la rive gauche du Tech. Arles est chef-lieu de canton et le centre commercial de la vallée (1). Elle est l'entrepôt des grains et des farines pour le haut pays, qui lui envoie à son tour ses fers et ses minerais qu'elle traite par des martinets et des forges à la catalane, ses cercles et ses douelles qu'elle expédie ensuite dans l'intérieur de la France. Elle fabrique des articles de coutellerie, de taillanderie à l'usage du pays, la grosse quincaillerie, des manches de fouet, des cuirs, du chocolat. Placée au centre d'un

(1) Divers documents du IXe siècle citent la ville et le monastère d'Arles, en Vallespir. D'abord en 817 : « *Monasterium Valle Asperii* » : puis, en 820 : « *Monasterium Sanctæ Mariæ... in Valle que dicitur Asperia... in Arulas* » ; enfin, en 832 et 844 on trouve l'orthographe *Arolas*. Dans les trois siècles suivants, on ne voit guère que la forme *Arulas*, mais l'*u* disparaît bientôt, et la ville porte le nom de *Arlas* et *Arles*. Ce nom est évidemment au pluriel, mais nous n'en connaissons pas la signification.



Vue Générale d'Arles

gracieux bassin formé par les alluvions du Tech et du Riuferrer, à 277 mètres d'altitude, Arles est environnée de montagnes qui offrent des sites délicieux, boisés, d'où les sources jaillissent avec abondance. Elle compte actuellement 2.275 habitants.

Cette agréable petite ville semble devoir son origine à une abbaye de Bénédictins dont la majeure partie existe encore. L'abbé d'Arles, comme tous les autres abbés du même ordre en Roussillon, avait une juridiction quasi épiscopale sur un certain nombre de paroisses dont il était aussi seigneur temporel. Cependant, dès le XVIe siècle, le monastère se trouva très pauvre et on unit Saint-André-de-Sorède à Notre-Dame d'Arles. Cette union fut faite à la prière de Philippe II, roi d'Espagne, par le pape Clément VIII ; les bulles qui s'y rapportent sont de 1592. Depuis lors, l'abbaye de Saint-André-de-Sorède ne renferma plus de religieux, et huit moines seulement résidèrent à Notre-Dame d'Arles.

L'église Sainte-Marie n'était pas achevée en 1046, année où elle fut consacrée ; une nouvelle consécration eut lieu en 1157. Elle est à trois nefs et à six travées. La longueur totale de l'édifice dans œuvre est de 44^{m} 60 ; la hauteur de la nef, de 17^{m}. Le chevet, contrairement à l'habitude des architectes roussillonnais du moyen âge, est tourné vers l'Ouest. La façade seule appartient au XIe siècle ; l'intérieur a été réparé et même remanié à différentes époques : par exemple, les chapelles gothiques des bas-côtés ont été bâties après coup. « Dans l'origine, dit Caumont, l'église n'était pas voûtée, et quand les voûtes ont été faites, on a plaqué, d'un côté de la nef, un second pilier pour aller recevoir la voûte, de sorte qu'une moitié des piliers actuels est moins ancienne que l'autre. Le fait se manifeste à la première inspection. » Le savant archéologue avait vu juste On a mis dernièrement à nu ces piliers et la trace d'une reprise est apparue, indéniable. Le linteau de la porte, qui est carrée, est formé par un seul morceau de granit, taillé en forme de fronton triangulaire sur lequel sont gravées ces lettres :

A ʌ ω A
+

L'*alpha* et l'*oméga*, ainsi que la petite croix, sont enfermés dans une figure carrée dans le haut, arrondie dans le bas, comme l'écu d'un blason espagnol. On ignore la signification des deux A placés à droite et à gauche de l'écu. « L'archivolte, cintrée, décorée d'une moulure à palmettes, s'appuie sur deux fragments de corniche qui devaient faire partie autrefois d'une ornementation plus considérable. A la base de l'archivolte sont deux lions dévorant des hommes ; une croix grecque occupe le tympan ; le Père éternel est au milieu et les extrémités de la croix sont terminées par les attributs symboliques des évangélistes. Tous ces ornements sont en marbre blanc ». Sur une colonne des plus hautes fenêtres de la façade, à droite, on lit le nom des moines *Amelius Maurellus* et *Clodesindus*, qui construisirent le monument ou peut-être les fenêtres seulement.

La façade offre deux pierres tumulaires du XIV[e] siècle. Dans l'intérieur de l'église on en trouvera plusieurs ; certaines sont mutilées. Dans le collatéral Sud, devant la chapelle des saints Abdon et Sennen, nous en remarquons une de 1588 qui est singulièrement disposée.

La chapelle des deux Saints possède un très beau retable en bois doré du XVII[e] siècle et deux bustes en argent reposant tous deux sur un plateau du même métal : l'un représente saint Abdon, l'autre saint Sennen ; ce sont des reliquaires. S'il faut en croire une tradition, ils furent donnés par un roi d'Aragon ; les inscriptions qu'on lit sur les plateaux disent pourtant qu'ils ont été payés des deniers de la confrérie des Saints et qu'ils sortent de l'atelier de Michel Alérigues, orfèvre de Perpignan. Le saint Abdon est de 1425 ; le saint Sennen de 1440. Ces bustes sont des pièces d'orfèvrerie de la plus haute valeur. (1)

(1) Un inventaire de l'argenterie possédée par Notre-Dame d'Arles, dressé le 11 janvier 1760, signale ces deux bustes, plus : une cuillère d'argent qui sert pour baptiser les enfants ; une croix en vermeil ; une châsse de bois couverte d'une feuille d'argent par dessus laquelle il y a quantité de reliques de différents saints ; deux bras : l'un de saint Tiburce, l'autre de saint Just, martyrs, « relique insigne » de ces deux saints ; un reliquaire où est la côte de saint Cosme et la clavicule de saint Damien, martyrs ; autre reliquaire, où il y a une oreille de saint Barnabé, apôtre, une dent de saint Laurent, plus un encensoir d'argent, deux bourdons, « un bassin entonoir et baguette

Le clocher est carré ; il est placé à droite du chœur. Les fenêtres cintrées sont ornées de colonnes engagées. — On entre dans le Cloître par le collatéral gauche de l'église. Il est beau, très beau même. Les arcades sont ogivales ; elles retombent sur des colonnettes de marbre accouplées, sveltes, surmontées d'élégants chapiteaux à crochet et se prolongeant jusqu'aux piliers des quatre angles, sans piliers intermédiaires. Les galeries n'étaient pas voûtées ; comme au *Monastir del Camp*, il n'y avait qu'un simple plancher. Dans ces derniers temps le monument a été réparé. Il fut construit beaucoup plus tard que l'église ; commencé vers 1261 il ne dut être terminé que dans les premières années du XIVe siècle. Il est classé parmi les Monuments historiques.

Dans un angle de l'étroite enceinte qui précède l'église, on remarquera un sarcophage en marbre, attribué au Ve siècle. Il mesure, à la base, 1 m. 88 de longueur, et monte en s'évasant jusqu'à l'ouverture, où il atteint 1 m. 925 ; le couvercle est prismatique et à bouts rabattus. « Aux yeux des habitants d'Arles et du Haut-Vallespir, dit Bonnefoy, ce monument a un tout autre prix que sa valeur archéologique. Y eût-il vingt sarcophages à l'entour, aussi anciens et plus beaux, celui-là seul serait la tombe, la tombe sainte. Elle contient une eau limpide à laquelle on croit devoir plusieurs guérisons miraculeuses. La science a cherché à expliquer par des causes naturelles la présence de cette eau, qui semble se renouveler à mesure que l'on en distribue aux personnes qui le désirent, mais elle n'a pas résolu toutes les difficultés ; d'autre part, l'autorité ecclésiastique, seul juge compétent des manifestations surnaturelles, garde une prudente réserve ».

Voici maintenant la légende des saints Abdon et Sen-

d'argent qui sert pour tirer l'eau miraculeuse des saints Abdon et Sennen, patrons de cette abbaye »... « Nous trouvons parmi notre argenterie, disent les moines redacteurs de l'inventaire, une couronne très ancienne qu'on nomme *Couronne de Charlemagne*, composee de fer, d'argent, avec un parfil d'or à l'entour, que nous regardons comme étrangere au service divin et qu'en conséquence nous offrons tres volontiers de remettre a la Monnaie a la premiere requisition qui nous en sera faite. »

nen (1). La ville d'Arles étant désolée par la peste et par les bêtes sauvages, l'abbé Arnulfe, réputé par sa science, sa piété et ses vertus, entreprit le voyage de Rome pour y visiter le tombeau des Saints Apôtres et demander des reliques au pape. Pendant une nuit, Arnulfe vit en songe, dans le cimetière de l'église Saint-Laurent, deux tombeaux d'où jaillissaient deux sources de sang. Une voix mystérieuse lui dit : « Sous ces tombeaux sont les reliques des Saints Abdon et Sennen que Dieu accorde à tes prières pour mettre un terme aux calamités de ton pays ». Le Pape, instruit du songe, fit venir Arnulfe et, en présence de tout le clergé romain, lui fit don des bienheureuses reliques. Arnulfe, voulant mettre son trésor à l'abri des insultes et du pillage des corsaires, l'enveloppa de toile bitumeuse et le déposa au centre d'un baril dont les deux extrémités contenaient l'eau nécessaire pour une longue traversée. Arrivé au port d'Ostie, il guérit une femme démoniaque en lui faisant avaler quelques gouttes de cette eau. La traversée fut assez bonne, et notre abbé débarqua à Cadaquers (près de Rosas, en Catalogne). De Cadaquers à Arles, il n'en fut pas de même, car le muletier qui accompagnait Arnulfe ayant poussé un gros juron, mulet et reliques disparurent dans un affreux précipice. Arnulfe se mit en prière ; bientôt il entendit les cloches de l'abbaye qui l'avertissaient que le mulet portant le précieux fardeau, était arrivé dans la ville. Le peuple accourut, les moines s'empressèrent autour de leur supérieur, et les reliques furent déposées sur l'autel de Notre-Dame. L'eau du baril fut versée dans un sarcophage placé devant la porte de l'église. On donna cette eau aux pauvres infir-

(1) Sur Arles, son église et ses deux patrons, voyez : *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, par Prosper Mérimée, ouvrage déjà cité ; *Vida y novena dels invincibles y gloriosos martirs los S.S. Abdon y Sennen, patrons de la vila y vall de Arles en Vallespir*, Perpignan, Amadis, 1859 ; *Histoire du martyre des S.S. Abdon et Sennen, de leurs reliques, de leurs miracles et de leur culte* par l'abbé Tolra de Bordas, Perpignan, Ch. Latrobe, 1869 ; *Notes sur l'art religieux du Roussillon*, par M. A. Brutails, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, année 1892, n° 4, et année 1893, n° 2.

mes pour les soulager ; elle opéra des miracles et, pendant des siècles, les moines en distribuèrent aux fidèles sans pouvoir l'épuiser. Il paraît, comme on l'a vu cidessus, qu'il y en a encore.

En arrière du sarcophage on a encastré dans la muraille le tombeau du chevalier Guillaume Gaucelme de Taillet qui fut, dit-on, guéri d'une terrible maladie par la vertu de l'eau miraculeuse.

Indépendamment de l'église abbatiale, il y avait à Arles deux églises paroissiales : *Saint-Sauveur*, qui desservait la ville et les deux faubourgs, et *Saint-Etienne*, qui était à l'usage des habitants de la campagne. L'une des cloches de Saint-Sauveur a été fondue en 1479 par Nicolas Colin, le même qui fondit une cloche de Saint-Mathieu de Perpignan portant la date de 1480.

Ici, on a toujours aimé les courses de taureau ; mais ce n'étaient anciennement qu'un jeu d'enfants. La fête d'Arles attire beaucoup de gens des environs, le 30 juillet. La ville et les faubourgs présentent alors une grande animation ; la Place publique, où se tiennent les danses, regorge de monde, fouillis étincelant et polychrome où la rouge *barretina* donne la note caractéristique ; elle est là pour nous prévenir que nous sommes en plein pays catalan. Le tableau est fort joli et original.

ENVIRONS D'ARLES

1° **La Vallée du Riuferrer**. — Le Riuferrer, qui prend sa source dans les montagnes que domine la vieille Tour de Batère, se jette dans le Tech à Arles même. A un kilomètre et demi environ du confluent se trouve l'église Saint-Pierre. Selon certaine tradition, qui ne s'appuie sur aucun document, c'est là qu'aurait été bâti le premier monastère d'Arles ; ce qui est vrai c'est que cette église dépendait de l'abbaye. Elle fut consacrée en 1159. Elle est à une nef ; la voûte a été refaite.

Nous reprenons le chemin qui nous a conduits à Saint-Pierre ; il serpente en s'élevant rapidement à travers bois sur la crête d'un contrefort qui sépare les deux torrents du *Riuferrer* et du *Bonabosc*. Au bout d'une heure et demie

de marche depuis Arles, nous nous trouvons en face d'un entassement de roches granitiques affectant les formes les plus bizarres ; l'une de ces grandes pierres s'appelle *lo Palet de Rotlan*.

Par la crête on va jusqu'à la Tour de Batère, qui est à 1475 mètres d'altitude. Tout à l'entour sont les mines dites *las Indies*, *l'Adroguera*, *la Pinosa*, *Saint-Pierre*, *las Canals*, etc. Les minerais sont des hématites à 60 % et des minerais carbonatés magnésifères. Les fers qu'on fabrique avec la matière qu'on extrait de la région de Batère luttent avantageusement avec les bonnes marques de Suède. Toutes les concessions sont aujourd'hui réunies sous la même main.

De la Tour de Batère on peut facilement rejoindre le Chemin de grande communication n° 3, qui vient d'Arles par la vallée et le village de Cortsavi.

2° D'Arles à Cortsavi et dans la vallée de la Tet. — Cortsavi compte 787 habitants. Il est sur un petit plateau adossé au contrefort canigonien de *la Soca* (1621 m. d'alt.). On pourra voir encore les ruines du Château des anciens seigneurs et quelques forges à la catalane, où l'on traite le minerai de Batère. Avant d'arriver au village nous nous arrêtons pour examiner la gorge de *La Fou*. C'est une longue échancrure ouverte dans le calcaire, d'environ une demi-lieue d'étendue et de 160 mètres de profondeur. Les eaux d'un gros torrent roulent dans ce terrible « précipice. » (1) Les parois sont tapissées d'arbres et d'arbustes, suspendus quelquefois à des rochers qui regardent le fond de l'abîme, à pic. Des oiseaux nichent dans les fentes de ces rochers.

Le chemin est long et fatigant. En sortant de Cortsavi il monte, descend, se courbe et se recourbe en mille plis tortueux. Le pays est triste, désert ; à peine aperçoit-on çà et là quelques *masos* ou *cortals* à l'aspect pauvre.

C'est ce chemin qu'on suit ordinairement pour aller

(1) Le mot *Fou* ne veut pas dire autre chose. Plusieurs passages étroits et profonds du département portant ce nom. Les plus connus sont la *Fou* de Porté et la *Fou* de Saint-Paul-de-Fenouillèdes.

de la Haute-Vallée du Tech dans la Basse-Vallée de la Tet. Il ne faut pas moins d'une journée pour franchir cette masse escarpée, tourmentée, bossuée qui forme la base orientale du Géant de ces contrées, dont l'œil est toujours fixé sur le touriste, quel que soit le chemin que prenne celui-ci quand il parcourt notre pays.

De Batère on va à Velmanya et à Ballestavia, puis l'on descend à Vinça.

Si d'Amélie-les-Bains on veut aller au Pic du Canigou, c'est par ici qu'il faut passer. En 8 heures on viendra à Velmanya, où l'on passera la nuit. Le lendemain l'on se dirigera vers le Chalet-Hôtel du *Coll dels Cortalets*, où le gardien fournira tous les renseignements pour l'ascension du Pic.

3° **Montferrer** (9 kil. d'Arles). — De Cortsavi, on se rend facilement à Montferrer, quoique le chemin qui fait communiquer les deux villages soit loin d'être une grande route. Montferrer (603 habitants) est perché comme un nid d'aigle, à 600 mètres d'altitude, sur un rocher (*lo Cingle*) d'où la vue s'étend jusqu'aux rivages de la Méditerranée. Pays d'aspect moyenâgeux. Les habitants croient beaucoup aux sorcières, et il y a nécessairement dans les environs une *Coba de las Encantades*. Ils ont aussi une grande confiance en les *Saludadors*, ou *Setès* (Septièmes) qui, avec leur salive, peuvent guérir toutes les plaies; de leur souffle ils arrêtent et renversent les chiens enragés, éteignent les incendies; quand ils passent les pieds, les mains ou la langue sur le feu, ils ne se brûlent pas; ils bénissent du pain et du sel qui ont la propriété de rendre inoffensif le virus de la rage!

« Les remèdes de bonne femme » sont ici en grand honneur. On sait que la flore joue un grand rôle dans la médecine empirique; elle se compose principalement à Montferrer des plantes suivantes: *herba de Nostra Dona* (pariétaire), *llengua de bou* (patience), *pauta de cavall* (tussilage), *flou vermella* (petite centaurée), *bidielles* (houblon), *herba del fetje* (anémone hépatique), *trescam* (mille-pertuis), *balaty* (genêt purgatif).

Le Château de Montferrer, s'appelait anciennement « Château de Mollet » (en 1088 par exemple) et apparte-

nait à la famille de Castellnou ; les seigneurs de Cabrenç ou de Serrallonga en dépendaient directement.

L'église du village est assez curieuse pour l'archéologue. Elle est construite en granit et par assises régulières. Deux ouvertures à plein cintre éclairent la nef. Du côté du midi s'ouvre la porte d'entrée. Cette porte est ornée de deux colonnes et d'une archivolte encadrée dans un bandeau de modillons cubiques disposés en échiquier. Sous l'escalier du chœur, on verra un sarcophage porté sur quatre colonnettes. Une petite arcature en plein cintre orne la partie antérieure dont le cadre est parsemé de l'écusson parlant des Castellnou. Le couvercle est prismatique et à bouts rabattus ; on y retrouve les mêmes armes.

Ce sarcophage renfermait les restes de trois personnes : Dalmace de Castellnou, Béatrice, sa femme, et Pierre, leur fils ; cependant il n'a que 1m24 de longueur et on le regarde, dans la contrée, comme le tombeau d'un enfant. A propos d'un autre sarcophage que nous avons vu dans l'église du Boulou, nous avons déjà dit que souvent, au moyen âge, ces sortes de cercueils ne recevaient que la charpente osseuse du défunt, après qu'on avait laissé aux chairs le temps de se consumer dans la terre. — Le sarcophage de Montferrer date du premier quart du XIVe siècle.

Avant de quitter le territoire de cette commune disons qu'il produit une quantité considérable de truffes qui peuvent rivaliser avec celles du Périgord.



III

D'ARLES EN ESPAGNE PAR LA VALLÉE DE LA QUÉRA

SAINT-LAURENT-DE-CERDANS

7 kil. de Prats-de-Mollo, 30 kil. de Céret, 58 kil. de Perpignan.

A 6 kilomètres au-dessus d'Arles, s'ouvre, sur la rive droite du Tech, la vallée *de la Quéra* ou de Saint-Laurent-de-Cerdans (1)

Nous franchissons le Tech sur le *Pont del Pas del Llop* (Pont du Passage du Loup). Cette route suit tout d'abord la rive droite du Tech, puis tourne brusquement à gauche et s'engage dans la vallée de Saint-Laurent. Le chemin est bon, large, bien entretenu ; il est tracé à mi-côte de la montagne, et il permet de voir au fond de la vallée une campagne délicieuse, où les bordes et les forges apparaissent de temps en temps. Plus haut, et du côté de l'Ouest, le *Roch dels Pins* et les montagnes de Serralonga, montrent leurs sommets luisants.

Saint-Laurent-de-Cerdans est un gros bourg de 2.362 habitants, situé dans un des plus agréables endroits du Vallespir, au bord de la rivière de *la Quéra* que longent de jolies prairies, des champs semés de légumes, des maisons de campagne très pittoresquement situées et des châtaigneraies très productives. Sur les sommets s'éta-

(1) *Quera* est le féminin du vieux mot *Quer*, « rocher. »

gent en amphithéâtre des bois de chênes et de hêtres. Le vallon et la ville sont dominés à l'Est par le Mont Capel (1194 m. d'alt.) et par le Pic de la Nantilla, un des points de séparation de la France et de l'Espagne (1022 m.)

La principale industrie du pays est la clouterie et la fabrication des souliers de corde ou *espardenyes*, qui occupe un nombre considérable de personnes. On fabrique aussi des douelles et des cercles ; les charbonniers sont assez nombreux.

Par un chemin frais et gai et en une petite heure, on se rend au Château *de Crémadells*, famille d'agriculteurs très connue dans le Haut-Vallespir depuis le XV[e] siècle. L'un d'eux, Jérôme, se vit créer « bourgeois honoré et immatriculé de Perpignan » en 1685 ; il fit alors raser la vieille demeure paysanne de ses ancêtres et la remplaça en 1691 par le Château actuel. Son fils et héritier universel, Joseph Crémadells, acheva, en 1732-1733, les vastes constructions commencées par son père, et les compléta par le beau donjon carré qui donne au Château de Crémadells un véritable cachet seigneurial. Oubliant leur devoir, les derniers Crémadells livrèrent leur vallée à l'étranger en facilitant l'invasion espagnole (1793). L'émigration fut le châtiment de leur conduite ; leur Château fut vendu par la Nation. Après avoir changé souvent de maîtres, il est devenu la propriété de M. Pierre Garcerie, de Saint-Laurent-de-Cerdans.

COUSTOUGES

22 kil. de Prats-de-Mollo, 35 kil. de Céret, 60 kil. de Perpignan.

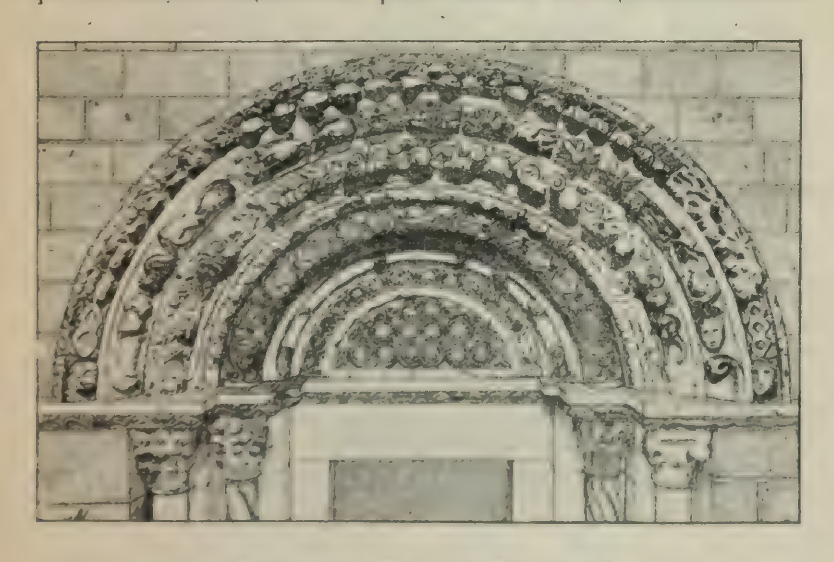
Village de 500 habitants, tout à fait au sommet de la vallée, dans un pays pauvre, stérile, isolé. Quand on parcourt ces parages on croit être dans les montagnes de la Syrie. Ce n'en est pas moins une localité intéressante pour le naturaliste ; elle offre, en effet, des gisements fossiles et métallifères très curieux et une flore peu abondante mais remarquable.

La forme ancienne de ce nom est *Costuja* ou *Costoja* (prononcée « Coustouje » en catalan). *Costuja* fut trans-

formé en *Custodia* pour la première fois, à ce qu'il semble, en l'an 1011 dans une bulle du pape Serge IV. Ainsi modifié, le nom avait une apparence latine, ce qui a fait dire que le lieu avait été un poste (*custodia*) où logeait une garnison destinée à surveiller le passage des montagnes dans cette partie de nos Pyrénées.

C'est l'opinion de quelques écrivains que la mère du pape Damase naquit à Coustouges et que le pape dota la patrie de sa mère d'une belle église qui existe encore. Damase, qui était romain, occupa le siège pontifical de 366 à 370 ; or, l'église actuelle qui, effectivement, est très remarquable, n'a été consacrée qu'en 1132 par Udaglar, évêque d'Elne.

Mérimée, qui est un de ceux qui attribuent la fondation de cette église au pape Damase, la fait ruiner par les Arabes et reconstruire au IXe siècle, ce qui n'est qu'un moyen ingénieux pour laisser la légende debout.



Portail de l'Église de Coustouges

Comme toutes les églises romanes très anciennes, celle de Coustouges est dédiée à la Vierge. Elle est à une seule nef. La voute est à ogive peu prononcée. « La nef est imposante par ses vastes proportions, mais sa décoration intérieure est d'une simplicité austère. » L'église a deux

façades et l'espace compris entre les deux murailles forme un *pronaos*, comme à Serrabona, mais, ici, cette espèce de porche ne faisait point partie du plan primitif. Derrière le maître-autel se trouve le *Camarill*, sorte de chapelle où siège la statue de la Vierge et que nous retrouverons à Font-Romeu et à Err, en Cerdagne.

La porte principale est encadrée par quatre colonnes à chapiteaux corinthiens romans qui soutiennent une immense archivolte couverte de moulures et d'ornements (1). Ces ornements paraissent procéder de l'art antique, lequel, selon M. Révoil, s'est continué dans le Midi de la France jusqu'à la fin du XIIe siècle. Toutes ces sculptures sont faites avec beaucoup de vigueur et de hardiesse. Le portail a dû être exécuté pendant la première moitié du XIIe siècle. L'église de Coustouges est classée parmi les monuments historiques.

Dans les environs de Coustouges, en un site découvert, se dresse le Château de Pradeills, vieux manoir qui a été restauré dans le goût du moyen âge par son propriétaire.

De cet endroit, et par un bon petit sentier, on va rejoindre le chemin qui, de Saint-Laurent-de-Cerdans, monte au hameau de Vilaroja, puis descend sur la rive gauche de la Muga, à l'auberge *dels Ménés*. Cette haute vallée de la Muga jouit d'une ancienne et bien mauvaise réputation. Elle a jadis abrité la plus affreuse bande d'écumeurs de grande route qui se soient promenés dans les Pyrénées, les *Trabucayres*, dont nous avons déjà parlé quand nous sommes allés à Las Illas. Ces bandits avaient la spécialité d'enlever des gens aisés, quelquefois des enfants de riches familles et de les garder dans la montagne jusqu'à payement d'une rançon. Le touriste pourra se faire raconter à l'auberge l'histoire d'un malheureux jeune homme appelé Massot, qu'ils martyrisèrent. La Grotte de Bassagoda, où ils logeaient habituellement, n'est pas loin d'ici. Donc, pays mal famé, d'aspect féroce. Le

---

(1) Voir la remarquable *Notice archéologique* publiée sur cette église par M. de Noëll dans le *Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, t. XXX, p. 98 et suiv. — M. de Noëll a bien voulu nous autoriser à reproduire le dessin du portail, qui accompagne son travail.

patron de l'auberge nous montra un jour le *porro* dont se servaient messieurs les bandits : voilà un *porro* bien romantique.

On rentre à Saint-Laurent par le chemin de Vilaroja ou Villerouge, à moins qu'on ne veuille remonter le cours de la Muga et rentrer en France par le col *de las Massanes*.

Les habitants de Saint-Laurent avaient anciennement la coutume d'aller à l'ermitage de Sant-Anyol, en Espagne. C'est une des plus rudes courses que nous connaissions ; il n'est guère possible de la faire en une journée, d'autant plus que le chemin est tout ce qu'on peut imaginer de plus rocailleux et de plus abrupt, surtout aux approches de l'ermitage.



IV

D'ARLES A LA PRESTE
LA HAUTE VALLÉE DU TECH

SERRALONGUE

12 kil. de Prats-de-Mollo, 28 kil. de Céret, 56 kil. de Perpignan.

Nous descendons sur les rives du Tech pour reprendre la route nationale et la quitter de nouveau au Pont de la Vierge Marie (1). Nous prenons, à gauche, un petit sentier qui serpente le long de la montagne et, un moment après, nous arrivons à la forge de Galdare, d'où nous gagnons facilement Serralongue, village de 782 habitants, situé dans un vallon très agréable, et couvert en grande partie de belles châtaigneraies. S'il fallait en croire une inscription qu'on a peinte sur la porte de l'église, ce petit monument daterait de 1018. Il est probable qu'on a tiré cette date d'une inscription du XIIIe siècle qu'on n'a pas su lire. Cette église est ancienne, sans doute, mais sa construction n'est certainement pas antérieure à l'année 1280 ou à l'année 1300.

(1) On peut aller de Saint-Laurent à Serralongue à travers bois par un chemin vicinal fort mauvais, mais très pittoresque, qui va passer entre *lo Roch dels Pins* et *lo Castell*. Un autre chemin, qui traverse la forêt de *Falgos* et va passer au pied du *Mont Neyre* (1425 m. d'alt.) et à une faible distance des Tours de Cabrenç, conduit à La Manere. Très belles courses, si on les fait le matin, pendant la belle saison.

L'honor ou *la baronia de Serrallonga* ou *de Cabrenc* était un fief des comtes de Castellnou dont il a été souvent question plus haut. Ce fief comprenait les territoires des communes actuelles de La Manère et de Serralongue.

« Le Château et les Tours de Cabrenç, dit Alart, constituent, dans leur ensemble, les plus considérables fortifications seigneuriales qui existent dans le département et donnent encore aujourd'hui une juste idée de ce que pouvait être un repaire de barons à l'époque où le régime féodal régnait dans toute sa puissance. Chacune de ces forteresses est un véritable nid d'aigles construit au milieu de profonds précipices, sur des rochers taillés à pic et que les chèvres seules peuvent gravir, ainsi que l'indique d'ailleurs le nom vulgaire de *Cabrenc* donné à la principale de ces constructions. L'aspect seul de cette « longue crête », couverte de donjons, de tours et d'enceintes fortifiées, inspire une idée redoutable du pouvoir qui trônait dans ces parages ; et, d'autre part, le nom de *Serrallonga* se trouve encore mêlé à des légendes et chants populaires pour troubler les souvenirs des bonnes gens de nos campagnes. » (1) Le Château paraît avoir été construit au IXe siècle ; la première Tour, bâtie plus tard, est toutefois antérieure à la fin du XIIIe ; la seconde pourrait bien être du XIVe.

On croit que c'est à Serrallonga que naquit ce fameux contrebandier des traditions romanesques du Roussillon dont une espèce de drame, appelé *lo Ball d'En Serrallonga*, jadis très populaire, rappelle la vie encore plus aventurière que criminelle.

Nous sommes mieux renseignés sur le prêtre Centéna qui, parvenu au décanat de la cathédrale de Barcelone, fut béatifié après sa mort. Il était né à Serralongue au mois de mai 1616. A l'Université de Valence où il étudia quelque temps, on lui avait donné le nom de l'*Emérite catalan*. Il mourut en 1691.

Le poète Pierre Talrich, mort à Paris il y a quelques années, était né aussi à Serralongue. Orphelin, il quitta

---

(1) Alart, *Notices historiques sur les communes du Roussillon.*

son pays de très bonne heure et s'en fut à la capitale. Il a rappelé ces souvenirs en des vers pleins d'une douce et poignante mélancolie. C'était un vrai poète; sa langue est d'une pureté exemplaire, et il court dans ses vers comme un long désir de revoir son pays, désir fort touchant, vrai, sincère ; il espérait venir y mourir :

Vallespir,
Dols sospir !
Quina alégria !
Mon cor somia
Qu'un dia hauré per darrer llit
Quatre pédras del téu granit.
Si'm néga Deu eixa esperança,
Si sota un altre cel de França
Mon jorn suprem a de venir,
De mi conserva est sovenir :
No moriré pas de velesa ;
Ay no ! moriré de tristesa,
Vallespir,
Dols sospirs !

La montagne de Cabrenç est contournée par une route vicinale qui nous conduit à la Manère.

LA MANÈRE (1)

9 kil. de Prats-de-Mollo, 35 kil. de Céret, 63 kil. de Perpignan.

La Manère est un petit village (473 hab.) assis sur les bords de sa rivière torrentueuse, à l'entrée de la gorge de Malrems. Les ravins de Malrems, du Pontarrou et du col *de las Falgueras*, ramassent toutes les sources de la contrée et les eaux de pluie ou de neige venues de la forêt appelée *Baga de Bordellat*, qui est le lieu le plus méridional de la France. Ce pays est généralement triste et peu productif. Nous sommes enclavés ici dans des montagnes de l'aspect le plus austère.

Le territoire de la Manère ne peut pas manquer de contenir des *minerais*. On y découvre, en effet, des mines de plomb argentifère, de cuivre et de houille. En

(1) Le mot *menera* signifie " miniere ". L'orthographe officielle est impropre : on devrait écrire *La Menere*.

outre, on voit, dans le ravin d'*Agafa Llops* (Attrape-Loups), le porphyre quartzifère ; au *Pla de las Taulas*, le galène ; au ravin de Malrems, la marne grise contenant des fucoïdes.

Du village de la Manère, le Chemin d'intérêt commun N° 14 se dirige sur le Col de Malrems pour aller en Espagne. Des chemins vicinaux ordinaires conduisent à Prats-de-Mollo.

LE TECH

7 kil. de Prats-de-Mollo, 28 kil. de Céret, 56 kil. de Perpignan

Si nous reprenons la route nationale au Pont de la Vierge Marie, presque en face de la Tour de Cos, bâtie sur un isthme de granit, nous atteignons bientôt (20 minutes) le village du Tech (543 hab.), qui a été distrait de Prats-de-Mollo et érigé en commune en 1862. Il est habité par une population simple, sobre, tous bouviers ou bergers, vivant de pain noir, de lait et de légumes. Les deux tiers sont dispersés dans des métairies qui s'attachent aux flancs des collines de ce pays montagneux. Le climat y est rude en hiver.

Le torrent *de la Comalada* ou *de Combret* descend de l'arête de la montagne *de Roja* par une pente très raide et se jette dans la rivière du Tech au-dessous du village. Dans le voisinage s'ouvre une grotte très remarquable connue sous le nom de *Coba de las Encantadas*. Vers le haut de la vallée se trouve l'ermitage de *Sant-Guillem-de-Combret*. La chapelle actuelle ne paraît pas bien ancienne, mais elle a remplacé un autre monument qui, en 1195, fut donné au monastère d'Arles par l'évêque d'Elne, Guillaume II. La cloche est en fer, particularité assez remarquable.

Au sortir du village du Tech on verra un banc de marbre qui n'est autre que le *marbre vert antique*, varié de nuances et très estimé. Deux kilomètres plus haut, la route qui est toujours sur la rive gauche, côtoie, entre la montagne et la rivière, un précipice affreux désigné sous le nom de *Baus del Ase* (Chute ou Précipice de l'Ane).

PRATS-DE-MOLLO

33 kil. de Céret, 61 de Perpignan.

Prats-de-Mollo (1) est le chef-lieu d'un canton qui ne renferme que 6 communes ayant ensemble une population de 7,500 habitants et une surperficie de 25.390 hectares. Formé de la partie supérieure de la vallée du Tech, ce canton est naturellement le plus froid de l'arrondissement de Céret, comme celui de Saillagouse est le plus froid de l'arrondissement de Prades. Pas plus qu'en Cerdagne, on ne voit dans le Haut-Vallespir ni vignes ni oliviers. Ce qui n'est pas rare, comme arbre à fruits, c'est le châtaignier, qui s'étend sur de vastes contrées comme nous l'avons déjà vu. On y récolte aussi du blé, mais surtout du seigle, de l'orge, du sarrasin, du maïs, des haricots et des pommes de terre. L'industrie du canton consiste dans la fabrication du bois de tonnellerie, de *perpignans*, et de souliers de corde. Prats-de-Mollo fabrique des draps, des bonnets rouges *(barretinas)* et du chocolat. La ville compte actuellement 2.481 habitants.

Il est question de Prats dès le Xe siècle ; ce devait être, à cette époque, un tout petit hameau dépendant des abbés d'Arles-sur-Tech ; en 1036, le comte de Bézalu reçut de l'un d'eux « l'alleu qu'il possédait dans la vallée de Prats ». L'église de la *Villa Pratis* avait été commencée en 982 ; plus tard, en 1118, elle est citée comme étant sous l'invocation des Saintes Juste et Ruffine. De

---

(1) On ignore la signification du mot *Mollo*, et ceux qui ont dit que Prats-*de-Mollo* signifiait Prairie-*de-la-Frontière* se sont trompés grossièrement. Mollo est un village voisin de Prats, de l'autre côté des Pyrénées. Prats a été appelé *de Mollo* au commencement du XIVe siècle pour le distinguer de Prats de Balaguer, Prats en Cerdagne et Prats en Fenouillèdes. On va à Mollo par un chemin qui passe au Col des Ares. A un kilomètre environ avant d'arriver à la frontière s'élève la chapelle de Sainte-Marguerite, qui dépendait d'une maison de refuge, un *hospitalet*, appelée Notre Dame du col d'Ares, déjà mentionnée en 1299 et aujourd'hui ruinée. La chapelle, massive et solide, est encore debout.

cette humble chapelle ou *cella*, il ne reste rien depuis plusieurs siècles. Elle fut remplacée, en effet, en 1245, par un autre sanctuaire, dont il ne reste que le clocher.

La ville est coupée en deux par un gros ravin ; c'est probablement sur la rive gauche qu'était groupée la population primitive. Sur la rive droite s'élevait le *Palau* ou « Palais », qui servait apparamment de résidence aux anciens comtes de Bézalu, desquels dépendirent longtemps la ville et la vallée de Prats. C'est de ce même côté que le roi Jacques Ier, l'un des successeurs des comtes de Bézalu, fonda une *poblacio* ou « bastide » en 1425. En 1283 apparaît un *batlle* ou bayle ; en 1292, le roi accorde des privilèges aux habitants ; en 1308, nous voyons mentionnés le Château de Prats et la Tour de la Garde, la même qui, sous Louis XIV, a été englobée dans le « Fort La Garde ». La petite *poblacio* fut entourée d'une enceinte murée vers le milieu du XIVe siècle, et, dès 1369, nous trouvons un inventaire des armes du *Castell* et une reconnaissance de *la força* qui nous donne le nom des tours et des portes de « la fortification ». En 1429, un tremblement de terre renversa une partie des remparts ; relevés bientôt après, ils furent de nouveau ruinés (1670) par les *Angelets*, puis de nouveau relevés en 1684 ; ils existent encore.

Le clocher de l'église actuelle est de 1245, sauf le toit, en forme de pyramide, qui date de 1634. La nef a été construite dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Le maître-autel fut consacré en 1693. — La chapelle de « la Pietat » remonte au XVe siècle, mais la voûte, qui est assez originale, paraît avoir été construite au XVIe. A « la Ville Basse » la chapelle des saintes Juste et Ruffine est relativement moderne, peut-être de la fin du XVIe siècle ; une légende prétend que c'est l'église primitive de Prats.

Prats eut des consuls en 1321 par diplôme de Sanche, roi de Majorque. « On peut étudier, dit Alart, dans ses nombreux privilèges, mieux que dans ceux d'aucune autre ville du Roussillon, la naissance et les développements successifs des institutions consulaires » (1). Au

---

(1) B. Alart, *Privilèges et Titres*, etc., première partie, page 7.

nombre de ces privilèges il faut compter l'exemption du payement des gabelles. Louis XIV voulut les rétablir. Le peuple, qui déjà n'aimait pas beaucoup le régime français, se souleva pour s'opposer au rétablissement de cet impôt si onéreux. Ainsi commença la révolte *dels Angelets*. Les agents du fisc ou gabelous furent massacrés et les troupes refoulées jusqu'au fond de la vallée. Deux bataillons arrivèrent pour réprimer et punir les révoltés ; ceux-ci restèrent encore maîtres du terrain. Le maréchal de Noailles fit alors marcher deux régiments qui tournèrent le Canigou par Prades et la vallée de Pi. Cette fois, les intrépides miquelets catalans durent céder, et on construisit le Fort La Garde, peut-être pour les intimider (1680-1682).

Nous avons dit que Prats fabriquait des draps : cette industrie est très ancienne dans cette petite ville. Les *pareurs* y formèrent, de très bonne heure, une corporation qui avait des règlements fort sages. Ces statuts, nouvellement révisés, furent confirmés en 1599 par Philippe III, roi d'Espagne.

Les forêts des environs étaient très riches au moyen âge ; aussi voyait-on dans les environs, dès le XIIIe siècle, un grand nombre de scieries. En 1410, le roi Martin accorda aux habitants de Prats le droit d'abattre les arbres de la forêt dans un rayon d'un quart de lieue pour éloigner les ours et les loups qui en rendaient l'abord dangereux.

Situé sur le Tech, à la tête de la Vallée du Vallespir et à une lieue de la frontière, Prats-de-Mollo, comme place de guerre, était destiné à surveiller les cols par lesquels le territoire peut être envahi, soit que l'ennemi se porte sur Arles, soit qu'il se porte sur Villefranche en passant par le Canigou. La position de Prats, dans un fond dominé, le rend peu susceptible de remplir cet objet important. Le fort La Garde, qui commande la ville et ses remparts (856 mètres d'alt.) communique avec elle par un souterrain voûté, mais de l'avis des officiers compétents toutes ces fortifications pourraient être rasées sans inconvénient pour la défense de la frontière.

Les mœurs anciennes du Vallespir, comme celles de toutes nos montagnes, se sont modifiées au contact de ce que nous sommes convenus d'appeler *la civilisation*.

Il ne reste même rien de certaines coutumes que le touriste regrettera, avec nous, en visitant ces contrées.

Lorsqu'une demoiselle se mariait au village voisin, des jeunes gens, qu'on désignait sous le nom d'*Espasers*, accompagnaient la mariée et l'aidaient, seuls, à monter sur son mulet pompeusement paré, tandis que le mari et lés gens de la noce suivaient par derrière (1). Si, sur la route que la noce devait parcourir, se trouvait quelque village, des jeunes filles qui, sous le titre de *pabordessas*, sont chargées encore du soin et de l'entretien de la chapelle de la Vierge dans beaucoup de nos localités, venaient, précédées des *Joglars*, barrer le passage à cette cavalcade en tendant un ruban à travers la route. La cavalcade arrêtée, l'une des *pabordessas* s'approchait des mariés à qui elle offrait des fleurs et recevait, en échange, dans un petit panier doublé de satin et brodé d'or, quelques pièces de monnaie pour la chapelle du lieu. Le joli petit panier était ensuite successivement présenté à chaque couple qui y déposait son offrande.

A Prats-de-Mollo et dans tout le canton, l'usage des vieilles danses catalanes s'est assez bien conservé. On dansait *lo ball de las mossas* (danse des servantes), *lo ball dels cornuts* (danse des cocus), *lo ball de la posta*, une bouffonnerie de carnaval, et *lo ball de cérémonia*, par lequel on commençait *las ballas*.

Prats-de-Mollo est la patrie de Xatart, pharmacien et botaniste aussi instruit que modeste. Ce naturaliste a augmenté la flore du pays d'une foule de plantes inconnues jusqu'à lui ; il était l'ami de Coder, de Prades. A eux deux, ils ont fait plus de découvertes que tous les botanistes qui les avaient précédés dans le département. Les Roussillonnais ne doivent pas oublier le nom de ces deux modestes savants, morts tous les deux il y a déjà un demi-siècle.

Le « Coral ». — Sur l'une des montagnes qui dominent Prats au Sud (8 kil.), se trouve l'ermitage de Notre-Dame-*del-Coral* qui doit son origine à une légende que

(1) Les *Espasers* étaient ainsi appelés de l'épée ou *espasa* qu'ils portaient anciennement ; plus tard ils la remplacèrent par des pistolets.

nous retrouverons ailleurs. Un bouvier, à la recherche d'un taureau, découvrit l'image de la Vierge cachée dans le creux d'un chêne. Instruit de cette découverte, le curé de Prats, accompagné d'un grand nombre de fidèles, vint recueillir l'image sacrée pour laquelle on construisit une chapelle, dans un lieu que de beaux arbres et une nature agreste entouraient de toutes parts. La chapelle est flanquée d'un grand corps de logis où des chambres et des cuisines sont mises à la disposition des visiteurs. Le site est charmant, ombragé, avec des fontaines d'eau glacée. Les fidèles et les touristes y viennent en grand nombre le 8 septembre. Le trésor de la chapelle renferme de très intéressants objets.

La Tour « d'En Mir ». — La flore des environs de Prats est très riche et le naturaliste doit l'explorer avec beaucoup de soin. Il ira principalement à La Tour *d'En Mir* (3 kil. Sud-Ouest de Prats) située à 1,540 mètres d'altitude. On suit d'abord un chemin à pente douce qui devient rude et raboteux à mesure que l'on s'élève ; il finit par un lacet qui serpente sur la colline en pain de sucre où se dresse la Tour.

La Tour *de la Guardia*, la Tour *d'En Mir*, beaucoup moins ancienne, et la Tour de Cos protégeaient le *Castell* et la *forca* de Prats-de-Mollo. Plantées sur des pics élevés elles surveillaient la marche de l'ennemi. Le Château de Saint-Jean-de-*Pérella*, qui tirait son nom du propriétaire d'un fief de la vallée, remonte peut-être au XIe siècle, mais les pans de mur qui s'y voient encore ne datent que du XVe.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE LA PRESTE

6 kil. de Prats-de-Mollo, 67 kil. de Perpignan.

De Prats-de-Mollo à la Preste on compte 6 kilomètres. La route, fort belle, est tracée sur la rive gauche du Tech, qu'elle suit parallèlement.

La haute vallée du Tech, comme celle de la Tet, est resserrée entre des escarpements élevés, tortueux, bossués, couverts d'arbres et de verdure qui offrent une série de sites agréables.

En bas, de fertiles prairies occupent l'espace laissé libre par le fleuve. D'élégants peupliers, des noyers, des frênes élèvent leurs têtes superbes et verdoyantes ou allongent leurs bras tourmentés. Quelques côteaux en pleine culture ou couronnés de bois dominent souvent la route que nous suivons. Elle est coupée d'une infinité de torrents qui descendent des *Esquerdas de Roja* et du sommet *de Tres Vents,* l'un des quatre grands pics du Canigou. Le plus important est la Persigola. Les hameaux de la Persigola et de Saint-Sauveur sont assis au bord de ce tumultueux torrent ; le moulin de Greffull est situé à l'endroit même où il se jette dans le Tech. On fait quelque peu de farine à Greffull ; d'autres moulins, oisifs aujourd'hui, ont servi « à retordre les filatures pour la fabrique des draps » ; d'autres, aussi délaissés, étaient des *molinas* ou scieries de bois. Le domaine forestier a tellement diminué, les fers étrangers et les draps du Nord sont si bon marché, que nos « pareurs » et nos « scieurs » ont dû fermer leurs usines.

La Preste est un tout petit hameau qui doit vraisemblablement son nom à la femme d'un propriétaire appelé *En Presta*. Il est question quelque part *de las Torras d'En Presta*, et sa femme *Na Presta* ou *La Presta* est citée en plusieurs documents du XV[e] siècle. Ce lieu s'appelait anciennement *Las Ayades*. C'est non loin du hameau que fut semée pour la première fois, en 1733, la *pomme de terre blanche* par une compagnie d'Allemands qui s'y était établie l'année précédente pour exploiter des mines de cuivre. De La Preste, le bienfaisant tubercule se répandit dans le reste de la province.

On aperçoit bientôt l'Etablissement thermal posé coquettement et d'une manière pittoresque sur un plateau élevé de 35 à 40 m. au-dessus du niveau des eaux de la rivière et à 1118 m. au-dessus des eaux de la mer.

La petite vallée de *La Cadena*, très rétrécie, s'ouvre à côté de l'établissement qui se trouve ainsi au confluent de deux cours d'eau et à l'entrée de deux vallées. Les montagnes qui le dominent sont hautes, escarpées, peu boisées, et constituent une forme de bassin elliptique au fond duquel roule le Tech.

On a trouvé dans le lit de la rivière et à l'établis-

sement même des restes de maçonnerie en blocage (pierres ou débris noyés dans du mortier ou du ciment) qui feraient supposer que les Romains avaient utilisé les eaux de La Preste. En tous cas, ces eaux ne sont pas mentionnées dans nos vieilles archives avant le XIVe siècle. (1)

En 1597, on voit le roi d'Aragon donner à l'université ou commune de Prats-de-Mollo la *maison*, l'eau des bains et un terrain suffisant pour y semer une quartière de seigle, attenant à la dite maison. Cédée à la caisse d'amortissement en 1813, elle fut vendue la même année. Elle ne consistait alors qu'en une *usine* appelée « Bains de La Preste ».

Un peu plus tard on construisit divers locaux, soit pour les baignoires ou douches, soit pour le logement des baigneurs. Mais c'était encore là un établissement tout modeste ; le nouveau est haut, long, vaste, très bien aménagé. Dans ce lieu désert, où semble finir le monde, on est tout étonné de rencontrer tout le confortable désirable. Les termes nouveaux comprennent, en effet, 35 baignoires en marbre, des appareils hydrothérapiques, une buvette, une salle d'inhalation, 200 chambres, 8 salons, un café avec billard, une salle de jeu et une bibliothèque où l'on passe d'agréables moments en compagnie d'Alphonse Daudet, de Gustave Aymard et autres charmants conteurs.

On distingue quatre sources à La Preste :

La Grande Source, 44° ;

La Source Chaude ou *Bassa Calenta*, 43°12 ;

La Source des Lépreux ou *Bany des Mazells*, (?) ;

La Source *de la Fargassa*, 31°25.

La première est la seule qui soit utilisée ; elle alimente la buvette et les bains.

Les eaux de La Preste sont sulfureuses, incolores, d'une limpidité remarquable et légèrement acidules. L'odeur d'œufs couvés y est moins prononcée que dans la plupart des eaux sulfureuses. Cette odeur finit même

---

(1) Un document de 1327 signale les Bains des Ayades, *Balnea de Ayatis*.

par se perdre lorsque l'eau a subi le contact de l'air pendant quelque temps On a observé que le degré sulphydrométrique de ces eaux s'abaisse de 25 °/₀ après deux heures d'exposition à l'air et de 62 °/₀ après douze heures.

Elles sont employées dans une foule de maladies, mais plus spécialement dans celles de la gravelle et du calcul vésical.

Analyse faite par ANGLADA de l'eau minérale de La Preste

Par litre. – 1830.	Gr.
Glairine	0,0103.
Hydro-sulfate de soude	0,0127.
Carbonate de soude	0,0397.
Carbonate de potasse	traces.
Sulfate de soude, après correction. . .	0,0206.
Chlorure de sodium	0,0014.
Silice.	0,0421.
Carbonate de chaux	0,0009.
Sulfate de chaux	0,0007.
Carbonate de magnésie	0,0002.
Perte.	0,0051.
	0,1337.

EXCURSIONS DANS LES ENVIRONS DE LA PRESTE

1° **La Grotte d' « En Brixot »**. — A une faible distance des Bains, sur la rive gauche du ruisseau de la *Bausa*, se trouve la Grotte d'*En Brixot* creusée dans les strates d'un calcaire fissuré. L'entrée en est assez difficile. On doit ramper pendant quelques instants ; puis la galerie s'agrandit et on peut contempler, au moyen d'une lumière, bien entendu, les colonnes formées par les stalactites et les stalagmites, qui présentent les aspects les plus variés. On descend dans un large puits au moyen de deux échelles en fer. Au fond s'ouvrent deux nouvelles galeries dont l'une, très étroite, conduit dans une espèce de chapelle où les concrétions calcaires sont curieuses. Il est bien regrettable que, sous prétexte d'emporter un *souvenir de la Preste*, certains baigneurs se soient amusés à dévaliser cette grotte dont ils ont ravi les stalactites, qui lui donnaient tant de cachet.

2° **Le « Coll Prégon »**. — Les baigneurs peuvent aller facilement à La Forge, au moulin de Greffull, à La

Tour *d'En Mir*, à l'ermitage *del Coral* et au *Col Pregon*, qui fait communiquer la Haute-Vallée du Tech avec l'Espagne par la petite vallée d'Espinalbell. Ce col est à 1,600 mètres d'altitude. C'est une large selle gazonnée qui porte quelques champs de seigle. D'Espinalbell un bon chemin mène à Camprodon (4 heures environ).

3° **Costabona**. — On peut aussi monter au Pic de Costabona en passant par la *Solaneta*. On part de bon matin de l'établissement thermal, en suivant un sentier étroit et rocailleux qui longe la rive droite du Tech. Au bout d'une heure et demie environ, on arrive à la métairie de Péraféu, où l'on est sûr de trouver une hospitalité vraiment pyrénéenne (les habitants des Pyrénées sont aussi hospitaliers que ceux de l'Ecosse, quoi qu'on en dise). On peut faire cette excursion en six heures, et sans trop se fatiguer.

De la métairie de Péraféu, il faut, par des zigzags peu fatigants, se diriger vers le Sud ; on atteint les environs du col de Sizern en une heure ; on marche sur un terrain gazonné, coupé de quelques veines d'un quartz très pur. On gravit facilement le piton de Costabona (2464). A gauche, c'est-à-dire à l'Ouest se dresse le *Roch Colom* d'où se détache la grande crête des *Esquardas de Roja*, qui soude le Canigou à la chaîne pyrénéenne. La descente s'opère, soit par les sources du Tech, soit par l'arête qui conduit aux pacages et à la *Font del Ollat*.

4° **La Source du Tech.** — En sortant de la métairie de Péraféu, on se dirige vers la baraque de *l'Ollat* ; le sentier monte le long de la rive droite du Tech par un bois de hêtres, puis à travers les pâturages. Il tourne à gauche, escalade des plateaux de verdure, des entassements de roches roulées et atteint la source du fleuve. Le Tech s'alimente de trois petites fontaines très rapprochées dont les minces filets d'eau se réunissent en un seul canal qui se perd immédiatement dans la terre pour reparaître vingt mètres plus loin. Il ramasse d'autres sources, ne tarde pas à prendre des proportions considérables et à descendre avec une rapidité extraordinaire ;

du milieu de la forêt de hêtres où passe le chemin qui vient de *l'Ollat*, on l'entend hurler et siffler à travers les blocs de granit qui essayent en vain de lui barrer le passage. Il se tord à droite et à gauche, s'enfile dans un couloir étroit et se cache sous les frênes et les hêtres, reparaît bientôt et fait, à *la Cagnola*, un saut énorme, puis arrive, en bramant, à la métairie *del Bourragué*. Cette partie de la haute vallée du Tech, entre les *Esquerdas de Roja* et le gros mamelon de *l'Ollat* est un des pays les plus affreusement pittoresques de nos Pyrénées. Il offre des spectacles qui remuent le cœur de tout homme sensible aux beautés de la nature.

Il est des personnes qui ne croient pas aux bergers musiciens et qui n'hésitent pas à traiter de fantaisistes Virgile et autres bucoliques qui représentent des bergers jouant du chalumeau ou de la flûte à l'ombre d'un hêtre. Ces personnes peuvent aller s'assurer du fait en parcourant les pâturages du *Coll Prégon* et de *l'Ollat*, où elles trouveront des jeunes bergers capables d'en remontrer à tous les tityres de l'Antiquité.

5° **De La Preste au Vernet.** — Il faut aller prendre, au-dessous du hameau de Saint-Sauveur, un chemin qui remonte la rive droite du torrent de la Perrigola, va au *Pla de la Molina*, puis tourne à gauche pour atteindre la crête de *Roja*. Celle-ci conduit au *Pla Guillem*, où l'on trouve le sentier qui descend au village de Castell.

6° **De La Preste à Olette.** — Il faut aller à la source du Tech. Une étroite ouverture pratiquée entre le *Roch Colom* et la *Mort del Escola*, qui est un piton des *Esquerdas de Roja*, donne passage à un chemin très rapide et très escarpé. On monte au-dessus de la *Coma del Tech* et à l'extrémité du *Camp Magre*. Le sentier court alors vers le Nord, en infléchissant à gauche pour aller au *Pla Ségala* et descendre à Mantet. De Mantet à Olette, le trajet est long mais très facile et même agréable par la rivière et le canal d'arrosage de Nyer. On peut aussi aller au Vernet par Pi et Sahorre.

Ce sont là des courses qui demandent une longue journée, un bon estomac et des jambes bien exercées.



LA VALLÉE DE LA TET

I

DE PERPIGNAN A VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT

PAR LA VOIE FERRÉE

Le chemin de fer de Perpignan à Villefranche-de-Conflent remonte la rive droite de la Tet et parcourt un pays remarquable par la variété de ses produits agricoles qu'activent puissamment un soleil rarement voilé de nuages et une irrigation bien comprise, éléments indispensables pour une végétation luxuriante.

LE SOLER. — 1re STATION.

8 kil. de Perpignan, 9 kil. de Millas.

Le Soler (1521 hab.) fait partie du canton de Millas. On voit encore des restes de son Château du moyen âge.

De cet endroit, la vue s'étend sur les deux rives de la Tet : tous les villages que nous avons déjà visités sur la rive gauche s'alignent au milieu de la verdure. Un nouveau Soler s'est formé le long de la route nationale

n° 116 ; là vit une population aisée, très travailleuse, adonnée à la culture de la vigne, qui couvre le territoire presque en entier.

A trois quarts d'heure environ, vers le Sud, s'élevait le monastère de l'*Eula*, dont il reste fort peu de chose ; c'est aujourd'hui la *Métairie Hainaut*. L'*Eula* était un prieuré de religieuses cisterciennes dépendant de l'abbaye de Poblet, au diocèse de Tarragone. Il donne signe d'existence en 1176 ; en 1363 la communauté obtint d'être transférée à Perpignan, à raison des courses fréquentes que les « mauvaises compagnies » poussaient dans nos contrées.

SAINT-FÉLIU-D'AVALL. — 2e Station.

13 kil. de Perpignan, 4 kil. de Millas.

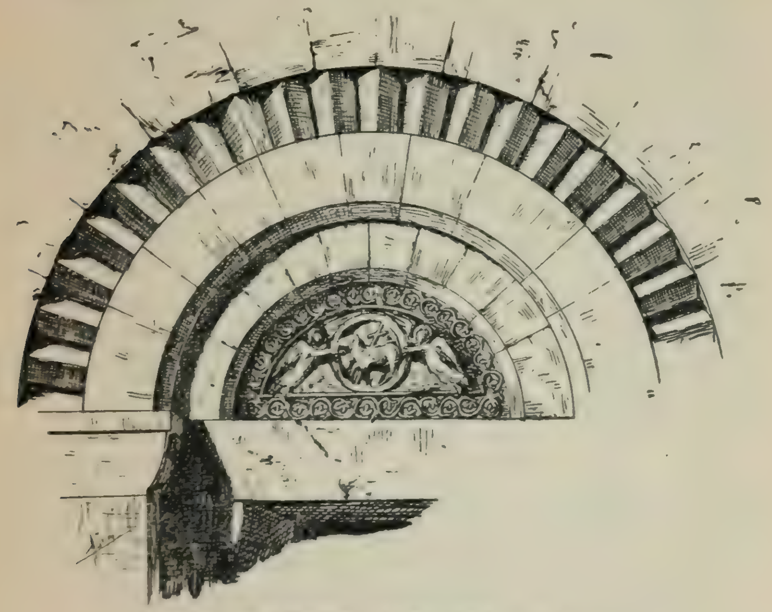
A peine avons-nous quitté le Soler que le train s'arrête à Saint-Féliu-d'Avall, qui est lui-même à une faible distance de Saint-Féliu-d'Amont. Ces deux communes paraissent remonter au IXe siècle. Par lettres-patentes du mois d'avril 1680, Louis XIV érigea en *comté* les terres des deux Saint-Féliu en faveur de François Ros qui avait épousé Josèphe de Sorribes, héritière de la baronnie de Cabrenç, dans le Vallespir. Saint-Féliu-d'Avall est un gros village de 1400 habitants, en grande partie construit sur les deux côtés de la route nationale n° 116, comme le Soler. Son église, de style roman, a une abside polygonale dans le genre de celle de Sainte-Marie-de-la-Mer. Elle mérite d'être visitée.

SAINT-FÉLIU-D'AMONT. — 3e Station.

15 kil. de Perpignan, 2 kil. de Millas.

Saint-Féliu-d'Amont (446 hab.) possédait un monastère de chanoines de Saint-Ruf qui fut réuni au séminaire de Perpignan en 1699. La façade et la porte de l'église offrent quelque curiosité : nous reproduisons une

partie du portail. On remarquera aussi les vantaux, couverts d'ornements de serrurerie du XIIIe siècle, dont le dessin est en forme d'arabesques.



PORTAIL DE L'ÉGLISE DE SAINT-FÉLIU-D'AMONT

Ces deux Saint-Féliu sont situés sur la rive gauche et à une très faible distance de la Tet ; leur territoire est traversé par de longs et profonds canaux de drainage qui amènent des eaux souterraines utilisées pour l'arrosage.

MILLAS. — 4e STATION.

17 kil. de Perpignan.

Millas est une petite ville dont la population s'élève à 2208 habitants. Elle est située pareillement sur la rive droite de la Tet, et en plein *Riveral* ; c'est le nom qu'on donne, dans les Pyrénées-Orientales, aux terrains qui bordent les rivières. Le canton de Millas, riche et productif, prend particulièrement ce nom de *Riveral*. Le *Régatiu* comprend toutes les terres *arrosées artificiel-*

lement. Le *Régatiu* de Thuir et le *Régatiu* de Perpignan doivent leur nom aux deux canaux qui, partant d'Ille, projettent mille veines d'eau à travers les champs.

Millas est cité pour la première fois en l'an 985 sous le nom *Villa de Milliariis*.

La seigneurie du lieu appartenait, dès le XIII[e] siècle au moins, à la famille de Vernet (près de Perpignan), mais il y avait en outre certains droits féodaux possédés par divers seigneurs. En 1260, on voit les *deux* seigneurs, Pons de Vernet et Guillem-Hug de Serrallonga faire « avec tout le peuple de la communauté de Millas » un accord au sujet du four banal. « Les deux seigneurs prirent à leur charge la construction et l'entretien du four destiné à la population, en se bornant à prendre pour droit du fournage un pain sur vingt ; ils devaient également y faire cuire gratuitement les *formatjades*, *panades* et *flahons* de tout le peuple de Millas. Les habitants conservaient d'ailleurs le droit d'avoir des fourneaux particuliers dans leurs maisons pour y faire cuire toute espèce de pain, sauf le pain de froment destiné à la vente (*pa de fleca*). En second lieu, les deux seigneurs, d'accord avec les habitants, établissaient un ban ou tarif d'amendes, et nommaient chacun un *banner* pour la répression des délits ou dommages commis dans les propriétés situées au territoire de Millas. Tout délinquant, qu'il fût de la ville ou étranger, devait d'abord restituer le dommage et payer ensuite le ban, ou bien entrer, pour un temps que « deux prohomens de Millas » devaient déterminer, dans le *costell* ou carcan construit à frais communs par les deux seigneurs, qui devaient aussi se partager le produit des amendes et des justices. » (1)

On remarquera qu'il n'est nullement question ici ni de consuls, ni de conseillers. « La communauté de tout le peuple de Millas » se trouve représentée par cinq habitants qui prennent la qualité de *pagès* et par huit autres qui ne portent aucune qualification. Ces derniers devaient être des gens de métiers ou de tout petits propriétaires. Quant au mot *pagès* il désignait déjà en Roussillon tout proprié-

---

(1) Alart, *Privilèges et titres relatifs aux franchises de Roussillon et de Cerdagne*, p. 226 et suiv.

taire rural et aussi, comme de nos jours, les grands propriétaires exploitant eux-mêmes leurs terres.

Dès le XIIIe siècle, les habitants de Millas jouissaient d'importants privilèges. L'Infant Jacques y ajouta celui de ne pouvoir être jugés que par le juge de leur ville ou par les délégués spéciaux du roi, et non par le viguier de Roussillon, et le droit de plaider, sans frais, devant ledit viguier ou tout autre juge royal. « Si un habitant de Millas commet un crime dans un autre territoire, sans que le bayle local puisse se saisir du délinquant, et si celui-ci rentre à Millas, le bayle de cette ville pourra seul le juger. En cas de poursuites pour dettes par la cour de Millas, même si le débiteur est condamné, ses cautions n'auront à payer aucun frais de justice. Enfin, le bayle de Millas ne pourra saisir ni les vêtements, ni les armes, ni le lit d'un habitant de cette ville poursuivi pour dettes ».

Millas était fortifié et l'on peut voir encore les restes de son enceinte. L'église actuelle de Sainte-Eulalie, vaste et haute, fut consacrée en 1625 ; elle remplaça une vieille église romane.

Sur la promenade publique jaillit une fontaine qui donne en abondance de l'eau excellente à boire ; cette *Font-del-Rey* est une des plus remarquables sources du département. La route nationale traverse la ville, qui a beaucoup d'animation, surtout le dimanche. Les cafés et les bals font, ce jour-là, une copieuse recette.

Força-Réal. — De Millas on monte en ligne droite à Força-Réal en une heure et demie, en passant par le Mas-de-la-Garigue. On traverse la Tet sur un grand pont de construction récente, on laisse à droite la vieille chapelle de Notre-Dame de Remède (*Ermita de Nostra Senyora de Rémey*), où commence le Chemin de grande communication n° 1 bis, que nous avons déjà parcouru le long de la rive gauche du fleuve. La montagne, couronnée par le Château qui lui a donné son nom, domine la vallée de l'Agli au Nord (côté de Montner et d'Estagell) et la vallée de la Tet au Sud.

Cette « Forteresse Royale » a été construite après la réunion du comté de Roussillon à l'Aragon, c'est-à-dire

après 1172. Il est probable qu'elle date du règne de Sanche de Majorque. Avant le XIVe siècle la montagne portait le nom de *Puig de Montner* (sommet noir, *niger*) qu'elle devait, soit au village bâti sur son versant Nord, soit plutôt à l'aspect de sa cime schisteuse. Le Château fut un des derniers qui arborèrent la bannière d'Aragon lors de la chute du royaume de Majorque et, en 1389, il résista avec succès à diverses compagnies qui tentèrent d'en escalader les murs.

Aujourd'hui Força-Réal est un simple ermitage avec une chapelle dédiée à la Vierge, et ne conserve presque rien de ses anciennes fortifications. La chapelle date des dernières années de XVIIe siècle. A une petite distance, et plus près des ruines du moyen âge, on verra une niche où était anciennement une madone vénérée sous le nom de « Notre-Dame-des-Neiges ». N'oublions pas de dire que ce sommet, qui est à 507 mètres d'altitude, offre, par sa position et l'étendue de la plaine qu'il domine, un des plus beaux points de vue du département ; aussi Méchain le prit-il pour point de triangulation, lorsqu'il vint ici faire les études destinées à déterminer la longueur du méridien terrestre.

A Millas passe le Chemin de grande communication No 4 bis qui relie Elne à Estagel. Avant de descendre dans la vallée de l'Agli, le chemin passe au *Coll de la Batalla*, déjà désigné par le nom de *Camp de la Batalla* en 1293. Nous ignorons à quoi ou à qui se rapporte cette dénomination bien faite pour intriguer l'historien.

Néfiach. — A 2 kilomètres à l'Ouest de Millas s'étale Néfiach (1187 hab.) qui n'a pas de station sur la voie ferrée. C'est vraiment regrettable, car le village est grand, propre et agréable. L'*alleu de Nisifiaco* est cité pour la première fois en 850. Son *castrum* ou *força* existait dès l'an 1274 ; il avait la forme d'un petit quadrilatère flanqué de tours rondes dont une seule est restée debout. Le groupe scolaire, la mairie et l'église occupent la majeure partie de cet ancien Château ; car cette église, considérablement agrandie dans les temps modernes, n'était à l'origine qu'une petite chapelle dédiée à la Vierge ; elle

était très probablement antérieure à la construction du château.

Le canal d'arrosage date de 1163, époque où Pons d'Ille concéda à Artald de Castellnou et à deux autres seigneurs de Millas le droit de prendre six meules d'eau dans la Tet, au territoire de Regleille, et de les conduire à Millas en passant par Néfiach. — En face du village, sur la rive gauche de la Tet, se montrent des côteaux formés par des lits de coquilles fossiles entremêlées de couches de terre et de sable qui datent de l'époque pliocène. Parmi ces coquilles il faut citer le *Pecten laticostatus*, qui mesure 28 cent. de longueur sur 30 de largeur. On peut en voir des spécimens au Musée de Perpignan. Plus haut, et tout près du Mas de *Na Juliana* on trouvera une source saline sulfatée calcique très connue dans tout le pays.

ILLE. — 5e Station.

23 kil. de Perpignan, 9 kil. de Vinça, 18 kil. de Prades.

Ille (3,415 hab.) est située sur la rive droite de la Tet et sur la rive gauche du Boulès, torrent considérable que nous avons déjà vu sur les hauteurs de La Bastide et de Bellpuig.

Lorsque le nom d'Ille se montre pour la première fois dans nos chartes (IXe siècle), c'est sous la forme d'*Yla* ou *Ila*, et non pas sous celle d'*Insula* qu'on lui attribue plus tard. Par conséquent, *Ille* ne signifie pas *ile*, « espace de terre entouré d'eau de tous côtés », comme on le pense communément. Le mot *Ila* ou *Yla*, dont nous ne connaissons pas la signification, appartient peut-être aux idiomes ibériens ; on retrouve ce nom sur plusieurs points de nos montagnes : nous avons vu près de Céret le village de *Las Illas*.

Il est peu de villes plus agréablement situées, et son territoire est certainement le plus fertile du département : fleurs, fruits, légumes, céréales, tout y vient avec une facilité et une abondance exceptionnelles ; malheureusement la Tet emporte souvent tous ces trésors, dévastant ces belles *hortes* où la veille s'étalaient de si belles récoltes.

Les pêches d'Ille sont d'un goût exquis ; elles ont beaucoup perdu de leur réputation depuis qu'on s'avise de les cueillir avant leur maturité, afin de pouvoir les exporter. — Cette petite ville possède des fabriques de chapeaux de feutre, des tanneries et des magnaneries.

Elle a de l'animation ; ses rues sont propres, mais étroites et tortueuses. On comprend vite qu'on se trouve dans une ville fortifiée du moyen âge ; elle garde encore, en effet, des pans longs et noirs des vieux remparts qui lui serraient les flancs. De ses anciennes portes, une seule est debout, derrière le chevet de l'église, à côté d'une pittoresque fontaine où l'on descend par des degrés (1). Les maisons se pressent et s'entassent, sombres mais élevées. Certes, la ville n'est pas coquette, mais elle n'est pas maussade et présente un cachet original qu'on fera bien de lui conserver en respectant le désordre des petites rues.

L'église paroissiale de Saint-Etienne n'offre rien de bien remarquable, mais elle est vaste, élancée, avec une galerie intérieure ; la façade rappelle le style du XVIIe siècle : elle fut inaugurée en 1697.

L'église de l'Hôpital est plus ancienne puisqu'elle date du commencement du XIIIe siècle. La construction en fut autorisée par l'évêque d'Elne, Bernard de Berga, en 1236, sur l'emplacement d'un terrain donné par Dona Maria d'Ille, dont il est parlé dans l'inscription suivante :

ANNO DOMINI MCCLVIIII OBIIT DOMINA MARIA HOSPITALERIA DILA QVI EDIFICAVIT HANC ECCLESIAM XVI KALENDAS AVGVSTI.

L'an du Seigneur 1259 est morte Dame Marie, hospitalière d'Ille, qui a élevé cette église, le 16 des calendes d'août.

L'inscription se trouve à l'entrée de l'église, dans l'ombre et coupée par une cloison. Dans l'intérieur, sur

(1) Dans un acte ancien on voit les fabriciens faire estimer deux maisons, dont l'une est située dans *lo Carrer del Moli del Oli* et l'autre devant *lo Portal de la Font, laqual afronta ab dita fabrica* (l'église), *ab lo Castell del Senyor Vescomple y ab lo Carrer de la Font.*

le mur de droite et à côté d'une armoire pratiquée dans ce mur, on lira cette autre inscription :

ANNO DOMINI MCCLXXXXVIII
IIII NONAS JANVARII OBIIT HIC IA
CET DOMINA BIATRIX, VICECOMITISSA DE
FONOLETO, QUE FVIT HOPISTALERIA
HOSPITALIS DE INSVLA, ET DOMINA AVA,
VICECOMITISSA DE CASTRO NOVO, HOS
PITALERIA HOSPITALIS DE INSVLA.

L'an du Seigneur 1298 (1299) et le 4 des nones de janvier est morte et repose ici Dame Béatrix, vicomtesse de Fonollet, qui fut hospitalière de l'hôpital d'Ille, et dame Ave, vicomtesse de Castellnou, qui fut hospitalière de l'hôpital d'Ille.

« Le cadre est orné de rinceaux et de quatre écussons ; à gauche, en haut, une croix pleine, écu de la religion ; en bas, un échiqueté d'or et d'azur, armes de Fonollet, porté aussi par les vicomtes de Castellnou, concurremment avec leur écusson parlant du château crénelé ; à droite, deux fois le lion d'or sur fond d'azur des vicomtes de Canet. » (1)

C'est à tort qu'on a fait remonter aux premières années du XII[e] siècle l'origine de l'hôpital d'Ille. (*Annuaire des Pyrénées-Orientales* pour l'année 1834, p. 418). C'est une erreur d'un siècle, du moins d'après le résultat de nos recherches, car l'existence de l'*hôpital des pauvres d'Ille* n'est réellement constatée que par un acte de l'an 1217 (Archives de l'hôpital, parchemin B. 108).

L'église de la *Rodona* est à côté de l'Hôpital. On remarquera que son abside est polygonale. C'est un vieux monument roman qu'on a eu le tort de délaisser. Cette *Nostra Senyora de la Rodona* est, comme tant d'autres, un témoignage de l'ingratitude des populations catholiques à l'égard des sanctuaires où leurs ancêtres avaient prié, souffert et vécu ; il n'est pas besoin d'être un croyant

(1) *Epigraphie roussillonnaise*, par L. de Bonnefoy, p. 297.

irréductible pour déplorer de pareils abandons. Le 3 août on fête *Sant Estera* à Ille ; mais c'est la *Rodona* qui en était la mère, la protectrice, « *de Illa protectora* ».



CROIX EN PIERRE DU XVe SIÈCLE.

Sur la route nationale et vis-à-vis de l'emplacement de l'ancienne porte *de la Créu*, l'une des portes de l'enceinte fortifiée, le voyageur verra une croix de pierre du XVe siècle sur laquelle se lit le nom de Pierre Toreda (*Pere Toreda*), qui fit les frais de ce petit monument (en 1447). Les sculptures sont élégantes et appartiennent au style gothique fleuri.

La mairie possède quelques documents intéressants, mais les archives de l'hôpital sont d'une richesse peu commune ; c'est une très belle collection de parchemins.

Sanche, roi de Majorque, érigea la terre d'Ille en vicomté, en faveur de Pierre de Fenouillet ou Fonollet, en 1314. Ce Pierre épousa Esclarmonde, héritière de la

vicomté de Canet, et, par là, ces deux vicomtés se trouvèrent réunies dans la même main. « Ille fut toujours possédée par des seigneurs particuliers, dit Alart, mais son passé municipal offre l'exemple, unique en Roussillon, de l'intervention de la classe nobiliaire dans l'administration de certaines affaires communales. » C'est ainsi qu'on les rencontre parmi les administrateurs de l'hôpital.

Alart ajoute que « les hôpitaux et aumônes communes du Roussillon furent toujours considérés comme des propriétés communales et administrés comme tels, même lorsqu'ils avaient été fondés par des souverains comme l'hôpital de Perpignan ». Il en était de même pour l'hôpital d'Ille, et une charte de l'évêque d'Elne, de juin 1229, déclarait que l'administrateur devait être élu par le seigneur, « les *prohomens* de la ville » et par le chapelain ou curé. Cependant, dès la fin du XIIIe siècle, on voit comme administrateurs de cet établissement hospitalier, le seigneur d'Ille, « les nobles et donzels » de la ville et les consuls.

En 1597 trois mille Calvinistes entrèrent dans Ille et pénétrèrent jusqu'à l'église où les habitants s'étaient retranchés. Le combat fut opiniâtre et dura deux heures. Les assaillants, exposés aux coups partis du retranchement, aux pierres et aux tuiles lancées des toits par les femmes et les enfants, furent obligés de se retirer en désordre, laissant les rues jonchées de leurs morts. En 1639, les habitants se défendirent énergiquement contre la division espagnole commandée par don Juan de Garay, la même qui ravagea le territoire de Corneilla-de-la-Rivière et incendia l'église de cette commune. En 1640, la ville se souleva contre le gouvernement espagnol et ouvrit ses portes au prince de Condé. Quelques troupes sorties de Perpignan vinrent l'assiéger, mais elle résista avec succès. On voit bien, par ce que nous venons de dire, que les habitants d'Ille ont toujours résisté vaillamment à ceux qui sont venus pour les soumettre ; c'est un titre de gloire dont les descendants peuvent se vanter.

ENVIRONS D'ILLE

1° **Corbère.** — Un large chemin qui se dirige vers le Sud, traverse la voie ferrée à la gare d'Ille. On atteint bientôt (5 kil.) le village de Corbère-les-Cabanes, traversé par " le Canal de Corbère ". La commune compte 500 habitants (1). A une faible distance s'étagent les maisons de Corbère d'Amont, dont la population compte environ 100 habitants de plus. Celle-ci est assise et cachée au pied de son Château, qu'on aperçoit de très loin, car il domine la vallée de la Tet, aux environs d'Ille et de Millas.

Le Château de Corbère renferme une curiosité historique. Nous voulons parler de la fameuse inscription *Hujus domus dominus fidelitate cunctos superavit Romanos* (le maître de cette maison a surpassé tous les Romains en fidélité), que l'on a si longtemps supposé s'appliquer à un prétendu acte d'héroïsme de Jean Blanca, consul de Perpignan. Pendant le siège de 1475, Blanca aurait laissé égorger son fils en sa présence plutôt que de livrer les clés de la ville à l'ennemi. La vérité est que l'acte héroïque de ce consul est une fable, et qu'on ignore la destination primitive de l'inscription. Tout ce que l'on sait de positif à ce sujet, c'est que la pierre resta longtemps encastrée dans la muraille d'une maison de Perpignan située dans la rue du Figuier ; elle en fut arrachée un beau jour, et un caprice d'archéologue la transporta ici.

2° **Grotte de Montou.**— Voilà un nom bien roman : " mont tóu " (*mons torus*, montagne creuse), ou " Montou ". En sortant de Corbère-les-Cabanes, on grimpe sur une colline peu élevée, d'où l'on peut compter les maisons de Corbère d'Amont, qui regardent toutes le

(1) Corbère les-Cabanes ou *la Cabana*, comme disent les habitants, n'a été érigée en commune que le 17 mai 1856. Cette *Cabana*, espèce d'auberge, est déjà signalée dans un acte de 1487. En 1665, d'autres maisons étaient venues s'ajouter à celle-ci ; à partir de cette époque on emploie le pluriel *les Cabanes*.

soleil levant. On franchit un petit col et l'on descend dans le torrent de *Sant Julia*, dont les eaux glissent sur un lit de sable blanc, à travers une étroite plaine où croissent des oliviers. A notre gauche, se dresse un gros piton de pierre, nu, pelé, stérile : c'est le *Montou*, que des topographes peu au courant de la langue catalane ont fini par appeler *Moutou* (" mouton ", en français), qui nous mène loin de la première et vraie dénomination.

La grotte est fort remarquable par son étendue. Les ramifications de sa galerie principale, leur hauteur et les piliers de stalactites qui s'alignent en vraies colonnades, lui donnent un aspect singulier qui fait penser aux temples souterrains de l'Egypte primitive. On doit se munir de flambeaux et d'un bon fil d'Ariane pour parcourir ce labyrinthe, autrement on risquerait fort de ne pas s'en tirer et de subir le sort du malheureux peintre Robert dans les catacombes de Rome.

Quand on examine les parois de l'entrée, on remarque qu'elles ont été polies, et ce ne peut être que par les eaux, à l'époque où la mer pliocène couvrait tout le pays occupé par la vallée inférieure de la Tet.

3° **Saint-Maurice.** — En allant de Corbère-les-Cabanes à Saint-Michel-de-Llotes, le chemin coupe des ravins et des gorges ombreuses. C'est dans un de ces recoins que se dresse l'ermitage de Saint-Maurice, avec ses terrasses étagées, ses beaux et grands noyers, sa fontaine d'onde pure et fraîche. La plupart de nos cantons ont de ces sites charmants, faits pour le repos de tous, croyants et non croyants : Consolation, Notre-Dame-du-Château, Notre-Dame-de-Tanya, le Coral, Saint-Maurice, Font-Romeu, Galamus et bien d'autres. Cet ermitage est très ancien. On le trouve déjà cité au XIIIe siècle ; il était connu sous le nom de Saint-Maurice de *Graolèra*.

4° **Saint-Michel-de-Llotes et Casefabre**. — Une charmante course est celle de Casefabre ; un peu rude, mais très pittoresque. On passe dans le principal *rèhinat* de Saint-Michel-de-Llotes, qui est bloti dans un nid de verdure, puis on monte au col *de la Llansa*, d'où la vue s'étend sur la verdoyante vallée de la Tet. Casefabre perche

plus haut, sur la pente de la rive droite du Boulès, dans un pays aride, sec et pauvre.

5° **Cases-Noves; Regleille.** — Sur la rive gauche de la Tet se dressent les falaises cannelées et festonnées qui séparaient anciennement le pays de Fenouillèdes du Roussillon. Au pied de ces falaises terreuses qui se désagrègent tous les jours ont existé deux villages dont les ruines datent déjà de quelques centaines d'années : villages morts, dont le squelette gît à terre et s'en va tous les jours en poussière.

Le clocher de Cases-Noves est encore debout.

L'origine du village de Regleille est une très ancienne *cella* bénédictine; son église, qui existe encore, semble dater du XI[e] siècle; le reste du monastère est ruiné. En 1524, les bandes allemandes qui couraient le pays de Fenouillèdes firent des incursions tellement ruineuses sur la rive gauche de la Tet que les habitants de Regleille furent obligés d'abandonner leur village et de se retirer à Ille.

Plus haut, sur la montagne dénudée, mais lumineuse et chaude, scintillent les blanches maisons du village de Montalba, que l'on atteint par une jolie petite route.

Nous revenons à Ille pour reprendre la voie ferrée.

BOULE-TERNÈRE. — 6[e] STATION.

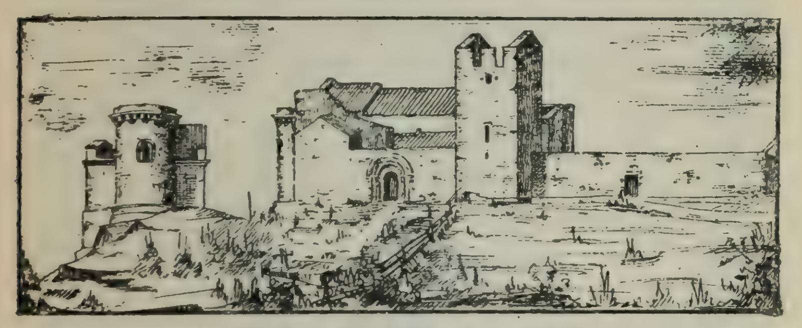
27 kil. de Perpignan, 5 kil. de Vinça. 14 kil. de Prades.

Au sortir d'Ille, les collines des Aspres se rapprochent de la voie. Boule-Ternère s'étale sur le flanc d'une de ces collines. *Bula-Teranera* (*terra nigra*) fut comprise à l'origine dans la viguerie de Conflent dont elle fut ensuite distraite. Elle eut toujours les mêmes seigneurs que la ville d'Ille et obtint des privilèges royaux au XVI[e] siècle. Les restes de son Château du moyen-âge ne présentent rien d'intéressant. Le Canal de Corbère traverse le bas village et passe même sous les maisons.

En 1542, pendant que le gros de l'armée du Dauphin faisait le siège de Perpignan, de fortes colonnes battaient la campagne, saccageant et rançonnant presque tous les

bourgs du Roussillon; Boule fit alors une énergique et heureuse résistance.

Serrabona. — La rivière qui passe à Boule s'appelle le *Boulés* ou *Bulés*; elle descend des sommets de Batère et du pic de l'Estelle (1). Dans cette vallée du Bulès se trouvent les pauvres villages de Boule d'Amont (393 hab.), de Casefabre (115 hab.), et le misérable hameau de Serrabona.



L'ancien Prieuré de Serrabona (2).

Il faut parcourir deux lieues pour l'atteindre; c'est un peu long, mais on doit y monter parce qu'on y voit les magnifiques ruines du prieuré de chanoines augustins le plus ancien qui ait existé dans le diocèse d'Elne; il fut en effet fondé en 1082 et Artal II, évêque d'Elne, consacra son église en 1151. Une bulle apostolique de 1593 unit le titre et les revenus du monastère au chapitre de l'église de Solsona, en Catalogne.

Après le cloître d'Elne et l'église de Coustouges, c'est peut-être le monument le plus curieux de notre pays. Il est très peu connu : cela tient sans doute à sa position dans un lieu écarté et sauvage. Il n'existe en effet, de Boule-Ternère à Serrabona, qu'un petit sentier fort peu

(1) Dans un acte de 953, ce gros torrent est appelé *flumen de Bula*.

(2) Vue prise du côté du Cimetiere. Le dessin de gauche représente l'abside en entier et de face, tandis qu'on ne la voit qu'en profil dans celui de droite.

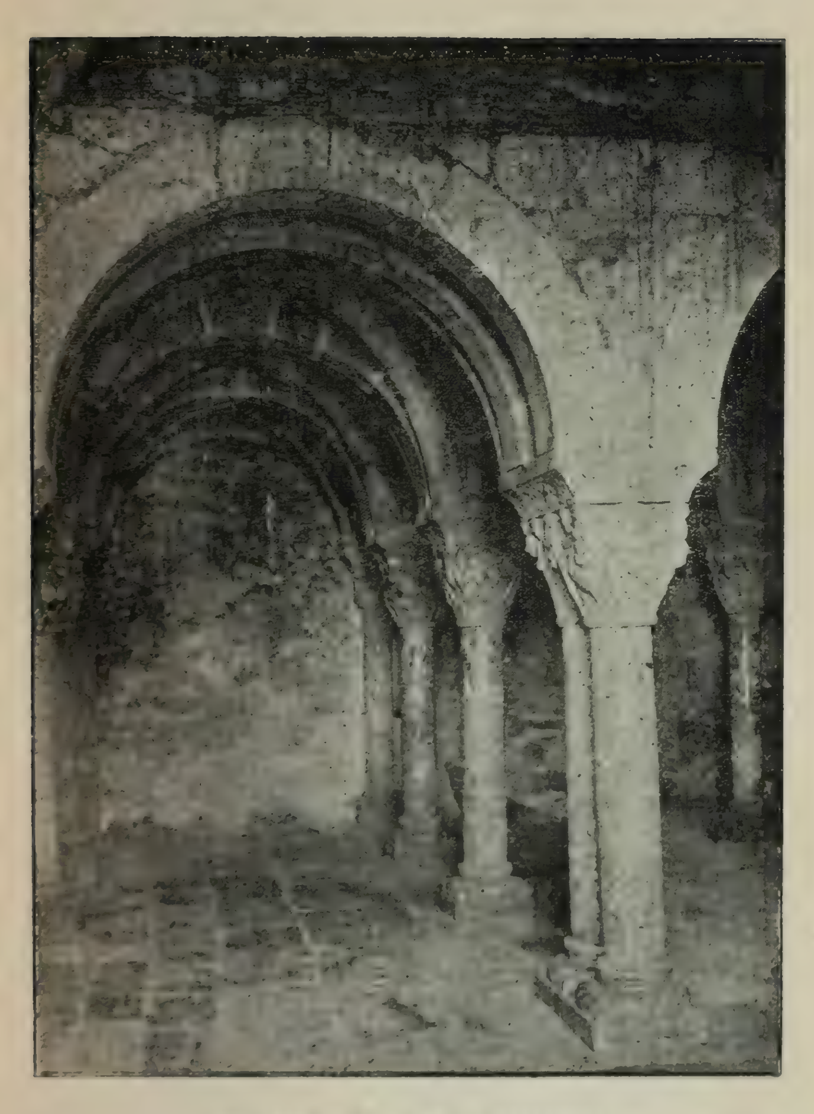
commode, serpentant sur les flancs à peine boisés de hautes collines schisteuses.

L'église est à trois nefs. Celle du milieu est séparée des deux autres qui forment : l'une, un corridor communiquant avec le *pronaos* et le chœur de l'église ; l'autre, une petite sacristie d'abord et une écurie ensuite. Cette dernière nef est à droite, au midi, élevée sur un précipice ; elle était ouverte par des colonnes portant des arcatures à plein-cintre. Les colonnes, les arcatures et les chapiteaux sont en marbre blanc ; les chapitaux historiés représentent des animaux fantastiques ; la couleur de cette partie du monument est admirable : le soleil a, pour ainsi dire, cuit le marbre, qui est d'un jaune orange mêlé de paillettes d'or.

Dans la grande nef de l'église on verra une tribune qui rappelle une distribution architecturale qu'on rencontre souvent en Espagne et en Portugal : c'était le lieu où les moines se rendaient pour chanter en chœur les prières.

Entre la porte du cimetière et celle de la nef centrale se trouve le *pronaos*, qui communiquait avec le dehors par un vaste portail couvert de sculptures dont l'exécution et la variété indiquent la belle époque romane. Malheureusement on l'a fermé et masqué par des constructions rustiques, sans forme et sans goût. Le *pronaos* est orné de colonnes supportant des voûtes et des voussoirs richement sculptés ; le tout, de style roman et en marbre blanc. Nous en reproduisons ci-contre une partie.

Les rares habitants de la vallée ont des mœurs douces et des goûts simples. Ils sont pauvres, mais ils sont heureux. Dans ce pays reculé, triste et silencieux, il n'est pas rare d'entendre les *Montanyas regaladas*, le *Pardal* et les *Goigs dels Ous*. Aux jours de *festa major* ou fête locale, on banquète solidement, comme pour compenser les privations du reste de l'année.



Intérieur du Pronaos de Serrabona



VINÇA. — 7e Station.

32 kil. de Perpignan, 9 kil. de Prades.

A partir de Boule-Ternère les flancs de la montagne tendent à se rapprocher, et on voit bientôt s'ouvrir le *Col Ternère*. Ici, nous sortons du Roussillon proprement dit pour entrer dans le Conflent, qui comprenait tout le bassin supérieur de la Tet, avec ses affluents, depuis Ternère jusqu'à Mont-Louis, lequel était déjà en Cerdagne. Par un court tunnel nous passons sous la montagne de Rodès, puis nous allons franchir le Riu Fagès, un gros torrent dévastateur ; par un second tunnel nous traversons la grosse colline de Saint-Pierre, couronnée par une chapelle dédiée à ce Saint, et nous arrivons en gare de Vinça.

Vinça était un des lieux les plus importants du Conflent. Il passa de bonne heure du domaine des comtes de Cerdagne à celui des rois d'Aragon. En 1218, Nunyo Sanche lui concéda tous les privilèges de Villefranche en y ajoutant la franchise d'*intestia* dont cette dernière ville ne jouissait pas encore à cette époque. (1) « Plus tard, ajoute Alart à qui nous empruntons ces renseignements, plus tard, Martin, roi d'Aragon, les autorisa à faire de leur ville une *rue* ou *carrer* de Villefranche ou de Perpignan, à leur choix, c'est-à-dire à se considérer comme partie intégrante de ces deux villes dont tous les privilèges leur étaient accordés. ».

Les actes du XIe siècle parlent d'un *Castrum* ou *Château* de Vinça, dont on ne trouve aucune trace sur les lieux, ni aucune mention dans les actes des siècles suivants. L'enceinte fortifiée fut construite vers 1245 ; elle existe encore en grande partie et forme un carré à peu près régulier, sauf pour la face de l'Ouest, avec quatre portes : deux sur la face Nord, une à l'Ouest et une au Midi ; les deux dernières ont été récemment démolies. Mais cette ville *vieille* forme à peine le tiers de la ville

---

(1) L'*intestia* est le droit qu'avait le seigneur sur les biens des vassaux morts sans tester.



Oratoire près de Vinça

(Sur le chemin qui descend au ravin de *Les Escomas*)

actuelle. Les faubourgs furent fortifiés à leur tour par un second mur d'enceinte d'assez faible consistance et au moyen d'un fossé profond dans lequel on fit passer les eaux du *Réal*, détournées de leur cours naturel. L'intérieur de la ville est un peu triste, désert ; la vie s'est portée sur la route, qui traverse les nouveaux faubourgs.

Vinça compte aujourd'hui 2111 habitants ; il est chef-lieu de canton. Il est bâti dans une position agréable que nos pères choisissaient habituellement comme séjour, pendant les chaleurs de l'été ; ici règne, en effet, cette température fraîche et saine qu'on recommande toujours aux personnes qui doivent changer d'air.

L'église de Vinça possède un calice en argent de 1619, quelques vêtements sacerdotaux très anciens et un beau tableau représentant Saint-Sébastien. C'est une église gothique construite au XVIIIe siècle, très vaste, très haute, à nef voûtée et chapelles latérales ; « elle paraît être une imitation, d'ailleurs malheureuse, de Saint-Jean » (de Perpignan), dit M. Brutails.

L'historien Alart naquit à Vinça en 1824. Nommé archiviste du département des Pyrénées-Orientales en 1862, il se livra avec passion à l'étude de l'histoire du Roussillon à laquelle il a fait faire un pas immense. Archéologue et paléographe distingué, écrivain serré et précis, critique mordant, il a abordé tout ce qui touche à l'histoire de son pays : peinture, sculpture, architecture, lois, coutumes, religion, sciences, lettres, il a touché à tout, il a tout éclairé d'un jour nouveau. Ses travaux imprimés sont très nombreux. En outre, il a laissé une cinquantaine de volumes de copies de documents faites dans les archives départementales, communales, hospitalières et particulières. Ces volumes se trouvent à la Bibliothèque de Perpignan. Alart est mort à Vinça en 1880.

LA PLAINE ET LES ENVIRONS DE VINÇA

1° La plaine de Vinça, Joch, Finestret, Rigarda, Saorla. — La plaine de Vinça est un vaste et gai jardin piqué de maisons blanches à toits rouges, et entouré d'une ceinture de collines couvertes de vignes : l'ensemble du paysage est charmant. Partie de cette plaine est arrosée par les eaux de la Tet, partie par celles du Lentilla ; celles-ci sont amenées au moyen d'un tumultueux canal qui passe dans le village de Joch. Ici, à une égale distance de Joch et de Vinça, passait la *Via* ou *Strata Confluentana*, vieille " route " qui, partant des côtes roussillonnaises, s'en allait dans le froid pays de Cerdagne par le long et profond couloir que la Tet s'est creusé en Conflent. C'est encore de nos jours *lo Cami de la Strada*, " le Chemin de la Route ", ainsi dénommé par suite de l'ignorance des habitants qui ne savent plus ce que signifie le mot *strada*, pourtant bien catalan.

Joch avait un Château, très haut perché, dont les ruines pittoresques subsistent encore. A ses pieds, les maisons, audacieusement accrochées au rocher abrupt et penchant, regardent vers la plaine couverte de cultures riches et variées. Sous les comtes de Cerdagne, le Château de Joch fut le siège d'une vicomté et la résidence des " vicomtes de Conflent ". A partir du XIV[e] siècle, il ne fut plus occupé que par de simples " barons ", et ce n'est guère que dans les dernières années du XVI[e] que ces seigneurs reprirent le titre de vicomtes de Joch. Mais c'est le souvenir des " barons de Joch " qui s'est seul conservé dans le voisinage où l'on désigne encore, sous le nom de *Baronia*, les villages dépendant de l'ancienne vicomté, tels que Joch, Finestret et Saorla, situés à une faible distance l'un de l'autre. Saorla n'est plus qu'un hameau, annexe de Vinça.

Un peu plus loin, dissimulé dans un coude de la petite vallée de Motzánes, se cache Rigarda qui possédait un Château et une Tour dont tout a péri, jusqu'aux ruines. La *Strada*, venant du col de *Bula Terranera*, passait sous Domanova et sous la Tour de Rigarda, qui

dominait tout ensemble la plaine de Vinça et la vallée de Motzánes. De ce côté, elle protégeait le village de Vilella, dont il ne reste qu'une vieille église décharnée, et pouvait échanger les signaux avec la vieille « demeure » de Domanova perchée sur un piton boisé, tandis que plus loin, au fond, elle faisait face au Château de Rodès juché sur une crête pittoresquement dentelée qui, aux époques géologiques, a dû barrer la route au flot rongeur de la Tet. Toute cette contrée est remplie de souvenirs du moyen âge.

A Rigarda, par exemple, on redoute encore les sorcières du *Rech de Vilella*. La nuit, quand elles ne lavaient pas leur linge dans ce ruisseau, elles venaient se promener dans les rues du village et frappaient de leur battoir les gens qu'elles rencontraient. La source à laquelle elles prenaient l'eau est très saine, mais les personnes âgées n'y boiront encore jamais sans y jeter une mie de pain, de crainte de s'ensorceler.

L'église de Rigarda possède une jolie croix processionnelle et un tableau fort curieux qui doit remonter au XIVe siècle.

Finestret, lui aussi, est situé dans un bas-fond, mais sur un point opposé, sur la rive droite du Lentilla, qui débouche en plaine ici même. Une énorme touffe d'arbres majestueux couvre le village de son ombre. Il est tout petit, n'ayant guère plus de 380 habitants, mais il est gai, riant, très visité parce qu'il se trouve sur le chemin qui mène à Espira et à Estoher. L'église ne manque pas d'intérêt ; nous y avons vu une statuette de la Vierge qui doit remonter au XIIIe siècle et un retable, à l'autel de Sainte-Colombe, qui porte des bas-reliefs très bien exécutés ; cette Sainte est la patronne de Finestret.

2° **Domanova**. — Domanova (*Domus nova*) fut d'abord une simple « maison » fortifiée dépendant du Château comtal de Rodès. C'était un de ces fiefs militaires si nombreux en Roussillon pendant le moyen âge. Dès le XIIIe siècle, après l'extinction de la famille seigneuriale, une église remplaça « le Château ». Cette église devint le siège de la paroisse de Rodès au XIVe siècle.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un ermitage, mais il est

très fréquenté des populations des cantons de Vinça et de Prades. On y monte par un chemin abrupt serpentant à travers un bois qui offre des sites délicieux. La chapelle contient de riches ornements. Dans la vallée de Croses, qui passe derrière Domanova, existait autrefois une église de Saint-Michel. Le lieu s'appela Glesavella (*iglesia vella*, " église vieille ") ; c'est aujourd'hui *Glavella* : ainsi se déforment les noms.

3e **Rodès**. — La voie ferrée n'a pas de halte à Rodès, qui s'étale en amphithéâtre au pied des ruines de son Château ; l'église contient quelques objets intéressants. On y va de Vinça en passant par l'étroite gorge de Saint-Pierre, ainsi nommée d'une vieille chapelle que nous avons déjà signalée.

A la veille de la Révolution, la châtellenie de Rodès appartenait au comte Abarca de Aranda, ambassadeur d'Espagne à Paris, à qui elle était échue comme héritier de la famille de Perapertusa. — Le Château de Rodès fut attaqué le 10 décembre 1652 et défendu énergiquement par le bayle, qui fondit sa vaisselle d'étain pour en faire des balles ; après avoir tenu trois jours, il se sauva vers Rigarda et Villefranche.

La Tet passe dans l'étroite gorge *de la Bau* ou *de la Guilléra*, creusée dans le roc poli par le travail incessant des eaux. On verra ici les restes d'un vieux pont qui traversait ce pittoresque défilé ; on l'appelle *lo Pont dels Sarrahins*. C'est l'ancien viaduc qui menait de la rive gauche sur la rive droite les eaux du canal primitif de Thuir ; il n'a rien à voir, très probablement, avec les Sarrazins.

4e **Glorianes**. — De tous les villages du département, Glorianes est peut-être celui qui reçoit le moins de visiteurs, si l'on excepte les voisins de Vinça et de l'ancien *Baronia*, qui, bien entendu, n'y vont que pour affaires sérieuses. Raison de plus pour nous d'y faire une ascension : c'est en effet une véritable ascension de trois heures qu'il faut exécuter pour l'atteindre. Il est là-haut éparpillé sur le penchant d'une colline, dans un pays frais, pittoresque et silencieux ; mais quel isolement ! En hiver, il arrive que les habitants restent cloués chez eux pen-

dant des mois entiers, car l'affreux sentier qui les relie à Vinça est alors impraticable, dangereux même. — L'église présente une pauvreté désolante ; elle n'a pas de clocher. On n'en dit pas moins, en parlant d'un monsieur très cossu, qu'« il est fier comme le clocher de Glorianes ». — On peut aller jusqu'aux ruines de la Chapelle de Sainte-Anne, *la Capella de Santa Anna dels Quatre Termes*, qui gisent mélancoliquement à terre sur une crête, à 1340 mètres d'altitude.

5° **Espira-de-Conflent.** — Le chemin d'intérêt commun n° 24 passe à Finestret, traverse le Lentilla sur un pont très élevé, fait un grand coude et s'engage dans la vallée de Llech. Sur la rive gauche se dressent les murailles délabrées d'un vieux château, *Los Castellassous*, puis, un peu en amont, le village d'Espira. Le chemin enjambe le gros torrent, mais ne monte pas au village, trop haut perché sur la falaise d'origine glaciaire ; il reste en bas, enfoncé, ombragé par de grands arbres et des massifs de verdure, qui font de ce lieu un des coins les plus sauvages et les plus frais de la contrée. Espira a eu un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont la chapelle sert d'église paroissiale. L'extérieur est misérable ; l'abside surtout tombe en ruine ; les gros blocs équarris qui en forment la base s'en vont en poussière, mettant l'édifice en péril. Elle doit remonter au XII[e] siècle. L'intérieur présente des parties qui sont de la même époque. La chaire porte des sculptures. A la muraille sont suspendus plusieurs tableaux fort intéressants, hauts-reliefs sculptés sur bois représentant des scènes religieuses ; ils semblent avoir été exécutés à la même époque, probablement pendant la première moitié du XVII[e] siècle. — L'entrée de l'église est précédée d'un porche surmonté d'une niche où nous avons aperçu une statuette de la Vierge portant l'enfant Jésus, d'un style absolument barbare.

On laisse à gauche le hameau de La Vall, puis on gravit une forte rampe qui débouche sur la plaine d'Estoher, couverte de belles cultures.

6° **Estoher**. — Espira ne compte que 230 habitants ;

Estoher en a 350. Le village doit être très ancien ; il est cité sous le nom de *Villa Astovere* dans un acte de 879, qui signale son église de Saint-Etienne. L'abside de l'église actuelle est probablement du XII[e] siècle : elle est cachée par des maisons de particuliers. On trouvera à Estoher une excellente fontaine, une bonne auberge, un café, un bureau de tabac et de braves gens. Le jour de la fête locale (3 août) la grande Place ombragée par un immense micocoulier regorge de monde ; les *joglars* « sonnent » au milieu de cette foule avide de *balls* et de *contrepas*. — La vallée monte, se rétrécit, s'ensauvage et s'enfonce dans les formidables entrailles du Canigou.

7° **Ballestavi**. — Nous avons déjà vu que le Chemin de grande communication n° 3 relie la vallée du Tech à celle de la Tet par les hauteurs de Batère. Il passe sur la tête de Finestret et s'engage aussitôt dans la gorge du Lentilla. Il a été taillé à coups de mine dans le flanc de la montagne et domine la rivière à une très grande hauteur. Certains endroits présentent un réel danger si l'on va en voiture, surtout dans les tournants, qui sont très aigus. Après trois heures d'une bonne marche le piéton arrive à Ballestavi, formé de deux hameaux séparés par le Lentilla : maisons basses, rues étroites et tortueuses, d'aspect triste ; toutefois, les habitants sont affables, très passionnés pour la danse ; ils chantent volontiers les *Montanyas regaladas* et les *Goigs dels Ous*. (1) Le pays, d'ailleurs, ne manque pas d'une certaine aisance ; il y a une bonne auberge où l'on peut commodément passer la nuit. Ceci soit dit principalement pour les touristes qui veulent monter au Pic du Canigou par la haute vallée de la Rivière de Llech.

8° **Velmanya** — Mais, pour cela faire, il nous paraît préférable d'aller coucher à Velmanya, qui a le même nombre d'habitants (300) et qui offre les mêmes ressources que Ballestavi. (2) Les deux villages ne sont séparés que par une distance de 7 kilomètres. De Velmanya, on

(1) En catalan on écrit *Vallestavia*.

(2) En catalan on écrit *Vallmania*.

remonte la haute vallée du Lentilla par un sentier bien tracé qui passe par les *masos* de Barjau et de Paroutxe, puis tourne à droite pour atteindre le *Prat Cabréra*. De cet endroit on gagne facilement le Châlet-Hôtel du *Coll dels Cortallets*, où l'on se prépare pour l'ascension du Pic. Cinq heures suffisent pour faire le trajet que nous venons d'indiquer ; il constitue une merveilleuse excursion.

9° **Nossa-les-Bains.** — De Vinça se détache un chemin qui franchit la Tet aux environs de Nossa. Ce chemin mène au village d'Arboussols et dans le pays de Fenouillèdes, sur la rive gauche de la Tet. Ici, les rochers grisâtres, dénudés et profondément ravinés, contrastent d'une façon frappante avec le verdoyant plateau qui leur fait face.

L'établissement de Nossa est délicieusement situé au pied de ces falaises rocheuses, ombragé, tranquille, simple et modeste. Il est alimenté par des sources sulfureuses et alcalines tièdes (25° c.). Anciennement on les appelait *Fonts del sofre* (Sources du soufre). Dès 1754, Carrère avait révélé leurs qualités au public, et, en 1756, il les classa parmi les meilleures dans son *Traité des eaux minérales du Roussillon*. Plus tard, Anglada les comparait aux Eaux-Bonnes et disait qu' « elles semblent se mieux prêter que d'autres plus actives à la curation des affections de poitrine, et cela grâce à leur faible température, à leur richesse en ingrédients alcalins et au moindre développement des éléments sulfureux. » — Telle est encore l'opinion des médecins du Roussillon et de quelques professeurs de la Faculté de Montpellier qui envoient fréquemment des malades à Nossa. Cet établissement est aussi fréquenté par les personnes atteintes de *maladies de la vessie* et de *maladies de la peau*.

Les familles trouveront à Nossa les commodités de la vie domestique appropriées à toutes les positions de fortune, et les malades y éprouveront les bienfaisants effets d'une situation topographique des plus favorisées, sous un climat exceptionnellement doux et égal.

10° **Prieuré de Marcevol.** — De l'établissement thermal, on monte par une côte rude et aride sur un pla-

teau où existent les restes du prieuré de Sainte-Marie-de-Marcevol, fondé vers l'an 1147, sécularisé en 1484 et uni la même année à la communauté des prêtres de l'église de Saint-Julien de Vinca. C'était un couvent de chanoines réguliers de l'Ordre du Saint-Sépulcre.

L'église de Marcevol est classée parmi les monuments historiques. Le portail est fort remarquable ; c'est un précieux morceau d'architecture romane. La matière en est riche ; le linteau monolithe se détache, par sa



Le Prieuré de Marcevol

couleur foncée, du marbre rouge des impostes, et supporte un tympan de marbre blanc orné d'une simple moulure caractéristique du XIIe siècle. Cette partie du portail de Marcevol a beaucoup de rapports avec celui de l'église de Saint-Feliu d'Amont, mais il est plus riche, quoique dénué de bas-reliefs. (1)

Le monastère n'offre plus au visiteur que la masse imposante de son église et la richesse des marbres de son portail, qui forment le plus navrant contraste avec la nudité de l'intérieur, de même que l'aridité des terres environnantes et la misère du hameau de Marcevol font ressortir le magnifique point de vue que présente le cours de la Tet, depuis la gorge de Villefranche jusqu'au rivage de la mer.

---

(1) Pour plus de détails, voir notre *Etude historique sur le prieuré de Marcevol*, dans le XXIXe Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, 1888.

A Marcevol se trouve une chapelle appelée *Santa Maria de las Gradas* à cause des « degrés » qui donnent accès au sanctuaire, que rien ne recommande à l'attention de l'archéologue, sauf peut-être un vieux tableau peint sur bois et encadré de sculptures gothiques ; la peinture en a quelque mérite, mais elle est bien endommagée. — Nous avons retrouvé dans l'église du monastère un bénitier de marbre qui, nous a-t-on dit, provient de l'église de *las Gradas*. Sur ce bénitier, dont nous donnons le dessin, est sculptée la croix du Saint-Sépulcre entre deux têtes recouvertes d'une espèce de capuchon : on dirait deux têtes de chanoines de l'Ordre. — Nous savons que dès le XIe siècle Sainte-Marie de Marcevol attirait les pieuses libéralités des fidèles. Des personnages importants lui firent des legs ; rien n'indique la cause particulière de leur dévotion envers cette église, mais elle était certainement en grande recommandation au XIIe siècle ; on ne doit donc pas s'étonner que les chanoines du Saint-Sépulcre l'aient jugée convenable et propice pour y fonder un établissement de leur Ordre.

Le petit village d'Arbussols est situé à une faible distance de Marcevol. Au Nord (3 kil. d'Arbussols et 1 kil. de Marcevol) se dresse le *Roch dal Morou* (Rocher du Maure) ; on y va par une rude montée. Un maure l'habita, au temps jadis : de là son nom. Du sommet de cette sorte d'aiguille rocheuse et légendaire, on aperçoit tout près de soi le vallon de Tarerach et la ceinture de la Desig, petite rivière qui serpente dans les coins et recoins de la « Corbière de Sournia », puis va rejoindre l'Agli ; on voit très bien aussi le Pic de Bugarach, qui, là-bas, domine la ligne bleuâtre et grisonnante des Corbières. Au Sud, la vue sur le Canigou, les Albères et les Aspres est imposante. — Au pied du *Roch dal Morou* se dressent des lambeaux de murs en pierre sèche. D'après un Marcevolois de nos amis, ce sont là des restes de constructions arabes : on ne discute pas avec les légendes. Non loin d'ici, se trouve le *Roch foradat* (Rocher troué). Au plafond se creusent des cavités, qui sont aussi l'œuvre des Arabes. Un peu plus bas, sur une plateforme, nous voyons encore des trous : c'est là que les Arabes

faisaient la cuisine ! Singulière vaisselle ! — Après les Arabes, les fées et les sorcières. Près d'un rocher creusé sort une fontaine : c'est la *Cora das Encantadas*. Le petit flot cristallin court, s'augmente et forme un ruisseau où les fées venaient laver leur linge, qu'elles étendaient à côté pour le faire sécher. Un jour, un habitant de Marcevol eut la hardiesse de dérober une serviette; aussitôt, tout le linge disparut, et la neige tomba du ciel drue et serrée. *Roch del Morou*, *Castell del Morou*, *Cora de las Encantadas*, *Prat de las Bruxas*, etc., tous ces noms, qui rappellent le vieil arsenal de la superstition ou de l'ignorance, on les retrouve un peu partout dans nos montagnes.

Et, à ce propos, revenons un instant à Marcevol, pour constater une fois pour toutes comment le peuple fait l'histoire. La croyance populaire n'admet pas que le monastère ait été construit et habité par des chanoines augustins ; elle place ici, comme dans presqu etous nos anciens bâtiments religieux, les sympathiques chevaliers du Temple dont le souvenir est resté si vivace parmi les populations rurales du Roussillon. — Un grand nombre d'églises ont le linteau de la porte fendu par le milieu, et de ce nombre est l'église du prieuré de Marcevol. Demandez au paysan la date de cet accident purement physique ; il vous répondra qu'il arriva le jour même où un pape fulmina la bulle qui supprimait les chevaliers du Temple. Cette fente, on ne sait pourquoi, est à ses yeux le signe fatal qui caractérise les églises de la fameuse Milice ou *Cavalleria*, comme on disait en Roussillon.



Bénitier a Marcevol

MARQUIXANES. — 8e Station.

36 kil. de Perpignan, 4 kil. de Vinça, 5 kil. de Prades.

Ce village appartint longtemps à l'abbé de Saint-Martin-de-Canigou qui, en 1172, fut autorisé par le roi Alphonse à construire une enceinte fortifiée, dont on voit encore des restes.

L'église mérite d'être visitée, car elle possède deux ou trois retables fort remarquables par leurs sculptures pleines de finesse et de vie : il faut citer celui du maître-autel et celui de Notre-Dame-du-Rosaire (*Nostra-Senyora del Roser*). Le clocher date de 1611.

A partir de Marquixanes, la vallée, qui s'était rétrécie, s'élargit pour laisser apercevoir la belle plaine de Prades.

De l'autre côté de la rivière nous voyons Eus (1). Ce village (690 hab.) est bien un des plus gracieux et des plus pittoresques du département. Les rues forment un dédale d'escaliers tournants. L'église a l'air d'un château-fort ; Eus en avait un, mais il n'en reste que peu de chose ; il est cité en 1218, en 1311, époque où le roi de Majorque l'inféoda à Pierre de Fenouillet ; puis, en 1344, en 1598, époque où les Français essayèrent inutilement de s'en emparer.

En 1793, les Espagnols, déjà maîtres de Prades, se portèrent sur Eus (6 août) qu'ils bombardèrent. Mais les habitants ne voulurent pas se rendre ; ils préférèrent abandonner leur domicile et se retirer dans la montagne, d'où ils virent les flammes consumer leurs maisons.

(1) Ce mot semble venir du latin *ilex* (chêne) qui fait *ilicis* au genitif. En 1035, nous trouvons *Villa Elz* ; en 1095, *Castrum de Ilice* ; en 1213, *Helz* ; en 1218, *Heutz* ; en 1243, *Castrum de Eucio*.

PRADES. — 9e Station.

41 kil. de Perpignan.

La plaine de Prades a une lieue de largeur sur deux de longueur. C'est peu, comme on voit ; mais le climat est si beau, le sol si nourricier, si bien arrosé par les canaux dérivés de la Tet, que tous les fruits et tous les légumes y viennent avec une abondance merveilleuse.

Prades compte 3,877 habitants. Il est le chef-lieu du troisième arrondissement.

C'est une jolie et fort agréable petite ville, d'une tenue propre. Elle a perdu de son animation depuis que la ligne ferrée a été continuée jusqu'à Villefranche.

Dès le IXe siècle, il est fait mention d'une église à Prades, placée sous le triple vocable des Saints Sauveur, Pierre et Jean. Cette église disparut dans les premières années du XVIIe siècle et fut remplacée par l'église actuelle de Saint-Pierre qui, sans doute, occupe le même emplacement. En 1686 elle était terminée, mais en plein XVIIIe siècle on y ajouta les chapelles qui sont à chaque bout du transept. Telle qu'elle est aujourd'hui, l'église Saint-Pierre affecte la forme d'une croix latine. Le retable du maître-autel est l'ouvrage du sculpteur Joseph Sunyer, artiste catalan d'un grand talent (1699), qui a beaucoup travaillé pour les églises du Roussillon et de la Cerdagne ; nous avons déjà signalé une de ses œuvres dans l'église de Collioure.

Quelques-unes des chapelles, celle de *la Mare de Déu del Carme* (Notre-Dame-du-Mont-Carmel) et celle de Saint-Benoit, méritent d'être visitées. L'inévitable Saint-Galdéric a aussi sa chapelle dans l'église de Prades ; son retable est très intéressant ; les reliefs sont très bien conçus et fort bien sculptés ; il doit dater de la fin du XVIIe siècle. Les habitants implorèrent le Saint en 1652 contre la peste, qui les affligeait, et, en 1679, contre la sécheresse, qui consumait leurs récoltes. La chapelle de Saint-Benoît ou *Sant-Benet* est très riche ; elle est ornementée dans le style espagnol, c'est-à-dire qu'il y a abus de couleur et surtout de dorure ; on dit que le retable provient de

Saint-Michel-de-Cuxa. La statue de saint Benoît est fort belle : la tète a de l'expression et le corps est bien posé. Dans le transept de droite il faut examiner attentivement un retable doré, avec des peintures du XVIIe siècle ; la tête de la statue, d'un rouge pâle, est fort expressive.

L'église est trop peu éclairée, surtout par les temps sombres ; les sculptures et les peintures qui la décorent, estompées par la nuit, prennent des aspects singuliers : on démêle vaguement des formes fantastiques dont la plus curieuse est le gros et lourd saint Pierre qui siège, mitre en tête, dans la niche centrale du maître-autel.

Le clocher ne porte pas d'inscription, mais on y voit gravé, sur le parement extérieur de la face Ouest, le nombre *535*. Comme il est en chiffres arabes, on l'a pris pour une date de l'hégire, correspondant à l'année 1140 de l'ère chrétienne ; on a, par suite, conclu de cette supposition, que le clocher avait été construit par les Sarrasins ; mais il est probable qu'il faut lire *1535* et rapporter cette date à une réparation du clocher. Toutefois, il n'en faut pas moins considérer cette tour comme une belle construction du XIIe siècle, sinon de la fin du siècle précédent ; c'est donc le clocher de l'ancienne église. Comme il a été respecté et qu'on a eu le bon goût de ne pas l'empâter de badigeon, on peut aisément étudier son âge et son ossature romane.

Il y a dans la chapelle de l'hôpital des peintures sur bois qui rappellent le genre des primitifs du XVe siècle, mais il est probable qu'elles sont du XVIe.

La Mairie, construite en 1850, est située sur « la Place », presque en face de l'église. Celle-ci est longée au Nord et à l'Est par le *Rèravall* ; ce nom rappelle l'ancien fossé (*retro vallum*) des fortifications de Prades, dont il ne reste à peu près rien. C'est ici la promenade favorite des *Pradenchs*. Elle est plantée de platanes du plus bel effet ; on lui a donné le nom d' « Allées Arago ». Le dimanche et les jours de fête, la Place et le *Rèravall* se remplissent d'animation et de gaieté ; la jeunesse pradéenne s'y donne rendez-vous. Quand le bal se tient ici, une folle rumeur règne sur tout le quartier. Les Pradéennes sont lestes, vives, fringantes, se coiffent à merveille et sont presque toutes très jolies.

Une fontaine de marbre rouge orne la Place : on dirait qu'elle sue du sang.

Le Palais de Justice, situé dans la Grand'rue (*La Roua* ou *Carrer de la Roua*), a été rebâti en 1857. La salle d'audience possède un tableau représentant le *Christ en Croix* qu'on suppose être l'œuvre d'un peintre espagnol, Domenico Théotocapuli, dit *Il Gréco*, qui vivait encore au commencement du XVIIe siècle.

L'hôtel de la Sous-Préfecture est situé sur la route nationale (*Lo Cami-Ral*, comme on dit en catalan). Il fut élevé en 1865 ; c'est un monument quelconque. Du *Cami-Ral*, on va dans le Passage-Aymerich ou rue de l'Industrie ; là se trouve un établissement de bains construit en grande partie avec les arcades et les colonnes du cloître de Saint-Michel-de-Cuxa. On ne saurait rien imaginer de plus contraire au bon goût que cet accouplement de baignoires et de chapiteaux romans ; et puis, on a ruiné, démoli, dévalisé un des plus beaux monuments de notre pays. Cet acte de barbarie date de 1840.

Il est probable que Prades remonte à l'époque romaine : son nom de *Prata* est tout latin, et on a trouvé un grand nombre de médailles consulaires dans ses environs. Sous l'Empire, *Prata* dut être, de bonne heure, une station de la *Via Confluentana* ; toutefois, ce n'est qu'en 843 que notre ville apparaît pour la première fois dans l'histoire. Sunifred ou Seniofred et son épouse Ermessinde la donnèrent à l'abbaye de La Grasse qui s'en vit, quelque temps après, disputer la possession par un certain Saroardus ; mais l'abbé de La Grasse Andedatus prouva qu'il était le juste propriétaire de *Prata*. Un acte sur parchemin de 865 qui se trouve aux archives de la mairie se rapporte précisément à ce procès et fut dressé à cette occasion.

Tant qu'il demeura sous la dépendance du Camérier de La Grasse, Prades ne paraît pas avoir eu des privilèges bien considérables ; le consulat n'y fut établi qu'en 1423. Le domaine royal ayant acquis les hautes justices de cette ville vers la fin du XVIe siècle, ses habitants obtinrent des privilèges aussi étendus que ceux des autres villes royales du Conflent.

En 1773 le siège du viguier de Conflent, qui était à

Villefranche, fut transféré à Prades, devenu le lieu le plus important de cette contrée.

Prades a vu naître Tixedor (François-Xavier), docteur en droit civil et en droit canon, juge royal et lieutenant du roi pour la viguerie de Conflent (1713-1778); Tixedor a écrit divers ouvrages dont l'un, *La France commerçante*, parut en 1775. Barrèra (Pierre-Jean-Cosme) et Izos sont nés aussi à Prades. Le premier fut un botaniste distingué (1736-1812) et fut l'ami de Gouan, de Coder, de Xatart, de Lapeyrouse, de Pallassou, etc.; il a écrit un *Itinéraire du botaniste dans les Pyrénées-Orientales* et une *Flore topographique et méthodique des Pyrénées-Orientales*. Izos, après avoir été député aux *Cinq-Cents*, devint Sous-Préfet de Prades (1800) et exerça ces fonctions jusqu'en 1816; il mourut en 1836.

Citons encore Julien Roca et Tixedor (François-Xavier-Valère) qui furent députés aux Etats-Généraux de 1789, et Denis Jacomet, qui mourut en 1829 après avoir été membre du Conseil des Anciens (1797), du Corps Législatif (1805) et de la Chambre des Représentants (1815).

ENVIRONS DE PRADES

1° **La vallée de Saint-Michel.** — Cette vallée est parcourue par la *Ribereta*, appelée aussi « Rivière de Taurinya », du nom du village qui la reçoit à sa descente du Canigou; anciennement on l'appelait la *Llitera*; ce nom est resté à un quartier de terrain de la rive gauche, en face de Codalet, où se trouve la *Font de Llitra*. La vallée comprend les territoires de Codalet et de Taurinya avec les restes de l'ancienne abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa.

2° **Codalet**. — Le village (280 hab.) est très agréablement situé. C'était une possession de l'abbaye de Cuxa, dès le IXe siècle. Cette petite localité fut, en 1141, l'objet d'un essai de *poblacio* ou plutôt d'une tentative de déplacement de population qui ne paraît pas avoir abouti. Les abbés de Cuxa accordèrent ensuite divers privilèges aux habitants, et une charte de 1342 leur donna

une organisation municipale complète. Dans ces derniers temps on a démoli le dernier portail qui restait des fortifications de Codalet. Par là passait un petit chemin qui venait de la rive gauche ; c'est aujourd'hui une belle route avec un beau pont. On verra tout près une fontaine dont l'ornementation est constituée par un arceau tiré du Cloître de Saint-Michel.

3° **Saint-Michel-de-Cuxa**. — Il y avait à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui les *Graus* de Canaveilles, un monastère du nom de Saint-André d'Exalada. Ce monastère fut détruit vers l'an 878 par une catastrophe inexpliquée ; quelques moines seulement échappèrent au désastre. On croit communément que ce sont eux qui vinrent fonder le monastère de Saint-Michel-de-Cuxa ; cela n'est pas tout à fait exact. La vallée possédait, dès 866, une communauté sous le nom de *Saint-Germain* et ce lieu appartenait à Saint-André d'Exalada, qui était la maison mère. Après la destruction de Saint-André, les moines survivants vinrent rejoindre leurs confrères de Saint-Germain. Quelque temps après, il remontèrent la vallée tous ensemble et vinrent fonder le monastère de Saint-Michel-de-Cuxa. (1)

Le testament de l'abbé Protasius, mort sans doute en 879, constate qu'il y avait à Cuxa une bibliothèque de trente volumes : c'était beaucoup pour une époque si barbare et si reculée. Ce monastère devint, d'ailleurs, un de plus florissants du pays : l'abbé jouissait des honneurs épiscopaux avec juridiction quasi-épiscopale sur une quinzaine de paroisses dont il était en même temps seigneur temporel. L'abbaye acquit une si haute réputation de sainteté que plusieurs personnages distingués vinrent y prendre l'habit monastique, entre autres saint Romuald et Pierre Orseolo ; ce dernier avait été doge de Venise.

(1) En 845, *in villare Cuxano : in villare Coxano*. On trouve encore les formes *Vitesano*, *Guissano* et *Guixani*, qui rapprochent singulierement ce nom du gothique *Witiza*, écrit aussi *Guitiza* et *Guitza*, nom d'homme. Nous pensons que le petit domaine de Saint-Germain etait situé sur la rive gauche de la rivière, en face du village de Codalet.



Saint-Michel-de-Cuxa et le Canigou



La situation du monastère est charmante : il est placé au sommet d'une petite colline au pied de laquelle murmurent les eaux de la *Ribereta*. De tous côtés s'élèvent en amphithéâtre des collines qui s'ouvrent vers le Sud-Ouest pour laisser apercevoir, dans toute leur majesté, les larges flancs et les hautes cimes du Canigou. Des fontaines d'une eau fraîche et salubre jaillissent en plusieurs endroits. Personne ne savait choisir un emplacement mieux que les moines. La vie a, pour ainsi dire, disparu de ce délicieux vallon où la foule des religieux s'agitait autrefois. De vieux arbres, qui ont sans doute abrité les anciens habitants de ces lieux, jettent encore vers les cieux leurs bras verdoyants ; leur ombre couvre le gazon, mais le moine ne va plus s'y reposer. Solitude faite à souhait pour le recueillement, la prière et le travail ; et on travaillait ici : les uns défrichaient les terres incultes, les autres copiaient ou illuminaient de beaux manuscrits ; vie paisible et uniforme, car pas un écho du monde n'arrivait jusqu'à eux. Plus tard, avec les gros revenus survint le luxe, et aussi le dérèglement.

Cette belle abbaye de Cuxa, cet admirable monument roman, est en ruines, et il est bien difficile de reconnaître l'ancienne distribution de tous les bâtiments. La porte principale de l'enceinte a conservé de curieux débris ; elle représente sur les montants — l'arceau qu'ils supportaient a disparu — Saint-Pierre et Saint-Paul d'un côté, et, de l'autre, un hibou, des lions et des animaux fantastiques. Ces sculptures, notamment celles des deux Saints, ont un singulier air de famille avec le style byzantin et semblent remonter au XIe siècle.

La cour est toute jonchée de débris. On passe dans le Cloître ou plutôt sur son emplacement, car il n'en reste plus rien. Il avait été construit dans la seconde moitié du XIe siècle ou pendant la première partie du XIIe. Les arcades étaient en plein-cintre avec de magnifiques chapiteaux de marbre rose. Nous en avons déjà vu une partie à l'établissement des bains de Prades.

Derrière le Cloître était l'église avec transept et nef unique à cinq arcades. Le cœur est de style ogival ; tout le reste est en plein-cintre. Cette longue nef, où bruissaient les pas mesurés des moines, n'est plus maintenant qu'un grenier

sans toit. L'église avait deux clochers dont l'un s'écroula en 1839 ; celui qui reste penche sensiblement du côté de Taurinya depuis l'époque de sa construction. L'architecte, dit-on, eut peur ; un profond désespoir s'empara de lui ; il quitta aussitôt le pays où on ne le revit jamais plus.



Porte de la Maison abbatiale de Saint Michel de Cuxa

La porte de la maison abbatiale est bien conservée. Elle est en marbre blanc jauni par le soleil, couverte de sculptures d'une exécution remarquable. Au-dessus on a dessiné un cadran solaire sur lequel est peint un religieux bénédictin les yeux fixés sur un soleil, avec cette inscription : *sub uno solis radio omnem mundum collectum conspexit.*

A une petite distance de l'abbaye, on verra la chapelle qui fut, dit-on, bâtie sur l'emplacement de la cellule d'Orséolo, le doge de Venise devenu moine de Saint-Michel.

On raconte qu'une nuit, l'abbé ayant fermé la porte du monastère, Orséolo, qui revenait de sa cellule, ne put entrer. Il se mit en prières ; aussitôt apparurent deux anges avec une échelle qu'ils dressèrent contre le mur d'enceinte ; Orséolo put ainsi rentrer au couvent. (1)

4º **Taurinya**. — Une jolie route, ombragée et fraîche, conduit à Taurinya, qui est perché sur un plateau fertile et ferme la vallée. Il est dominé par le Pic *dels Pradells* et le *Roch Mosquit*, dénudés au sommet, mais couverts de pins sur leurs flancs. Le village semble se cacher sous l'aile immense et verdoyante du Canigou. En bas, d'ailleurs, tout autour du village, se développent de belles prairies arrosées par les eaux de la Llitéra.

La *Villa Tauriniano* apparaît vers 845; son église, dédiée à Saint-Fructueux, est signalée en 937. Elle a un clocher roman très intéressant pour l'archéologue : les fenêtres géminées du deuxième étage sont ornées de colonnes et de chapiteaux de marbre roussi, gracieusement sculptés, mais qu'on a eu le tort d'encastrer dans une grossière maçonnerie.

Le touriste ne manquera pas d'aller visiter la fontaine de *Flagells* (à l'Est et au-dessous du village), dont les eaux sont d'une fraîcheur, d'une limpidité et d'une légèreté remarquables. Dans les environs de Taurinya le touriste n'a pas à craindre la soif : Carrère dit, en effet, *qu'en enfonçant un bâton dans la terre on est assuré de faire une fontaine.*

De Taurinya on va facilement au village de Clara ou Cléra, qui apparaît dès 879 dans nos vieux documents comme une dépendance de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa. Le hameau de Billerach ou Villerach, caché dans la verdure, est une annexe de Clara, dont la population peut être évaluée à 290 habitants environ. En franchissant un petit col, on descend facilement à Estoher. Le canal de Bohère, dont la prise est à Serdinya, passe dans ces parages ; on peut le suivre sans difficultés.

(1) Le monastère « avec son enclos consistant en une église, sacristie, les maisons et jardins des religieux en dépendant » fut vendu au sieur Laverron, le 28 mai 1791, pour la ridicule somme de 17.287 livres.

On jouit alors d'une suite de spectacles assez inattendus : vignes, champs, prairies, ravins éventrés, précipices affreux, bois de pins, fourrés de genêt épineux et de ronces qui s'accrochent aux chênes rabougris, mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée.

Au-dessus de Clara existait au moyen âge un Château dit de Saint-Etienne, *Castrum Sancti Stephani*. C'est là que fut tenu en 865 le plaid dans lequel l'abbé de La Grasse prouva qu'il était le légitime possesseur de Prades et de son territoire. A une faible distance de l'emplacement du Château, sur la cime d'un roc escarpé qui porte le nom de *Roch del Moro*, s'élève la chapelle de Saint-Etienne *de Pomers*.

De Taurinya on peut faire très facilement l'ascension du Canigou par la forêt de Balatg. — Mais nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

5° **Los Masos**. — Sous ce nom, qui signifie « Les métairies », on désigne une commune formée par la réunion des hameaux d'Avellanet, Juncet, *la Sacristia* et Llonat, très anciens puisqu'ils sont déjà cités aux IXe ou XIe siècles. Le *Mas de la Sacristia* appartenait à l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa. La chapelle *de Nostra-Senyora-del-Roure* ne présente qu'une lamentable ruine ; la voûte est tombée, et les murailles se sont fendues et penchent en dehors.

6° **De Prades à Sirach et à Ria**. — C'est une bien jolie promenade à faire. Nous allons d'abord à Codalet ; nous traversons le village et nous descendons à la *Ribereta*, qui a un pont tout neuf. Le chemin nous conduit au pied d'une haute colline où brille une chapelle blanchie au lait de chaux, Saint-Augustin. Nous grimpons la colline ; sur le plateau, nous trouvons une ferme d'aspect antique, grise, avec une chapelle ; c'est Saint-Jean *de Dosserons*. Le *Riu Merder*, gros torrent, profondément encaissé, plein de fraicheur, nous sépare de Sirach, planté sur un piton (1). Nous le traversons facilement. L'église

(1) Ce nom de *Riu Merder* se retrouve en plusieurs endroits. Les documents rédigés en bas-latin écrivent *Rivus Meretarius*, ce qui signifie « rivière claire ».

du hameau domine tout le riant bassin de Ria ; elle est d'aspect gris sale, faite de cailloux roulés, et non récrépie. Le vieux Ria, vu d'ici, est d'un pittoresque achevé ; ses maisons échelonnées par étages sur la côte schisteuse et aride forment comme une seule demeure très originale.

Une ordonnance royale du 3 avril 1822 réunit les communes de Ria et de Sirach.

A une petite distance du hameau, on peut aller visiter une grotte fort curieuse. On rentre à Prades par la route nationale, qui est bordée d'arbres.

LA VALLÉE DE CASTELLANE

Pour visiter cette vallée, on suit le Chemin de grande communication nº 6 *bis* qui se détache de la route nationale à l'extrémité occidentale de Prades, presque en face du chemin qui conduit à Codalet et à Saint-Michel-de-Cuxa.

1º **Catllar.** — Jusqu'au « Pont de Catllar », la route suit une belle avenue plantée de platanes et bordée de jolies villas. Elle monte ensuite et contourne le gros promontoire qui cache la vallée de la Castellane. Cette partie de territoire s'apelle *Canoues ;* c'était le nom d'un petit village dont l'église de Saint-Martin est encore debout. Il faut noter ici que le cours de la Tet a été dévié en cet endroit, car la *Villa Canoues* était située sur la rive gauche de la rivière. Avant d'entrer dans Catllar, nous trouvons l'église bénédictine du Riquer, ancienne dépendance de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa ; elle est convertie en grenier, mais c'est un monument intéressant et fort ancien. C'est probablement la même église qui fut consacrée en 1073.

On arrive à Catllar, village de 604 habitants, qui fit partie des possessions de Cuxa. Les bords de la rivière regorgent de verdure ; des tiges de houblon grimpent le long des fûts élancés des aulnes. Il faut visiter l'église sans se fier à son aspect d'un gris sale ; le retable du maître-autel est grand, très fouillé, très doré ;

les autres (il y en a six au moins) méritent d'attirer l'attention ; ils sont de même style. Sur celui de Saint-Michel une curieuse peinture représente les tourments de l'Enfer. A l'autel de la Vierge, se dresse une statue dont la tête manque de proportions, mais qui reproduit d'une façon frappante le type de la jeune femme catalanée. Par ci par là, des tableaux, qui ne sont que d'énormes « machines ». — Une grande réparation qui date de la seconde moitié du XVIIe siècle a défiguré l'église romane primitive. Le clocher a été conservé, mais il n'est plus qu'une vieille loque de pierrailles. L'abside, pauvre et desossée s'appuie contre un abominable *cortal*.

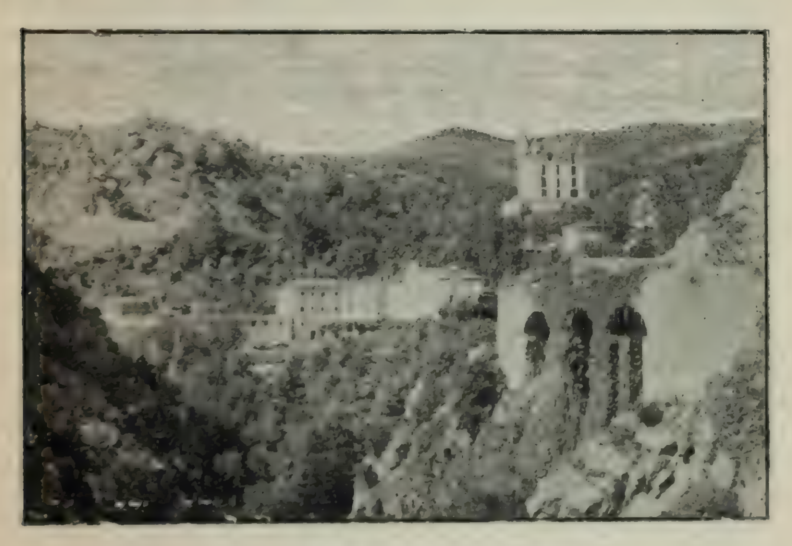
Catllar est un pays de fruits renommés. Les gens sont très industrieux, travailleurs, économes, faisant de l'argent avec le moindre brin de légume. Les premiers, dans le département, ils s'adonnèrent à l'élevage des vers à soie, et ils y sont passés maîtres.

La route, de Catllar à Molitg, remonte la vallée de la Castellane, qui descend des sommités de Clariana, coule paisiblement sous Mosset, se fraie un passage à travers les rochers au-dessus de Campome et arrive à Catllar après bien des détours dont le plus compliqué contourne de trois côtés le Pic de Paracols, où se voient les ruines d'un Château construit dans la seconde moitié du XIe siècle.

2° **Paracols**. — « Le vieux manoir domine encore la vallée, dit Alart, et, du haut de son nid d'aigle, il semble regarder en pitié les constructions modernes qui s'entassent au fond du vallon et peuvent à peine s'établir sur les rochers que la féodalité couvrait de son ombre. C'est en vain, d'ailleurs, qu'on interroge ce voisin indiscret pour arracher à ses remparts démantelés le secret de leur histoire. Quelques débris d'une tour formant donjon, des traces douteuses d'une citerne perdue au milieu des décombres et une chapelle en miniature suspendue sur des abîmes attirent tout au plus l'attention de l'antiquaire ; mais aucun nom historique ne retentit en ces lieux ; la chronique locale est à peu près muette, et il ne reste plus au visiteur qu'à s'expliquer, comme il peut, comment des êtres humains ont pu se fixer sur ce repaire... »

Il existe au sujet du Château de Paracols une légende bien singulière : on dit, en effet, qu'il fut fondé par un peuple très ancien, sur un espace de terrain circonscrit par la peau d'un bœuf coupée en lanières. Mais c'est là précisément la légende phénicienne attachée à la naissance de Carthage. Nous ne prétendons point que Paracols ait été bâti après l'opération ou d'après le plan dont nous venons de parler, mais comment cette légende peut-elle se rencontrer à Paracols et à Carthage en même temps ? Aurait-elle été portée chez nous par les Pheniciens ?

3° **Molitg et Bains de Molitg.** — Molitg (1) apparaît vers 845. Il est situé à mi-côte de la montagne, sur un petit plateau couvert de prairies et de jardins ; il compte environ 400 habitants. Les eaux thermales qui ont rendu son nom célèbre jaillissent au fond du vallon, à 2 kilomètres au-dessous.



ÉTABLISSEMENT THERMAL DE MOLITG

On ne peut pas dire que les Bains de Molitg soient un lieu bien agréable ; ils sont dans un bas-fond étroite-

(1) Ce nom, de forme bizarre au premier aspect, est écrit *Villa Molejiga* et *Molegium* dans les anciens actes ; c'est tout simplement un mot de la basse latinité qui signifie « moulin. »

ment fermé, d'où l'on ne découvre que des montagnes aux pentes escarpées ; mais qu'importe le paysage si les eaux sont bonnes, curatives. D'ailleurs on a fait des essais de jardins avec allées qui ont très bien réussi, et les ombrages de la rivière ne manquent pas de charme.

Le beau Château de Massia, fièrement campé sur un piton rocheux, domine l'établissement.

Les eaux de Molitg sont sulfurées, à base de soufre avec une température qui varie entre 27° 50 et 37° 75. Elles sont très recherchées, et chaque année leur amène un grand nombre de baigneurs. « Ces eaux, disait Carrère, ont une célébrité bien acquise pour les maladies de la peau, même les plus rebelles et les plus invétérées. Elles ont dans ces maladies un degré d'efficacité qu'on ne trouve dans aucune eau minérale de la France. » On emploie encore ces eaux dans certaines maladies chroniques des organes abdominaux, dans plusieurs affections chroniques des membranes muqueuses, dans certaines altérations de l'organe visuel, dans les affections calculeuses, dans les douleurs nerveuses.

Avant 1754, un petit bassin carré servait de piscine commune aux personnes qui venaient utiliser les eaux de Molitg. En 1786, le marquis de Llupia, seigneur du lieu, fit bâtir un petit établissement, où il fit installer six baignoires, desservies par la source qui a conservé son nom. Depuis lors, on a élevé d'autres constructions, on a utilisé d'autres sources. Aujourd'hui, les « Bains de Molitg » constituent un établissement des plus importants. Baignoires, douches, etc., sont très bien et proprement installées ; le restaurant est de premier ordre. Sur la route qui monte au village les baigneurs trouveront des maisons à louer et un hôtel où ils seront très bien traités. Ces maisons et cet hôtel sont absolument indépendants de l'Etablissement thermal.

4° **Campome**. — Au sortir des Bains, on laisse à droite la route qui monte au village et l'on se dirige à gauche pour passer dans une véritable *fou* aux parois perpendiculaires. On découvre bientôt un pays bossué mais riant d'aspect. A gauche apparaît le village de Campome. La réunion de quelques maisons situées sur

la rive droite de la rivière, non loin de Campome, forme le hameau de Brezes, annexe de la commune de Mosset ; il faisait partie de *la baronia de Mosset*, qui appartint depuis longtemps à la famille d'Aguilar, laquelle avait aussi un château à Codalet. Campome dérive peut-être de *Campus ulmi* (champ de l'ormeau) ; en tous cas la seule orthographe adoptée au moyen âge est *Campolme*.

5º **Notre-Dame-de-Corbiac.** — Nous remontons toujours le vallon de la Castellane en suivant la rive gauche du torrent et bientôt nous dépassons la région des vignes pour entrer dans une zone moins méridionale où le thym, la lavande, la santoline et beaucoup d'autres plantes aromatiques tapissent les collines pierreuses. Nous passons près les ruines de Notre-Dame-de-Corbiac et du lieu où s'éleva sans doute le Château des chevaliers de Corbiac, illustre famille de Conflent qui s'éteignit vers 1376. La chapelle de Corbiac fut donnée, en 1575, à des religieux Trinitaires, et le seigneur de Mosset, qui fit cette donation, demanda qu'il fût édifié un monastère à côté, ce qui fut fait.

Tous les monastères du Conflent étaient entourés de hautes et épaisses murailles qui en faisaient de véritables forteresses. Le monastère de Corbiac fut muré en 1576, pour résister aux Huguenots, et le prieuré de Marcevol conserve encore un chemin de ronde et des meurtrières pratiquées dans ses épaisses murailles. Plusieurs églises furent aussi fortifiées aux Xe et XIe siècles ; on les appelait *ecclesiæ incastellatæ*.

6º **Mosset.** — A 5 kil. des Bains de Molitg, nous atteignons Mosset, situé sur la rive gauche de la Castellane, à l'entrée d'un vallon qui remonte vers le Nord. Le territoire de Mosset est couvert de pacages et de riches forêts. Le village compte plus de 1000 habitants ; bâti sur un escarpement, il présente un aspect très plaisant, à la mine honnête et pacifique. Il y a plusieurs maisons datées de la seconde moitié du XVIIe siècle. On arrive au Château par des couloirs, qui sont des ruelles montantes, affreusement pavées. La partie du manoir qui regarde le soleil levant constitue une belle façade cons-

truite vers le milieu du XVI[e] siècle ; elle fait supposer une grande opulence évanouie.

Sur la rive droite de la rivière, en bas, gisent les ruines de l'église Saint-Julien. A l'église du village on remarquera un lustre, qui, dit-on, faisait partie de « la Salle de billard » du seigneur de Mosset. Cette pièce se compose d'un bloc de bois ayant la forme d'une araignée du corps de laquelle se détachent les branches qui portent les bougies et à l'extrémité de chacune desquelles est une figure en relief. La pièce principale et les branches sont ornées d'arabesques d'un joli travail. — Comme ceux de Catllar, les fruits et les légumes de Mosset jouissent d'une grande réputation.

7° **Le « Monastir » de Sainte-Marie-de-Jau**. — Au-dessus du village, le vallon de la Castellane remonte à l'Ouest. On en suit les contours sur le versant septentrional, entre les montagnes nues du *Roch de l'Escala* qui la dominent du côté du Nord, et la grande forêt Salvanère, qui la domine du côté du Sud. Cette belle forêt recouvre les pentes où naissent les nombreux ruisselets qui constituent les sources de la rivière de la Boulzane, affluent de l'Agli. Après avoir traversé plusieurs torrents, on passe sous une butte qui porte la tour ruinée de *Mascarada* (2 kil. 500 de Mosset). On arrive bientôt au *Monastir* (6 kil. 500 de Mosset).

Ce « Monastère » n'est autre que l'ancienne abbaye cistercienne de Sainte-Marie-de-Jau ou de Clariana qui existait déjà en 1162. Elle était ruinée dès les premières années du XVIII[e] siècle, mais elle conserva des abbés en titre jusqu'à l'époque de la Révolution. Elle avait plusieurs granges, entre autres celle d'Ille, située en face et à l'Ouest de la *Rodona*, celle de Saint-Martin de la Riba (entre Nefiach et Millas) et celle de Jau, anciennement connue sous le nom de Manse de Cavanach, au territoire de Calce, sur la rive gauche de l'Agli, entre Estagel et Cases-de-Pène ; mais il paraît que les revenus étaient maigres. La tradition encore conservée à Mosset fait remonter la ruine de l'Abbaye de Jau aux premières années du XIV[e] siècle ; elle raconte que le monastère était habité par les Templiers, à qui l'opinion vulgaire

rattache tous les souvenirs religieux de notre pays, comme elle unit tous les faits chevaleresques de notre histoire aux noms d'Annibal, de Roland et de Charlemagne ; mais ce ne sont là que des traditions purement légendaires (1).

« La vallée que l'on parcourt depuis Mosset jusqu'aux sommités de Jau, dit Alart, offre partout, pendant près de dix kilomètres, de riches domaines dont la plantureuse végétation, les vertes prairies et les innombrables *cortalades* parsemées le long de la rivière de la Castellane, présentent, à chaque pas, de magnifiques paysages au sein d'une séduisante nature qu'anime une industrieuse et énergique population.

« L'aspect de la vallée se modifie un peu en approchant de la côte qui mène au col de Jau, et le chemin, qui mène aujourd'hui sur des pentes dénudées, traversait autrefois une riche forêt que les anciens de Mosset ont vu tomber dans ces derniers temps, et dont on peut encore se faire une idée par la forêt dite de la Moline, qui couvre toute la rive droite de la rivière, en face des ruines du monastère et du col de Jau. Toutes les hauteurs, à partir de ce point, sont le domaine d'innombrables troupeaux dans les mois de la belle saison, le partage des neiges pendant le reste de l'année ; et l'on se prend aisément à se figurer que le désir de porter secours aux voyageurs qui traversaient alors ce redoutable passage entra pour une bonne part dans la ferveur religieuse qui poussa les cénobites de Cîteaux dans ces lieux reculés. Le monastère de Jau serait donc le Saint-Bernard de ces parages ; ce serait, comme les hôpitaux du col d'Ares et de la Perche, une de ces sentinelles de l'humanité que la religion de nos pères posait sur nos montagnes, dans les passages dangereux qui introduisent l'étranger dans le diocèse d'Elne. »

Au col de Jau est l'extrême frontière septentrionale de la langue catalane ; sur le versant opposé de ces montagnes on parle le languedocien ou *gavach*.

---

(1) Toutefois la tradition pourrait bien avoir raison en ce qui concerne l'époque de la première décadence du monastère, car on lit dans un acte de 1488 que « *lo monastir e la esglesia de Jau s'on en gran royna, pobretat e perdicio, tant per la aspretat del loch quant encare per occasio de guerres passades.* »

Du haut de ce col, limite des deux départements des Pyrénées-Orientales et de l'Aude, on voit, à l'Est, la gorge de la Castellane, couronnée par intervalles de saillies de granit, descendre vers Mosset dont les maisons se distinguent encore. A l'Ouest s'ouvre le vallon de Lapazull où abondent les sapins, l'ombre, le gazon et les eaux. Un peu plus loin on distingue le *Pla de la Gallina*, d'où la vue s'étend sur les plaines du Roussillon.

RIA. — 10e Station.

44 kil. de Perpignan, 3 kil. de Prades.

En sortant de la gare de Prades, la voie ferrée s'engage dans une tranchée que domine le Petit Séminaire, puis court en plein air, longe le village de Codalet et va traverser la *Riberette* sur un pont très élevé et très élégant ; ensuite, elle contourne la colline qui porte Saint-Jean *de Dosserons*, traverse le torrent de la Bernade et arrive à la station de Ria, qui est toujours encombrée par des wagons chargés de minerai de fer ou de blocs de marbre.

Le village de Ria se divise en deux parties : La *Llissa* et le *Pont* réunies par le pont dit de *Na-Bernada*. La *Llissa*, qui est le vieux village, est bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche de la Tet, tout près de l'endroit où le fleuve reçoit le Caillan, formé par la réunion des deux torrents de Nohèdes et d'Urbanya. Sur un rocher gris sale qui domine le village de même couleur, se voient les ruines du Château *d'Arria*, déjà mentionné en 1194 dans nos vieux documents ; quant au village même, qui fut une dépendance de l'abbaye de Cuxa, nous le trouvons cité dès 855.

Selon quelques écrivains, Guiffre d'Arria (Guifred ou Wifred) dont les descendants montèrent sur le trône d'Aragon, naquit au Château d'Arria. Il se signala de bonne heure dans le métier des armes et combattit les Sarrazins avec succès. En récompense de ses exploits et de ses services, Robert-le-Pieux le créa comte de Barcelone ; mais, victime de la calomnie ou de la vengeance, Guiffre périt assassiné, en se rendant avec son

fils encore en bas-âge, à la cour de Charles-le-Chauve. Celui-ci confia l'éducation du fils de Guiffre à Baudouin, comte de Flandres, et le nomma ensuite au poste que son père avait occupé. Alors, selon la promesse formelle de la comtesse de Flandres, le jeune comte de Barcelone obtint la main de la fille de son tuteur, Guinidilde, dont il avait eu en secret un enfant. C'est cet enfant, appelé Guiffre ou Wifred *le Velu* et mort en 906, qui fut la tige des comtes héréditaires de Barcelone et des rois d'Aragon. Tout cela paraît être de la légende.

« L'usine de Ria » fut construite en 1823 par un certain Bernadac qui y installa une forge à la catalane. En 1856, l'usine fut transformée afin d'appliquer les méthodes nouvelles à la production du fer et de l'acier. En 1859, elle devint en partie la propriéte des Holtzer-Dorian qui, en 1871, achetèrent à Rémy-Jacomy les hauts-fourneaux qu'il avait fait construire. À partir de cette époque, l'usine fabriqua presque exclusivement de la fonte.

« La Société des hauts-fourneaux de Ria » a mis en valeur dans ces dernières années les marbres de Serdinya *(Font de Coms)*, de Belloch et de Villefranche. Le marbre *acajou* de Serdinya est remarquable par sa finesse, sa solidité, la régularité et la chaleur de ses tons ; la carrière de Terre-Rouge fournit de la griotte « œil-de-perdrix » ou « coquillée » ; Villefranche fournit le marbre rouge incarnat et le violet. La couche de ce dernier est très puissante et se laisse débiter facilement en blocs de toutes dimensions, solides mais d'un travail de taille ou de sculpture très facile. Les scieries de Ria sont grandiosement installées, servies par un abondant canal qui, au sortir de l'usine, se précipite en une cascade échevelée.

Entre Villefranche et Ria la Tet passe dans une gorge profonde dont les parois tombent à pic. Cette partie du cours de la Tet est certainement une des curiosités les plus ignorées, même par les gens du pays. Une passerelle franchit la rivière en cet endroit et permet de rejoindre un petit chemin qui mène à Conat ou à la ferme de Belloch ; c'est le *Pont de Gorner*. Au-dessous, sortent des flancs de la rive droite des sources très abondantes qui sont connues sous le nom de *Fonts de Gorner* ; elles sont déjà citées sous ce nom dans des documents du XIII[e] siècle.

LES VALLÉES DU CAILLAN ET DE NOHÈDES

Au pied de Ria s'ouvre la vallée du Caillan où se trouve le village de Conat (283 habitants). La vallée est très encaissée et très fraîche. Les frênes, les peupliers, les saules, les châtaigniers, les cerisiers, les aulnes bordent et ombragent la rivière, qui se tord comme un serpent ; puis, ce sont des champs où poussent le maïs et les pommes de terre, des jardinets qui regorgent de légumes et d'arbres fruitiers, et des lambeaux de prairies d'un vert vif et lustré. Plus haut, le terrain est aride ; des chênes-verts, des bruyères, des cistes poussent à travers le roc calcaire qui, en certains endroits, a pris des tons si rouges qu'on dirait qu'il saigne. Le chemin est bon, mais dangereux quelquefois ; a un endroit on a dû rompre le flanc de la montagne pour lui donner passage, au-dessus d'un affreux précipice.

Conat. — On arrive à Conat après une heure et demie de marche depuis Ria. L'église, qui est à l'entrée du village, est un délicieux monument d'architecture romane, construit en pierres de taille d'un calcaire extrêmement dur ; l'édifice tout entier est d'une solidité remarquable. Sur le linteau monolithe de la porte est gravée une inscription qui doit dater du XII[e] siècle comme l'église elle-même.

Conat était le siège d'une baronnie qui appartenait à la famille d'Ortafa. Le Château, aujourd'hui en ruines, était situé sur la tête du village. On le trouve mentionné sous le nom de *Castellum de Chonato* dès l'an 1185.

Entre Ria et Conat, et à une faible distance au-dessus du cours du Caillan, s'élève l'ermitage de *Llugols*. Là se donnent rendez-vous, le jour de *Saint-Christophe*, les habitants de Ria, de Campome et de la vallée du Caillan ; femmes, enfants, vieillards, tout le monde marche pêle-mêle, de bon matin, vers la *devota*. De la petite place qui est en face de l'église, on jouit d'une vue magnifique : de riantes vallées se montrent à travers les chaînons des

montagnes ; les villages ou hameaux de Taurinya, de Sirach, de Codalet se voient à des distances plus ou moins rapprochées, et le Canigou, qui, de cet endroit, offre un aspect très imposant, fait le fond du tableau. — Llúgols paraît avoir été un village habité aux XIIe et XIIIe siècles.

A Conat, la vallée se bifurque : à gauche s'ouvre le vallon de Nohèdes, à droite celui d'Urbanya. La montagne qui les sépare s'élève insensiblement de 765 à 1441, puis à 1800 mètres d'altitude ; elle va se souder, en tournant à gauche, au massif des *Gorchs* ou *Etangs de Nohèdes* et à la montagne de Madres.

Urbanya. — Nous nous engageons dans la vallée d'Urbanya. Le pays est frais, agréable, parsemé de champs de seigle et de pommes de terre ; les flancs de la vallée sont couverts de verdure. Urbanya, d'un aspect assez triste, est situé sur un plateau d'où la vue se porte vers les forêts de pins (*La Pinosa* surtout) qui couvrent les sommets de la vallée.

Du village se détache un chemin vicinal ordinaire qui va rejoindre Mosset à travers la montagne.

Nohèdes. — La vallée de Nohèdes s'élargit en un vallon bien cultivé et forme trois plateaux d'une largeur qui varie entre 3 et 6 kilomètres. C'est au-dessus du troisième plateau, à gauche, que se trouvent les fameux étangs ou gouffres.

Urbania et Nohèdes sont des pays pauvres, mais on y est toujours bien reçu ; le lait, les œufs, le jambon, les pommes de terre procurent un excellent repas, et il n'est pas difficile de trouver un bon lit. Ces deux villages ont une population de 280 habitants chacun.

VILLEFRANCHE. — 11e Station.

47 kil. de Perpignan, 6 kil. de Prades.

Villefranche date de 1095, année où elle fut fondée par Guillaume-Raymond, comte de Cerdagne.

Le site n'est qu'un étroit défilé resserré entre la Tet et la montagne de Bédavany ou de Saint-Jacques. Il a été de tout temps traversé par le chemin allant du Roussillon à la Cerdagne, et il est probable qu'il n'était pas entièrement inhabité avant la fondation de Villefranche, car les anciens documents citent un lieu de *Campelles* qui semble avoir été remplacé plus tard par les maisons qui formèrent le faubourg de Villefranche, sur la rive gauche de la Tet ; il y avait aussi sans doute quelque hôtellerie et peut-être un hospice ou une maison de secours. La charte de fondation établit un marché et promet aux habitants qu'ils seront exempts de tout impôt pendant les deux ou trois premières années de leur établissement ; ils n'en payeront ensuite « qu'autant qu'ils le voudront ou qu'il leur plaira. » Villefranche fut fondée dans le territoire et la paroisse de Corneilla-de-Conflent ; elle n'en eut jamais d'autre que l'enceinte même de ses murs, et son église de Saint-Jacques demeura toujours sous la dépendance d'un prieuré augustin fondé dans ce village.

Cette église fut construite après la mort de Guillaume-Raymond, c'est-à-dire dans les premières années du XIIe siècle. Depuis cette époque elle a été agrandie et même remaniée après l'agrandissement. Elle se compose actuellement de deux vaisseaux joints ensemble et d'inégale hauteur, ayant chacun son portail de style roman, l'un beaucoup plus large que l'autre et plus orné. Des quatre colonnes qui décorent le portail de la première, trois ont le fût uni ; celui de la quatrième est cannelé en spirale. Sur le chapiteau des deux colonnes extérieures s'appuie un tore qui accompagne l'archivolte et qu'enlace un ruban laissant, entre ses enroulements, un vide dans lequel est placé un fleuron. Des groupes d'animaux sont assis sur l'abaque des chapiteaux des colonnes extérieures.

Sur l'un des piliers de la grande nef on verra l'écusson de Raymond de Saint-Sauveur, intendant de Roussillon (1784). C'est le premier essai de l'enfance du sculpteur Boher, qui naquit à Villefranche en 1771. Il faut citer, parmi les œuvres de cet artiste, un *Saint-Jacques*, le *Martyre des SS. Abdon et Sennen* (peinture) appartenant à l'église d'Arles-sur-Tech, la *Vierge* de l'église de la Réal (sculpture) et la statue de *Saint-Mathieu* de l'église du même nom, à Perpignan. Boher mourut en 1825.

Dans la chapelle *Saint-Michel* se trouve la dalle tumulaire de Arnal de Bardoyl, avec la date de 1263. Sur le mur extérieur sont les épitaphes de Jacques de Fromigaera (1306), de Jacques de Aruléu (1308) et de Raymond de Castelione (1328).

La ville ne se compose guère que de deux rues, ordinairement vides et silencieuses; toute petite qu'elle soit, elle est encore trop grande pour le nombre d'habitants (490). Les maisons, lourdes, sombres, massives ont des façades et des portes en pierre de taille ; le marbre a pris une couleur gris sale tirant au noir, du plus vilain effet. Quelques-unes remontent au XIVe siècle, d'autres au XVe siècle. Dans l'ancienne Rue des Juifs on peut visiter celle qui, dit-on, avait appartenu à la malheureuse famille de Llar ; on ne saurait rien imaginer de plus délabré que cet ancien « hôtel », mais il suppose réellement une opulence évanouie.

De bonne heure les juifs furent très nombreux à Villefranche. Ils habitaient le petit quartier formé par la rue qui vient déboucher en face de l'ancienne porte de la ville, refaite en 1595 et fermée par Vauban, qui en bâtit une nouvelle à cent mètres plus loin. Levi ben Abraham, qui fut un rabbin très savant, était né ici vers le milieu du XIIIe siècle. Il écrivit en hébreu les *Coffrets de parfums* et l'*Ornement de grâce*, qui sont deux espèces d'encyclopédies des connaissances humaines. Ces deux ouvrages, l'un en vers, l'autre en prose, ont pour base la philosophie et la théologie de Maïmonide.

En fondant Villefranche, Guillaume-Raymond l'entoura d'un mur flanqué de tours ; les souverains aragonais s'appliquèrent à augmenter ces fortifications et,

sous le règne du roi Alphonse V, une partie de l'enceinte fut renouvelée. C'est alors que fut construite la *Tour du Diable*, ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante qu'elle porte :

Comensada fo lany
M CCCC XXXXI he
Finida lany M CCCC LIIII.

L'écriture est la gothique carrée, allongée et serrée, sur marbre rouge du pays. Sur l'autre face de ce marbre se trouve gravée l'épitaphe d'un certain Pons Durand mort en 1286.

Louis XIV appela l'attention de ses ingénieurs sur la place forte de Villefranche, et Vauban, qui vint deux fois dans le pays, fit construire le Château, les bastions dits *de la Reine* et *du Roi*, à côté de la porte d'Espagne, et celui du *Dauphin*, à côté de la porte de France. Le Château ou Fort est fièrement campé sur un ressaut calcaire de la montagne de Belloch. Situé à 180 mètres au-dessus du niveau des eaux de la Tet, il communique avec la place par un escalier souterrain de 999 marches, qui est une vraie curiosité, et par le vieux pont de Saint-Pierre, remontant probablement au XIIIe siècle. En 1252 nous trouvons cité le *Pons Comolesius*, dont nous ignorons l'emplacement. D'un autre côté, nous voyons que, en 1263, le roi ordonna la construction de *trois* ponts à Villefranche. (1)

On a longtemps prétendu et quelques-uns prétendent encore que deux grandes dames de la cour de Louis XIV avaient été prisonnières au Château de Villefranche. On trouve, en effet ici, vers la fin du XVIIe siècle, deux femmes *condamnées pour poison*, mais qui sont loin d'être des *grandes dames de la Cour* ; l'une s'appelait *Chappelain*, l'autre *Guesdon*. Le nom et la condition de ces deux prisonnières se trouvent établis avec exactitude dans *les Archives de la Bastille* publiées par M. Ravaisson. La Guesdon était, avec son mari J. Guesdon, au service de Sainte-Croix, amant de la marquise de

---

(1) *Quod in dicta ripparia Thetis circa Villamfrancham fiant tres pontes.*

Brinvilliers. Elle avait été même, avant son mariage et alors qu'elle s'appelait mademoiselle Hébert, au service de la marquise. Quant à la Chappelain elle avait fait à Paris le métier de devineresse. Par l'intermédiaire de ces prétendues *voyantes* on prophétisait la mort des personnes dont on voulait se débarrasser en usant de la *poudre de succession*. La Chappelain fut complice de la Brinvilliers dans les affaires de ce genre. La Guesdon, La Chappelain, La Brinvilliers, Sainte-Croix, tous gens de conditions différentes mais de même *farine*, étaient donc associés pour l'exploitation de l'empoisonnement. La Brinvilliers fut brûlée après avoir été décapitée (1676) ; le menu fretin fut condamné à la prison perpétuelle et envoyé dans divers châteaux et citadelles du royaume. La Guesdon mourut à Villefranche en 1717 ; la Chappelain, en 1724. On le voit, nous sommes loin de la *Cour de Versailles* et de ses *Grandes Dames*.

Il faut maintenant aller visiter une grotte profonde dont l'entrée se trouve dans les fortifications mêmes de la place. La *Cova Bastéra* avait une ouverture sur la vallée de Corneilla ; cette ouverture a été fermée par un mur percé de meurtrières qui montrent la gueule d'un canon.

Nous montons un long et sombre escalier et nous arrivons dans une vaste salle de forme à peu près circulaire. Nous franchissons un étroit passage et nous entrons dans une salle bien plus vaste que la première. Ici, on voit un peu clair grâce aux meurtrières dont nous venons de parler. Nous reprenons les flambeaux que nous avons déposés sur la base des stalactites mutilées et nous nous engageons dans une galerie qui n'a pas moins de 150 mètres de longueur. Il faut marcher avec précaution : le sol est jonché de débris tombés de la voûte. Le fond de cette immense galerie est une espèce de niche où l'on n'arrive qu'avec une grande difficulté. On prétend que la Grotte de Villefranche communiquait anciennement avec celle de Fuilla.

Le *Canal de Bohère* (du nom d'un terrain inculte des environs de Prades) passe sur la *Cova Bastéra*.

Dans une conspiration ourdie en 1674 dans le but de livrer le Roussillon à l'Espagne, cette grotte servit à cacher les miquelets qui devaient s'emparer de la garni-

son française. Le complot échoua grâce à l'indiscrétion d'Inès de Llar, fille d'un des principaux conspirateurs. Charles de Llar fut mis à mort avec la plupart de ses amis et de ses parents, lesquels avaient pris part à la conspiration ; quant à la malheureuse Inès, après avoir passé quelque temps à la maison des Dames Enseignantes de Perpignan, elle alla s'ensevelir dans un cloître, déchirée par la douleur d'avoir causé la perte des siens.

Par sa position, Villefranche devait figurer nécessairement dans l'histoire des guerres qui, pendant si longtemps, ont désolé le Roussillon. En 1344, l'Infant Jacques de Majorque essaya vainement de s'en emparer ; il fut plus heureux en 1347 ; mais la place ne tarda pas à repasser sous la domination aragonaise. Le 5 juillet 1654, le comte de Bussy-Rabutin entra dans Villefranche ; les Français ne devaient plus en sortir qu'en 1793, et pour quelques jours seulement. En effet, le 4 août de cette année, le général espagnol Crespo s'en rendit maître, grâce à la trahison du commandant ; mais dès le 19 septembre, Gilly, à la tête du deuxième bataillon des grenadiers du Gard composé de 450 hommes, reprit la place au général espagnol par un coup de superbe audace. Il s'approche des remparts, laissant dans la gorge de la Tet, en avant de Serdinya, le gros de son monde disposé de manière à simuler la troupe la plus nombreuse possible et, prenant avec lui 60 grenadiers seulement, il s'avance en parlementaire aux avant-postes. Là, il mande le commandant espagnol et lui conseille vivement de rendre la place, lui disant : « Voici, sur ces hauteurs, l'avant-garde de Dagobert ; je viens te sommer en son nom ; rends-lui la place et tu es libre ; autrement, point de quartier. » Une heure après Gilly et sa petite armée entraient dans Villefranche.

II

DE VILLEFRANCHE AU VERNET

PAR LE CHEMIN DE GRANDE COMMUNICATION N° 3 *bis*.

CORNEILLA-DE-CONFLENT

9 kil. de Prades, 50 kil. de Perpignan.

Les abords de la vallée du *Riu Major* ou du Vernet s'annoncent d'une manière remarquable en sortant des fortifications avancées de Villefranche. La route traverse, pendant quelque temps, une gorge des plus resserrées que bordent, à droite et à gauche, des montagnes élevées et coupées à pic. Bientôt ces montagnes s'écartent et s'abaissent insensiblement ; parvenues au point de leur plus grand écartement, elles s'infléchissent de nouveau, convergeant à mesure qu'elles se relèvent, et vont s'implanter dans les flancs mêmes du Canigou.

Le sol de cette charmante vallée se relève peu à peu, lui aussi, jusqu'au village de Corneilla, où la route conduit par de douces pentes ; il se déploie ensuite à peu près sur un même plan jusqu'au Vernet, en offrant l'agrément d'une riche perspective que décorent de tous cotés de riantes prairies, des cultures variées, de nombreux vergers, des bouquets d'arbres disséminés çà et là. Des eaux limpides courent dans les canaux d'arrosage et vont distribuer de toutes parts la fraicheur et la fertilité.

Corneilla est situé au confluent des deux vallons de Saint-Vincent et de Fillols, qui dévalent directement du

Pic du Canigou. Ce Corneilla est dit *de Conflent* pour le distinguer de Corneilla-del-Bercol et de Corneilla-de-la-Rivière, situés tous deux dans la plaine du département et que nous avons déjà visités.

La première mention du village remonte à l'an 950. Les comtes de Cerdagne affectionnèrent beaucoup cet endroit ; ils y élevèrent un palais, qui fut donné plus tard au prieuré de chanoines de Saint-Augustin fondé tout auprès vers l'an 1098.

Ce qu'on appelle le *Cloître* se tient avec l'église ; ce n'est qu'une simple terrasse couverte par un appentis que soutiennent de loin en loin des piliers carrés sans caractère architectonique. Sur le mur on peut lire plusieurs inscriptions, notamment celle d'Ermengaud de Llupia. Ce personnage, qui appartient à une des plus grandes familles du Roussillon, mourut à Bages en 1311, sur les domaines de sa seigneurie ; par disposition testamentaire il avait choisi le monastère de Corneilla pour lieu de sépulture. Une autre inscription, datée de 1319, est l'épitaphe de Raymond, *prieur du monastère de Sainte-Marie de Corneilla.*

Entre le *Palau* et le Cloître se trouve l'église de Notre-Dame. On l'a classée parmi les monuments historiques, et c'est un honneur qui lui était bien dû, car son portail en marbre blanc est fort remarquable. Dans le tympan, on a gravé l'inscription suivante :

HEREDES VITE DOMINAM LAVDARE VENITE
PER QVAM VITA DATVR MVNDVS PER
[EAM REPARATUR.

(*O vous qui êtes en vie, venez louer Celle par qui la vie est donnée, Celle par qui le monde est régénéré*).

L'intérieur de l'église se compose de trois nefs. Le retable du maître-autel, en marbre blanc, est un bel ouvrage de sculpture, qui reproduit diverses scènes de la vie de Jésus-Christ ; il fut exécuté en 1345 par un artiste catalan, Cascall de Berga. Il fut déplacé pendant la Révolution puis remis en place par un maçon qui brouilla tout, ainsi que le prouve le désordre de l'inscription.

Dans le collatéral de droite se voit un tombeau arqué dont l'inscription est perdue, et, dans le pavé de la nef,

deux pierres tombales modernes. — Le marbre encastré dans le mur extérieur du clocher, près de terre, est de l'an 1334 : il servait d'épitaphe au tombeau de Pierre de Fornols, de Corneilla, et de son épouse Ferraria.

Le clocher est carré, solide comme une forteresse ; il est de la même famille que celui de Saint-Michel-de-Cuxa. L'abside présente tout à la fois un caractère d'élégance et de solidité peu communes. L'ensemble du monument donne l'impression d'une construction remontant à la fin du XIIe siècle.

LE VERNET

11 kil. de Prades, 52 kil. de Perpignan.

Bâti en amphithéâtre sur la croupe d'un chaînon détaché du Canigou, à l'altitude de 620 mètres, Le Vernet domine un cirque admirable où s'étalent comme à l'envi toutes les richesses d'un merveilleux paysage et dont il couronne la perspective d'une manière fort pittoresque. Le village est mentionné pour la première fois en 874 ; la même année apparait son église de Saint-Saturnin ; son Château se montre dès l'an 876.

La première église de Saint-Saturnin, située au bas du village, sur le bord de la rivière, fut emportée par les eaux dans les premières années du XVIIIe siècle. L'église actuelle, également dédiée à Saint-Saturnin, servait de chapelle à l'ancien Château. On trouvera dans cette église une inscription qu'il faut rapporter au XIVe siècle (1).

De très bonne heure Vernet fut une dépendance de l'abbaye de Saint-Martin-de-Canigou ; c'est, en effet, en 1009 que le comte de Cerdagne Guifred ou Wifred et sa femme Guisla le donnèrent à l'abbé de Saint-Martin.

Les rois d'Aragon se montrèrent toujours pleins de

---

(1) En voici la traduction « O homme ! pourquoi me regardes-tu ? j'ai été ce que tu es ; je suis ce que tu seras. Fais pénitence et tu auras la vie éternelle. Dis un *pater* pour mon âme. »

bienveillance pour ce monastère auquel ils accordèrent de nombreux privilèges ; de leur côté, les abbés accordèrent de nombreuses franchises aux habitants du Vernet.

Le village actuel se compose de deux parties bien distinctes et d'aspect très différent. La partie haute, qu'on peut appeler « Le Vieux Vernet » est un fouillis de couloirs et de ruelles qui montent et qui descendent, avec des maisons noires et basses, des balcons de bois, des portes et des fenêtres fendillées et branlantes, un pêle-mêle de toits rouges et gris d'où émergent l'église et la tour du vieux Château. « Le Nouveau Vernet » est bâti sur la route, en bas, et s'étend jusqu'au bord de la rivière de Cadi. On longe la Place publique et une file de maisons de physionomie honnêtement bourgeoise, régulièrement bâties, parées d'enseignes et d'affiches et bordées d'un trottoir ; l'ensemble présente l'aspect désagréable et décent des hôtels garnis. Le contraste avec l'autre Vernet est frappant. Ici se trouvent les Thermes Mercader, dont les sources ne furent découvertes qu'en 1832 ; les anciennes, celles qui ont fait la réputation du Vernet, sont situées sur la rive gauche de la rivière. Là est le véritable « Vernet-les-Bains ».

Les Bains. — Dans les documents que nous possédons, la première mention qui soit faite des eaux thermales du Vernet remonte à l'année 1186. En 1309, on construisit un nouveau bâtiment, à côté ou au-dessus de l'ancien, qui devait être d'une pauvreté extrême. Nous savons, en effet, par un document de 1202 que les Bains du Vernet (*Balnea de Verneto*) consistaient simplement en une piscine voûtée où tous les malades venaient se plonger. A l'extinction du royaume de Majorque, le propriétaire de l'établissement thermal, nommé Jacques Pascal, s'avisa de prendre parti pour l'Infant de Majorque dans l'expédition malheureuse que ce prince fit en Conflent (1474) ; il fut pris par les troupes aragonaises et puni de mort ; ses biens furent confisqués ; « entre lesquels biens, dit l'acte d'inféodation qui en fut fait en faveur de Raymond Costa, étaient les *Bains de Vernet avec toutes leurs maisons et édifices* ». La confiscation ne portait que sur les droits emphytéotiques de

Pascal, car la propriété effective des Bains appartenait au monastère de Saint-Martin-de-Canigou.

Dans son *Traité des eaux minérales du Roussillon*, imprimé en 1756, Carrère s'exprime ainsi au sujet de cet établissement thermal : « Auprès de Vernet en Conflent, il y a une eau thermale qui, depuis plus de quatre siècles au moins, sert à l'usage des bains qu'on prend dans un bassin qui est séparé en deux par un mur mitoyen et qui a trente-deux pieds de long sur quinze de large et deux pieds deux pouces de profondeur. Le vaisseau est assez bien voûté. *Le logement qu'on y avoit bâti il n'y a pas bien long-tems* seroit assès commode si on n'en avoit laissé crouler la plus grande partie. On pourroit le relever à peu de frais. »

Lorsque le docteur Pierre Barréra acheta l'établissement à l'abbé de Saint-Martin, en 1788, les bâtiments existants étaient sur le point de s'écrouler et il n'était plus possible de s'y abriter, « de sorte que ces bains ne furent fréquentés ensuite que par la classe indigente obligée de s'abriter sous un petit couvert au rez-de-chaussée et sur la dure avec un peu de paille, ou de s'en aller, à travers les eaux et les pierres, coucher aux villages voisins. »

Le docteur Barréra répara le chemin qui conduisait à la piscine, fit construire une vaste maison, creuser des bassins, installer des baignoires et des douches et retira ainsi les Bains de l'état de délabrement dans lequel ils se trouvaient depuis si longtemps. En 1834, deux anciens *commandants* de Villefranche, Couderc et de Lacvivier, en firent l'acquisition et élevèrent de nouveaux bâtiments vastes et élégants, tandis que Mercader construisait son établissement ; ils firent ainsi du Vernet une des belles stations thermales des Pyrénées.

Puis vinrent en 1879 de nouveaux propriétaires qui changèrent absolument la face des choses en créant une station thermale qui rivalise incontestablement, et sous tous les rapports, avec les plus belles, les plus agréables et les plus célèbres de l'Europe, telles que Bagnères, Cauterets, Vichy et Baden.

Les « Bains Mercader » sont aujourd'hui délaissés ou plutôt déclassés. Tout « Vernet-les-Bains » est sur la

rive gauche de la rivière, dans un magnifique *parc*, avec ses thermes, ses hôtels indépendants les uns des autres, ses villas meublées, son Casino et son café-concert champêtre. L'ensemble forme une monumentale petite ville dont les places, les squares et les avenues regorgent de verdure.

Les Thermes ont une façade de style grec composite avec un fronton central supporté par quatre colonnes ; c'est médiocre, mais l'intérieur vaut mieux, car tout y est aménagé d'après les méthodes modernes de thermothérapie et d'hydrothérapie. L'*Hôtel Ibrahim-Pacha* se tient avec les Thermes ; il doit son nom au séjour qu'y fit pendant deux hivers successifs le vice-roi d'Egypte bien connu. L'*Hôtel de la Préfecture* est dans une position ravissante, à deux pas de la rivière. Sur un autre point, près de la montagne, s'élève l'*Hôtel des Commandants*, qui faisait partie de l'ancien établissement. Le



LE CASINO ET L'HOTEL DU PORTUGAL
à Vernet-les-Bains

grand et bel *Hôtel du Portugal* est de construction tout à fait récente ; il est grandiosement installé ; au rez de-chaussée règne une galerie à arcades occupée par des petites boutiques et un café. Il est séparé du Casino par le Quinconce, petite esplanade plantée de marronniers,

avec une fontaine monumentale au milieu. De cet endroit partent plusieurs sentiers qui gravissent la montagne de *La Péna*. Nous donnons une vue qui montre le *Casino* et l'*Hôtel du Portugal*.

« Le jardin d'hiver » est situé sur la rive droite de la rivière de Cadi, que l'on franchit en face du square des Thermes ; puis, on passe dans un tunnel creusé sous le chemin de Castell. On prend ensuite un sentier qui serpente et monte en corniche, traversant des terre-pleins peuplés d'arbres, d'arbustes et de plantes les plus variés. Le sentier s'arrête sur une large terrasse. De là on voit sous ses pieds Le Vernet tout entier, dont les toits se détachent dans l'air limpide, ici avec la teinte fauve des tuiles, là avec les miroitements aveuglants des ardoises. Une ligne tortueuse de verdure dessine le cours de la rivière ; en face, à droite, à gauche, des collines, des montagnes montent et s'arrondissent jusqu'à l'horizon. Ce jardin d'hiver du Vernet est une merveille.

Les établissements thermaux de Barèges, St-Sauveur, Cauterets, Bagnères de Luchon et même Bagnères de Bigorre ne peuvent être fréquentés que pendant un temps de l'année, appelé *saison des eaux*, et qui comprend seulement les mois de juin, juillet, août et rarement septembre, car, dès le 15 de ce mois, il faut songer à s'éloigner des montagnes des Pyrénées occidentales. Au Vernet, au contraire, dès la fin d'avril, quelquefois même dès les premiers jours d'avril, arrivent les baigneurs que le mois de novembre y retrouve encore. Bien plus, les personnes qui ont besoin de prolonger pendant l'hiver l'usage des bains peuvent le faire ici avec avantage et sécurité ; le froid se fait en effet très peu sentir dans cette contrée favorisée. Aussi a-t-on construit un *Sanatorium* pour la cure à air libre, durant le jour. Il est superbement installé sur un contrefort du Canigou, au-dessus du jardin d'hiver.

Les eaux de Vernet-les-Bains sont thermales, sulfureuses, sodiques ; elles agissent comme les eaux sulfureuses en général, plus ou moins excitantes selon les sources. Ci-contre nous donnons le résultat des essais sulphydrométriques faits en 1878 par les docteurs Companyo et Garrigou sur l'eau des différentes sources.

ÉTABLISSEMENTS.	SOURCES.	TEMPÉRATURE.	SOUFRE		MONOSULFURE DE SODIUM	
			Avant l'addition du chlorure de barium.	Après l'addition du chlorure de barium.	Avant l'addition du chlorure de barium	Après l'addition du chlorure de barium.
THERMES DES COMMANDANTS.	Du Vaporarium.	57°	0.0060	0.0044	0.0144	0.0105
	De la Comtesse.	Froide.	0.0009	0.0007	0.0021	0.0016
	Des Eaux Bonnes.	Très-chaude.	0.0046	0.0038	0.0110	0.0091
	Saint-Sauveur.	42° au griffon.	0.0026	0.0022	0 0062	0.0052
	Elisa.	50°4 33°	0.0036	0.0030	0.0086	0.0072
	Mère.	57°8	0.0056	0.0038	0.0134	0.0091
THERMES MERCADER	Ursule.	40°	0.0050	0.0046	0.0120	0.0110
	Providence.	40°	?	0.0032	?	0.0076

ENVIRONS DU VERNET

1° **Castell**. — Le fond de la vallée du Vernet est clôturé par le village de Castell ou Casteill (2 kil. du Vernet) qui compte 160 habitants environ, et par la masse imposante du Canigou.

Le nom de *Castell* indique suffisamment qu'il doit son origine à un ancien *castrum* ; ce fut cependant toujours un pauvre village, compris dans les possessions de l'abbaye de Saint-Martin-de-Canigou. Les paysans de Castell ont dépouillé l'abbaye pour construire ou pour orner leurs maisons ; c'est ce qui explique la présence chez eux d'un certain nombre de chapiteaux romans.

L'église possède, depuis 1786, le tombeau du comte Guifred, fondateur de la célèbre abbaye. Ce tombeau est en marbre de Villefranche et du genre de ceux qu'on nomme *arqués*. Il a été reconstruit ici pièce par pièce, mais on y a introduit deux fragments qui n'en faisaient pas d'abord partie : l'un est le cénotaphe de Guillaume Servoles ou Cervoles, avec un *cerf passant* pour armes parlantes ; l'autre, qui est dans le tympan même du tombeau, ne porte pas d'inscription ; comme dans le premier, on y voit plusieurs personnages qui se tiennent derrière le défunt couché dans son tombeau.

De Castell on va en quelques minutes à la fraîche et pittoresque Fontaine des *Esqueyres*, au fond d'une gorge où écume la rivière de Cadi.

2° **Abbaye de Saint-Martin-de-Canigou**. — Après avoir traversé Castell on prend un chemin qui serpente au milieu des rochers, aujourd'hui dépouillés de cette parure de plantes et d'arbres qui les ombrageait à l'époque où les moines habitaient ces lieux déserts. A droite coule, au fond d'un précipice affreux, la rivière de Cadi qui, de chute en chute, brise ses eaux sur les masses de granit roulé et se montre toujours bouillonnante d'écume.

On arrive bientôt à une brèche profonde, qu'on a taillée dans le roc pour faire passer le chemin ; on laisse à gauche une chapelle ruinée et la *Font dels Monjos*, puis, par

une série de lacets, on arrive sur un tournant qui termine la gorge, unit les deux penchants de la montagne et mène à l'abbaye (1055 mètres au-dessus du niveau de la mer).

La tradition rapporte que le comte Guifred, voulant écraser les Maures dans un défilé voisin, avait donné à son neveu le commandement des hommes qu'il y avait postés, avec défense d'attaquer l'ennemi avant le signal convenu. Le jeune homme, emporté par son ardeur guerrière, oublia les ordres donnés par son oncle et fit manquer l'opération projetée. Guifred, furieux, le tua. En expiation de ce meurtre le pape exigea du comte la fondation d'un monastère : de là l'origine de Saint-Martin-de-Canigou. On peut lire cette anecdote à la romaine dans la *Cronica universal del principado de Cataluña*, de Pujades ; mais la vérité est que Guifred éleva spontanément notre monastère en l'an 1001. L'église abbatiale fut consacrée en 1009 par Oliba, évêque d'Elne, et le pape Sergius IV donna, en 1011, à la communauté naissante, la bulle d'institution canonique dont on peut voir l'original sur papyrus à la Bibliothèque de Perpignan.

Cette église avait été construite dans toute la simplicité du style roman primordial ; elle est à trois nefs séparées par de lourds piliers de granit, et porte sur une crypte dont les galeries sont assez bien conservées. L'église supérieure est à peu près complètement ruinée ; les sureaux et les clématites s'en disputent le sol et les murailles.

Ainsi que le dit le cénotaphe du comte, celui-ci s'enferma dans le monastère, y prit l'habit religieux et y attendit sa fin, qui arriva en 1049. Il avait creusé de ses mains, dans la roche vive, la demeure destinée à sa dépouille mortelle. Ce singulier tombeau, dessiné suivant la forme du corps, étroit aux pieds et large aux épaules, terminé par un écrasement circulaire destiné à recevoir la tête, est aujourd'hui recouvert de ronces ; on le trouvera dans un terre-plein, à quelques pas du clocher, qui est toujours debout.

Tout ce monastère, qui est classé parmi les monuments historiques de la France, n'est plus, en somme, qu'un amas de ruines perdu dans un site admirable, mélancoliquement pittoresque.



Ruines de l'Abbaye de Saint-Martin-de-Canigou

Désireux d'avoir des reliques pour son église de Saint-Martin, Guifred envoya des émissaires à Toulouse dans le but d'enlever celles de Saint-Gaudérique *(Sant-Galdéric*, selon l'orthographe et la prononciation catalanes), conservées dans l'église de Saint-Sévérin. Après avoir trouvé le tombeau du Saint, les émissaires essayèrent, mais en vain, de lever la pierre tumulaire ; ils firent alors un vœu, celui de placer les reliques dans un lieu très honoré : le tombeau s'ouvrit comme de lui-même, et les émissaires reprirent le chemin du Conflent, emportant avec eux le pieux larcin.

Pendant les époques de sécheresse obstinée, les consuls de Perpignan envoyaient à l'abbé du monastère une députation pour demander ces reliques. Le séjour qu'on leur faisait faire dans cette ville était plus ou moins long, mais, dans ce laps de temps, il se faisait toujours trois processions de tout le clergé. Dans ces processions on portait ordinairement la châsse sur les bords de la Tet où un autel était dressé ; s'il n'y avait pas d'eau dans cette rivière, on allait sur le bord de la mer, près de Sainte-Marie. Nous avons déjà signalé ce fait quand nous avons visité cette commune.

3° **La Tour de Goa**. — On se rend d'abord à Castell. Du village on descend sur le bord de la rivière de Cadi, que l'on franchit sur un pont des plus rudimentaires. Le sentier, pierreux, montant, serpente sur la rive droite du torrent de Jou. Il atteint le col du même nom, sorte de dépression sur le chaînon escarpé qui sépare la vallée de Castell ou du Vernet de celle de Pi et qui se termine brusquement au-dessus des Bains par le *Puig de las Falgosas* et l'escarpement de *La Péna*. La vue se porte tout de suite sur le Pic de *Las Tres Estelas*, dont la tête et les flancs sont dénudés. — Ici, il faut laisser à gauche le sentier qui conduit au Col du Cheval Mort. Nous devons dévier à droite pour atteindre la Tour de Goa, plantée sur une crête à 1268 mètres d'altitude. Ce vieux témoin des âges passés est à moitié ruiné (1).

(1) « La montagne » et la tour de *Gua* sont citées dans plusieurs actes anciens.

A notre droite, le coup d'œil sur la région du Canigou est très impressionnant ; à notre gauche, en bas, s'ouvre le profond sillon où coule la rivière de Pi. On peut descendre au Vernet par la Péna, mais le chemin à parcourir n'est pas précisément très commode, du moins jusqu'à l'endroit où l'on rejoint le sentier tracé en zigzag qui aboutit derrière le Casino.

4° **Du Vernet à Mantet par Sahorre et Pi.** — On se rend à Sahorre par un chemin qui se détache de Vernet à la Place publique, franchit la rivière de Cadi, puis monte sur une colline en pente douce, semée de mines de fer. Du haut du « Col de Sahorre » la vue embrasse les deux vallées de Vernet et de Fuilla ; on descend en quelques minutes au village qui a donné le nom à ce col. Les pentes de la vallée sont en général raides et nues, mais le fond, où s'éparpillent les maisons de Fuilla et où s'étale, plus serré et plus compacte, le village de Sahorre, est plein de verdure animée et vive ; en y arrivant on est frappé d'une agréable sensation de fraîcheur ; tout est souriant : les maisons sont peintes en blanc et en jaune ocre. (1)

Le village semble avoir beaucoup gagné au point de vue intellectuel, depuis qu'il est fréquenté par les nombreux baigneurs ou visiteurs qui viennent au Vernet ; du moins les habitants renient les anciennes pratiques superstitieuses. On avait ici l'habitude de porter à l'église un tourteau qu'on faisait bénir ; lorsqu'il était bien sec, on le réduisait en poudre et on le donnait aux brebis mélangé avec du sel : c'était un préservatif contre la maladie. A Torren, annexe de Sahorre, les ménagères font encore bénir une branche d'olivier, le jour des Rameaux et le donnent à manger au bétail dans le but d'écarter les malédictions des *bruxas* ou sorcières. A Sahorre, le jour de Saint-Pierre, on faisait bénir un

(1) L'*h* ne commence à apparaître dans ce nom qu'en 1180, dans un original sur parchemin de Corneilla-de-Conflent. Ce document donne la forme *Sahorra* pour le village et *Sahorrig* pour la rivière. L'*h* disparaît ensuite pour ne reparaître qu'après le XIV[e] siècle. Nous pensons que c'est le mot *saorra*, qui signifie « sable » en catalan, et que l'on prononce aujourd'hui *sourra*.

rameau d'aubépine que l'on plantait ensuite dans le champ pour garantir les récoltes de la grêle ou de la gelée.

Nous quittons ce gai et riant village et nous allons rejoindre la route qui vient de Villefranche et qui monte à Pi. Elle s'engage tout de suite dans une étroite gorge et suit la rive droite du gros torrent. Elle s'élève bientôt au-dessus du niveau des eaux blanches et pures ; à droite se dressent les escarpements qui soutiennent le Pic de *Las Tres Estelas*, à gauche, là haut, la Tour de Goa montre ses fenêtres béantes, encadrées de granit d'une blancheur éclatante ; un canal d'arrosage avec sa verte bordure rompt un peu la monotonie des pentes arides. On se croirait ici dans une vallée andorrane. La route monte encore, puis descend pour franchir le torrent, tout près du village de Pi qui se montre planté en face, sur une hauteur, dans la gorge qu'étranglent de hautes montagnes.

Le village (530 habitants) a des rues étroites et tortueuses, mais la Place est large, très aérée. A côté, les maisons petites et basses s'entassent les unes sur les autres, mais l'aspect général du village est très gai. L'auberge est excellente : c'est une bonne fortune pour le touriste qui parcourt ces parages. Elle porte le nom quelque peu prétentieux de « Café et restaurant Laforgue » ; on y trouvera une chambre propre et une table très convenable. La vieille église a été fortement remaniée, à ce qu'il semble. L'entrée est précédée d'un porche. A l'intérieur, nous avons vu quelques morceaux de sculpture qui pourraient bien remonter au XIIe siècle. La clé de la porte est énorme ; les gonds et autres ferrures sont des travaux de ferronnerie grossière, mais locale et curieuse.

Les environs de Pi, très nus aujourd'hui, ont été anciennement très boisés ; les besoins domestiques et l'entretien des forges ou *manticas*, qui existaient déjà ici à la fin du XIIe siècle, sont les principales causes de ce déboisement.

Tout près du village on pourrait exploiter des carrières d'un marbre blanc très remarquable, formé en général d'une roche calcaire primitive, compacte et sans fissures, d'un blanc pur et d'une dureté qui permet de lui donner

un poli très fin. Le marbre blanc de Pi, dont plusieurs échantillons existent au musée de Perpignan, peut être employé soit comme marbre statuaire, soit comme marbre de haute architecture et d'ornement. Le manque de bonnes voies de communication en a seul empêché jusqu'ici l'exploitation, qu'il serait bon de tenter enfin.

Le rude sentier qui conduit à Mantet passe précisément dans le marbre ; puis il suit les bords du sauvage et sinueux torrent de *Campelles*, grimpant et zigzagant à travers des pins rabougris jusqu'au col de Mantet, qui est à l'altitude de 1765 mètres ; à gauche s'allonge *La Pinosa del Moscallo* ; à droite se dresse le *Puig del Senyor*, haut piton qui porte ses regards dans la vallée de la Tet. Du col on descend en quelques minutes au village de Mantet.

On ne rencontre guère de centres habités plus reculés que celui-ci : vraiment, on se croirait au bout du monde. Où aller d'ici ? A la Preste, au village de Set-Cases en Espagne, à Olette ? Ce sont des courses bien fatigantes sauf la dernière. Toutefois, pour le touriste, ce coin de haute vallée, si reculé, si calme, si tranquille, ne manque pas de charme, pourvu que la brume, cette ennemie terrible, ne vienne pas le clouer à la table de l'auberge, *Ca'l Falou* (chez Raphaël), qui est une des choses les plus curieuses, les plus singulières, les plus étourdissantes qui se puissent voir dans nos pays. Jamais peintre d'intérieurs n'a trouvé de tons comme ceux qui se jouent dans cette salle aux parois sombres, noires, loqueteuses, où des trous servent de fenêtres, où les pierres, vierges d'enduit, luisent comme des cuirs vernis. Mais les propriétaires de ce bitumineux taudis sont des gens affables, hospitaliers, sachant à merveille faire le vin chaud et les œufs au jambon.

Si l'on se décide à rejoindre Olette, on prendra le chemin qui descend sur la rive droite de la rivière jusqu'à la prise d'eau du canal de Nyer ; on suivra ce canal jusqu'à la hauteur de la ferme de Porcinyans, puis l'on descendra à Nyer, où passe la route qui mène à Olette. Cette descente de Mantet à Nyer est une des promenades les plus intéressantes qui se puissent faire en Conflent.

5º **La Vallée de Fuilla.** — Sahorre et Pi appartiennent au canton d'Olette ; Fuilla appartient, comme le Vernet, Corneilla et Villefranche, au canton de Prades.

Nous connaissons déjà la rivière de Pi. Son premier flot est un produit de la fonte des neiges qui couvrent les pics et les revers des *Esquerdas de Roja*, contrée élevée et froide. De Pi, elle descend à Sahorre, puis à Fuilla et va déverser ses eaux dans la Tet, à un quart de lieue environ en amont de Villefranche.

Les pentes de la vallée de Fuilla sont en général raides et nues ; mais le fond, où s'éparpillent au milieu de la verdure les blanches maisons des trois *vehinats* est d'une fraîcheur et d'une richesse admirables. Ces « trois pâtés de maisons » : *lo Vehinat d'Amont*, *lo Vehinat del Mitg* et *lo Vehinat d'Avall*, sont ainsi nommés d'après leur position respective. Ils comprennent une population de 360 habitants environ. Il est question de Fuilla dans un document de 879. A droite de la route, à une petite distance, se montre la ferme de *La Bolella* qui fut, dès le XIIIe siècle, au moins, un domaine fortifié. On y verra des fenêtres géminées en marbre rouge très élégantes.

Le domaine de Fuilla passa (fin du IXe siècle) au monastère de Sant-Joan-de-las-Abadessas, en Catalogne, et, plus tard (Xe siècle), à l'abbaye de Cuxa.

L'église de Sainte-Eulalie, qui est située dans le *Vehinat d'Avall*, fut consacrée en 1031 ; c'est donc un vieux monument roman. Elle contient la dalle funéraire d'un certain Bernard de Fuilla (1318). L'église Saint-Jean est dans le *Veynat d'Amont* ; elle possède un petit sarcophage assez semblable à ceux que nous avons vus dans les églises de Montferrer et du Boulou. Celui-ci était le tombeau de Jaubert de Fuilla, mort en 1335.

Vers le fond de la vallée s'ouvre dans la masse calcaire de la rive droite, une grotte que nous avons déjà signalée en parlant de la *Cova Bastera* à Villefranche.

6º **De Vernet à Olette**. — Il faut une bonne journée pour faire cette excursion. Le touriste partira donc de très bon matin du Vernet et franchira le col de Sahorre à la pointe du jour ; à Sahorre il prendra le

chemin de Torren qui se détache du chemin de grande communication nº 6 et gravit la montagne.

L'église de Sahorre que nous trouvons sur la côte est de style roman. L'abside est d'une élégance peu commune, surtout la fenêtre, à plein cintre, avec quatre colonnettes en marbre blanc supportant quatre chapiteaux sculptés. M. Brutails a fait remarquer avec raison que cette église « est vraiment la sœur de celle de Conat », que nous avons déjà vue dans la vallée du Cailian.

Nous montons toujours pour atteindre Torren qui n'est qu'un hameau, annexe de Sahorre; sa vieille Tour et les restes de son Château dominent toute la vallée de Sahorre et les crêtes blanchâtres qui vont mourir sur la rive droite de la Tet, au-dessus de Serdinya. Au pied du hameau passe un canal dont la prise est à Pi ; les eaux, chauffées par le soleil d'été, sont peu agréables à boire. On traverse quelques bouquets d'arbres au pied desquels surgissent des minerais de fer et l'on descend dans le vallon d'Aytua, en laissant à gauche les *Mines de fer de Sahorre* dont les plans inclinés se déroulent sur la tête de Torren. Ces mines sont très-riches ; elles ont peut-être été exploitées par les Romains, auxquels on a attribué divers outils trouvés dans les anciennes galeries. Des gisements de plomb argentifère qui ne sont pas exploités se montrent aussi dans cette contrée.

Aytua (1) est une annexe d'Escaro. Il est dans un profond vallon et ombragé par une belle châtaigneraie ; mais ce lieu est pauvre et bien triste.

A partir d'Aytua, le chemin court à travers des bois de chênes et de châtaigniers, et bientôt Escaro apparaît en face, de l'autre côté du vallon de *Vallmarsana*, sur un plateau formé par l'un des chaînons qui se détachent du *Puig de las Tres Estelas*.

Escaro, qui se compose de trois ou quatre écarts, ne compte guère plus de 300 habitants. Pays sec, aride, brûlé ; mais ses mines de fer sont très nombreuses et très riches. Le village est assis sur un immense gisement minier. On verra des galeries au Sud et au Nord ; les

---

(1) Dans plusieurs actes du moyen âge ce nom s'écrit *Huytesano*, orthographe qui le rapproche singulièrement du mot wisigoth *Witiza*.

rails des *petits chemins de fer* longent les maisons. L'église doit attirer l'attention de l'archéologue. C'est encore ici un de ces vieux et intéressants monuments de l'époque romane, qui ne tarderont pas à périr.

Nous avons mis deux heures pour venir de Sahorre à Escaro : il nous faut un peu moins de temps pour gagner Olette. Nous passons par la montagne en nous dirigeant vers le Nord-Ouest et nous arrivons à Souanyas d'où nous découvrons Olette et la vallée de la Tet.

On ne saurait imaginer un spectacle plus beau, plus riant, plus grandiose même. Ce ne sont certes plus les lointaines perspectives, les espaces immenses et à l'aspect sauvage qui s'offrent à la vue du touriste posté au Canigou, à Costabona ou aux Esquerdas de Roja ; ici, on sent qu'on n'est pas loin de ses semblables ; on voit des maisons quand on ne voit pas des hommes. En face est Oreilla, à l'entrée de la longue vallée d'Evol que couronne le grand massif de Madres ; plus près, et comme à nos pieds, Olette dont les habitations s'alignent en deux files et sont comme suspendues au-dessus des eaux sinueuses et blanchâtres de la Tet. Il y a ici des torrents, des forêts, des montagnes, des précipices, mais il y a aussi l'homme que l'on soupçonne sous les champs cultivés et sous les toits d'ardoise qui miroitent au soleil.

La descente de Souanyas à Olette est peu fatigante : le chemin aboutit au Pont de Nyer, sur la rive droite de la Tet.

7° **Du Vernet à Taurinya par Fillols.** — Nous gravissons le petit chaînon sur lequel s'entasse « le Vieux Vernet », et nous allons rejoindre la rivière de Saint-Vincent. Le chemin est peu agréable ; en été, il est sec, brûlant, sans un ombrage, montant jusqu'au *Coll de la Truja*, d'où le coup d'œil est ravissant : à droite, la montagne sauvage, à gauche les vallons frais et riants de Corneilla et de Fillols. Ce dernier est assis au milieu d'une véritable oasis, entouré de prairies et de bouquets de frênes et de noyers.

Le village est cité pour la première fois dans un diplôme de l'an 950 ; en 959 le comte Seniofred le donna

à l'abbaye de Cuxa. Le pape Serge IV, dans son diplôme confirmatif des possessions de cette abbaye en 1011, y range Fillols. L'église de Saint-Pierre, que nous trouverons un peu plus loin sur notre chemin, paraît avoir été l'église du village. Cet édifice, modeste d'ailleurs, remonte probablement au XIIe siècle. L'église de Saint-Félix est très ancienne aussi, car nous la croyons du XIe siècle ; l'abside est simple, mais très caractéristique de cette époque. Le granit a été roussi par le soleil et a pris une patine de vieil or très curieuse. La porte, simple comme l'abside, est en retraite. Les fenêtres du clocher sont geminées ; on y voit des chapiteaux qui paraissent bien dater du XIe siècle. Le village avait un Château fort, dont la démolition fut résolue en 1654 dans un conseil de guerre tenu par le Prince Armand de Bourbon de Conti, après que Bussy-Rabutin se fut emparé de Villefranche.

Fillols n'est pas bien grand ; il ne compte guère plus de 500 habitants, mais ses mines de fer spathique lui procurent une certaine animation. Ce n'est que tard qu'il est question de ces mines, et Carrère est peut-être le seul qui en ait parlé avec quelque développement, dans sa *Description de la Province de Roussillon* (1). Les documents qui nous restent ne font mention de ces mines qu'en 1667 ; et cependant il est à peu près certain que les Anciens les ont connues ; des objets récemment déterrés et portés au Musée de Perpignan semblent même attester que les Romains ont ouvert des galeries dans les environs du village.

Au sortir de Fillols nous jetons un coup d'œil sur l'église Saint-Pierre, convertie en bergerie et, nous dirigeant vers le Nord, nous atteignons le Col de Millères, puis le Mas Vergès. Le pays est pauvre, et c'est à peine si quelques arbustes se montrent çà et là. Nous passons aux Mines, où s'ouvrent des fosses énormes, puis nous descendons

---

(1) Ce Carrère (Joseph-Barthélemy-François) était le fils de l'auteur du *Traité des eaux minérales du Roussillon*, que nous avons cité plusieurs fois. Il mourut à Barcelone en 1802 ; son père était mort à Perpignan en 1764.

une pente très rapide pour atteindre Taurinya, situé sur un plateau cultivé, qui domine toute la vallée, sous la protection du *Pic dels Pradells* et du *Roch Mosquit.*

— [Si, de Fillols, on désire rentrer au Vernet par Corneilla, on peut le faire par un bon chemin qui relie les deux communes (3/4 d'heure environ).]



III

« Montanyas regaladas »

LE CANIGOU

La chaîne des Pyrénées se relève à l'Est du piton qui porte le Fort de Bellegarde, monte insensiblement au Boularic (1035 m.), au Roc de France (1432 m.) et se dirige vers Saint-Laurent-de-Cerdans, où ses flancs sont boisés. De là, elle passe à *la Serra de Bordellat*, d'où l'on aperçoit le haut cours de la Muga et tout une mer de pics et de mamelons grisâtres qui vont en s'estompant vers le Sud, à perte de vue. Les cols de la Muga, *de las Falgueras*, de Malrems, des Ares, le *Coll Prégon* la coupent de dépressions aux pentes douces, gazonnées, humides ; puis elle va rejoindre le Roc Couloum (2500 m.), d'où se détache l'énorme éperon de la *Serra* dite *Las Esquerdas de Roja*, qui se gonfle et s'épanouit pour former le Canigou, dont le principal pic s'élève à l'altitude de 2785 m. (1) Nous connaissons déjà tout ce pays, que nous avons parcouru en visitant la haute vallée du Tech.

Le Canigou a été considéré pendant longtemps comme la montagne la plus élevée du département des Pyrénées-Orientales. Aujourd'hui il cède le pas au Pic de Carlit, qui est à 2921 m. d'alt., et au Puig Mal, qui est à 2909 m. ; mais, comme ces deux sommets se trouvent l'un

---

(1) C'est bien à tort que les géographes considèrent le Pic de Costabona (2464 m.) comme point d'attache du Canigou à la chaîne pyrénéenne. *Géologiquement et géographiquement parlant*, ce point d'attache est au *Roch Colom* ou *Couloum*, qui est à 3 kil. à l'Ouest du Pic de Costabona.

l'autre confondus au milieu d'une longue suite de montagnes dont les racines sont déjà à une hauteur très considérable, il semble impossible, à première vue, qu'ils soient aussi élevés que le Canigou, qui lui, est, en effet, majestueusement assis dans la plaine, seul, isolé, s'élèvant au-dessus de ses voisins d'une façon si imposante qu'il semble être « le dominateur de toute la contrée ».

Il est l'âme du Roussillon ; sans lui, que seraient nos rivières principales, le Tech et la Tet ? Il leur donne tout ce qu'il a jusqu'à épuisement de ses fontaines. Cette masse de neige qui le couvrait en hiver, il nous la rend en eau pendant l'été.

Du Vernet on peut atteindre facilement « le Pic du Canigou » par deux côtés différents (1).

1° Castell et la Vallée de Cadi ;

2° La Vallée de Taurinya et la forêt de Balatg ;

Nous avons déjà signalé ailleurs deux autres chemins pour atteindre le fameux Pic :

1° La Vallée du Lentilla, Ballestavi ou Velmanya et le *Coll dels Cortalets* ;

2° La petite vallée de la Persigola (Haute Vallée du Tech), le *Pla de la Molina*, le *Pla Guillem* et la Haute Vallée de Cadi.

1° Du Vernet au Pic du Canigou par Castell et la Vallée de Cadi. — A partir du village de Castell nous suivons le chemin qui remonte le ravin de Jou, chemin mauvais, encaissé entre deux masses rocheuses, mais un peu égayé par les touffes d'aulnes et de

(1) L'orthographe catalane est « Canigó ». Dès l'an 875, il est question de cette montagne appelée *Mons Canigonis* ou *Canejonis*. Un document qui doit être rapporté à l'an 1040 environ, parlant de l'abbaye de Saint-Martin, dit qu'elle est située « au pied du très célèbre et très renommé Mont Canigou », *celeberrimi et nominatissimi Montis Canigonis*. — Selon quelques historiens du Roussillon, le mot *Canigou* dériverait du latin *Canum jugum* (Sommet blanc) ; mais cette étymologie nous paraît fort hasardée. Il est plus probable, en effet, qu'il faut voir dans le préfixe *Cana* ou *Can* un mot d'une langue très ancienne, et qui signifie « pierre » ; il a, par conséquent, la même signification que *Quer* ou *Car*, qui, associé à des noms latins ou romans, a donné *Queroug*, *Querol* ou *Carol*, *Queriqut* ou mieux *Queragut*, etc. La ville de *Canicosa*, en Espagne, doit

peupliers qui bordent le ravin. Cependant l'horizon s'élargit à mesure que nous approchons du Col de Jou (1128 mètres d'altitude). La végétation ici est de petite poussée ; c'est à peine si quelques lambeaux de prairies verdissent les bords du ravin qui coule en bas, sous nos pieds. Du haut du col de Jou on voit la Tour de Goa se profiler sur l'azur du ciel. Le chemin monte en faisant un grand lacet qui aboutit au Col du Cheval-Mort, sorte de brèche qui nous donne accès dans le vallon de Cadi. Nous laissons à droite le sentier qui monte au Pla Guillem et nous allons passer devant les cabanes du Render entourées de petits champs ; puis, après trois heures et demie de marche, nous atteignons les pâturages de Marialles, où se trouve une maison forestière inhabitée.

C'est ici un lieu de repos fort agréable, d'où l'on peut contempler la belle cascade que forment les eaux de la rivière de Cadi. Sur la vaste pelouse gazonnée de Marialles se répandent des bestiaux qui égaient cette solitude. — En face de nous (direction Nord-Est), s'ouvre une large conque qui se divise en deux profonds fossés : dans l'un, à droite (direction Sud-Est), dévale le torrent de la Llapoudère, dont les eaux viennent du Pla Guillem ; dans l'autre, à gauche (direction du Nord-Ouest) saute en cascade la rivière de Cadi, dont les eaux sortent des flancs mêmes du Canigou. A l'endroit où finissent ces deux vallées, nous franchissons la Llapoudère et nous remontons les pentes de la rive gauche du torrent qui coule un peu loin de nous. Nous voici au *Collet Vert*, d'où nous revoyons le joli plateau de Marialles qui s'étend maintenant en bas, à notre gauche. En face, la muraille du Canigou barre l'horizon ; à nos pieds se creuse le lit

---

son nom aux masses de calcaire qui l'entourent. A cette même origine il faut rapporter le nom de *Canavella*, qui désigne une crête (*Serrat de la Canavella*) des environs du village de Las Illas et voisin d'un endroit rocheux appelé *Las Queras*. Le nom du village de *Canavellas* (aujourd'hui Canaveilles) n'est peut-être que le même mot mis au pluriel.

Un autre mot très ancien a la même signification ; c'est *canta* ou *cantal* ; d'ailleurs, il sert encore à désigner « une grosse pierre », en catalan. *Canta* apparaît dans *Canta rana* (Rocher de la grenouille), *Canta perdiu* (Rocher de la perdrix), *Canta llops* (Rocher des loups), etc.

du torrent de Cadi dont nous nous étions éloignés au pont de la Llapoudère et que nous rejoignons pour le laisser de nouveau, car le sentier, après l'avoir traversé, monte encore sur les pentes de la rive droite, s'en éloigne, puis s'en rapproche de nouveau. Il faut avoir fait ce chemin seul pour se faire une idée de la solitude qui règne dans cette haute vallée, enfermée entre deux crêtes monotones qui la dominent de plus de 500 mètres. Certains endroits sont gazonnés, verdoyants, ombreux, pleins de fraîcheur. Les eaux du torrent sont d'une pureté admirable ; mais la plupart des arbres sont malades ; ils tordent leurs branches mutilées, témoignant ainsi de la lutte qu'ils soutiennent contre les ouragans et le poids de la neige qui les couvre en hiver. Quelques-uns sont morts et desséchés, à jamais vaincus. Un peu plus haut, non loin des ruines d'une baraque, les blancs cadavres de hêtres jonchent le sol, victimes d'un incendie. Nous sommes au *Pla de Cadi* ; nous n'avons pas mis moins de cinq heures pour l'atteindre. L'altitude ici est de 2350 mètres. C'est la limite de la végétation arborescente, car c'est à peine si l'on trouve au-dessus quelques sujets rabougris, tels que le genêt, le rhododendron, le genévrier et la bruyère commune, qui se montrent sur les flancs déboisés du Pic de *Quasemi* (2422 mètres), lequel nous cache le Pic du Canigou, dont il est le prolongement. Le Pla de Cadi est nu, attristé par un immense champ de roches granitiques qui s'étend jusqu'à « la Cheminée », couloir étroit ayant une pente de 42 degrés. Nous mettons près de deux heures pour arriver au Pic. Nous avons donc mis sept heures environ pour faire l'ascension. A droite, nous avons laissé la *Brèche Durier*, récemment ouverte pour faire communiquer la vallée de Cadi avec la vallée de Balatg ou de Taurinya.

Le sommet de la fameuse montagne n'a guère que 8 mètres de long sur 5 de large ; il est formé par la rencontre de deux arêtes : l'une s'abaissant rapidement vers le Nord-Est (Pic Barbet), l'autre se dirigeant vers le Nord, en se maintenant d'abord à la même hauteur pour plonger ensuite tout à coup dans la plaine. L'arête orientale donne au Canigou, vu de la plaine, l'apparence d'une montagne terminée par un double sommet. Les deux

arêtes sont formées de couches de micaschiste redressées verticalement et coupées sous tous les angles imaginables par des filons de quartz d'une éclatante blancheur. Cette roche se désagrège sous l'influence des agents atmosphériques : le Canigou diminue ainsi de hauteur. Le sommet surplombe des escarpements verticaux qui plongent dans un véritable gouffre où la neige persiste tout l'été. Là sont les premiers naissants de la rivière de Taurinya.

En dehors de ces couches de micaschiste du sommet, le Canigou forme une masse granitoïde reposant sur un immense gisement de minerais de fer ; ces minerais, composés de fer spathique, d'hématite brune et de fer oligiste, sont intercalés dans du calcaire saccharoïde blanc superposé au granit ou même enclavé dans cette roche.

Du haut du Pic du Canigou la vue est incomparable.

Le touriste, s'il regarde immédiatement sous ses pieds, aperçoit de noirs abîmes, de redoutables précipices, de grandes taches de neige, des lacs aux eaux glacées et limpides. S'il porte les yeux autour de lui, il voit se dérouler un horizon immense où figurent, dans un admirable panorama dont la Méditerranée forme le second plan, les plaines de l'Ampurdan, les champs de la Catalogne, une longue suite de monts pyrénéens, les vastes plaines du Roussillon, les nombreux vallons des Aspres qui sortent des flancs orientaux du Titan dont nous avons gravi les épaules, et ondulent vers le Tech, la Méditerranée et la Tet. Là-bas, vers le Nord-Est, dans le lointain, sur un rayon de cinquante lieues, s'aperçoivent les points les plus découverts de nos départements méridionaux. (1

C'est au Pic de *Tres Vents* (2763 m.) qu'il faut monter si l'on veut bien voir au Sud la chaîne principale des Pyrénées qu'il dérobe à la vue du touriste placé au Pic du Canigou. Son altitude et le panorama qui s'étend

---

(1) L'astronome de Zach prétend avoir vu le Canigou des hauteurs de Notre-Dame-de La-Garde, à Marseille. M. Ch. Martins l'a aperçu d'une manière très distincte, au coucher du soleil, des bords de la mer, près d'Aigues-Mortes, à la distance de 180 kilomètres. Quelquefois il est visible de la Promenade du Peyrou, à Montpellier, et des hauteurs voisines de Barcelone.



Le Canigou (Vue prise de la route de Catllar, près de Prades).

autour de lui ont fait du Canigou un point géodésique de premier ordre : le sommet du dernier triangle de la méridienne de France et du premier de celle de l'Espagne.

Il est rare que la *callina* ou hâle ne vienne pas déranger le touriste qui a fait l'ascension du Pic. Cette espèce de fumée rougeâtre, qui enveloppe tous les objets, rend indécis les contours des montagnes et brouille tout en quelque sorte, est encore un phénomène inexpliqué, mais bien réel.

[Si on veut aller du Vernet au *Pla Guillem*, on prend le chemin que nous avons suivi jusqu'au pont de la Llapoudère. Là, il faut obliquer à droite. Le sentier monte sur les pentes qui dévalent dans le ravin ; cette vallée est très étroite, très resserrée et très froide : la neige couvre presque constamment les crêtes qui la dominent. Le Pla Guillem est assez semblable à un immense tapis de billard de 900 mètres de longueur sur autant de largeur. Ici le gazon est épais et serré ; il est parsemé de trèfle de montagne que la douce saveur de sa racine fait nommer *réglisse*, de renoncules et de gentianes aux corolles azurées. Dans les parties récemment abandonnées par les neiges on distingue de jolies androsaces et un séneçon à feuilles blanches et veloutées. Les isards traversent quelquefois avec une rapidité sans égale ces prairies naturelles où ils trouvent une ample et savoureuse pâture.

Auprès d'une « jasse » abandonnée, on trouvera une fontaine, la *Font Freda* (Fontaine froide, appelée aussi *Font de la Perdiu* (Fontaine la Perdrix).]

2° Ascension du Canigou par la forêt de Balatg. — C'est presque une agréable promenade, — pour un touriste exercé s'entend. — Soit que l'on vienne de Taurinya, soit que l'on vienne de Fillols, on rejoint au Col de Millères une route carrossable, en lacets, qui grimpe vers la montagne. Le pays, d'abord monotone et sec, devient frais et gai, car le chemin, taillé à pic sur le flanc de la masse rocheuse est ombragé par de gros pins. Il tourne et se tord plusieurs fois, et le paysage change presque à chaque pas. La vue, à gauche, est d'un grandiose achevé : les vallées de Taurinya et de Prades se déroulent en bas ; plus loin, les montagnes de Nohèdes et de Clariana, étinceiantes de lumière, ferment l'horizon.

Nous montons, sans crainte des précipices affreux qui creusent sinistrement la vallée, car le chemin est bon, et

bientôt nous atteignons la jolie maison forestière de Balatg, entourée de bois ombreux et de fontaines glacées. On peut passer la nuit ici, si l'on a eu soin d'en obtenir l'autorisation de l'administration forestière ; le lendemain, vers 2 heures du matin, on se remet en marche, en suivant le joli sentier qui monte entre le Roc Mosquit et la crête de Balatg. Il va au *Coll dels Cortalets*, où s'élève le Chalet Hôtel, admirablement placé, dominant la plaine du Roussillon, ses montagnes et la mer. C'est une bien heureuse idée qu'a eue notre section roussillonnaise du Club Alpin d'établir ici ce chalet tant désiré : on pourra maintenant, grâce à lui, faire l'ascension du Canigou dans des conditions « humaines » et agréables, car la montée par Cadi est éreintante, puisqu'il faut la faire tout d'une traite, à moins que l'on ne couche à la belle étoile ou dans une baraque de berger, véritable lieu de supplice pour un homme qui n'a pas l'habitude de vivre avec la vermine. — Le *Coll dels Cortalets* nous permet d'entrer facilement dans le *Clot dels Estanyols*, sorte de fosse gigantesque dont le fond est un glacier. D'ici, le Pic du Canigou, que nous avons à notre droite, est inabordable. C'est pour en rendre l'accès facile qu'on a ouvert la Brèche Durier ; elle permet de rejoindre « la Cheminée », dans la Haute Vallée de Cadi.

MONTANYAS REGALADAS (1).

La muse populaire catalane du Roussillon doit au Canigou sa plus gracieuse, sa plus touchante inspiration : *Montanyas regaladas !* Ce chant est aussi inhérent au pays que le sol même ; « il n'est pas un seul habitant qui n'en chantât à l'instant l'air, à défaut des paroles ». La

(1) Il est très-difficile de traduire en français l'adjectif *regaladas* qui exprime tout ensemble l'idée de bonheur, de richesse, d'agrément et de fraîcheur. — On disait anciennement en catalan — et on dit peut-être encore — *Las Montanyas del Canigo*, appellation qui correspond au mot « région » ou mieux encore « massif du Canigou ». Le Canigou n'est pas en effet une simple montagne ou un simple mont ; ses nombreux pics, ses diverses vallées avec leurs forêts, leurs *cortals* et leurs villages, en font un petit monde ou tout au moins une région bien caractérisée.

musique est un véritable *ranz* « que tout Roussillonnais éloigné de sa petite patrie, ne saurait entendre sans la plus vive émotion ; elle se distingue par une suavité, une sorte d'ingénuité qui la mettent fort au-dessus de tous les autres chants nationaux. » *Montanyas regaladas*, c'est le Roussillon, c'est « le Pays » !

Montanyas regaladas
Son las del Canigó
Que tot l'istiu florexen,
Primavera y tardor.

Dáu-me l'amor, minyona,
Dáu-me lo vostre amor.

Tardor y primavera
En tot tems y a flor ;
Hi florexen las rosas,
Clabells de tot color.

Dáu-me l'amor, minyona,
Dáu-me lo vostre amor.

N'hi a una doncelleta
Que'm te robat lo cor ;
Ès ben feta de talla,
Primadeta de cos.

Dáu-me l'amor, minyona,
Dáu-me lo vostre amor.

Mirán que la compara
A néu del Canigó ;
Mirán vos li la cara :
Blanca es com un cotó.

Dáu-me l'amor, minyona,
Dáu-me lo vostre amor.

Ten las dens boniquetas,
La boca de pinyó,
Las cillas ramadetas,
L'ull negre y matadó.

Dáu-me l'amor, minyona,
Dau-me lo vostre amor.

(*Des montagnes agréables sont bien celles du Canigou qui fleurissent tout l'été, pendant le printemps et pendant l'automne. — Donne-moi l'amour, jeune fille, donne-moi ton amour.*

Pendant l'automne et pendant le printemps il y a des fleurs; les roses y fleurissent, et aussi les œillets de

toute couleur. — Donne-moi l'amour, jeune fille, donne-moi ton amour.

Il est une petite donzelle qui m'a ravi le cœur ; elle est bien faite de taille et mincette de corps. — Donne-moi l'amour, jeune fille, donne-moi ton amour.

On la compare à la neige du Canigou ; regardez-lui la figure blanche comme du coton. — Donne-moi l'amour, jeune fille, donne-moi ton amour.

Elle a des dents joliettes, une bouche en forme de pignon, des sourcils épais, un œil noir et meurtrier. — Donne-moi l'amour, jeune fille, donne-moi ton amour.)

On ignore absolument à quelle époque a été composée cette gracieuse chanson.

LO PARDAL.

La musique de *Lo Pardal* (le Moineau) se fait remarquer par une facture originale toute particulière et par un changement continuel de mesure, qui se renouvelle huit fois dans le courant du couplet, sans nuire au charme de l'ensemble.

En voici maintenant le texte :

Una cançoneta nova
    Yo la diré (*bis*)
Del Pardal quant se cotxava
    Sol toronger (*bis*).

Lo Pardal quant se cotxava
    Feya ramor,
Per mirar s'il sentiria
    Lo séu amor.

Lo séu amor es dins cambra
    Que no sent res,
Sino lo mossó de casa,
    Lo traginer.

De la finestra mes alta
    Li vá parlar :
« Las onze horas son sonadas,
    « Ves te cotxar. »

— « No me cotxi pas encara
    « Vaig de camí.
« Só fet una prometencia
    « A Sant-Magi. »

Quant á Sant-Magi va ser,
Vá supplicar
Que pugues tornar en ses terras
Per festejar

Tres galanes que tenia
Eix aucellet :
Marianna, Petronilla,
Isabelet.

Eixa cansoneta nova
Qui treta l'ha ?
Es un jove de la plana,
Gentil Romá.

LE MOINEAU.

(Je vous dirai une chansonnette nouvelle celle du Moineau quand il se couchait sur l'oranger.

Le Moineau, quand il se couchait, chantait pour voir si son amour l'entendrait.

Son amour est dans la chambre et n'entend rien, si ce n'est le domestique de la maison, le muletier.

De la plus haute croisée il lui parla ainsi : « Onze « heures sont sonnées ; va te coucher. »

— « Je ne me couche pas encore ; je vais en voyage. « J'ai fait un vœu à Saint-Magi. »

Quand il arriva à Saint-Magi, il demanda avec prières de retourner dans son pays pour y courtiser

Trois belles qu'il avait : Marianne, Petronille et Isabeau.

Cette chansonnette nouvelle, qui l'a composée ? C'est un jeune gars de la plaine, le gentil Romain).

LES GOIGS.

Les *goigs* sont des « joies », louanges ou cantiques en l'honneur des Saints ou de la Vierge. Les plus connus en Roussillon et en Cerdagne sont ceux de *Nostra Senyora de Font-Roméu* (à Font-Romeu), *del glorios Sant-Galderic* (à l'église Saint-Jean de Perpignan principalement), *dels sants Abdon y Sennen* (à Arles), de *Nostra Senyora dels Roser* (dans un grand nombre d'églises du département). Les *Goigs dels Ous* (Cantiques des Œufs) *en l'honor de la Verge Maria del Mon* se chantent à

peu près partout dans le pays. Ce chant, très ancien d'ailleurs, paraît avoir été composé pour le renouvellement de l'année qui, parmi nous, a longtemps commencé à la fête de Pâques. On le chante dans les rues, et pendant la nuit, la veille de cette grande fête. L'un des chanteurs porte une corbeille *(cistella)* dans laquelle il met les œufs et autres victuailles qu'on veut bien lui donner.

Un contraste assez singulier existe entre la musique adaptée aux chansons et celle qui est appropriée aux danses du pays; pendant que la première se distingue par une douce mollesse et une langueur amoureuse, l'autre est toute de pétulance.

DANSES.

Sur la Place publique du Vernet se tiennent, les dimanches et les jours de la fête locale, autour de l'orme antique, les danses catalanes. Malheureusement ces danses ont beaucoup perdu de leur caractère primitif, depuis l'invasion des maudits cornets à piston et l'abandon de la joyeuse cornemuse. Les antiques *balls* (1), les *sardanas* et les *seguedillas* sont de plus en plus délaissés. Cependant le touriste pourra se faire encore au Vernet une idée assez juste de ces danses qui n'ont jamais manqué d'exciter la surprise de ceux qui les ont vues pour la première fois. On les retrouve aussi dans d'autres villages du Roussillon et du Vallespir et du Conflent.

L'orchestre des *Joglars* (c'est le nom qu'on donne aux musiciens catalans) se compose d'un certain nombre d'anciens et grands hautbois, d'un flageolet (*flabiol*) très aigu, à trois trous, dont joue le chef d'orchestre, et d'un tambourin (*tambori*), qui sert à celui-ci pour marquer la cadence. Anciennement, l'un des *joglars* jouait de la *borrassa* ou *gayta* (cornemuse). Par dérision on avait appliqué à cet instrument les noms de *Sach dels*

(1) Le *Ball* est une espèce de danse. Le pluriel, *Las Ballas*, désigne l'ensemble des danses (balls, seguedillas, sardanas, etc.) et même l'endroit où se tiennent les *danses ; anar à las ballas*, aller aux danses, pour *danser* ou pour *voir danser*,

gemechs (Sac des soupirs) et de *Criatura verda* (l'Enfant vert, à cause de la manière dont se tient l'instrument, ordinairement recouverte d'un drap vert.)

Le mot *joglar* s'appliquait anciennement aux jongleurs ou bateleurs populaires qui erraient de ville en ville et de château en château. Joueurs d'instruments, ils ajoutaient à leur profession de chanteurs et de musiciens le talent de faire des tours de passe-passe. (1)

La *sardana* et la *seguedilla* étaient des sortes de chansons dont les *joglars* prenaient l'air pour en faire la musique du *ball*. L'une de ces seguedillas, *la Bepa*, se chante encore dans les rues :

Ahont es la Bepa
Que ne trigui tant ?
— Es á la rivera
Renta 'l devental.

(Où donc est Joséphine, qu'elle tarde tant à venir ? — Elle lave son tablier à la rivière).

Le *ball*, qu'il serait trop long de décrire, n'est, au fond, qu'une pastorale mimée ; c'est un dépit amoureux en action. On ne le danse plus selon les règles. A un certain moment le danseur, qui avait fait la paix avec sa compagne, la prenait, la soulevait sur sa main droite et la présentait à la foule des spectateurs ; à ce moment la *borassa*, la pauvre exilée *borassa*, faisait un point d'orgue. Aujourd'hui le *ball* a perdu son cachet original : il tient plus du galop que de la danse.

Ordinairement la série des *balls* s'ouvre par le *contrepas*. C'est un balancement grave et mélancolique exécuté par une file de danseurs se tenant par la main ; il se termine par un air vif et très animé sur lequel les danseurs, après s'être séparés, exécutent l'*espardangeta* ou les *aletas* qui consistent en un rapide battement du talon autour du cou-de-pied ; les femmes ordinairement ne prennent point part au *contrepas*. L'air du *contrepas*, dont le rythme accentué et plein de syncopes, passe du mode sérieux et grave à un mode gai et vif, est peut-être

(1) *Joglar* dérive du mot bas-latin *joculator*.

moins ancien que les *balls*, car Cervantès qui en parle dans une de ses nouvelles, *La illustra Fregona*, le considère comme une danse introduite tout récemment en Espagne. Les danseurs de *contrepas* se font de plus en plus rares.

IV

DE VILLEFRANCHE A MONT-LOUIS

PAR LA ROUTE NATIONALE N° 116.

Revenus à Villefranche nous prenons la route nationale 116 qui franchit la Tet sur un beau pont d'une seule arche, au pied même des remparts de la place. A 2 kil. plus loin nous voyons, perché sur les escarpements de la montagne, l'ermitage de Notre-Dame-de-Vie *(La Mare de Déu de Vida)*, connu anciennement sous le nom de *Sant-Pere de la Roca.*

SERDINYA

5 kil. d'Olette, 11 kil. de Prades, 54 kil. de Perpignan.

Le premier village que nous rencontrons est Serdinya. Il compte plus de 500 habitants et se compose de deux parties : le *Bach* et le *Sola*, réunies par un pont ogival très ancien. Là passait la *Via Confluentana* qui courait ensuite vers La Bastide d'Olette (rive droite de la Tet). L'église, passablement délabrée, possède un beau reliquaire en vermeil du XVe siècle et un tableau du XIVe, peint sur bois. Ce tableau représente saint Côme et saint Damien à genoux, devant un prince qu'entourent un page et des officiers ; un petit démon, qui voltige dans le haut, allonge un croc de fer et cherche à saisir le chapeau du prince. Ces deux Saints sont fêtés à Serdinya le 27 septembre par de grandes dévotions faites en leur église, et aussi par des danses très brillantes précédées et suivies de ripailles monumentales. La population est affable et hospitalière, surtout ce jour-là.

Au moyen âge, la communauté de Serdinya, composée du village de ce nom et des hameaux de Flaça, Marinyans, Juncet et La Guardia, appartenait au domaine royal et formait une circonscription territoriale qui portait le nom de *Sajonia de Conflent*. Cependant Marinyans devint terre allodiale, et on le trouve entre les mains des religieux Augustins, qui y établirent une prévôté. Le touriste ne doit pas quitter Serdinya sans monter à ce hameau qui possède une église, abandonnée et lézardée, où nous découvrîmes, il y a vingt ans, un très curieux tableau du XIV[e] siècle. Ce tableau, qui doit être encore au même endroit, porte sur la bordure inférieure du cadre l'inscription suivante :

... ARDVS PALACII, PREPOSITVS HVJVS LOCI, ME FECIT FIERI III IDVS AVGVSTI ANNO DOMINI M CCC XXXX II. (1)

Excursion à la Font de Coms. — On part de Serdinya de très grand matin pour aller à Juncet prendre le chemin, d'ailleurs fort commode, qui gravit la montagne. Nous voyons à gauche le village de Jujols (152 hab.), planté sur les flancs d'une colline dénudée, et Flaça, assis au pied de quelques gros arbres, arrosés par une petite source. Nous montons toujours en nous dirigeant vers le Nord-Est. La pente devient très rapide ; le pays est aride, et c'est à peine si l'on aperçoit deux ou trois *cortals* et quelques lambeaux de terrain cultivé. Nous atteignons bientôt la région des pins et *La Collada de la Font de Coms*. Il faut visiter ici les carrières de marbre rouge dont nous avons parlé quand nous sommes allés visiter Ria. Autrefois, *La Collada* était très boisée, mais la hache est venue jusqu'ici (près de 1900 m. d'alt.) porter ses ravages : le sol est jonché de cadavres de pins couchés et desséchés ; quelques souches s'enfoncent encore dans la terre par de telles attaches qu'on n'a pas pu les arracher.

La Collada traversée, nous tournons à gauche, à travers un bois de sapins très éclairci ; un petit sentier

---

(1) « Bernard (?) Palau, prévôt de ce lieu, m'a fait faire le 3 des ides d'août, l'an du Seigneur 1342 ».

descend sur le flanc opposé de la montagne et nous conduit à la *Font de Coms*. Au pied d'un grand rocher isolé coule une source abondante d'eau glacée où nous essayons, mais en vain, de tenir la main pendant quelques secondes.

Autour du rocher de la *Font de Coms* s'étend une jolie pelouse verte, émaillée de fleurs de toute couleur. Le botaniste doit explorer avec soin le bois et la pelouse ; ils fourmillent de plantes précieuses. A trois cents mètres environ au-dessus de la fontaine, la montagne, taillée à pic, se relève à une hauteur prodigieuse. C'est dans les fentes les plus inaccessibles que croît l'*Alyssum pyrenaicum qui*, dit-on, *ne se trouve nulle autre part en Europe*. Du haut de ce gigantesque rocher (1927 m. d'alt.), le touriste embrasse des yeux toute la vallée de Nohèdes, depuis la region des étangs jusqu'à Conat et à Ria.

Arrivé à la *Font de Coms*, vers huit ou neuf heures du matin, le touriste peut s'y reposer ou herboriser à son aise. Au retour, il reprendra le même chemin, vers deux heures de l'après-midi, et rentrera à Serdinya après avoir fait une promenade charmante. S'il veut aller aux étangs de Nohèdes, il doit quitter la Font de Coms vers dix ou onze heures du matin ; il aura ainsi le temps d'y arriver avant cinq heures du soir. Il passera la nuit tant bien que mal dans une *jassa* ou dans un *cortal*. Il va sans dire qu'une excursion comme celle-ci ne peut se faire qu'en compagnie d'une personne du pays : on trouve toujours à Olette, à Serdinya ou à Flaça un homme connaissant bien ces montagnes.

Excursion aux étangs de Nohèdes. — Mais le mieux est de consacrer une journée tout entière à cette excursion. Une fois arrivés au pied de la *Collada*, nous tournons à gauche pour gagner le Bois de Jujols. Nous contournons le mont *Cornat* (et non *Coronat* comme on l'écrit trop souvent) ; bientôt nous entrons dans le bois dit de la *Pinosa*, où nous rejoignons le sentier qui, partant d'Evol, monte au *Coll Portous*.

Nous passons d'abord au pied du *Roch de l'Ours*, agglomération de roches d'où sortent des pins d'une grosseur

et d'une hauteur prodigieuses, puis au *Plan d'Arcas*, à travers un pays affreux où croissent un grand nombre de plantes alpines : peu après nous touchons au *Coll Portous*. D'ici nous voyons la montagne de Madres taillée à pic se dresser dans les airs avec ses amas de roches grisâtres et dénudées.

A partir du *Coll Portous* se déroule un immense tapis de verdure qui s'étend jusqu'à un endroit connu sous le nom de *Jassa d'Evol* et jusqu'a l'Etang Noir. La *jassa* doit exister encore ; en tout cas, cette contrée est constamment fréquentée en été par des bergers qui se feront un plaisir d'offrir un asile au touriste. On ne saurait imaginer rien de plus triste que ce plateau : la foudre a fait ici d'affreux ravages : de vieux et grands sapins se courbent et meurent, semblables à de beaux et vigoureux vieillards atteints par une épidémie ; c'est pitié de voir ces habitants de la contrée se dessécher sur place sans se reproduire ; la nature, devenue marâtre, ne veut plus d'eux, et ils penchent mélancoliquement vers la terre leur tête chenue et leurs membres décharnés. Plus haut, vers les Etangs, la végétation est plus forte : les arbres, les arbustes, le gazon croissent avec force, au milieu d'un silence profond, dans un climat affreux.

Les Etangs ou Gorchs de Nohèdes sont distingués par les noms d'Etang Bleu (*Stany Blau*), Etang Etoilé (*Stany Estelat*) et Etang Noir (*Stany Negre*), à cause des reflets particuliers de leurs eaux, selon la position d'où on les examine : soit qu'elles reflètent l'azur du ciel, soit qu'elles présentent une scintillation, comme les étoiles, ou qu'enfin elles aient une teinte noire qui vient de leur situation dans un étroit enfoncement dont les flancs sont couverts de sombres pins et de vigoureuses touffes de rhododendrons.

A côté de l'Etang Etoilé, il y a un amas extraordinaire de gros blocs de pierres dont on ne peut concevoir la présence que par l'action glaciaire. Les têtes chauves de la montagne et les colonnes de pins se mirent dans les eaux qui dorment, en attendant qu'une tempête les agite violemment. Dans le lointain, du côté du *Coll Portous* et du mont *Cornat*, s'étalent de vastes tapis de verdure où se voient quelques *jassas* et des troupeaux.



Etangs de Nohèdes. — L'Etang Noir ou « Stany Negre »

Plus haut, les bois de pins apparaissent comme vêtus d'une vapeur blanchâtre. Du côté de la montagne de Madres et du Capcir, des pans de neige s'étendent comme de vastes taches blanches ineffaçables. L'Etang Bleu, qui est tout petit, est à deux pas de l'Etang Etoilé Celui-ci est séparé de l'Etang Noir par une crête qui atteint 2141 mètres d'altitude. On va de l'un à l'autre en trois quarts d'heure. L'Etang Noir est situé dans un véritable entonnoir ; le paysage est moins gai, moins grandiose qu'à l'Etang Etoilé.

Les Etangs ou *Gorchs* de Nohèdes ont été de tous temps un lieu redouté des paysans de ces montagnes, et quelques-uns encore ne s'en approchent qu'avec la plus grande réserve. Ils se gardent bien surtout d'y jeter des pierres, car ils sont persuadés que l'orage en sortirait aussitôt. Feliu de la Peña, l'auteur des *Anales de Cataluña*, dit en effet formellement que, « si l'on jette une pierre dans l'Etang Noir, l'eau devient trouble et il s'en élève des vapeurs qui se changent en d'affreuses tempêtes ». D'ailleurs les chroniqueurs catalans se sont beaucoup occupés de ces Etangs dont ils avaient, à ce qu'il semble, autant de peur que les habitants du Conflent. Reginald Poc assure que dans ces lacs se trouvent de grandes truites que certains ont osé prendre pour des démons parce que, « mises à la poële, elles s'échappent par la cheminée ». Pujades, qui a beaucoup de talent, mais dont la naïveté est sans égale, Pujades nous dit que « l'un de ces étangs, *dont l'eau est noire*, est si profond qu'on n'en trouve pas le fond » ; « les habitants des environs, ajoute-t-il, prétendent qu'il y a un palais de démons, bâti tout à fait sous l'eau ; si l'on y lance une pierre, immédiatement, comme si les démons étaient offensés, ils sortent, sautent et l'on entend de grands éclats de tonnerre ».

C'est évidemment de ces mêmes étangs que le même chroniqueur parle lorsqu'il dit que dans un lieu nommé Merchera (?) « un homme, nommé Pierre de Méza, envoyait parfois sa fille aux diables ; ceux-ci acceptèrent l'offre et vinrent dans la maison enlever la jeune fille au milieu d'un ouragan et l'emportèrent. Sept ans après, elle sortit du palais diabolique toute méconnaissable

et couleur de terre. Elle rencontra un homme a qui elle raconta ce qui lui était arrivé ; celui-ci avertit le père de la jeune fille qui alla la chercher. Elle revint ensuite dans toute sa santé et raconta que les démons se réunissaient au fond d'un palais et rendaient compte à leurs chefs de ce qu'ils avaient fait par le monde ».

La rivière d'Evol sort de l'Etang Noir ; la rivière de *Camps réals* ou de Nohèdes sort de l'Etang Etoilé.

Deux directions s'offrent au touriste pour revenir des Etangs : ou descendre à Olette par la vallée d'Evol, ou descendre à Ria par la vallée de Nohèdes et du Caillan. La dernière route est plus pittoresque, plus agréable ; mais la première est plus courte.

Si le touriste veut descendre à Ria, il doit partir des Etangs de bonne heure, à dix heures environ, pour arriver à Prades où au Vernet avant la nuit ; s'il descend à Olette, il partira des Etangs à la même heure et arri- vera au bourg vers quatre heures de l'après-midi. Un troisième chemin, le plus court, mais qui offre quelques difficultés, est de suivre constamment, depuis le *Coll Portous* jusqu'au fort de Villefranche, la crête de la montagne.

Dans ce dernier cas, il faut passer au *Roch de la Font de Coms* et aller toujours en ligne droite jusqu'à la montagne de Belloch, qui domine le Château de Ville- franche. On peut compter cinq heures pour faire ce der- nier trajet.

Si l'on veut descendre à Nohèdes et à Ria, il faut suivre, à partir du *Gorch Estelat*, l'étroite vallée du torrent de *Camps réals*, qui est profondément encais- sée jusqu'au premier plateau gazonné où viennent paca- ger de nombreux troupeaux de la plaine.

La descente à Olette est la plus facile, car à partir du *Coll Portous* on suit un sentier bien tracé qui serpente tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche du torrent d'Evol. On arrive à Olette après avoir laissé à gauche les ruines du Château d'Evol et, à droite, le village d'Oreilla.

OLETTE

15 kil. de Prades, 56 kil. de Perpignan.

Olette est chef-lieu de canton ; elle est principalement formée d'une longue rue, qui n'est autre que la route nationale : *Ouleta, vila llarga y estreta* ; et en effet, la petite ville est très longue, mais très étroite. Les maisons s'adossent, à droite, contre les rochers de la montagne ; à gauche, elles ont sous leurs pieds les eaux brillantes de la Tet que viennent rejoindre les rivières d'Evol et de Cabrils réunies.

La ville vieille se compose d'une rue étroite, affreusement en pente, pavée de cailloux douloureux aux pieds : c'est l'ancien chemin de Cerdagne qui venait descendre sur la rive gauche de la rivière de Cabrils et la traverser sur un pont dont il ne reste plus qu'un misérable lambeau. La construction de la route nationale a créé une ville neuve, faite de maisons d'aspect très simple mais qui indiquent le bien-être. La Place, ombragée de beaux platanes, est très vaste ; le grand *Café du Commerce* en est le principal ornement. La fête de Saint-Etienne se célèbre très brillamment à Olette. Les danses de nuit, pendant *lo saraou*, sont féériques, d'un entrain étourdissant. Comme à Serdinya le jour de Saint-Cosme, on fait à Olette le jour de Saint-Etienne des ribotes qui rappellent les noces de Gamache.

Les étrangers sont bien reçus ; d'ailleurs, en général, les gens sont fort aimables, polis et accueillants.

Olette est certainement un des endroits du département où l'instruction a le plus démoli les vieux préjugés. Les habitants étaient très amateurs de *bruxas* et de *saludadors*, très friands du *respon de Sant Antoni* ; ils faisaient bénir leurs ânes par le curé le lendemain de la Saint-Jean ; en compagnie de ce même curé, ils montaient aux *Gorchs*, qu'ils croyaient habités par les démons, et les exorcisaient. Actuellement, ils sont très dévots à saint Sébastien, et cela, au moins, se comprend, puisqu'ils sont persuadés que le Saint les délivra de la peste en 1653 ; quant à saint Antoine,

qui a une chapelle tout près de la ville, ils l'invoquent pour faire contre-partie aux sorcières : on lui offre des pieds de cochon, qui constituent un remède, un contre-poison pour combattre les maléfices de ces maudites vieilles vendues au Diable.

Sur le mur de l'hôtel de ville, on a encastré une pierre qui doit provenir du château d'Evol. En tout cas, l'inscription nous enseigne que le vicomte y a fait reconstruire un mur que les ennemis avaient ébranlé et que les années avaient fait tomber. Voici le texte de cette inscription :

D. O. M.

STEPHANO PROTOMARTIRI SVO MAJORVMQUE TVTELLARI GASPARD GALCERANDUS GURREIVS ET ARAGONIVS DEI GRATIA VICECOMES EVOLENSIS. — EVOLIANAE ARCIS AB EVOLO ROSSELLIONENSIS COMITE ANTE CLADEM HISPANIAE CONSTRVCTAE REGVM CONFVGII CONFVGARVM ASVLI MERIDIONALEM MVRVM ARMIS INFRACTVM VETVSTATE DIRVTVM SVBDITORVM EXTERORVMQUE SVMPTIBVS PROFVGIQVE JVRE SOLITI EXPENSIS JVSSIT ITA INSTAVRARI. ANNO CHRISTI NATI MDCXXX.... (1).

ENVIRONS D'OLETTE

1° **Oreilla**. — On construit en ce moment une jolie petite route qui remontera la rivière de Cabrils. Elle se détache de la route nationale à l'extrémité d'Olette, à l'endroit même où cette petite rivière se jette dans la Tet. Elle laisse à gauche les ruines du « Pont de Cerdagne » dominées par une tour fauve et délabrée, puis s'engage dans la vallée d'Evol, franchit le torrent et monte à Oreilla, perché sur une espèce de promontoire qui sépare les deux petites vallées d'Evol et de Cabrils. Oreilla, qui s'appelle *locus de Aureliano* dans les actes du moyen âge rédigés en latin, est tout petit (200 habitants environ), mais il est dans une position merveilleuse, frais, ombragé

---

(1) Il manque très probablement un ou deux chiffres. — Gaspard Galcerand de Gurrea ou Hijar, vicomte d'Evol, dont il est question ici, était mort avant 1664.

et très arrosé. Ses blanches maisons contrastent singulièrement avec les prairies, les frènes, les aulnes et les peupliers qui lui font comme une verdoyante ceinture.

Les habitants d'Oreilla ont une très grande dévotion à Saint Lin, dont ils célèbrent la fête le 27 août. Ils sont persuadés que ce pape, dont la mère était originaire de Marcevol, est leur compatriote. Lin habitait à la métairie de Cabrils, actuellement annexe de Talau, paroisse d'Ayguatebia. Un jour qu'il était en train de labourer, des ambassadeurs venus de Rome vinrent lui annoncer qu'il était désigné pour succéder au pontife régnant, gravement malade. — « Je n'ajouterai foi en votre mission, leur dit Lin, que lorsque cet aiguillon sera couvert de fleurs et de fruits. » A l'instant l'aiguillon se couvrit de fleurs et de fruits. — Lin continuant : « Je ne croirai à votre mission que s'il sort du lieu que je touche une source d'eau vive, claire et fraîche ». A l'instant la source jaillit à ses pieds. Convaincu cette fois, il ramena ses bœufs à la ferme, dit adieu à sa mère et suivit les ambassadeurs romains.

Effectivement, il fut élu pape. Sa mère vint à Rome pour le voir. Comme on pense bien, elle était habillée comme les paysannes du Conflent, corsage en velours noir, jupe de laine grossière, bonnet catalan, chaussure grossière. Les Courtisans lui firent endosser un costume superbe, à la mode des dames romaines. Lin reçut sa mère, et dit : « Je ne reconnais pas cette femme ; qu'on lui enlève cette vanité qui lui sied si mal. » Ainsi fut fait, et quelques instants après le pape était dans les bras de sa mère, qu'il embrassait affectueusement.

2° **Las Garrotxas**. — La route infléchit vers l'Ouest et entre dans la Vallée de Cabrils, anciennement appelée *Vall del Feu* (Vallée du Fief). Elle comprend les métairies de Turol, Guixa, Celra et les villages de Talau, Ayguatebia, Caudiès, Railleu et Sansa. On appelle cette contrée *Las Garrotxas*, c'est-à-dire « les terres arides, âpres, escarpées. » C'est en effet, un pays pauvre, où le bétail, d'ailleurs peu nombreux, constitue à peu près la seule ressource des habitants.

Celra fut dépeuplé à la suite d'une peste qui se pro

duisit dans de singulières circonstances, s'il faut en croire la tradition. C'était fête au village. Le curé et sa servante assistaient seuls aux vèpres. Tout le monde dansait sur la place publique située au centre du village. Un homme cependant se mourait pendant que les autres s'amusaient. Le curé fut appelé par la famille ; il se rendit à son appel pour donner les derniers sacrements au moribond et traversa la Place. La musique et la danse continuèrent et les habitants ne témoignèrent aucun respect ni pour les choses saintes ni pour leur concitoyen, qui mourut le soir même. Quand le curé rentra chez lui, on dansait encore. Tout à coup un oiseau noir, un corbeau sans doute, tomba mort au milieu de la joyeuse assemblée, qui s'amusa à le pousser des pieds et des mains. Cet oiseau introduisit la peste dans le village. Le lendemain même de la fête, le fléau sévissait avec furie ; seuls le curé et sa servante furent épargnés.

La route laisse Talau, Ayguatebia et Railleu sur la rive droite de la rivière, mais ces villages lui sont raccordés par des chemins très praticables. Ayguatebia, qui tire son nom du latin *aqua tepida* (eau tiède), est certainement le lieu le plus agréable de la contrée : il compte plus de 400 habitants. Nous y avons trouvé une auberge, où il n'a point fallu descendre jusqu'à la supplication et jusqu'aux menaces pour obtenir de quoi manger, comme cela nous est arrivé à Sansa. Ici, chez Gavaxou, ce n'est qu'à la vue du sabre d'un lieutenant d'infanterie venu le même jour que nous pour faire « les cantonnements » que nous avons pu nous faire servir à dîner. On nous prenait pour un employé des contributions indirectes, et le malin Gavaxou avait oublié de se faire délivrer une licence par l'Administration des Contributions Indirectes !

D'Ayguatebia on peut aller facilement en Capcir en passant par Railleu (200 hab.) et le *Coll de Créu* ; de Sansa (170 hab.), un bon chemin monte au *Coll de Sansa* et l'on descend en Capcir par un affreux sentier tracé en zigzag qui vient finir à Réal.

3° **Evol.** — Olette fut le chef-lieu de la vicomté d'Evol, mais les principales forteresses du fief étaient à Evol et

à la Bastide. La famille des vicomtes d'Evol était originaire du Château de So (Usson, dans la vallée de l'Aude). Elle s'allia en 1420 avec la famille de Castro et, à la fin du XVI[e] siècle, avec la famille des ducs d'Hijar, appartenant à la *grandeza* d'Espagne.

Nous montons à Evol, aujourd'hui simple annexe d'Olette, par un chemin qui nous permet de revoir le village d'Oreilla et la vallée de Cabrils, et de contempler la sombre vallée qui mène aux *Gorchs*. Le hameau est habité par des gens qui ont la réputation d'être très rusés, ce qui ne les empèche pas de croire aux *bruxas*, au *respon de Sant Antoni* et autres balivernes ; il est vrai que les habitants d'Olette, comme on l'a vu plus haut, leur ont donné le mauvais exemple à ce sujet. Les mœurs étaient très sauvages dans ce coin reculé du Conflent ; elles se sont adoucies depuis cent ans ; mais l'Evolien est resté brutal. Pour le constater, il faut l'avoir entendu jurer ou administrer des coups de gourdin à son âne : *Mal rellam t'asclès, lo bourrou ; mal garrot de bajou te partis !* En général ils sont paresseux et joueurs ; c'est la femme qui peine aux travaux les plus rudes.

L'église d'Evol est très ancienne ; elle a été peut-être bâtie au commencement du XI[e] siècle.

Les ruines du Château, de couleur fauve, se dressent sur un plateau à 864 mètres d'altitude, en pays dénudé et sec. Cette forteresse n'existait pas probablement avant le milieu du XIII[e] siècle. Elle fut construite vers 1260 par Guillaume de So ; l'un de ses héritiers, Jean de So, fit élever La Bastide en 1340. La vicomté d'Evol avait été créée en 1312 en même temps que celle d'Ille et de Canet. Ces deux forteresses d'Evol et de La Bastide se composaient principalement de quatre murailles ou courtines reliées par des tours. A Evol, les tours et les courtines, quoique délabrées et sans épiderme, tiennent encore assez bien ; à La Bastide, il ne reste guère que deux tours.

Au pied du Château d'Evol existe une chapelle de Saint-Etienne ; on y verra un tableau représentant la vie de saint Jean-Baptiste et portant le portrait de Bernard de So, premier vicomte d'Evol. Ce portrait a été peint en

1330 par un nommé Bordo de Cortsavi. A l'autel de Notre-Dame du Rosaire, le retable est daté de 1578.

4° **Excursion aux étangs de Nohèdes.** — Il y a deux excellents hôtels à Olette : *l'Hôtel de la Fontaine* et *l'Hôtel Gaillarde*, où il faut venir souper et coucher. De très bon matin on se met en route avec un guide portant des provisions pour la journée. On monte à Evol, puis on va passer sous les ruines du Château, et, laissant à gauche le hameau de Thuir ou Toir, qui est comme dans un trou, on suit le sentier qui remonte tantôt la rive droite tantôt la rive gauche du torrent d'Evol jusqu'au *Coll Portous*. (1)

5° **Nyer.** — Une jolie petite route conduit à Nyer (500 habitants), un des plus charmants villages du département ; il est placé à l'entrée d'une sombre gorge, dans une position délicieuse, à 4 kilomètres d'Olette. De belles prairies bordent la rivière, des arbres fruitiers, des noyers séculaires couvrent les champs et les rives souvent escarpées des ravins. On monte assez commodément à Marians et à Souanyas, deux gros hameaux qui forment commune et dont il a déjà été question quand nous avons fait la course de Vernet à Olette par Escaro. Les habitants sont peut-être plus superstitieux ici qu'ailleurs : il suffit qu'un étranger regarde leur troupeau pour qu'ils croient au mauvais œil (*un cop d'ull dolent*). Ils vont consulter une *dormidura* (somnambule), à Vinca ou à Perpignan. Le remède contre l'ensorcellement se compose de jus de plantes, de quelques gouttes d'un cierge bénit et d'un peu d'eau bénite prise dans trois églises différentes. Avec ce singulier philtre on arrose les quatre coins de la bergerie, en prononçant une formule plus ou moins baroque ; le troupeau guérit !

Du haut des sommets escarpés de Nyer, on voit sur la rive gauche de la Tet le village de Canaveilles, assis au sommet d'un plateau très escarpé et très aride où végètent quelques chênes-verts rabougris que le touriste distingue fort bien au bout de sa jumelle.

---

(1) Voir plus haut p. 311.

Nyer est dominé par un vieux castel, ancienne résidence de la famille de Banyuls de Montferrer, très célèbre dans l'histoire du Roussillon. Il appartient aujourd'hui à la famille de Rovira qui s'est étudiée à y former une collection de meubles et d'objets d'archéologie du plus grand intérêt. C'est un « Musée de Cluny » de province. Ajoutons tout de suite que les visiteurs et les curieux y sont reçus avec la plus parfaite amabilité.

A une faible distance du village, le touriste trouvera au milieu de rochers escarpés et d'effroyables précipices et comme suspendue au-dessus de la rivière, une chapelle connue sous le nom de *Nostra-Senyora de la Roca*.

Une fille de Nyer était allée à la montagne pour y faire un fagot de bois. Sa besogne terminée, elle regagnait le village, quand elle fit une chute en face d'une grotte ; voulant reprendre son fagot, elle s'aperçut qu'à son côté, dans la grotte même, se trouvait une image de la Vierge. De retour à la maison, elle instruisit ses parents de cet événement. L'image fut portée à l'église paroissiale de Saint-Jacques de Nyer ; mais elle disparut de l'église pendant la nuit, et on la retrouva au même lieu d'où on l'avait retirée ; on reconnut que c'était là et non ailleurs que Marie voulait être vénérée. Toutefois l'aspérité du rocher ne permettant pas d'élever un édifice à l'endroit où était située la grotte, on construisit une chapelle de l'autre côté de la rivière.

Il faut cinq heures pour aller à Mantet. Le touriste doit éviter absolument de se laisser surprendre par la nuit (comme cela nous est arrivé) dans ce pays désert, sauvage, mais d'un aspect pittoresque et souvent grandiose. On monte d'abord à l'antique métairie de Porcinyans, puis l'on va rejoindre le Canal de Nyer qui serpente sur le flanc de la rive droite de la rivière. Après avoir dépassé la prise d'eau du canal, on rejoint le sentier qui mène à Mantet. (1)

---

(1) Voir plus haut p. 284.

LES GRAUS DE CANAVEILLES

3 kil. d'Olette, 12 kil. de Villefranche, 18 kil. de Prades.

Allons reprendre la route nationale. A partir d'Olette la pente se prononce de plus en plus et la vallée se resserre singulièrement. Ses flancs se relèvent, se rapprochent, se réunissent presque et forment un véritable barrage. Il y a seulement, à gauche de la route, une fissure circulaire d'environ cent mètres de hauteur dont les parois, parallèles et perpendiculaires, sont éloignées l'une de l'autre de six à huit mètres ; au fond coule la rivière de la Tet.

Là se trouve le petit établissement thermal des Graus de Canaveilles dont les eaux sont sulfureuses, alcalines naturelles ; le chemin qui nous y conduit se détache de la route nationale à côté du tunnel qu'on a dû percer pour lui donner passage.

Cet établissement troglodytte est une véritable curiosité à cause du site : il est dans un véritable trou, caché, dérobé à tous les regards. Quand on dévale par le sentier, on croirait aller en enfer ; mais c'est un enfer bienfaisant, agréable même. Il ne faudrait point cependant y séjourner longtemps de crainte de spleen. Ah ! ici, par exemple, il ne faut point parler de casino ou de parc : le jardin vous tiendrait dans la main ; d'ailleurs, les baigneurs habituels sont gens fort posés, ennemis du luxe et des plaisirs mondains : prêtres, religieuses, retraités ou rentiers. La maison est vaste, élevée, et semble faire d'impuissants efforts pour aller chercher le soleil. L'établissement, quelque modeste qu'il soit, est très bien aménagé, très propre, et les eaux sont excellentes. La sauvagerie du lieu est fort impressionnante la nuit, quand la rivière crie et hurle à son aise, se bat les flancs contre les parois rocheuses qui la rejettent ; si on lève la tête, on voit un ruban de ciel piqué d'étoiles que l'on peut s'amuser à compter.

Exalada et Les Graus. — Le tunnel dont nous parlions ci-dessus débouche dans un espace en forme

d'entonnoir d'un aspect imposant. L'ancienne route, bien avant d'arriver en cet endroit, gravissait la montagne, au-dessous de Canaveilles, perché comme un nid d'aigle, puis redescendait par une pente très rapide pour rejoindre le bord de la Tet. Elle suivait une espèce d'escalier en zigzag, pavé, divisé en gradins ou marches (*graus*) et on appelait cet endroit les *Graus de Cérola* ; on dit aujourd'hui *Graus de Canavellas*, le hameau de Cérola ayant disparu. C'est à côté des *Graus* qu'était bâti, dit-on, le monastère de Saint-André d'Exalada, dont il ne reste rien, absolument rien. (1)

Cet abbaye avait été bâtie avant 840 puisqu'il en est fait mention dans une charte de cette année-là. Quelque temps après, six ecclésiastiques du diocèse d'Urgell étaient venus s'y retirer. D'après un diplôme de Charles-le-Chauve, les solitaires survenus à l'asile d'Exalada y acquirent, de leur pécule, un lieu propre au service de Dieu et y bâtirent un monastère en l'honneur de saint André, de saint Pierre et de saint Thomas. Or, comme il en existait un déjà depuis quatorze ans, il est à croire que ce fut, de la part des nouveaux venus une reprise de fondation et, pour ainsi dire, une fondation nouvelle.

Les religieux de Saint-André d'Exalada se consacrèrent à la vie pastorale. Witiza, qui était abbé vers 864, acquit avec ses confrères de nombreuses possessions en Conflent. En 871, Charles-le-Chauve confirma la fondation de Saint-André et le prit sous sa protection.

On attribue ordinairement la ruine de ce monastère à une espèce de déluge arrivé en 878. Quelques moines qui avaient survécu à cette terrible catastrophe, firent rétablir les titres qui attestaient leurs possessions, mais ils renoncèrent à relever les bâtiments et vinrent se fixer à Saint-Germain, où étaient déjà plusieurs de leurs confrères ; ils élevèrent alors un peu plus haut, dans la vallée, le monastère de Saint-Michel-de-Cuxa.

Si nous en croyons Tomich et Pujades, le duc Olger

(1) On a souvent traduit le mot catalan *exalada* par *exhalaison*, *vapeur* ; il signifie très probablement *éboulement* ou *gorge escarpée*. Dans un document du moyen âge, il est question de la *losera de Xalada*.

ou Otkar, surnommé *Cathalon*, fut enseveli à Saint-André d'Exalada. Cet Otkar était fils d'un duc de Bavière qui vivait au commencement du VIII[e] siècle. Il suivit Charlemagne dans son expédition d'Aquitaine et fut nommé gouverneur de cette province, en récompense des services qu'il avait rendus pendant la guerre. Appelé par les Wisigoths d'Espagne, Otkar les secourut avec succès contre les Maures, précéda Charlemagne en Catalogne à la tête de neuf barons, qui devinrent la souche des plus illustres familles du pays, et mourut devant les murs d'Ampurias, dont il faisait le siège. Les barons ensevelirent ses restes à Saint-André d'Exalada. Lorsque peu d'années après le monastère fut emporté, le tombeau disparut dans le cataclysme. Tout cela est bien intéres-ressant, vraisemblable, mais nullement établi.

Il ne reste rien aujourd'hui de l'abbaye d'Exalada et c'est ici que l'on peut dire véritablement avec le poète latin : *etiam periere ruinae !* « Les ruines mêmes ont péri ! »

La route descend, tourne et laisse apercevoir le charmant établissement thermal de Thuès-les-Bains.

THUÈS-LES-BAINS

4 kil. d'Olette, 13 kil. de Villefranche, 19 kil. de Prades.

750 m. au-dessus du niveau de la mer.

1° **Le Site.** — C'est un des coins les plus sauvages et les plus pittoresques de la vallée, lieu fait à souhait pour le délassement et le repos. L'établissement est adossé à la montagne, couverte de vigoureuses frondaisons ; à ses pieds coule le fleuve, frais, égayé par des aulnes, des peupliers ramus et une luxuriante prairie ; en face, une muraille énorme se dresse, nue et lumineuse ; à gauche, elle court parallèlement à la rivière, tandis qu'à droite elle se replie, se creuse en une conque couverte de champs et de jardinets aux pentes vertigineuses, que dominent les maisons de Canaveilles. Ici, la vallée est fermée, barrée ; le fleuve, en bas, mugit comme muselé dans une cluse étroite et sombre ; en amont, au contraire, elle

s'allonge en un large sillon où les frênes, les noyers et les aulnes enserrent le flot argenté de la Tet. Le paysage est de petite étendue, mais plein d'intérêt ; une chose surtout est remarquable dans cette espèce d'entonnoir : c'est le jeu de la lumière qui, à chaque heure, change l'aspect de tout ce qu'elle frappe; la transfiguration est continue.

Les Anciens n'ont point connu cette partie de la vallée. Le chemin de Cerdagne ne passait pas ici, mais sur le dos de la montagne, par Canaveilles et les Llansades. Un misérable sentier venant de Nyer montait à En, puis allait rejoindre le village de Thuès en passant par le lieu dit *Ayguas caldas*, qui a toujours dépendu de Nyer, quoiqu'on l'appelle aujourd'hui *Thuès-les-Bains*. C'est probablement au XIIIe siècle qu'on fit le chemin des *Graus*, qui, passant sur la rive gauche, négligeait encore les pentes où naissent les sources d'eau sulfureuse. Enfin, la construction de la route actuelle, il y a un peu plus d'un demi-siècle, a permis de les utiliser par la création d'un établissement thermal.

La gorge de Canaveilles ou d'Exalada porte toutes les traces de catastrophes géologiques, opérées on ne sait trop à quelle époque : peut-être au IXe siècle, quand fut emportée l'abbaye. Inondation, tremblement de terre ? On ne sait. « Une âme chaude était dans la contrée », « un esprit captif, frémissant, s'agitait » ; il sortit un jour, s'échappa des entrailles de la montagne : ce sont les sources chaudes que l'on voit aujourd'hui. « C'est toute une rivière de santé, de jeunesse, de force, un vrai fleuve de vie, dit Michelet. La plus grande merveille, c'est la diversité des sources. Toute température, toute combinaison y est représentée. Dans ce lieu si étroit, vous trouverez réunies les eaux des Pyrénées, Cauterets, Bagnères, Barèges, je ne sais combien d'autres se sont donné là rendez-vous. Et d'autres sources encore, tressaillant sous vos pieds, réclament, et, des ténèbres perçant à la lumière, semblent dire : « Enfin, c'est mon tour. » (1)

(1) Michelet, *La Montagne*.

2° **L'Etablissement**. — L'établissement, à part « la remise », est composé de deux grands corps d'habitation : l'un, d'aspect très bourgeois, de façade ample, vulgaire, mais très riante, remonte à un demi-siècle ; l'autre, plus coquet, avec des prétentions à un style quelconque d'architecture, a été récemment édifié. Cette maison a des chambres spacieuses, très confortablement installées, bien aérées ; au rez-de-chaussée s'ouvrent le salon de compagnie, le salon de lecture et la salle de café ; le tout agencé sans luxe, mais avec goût. La maison « primitive », peuplée de chambres aux étages supérieurs, contient au rez-de-chaussée les cuisines, les salles à manger, la chapelle, et, au-dessous, les thermes.

3° **Les Sources.** — Les sources naissent toutes sur le flanc de la montagne qui portait anciennement le nom significatif de *Ayguas caldas* (les Eaux chaudes).

On les divise en trois groupes :

1° *de Saint-André*, comprenant les sources inférieures, voisines de la grande source de ce nom, dans le jardin.

2° *de l'Exalada*, qui réunit les sources supérieures, à l'Est. La source de l'Exalada est à la température de 62° et débite 72,000 litres d'eau par jour.

3° *de la Cascade*, formé de l'agglomération des sources de l'Ouest, sur la rive droite du torrent de Faget. L'eau de la Cascade, d'ailleurs inutilisée, est à 78° et donne 220 litres par minutes, soit 316,800 litres par jour ; celle de *las Ayguas calentes* n'a que 50°.

Les sources des groupes de l'Exalada et de la Cascade demeurent sans emploi ; on n'utilise guère que celles du groupe Saint-André qui, dès 1847, ont été captées et réunies ; elles sont situées au-dessous de l'établissement dans le jardin en terrasse qui longe la rive droite de la Tet.

Source Saint-André, 75°. — On l'appelait *Lo Boullidou* (la bouilloire) nom qui rappelle l'*Escaldadou* d'Amélie-les-Bains.

Source de la Grotte, 70°.

Source Saint-Louis, 48°.

4° **Les Thermes.** — Ils se composent de deux galeries :

1° La galerie supérieure alimentée par des eaux alcalines désulfurées, dont la température est à 48° centigrades ;

2° La galerie inférieure qui comprend des baignoires à eau très sulfureuse dont la température est de 75°, et des baignoires d'eau sulfureuse très fortement chargée de silicates, à la température de 35°.

Ces galeries, situées à dix et douze mètres au-dessus du niveau de la Tet, se trouvent préservées des vapeurs humides de la rivière et sont exposées de bonne heure aux rayons du soleil. Elles sont donc chaudes, éclairées, très gaies.

Au fond de la galerie supérieure est installé un appareil à douches.

5° **Les Buvettes.** — Les buvettes se trouvent à l'extérieur de l'établissement. Les plus fréquentées, sont :

1° La *Buvette sédative* ou *n° 23*, où l'on descend par un escalier de onze degrés ; l'eau est très limpide ; on la prendrait pour de l'eau ordinaire accidentellement et faiblement chauffée, car sa température n'est que de 30°.

2° La *Buvette de l'Hortet* (du Jardinet) ou *n° 4*, à la température de 32° ; c'est la buvette la plus anciennement employée, excellente pour les maladies des voies urinaires, et en particulier pour la gravelle.

3° La *Buvette des Eaux-Bonnes*, à la température de 38°.

6° **Classification des eaux**. — On peut ainsi classer les eaux de Thuès-les-Bains :

1° Eaux sulfureuses à thermalité plus ou moins élevée ;

2° Eaux minérales alcalines légères (sulfureuses absolument dégénérées) ;

3° Eaux sulfureuses silicatées.

Ainsi, à côté des eaux minérales sédatives et calmantes, nous trouvons des eaux excitantes, toniques et reconstituantes, des eaux ayant une action résolutive et décongestive.

Michelet avait donc raison de dire que c'est ici « un vrai fleuve de vie. »

Il faut lire avec la plus grande attention la brochure si bien documentée et si élégamment écrite que M. le docteur Parahy, médecin-inspecteur de l'établissement, a consacrée à Thuès-les-Bains (1) ; examinez surtout le tableau des maladies qu'un « arthritique » peut se flatter de nourrir ! Heureusement, les eaux bienfaisantes sont là toutes prêtes pour la prompte guérison, si toutefois l'on veut bien les employer en suivant les conseils de l'aimable et savant auteur de la brochure.



M. le Dr Parahy

« Les neurasthéniques », après la douche, le bain ou la buvette, iront dans « le petit jardin gazonné, parsemé de fleurs qui longe la rivière de la Tet et que traverse une

(1) *L'Arthritisme à Thuès-les-Bains,* Perpignan, Ch. Latrobe, 1896, in-8.

belle allée de magnifiques acacias parasols » ; là, par ces journées ensoleillées de juillet et d'août, ils viendront respirer l'air pur, saturé d'odeurs de pins, de thym et de lavande qui descend de la montagne. »

7° **La Montagne.** — Les baigneurs ne viennent pas assez sur cette montagne : c'est pourtant ici, à notre avis, la plus charmante excursion qu'ils puissent faire. Tandis que les maisons, en bas, sont battues par les vagues d'air chaud, montons par les cheminots, où l'on marche à l'ombre, dans le parfum. La végétation est superbe, puissamment inculte ; des plantes se lient, s'enlacent jusqu'à s'étouffer ; d'un tronc à l'autre courent des chevelures de verdure, des volubilis qui laissent pendre leurs jolies clochettes, des débandades de vignes sauvages et vagabondes.

Le sentier descend dans le torrent de Faget qui disparaît sous l'assaut du feuillage des figuiers, des aulnes et des chênes. Ici, les clématites et les chèvrefeuilles atteignent des proportions énormes, et l'on se met à l'ombre, au frais comme dans une alcôve de verdure. Le sentier traverse le torrent, grimpe à travers les blocs et les arbres jusqu'à la ferme tristement silencieuse d'Entre-Valls, isolée sur le dos de la montagne. Course un peu longue, fatigante, que l'on peut entreprendre par un autre côté.

Revenons sur nos pas. Le sentier s'enfonce dans des taillis de figuiers en buisson ; des lierres épais et puissants habillent de vieux chênes que rayent des coups de soleil. Nous voici sur le franc bord d'un petit canal à sec ; des vapeurs sulfureuses montent ; on dirait que les arbres fument : c'est la Cascade, une trombe d'eau chaude qui se précipite en bouillonnant. Nous passons : les plantes, pleines de vie, nous montent aux genoux. Le torrent que nous avons vu en bas, reparaît ici, et plus noir, plus sauvage, avec des précipices affreux.

Il nous faut rebrousser chemin. Nous reprenons le franc-bord du petit canal, et nous allons « en plaine » ; nous découvrons la conque des *Graus*, Canaveilles, le lit profond de la rivière, les toits luisants de l'établissement et toute une houle de feuilles, une large pente d'arbres ;

il y a des trous d'ombre d'une fraîcheur printanière et ravissante.

Nous montons encore. Nous voici au petit col de Cérola d'où la vue se porte sur Olette et les monts qui l'environnent. Laissons ce chemin pour le moment. A droite, les forestiers en ont raccordé un qui nous conduit aisément vers le haut de la montagne. Voici qu'il forme une petite rue, sombre, ombragée par des brassées de feuillage impénétrable aux rayons du soleil. Repos. C'est charmant. Le sentier continue à monter, fait un grand lacet, bordé de tout petits arbres et de plantes montagnardes d'où sort une odeur aromatique et pénétrante. Tout en haut, il devient âpre, rocailleux, au moment même où l'on découvre la sombre région des Gouffres de Nohèdes, au pied du Pic de Madres qui lève sa tête d'un gris fauve au milieu du jour serein.

8° **En.** — Le baigneur un peu intrépide sort du bois, continue par le sentier et monte vers les sommets, au Pic *dels Trespassats*, par exemple, d'où les vieux pins contemplent la région. — S'il trouve la course trop longue, il prendra le sentier d'En, qui court plus bas sur le flanc de la montagne, au-dessus du sombre ravin qui va déboucher en face du petit établissement thermal de Graus de Canaveilles. D'ici on peut écouter le mugissement de l'eau qui monte du précipice. Il y a des noyers qui portent gaillardement leur grand âge ; là-bas, au fond, il en est un, vieux colosse, patriarche de cette silencieuse vallée, qui mérite une mention à part ; ses flancs, ravagés par la foudre du ciel et la hache de l'homme font peine à voir : et il tient bon, s'accrochant à la vie comme un glorieux soldat mutilé.

Le chemin devient abominable ; plus un arbre, plus une plante : des pierres partout. On monte. Coup de théâtre surprenant : la région de Nohèdes, lointaine, vaporeuse, apparaît. Plus près, Olette, plus près encore, les montagnes de Souanyas, de Maryans et de Nyer, et là, à deux pas devant nous, une église, seule, isolée, monotone, délabrée, c'est l'église d'En. Nous l'avons visité ce vieux sanctuaire qui remonte probablement au XIIe siècle, et qui, depuis ces temps lointains, soutient la lutte contre



La Tet à Thuès-les-Bains.

les intempéries des saisons : il avait apparemment les reins solides, mais ses os se sont cassés, desséchés, et ils s'en vont en poussière.

Le village, ou plutôt le hameau, est d'une insignifiance absolue ; seul le coup d'œil est ravissant. C'est par un amusant euphémisme qu'on l'appelle dans le pays la *Ville d'En*, peut-être simplement en souvenir de son appellation première *villa de En*, le mot *villa* ayant le sens de village et même de hameau.

Cependant, le soleil s'en va à petits pas vers l'Ouest, les ombres s'allongent, la fraîcheur monte des vallées ; il faut rejoindre l'établissement. L'heure du dîner approche.

9° **Thuès**. — Il y a à peine deux kilomètres de Thuès-les-Bains au village de Thuès. Près de la porte grillée qui sert d'entrée à l'établissement, le torrent de Faget tombe en cascade sur le bord de la route qui, à partir de ce point, est très agréable. A gauche, c'est la montagne boisée, ruisselante de sources chaudes ; à droite, et à dix mètres de profondeur, la Tet roule ses eaux froides à travers des rochers dont plusieurs sont descendus de la montagne de Canaveilles, qui constitue ici la berge de la rive gauche de la rivière. Cette montagne est droite, haute, perpendiculaire presque, et ne présente qu'une surface aride, couverte de débris pierreux facilement entraînés par les pluies. C'était là un continuel danger pour les voyageurs lorsque la route passait au pied de ces escarpements.

A un kilomètre environ nous arrivons à la Grotte de Lourdes. Dans une cavité naturelle un baigneur eut l'idée de faire un sanctuaire pour les âmes pieuses ; on ne saurait rien imaginer de plus modeste ; c'est la demeure qui convient à l'image de la mystique paysanne, qu'on a eu le tort de mettre ailleurs dans des demeures somptueuses.

Avant d'arriver au pont de Thuès, qui nous ramène sur la rive gauche de la Tet, nous signalerons deux sentiers très ombreux, très gais, peu fatigants, qui conduisent : l'un à la partie la plus élevée du village, appelée Thuès-Entre-Valls, et l'autre à la métairie d'Entre-Valls, sur la montagne. La partie de Thuès qui est assise

sur la rive gauche de la rivière, au pied de la route, s'appelle Thuès-de-Llar. L'église est à Thuès-Entre-Valls; elle est là-haut, plantée comme un petit fort. Le presbytère, maison du prêtre, simple et hospitalière, se tient avec l'église, la maison de Dieu. On trouvera à Thuès du bon lait, des truites, d'excellents légumes ; le baigneur qui ne veut pas rentrer à l'établissement pour son repas, pourra s'arrêter à l'auberge de *la Toutou*, qui est connue dans tout le canton et même bien plus loin.

10° **La Tet**. — **La Grotte**. — **Promenade de nuit**. — Après le dîner, c'est une émigration générale vers La Grotte de Lourdes. Pendant la journée la montagne a été chauffée à blanc ; maintenant elle rejette la chaleur ; mais la fraîcheur qui monte du fleuve ou qui descend des arbres de la rive droite nous font une douce et agréable température. La vallée prend des aspects fantastiques. Voici la Grotte, enfoncée, noire ; la Vierge est là, maintenant invisible, tandis qu'à côté un filet d'eau tombe discrètement de la montagne.

On revient à l'établissement faire un bout de valse ou quelques parties de manille. A dix heures, tout dort, sauf le fleuve qui mugit et les feuilles du bois qui frissonnent. Contrairement à la plupart des « stations thermales à la mode », Thuès-les-Bains est fait pour les malades ou les « fatigués ». On ne vient pas ici pour s'amuser ; on y vient pour se reposer et se guérir. Cela ne veut pas dire qu'on n'y rencontre que des gens maussades, moroses et hargneux ; ah ! mon Dieu, non ! La société, quelque mêlée qu'elle soit, y est des plus charmantes, presque tous des habitués, enchantés de se retrouver dans ce *buen retiro*. Voyez notre groupe de baigneuses :



Groupe de baigneuses a Thuès-les-Bains

11° Canaveilles. — De bon matin, quand la limpidité du ciel s'est faite, avant que le soleil ne darde trop fort ses rayons, prenez votre bâton et suivez la grande route, qui vous mènera aux *Graus*. Des bouffées de grand air passent, et vous montez. Voici des ruines. C'est l'ancienne chapelle de Saint-Pierre, voisine de vieilles murailles qui semblent avoir appartenu à une forteresse. Un pont très élégant, probablement du XIIIe siècle, enjambe le torrent d'Engarra, et le sentier, se détachant de la vieille route, grimpe vers le village : c'est un bien rude morceau ! Au tournant, la vue sur le Bas-Conflent est pleine d'agréables perspectives ; encore un effort, et nous voici arrivés à Canaveilles, véritable aire de vautours,

planté là depuis des milliers d'années sans doute, car ce nom de « Vieux rochers » ou « Vieilles bâtisses » (c'est ce que veut dire *Canevellas*) date d'une époque où les naturels du pays parlaient une langue bien antérieure à celle des Romains. L'église est curieuse à voir, d'abord par sa misère lamentable, puis par quelques objets anciens, notamment un affreux bonhomme de pierre, tout barbouillé de lait de chaux, qui surmonte la porte d'entrée et qui provient peut-être de l'église de Saint-Pierre *dels Graus*. Une inscription de 1360, très élégante et parfaitement gravée rappelle qu'un nommé Guillaume Salvat a fait exécuter, pour orner l'église, une peinture qui, bien entendu, n'existe plus aujourd'hui.

De Canaveilles on peut aller à Llar en suivant la crête de la montagne, d'où l'on gagne le plateau des Llansades ; en cet endroit le général Dagobert vainquit les Espagnols le 3 septembre 1793.

12° **Excursion à l'étang de Carença**. — Elle est indiquée ici pour les baigneurs aux poumons solides et aux jarrets d'acier. Il faut partir de l'établissement avant le lever du soleil et se rendre à Thuès. L'entrée des gorges de Carença s'ouvre à quelques minutes du village (1). On dit adieu au monde civilisé et l'on s'enfonce dans les entrailles de la montagne en compagnie du torrent qui roule ses eaux avec fracas et ronge son lit avec avidité entre les deux gigantesques parois. Ce dut être un beau tapage le jour où le glacier supérieur, pesant de tout son poids, rompit la roche pour se déverser dans la vallée. Le sentier se tient d'abord sur la rive droite du torrent et monte en escalier, faisant des lacets interminables. L'eau, maintenant, mugit en bas, tandis que sur nos têtes la montagne se dresse menaçante. En face, l'horizon s'égaie, quoique très borné. Le bois de Campilles a des aspects superbes sous le coup des premiers rayons du soleil. Nous voici de nouveau sur les bords du torrent que nous traversons pour revenir ensuite sur la rive droite. Ici, les témoins de l'action glaciaire sont

---

(1) Le nom primitif est *Querença*, qui contient le vieux mot *Quer*, si souvent cité dans ce livre.



Entrée des Gorges de Carença.



nombreux, énormes blocs entassés dans un pèle-mêle indescriptible. Le sentier est taillé dans le roc vif ; puis il passe plusieurs fois d'une rive à l'autre ; c'est par une série d'exercices peu amusants que nous le suivons. Le torrent se débat, étranglé entre les roches : il cascade et se précipite en chutes argentées.

Enfin, la vallée s'élargit ; les plantes et les arbres tapissent la montagne : c'est ici une vraie forêt, où des hêtres, des bouleaux et des noisetiers poussent avec vigueur. Le Pic de *Las Gallinas*, géant de la contrée, n'est pas loin de nous, mais sa tête nous est invisible. Les cimes qui nous font face sont celles de *Ribas Blancas* et de *Cimbells*. Le paysage est des plus gais ; des pâturages s'étendent en longs tapis verts, et devant nous, un vallon se creuse, plein de verdure : on appelle cet endroit *Las Bassibes* (et non pas *Bassibès*). Le Pic de *Las Gallinas* montre maintenant sa superbe tête (2624 m. d'alt.). A travers les pâturages nous montons toujours. Le chemin, sauf en deux ou trois endroits, est des plus faciles et des plus commodes. Il n'y a plus un arbuste, pas même un rhododendron ; les fleurs sont toutes petites : c'est la flore alpine. Encore quelques centaines de pas et nous atteignons, à l'altitude de 2.266 mètres, l'étang de Carença, qui dort au fond d'un grand cirque formé par une ceinture de montagnes aux blanches cimes. Ce spectacle est grandiose, inoubliable. Aucune description ne peut donner l'idée de cet immense bassin circulaire, de cette vaste nappe d'eau où la lumière se joue en mille détours, de cette tranquille assemblée de monts dénudés qui semblent contempler ce silencieux spectacle.

D'ici s'échappe le premier flot du torrent qui prend le nom de « Rivière de Carenca ». Dans les environs, pays affreux et sans aucune végétation, se trouvent l'Etang noir et l'Etang bleu, qui sont loin de présenter l'étendue et l'intérêt de celui que nous venons de voir.

Rentrer à Thuès-les-Bains le même jour, c'est faisable, mais au prix d'une grande fatigue. Le mieux est, en quittant le grand lac, de se diriger à droite et d'aller rejoindre, au *Coll de Nou Fonts*, le sentier qui vient de Prats-de-Balaguer et descend à l'hermitage de Nuria, en

Espagne. On peut revenir le lendemain : il faut compter six heures pour le retour.

13° **Administration de l'Etablissement de Thuès-les-Bains.** — Nous ne voulons pas quitter ce charmant établissement sans adresser nos félicitations aux administrateurs qui se montrent toujours empressés à satisfaire les désirs des baigneurs avec la plus parfaite amabilité.

Après avoir énuméré les qualités des eaux les avantages du climat et le charme des excursions que peut faire le baigneur dans les environs de Thuès-les-Bains, M. le docteur Parahy conclut ainsi :

« A cet ensemble de facteurs thérapeutiques, hygiéniques et cosmiques que possède la station de Thuès-les-Bains, vient s'ajouter un élément de la plus haute valeur pour la réussite dans tout traitement : il consiste dans la tenue de l'établissement. Sous la direction de Respaut-Bohène, le service est admirablement ordonné, une exquise propreté règne partout, la table est largement servie et la nourriture très variée peut s'adapter à toutes les exigences thérapeutiques. — Les viandes si renommées de Mont-Louis et de la Cerdagne arrivent toutes fraîches. — La Tet, très poissonneuse, fournit à discrétion de belles truites saumonées, et les légumes et les fruits viennent de tous les points de la plaine du Roussillon dans la courte durée de 3 à 4 heures au plus. — Grâce à tous ces éléments, grâce aux améliorations qu'on exécute tous les ans, nous pouvons dire sans hésitation que le plus bel avenir est réservé à la station de Thuès-les-Bains. »

FONTPEDROUSE

9 kil. de Mont-Louis, 26 kil. de Prades, 69 kil. de Perpignan.

Au-delà de Thuès la vallée est dominée de tous côtés par de hautes montagnes grises et ravinées où l'Administration forestière cherche à ramener la végétation au moyen de semis de pins. La route, d'ailleurs très belle, monte, franchit plusieurs ravins et arrive à Fontpédrouse.

Comme la plupart de nos montagnards, les habitants du Conflent sont laborieux, actifs, doués d'une patience exemplaire. Ils luttent constamment avec l'aridité de la montagne inculte, rocailleuse, et ils lui prennent, lui arrachent tout ce qu'ils peuvent. L'orage a-t-il renversé une muraille? ils la rétablissent aussitôt; l'eau a-t-elle entraîné la terre? ils la rapportent; ils replantent si les arbres sont emportés. Souvent l'eau est plus forte qu'eux; ils changent alors l'emplacement de leur culture et vont faire un champ à un endroit moins exposé aux ravages de la pluie. Quelquefois ils s'emparent d'un trou creusé par la nature à travers des roches nues, le remplissent de terre et y mettent quelques arbres fruitiers, un olivier, un cerisier, un figuier. Il n'y a presque pas de chemins carrossables dans le pays pour aller dans les propriétés; les gens portent tout à dos de mulet, et surtout à dos de femme, car les femmes sont associées, ici plus qu'ailleurs, aux travaux agricoles. On les voit souvent, la tête baissée, les jupes retroussées, les jambes écartées, travaillant la terre. On a toujours remarqué que les habitants du Conflent sont plus souples et plus polis que ceux des autres parties du département. Malins en affaires, ils se laissent rarement « mettre dans le sac » et ils rient souvent entre eux de la franchise un peu « simple » des gens de la plaine, qu'ils se flattent de « mener à la foire ». C'est peut-être à cause de tout cela que Fontpédrouse passe pour avoir été fondée par une colonie de *Gitanos*.

Les maisons s'adossent à la montagne, les unes au-dessus des autres, assises par gradins, comme pour regarder dans la vallée. Des bois qui tapissent la rive droite, s'échappe un joli petit torrent qui jette l'eau dans la rivière en une cascade écumeuse et blanche. Voilà bien l'eau des montagnes, limpide et transparente comme l'air. Pour atteindre les hauteurs boisées, on remonte le long d'un sentier rocailleux en s'accrochant aux tiges des arbustes et aux aspérités des rochers.

La montagne qui domine Fontpédrouse est complètement nue, et il serait à désirer que ses escarpements fussent reboisés, car ce n'est pas une simple épée de Damoclès qui est suspendue sur la tête du village, mais

bien une effroyable masse de rochers qui peuvent l'écraser et l'ensevelir d'un moment à l'autre.

Le village compte 700 habitants environ.

A partir de Fontpédrouse la vallée de la Tet est très resserrée : la plaine n'est qu'un long et étroit ruban de prairies. L'homme fait ici des efforts inouis pour empiéter sur les flancs escarpés des deux rives et faire monter la culture sur les pentes qui descendent à pic.

Le hameau de Saint-Thomas, annexe de Fontpédrouse, est situé à l'entrée de la Vallée de Prats-de-Balaguer, sur un joli plateau bien cultivé. Il est dominé par une haute montagne couverte d'une épaisse forêt de pins et de sapins à l'aspect morne.

Prats est plus haut sur une sorte de promontoire qui domine la vallée. On voit tout près du hameau une ancienne tour, dont les habitants attribuent la construction aux Sarrasins.

Saint-Thomas-les-Bains. — A 500 mètres en amont du hameau de Saint-Thomas, sur la rive gauche de la rivière et en un lieu plein d'une pittoresque sauvagerie, s'élève un modeste établissement thermal à côté de trois sources sulfurées sodiques, à l'altitude de 1300 mètres environ. En été la chaleur y est agréable et saine. Ici, aucun luxe, on ne loge pas les gens difficiles : on vous reçoit « à la bonne franquette ». Nous y avons passé des journées fort agréables et nous ne saurions trop recommander au touriste d'y aller faire un tour.

Si, de Saint-Thomas, l'on veut monter aux étangs de Carenca, on doit suivre un chemin de chèvres qui est comme suspendu au-dessus du torrent de Balaguer. Après deux lieues de marche on atteint le vaste plateau d'*Asmet*, couvert de verdure, et la fontaine d'*Aycheques*. A partir de ce point, le sentier traverse de larges éboulis de rochers granitiques, au milieu d'un terrain schisteux. Dans cette région croît en abondance le *Molopospermum cicutarium*, appelé *Coscoll* en catalan. Le chemin devient très difficile et la *Conca de Tremps* ouvre sa gueule profonde pour recevoir les eaux qui se précipitent avec fureur dans cette immense cuve. On continue à monter, en obliquant à gauche et laissant à

droite le *Coll de las Nou fonts* (col des Neuf sources), le Pic et la Fosse du Géant pour gagner le Pic de la Vache, situé à une faible distance du grand étang de Carença.

A partir de Saint-Thomas la Route nationale s'élève par une suite de lacets qui embrassent plusieurs fois la montagne de leurs replis, appuyés à chaque détour sur des plates-formes soutenues elles-mêmes par des murailles, ce qui leur donne l'air de forts retranchés. Elle décrit une courbe au-dessus de La Cassanya, traverse la Tet sur un pont, au pied du village de Fetges, et gravit, par une longue pente, le rocher de Mont-Louis.



LA CERDAGNE

ET

LA HAUTE VALLÉE DU SÈGRE

[Le Traité des Pyrénées réunit définitivement à la France le Roussillon, le Vallespir, le Capcir, le Conflent et une partie de la Cerdagne. Celle-ci se présente sous l'aspect d'une petite plaine, « mais qui n'est plaine, disait Vauban, que parce qu'elle est entourée de si hautes montagnes. » Il s'en faut, en effet, que ce soit une plaine parfaite : l'érosion des eaux du Sègre et de ses affluents ont creusé de profonds sillons et de vraies vallées formant des plissements et des ondulations qui bossuent le terrain. — La Cerdagne constituait, au cœur même de la chaîne pyrénéenne, comme un pays à part, isolé du reste de la Catalogne, avec une belle rivière qui la féconde, le vieux Sègre, et une fière ville qui la commande, la moderne Puigcerdá. « Tout, dit un historien, semblait ici avoir été créé et combiné par la Nature pour que ce pays et ses populations vécussent dans une éternelle unité » ; mais les hommes ne défont que trop souvent, hélas ! l'œuvre de la Nature ; et voilà qu'un jour, tandis que les laborieux descendants des antiques *Ceretani* étaient occupés à engranger leurs foins, des hommes appelés « diplomates, » fièvreusement courbés sur une mauvaise carte du pays, s'en disputaient les morceaux, en attendant que d'autres hommes appelés « ingénieurs » vinssent faire les justes parts à coups de cordeau.

Il semble que la France avait espéré un moment d'annexer la Cerdagne tout entière ; çà aurait certes mieux valu que de la mutiler ainsi. On lit à ce sujet dans une lettre de Mazarin : « ... Et afin que Sa Majesté trouve plus de plaisir à cette acquisition (de Conflent), il est bon qu'elle sache que le docteur Trobat, qui est ici et qui me donne des mémoires des affaires de ces quartiers-là, m'a assuré que *presque toute la Cerdagne est de notre côté*, qu'elle consiste en un fort bon pays et qu'il y a plus de trois cents villages, de manière que cette Comté, jointe au Conflent et au Roussillon, composera une province fort jolie et de plus grande étendue que le Lyonnais... »

Le jurisconsulte Trobat, qui devint, l'année suivante, président du « Conseil Souverain de Roussillon » et, un peu plus tard, intendant de la Province de ce nom, était un de ces catalans distingués, ambi-

tieux et mécontents, qui avaient embrassé le parti de la France et que les Espagnols qualifiaient de « traîtres », non sans raison. En la circonstance, Trobat se trompait ou trompait Mazarin, car, non seulement il n'y avait guère plus de cent quinze ou cent vingt villages en Cerdagne, mais ce pays était presque tout entier *du côté de l'Espagne*, et c'est là précisément ce qui explique les lenteurs affectées et la ténacité patriotique du négociateur espagnol, Don Luis de Haro qui, à aucun prix, ne voulait entendre parler de la cession de la Cerdagne à la France. Mais le flegme calculé de Mazarin finit par avoir raison de l'obstination de son adversaire; toutefois, l'article 42, qui concernait la nouvelle frontière, était fort obscur, et, lorsque les commissaires chargés de la délimitation définitive se réunirent à Céret (fin avril 1660), ils ne purent point s'accorder au sujet de la Cerdagne ; les commissaires en renvoyèrent le règlement à plus tard. Ils se réunirent en effet à Llivia le 12 novembre 1660 ; là ils rédigèrent « une explication de l'article 42 du Traité des Pyrénées ». Il en résultait que la vallée de Carol était cédée à la France avec une grande partie du territoire de la Cerdagne proprement dite. Pour prévenir toute difficulté ultérieure, il fut réglé que cette portion de la Cerdagne formerait — avec la vallée de Carol — un total de « trente-trois *villages* ». Llivia ayant le titre de *ville*, le commissaire espagnol fit décider qu'elle resterait la propriété de l'Espagne ; telle est l'origine de cette « enclave » ridicule. Ainsi se trouvait consommé le partage de l'ancien comté de Cerdagne, dont l'unité politique était à jamais rompue

L'enclave de Llivia fut, dans la suite, la cause de mille difficultés, notamment en 1733 et en 1761. Ce singulier territoire a environ 12 kilomètres carrés.

A l'époque romaine, l'ancien pays des *Ceretes* ou *Ceretani* avait formé deux *pagi* ou « pays » : « le pays de Livia » et « le pays de Barida ». Il semble bien que *Julia Livia* fut la capitale de toute la contrée cérétane. Un chemin qui existe encore sur plusieurs points, la *Via Confluentana*, mettait la Cerdagne en communication avec le Conflent et le Roussillon par la vallée de la Tet C'est par ce chemin que descendaient ces fameux jambons de Cérétanie si estimés sur le marché de Rome et que le poète Martial préférait au filet

« Les pays » de l'époque romaine formèrent plus tard « le Comté de Cerdagne », qui s'étendit ainsi du Nord-Est au Sud-Ouest, depuis le cours supérieur de la Tet jusqu'aux environs de la Seo de Urgel. Le dernier Comte de Cerdagne étant mort en 1117, ses domaines passèrent au Comte de Barcelone qui, en 1172, hérita aussi du Comté de Roussillon. Les Comtés de Barcelone, Roussillon et Cerdagne se trouvèrent donc réunis sous la même main bien avant la fin du XIIe siècle.

La Cerdagne peut se diviser en deux parties : la *Cerdagne antérieure* et la *Cerdagne lacustre*. La première comprend tout le pays montagneux qui constitue la rive droite de la Tet dans cette haute région, depuis la source du fleuve jusqu'au cours de la rivière de Balaguer ; la seconde constitue la plaine proprement dite, frais et

riant pays qui, par ses hauts sommets, ses forêts et ses pâturages, ses eaux et ses neiges, et aussi par sa température rappelle certains cantons de la Suisse. C'est le haut bassin du Sègre, vieux lac vidé, qui a laissé, comme des témoins de son état primitif, des bancs de blonde argile avec des feuillages fossiles et des mines de lignite où le paléontéologue a retrouvé des débris d'animaux dont les similaires n'existent plus aujourd'hui. Maintenant un cirque de belles montagnes diaprées de sombres forêts entoure ce bassin, devenu une plaine nourricière, riche de troupeaux et de vertes prairies qu'entretiennent les mille artères des canaux d'arrosage.



LA CERDAGNE ANTÉRIEURE

OU

MONT-LOUIS ET SES ENVIRONS

MONT-LOUIS

35 kil. de Prades, 76 kil. de Perpignan.

Lorsque, après le Traité des Pyrénées, on jugea nécessaire de fermer la nouvelle frontière, on envoya Vauban en Cerdagne. On avait, à cet effet, proposé diverses positions pour construire une forteresse; l'illustre ingénieur choisit une croupe raboteuse située justement à la tête de plusieurs défilés « comme si on l'y avoit mise exprès », à l'entrée même de la Cerdagne, sur la rive droite de la Tet. « Cette situation, disait Vauban, considérée à l'égard des commodités de la vie, est premièrement habitable, puisqu'il y a un village dans le lieu même (le *Vilar d'Ovansa*) et six ou sept autres à l'entour ; ses environs sont cultivés et ont quantité de prairies ; elle a d'excellentes fontaines abondantes, de très bonne eau, des abreuvoirs tant que l'on en veut et des rivières au bas, sur lesquelles il y a deux ou trois moulins ; elle a des bois assez proches et en bonne quantité, beaucoup de bons pacages, et jouit d'un air un peu froid, à la vérité, mais si sain que les habitants m'ont dit leur être ordinaire de vivre de 80 ou 90 jusqu'à 100 ans. Les hommes y sont très bien proportionnés dans leur taille, et tous ont la jambe bien faite, les dents blanches, les yeux vifs, de l'esprit, et entendent à demi-mot ce que l'on veut dire ; du surplus,

un peu pendars et gens à escoupéter leurs ennemis sans beaucoup de façon. »

C'est le portrait le plus ressemblant qu'on ait jamais tracé du Cerdan ; quant à l'assiette de la nouvelle forteresse, il n'était guère possible de mieux choisir dans le pays. En effet, quoique dominée, à une faible distance, par des hauteurs dont la défense doit toujours s'assurer la possession, Mont-Louis a toujours été une bonne sentinelle. Les travaux commencèrent en 1681 ; dix ans après, en 1691, le maréchal de Noailles, se portant sur la Séu d'Urgell put y établir les magasins de son armée. Située à l'altitude de 1600 mètres, Mont-Louis est la place de guerre la plus élevée de France. Ses fortifications se composent d'une Citadelle formant un carré à bastions et d'un ouvrage à couronne qui entoure la ville et dont les longues branches se rattachent à la Citadelle. Chose surprenante, Vauban proposa un jour de raser tout cet amas de fortifications, « attendu que Villefranche ferme bien cette frontière. » Cette raison n'était point suffisante et on garda Mont-Louis qui, cent ans après, nous rendit de bien grands services. En effet, en 1793, une armée d'invasion espagnole n'osa point passer sous son canon, et Dagobert eut le temps d'arriver pour l'attaquer et la rejeter en Espagne, après un de ces brillants combats où ce « diable » se couvrait toujours de gloire. Cette bataille de la Perche fut livrée le 28 août ; le lendemain Dagobert et ses vaillantes troupes campaient dans la fière Puigcerda.

Mont-Louis est un chef-lieu de canton, mais sa population ne dépasse pas le chiffre de 550 habitants. La principale rue porte le nom du général Meunier (1). C'est une rampe large, rapide, où les voitures grimpent avec une audace surprenante.

En hiver, Mont-Louis devient une sombre prison. Les nuages couvrent les sommets environnants, s'engouffrent dans le profond sillon de la Tet, descendent, montent, se traînent lentement à mi-côte, puis se dispersent, laissant la vue plonger jusqu'au Canigou qui ferme l'horizon, là-bas, dans un ciel pur ; mais, bientôt des

---

(1) Né à Mont-Louis en 1758, mort en 1831.

masses flottantes reviennent, on ne sait d'où, se rejoignent, s'accumulent sur le large tapis gazonné de la Perche ; le jour s'offusque, une pluie fine et froide tombe et glace les membres. Un autre jour, c'est un vent furieux qui pousse de gros nuages ; ils tourbillonnent et jettent avec fureur de grandes et lourdes poignées de neige qui s'accumule sur le sol et monte jusqu'à rendre tout chemin impraticable. Le lendemain, le pays est tout blanc, le calme s'est fait, et le soleil, doucement, comme si rien ne s'était passé, répand sa lumière éclatante sur le pays, et l'impression de tristesse se dissipe aussitôt. Le climat n'est pas précisément très rigoureux, car le thermomètre varie en hiver de — 2°8 à + 3°2, mais il s'en faut que la ville soit un séjour agréable pendant cette saison.

En été, les nuages s'emparent souvent de la vallée, et on jouit alors, du haut des remparts de Mont-Louis, d'un spectacle bien singulier. Après avoir enveloppé la ville comme par surprise, des masses floconneuses s'étendent, s'allongent vers La Cassanya et vont butter contre les montagnes ou s'engouffrer dans le vallon de Prats-de-Balaguer. Alors, on a sous les pieds une mer de masses flottantes dont les flocons argentés se balancent dans l'azur du ciel.

La nuit, la silhouette de Mont-Louis est d'un effet grandiose : les remparts et le campanille de la Citadelle se découpent sur la lumière pâle de la lune, et des ombres, noires comme l'encre, longent ces grosses murailles dont les pieds semblent descendre jusqu'à la Tet. Les larges rues, avec les maisons qui se tassent, et la grande cour de la Citadelle, où s'allongent les ombres des lourdes casernes, sommeillent au milieu du plus profond silence.

Les mois de juin, juillet et août y sont ordinairement très beaux. Si la journée est chaude, la matinée et la soirée sont délicieusement fraiches. On y trouve alors des touristes de tous pays et des roussillonnais qui viennent « passer quelques jours au frais » et respirer la santé dans l'air. Il n'est pas rare d'y rencontrer des naturalistes qui explorent les environs avec une curieuse avidité. Nous avons vu souvent à l'*Hôtel Jambon*, auberge dans le vieux style, simple et propre, des savants éminents

qui proclamaient la Vallée d'Eyne, située à deux pas de Mont-Louis, « le Paradis des botanistes ». D'ailleurs, autour de la ville même, les plantes poussent à foison, dans les prairies et sur les bords de la rivière. Les arbres sont rares, mais les pentes qui tombent dans la Tet sont couvertes de frênes, de peupliers noirs, de trembles et de lilas du plus bel effet. Le sorbier des oiseleurs pousse sur les glacis de la place, et la couleur rouge de ses fruits donne une note gaie aux lourdes murailles de granit d'un gris sale et terne. Les prairies, où l'eau abonde, ont une vigueur qui se communique au bétail, et jamais lait ne fut plus gras et plus sain que celui qu'il donne, jamais viande ne fut plus succulente que celle qu'on mange ici : on y mord, et le sang rougit les lèvres. La pomme de terre et le turneps poussent dans les champs avec les choux ; les uns et les autres sont d'une saveur exquise. Au mois de septembre, des champs d'orge jettent des bandes d'or sur plusieurs points.

Sur la Place publique, en face de l'église, on verra un petit monument élevé à la mémoire du général Dagobert, qui vainquit les Espagnols à La Perche. C'était un bien singulier homme que ce général dont les exploits sont restés légendaires dans nos pays. Les difficultés à vaincre l'attiraient ; il faisait la guerre « avec passion », « avec verve » selon un mot de Sainte-Beuve. Il eut en Cerdagne des coups de main d'une audace surprenante, témoin cette bataille de La Perche et la défaite de la division Crespo aux Llansades, un mois après (4 septembre). Un homme droit et sensé, Cassanyes, accompagnait Dagobert. « Jamais surprise ne fut plus complète, nous arrivâmes sur les Espagnols comme des éperviers », dit-il en parlant de ce combat, qu'on appelle quelquefois « le combat d'Olette ». A cette époque, Mont-Louis avait déjà changé de nom et s'appelait *Le Mont-Libre* (depuis le mois d'avril 1793).

Le monument élevé à la bravoure de Dagobert et de ses soldats a été restauré dans ces dernières années (1888), après une répétition de la bataille de La Perche, dont nous fûmes témoin. On a rarement l'occasion de ces représentations où il faut tant d'acteurs. Le canon ronfla, la fusillade crépita, et le Cambra d'Ases répéta, cent ans après, les échos guerriers de 93.

ENVIRONS DE MONT-LOUIS

1° **La Cabanasse**. — La Cabanasse (261 hab.) est comme le faubourg de Mont-Louis. A un endroit appelé le *Clot de las Forcas*, se voyaient encore il y a peu de temps les restes de la maçonnerie qui portait « des Fourches patibulaires ». Dans ces dernières années l'Administration des Eaux et Forêts a construit ici une « secherie » qui produit jusqu'à 4.000 kilogrammes de graines de pin à crochets destinées au reboisement de nos montagnes.

2° **Saint-Pierre**. — Le nom de *Sant Pere dels Enforcats* (de *Inforcatibus*, ou des « Enfourchés ») vient précisément des « Fourches patibulaires » où l'on pendait les criminels. A Saint-Pierre naquit Laurent Delcasso, qui de curé devint député à la Convention nationale, puis se maria et eut un fils qui fut recteur de l'Académie de Strasbourg et traduisit Cicéron ; et tout cela parce que la Révolution avait passé par ici. Saint-Pierre touche à la forêt du Moscallo, d'où on tira beaucoup de bois pour la construction de Mont-Louis. Le village n'a guère plus de 300 habitants.

3° **Planès**. — Allons à Planès, dont les alentours sont charmants, frais, verdoyants, semés de sources limpides et de plantes très intéressantes. Les rhododendrons de la forêt viennent frôler les champs d'avoine, de seigle et de pommes de terre. De ces plateaux à pente douce l'œil plonge dans la gorge de la Tet, où l'on peut descendre par l'*Abellanosa*, massif de « noisetiers » très fourré.

L'église de Planès a une forme singulière. Le plan est un triangle équilatéral formé de trois ronds-points. Un estimable historien, Henry, soutint pendant longtemps que cet édifice n'avait pu être originairement qu'un monument arabe. Cela était difficile à démontrer, d'autant plus que les Arabes, s'ils détruisirent beaucoup n'élevèrent rien dans notre pays. Henry consulta le Comité des Arts et Monuments, qui reconnut que notre église

était bien réellement un monument chrétien. C'est alors que Didron, le savant directeur des *Annales archéologiques* inséra dans ce recueil un travail de Jaubert de Passa plein d'érudition fantaisiste. A cette occasion, Didron cita plusieurs exemples de monuments triangulaires, et tous chrétiens, appartenant à l'époque romane, du Xe au XIIIe siècles. L'église de Sainte-Marie de Planès ne nous est connue qu'à partir de 1442 et, jusqu'à la Révolution, elle fut toujours considérée comme une annexe de l'église paroissiale de Saint-Pierre *dels Forcats*. Le village existait toutefois dès le XIIe siècle, puisque en 1180, le roi Alphonse d'Aragon le donna au monastère de Fontfroide; il ne paraît pas, à la vérité, que ce couvent ait longtemps gardé ce domaine, comme l'a fait remarquer Alart, car on le voit occupé au XVe siècle par la prévôté d'Aja, dépendante de l'abbaye de Ripoll. Peut-être trouverait-on dans ce qui reste des archives de ce dernier monastère, quelque document sur la fondation de cette église, qui paraît être un monument chrétien du XIVe siècle.

4° **Eyne** (7 kil. de Saillagouse, 41 kil. de Prades, 86 kil. de Perpignan). — On ne met guère plus de une heure et demie pour aller de Mont-Louis à Eyne si l'on suit le chemin qui se détache de la route nationale derrière « les maisons de la Perche. » Quoique le village fasse partie du canton de Saillagouse et que la rivière qui l'arrose descende dans la Cerdagne lacustre, nous irons le visiter tout de suite parce qu'il constitue, avec sa vallée, une des excursions les plus intéressantes qui se puissent faire aux environs de Mont-Louis.

Eyne est adossé contre le ressaut de terrain qui forme la rive droite de la rivière. Depuis plus de cent ans sa population flotte entre 240 et 250 habitants. Le village est pauvre, et ne vaut que par ses belles prairies, mais c'est un séjour vraiment délicieux pendant les mois chauds.

La vallée s'ouvre au Sud, station botanique célèbre où tous les naturalistes de grand renom sont venus herboriser: Tournefort, Gouan, Lapeyrouse, Pourret, Bentham, et cela sur les indications de nos botanistes

roussillonnais Bourgat, Xatard, Barrera, Coder, Compañyo, auteur de l'*Histoire naturelle du département des Pyrénées-Orientales*.

5º **La vallée d'Eyne.** — En sortant du village, on côtoie la rivière sur la rive gauche. L'entrée de la vallée est étroite, car elle est resserrée par une formation calcaire très escarpée, peu boisée et d'une hauteur prodigieuse. Les roches forment des excavations qui sont hors de la portée de l'homme : l'aigle et le vautour les habitent. Sur la rive droite, c'est le Cambra d'Ases ; sur la rive gauche, la *Pica del Quer*.

A une lieue du village, nous trouvons les ruines d'un four à chaux. En face, de l'autre côté de la rivière, est une *jassa* appelée l'*Orri d'Avall*, où se retirent les bestiaux. Ici la vallée commence à s'élargir ; elle s'étend et s'élève ; les pelouses augmentent, les arbres se font rares. Après une heure de marche, nous arrivons à l'*Orri de d'Alt*. La vallée prend encore plus d'extension ; c'est une prairie immense, sans un arbre. Nous ne tardons pas à arriver à une cascade, à côté de laquelle est un tertre élevé d'où sort une fontaine d'eau glacée. Nous sommes maintenant sur la rive droite de la rivière. Nous montons encore, nous contournons une grosse butte, et nous arrivons en plaine, dans le *Pla de la Beguda*, qui forme comme le centre de la vallée. Plusieurs fontaines sortent des flancs des montagnes qui entourent cette vaste prairie et viennent se déverser dans la rivière, qui se contitue réellement ici.

C'est un des lieux les plus silencieux et les plus déserts de nos Pyrénées. Il faut s'arrêter et prendre quelque repos si l'on veut monter au Col d'Eyne, car le sentier qui y conduit est très pénible et monte pendant plus d'une heure en zigzagant sur les éboulis de schiste. Le col d'Eyne ou de Nuria est à 2500 mètres environ, entre le Pic d'Eyne à l'Est (2786 m.) et le Pic de Nuria à l'Ouest (2788 m.).

6º **La haute Vallée de la Tet.** — Depuis Mont-Louis jusqu'à sa source, la Tet séparait la Cerdagne du Conflent d'abord, du Capcir ensuite.

Près du « Moulin de la Llagone », on prend, sur la rive gauche de la rivière un chemin qui, à travers la forêt de Barrès, conduit à La Borde, grosse « masade » construite dans le Pla de Barrès, sorte de plateau gazonné où la Tet coule mollement sur un terrain sablonneux.

On passe sur la rive droite de la rivière. A gauche s'étend la forêt du *Bach de Bolquera*, qui se marie avec la forêt de Font Romeu. Ici passe le chemin qui va en Capcir, dit anciennement *Via Redesa*, « Route du Rasez ». Bientôt la vallée se resserre et on entre, à travers des flots de feuillage, dans le *Pla dels Avellans* (1). La Tet s'est divisée : tandis qu'une partie coule avec rapidité, l'autre se dévie et vagabonde sous les arbres qui couvrent ses rives tortueuses, aux bords plats et sablonneux. Nous remontons toujours la rive droite. Mais nous voici arrêtés par des masses de roches énormes, entassées sans ordre, avec des déchirures profondes et gazonnées, d'où sort tout une forêt ; c'est « le Bois des Déchirures », *lo Bosch dels Esquits* : noisetiers roussâtres, pins à la figure pâle, sapins aux larges branches, trembles flûtés et lisses, aliziers d'un port élégant, de tout âge, de toute taille. Nous montons par un pénible sentier, laissant à droite la Tet qui passe au « Trou de la Cheminée » ou *Forat de la Ximeneya* ; plus haut s'ouvre la gorge du *Mal Pas* ou « Mauvais Passage », à peu près infranchissable. La Tet présente ici un aspect fort curieux : ses eaux passent en effet dans une large crevasse où les pins et les noisetiers sauvages confondent leur feuillage et forment comme une galerie impénétrable aux rayons du soleil. A deux pas de là, nous trouvons l'étang de Pradeilles, qui dort au pied des rochers escarpés du Bois de Llivia.

Il y a ici une excellente baraque, qui ouvre sa porte au soleil levant. Mais, il est encore de bonne heure. Nous prenons un moment de repos, puis nous continuons notre chemin. Sur le bord de l'étang gît, les pattes en

---

(1) Ce mot, que nous avions autrefois rapproché de *avellana* « noisette », et *avellaner*, « noisetier », semble avoir le sens de « grosse pierre ».

l'air, une bien vilaine bête, un loup; il s'est repu de quartiers de mouton que les bergers avaient empoisonnés, et il est là, sans sépulture, le hideux malfaiteur, et nul ne se soucie de lui.

En quittant le lac de Pradelles, nous allons au *Pla de Bonas Auras*. Nous sommes déjà dans le *Riveral de Carlit*. Les *Bullosas*, deux grands marais, s'étendent le long du *Pla*. La grande *Bullosa* est traversée par la Tet, dont les eaux se mélangent difficilement avec celles de cette espèce d'étang de couleur verdâtre. La rive gauche de cette vallée de forme elliptique est formée par le massif qui porte le Pic et l'Etang d'Aude, en Capcir, massif dont les flancs sont très boisés. En face, au Nord, l'horizon est fermé par le *Puig Péric* et les montagnes de *la Roja* et de *la Grave*, tandis que la rive droite est formée par



Le Puig Péric et les Bouillouses

les solides murs de soutènement qui supportent le vaste plateau lacustre de Carlit. Nous nous arrêtons à la baraque de Llivia, construite au milieu du *Pla de Bonas Auras*. (1)

Il y a en cet endroit quelque chose de très intéressant

(1) On écrit ordinairement *Horas*; mais nous pensons qu'il s'agit ici du mot *aura*, « brise ».

à observer : toutes les eaux qui viennent de la Vallée de la Tet proprement dite passent dans les Bouillouses et descendent vers Mont-Louis et Prades ; à côté, et séparées par une selle de faible hauteur, les eaux du *Pla de Bonas Auras* vont rejoindre la rivière d'Angoustrine et vont en Espagne par conséquent.

Nous montons en suivant la rive droite des Bouillouses et nous allons traverser la Tet à l'endroit où le Ravin de la Grave vient la rejoindre. Il s'agit maintenant de gravir les pentes abruptes qui soutiennent les plateaux et les *comas* constituant ce quartier si gai, si riant et si curieux qu'on appelle la *Vall Maran*. Là bas, à notre gauche, dort dans un « coin » l'*Estany del Racou* qui est bien nommé au point de vue topographique. Autant les étangs de Carlit sont amples, coquets, exposés en relief, pour ainsi dire, sur de hauts plateaux, autant celui-ci est étroit, sombre, mal placé et caché aux regards du touriste. Nous remontons pendant environ dix minutes la rive gauche du torrent de la Grave et nous arrivons à la cascade assourdissante qui déverse les eaux de la *Llosa* dans ce torrent. Par une pente facile et gazonnée nous atteignons à la *Jassa* ou *Orri de la Vinyola*. Auprès de cette *jassa* est une fontaine très connue des bergers. Tout ce quartier est couvert de gras pâturages, que nous foulons aux pieds jusqu'à l'Etang de la Grave, situé au pied de *la Pica Roja*. Cet étang est l'une des sources du torrent de la Grave, que nous avons maintenant perdu de vue. En compensation nous avons le panorama des montagnes qui semblent s'épauler l'une l'autre pour contenir les eaux dans la vaste conque de Lanos : *La coma d'Or*, Carlit, le *Pic Pedròs*, *Las Vesinas* surgissent comme par enchantement à mesure que nous montons ; on dirait des géants qui se lèvent les uns après les autres pour regarder ce qui se passe autour d'eux. Cependant le pays s'attriste ; le sol est nu ; le gazon est maigre et rare. Nous sommes tout près de la frontière du département de l'Ariège.

Maintenant nous voyons briller les eaux de l'Etang bleu, l'une des sources de la Tet, et toute la *Coma de Vall Maran* s'offre à nos regards.

La première de ces sources est une jolie petite fon-

taine qui s'échappe du pied d'une grande roche granitique, à la base même du *Puig Péric*. Elle se grossit bientôt du trop-plein de deux petits étangs où descendent les eaux provenant des neiges qui fondent le long des flancs de la *Pica Roja* et du *Puig Péric*, dont la masse se dessine maintenant avec toutes ses aspérités. Ils se déversent dans deux autres bassins plus petits, qui communiquent entre eux par un canal naturel transversal. Le torrent qui en sort court vers le Sud, infléchit bientôt à droite, se creuse un lit profond, mais étroit, à travers des roches énormes dont il fouille les flancs avec fracas, et, après des circuits innombrables, va former la cascade que nous avons déjà vue.

D'excellents pâturages couvrent les bords du torrent de la Tet. Les troupeaux de la Cerdagne et du Capcir sont disséminés sur les pelouses ou sur les rochers qui leur servent de belvédères. Les isards fréquentent ce pays, où ils trouvent une nourriture délicieuse et la tranquillité ; les brebis ne les effarouchent pas ; ils viennent même tondre le gazon en compagnie des juments et des vaches ; mais l'homme ! ah ! quelle peur ils en ont ! Il nous est arrivé quelquefois de chasser l'isard dans les montagnes du Puig Mal et de Nuria ; nous n'y reviendrons plus. Pourquoi inspirer tant de terreur à de si jolies bêtes qui, après tout, peuvent nous donner des leçons de marche et d'adresse à nous autres excursionnistes, tant que nous sommes ! Il n'existe plus de forêt dans la *Vall Maran* ; pas un brin d'ombre, si ce n'est derrière les gros quartiers de roc ; mais la flore y est riche : les anémones, les renoncules alpestres, les alchemilles et les carex y abondent.

Au lieu de suivre le torrent, dirigeons-nous vers l'Est ; en quelques minutes nous arrivons sur les bords de l'étang de *l'Esparber*. Cet étang est entouré de pins qui reflètent dans ses eaux dormantes leur feuillage verdâtre, et leur donnent une couleur noire assez prononcée ; les eaux du Cocyte, qui faisaient tant de peur aux Anciens, devaient avoir cette couleur. Nous trouvons le meilleur endroit occupé par deux bergers dont l'estomac ne sonne pas creux, comme le nôtre. Ils ont vidé leur *sarro* jusqu'à la dernière miette de pain. Ils habitent la baraque

du *Pla de Bonas Auras* et sont venus de très bon matin passer l'inspection de leurs bêtes, qui vivent ici en toute liberté. En bergers galants, ils nous cèdent la place et nous nous mettons à table... par terre.

L'étang de *l'Esparber* se déverse dans un gros torrent qui descend des flancs orientaux du *Puig Péric*, et qu'on désigne sous le nom de *Ravin de la Llosa* parce qu'il traverse un étang qui porte ce nom. Arrivé à la hauteur de l'étang de *l'Esparber*, le torrent s'encaisse profondément, hurle à travers les blocs de granit qu'il secoue fortement et vient se butter contre le massif de la *Balmeta*. Furieux alors, il tourne à droite, se grossit des eaux de *l'Esparber*, se précipite et court jusqu'à l'entrée de la grande Bouillouse, où il rejoint les eaux descendues de la *Coma de la Grava* et de la *Vall Maran*. Là, réellement, la rivière de la Tet est constituée.

D'après ce que nous venons de dire de la marche du torrent de *la Llosa*, on doit comprendre qu'il n'est pas toujours facile de le suivre. Mais on peut descendre à la Bouillouse par un chemin plus commode. En quittant l'étang de l'*Esparber*, le touriste se dirige vers l'Est comme s'il voulait aller à la gorge de la Balmeta. Arrivé au torrent, il le traverse assez facilement, puis il gagne les pentes gazonnées du massif que couronne le Pic d'Aude et descend vers le Sud jusqu'à l'entrée du marais. De là, il passe sans difficulté sur la rive droite et reprend le chemin qui conduit à la baraque du *Pla de Bonas Auras*, où il peut passer la nuit.

7e **Font-Romeu.** — Celui qui, avant de descendre dans la plaine de la Cerdagne, veut embrasser le pays d'un coup d'œil, voir en un jour tous les costumes et tous les types, c'est à la grande réunion, à l'*aplech* de Font-Romeu qu'il doit aller, le 8 septembre.

Montons-y par le chemin qui a été ouvert par le génie militaire à travers la forêt. Il se détache de la route nationale à quelques mètres des ouvrages fortifiés qui couvrent la Porte de Secours.

Nous laissons à droite la route du Capcir et nous gravissons directement les escarpements de la rive droite de la Tet.

Nous atteignons bientôt les premiers arbres de la forêt de Font-Romeu et nous marchons silencieusement entre des colonnades de pins dont le morne feuillage arrête les rayons du soleil. Quelques-uns de ces arbres sont



La Vierge de Font-Romeu

lisses et droits comme des mâts de navire; il en est de tout petits, qui ont à peine dix ans, et dont la tige géométrique commence à jeter des branches horizontales. Les vieux ont des barbes de lichen grisâtre ou blanc, accroché à leurs troncs qui s'écaillent ; à leurs pieds, des mousses d'une teinte verte et fraîche tapissent le sol ; si on met le pied dessus, l'eau en jaillit avec une sorte de grincement plaintif : ce sont les éponges de la forêt ;

elles sont aussi les gardiennes des semences de toutes les plantes qui se reproduisent ici. La forêt va en s'épaississant, couverte de petites essences, avec des genévriers rampants et des plumets d'aconit aux pétales d'un bleu vif.

L'ermitage est situé sur le bord d'un torrent, en pleine forêt. Ce vieux sanctuaire est le Delphes de la Cerdagne et du Capcir, comme Nuria est celui de la Catalogne ; il y vient jusqu'à trois mille personnes, le 8 septembre. Alors, ce lieu si calme, si austère s'anime, la forêt se peuple. La joie sort de cette fourmilière qui dîne et qui chante à l'ombre des pins séculaires étendant leurs bras ramus. Un flot continu de gens monte et descend depuis le *Pedro* jusqu'aux maisons. Vous y trouverez le bonnet blanc à flandres des femmes du Conflent et du Roussillon, les foulards et les fichus jaunes, bleus, aveuglants des Cerdanes et des Capcinoises. Des hommes portent la rouge *barretina*, les souliers de corde ; ce sont des Catalans qui n'ont pas tout à fait renoncé au vieux costume, et presque tous appartiennent à la Cerdagne espagnole. A Font-Romeu Espagnols et Français se sentent chez eux ; ce sanctuaire appartient à tous, et la Vierge, qui ne distingue pas les nationalités, est bonne pour tous indistinctement.

Ah ! elle est leur consolatrice, leur advocate, cette vieille madone de bois, jadis trouvée par un pâtre, noire, laide, mal taillée, d'un visage autoritaire, mais bienveillante et qui à travers les siècles a toujours entretenu la foi des habitants de la montagne ; de naïfs tableautins, des béquilles, des mèches de cheveux appendus aux murs de la chapelle rappellent les miraculeux sauvetages qu'elle a opérés.

Mais, laissons la foule à ses amusements et à ses prières ; montons au *Pedro* ou *Miranda*, gros piton formé d'un énorme entassement de blocs granitiques. Quel beau spectacle ! A droite, toute l'ossature rougeâtre des montagnes de Carlit ; à gauche, la masse béante du Cambra d'Ases, le damier gris et vert du Col de la Perche, puis, en face, toute une ronde de monts étincelants de lumière, le Puig Mal, le Puig d'Alp, la *Serra de Cadi*, « mur cyclopéen en forme de mon-

tagne ». Et on se montre les villages, dont l'image vague, indécise à cette distance va toujours en s'effaçant à mesure que le crépuscule meurt dans le ciel. Mais, chacun reconnait le sien : là-bas, c'est Evne, à l'entrée de la vallée ; plus loin, le blanc clocher d'Err, long village, campé sur la rive droite d'un torrent qui sort du flanc du Puig Mal ; Puigcerda assise au milieu de la plaine, sur un siège haut, comme il convient à cette fière et « héroïque » ville « où ce fut de père en fils un invariable usage de se faire tuer pour le pays. »

Livia est plus ancienne que Puigcerda, mais combien déchue ! La ville antique a disparu ; le Château-fort n'est plus qu'une informe ruine, image du moyen âge, tué, évanoui ici comme dans le reste du département, cadavre de la féodalité militaire et violente ; seules les églises sont restées presque toutes, et ces modestes sanctuaires du christianisme sont là pour attester qu'il valait mieux que la force. Quelques-uns sont des morceaux remarquables d'architecture. Du haut de la Mirande de Font-Romeu, l'habitant d'Odeillo ou de Via, de Ste-Léocadie ou d'Hix, d'Ur ou d'Enveigt, aperçoit le clocher de son église romane, et se remémore les images bizarres, les moulures élégantes qui datent de plus de mille ans et qui ne sont pas près de périr, pour la gloire de Dieu et du Saint qui protège le village.

Et les champs ! Comme il les regarde, le Cerdan, ces tapis de verdure où l'eau fait pousser l'herbe à foison pour nourrir ses vaches, ses juments, aides puissants ; ces carrés d'un vert noir où se balance la feuille de sa grande nourricière, la pomme de terre ; ces bandes de chaume roussi où naguère encore les épis dorés courbaient la tige flexible ! Maintenant, son blé est à l'*aire*, il dépiquera demain, après *lo dia de la Mare de Déu*, puis il emmagasinera le grain ; le foin sera fauché, les pommes de terre arrachées, et, quand l'hiver arrivera, il sera prémuni contre la disette. Aussi, faut-il voir avec quelle fièvre, fin septembre, il se hâte ; tout le monde est au champ ; les maisons sont vides ; car l'hiver, ici, c'est le silence, le repos, l'inaction forcée ; un linceul blanc et lourd couvre la terre et les villages. Quel constraste avec l'été !



LA CERDAGNE LACUSTRE

I

DE MONT-LOUIS A BOURG-MADAME

par le Chemin de grande communication n° 10
ou Route de « La Solana »

Nous sommes en plein mois de juillet. Nous quittons Mont-Louis à l'aube. Un brouillard gris et léger comme une gaze voile à demi les hautes montagnes qui dominent l'énorme forteresse. C'est à peine si le Cambra d'Ases montre sa grosse tête fendue de profondes rides. La vaste nappe du Col de la Perche allonge ses prés verdoyants jusqu'à La Cabanasse, qui dort encore, là-bas, au fond du torrent de Jardo ; Saint-Pierre dels Forcats est assis sur un plateau rougeâtre, nu comme la main, et qui contraste avec la sombre forêt du Moscallo, dont les arbres couvrent les pieds du Cambra d'Ases. Nous tournons la tête pour voir le vaste entonnoir de la Tet qui fume sous les baisers du soleil levant. La lumière augmente, les objets se rapprochent, les montagnes apparaissent dans toute leur majesté, des oiseaux piaulent en passant sur nos têtes : la nature, autour de nous, s'emplit de vie et de joie, et nous respirons à pleins poumons cet air vivifiant qui fait les fortes poitrines des montagnards.

Voici « Les Maisons de la Perche ». Une auberge a remplacé un ancien hôpital. A cheval, pour ainsi dire, sur le Col, La Perche est à 1577 m. d'altitude. C'est un lieu plus froid que Mont-Louis et, en hiver, le passage

est souvent impraticable ; un jour de tourmente il peut devenir dangereux. Les prairies du versant du Sud s'étalent sous nos yeux et, plus loin, ondulent les mamelons et les montagnes qui enserrent le bassin de la Cerdagne.

Nous quittons la route nationale et nous suivons, à droite, le Chemin de grande communication dit « Route *de la Solana* ». Le calme le plus parfait règne ici ; seuls quelques oiseaux le troublent agréablement. La route monte vers le Nord-Ouest pour atteindre un petit village dont le clocher, en forme de pyramide, a déjà montré sa pointe aiguisée et brillante d'ardoise. C'est Bolquère, dissimulé derrière sa *Serra* qui lui cache Mont-Louis. Le jour de la bataille de la Perche, le 28 août 1793, il se livra ici un rude combat ; le clocher était comme bondé de soldats espagnols. Nos troupes de Mont-Louis, commandées par le général Dagobert, enlevèrent le camp ennemi avec une admirable crânerie ; la droite de l'armée, aux ordres du général d'Arbonneau s'empara de Bolquère et les Espagnols se sauvèrent en Espagne. Cette bataille est un des plus glorieux faits d'armes de la mémorable campagne de 1793.

BOLQUÈRE

5 kil. de Mont-Louis, 40 kil. de Prades, 81 kil. de Perpignan.

Bolquère (456 hab.) fait partie du canton de Mont-Louis. De ce village se détache un chemin qui monte à la *Serra*, énorme moraine de l'époque glaciaire, traverse ensuite les pâturages du Pla de Barrès, franchit la Tet en cet endroit et va aux Angles, en Capcir, par la forêt de Barrès. Cette communication entre la Cerdagne et le Capcir est fort ancienne et nous l'avons déjà signalée. Elle portait au moyen âge le nom de *Strata francisca superior* ou *Via redesa* (Chemin francais superieur ou Voie du Rasez). C'est aujourd'hui *Lo Cami dels Capcinesos* (le Chemin des Capcinois). On qualifiait ce chemin de *superior* par opposition à la *Strata francisca inferior*, qui était la suite de la *Via Confluentana* (Chemin du Conflent). On sait que celle-ci partait d'Elne et remon-

tait la Vallée de la Tet jusqu'au pied du *Vilar d'Ovensa*. La *Strata francisca inferior* allait par La Cabanasse et La Perche jusqu'à la Vallée d'Eyne, où elle se soudait avec la *Strata Cerdana* ou route de Cerdagne. (1)

Nous suivons *la Solana*, qui est très bonne ; le granit broyé reluit au soleil et la fait apparaître comme un long ruban de soie blanche. A droite, les pins de la forêt de Font-Romeu semblent marcher avec nous en longues files serrées et noirâtres. Les croix du Calvaire émergent de cette sombre tache et allongent leurs bras dans l'air, qui est d'une merveilleuse transparence. Là-bas, la plaine de la Cerdagne se montre avec un fonds gris, sorte de barrière de gaze sur laquelle se jouent les tons les plus divers : la Sierra de Cadi, baignée de lumière vive et éclatante, la ligne plus terne du Puig Mal, pays schisteux, voilé encore, par ci, par là, de larges bois de pins élevant leurs têtes altières ; et plus près, la Vallée d'Eyne étale ses pentes lisses tombant des crêtes dont la ligne droite coupe le bleu du ciel.

ODEILLO

8 kil. de Saillagouse, 46 kil. de Prades, 87 kil. de Perpignan.

C'est un village gai, propret, tout blanc, avec des toits d'ardoise qui brillent au soleil comme des plaques de verre ; tout le reste est du granit. L'église a été restaurée, peut-être refaite ; c'est à peine si la porte et l'abside portent l'empreinte du style roman, auquel elle appartient. Le seuil de la porte est formé d'une grille sur laquelle on doit passer pour entrer ; elle recouvre une fosse d'une certaine profondeur. Presque toutes les églises de la Cerdagne et de l'Andorre en ont une semblable ; c'est, dit-on, une précaution contre les loups ou autres animaux qui voudraient s'introduire dans le temple. L'intérieur n'a rien de remarquable — quand la Vierge est à

(1) Le nom de *Bolquera* ou *Bulquera* est d'origine très ancienne. Il contient les deux mots *bol* ou *bul*, que l'on retrouve dans *Boles Bula*, *Bularic* et *quera* (roche) si répandu dans le département.

Font-Romeu, car c'est ici que la madone réside ordinairement.



Portail de l'Église d'Odeillo

Le territoire est un peu maigre : quelques landes, des rocs stériles, des champs pierreux, mais des bandes de pâturage, des arbres, quelques filets d'eau argentée. En somme, pays peu riche, mais propre à la vie. Deux vents soufflent ici : le vent d'Espagne ou *Vent d'Avall*, doux, timide, et la *Tramontana* ou *Carcanet*, violent, humide et froid, même en plein été. Ce dernier arrive ordinairement de la région du Capcir, accompagné de nuages d'un bleu sombre, qui s'allongent en serpentant sur la montagne de La Calm et sur le Col de la Perche : là, ils se traînent sournoisement, cherchent à franchir le Col pour descendre en Cerdagne, mais le courant qui vient du Sègre, vers *Lo forat de la Séu*, leur barre le

passage (1) ; ils reculent alors vers Mont-Louis, puis reviennent à la charge avec la persistance d'un animal têtu et malfaisant.

L'habitant, dans cette contrée élevée (1600 mètres) et froide a, d'ordinaire, une physionomie douce, intelligente et un peu triste.

On va d'Odeillo à Font-Romeu par un sentier qui rappelle les chemins d'Andorre, tant il est chaud, montant, malaisé, pénible et rocailleux ; mais, arrivés dans la forêt, nous sommes dédommagés de nos fatigues par l'ombre rafraîchissante qui tombe des pins séculaires, aux troncs bossus et lourds, et par les senteurs des plantes qui poussent dans le gazon luisant.

Odeillo forme commune (480 hab.) avec Via, qu'on voit un peu plus bas, sur la pente qui glisse vers la rivière d'Eyne, profondément encaissée. On l'appelle aussi rivière *d'Angoust*, et ce nom pourrait bien être le latin *angustus*, signifiant *étroit*; Angoustrine a peut-être la même étymologie. Via, anciennement appelé *Avia*, possédait un château fortifié qui avait appartenu à Galcerand d'Urg, dont la fille, Gualda, le vendit à Pierre de Fonollet ou Fenouillet en 1297. — Il y a une bonne auberge à Odeillo, où l'on déjeune très bien, et même *gratis* pourvu que l'on marque un peu mal ; cela peut tout d'abord paraître paradoxal, mais pourtant rien n'est plus vrai. Nous eûmes un jour toutes les peines du monde pour faire accepter une pièce de vingt sous à l'hôtelière, qui nous prenait pour « un pauvre », tant on était encore à cette époque (il y a 25 ans) peu habitué à voir des « honnêtes gens » aller à pied.

On peut aller facilement de Via à Saillagouse par un chemin fait de grosses dalles granitiques et qui descend au « Moulin de Via » ; là, on traverse l'Angoust et l'on grimpe le rude et âpre sentier qui va passer près des ruines de Saint-Vincent, situées sur un gros mamelon ; celui-ci, avec son dos poli et grisâtre, a tout l'air d'un monstrueux mastodonte accroupi. Ce chemin pavé de Via doit être fort ancien et contemporain de la *Via Cerdana*.

---

(1) *Lo Forat de la Seu* ou trouée de la Séu d'Urgell est le passage par où le Segre sort de la Cerdagne et descend vers cette ville.

EGAT

11 kil. de Saillagouse, 47 kil. de Prades, 88 kil. de Perpignan.

Village d'aspect assez triste, suspendu sur des blocs de granit, à une faible distance de la route. Il garde des restes d'une ancienne Tour qui servait probablement aux signaux en temps de guerre. De cet endroit l'œil embrasse tout le bassin de la Cerdagne. D'Egat, on peut aller à l'étang de Pradeilles par un sentier qui, laissant à gauche le *Pic dels Morous*, va rejoindre le Roc de la Calm (2215 m. d'alt.), point culminant de ce massif de pâturages. Il semble que le mot *calm*, qui est peut-être d'origine celtique, correspond au mot pacage ou « pasquier » ; il aurait le même sens que *alp*, connu aussi en Cerdagne, où un village porte ce nom. A partir du Roc de La Calm, le sentier infléchit un peu à droite pour aller à la *Baixada de las Moles*. De cet endroit on découvre la haute Vallée de la Tet, les marais des Bouillouses et, plus près, l'étang de Pradeilles. — L'église d'Egat possède une vieille madone très vénérée.

Après avoir dépassé ce village, la route fait un détour à droite pour franchir plus facilement le torrent qui amène les eaux des pasquiers de Mollet, puis reprend sa course presque en droite ligne vers le Sud-Ouest. La montagne, dominée ici par le *Pic dels Morous*, est nue ; le paysage est triste : des lambeaux de verdure grisâtre, quelques plantes rabougries qui percent à travers les os saillants du roc se montrent ça et là. Et à notre gauche, quel singulier spectacle ! Figurez-vous une montagne coupée en morceaux par le marteau d'un cyclope en fureur ; les blocs gisent à terre, carrés, longs, anguleux, déchiquetés, entassés, dispersés, informes, bizarres. Quelques-uns sont tout ronds et leurs joues énormes et lisses se chauffent et jaunissent sous les rayons d'un soleil brûlant.

Un petit chemin va au Mas Saint-Estève et au village d'Estavar par une côte très rapide, desséchée, nourricière de sauterelles ; mais on jouit encore, en

faisant ce trajet, d'un charmant coup d'œil sur la Cerdagne française.

TARGASONE

14 kil. de Saillagouse, 49 kil. de Prades, 90 kil. de Perpignan.

Le village consiste en une vingtaine de maisons qui s'étalent en trois groupes d'une façon assez pittoresque sur le *Rech de Rivals* et au pied de la *Solana*, couronnée par le *Pic dels Morous*. Un entassement de rochers de couleur verdâtre domine les maisons ; plus bas, ce sont de jolies prairies, ourlées de saules au feuillage haut, gris et luisant, qui contrastent avec les habitations pauvres, tordues, bistrées et couvertes d'ardoise noire. Des eaux vives entretiennent la fraîcheur dans cette oasis.

Bientôt, notre attention est attirée par un autre entassement de roches granitiques ; certaines atteignent une grosseur colossale. L'une d'elles allonge d'un air morne son dos monstrueux et pelé où l'on pourrait faire une ascension comme s'il s'agissait d'une montagne. D'où proviennent donc tous ces blocs qui ont certainement été roulés dans le temps ? Ce sont encore ici les témoins d'une moraine glaciaire.

Nous sommes parvenus à deux pas du territoire de Llivia, dont la route s'écarte pour passer tout près du Mas Vilalte, vieille métairie, citée avec Palmanill, dans les actes du moyen âge. Nous descendons un moment vers le Sud puis, faisant un coude à droite, nous découvrons le village d'Angoustrine et la vallée de Saint-Martin. C'est comme un brusque coup de théâtre.

ANGOUSTRINE

16 kil. de Saillagouse, 63 kil. de Prades, 104 de Perpignan.

La Cerdagne est si belle, si séduisante qu'elle force le touriste à épuiser tous les termes de l'admiration. Que dire d'Angoustrine ? Il semble, quand on arrive dans le village pour la première fois, qu'on ne verra



L'Église vieille d'Angoustrine

jamais rien de mieux arrosé, de plus frais, de plus ombragé. Ce ne sont plus ici les pâturages drus et serrés des environs d'Odeillo et d'Egat ; les prairies d'Angoustrine sont des prairies luxuriantes, larges, plates comme la main ; l'herbe y foisonne et la nature y végète avec une vigueur surprenante. Nous avons vu un jour des faucheurs de l'Ariège, aux membres aussi solides qu'agiles, promener leur luisant coutelas sur une de ces prairies ; l'herbe leur montait jusqu'à la poitrine. Il paraît que les Ariégeois sont de terribles faucheurs et qu'ils abattent de la besogne comme la Mort ; ce sont eux aussi qui viennent couper les champs de seigle du pays. Au mois de septembre, quand ils ont ainsi bien dépouillé la Cerdagne de ses vêtements d'or et d'émeraude, ils repassent le port de Pimorent pour regagner la *Gavaxeria*, ou pays des *Gavaxos*, le leur. Vienne d'où il vienne, le mot *gavax* semble signifier chez nous « tout homme qui ne parle pas catalan ». On dirait qu'il correspond au mot *barbaros*, que les Hellènes de l'antiquité appliquaient à tout individu qui ne parlait pas grec ; le « barbare » qui parlait mal le grec « barbarizait » ; « il parlait gavax » !

On entre dans Angoustrine par un petit faubourg appelé *La Part Petita*, qui dénote le bien-être ; puis, la route traverse la rivière, dont les eaux, claires comme du cristal, descendent des étangs de Carlit. Le village s'étage en amphithéâtre sur le revers d'une moraine dont certains blocs portent des maisons ; quelques-uns ont été écartelés pour ouvrir les rues. L'église vieille,

qui est très probablement une construction antérieure au XIIe siècle, a pour assises un de ces énormes cailloux roulés. On ne saurait rien imaginer de plus osé que l'audace de l'architecte de ce modeste monument. Dans le cimetière se trouve un autel, de l'époque romaine, avec l'inscription suivante :



Autel Romain a Angoustrine

Jovi Optimo, Maximo, Caius Publius Polibius votum solvit libens merito (Caius Publius Polibius a accompli volontiers ce vœu à Jupiter Très bon, Très grand). C'est donc un autel dédié à Jupiter. On a cru que le trou creusé à la partie supérieure servait de *foculus* pour les sacrifices, mais, si l'on examine qu'il n'a guère plus de 0m20 × 0m23 et 0m20 de profondeur, on sera peut-être amené à ne voir ici qu'un *loculus* pour les reliques. C'est un autel païen converti en autel chrétien.

Les Romains ont très probablement colonisé Angoustrine, dont le nom paraît être latin (*Angustrina*), comme celui des Escaldes (*Aquas calidas* — Eaux chaudes), situées de l'autre côté de la moraine. On a construit dans ces dernières années, à Angoustrine, une nouvelle église vaste et bien comprise au point de vue architectural.

VILLENEUVE-DES-ESCALDES

15 kil. de Saillagouse, 64 kil. de Prades, 105 kil. de Perpignan.

Villeneuve est bâtie sur un entassement de rochers granitiques, qui composent le sol de tout ce quartier de pays. Le torrent de la *Coma Armada* passe au bas des maisons et va rejoindre un peu plus bas la rivière d'Angoustrine.

Cette *Coma Armada* est délicieuse, tant il y vient de verdure depuis que l'établissement thermal des Escaldes a été recréé. Le village de *Saint-Assiscle de Villeneuve* est cité pour la première fois en 928 dans le testament de Miro, comte de Cerdagne On a fait remarquer avec raison que ce nom de Villeneuve ou *Vilanova* a dû être appliqué, on ne sait à quelle époque, à un groupe d'habitations bâties dans le voisinage d'une *villa* beaucoup plus ancienne et qui ne pouvait être que celle de *Aquas Calidas* ou « les Eaux Chaudes. »

ETABLISSEMENT THERMAL DES ESCALDES

16 kil. de Saillagouse, 65 kil. de Prades, 106 kil. de Perpignan, 7 kil. de Bourg-Madame, 6 kil. de Puigcerda.

Les Escaldes sont aujourd'hui un des plus vastes et des plus pittoresques établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales. On peut y loger jusqu'à 250 personnes. Situé à 1450 mètres d'altitude, sur la rive gauche du torrent de *Coma Armada*, il est à l'abri des fortes chaleurs, et à l'abri aussi de ce redoutable Carcanet dont nous avons déjà parlé. Le fond de la combe est occupé par un parc absolument délicieux, où la main de l'homme a eu peu de chose à faire, tant la nature s'est chargée de parer ce petit paradis. Un peu plus haut est perché le village de Dorres, et, plus haut encore, s'étend toute une mer de blocs granitiques qui donnent au fond du tableau un aspect grandiose et sauvage très caractéristique.

Les eaux des diverses sources des Escaldes sont sulfureuses et alcalines. Bayen et Venel d'abord, puis Carrère et Anglada les analysèrent ; mais l'analyse de ce dernier fut seule complète ; elle permit de constater le haut degré de sulfuration de ces eaux précieuses et leur caractère particulier qui, malgré cette haute sulfuration, consiste à ne donner qu'une légère odeur de soufre.

L'établissement se compose de trois corps de logis, d'un chalet et d'un pavillon de bains spéciaux. On y voit

six galeries de bains comprenant quarante-six baignoires en marbre, une galerie de douches avec petite piscine, une salle d'aspiration avec pulvérisateur..

Les six galeries de bains sont alimentées par *trois* sources différentes, seules ou mélangées. Ce sont :

1° *La Source Colomer* (42° 5 c.), qui donne de l'eau à toutes les galeries par des conduits spéciaux et dont l'excédant, refroidi dans des bassins couverts à l'aide de serpentins d'eau froide, sert à tempérer le bain qu'il serait impossible de supporter à la température naturelle de la source. C'est la plus abondante ; elle débite environ 504 mètres cubes d'eau par jour.

2° *La Source Merlat* (33° 75 c.) alimente deux galeries de bains : elle est toujours additionnée d'eau de la Grande source.

3° La Source dite *Tartera d'En Margall* ou *Source de la Caseta* (33° 125 c. , alimente uniquement les quatre baignoires du pavillon. Cette source est prescrite pour les affections cutanées, les maladies des voies urinaires, les catarrhes vésicaux, gravelle, affections utérines, névroses et troubles nerveux de toute espèce.

Indépendamment de ces trois sources, qui alimentent les bains et les douches et forment, par une dérivation artificielle, *trois* buvettes sur *trois* points différents des thermes, il existe *trois* sources spéciales pour la buvette :

1° La *Source Saint-Joseph* à 17°15 ;

2° La *Source* 1864 ou *de Saint-Barthélemy*, à 19° ;

3° La *Source du Pastural* à 22° ;

Ces sources-buvettes sont de même nature et de même composition que les sources des bains ; elles sont sensiblement plus froides, et c'est tout.

La *Source du Pastural*, est appelée aussi *Font dels Curats* (Fontaine des Curés) à cause du grand nombre de prêtres espagnols qui, autrefois, avaient l'habitude de s'y réunir. Cette source, qui est située en dehors des thermes, est employée avec succès, seule ou mélangée à un sirop approprié et variant selon la nature de l'affection, au traitement des maladies de la peau, des affections des voies respiratoires, des catarrhes vésicaux, de la gravelle, des maladies de l'utérus et de ses annexes. On l'emploie

aussi pour aider à la résolution des engorgements strumeux et autres des viscères de l'abdomen.

Le petit pavillon spécial qui s'élève à côté des bâtiments principaux est connu sous le nom de *Caseta* ; il contient des baignoires à eau courante qui permettent au baigneur de maintenir l'eau de son bain à la même température et au même degré de sulfuration, « avantage dont il faut tenir compte, dit le docteur Campanyo (1), surtout dans le traitement des affections cutanées et des troubles nerveux. » On a vu que ces quatre baignoires sont alimentées par une source spéciale très alcaline appelée *La Tartera d'En Margall.*

Non loin de l'établissement, et sur le petit chemin qui conduit à Dorres, on trouve une source très abondante sortant du granit ; elle est connue sous le nom de *Source des Bains de Dorres.* Elle a une température de 41° ; son débit est pour le moins aussi considérable que celui de la source Colomer. Elle remplit, au sortir de la roche, une piscine où viennent se baigner les gens du pays.

En dehors des sources sulfureuses dont il vient d'être parlé, on fait usage, aux Escaldes, des eaux ferrugineuses de la *Bullobra*, qui émergent des schistes ferrugineux de la montagne d'Estavar, sur la rive droite du torrent d'Estagouge. Cette source ferrugineuse et connue aussi sous le nom de *Font de Llivia.* Ses eaux, très riches en principes minéralisateurs, sont employées avec succès dans un grand nombre de cas pour combattre le lymphatisme et l'anémie, les affections chlorotiques et les troubles de la menstruation chez les jeunes filles et chez les femmes.

Au dire de Marca, les thermes des Escaldes, qui, sous la domination romaine, avaient été somptueux et attiraient beaucoup de monde, étaient, de son temps, bien déchus et bien misérables quoique leurs eaux conservassent leur antique réputation. Marca semble exagérer l'importance des Escaldes dans l'antiquité ; en tous cas, aucun document, aucune trouvaille archéologique n'est

(1) Ancien médecin-inspecteur des Escaldes.

venue, jusqu'ici, confirmer son assertion. Après la cession d'une partie de la Cerdagne à la France, en 1660, les eaux des Escaldes, qui avaient appartenu jusqu'alors à la commune de Puigcerda, vinrent, avec leurs dépendances, augmenter le domaine de l'Etat français, qui s'en trouva fort embarrassé. Carrère en obtint la propriété par un arrêté du Conseil d'Etat, de l'année 1779. Après la mort de Carrère, émigré en Espagne, son fils entra en possession des Escaldes; mais la commune de Villeneuve les réclama pour elle. Ce fut en vain; le préfet Martin ne fit pas droit à cette demande. En 1804, Carrère céda les Escaldes aux sieurs Colomer Giralt et Bergès; en 1812 Colomer Giralt demeura seul propriétaire; c'est sous sa gérance que les thermes commencèrent à reprendre une certaine importance. Déjà Margall utilisait la source qui porte son nom et Merlat élevait un établissement qu'il alimentait au moyen de la source nº 2. Actuellement, ces trois anciens et petits établissements n'en forment plus qu'un sous le nom de *Les Escaldes*.

Dans la chapelle on verra un tableau représentant « la Vierge des Abandonnés » (*Mare de Deu dels Desemparats*) qui nous a paru être un remarquable morceau de peinture du XVe siècle.

DORRES

18 kil. de Saillagouse, 66 kil. de Prades, 107 kil. de Perpignan.

On monte à Dorres (1458 m. d'alt.) en vingt minutes. Le village, très bien exposé à l'Est, est assis sur un entassement de roches granitiques. De la porte de l'église, on découvre un admirable panorama sur la Cerdagne française. Dans l'intérieur de ce vieux sanctuaire, on remarquera *l'Altar de la Mare de Déu de Belloch*; la Vierge est très drôle avec sa figure allongée. Un sentier fort pénible mais d'un pittoresque achevé conduit à Brangouli, Fanès et Béna, métairies reculées, aux murs fendillés, aux portes branlantes, où tout respire la vie rustique. Dehors, gisent des instruments aratoires; une

jument hennit ; des brebis bêlent, un chien aboie et vient vous flairer aux jambes ; une femme met silencieusement la tête à la fenêtre ; un homme vous regarde passer d'un air indifférent, sans mot dire ; on dirait qu'ici les bêtes ont plus que l'homme le goût de la conversation.

De très bonne heure, il y eut sur la montagne de Belloch qui domine Dorres, une église rurale dédiée à la Vierge ; nous la voyons citée en 1265 ; en 1579, des frères de la Trinité vinrent s'y établir ; ils l'abandonnèrent quelque temps après, la laissant à moitié ruinée. Ces ruines, devenues une grange, dominent la Cerdagne.

Des Escaldes on peut gagner facilement le plateau lacustre de Carlit par le sentier qui traverse des entassements de cailloux et gros blocs, restes de l'ancienne moraine glaciaire (2 heures 1/2). On passe à côté des pâturages marécageux de la *Coma Armada*, puis on franchit le col de Dorres pour aller au *Castellar*, qui est à l'altitude de 2089 mètres.

UR

13 kil. de Saillagouse, 60 kil. de Prades, 101 kil. de Perpignan.

Nous redescendons à Villeneuve pour reprendre la route de *la Solana*. Le touriste qui, du point où nous sommes, voudrait aller visiter Llivia prendrait un sentier qui la conduirait dans le territoire de l'enclave en quelques minutes.

La route descend et va bientôt rejoindre la rive droite de la rivière d'Angoustrine ; elle longe ainsi le flanc de la montagne de Belloch, dont le sommet porte les ruines de l'ancien prieuré d'Augustins. Les maisons de Flori, annexe d'Ur, baignent leurs pieds dans la rivière ; de l'autre côté, un gros mamelon nous cache la plaine de la Cerdagne. La rivière et la route qui la cotoie font un coude pour nous conduire au village d'Ur.

C'est là un nom assez singulier ; on l'a cru tour à tour hébreu, ibérien, basque, celtique. En tout cas, il n'a point la physionomie latine ; le village date sans doute des premiers temps historiques de la Cerdagne. Que signifie son nom ? Eau ? Pâturage ? On ne sait au juste.

Quoi qu'il en soit, Ur est un charmant endroit, bien arrosé, bien ombragé, avec des prairies d'un vert tendre qui rivalisent avec celles d'Angoustrine.

Il faut visiter l'église ; elle contient de très belles peintures antérieures au XVIIIe siècle, quoique le rétable porte la date de 1768.

A Ur, la route de *la Solana* s'amorce à la route nationale n° 20, dite « De Paris à Toulouse et en Espagne ». Nous prenons celle-ci pour descendre à Bourg-Madame. Ombragée, large, unie, elle longe à une petite distance la rivière d'Angoustrine qui, à partir d'ici, prend le nom de Régur et forme la frontière des deux nations à partir du Pont de Llivia. Sur ce pont passe le chemin neutre qui vient de l'enclave et monte à Puigcerda.

BOURG-MADAME ET HIX

9 kil. S. de Saillagouse, 58 kil. de Prades, 98 kil. de Perpignan.

Nous voici à Bourg-Madame après une bonne journée de marche, à partir de Mont-Louis. Si nous avions traversé la Cerdagne en suivant la route nationale n° 116, nous aurions mis moins de temps ; mais le touriste ne voyage pas pour changer de lieu ; il voyage pour changer d'idées et de sensations. D'ailleurs nous n'avons rien perdu et nous franchirons le Col Rigat, quand nous remonterons à Mont-Louis.

La commune de Bourg-Madame comprend le joli village de Bourg-Madame, situé au confluent des deux rivières de la Régur et du Sègre, et le hameau d'Hix, situé sur la rive gauche du Sègre. Hix est très ancien, tandis que les premières habitations de Bourg-Madame ne datent que du règne de Louis XIV. C'est en effet en 1693 qu'un pagès d'Ur nommé André Girault vint construire une maison sur la rive gauche de la Régur, à quelques mètres de la limite franco-espagnole. La maison Girault prit bientôt le nom de *Guinqueta* et, plus tard, quand de nouvelles maisons se joignirent à celle de Girault, tout le quartier s'appela *Las Guinquetas d'Hix*. Le 10 juillet 1815, une ordonnance du duc d'Angoulême, datée

de Puigcerda, attribua « aux Guinguettes » la dénomination de *Bourg-Madame* et y transporta le siège de la municipalité d'Hix. Celui-ci alla en diminuant jusqu'à devenir simple métairie.

Et cependant Hix (1) avait été, pendant le moyen âge, la capitale de la Cerdagne ; au XI[e] siècle, le grand marché du pays s'y tenait, et tout porte à croire qu'il y avait été établi dès les temps les plus reculés, et même lorsque la ville romaine de Llivia était la capitale du pays. Alphonse I[er], roi d'Aragon qui régnait à la fin du XII[e] siècle, venait régulièrement passer une partie de l'été à Hix. Il eut l'idée de faire une place forte en Cerdagne, sur un vaste plateau appelé le *Mont Cerda*, où se trouvait déjà une tour de défense. C'est là que le roi résolut de créer « une nouvelle ville d'Hix » et d'y transférer la capitale du pays. Elle prit le nom de *Puig Cerda* ou Puigcerda (1177).

L'église d'Hix est une des plus anciennes et des plus intéressantes de la contrée. Elle appartient à cette architecture romane antérieure au XI[e] siècle, si gracieuse et si solide et dont nous avons déjà vu plusieurs spécimens. La voûte, qui est ogivale, semble dater du XIV[e] siècle. L'église possédait dit-on une image vénérée de la Vierge, donnée jadis par le Comte Guiffred. Un jour les habitants de Puigcerda s'en emparèrent et la portèrent chez eux.

Bourg-Madame est une rue, pleinière, régulière, ni village ni ville. Le dimanche elle est très animée ; les autres jours, elle est monotone, maussade, déserte : un chien, un douanier, et c'est tout :

Al carrer de Bourg-Madama
Y trobaréu un gos y un guarda.

Sur une borne de granit qui se dresse à l'entrée du village on lira les indications suivantes :

---

(1) Ce nom est écrit *Hix* en 839, *Exi* en 974, 982 et 990, *Ixi* en 1011, *Yxi* en 1034, *Exium* en 1095, *Yx* ou *Ix* pendant tout le XII[e] siècle et *Hix* à partir du siècle suivant.

Route Nationale N° 20.
De Paris à Toulouse et en Espagne.

Paris.	869
Toulouse	179
Foix	97
Ax.	55

Route Nationale N° 116.
De Perpignan à Mont-Louis et en Espagne.

Perpignan	99 (1)
Prades	57
Mont-Louis	21

Sur le pont international de la Régur on peut se payer le plaisir d'avoir un pied sur chaque empire, « ce qui est fort majestueux. »

Nous franchissons ce pont et nous montons à Puigcerda en moins de vingt minutes, par une rampe un peu pénible mais très ombragée.

---

(1) Nous n'avons compté que 98 kil. de Perpignan à Bourg Madame, parce que, de Perpignan à Prades, la voie ferrée, que nous avons suivie, ne compte que 41 kilomètres.



II

PUIGCERDA ET LLIVIA

1° Puigcerda. — Pour bien comprendre la Cerdagne, il faut la voir le 8 septembre à Font-Romeu et un dimanche à Puigcerda. A Font-Romeu, c'est la joie, le repos, la dévotion ; à Puigcerda, c'est la vie commerciale, industrielle, le travail, la religion plus luxueuse, et moins sincère peut-être. On ne saurait imaginer un lieu plus international et même plus cosmopolite.

Nous entrons dans la ville par la *Puerta de Escolapios* encadrée de murs cyclopéens, et nous suivons la *Calle de la Libertad*. Il faut s'arrêter un instant pour examiner le portail gothique et l'église du Collège de *Escolapios* et, un peu plus loin, la chapelle de *Gracia*, aussi de style ogival. La rue que nous suivons passe devant la *Fonda de Tirayre* pour aboutir à *la Plassa Mayor* ou de *la Constitucion*. La Place est assez vaste : c'est ici que se tient principalement le marché du dimanche. Sous les porches, à côté des colonnes luisantes et boiteuses qui les forment, s'ouvrent des boutiques sombres, reculées. A l'un des coins s'étale la blanche et très moderne façade de la *Fonda de Europa*. Tout près, les jeunes filles de la campagne sont alignées, debout, un panier posé à terre devant elles : elles sont là pour vendre des œufs et des volailles. En général ce sont des figures fanées, des corps malingres et défaits : le travail et souvent l'indigence en sont la cause. Quelle différence avec ces rondes et solides filles de la ville, pleines de santé, opulentes de hanches et de seins ! Certaines de ces paysannes vendent des oignons énormes d'un bleu rose et violet, des raisins

couleur d'ambre jaune, de guirlandes d'aulx, des piments ou *pabrots* aux flancs vermeils et ventrus, des radis bleuâtres, des choux frisés, frangés, allant du jaune-blanc au vert cendreux, des figues, des pommes, des poires, tous les produits de la terre.

Au milieu de la Place s'élève la statue du général Cabrinety inagurée le 9 septembre 1880. Cabrinety demeure le héros le plus populaire des luttes contre les Carlistes : le 11 avril 1873 il délivra Puigcerda qu'ils tenaient assiégé.

En été, le dimanche, la *Calle de Santa-Maria*, qui joint la Place à l'église paroissiale, est si animée que l'on se croirait dans l'un des coins les plus mouvementés de Barcelone. La sortie de la messe est un spectacle unique. Jamais rue ne fut plus remplie de monde, plus éblouissante : les familles espagnoles en villégiature y étalent des toilettes voyantes, élégantes, superbes et forment des groupes d'une animation extraordinaire. Des officiers, étincelants de galons, présentent leurs hommages à de belles dames, et ce spectacle est très original.

Dans les autres rues et sur la Place, c'est un fouillis houleux, bruyant et pittoresque de mulets, de chevaux, de paysans et de paysannes venus des deux Cerdagnes. Les costumes présentent une variation, une polychromie inoubliable. Les balcons en saillie, recouverts de toiles multicolores, forment des espèces de chambres aériennes, où l'on cause le soir en humant l'air frais. Les magasins, comme les rues, regorgent de monde ; dans les hôtels, les tables sont prises d'assaut par les étrangers, pendant que les citadins, infatigables, se tiennent à leurs boutiques qui ne désemplissent pas. Vers deux heures, les cafés se peuplent ; le *Casino*, très beau, très vaste, prend l'aspect d'un immense bar. Mais déjà les chemins se couvrent de gens qui regagnent leurs pénates. A quatre heures, Puigcerda est revenu au calme.

L'église est basse, lourde, à trois nefs. Ces voûtes surbaissées, soutenues par des piliers cyclopéens et de larges arceaux qui se courbent dans une demi-ombre vous écrasent et vous font plier instinctivement les genoux. Le premier mouvement qu'on ressent en entrant dans ce vaste tombeau est un sentiment de respect mêlé

de frayeur qui donne le frisson. Le portail de l'Est a cinq archivoltes reposant sur des chapiteaux à mascarons. La porte du Sud n'a point de caractère, mais, aussitôt qu'on l'a franchie, on se trouve devant un autre portail de style ogival du plus bel effet. Il est en marbre rouge et ses cinq archivoltes reposent sur des chapiteaux carrés. C'est une œuvre magnifique, simple, d'une pureté de lignes admirables ; il ferme l'entrée de la nef centrale. On croirait tout d'abord à la façade d'une église enchâssée dans une autre. Le maître-autel est orné de colonnes en porphyre avec une profusion de statues de bois dorées ou coloriées. Il y a un beau retable du XVe siècle dans la nef de gauche ; d'ailleurs, l'église est pleine de curiosités : statuettes, retables, inscriptions tumulaires.

Puigcerda est une de ces fières cités de combat comme il y en a tant en Espagne ; si elle n'a pas connu les rapides légions mauresques, elle a eu à soutenir le choc d'autres ennemis forts et puissants ; les Carlistes n'ont pas été les moins redoutables. Quoiqu'on ait exagéré les forces de Saballs pendant le siège de 1873, il n'en est pas moins vrai que Puigcerda se défendit avec une énergie et un courage remarquables et dignes des plus grands éloges. L'alcade répondit tout simplement, aux sommations menaçantes et emphatiques de Tristany, que *la ville n'épargnerait rien pour défendre la cause qu'elle avait embrassée*, et l'alcade et la ville tinrent parole.

La ville héroïque a publié son « Livre d'honneur », recueil de récits de guerre et de félicitations à l'adresse de ses défenseurs. Derrière l'abside de l'église de Sainte-Marie, on verra un obélisque en marbre d'Isobol érigé en l'honneur de ceux qui moururent en défendant Puigcerda en novembre 1837, en avril 1873, en août et septembre 1874. Sur l'une des façades de *l'Ayuntamiento* une plaque commémorative rappelle aussi le siège de 1874.

Il faut noter ici, que depuis la destruction de la Citadelle, Puigcerda n'est défendu que par des murailles, redoutables en apparence seulement, faites à la hâte, moitié en pierre sèche, moitié en terre.

Derrière l'Hôtel de l'*Ayuntamiento* ou *Casas consistoriales*, d'aspect lourd et sévère, se trouve *la Plassa*

de las Monjas, d'où l'on jouit d'un spectacle ravissant. On domine la riche et vaste plaine de la Cerdagne espagnole, parsemée de villages dont les façades, blanchies au lait de chaux, se détachent au milieu de la verdure des jardins et des prairies. Cette plaine est sillonnée par les replis tortueux du Sègre qui se perd dans l'horizon avec les derniers contreforts des montagnes qu'il faut franchir pour aller à la Séu d'Urgell et à Lérida. En bas, sous nos yeux, dans ces merveilleuses prairies de *Sant-Marti*, s'élève une magnifique filature qui comprend un charmant petit château. C'est là que notre bon ami Narcis Oller, le célèbre romancier catalan, a composé quelques-uns de ses ouvrages, chefs-d'œuvre d'observation, de finesse et de style.

Le vieux couvent des Dominicains sert de caserne à la garnison de Puigcerda ; on visitera son église, qui devait être fort belle.

Puigcerda n'est pas une ville ancienne, puisqu'elle fut fondée à la fin du XIIe siècle, mais elle grandit très vite ; elle atteignit, vers la fin du XIVe siècle, un état de véritable prospérité et de développement. Elle amena de l'eau chez elle au moyen d'un beau canal dont la prise est à 14 kilomètres dans la vallée de l'Aravo et qui vient se déverser dans l'*Estany* ; elle se fortifia solidement, bâtit des églises et des couvents, construisit des usines pour travailler la laine, sans délaisser les travaux de l'agriculture. Le tremblement de terre du 2 février 1428 arrêta ce développement en causant des ruines et des morts nombreuses, dans cette ville déjà serrée, compacte, où, comme le disait un touriste, « les maisons se forment en bataillon carré. »

2° **Llivia.** — Nous avons dit comment cette petite ville espagnole se trouve enclavée dans le territoire français. On y va de Puigcerda en une heure, par le chemin qui franchit la Régur sur le *Pont de Llivia*, à l'altitude de 1159 m. De Bourg-Madame, on ne met guère plus de temps ; on suit d'abord la route nationale, puis on prend à gauche le chemin international, qui ne tarde pas à entrer dans le territoire espagnol. Il est bordé à gauche par des champs de céréales, à droite par de superbes



PUIGCERDA — Vue prise de la plaine de « Sant-Marti »

prairies qui s'étendent jusqu'au bord du Sègre. La ville se montre bientôt, allongée « au pied d'un monticule qui forme l'extrêmité méridionale d'un chaînon descendu de Carlit et dont il a été peut-être détaché par la main de l'homme. » C'est sur ce monticule que s'élevait, sous les Romains, le Château ou *Castrum* que nous trouvons encore mentionné en 672.

Livia n'avait pas été « colonie romaine », mais elle avait joui du droit latin. La ville occupait à peu près le même emplacement qu'aujourd'hui. Sous les Arabes et les rois francs Carolingiens, le *Castrum Libyæ* garda le titre de capitale de la Cerdagne ; mais à partir du IXe siècle, il prit le nom de *Livia*, qu'il porte encore de nos jours sous la forme catalane de *Llivia*. En 813, la ville est appelée *Civitas Livia* ; en 836, elle est citée comme paroisse. En 1245, il est question de « la ville vieille de *Livia* » ; en 1306, l'infant Sanche confirme les privilèges et coutumes aux *consuls* et *université* de Livia. En 1375, l'autorité royale se préoccupait de la défense de Livia. On voit par un acte de cette époque qu'elle se composait du *Castrum*, de la *força* et du *barrium*. La *forsa* avait 600 canes (de Montpellier) de circuit. En 1410, Pons Descatllar, « Chatelain du château de Livia et *batlle* ou bayle de la paroisse de Livia », expose que « le dit château, qui est la clé de la Cerdagne, est très élevé et très grand et se trouve cependant très mal muré ; ses *barris* sont aussi très grands et très étendus ; le mur nouvellement construit et les murs anciens des dits *barris* sont imparfaits et fort exposés à une surprise, car ils ne sont pas finis et n'ont ni fossés, ni tours, ni *corseres*, ni *merlets*, qui seraient pourtant bien nécessaires». Il est facile de comprendre, par ces quelques lignes, que c'est dans les premières années du XVe siècle que furent élevées les principales fortifications de Llivia, en dehors du Château proprement dit qui était très ancien.

Il est probable que Llivia conserva toute son ancienne importance pendant la période comtale : c'était toujours le plus grand centre de population qui existât en Cerdagne, et son Château fut la principale forteresse

du pays jusqu'à l'époque du roi Louis XI (fin du XVe siècle), qui en ordonna la démolition.

Llivia est assez sale, mal bâti et n'offre rien de remarquable : tout y est foncièrement espagnol, comme de juste. Les gens se montrent, en général, très affables. La plupart sont d'ailleurs en relations continuelles avec des Français, principaux auxiliaires du bien-être qui se remarque dans la ville. Il n'y a guère qu'une rue qui compte, celle du *Mercadal*, grande, quelque peu tortueuse et raboteuse, et aboutissent à la *Plassa de La Constitucion*.

Il faut visiter l'église qui possède de riches ornements. Le retable du maître-autel est énorme, d'un luxe immodéré, divisé en compartiments et en étages par des colonnes torses massives, surchargées de statues, et où se découpent à profusion feuilles de vignes, grappes de raisins, oiseaux, roses d'or. Que d'or ! que d'or ! L'autel de *Nostra Senyora del Roser y dels sagrats cors de Jésus y Maria*, est magnifique avec son baldaquin, style renaissance, ses panneaux ovales et ses peintures sur toile.

La ville de Llivia n'a guère plus de 1200 habitants. Deux hameaux, Sereja et Gorguja, n'en comptent guère plus de 100. Ce sont deux domaines très anciens, qui furent probablement des villas à l'époque romaine. Sereja est planté sur une hauteur, entouré d'arbres et de quelques prairies. Gorguja est sur le *Pla*, tout près de la rive droite de la fraîche rivière d'Err. A côté passe un chemin, bordé de hauts peupliers, qui va à Ro et à Saillagouse ; un embranchement se dirige vers le village d'Err. La vieille route, venant de Ro et de Saillagouse, passait ici et se dirigeait ensuite vers Caldégas et Hix, reliant ainsi Saillagouse et Puigcerda. Elle fut délaissée après l'annexion, alors que le gouvernement français construisit une route dans le territoire annexé.

A Llivia naquit l'une des gloires de l'Ordre des Frères prêcheurs, le bienheureux Romeu, surnommé « l'ami de Jésus et de Marie », mort à Carcassonne en 1261. Le P. Cormier a écrit sa biographie.

Le savant Don Luis Cutxet, journaliste et historien, ami de Victor Balaguer et du général Prim, auteur de la *Cataluña vindicada* et du *Siti de Gerona*, naquit à Llivia. (1)

---

(1) Pour plus de détails, voir l'*Enclave espagnole de Llivia*, par Emmanuel Brousse fils, dans l'Annuaire du Club Alpin français, 24e volume, 1897, et son ouvrage intitulé *La Cerdagne française*, Perpignan, imprimerie-librairie de l'*Indépendant*, 1896. — Nous conseillons aussi au touriste de lire la *Cerdagne espagnole*, par Albert Salsas, Perpignan, imprimerie-librairie de l'*Indépendant*, 1899.



III

EXCURSION

AU

PLATEAU LACUSTRE DE CARLIT

Au sortir d'Angoustrine, on remonte la rive droite de la rivière. Le chemin est relativement bon et, jusqu'à la chapelle de Saint-Martin, il est ou serait facilement carrossable si l'on voulait bien enfoncer par ci par là de gros blocs plantés en manière de pavés, combler quelques grands trous et dévier les eaux qui l'inondent en plusieurs endroits. Il est d'ailleurs fort pittoresque, bordé à droite par les grasses prairies qui touchent à la rivière, et à gauche par des pâturages semés de noisetiers, d'aulnes et, aussi, de quartiers de granit descendus de la crête du *Castellar* et de la montagne des *Graus*. Cette montagne, âpre et déboisée, domine immédiatement la chapelle de Saint-Martin.

On a souvent confondu Saint-Martin d'Angoustrine avec Saint-Martin *dels Castells*, qui est au fond de la Cerdagne espagnole, au-dessous de Bellver. Ainsi que son nom l'indique, Saint-Martin *des Châteaux* était une forteresse, tandis que celui de la Vallée d'Angoustrine paraît n'avoir été, de tout temps, qu'une simple chapelle. Cependant, les habitants d'Angoustrine croient qu'il y avait anciennement ici un village qui fut détruit par une terrible avalanche descendue des *Graus*. Cela

pourrait bien être de l'histoire ; mais voici certainement de la légende :

Le souverain qui régnait sur la contrée était en guerre avec les Mores envahisseurs ; il donna un poste à garder à son fils, lui recommandant bien de ne pas attaquer l'ennemi, sauf provocation. Courageux et impatient, le jeune prince essaya de surprendre les Mores, retranchés dans les défilés et dans la montagne des *Graus*. La lutte fut terrible, et les quartiers de rocs descendirent aussi gros et aussi meurtriers qu'à Roncevaux. La victoire resta aux Mores. Le souverain, irrité contre son fils, l'immola sur une pierre qui se voit encore dans la chapelle. Ce bloc de granit devient rouge, dit-on, lorsqu'on frappe dessus avec force. Nous n'avons pas fait l'expérience, préférant conserver l'illusion de la légende jusqu'au bout. A peu de chose près, c'est celle que nous avons trouvée à l'ancienne abbaye de Saint-Martin-de-Canigou, en Conflent ; et, à ce sujet, il faut remarquer que la chapelle de Saint-Martin d'Angoustrine dépendait précisément de ladite abbaye.

Comme nous opposions au récit de notre guide l'absence complète de preuves écrites de la bataille et de ses suites, il nous répondit avec assurance qu'elles existaient pourtant ; que des moines espagnols les avaient emportées à leur monastère de Poblet où les savants feraient bien d'aller les reprendre ; ils se convaincraient ainsi du fait. Quant aux cloches, ajouta-t-il, ce sont les habitants d'*Ourlou* (Orlu) qui vinrent les voler, il y a longtemps. Ils firent le coup pendant la nuit, et, pour déjouer les recherches, ils se servirent de chevaux ferrés à l'envers, *de sorte qu'en venant, ils semblaient s'en aller.*

En face des Graus, sur la rive gauche de la rivière, se dresse, à 2076 mètres d'altitude, un des principaux contreforts de la Calm ; ses flancs dénudés et rocailleux sont d'une pente très rapide.

La vallée se rétrécit et la rivière fait des sauts prodigieux, hurlant à travers des blocs énormes. Il y fait un temps affreux pendant certains jours de l'hiver ; on connaît des pierres, grosses comme des maisons, qui ont été changées de place par des coups de vent.

Le chemin, assez commode jusqu'ici, devient très diffi-

cile. La pente s'accentue au *Pont de Carlit* sous lequel passe le torrent de ce nom. (1)

Le chemin se perd ensuite dans des prairies tourbeuses et reparaît au *Pont de la Casa blanca* ; nous allons nous reposer un moment sur un frais tapis de verdure, autour de la fontaine sulfureuse du *Prat de les Animas*. A droite, s'ouvre la *Coma Cernera* où l'on voit encore les traces de quelque végétation ; à gauche, s'étale la *Solana de la Casa blanca*, nue et pelée jusqu'au vif. Un peu plus loin, nous entrons dans le *Pla de Miro*, couvert d'un gazon court et desséché.

Voici le confluent des deux gros torrents qui forment la rivière d'Angoustrine. L'un est le *Rech del Bach Arissal*, l'autre est le *Mesclan d'Ayguas*. Ce dernier a un nom très significatif, car *mesclar* signifie *mélanger*, en catalan comme en latin. Les deux torrents sont séparés par un énorme piton granitique appelé le *Cap del Home* ; c'est un des contreforts de la forte et solide muraille qui soutient le vaste plateau lacustre de Carlit.

On peut remonter le cours du *Mesclan* d'*Ayguas* pour atteindre le plateau de Carlit ; mais il n'y a pas de sentier convenable ; le vrai chemin est un peu plus haut, à *La Molina*.

Nous traversons le *Rech del Bach Arissal* sur le *Pont dels Empédrats* et nous entrons comme dans une seconde vallée. D'énormes gentianes croissent sur les bords du *Rech*, à côté de genévriers rabougris.

A partir de *la Molina*, la vallée du *Bach Arissal* s'élargit. Le ravin se promène capricieusement au travers des mottes de tourbe velue ; quelquefois, il disparaît pour aller sortir plus loin, et on entend comme un murmure souterrain. Les gentianes, les aconits, les genévriers, quelques joncs, un maigre gazon, telle est la modeste parure qu'on a laissée à la terre de ces lieux, qui devaient être vraiment pittoresques avant le déboisement. A notre droite se dresse *Lo Niu de l'Aliga* (Nid de l'Aigle).

Nous arrivons bientôt après dans un endroit singulier appelé *Los Pous de Roda*, espèce de marais dans lequel les eaux du *Rech* ont creusé des *puits* d'une circonférence parfaite et communiquant tous entre eux. C'est un caprice de la nature qui imite les arabesques les plus bizarres. Le terrain, noir et fangeux, cède souvent sous les

---

(1) Par *pont*, il faut entendre ici une grosse pierre plate mise tout bonnement sur deux especes de menhirs qui remplissent la fonction de piles.

pieds, et on aurait tort de s'y risquer. Il faut donc côtoyer les flancs de la rive droite. On arrive à la baraque de l'étang de Pradeilles.]

Après la montée de La Molina, nous rejoignons le *Mesclan d'Ayguas*, et nous traversons de jolis pâturages.

Voici un petit affluent de droite du *Mesclan d'Ayguas*; c'est le *Rech de la coma dels forats* (Ruisseau du vallon des trous) qui descend des flancs de la *Serra de Coll Roig*.

La *Vassa d'En Gombáu*, que nous atteignons un moment après, est un marais d'aspect triste et terne, que traversent en serpentant les eaux du *Rech de l'Estany llat*, déversoir des étangs supérieurs ; le *Mesclan d'Ayguas* sort de la *Vassa*, c'est là qu'il commence.

La primitive baraque de *l'Estany llat* était construite avec des dalles énormes de granit et couverte d'une épaisse couche de mottes touffues ; elle était d'une solidité à toute épreuve, et le vent n'y entrait pas plus que dans un œuf. Huit dormeurs y étaient à leur aise, sur un bon lit de camp, couvert d'un duvet recueilli sur les bords des étangs. On la remplaça par une jolie maisonnette, qui, depuis, a été détruite. On vient de la relever.

L'*Estany llat* (Etang large) est le plus considérable des étangs de Carlit. Il a un kilomètre de tour environ. Il est à l'altitude de 2.150 mètres.

On commence la visite des autres étangs par celui qu'on appelle *Los Longs*, qui est à 200 mètres environ de l'*Estany llat*. L'étang du *Bayell* ou *Vehell* est plus haut. Il faut monter une côte rapide et escarpée pour l'atteindre. C'est un tout petit bassin, mais fort pittoresque, car l'un de ses bords, formé par d'énormes blocs en forme de muraille cyclopéenne, se reflète harmonieusement sur la surface des eaux tranquilles.

Du *Vehell* à l'étang de *Las Dougues*, la distance est de 100 mètres environ. Au printemps, ce bassin se déverse dans l'étang *del Viver* par un canal naturel appelé *Boca del Capeir* ; du *Viver*, les eaux vont dans la Grande Bouillouse. C'est par cette unique voie qu'une partie des eaux du plateau de Carlit peuvent descendre à la rivière de la Tet. La pente s'accentue, et, depuis *Les Dou-*

gues jusqu'à l'étang de *Castellar*, nous faisons une véritable ascension.

L'étang de *Castellar* est beau, vaste et profond. Il doit son nom au *Pic de Castellar*, grande masse en forme de pain de sucre qui le domine Cette montagne ne sera bientôt plus qu'un squelette ruiné, car elle s'émiette tous les jours sous l'influence de l'oxyde de fer. Une longue veine de quartz, d'une blancheur éclatante, la coupe en deux portions.

De l'étang de Castellar, on peut aller au pic de Carlit par une pente douce, en remontant la *Serra del Lloser* dont la masse sépare le bassin des étangs de *la Coma de la Grava*. On passe alors au pied du Pic de Castellar en inclinant toutefois sensiblement à gauche. C'est le chemin le plus long pour aller de la baraque d'*Estany llat* au Pic de Carlit, mais il est incontestablement le moins pénible, et surtout le moins dangereux.

Le bassin supérieur des eaux de Carlit comprend les étangs de Castellar, de *la Governa* (1), de *Trabencs* et de *Subira*. Il est très probable que tout ce quartier était anciennement désigné sous ce dernier nom. L'étang Subira est immédiatement au-dessous du Pic du Carlit et les éboulis de la grande cheminée s'arrêtent sur ses bords. Cet étang est bordé de rhododendrons qui poussent à travers les quartiers de granit et de schiste. Les flancs de la montagne sont couverts de fragments entassés sans ordre. D'ailleurs, cet état de ruine n'est point particulier à cet endroit ; il s'étend sur toute la région de Carlit qui, plus qu'aucune autre, porte des traces de la destruction opérée par les éléments. M. Elisée Reclus a excellemment parlé de cette région et de son état pitoyable, mais nous craignons qu'il ne fasse de Carlit une montagne *granitique!* Il se tromperait de beaucoup car les sommets de tout ce massif sont schisteux, à l'exception du *Tossal Colomer* qui est une masse de blocs granitiques d'origine glaciaire. Le Tossal Colomer est un gros éperon qui se détache des arètes

(1) On dit aussi *dell Govern*. Nous trouvons cette orthographe dans un document officiel de 1809.

schisteuses de Carlit et de la *Serra de Coll Roig*; son front a été vivement attaqué par les éléments météorologiques, et ses éboulis dégringolent souvent sur le plateau qui s'étend à l'Ouest de l'*Estany llat*.

Le soir, quand le soleil descend derrière les sommets rougis de la *Serra del Bach d'Ortell*, ses rayons affaiblis donnent à cet immense et grandiose paysage de monts une note de tristesse et de silence inoubliable. La *Serra de Cadi*, qui ferme le bassin de la Cerdagne au Sud, au contraire, est en feu, et les cimes tailladent l'horizon comme le feraient les dents d'une longue scie, à peine sortie de l'ardente fournaise. Le *Pendis* montre sa tête altière, et la dépression du *Coll de Jou*, par où l'on passe pour aller de Bellver à Baga, s'ouvre dans cet horizon incomparable. La montagne de Toses, au pied de laquelle passe la route de Ribes; le *Pla de Salines*, nu comme la main, et, plus près, le Puig Mal, géant de cette région, nous ferment le ciel qui couvre la vallée de Rives et la plaine de Vich. A gauche, le Cambra d'Ases commence cette longue série de sommets qui s'épaulent les uns contre les autres jusqu'à la Méditerranée, en passant derrière le Canigou, dont nous apercevons la face occidentale striée par de longs ravins remplis de neige.

Le matin, on peut assister à la levée des filets; l'*Estany llat* est très habité; il fournit à lui seul les trois quarts du poisson qui se mange dans les hôtels de la Cerdagne.

Si, de Carlit, on veut aller visiter les sources de la Tet, il faut compter d'y employer une bonne journée. A partir de l'étang de *Las Dougues* nous infléchissons à gauche et bientôt nous arrivons en face d'un précipice gigantesque, effroyable : tout le gouffre immense qui contient la haute vallée de la Tet, sauvage et dénudée, est au-dessous de nous.

Si on veut aller à l'Etang de Lanos, on peut passer par le chemin du *Lloser*; ou bien, on descend dans la vallée de la Grave, sur le bord même de cet affluent de la Tet. Le chemin est un affreux sentier, à travers des rochers mobiles et des touffes épaisses de rhododendrons qui, heureusement, tiennent au sol par de fortes attaches; il aboutit à l'endroit qu'on appelle *Los*

Branchs ; ce nom vient des sinuosités que le torrent décrit dans un marais et qui dessinent le branchage d'un arbre énorme. On remonte ensuite le torrent de la *Grava* ; quand on est arrivé au pied de la *Soiona blanca*, on tourne brusquement à gauche pour atteindre le col de Lanos. On gagne ensuite facilement l'étang de Lanos et le grand bassin de Lanos.

Si l'on veut aller aux sources de la Tet, on traverse le torrent et l'on grimpe vers la *Vall Maran* par le chemin que nous avons indiqué plus haut.



IV

LA VALLÉE DE CAROL

La vallée de Carol s'étend depuis le « port » de Pimorent, qui domine le village de Porté, jusqu'à l'extrémité Sud du plateau qu'on désignait anciennement sous le nom de *Mont Cerdá*, sur lequel est bâtie la ville de Puigcerda. Ce plateau commence à Enveigt. La partie française de la vallée de Carol s'arrête à la Vinyola (anciennement *Santa Eugenia*), annexe du village d'Enveigt. La distance de Porté à la Vinyola est de 16 kilomètres. La rivière qui coule au fond de la vallée est l'*Aravo* ou *Arabo*, appelée aussi *Riu major de Carol*, ou bien encore, mais très improprement, *Sègre de Carol*, le plus important des affluents du Sègre, en Cerdagne.

La vallée de Carol est la seule communication qui ait existé de tout temps entre la Cerdagne et le pays de Foix ; aussi, les négociateurs français du Traité des Pyrénées de 1659 y attachèrent-ils une grande importance ; ils firent tous leurs efforts pour en acquérir la possession à Louis XIV.

Le col ou « port » de Pimorent consiste, topographiquement, en une selle presque plane, gazonnée, jonchée de blocs, dominée au Nord-Est et au Sud-Ouest par des montagnes qui s'élèvent à une grande hauteur ; le sol luimême atteint une altitude considérable dont la côte maximum est de 1931 m. C'est de ce point même que se détache le chemin qui mène en Andorre.

Le sol est essentiellement formé par des schistes siluriens ; toutefois, cette roche fondamentale n'y affleure pas ; elle s'y trouve partout recouverte et cachée par un

terrain superficiel, composé de cailloux et de blocs granitiques libres à la surface ou emballés dans une terre grossière, blanchâtre ou brunâtre ; ces blocs sont certainement d'origine glaciare.

On descend à Porté par une belle route à lacets immenses ou par le vieux chemin, le plus caillouteux et le plus détestable qui se puisse voir. La vallée se présente, à partir de Porté, sous la forme d'une longue fracture, au milieu d'un massif granitique qui s'étend jusqu'à la plaine de Cerdagne.

La vallée se compose de deux parties distinctes par la forme et par la direction.



Cerdans

Depuis la Tour de Carol jusqu'à Porta, elle constitue une véritable gorge de 9 kilomètres portant tous les caractères d'une fracture dont les parois, très rapprochées de la route, offrent à l'observateur des surfaces vives et fraiches qui lui permettent d'étudier la roche et d'en reconnaitre la composition et les diverses variétés. Le granit diffère essentiellement, ici, des roches granitoïdes variables et incertaines de l'Ariège, entre Ax et l'Hospitalet. Il est de même composition que celui de

Dorres, des Escaldes, d'Odeillo et de Bolquère. En effet, il est généralement massif, franc, vif à la cassure, homogène, à feldspath (orthose) blanc dominant ; le quartz y est gris très clair, vitreux, se fondant fréquemment sur les bords avec le feldspath. Ce granit n'a guère qu'un seul genre de mica, qui est noir, très brillant. La couleur de la roche dépend principalement de l'espacement plus ou moins grand de cet élément lamelliforme. Habituellement les lamelles sont assez écartées, et le granit offre, par suite, une couleur claire qui lui ferait donner le nom de granit blanc.

Le granit commence à se montrer à une faible distance en amont du village de La Tour-de-Carol, où surgissent des schistes de transition, identiques à ceux du col de Pimorent, et qui doivent appartenir au même étage ; on peut observer facilement les roches fondamentales sous l'église, située sur un piton où l'on retrouve les schistes striés, à petites macles ébauchées, de la montée du col de Pimorent.

On verra de nombreuses roches moutonnées ou mamelonnées, souvent même polies, principalement entre Porté et Porta et dans le bassin où se trouve ce dernier village ; l'état des affleurements granitiques de cette région est un effet d'anciens glaciers.

La seconde partie de la vallée qui suit exactement la ligne méridienne n'a que 3 kil. de longueur ; elle se termine par le petit bassin où est situé le modeste village de Porté. Elle est ouverte dans le granit. Toutefois, cette roche y est comme bordée au Nord par une lisière comprenant des roches cristallines stratifiées où l'on distingue, près du village, sous les ruines de la *Torre Cerdana*, un beau gneiss en partie noduleux, très brillant et noir par l'abondance du mica de cette couleur. La *Serra de Bac d'Ortell* ou de *Coll Roig*, d'aspect rougeâtre, vers le col surtout, court depuis Carlit jusqu'au Punxo (2586 m. d'alt.), et sépare absolument le bassins de Lanos et de Font-vive des territoires de Derres et d'Enveigt ou, si l'on veut, du bassin de Carlit, formé par les étangs et la rivière d'Angoustrine. L'un des pitons les plus rapprochés du Pic de Carlit porte les restes de la *Torre de Coll Roig*. Le Punxo, qui est à l'autre extrémité domine Porté et

Porta ; c'est lui qui envoie vers le Sud, le long de la rive gauche de l'Aravo cette chaîne escarpée, déchirée par les ravins, connue sous le nom de *Camau*. Le Pic de ce



RUINES DE LA TOUR CERDANE

nom, situé entre le ravin de *Coma Pregona* au Nord et celui de *Prat de la Quera* au Sud, domine la vallée, avant d'arriver à La Tour.

La rivière d'Arabo est formée par les eaux qui descendent du Col de Pimorent et par la rivière de Font vive qui sort de l'étang de Lanos, le plus considérable de la chaîne des Pyrénées. Il occupe le fond d'un cirque irrégulier que dominent le Puig de la Grava, le Puig de Lanos et le Puig d'Ervesines, au Nord ; le Puig Pedros, le Cap de Coma d'Or, à l'Ouest ; par le Puig de Font vive, au Sud ; par tout le massif de Carlit à l'Est. L'étang de Lanos est situé à 2150 mètres d'altitude. Sa longueur est d'environ 3 kilomètres et sa largeur de 500 mètres. Bien que gelé ordinairement de septembre à juillet, La Nos est peuplé d'excellentes truites saumonées.

Tout ce pays est sur la limite du département et constitue la chaîne de Fontvive ou de Pimorent où l'on voit se dessiner le premier lacet de la route de Foix. Mais derrière est une petite vallée dont les eaux vont rejoindre l'Ariège ; elle est formée par le ravin dit d'En Garcia.

Le meilleur chemin pour aller de Bourg-Madame dans la vallée de Carol est la route nationale, qui remonte la rive gauche de la Régur jusqu'au village d'Ur. Là, elle fait un coude à gauche et monte sur la colline d'origine glaciaire qui sépare la vallée de la Régur de celle de l'Aravo. On laisse le chemin ombreux qui conduit à Puigcerda (*Cami de la Vila*) et l'on va directement à Enveigt. « Le canal de Puigcerda » longe la route.

ENVEIGT

16 kil. de Saillagouse, 63 kil. de Prades, 107 kil. de Perpignan.

Village long, épanoui, très blanc et très gai ; on a d'ici une vue splendide sur la plaine de *Sant-Marti* et sur le quartier de *la Vinyola*, où de beaux arbres et de luxuriantes prairies, arrosées par les eaux de l'Aravo, jettent une note pleine de fraîcheur.

L'église d'Enveigt a été remaniée, refaite et par conséquent défigurée, dans le cours du XVIII[e] siècle ; seule, une partie de l'abside romane du XI[e] siècle — peut-être du X[e] — est restée ; là, une fenêtre surtout attire l'attention de l'archéologue : une autre, percée au-dessous du cadran des heures, porte un vieux mascaron joufflu provenant sans doute du couronnement de la partie démolie de l'abside. Le retable du maître-autel de *Sant-Cerni* est riche, avec des colonnes torses très élégantes, semées et entrelacées de roses. Dans l'une de ses *istories* on voit le Saint traîné par des bœufs attelés à une charrue plantée dans son corps : *Obra any 1760.*

L'église est précédée d'une jolie allée d'acacias ; un mur, construit dans le genre cyclopéen, avec des blocs énormes de granit, soutient le chemin qui conduit à La Vinyola, où se trouve la minoterie Blanich.

LA TOUR-DE-CAROL

17 kil. de Saillagouse, 64 kil. de Prades, 108 kil. de Perpignan.

Ce nom de *la Tour* vient sans doute de la maison de quelque famille féodale dont l'importance ne peut guère remonter au-delà du XIe siècle. Rien même, jusqu'au XIIe siècle, ne signale l'existence de La Tour et de son église ; c'est Iravals qui était le centre de la paroisse. L'église d'Iravals, très ancienne, pauvre, misérable, existe encore. En 1284, La Tour est qualifié de *villare* ou « petit hameau » ; ce lieu était évidemment, à cette époque, d'origine récente. La paroisse de Saint-Etienne de La Tour remonte donc tout au plus au milieu du XIIIe siècle.

Assis à l'entrée de la vallée de Carol, sur le bord de l'Aravo, entouré de bandes de terre fertile, le hameau est devenu un gros bourg, où règne une certaine aisance. Le lieu est riant et agréable. Nous avons déjà dit que l'église est perchée sur des arrachements schisteux ; on y monte par un long escalier. De la terrasse, la vue se porte sur Puigcerda et sur la *Baga* de la Cerdagne espagnole.

De La Tour, on peut aller visiter les hameaux d'Iravals et de Saint-Pierre de Cédret qui sont en France, et le village de Senéja qui est en Espagne. On verra dans la vieille église romane de Senéja un retable du XVe siècle et une madone beaucoup plus ancienne. Saint-Pierre de Cedret ou de Linars était constitué en paroisse au Xe siècle.

CAROL

23 kil. de Saillagouse, 70 kil. de Prades, 114 kil. de Perpignan.

Les parois de la vallée apparaissent dans toute leur majesté sauvage. La route passe au hameau de Riutès, laisse la pittoresque métairie de Quès, sur la rive droite de l'Aravo et arrive à Cortbassill, autre hameau, dont le nom est écrit quelquefois Cortbacill et Cortves-sil. Riutes et Quès dépendent de la commune de La Tour, tandis que Cortbassill et Carol, appelé aussi



La Vallée de Campcardos et le Pic de Peyrefourque

Petit Carol, dépendent de celle de Porta. A quelques mètres au-dessus de Corthassill, la route passe sur la rive droite de la rivière et vient au Petit Carol. Ici se dressent, sur un gros rocher granitique, les deux tours de l'ancien Château-fort qui barrait le passage aux envahisseurs venus du pays de Foix pour forcer la Tour Cerdane. Aujourd'hui ce château n'est plus qu'une intéressante ruine. La route revient bientôt sur la rive gauche de l'Aravo ; on a dû concasser des blocs énormes de granit. Tout près, l'eau cascade à une grande hauteur, et sa blanche écume monte dans les airs en flocons vaporeux.

PORTA

26 kil. de Saillagouse, 73 kil. de Prades, 117 kil. de Perpignan.

Nous arrivons à la petite, très petite plaine de Porta, pauvre village, aux maisons basses et agglomérées ; pays froid et monotone qu'attristent encore les sombres pins qui le dominent. En face du village, sur la rive droite de l'Aravo s'ouvre la Combe de *Campcardos* (*Campus Querdosus*) où passe un affreux sentier qui mène à la Porteille Blanche d'Andorre ; c'est une *dressera* ou chemin de traverse pour aller à Andorre-la-Vieille. Ce sentier, avant d'atteindre la Porteille, passe sur le bord d'un laquet d'où sort le torrent de Campcardos et au pied de la montagne de Peyrefourque dont le pic est d'un accès difficile. Le touriste qui voudra faire cette excursion peut compter qu'il lui faudra deux heures pour atteindre les bases gazonnées de Peyrefourque et une heure pour aller de cet endroit à la Porteille. Il faut une heure aussi pour aller au Signal de Campcardos, en passant par un chaos de blocs granitiques, immense « champ pierreux » (1). Ce qu'on appelle le Pic de Campcardos n'est pas précisément un *Pic*, mais une double crête formant le sommet d'un vaste plateau de gazon et de pâturages. L'une des crêtes porte un « signal » coté 2914 ; on sait que Carlit a 2921 mètres d'altitude et le Puig Mal 2909. Ce signal de Campcardos on l'aperçoit

(1) C'est précisément la signification de *Camp cardos* ou *querdos*.

un peu de partout quand on est en Cerdagne ; on comprend par là quelle magnifique vue il procure, surtout si l'on veut bien remarquer qu'il est sur la limite de la France, de l'Espagne et de l'Andorre.

Dans les temps anciens, et même en 1011, on désignait sous le nom de vallée de *Cheirol* ou *Querol* la seule paroisse de Cortvassil, c'est-à-dire la partie qui comprend actuellement les communes de Porté et de Porta ; la partie inférieure, où se trouvent les communes de La Tour et d'Enveigt ne lui fut adjointe que dans la suite et le tout reçut la dénomination de Vallée de Querol, *Vall de Querol*, dès le commencement du XII[e] siècle. A partir de 1265, toute la vallée eut un seul bailliage ou circonscription administrative dépendante du domaine et régie, au nom du roi, par un officier décoré du titre de *batlle*. Dès lors, tous les habitants formèrent une commune ou communauté. Un acte de 1315 montre que le droit d'usage de la forêt de Campcardos était déjà commun à tous les habitants de la vallée ; cet acte explique et confirme définitivement ce droit. Le Traité des Pyrénées céda à la France la vallée de Querol avec ses dépendances, et telle qu'elle était constituée à cette époque. Jusqu'en 1836, la vallée ne forma qu'une seule commune appelée La Tour de Carol et englobant les communes actuelles de La Tour de Carol, de Porta et de Porté. Une ordonnance royale du 14 décembre 1836 a distrait les territoires de Porta, de Porté et de Cortvassill et les a érigés en commune distincte sous le nom de Porté ; par décret du 22 août 1860, la section de Porta été élevée au rang de commune particulière sous le nom de Porta.

PORTÉ

29 kil. de Saillagouse, 76 kil. de Prades, 120 kil. de Perpignan.

Au sortir du petit bassin de Porta, la route monte insensiblement et s'enfonce dans une gorge formée par les puissantes masses rocheuses du *Punxo*, sur la rive gauche, et de *Fontfreda*, sur la rive droite. Cet étranglement de la vallée n'empêche point de voir bientôt se dresser sur

de hauts escarpements, les ruines de « la Tour Cerdane ». appelée aussi « Tour de Pimorent », forte et vieille citadelle qui fermait la vallée (1). Au pied de la montagne, la route passe dans la fissure de la *Fou*, à quelques mètres au-dessus du niveau des eaux. Un peu plus loin, Porté est assis au pied d'une grosse montagne rougeâtre, à deux pas de la rivière de Fontvive, qui n'est autre que le cours supérieur de l'Aravo.

Un vrai trou que Porté : peu ou point d'horizon. Le village, de physionomie renfrognée, est emprisonné par de hautes montagnes qui lui ravissent les rayons du soleil, source de vie et de joie. Ajoutez à cela que nous sommes ici à 1.623 mètres au-dessus du niveau de la mer, plus haut, par conséquent, qu'à Mont-Louis, dont on ne parle qu'en grelotant. La seule distraction est de se promener à travers la misère du village. On monte au port de Pimorent par la route nationale dont les lacets, très élégamment tracés, sont une véritable curiosité (2). Le touriste quelque peu robuste suivra le vieux chemin, plus court, montant à pic. Du sommet du col, près de la cantine des ponts et chaussées, les regards plongent dans la vallée de l'Ariège jusqu'à Mérens, où finissait le domaine des Comtes de Cerdagne, car cette portion de l'Ariège a été une terre catalane, quoiqu'on n'y ait jamais parlé la langue d'Ausias March et de Jacinto Verdaguer.

Carol, Cortvassill et Porta comptent 400 habitants environ ; Porté en possède à peu près autant. Ce sont, en général, des gens de caractère assez doux, de mine inoffensive. On ne s'explique guère comment leurs ancètres inspirèrent tant de terreur aux Français. En 1744, le maréchal de Noailles, qui voyagea dans la vallée de Carol pour en lever le plan, écrivait ces lignes passablement désobligeantes : « Le curé m'a assuré qu'il ne connoissoit qu'un seul honneste homme dans sa paroisse ; je pense que c'est de lui dont il parloit » !!

(1) Elle est mentionnée pour la première fois dans un acte de 1288.

(2) Les deux formes les plus plausibles sont *Pimorent* ou *Puigmorent* qui, d'ailleurs, se rencontrent fréquemment dans les vieux documents : *Pi morent* (pin mourant), ou *Puig morent* (sommet à pentes douces).



V

ASCENSION DU PIC DE CARLIT PAR LE BASSIN DE LANOS (1)

A partir de Porté, nous remontons la rive droite de la rivière de Fontvive ; le chemin va passer au-dessus de l'étang du même nom. Nous faisons une halte à l'ombre d'une baraque ; ensuite, par une pente excessivement raide nous atteignons la *Font de la Ningonella* (de la sangsue), cachée dans un repli de terrain couvert de gazon. Le sentier se fait si petit qu'il finit par disparaître à nos yeux, et c'est à travers des éclats de schiste tranchants que nous descendons au bord de la rivière,

(1) Elisée Reclus s'est demandé si *Lanoux* ne serait pas l'*étang noir ?* Rien ne peut justifier une semblable signification. Lanos est incontestablement un nom d'origine romane, mais les mots *negre* ou *niger* n'ont rien à faire ici pas plus que les mots *nix*, *neit* ou *nox* qui signifient *nuit*, et il faut remarquer tout de suite à ce sujet que les Catalans écrivent, et ont toujours écrit *Lanos* ou *La Nos*, et prononcé *Lanous*.

La est évidemment ici l'article féminin tiré du latin *illa ;* mais d'où vient *Nos ?*

Il y a dans le Pays de Berga, en Espagne, un village appelé aujourd'hui *La Nou* cité en 839 avec la forme de *Illa Noz*. Le mot *noz*, avec l'article *illa* dont la première syllabe a disparu, signifie incontestablement *la noix ;* c'est, à notre avis, le même mot dans le cas qui nous occupe. Le roman *not* et *noz* vient du latin *nucem* et non de *noctem*.

Le nom du village de *Noheda* (prononcez Nonéda) signifie " lieu planté de noyers ", et on le trouve écrit *Nosedes* et *Nozedes* de 1181 à 1370 au moins, et, en 1175, le nom de notre étang est parfaitement écrit *Lanos*. Nous ajouterons qu'il existe au territoire d'Argelès un quartier appele *Vall de nous* (Vallée de noix ou de noyers) depuis le XIVe siecle au moins. Il faut conclure de tout ceci que l'étang de *Lanos* est l'étang de *la Noix* ou *du Noyer*.

dont les eaux semblent se reposer, après les cascades effrénées qu'elles ont faites un peu plus haut. Le coup d'œil est ravissant Le soleil nous passe par-dessus la tête ; la haute vallée de Fontvive est dans l'ombre. Une bienfaisante fraîcheur a succédé aux rayons accablants du soleil ; elle est la bienvenue, car la montée qui recommence va durer pendant près de deux heures.

Les ombres grandissent, les pics de Fontvive, de la *Coma d'Or* et *de las Xemeneyas* (des Cheminées), dont le schiste ardoiseux miroitait au soleil un moment auparavant, prennent une couleur noirâtre qui annonce la nuit. Il faut se hâter. C'est à peine si nous jetons un coup d'œil sur la *Coma Joan*, un grand cirque où les eaux du torrent se promènent tranquillement, et nous commençons une véritable escalade pour gravir la solide muraille qui supporte la petite mer de Lanos. Pourquoi va-t-on chercher des points de vue, des paysages dans le reste des Pyrénées? Cette région de Carlit et de Lanos est merveilleuse ; elle a été beaucoup trop délaissée par les touristes à qui on a fait croire jusqu'ici que « les Pyrénées » n'existaient que du côté de l'Océan.

A notre gauche s'ouvre la *Coma de Cortal Rosso* ; à droite, celle du *Rech dels Forats*, dont les eaux viennent se mêler à celles qui sortent de Lanos. La nuit est arrivée quand nous touchons à la baraque, assise derrière un ressaut de terrain qui cache tout d'abord la vue de l'étang. En avant s'étend une large pelouse toute verte.

Le pêcheur nous reçoit à bras ouverts ; il a une bonne provision de rhododendrons, de genévriers et de branches de pin. Nous allumons le feu. La flamme monte à dix mètres en l'air et jette des clartés fantastiques à un kilomètre à la ronde. Un silence profond enveloppe la contrée, interrompu seulement par les crépitements du genièvre qui se tord dans le feu et les cris d'admiration que nous poussons devant ce spectacle infernal ; les crêtes et les sommets environnants constellés d'étoiles brillantes se détachent à l'horizon, avec une pureté de lignes admirables ; Carlit se montre dans le fond comme un monstre enveloppé de mystère.

Après le repas nous prenons possession du lit de fagots qui est le principal ornement de la baraque !

Impossible de dormir. Nous avions souvent entendu parler de l'*Escudella* du berger de Lanos, mais nous ne connaissions qu'imparfaitement la légende dont elle fait le fonds. Nous étions ici à la bonne source, car ce pècheur habite depuis plus de cent ans les bords de l'étand, par son père ou par lui-même. Il nous disait : « Je suis ici *chez moi !* » Drôle de *chez soi*, un pays désert, affreux, glacé et pluvieux, à 2,154 mètres au-dessus du niveau de la mer !

Cependant notre hôte alimentait le feu avec excès, et la flamme montait jusqu'aux poutres de la baraque qui était chauffée à la température d'un four à chaux. « Voyons, pêcheur, contez-nous l'histoire de *l'Escudella* ». — « Ah ! ah ! fit-il avec satisfaction, vous en avez donc entendu parler de *l'istoria de l'Escudella?* je vais vous la dire. »

« A un certain endroit de l'étang, il existe un courant très fort que nous avons soin d'éviter quand nous pèchons. Ce courant, ainsi que vous le *verrez*, part d'ici pour aller à la *Font de la Badella*, au pays d'Urgell, en Espagne. Un berger que nous n'avons pas connu, *mais qui a existé*, lavait un jour son écuelle de bois dans les eaux de l'étang, non loin du terrible courant. Au fond du plat, il avait pratiqué une cachette dont le couvercle était fixé avec des vis, et c'est là dedans que notre homme avait placé sa petite fortune, consistant en quelques pièces de monnaie. Un jour qu'il lavait cette riche écuelle, il la laissa échapper de ses mains. Le courant la prit et l'emporta rapidement. Le berger fut au désespoir. Il invoqua vainement toutes les *encantadas* (fées) de Lanos ; c'en était fait de son écuelle et de sa fortune !

« L'automne venu, notre berger s'en alla faire paître ses brebis dans le pays d'Urgell, qui est loin d'ici. Il s'arrèta à une auberge située près d'une fontaine. Il demanda un plat de soupe, le mets nourricier par excellence et qu'un berger cerdan préfère à tous vos plats les plus recherchés. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reconnut son écuelle dans le modeste plat qu'on venait de lui apporter. *Cette écuelle est à moi*, dit-il à l'aubergiste, *et j'en fournirai les preuves ; elle porte une cachette où sont enfermées des pièces de monnaie*. On dévissa le

fond, et l'on y trouva effectivement le petit trésor. La servante affirma qu'elle avait trouvé cette écuelle dans la *Font de la Badella*. Voilà comment on s'assura que l'étang de Lanos communique avec cette fontaine. Cela paraît incroyable, mais telle est la vérité ! »

Au point du jour, nous chargeons nos bagages sensiblement diminués et nous traversons le *desembocador* de l'étang pour aller rejoindre le torrent *dels Forats*, dont nous suivons la rive droite ; par de jolies cascades les eaux descendent de l'*Estany Rodon*.

Nous voici maintenant au pied de Carlit, qui se dresse sous forme de mur cyclopéen ; inutile de songer à l'escalader. Nous obliquons à gauche, laissant le *Castell Isart* qui nous montre sa tête aplatie, et nous montons à la *Coma de las Encantadas*. Ici, il faut déjà faire usage des mains.

Nous atteignons la crête qui sépare la *Coma dels Forats*, d'où nous sortons, d'avec la *Coma de las Encantadas*, où nous allons. Celle-ci est parsemée de petites nappes d'eau et de grosses taches de neige roussie. Le cirque de Lanos, vu de l'endroit d'où nous sommes, est grandiosement pittoresque. Carlit se dresse à notre droite, tandis qu'à gauche d'autres géants se lèvent dans le ciel.

Le moment de la lutte est arrivé. Nous allons tout droit vers l'Est, à travers un glacier en pente dont le passage n'est pas précisément commode. Au sortir du glacier, nous montons à pic, sur des éboulis, vers une *portella* formée par deux longues aiguilles schisteuses. Nous arrivons enfin à la crête qui constitue la séparation des eaux du bassin de Lanos et de celui du plateau de Carlit. Les montagnes de la frontière espagnole se montrent vers le Sud. Repos, et bien gagné, après deux heures d'une pénible marche. Carlit est maintenant à notre droite et au Sud-Ouest ; nous l'avons à moitié contourné, en montant de 2.100 mètres à 2.600.

Continuons de contourner la masse rocheuse en montant insensiblement. Nous traversons des *canals* qui conduisent les eaux de la montagne dans le bassin lacustre de Carlit. Certains passages sont dangereux ; il faut bien s'assurer de la solidité des *llosas* auxquelles il est nécessaire de s'accrocher. Le pic est invisible, mais nous

savons au juste où il est. Nous l'atteignons en une heure et demie, à partir de la porteille; en tout, trois heures et demie ou quatre heures, depuis la baraque de l'étang de Lanos.

Le Pic de Carlit est à 2.921 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il est le plus élevé des Pyrénées orientales. Nous y trouvons un amas de pierres, qui, dit-on, a été élevé par M. Russel-Killough, un des premiers touristes qui aient gravi le géant; dans une boîte de sardines cachée sous les pierres, des touristes ont laissé leur carte de visite.

Nulle montagne de nos Pyrénées ne porte davantage les traces de la destruction opérée par les éléments. L'action des glaciers, des neiges et des intempéries, achève de ronger le côté de l'Est qui, nous le répétons, tombe d'aplomb. En bas, près de l'Etang Rond, que nous distinguons très bien, les débris du travail d'érosion forment un immense chaos de blocs aux figures bizarres, à l'équilibre incertain.

Le coup d'œil dont on jouit du haut de Carlit est tout simplement merveilleux. Depuis les bords de la Méditerranée jusqu'aux glaciers de la Maladetta, depuis les montagnes d'Andorre jusqu'aux plaines du Languedoc, la vue se promène sur les spectacles grandioses qu'il n'est guère possible de décrire.

La descente n'est pas moins fatigante que l'ascension. Il faut près de quatre heures pour atteindre la baraque d'*Estany llat*, où il est prudent de s'arrêter pour passer la nuit après une si longue course. Néanmoins, des touristes intrépides peuvent aller dormir soit aux Escaldes soit à Font-Romeu.



VI

DE BOURG-MADAME A SAILLAGOUSE, PAR « LA BAGA »

PALAU

10 kil. de Saillagouse, 57 kil Prades, 101 kil. de Perpignan.

Le chemin d'intérêt commun n° 30 relie Bourg-Madame aux villages de la vallée de *la Llavanéra*, qu'on écrit souvent *La Vénéra*. Ces villages sont : Palau, Osséjà et Vallcebollère. Les habitants de cette vallée sont renommés pour leur caractère paisible et hospitalier.

Palau est assis partie en plaine, partie sur une espèce de falaise qui forme la rive droite de la rivière. On remarquera dans l'église, à côté de la chaire à prêcher, un intéressant fragment d'un très vieux retable. Un chemin conduit au village espagnol de Vilalloben, sur la rive gauche. On trouve à Palau des éleveurs de bétail et de chevaux, propriétaires très aisés, très soigneux.

OSSÉJA

9 kil. de Saillagouse, 56 kil. de Prades, 100 kil de Perpignan.

Osséjà, comme Palau, est planté haut sur la rive gauche, à l'abri des fureurs de La Llavanéra. C'est un gros village, le plus important du canton, car il a plus d'habitants que le chef-lieu (885). L'église a été rema-

niée et réparée à plusieurs reprises. Le maître-autel (Saint-Pierre) fut construit par Antoine Domingo, sculpteur médiocre du XVIII[e] siècle, alors domicilié à Ille. La Place publique présente quelque gaieté, avec ses hôtels et ses cafés ; le bureau des douanes, celui des diligences de « la Cerdagne ». L'arrivée de la voiture procure toujours un peu d'amusement aux désœuvrés ; ils viennent faire leurs petites réflexions sur les voyageurs, causer avec le conducteur et le postillon, qui portent des nouvelles « de par en bas. »

VALCEBOLLÈRE

14 kil. de Saillagouse, 61 kil. de Prades, 105 kil. de Perpignan. (1)

Le chemin, au sortir d'Osséja, s'engage dans la vallée ; les montagnes se dressent à gauche et à droite. Le village est reculé, enfoncé dans le cœur même de la chaîne. « Pays perdu », disent bien des gens qui ont visité ce coin de la Cerdagne ; pays d'aspect triste, en effet ; les maisons sont pauvres, très pauvres de façade. Le soleil dure peu dans ce trou, surtout en hiver.

La fête principale a lieu le jour de Saint-Félix (29 juillet). Une autre se fait le jour de Saint-Barnabé (11 juin). Comme à Riunoguès, en Vallespir, on distribue de la *bréna* aux visiteurs qui ont entendu la messe. Ici, on joint le fromage au pain, ce qui peut, en somme, constituer un repas, avec adjonction d'un verre d'eau glacée de la fontaine, et ce n'est pas l'eau qui manque ! A tour de rôle chaque famille un peu aisée se charge de pourvoir aux dépenses. On assure que la fête fut instituée pour remercier le ciel d'avoir délivré la commune des sauterelles qui, pendant quelques années, avaient détruit les maigres récoltes du village. Ce jour-là, les *pabordessas* jouent du *pandero* en venant quêter dans les familles ; elles s'accompagnent de cet espèce de tambour de basque

(1) On écrit aussi Vallcebollère, Vall-ça-Bollera ou encore Vall-Sabollera.

carré et chantent les louanges des personnes présentes.

Le village ne compte pas plus de 300 habitants, y compris ceux de deux hameaux, appelés *Moscarell* et le *Puig*. Ce dernier possède une antique chapelle qui est la misère même.

NAHUJA

8 kil. de Saillagouse, 55 kil. de Prades, 99 kil. de Perpignan.
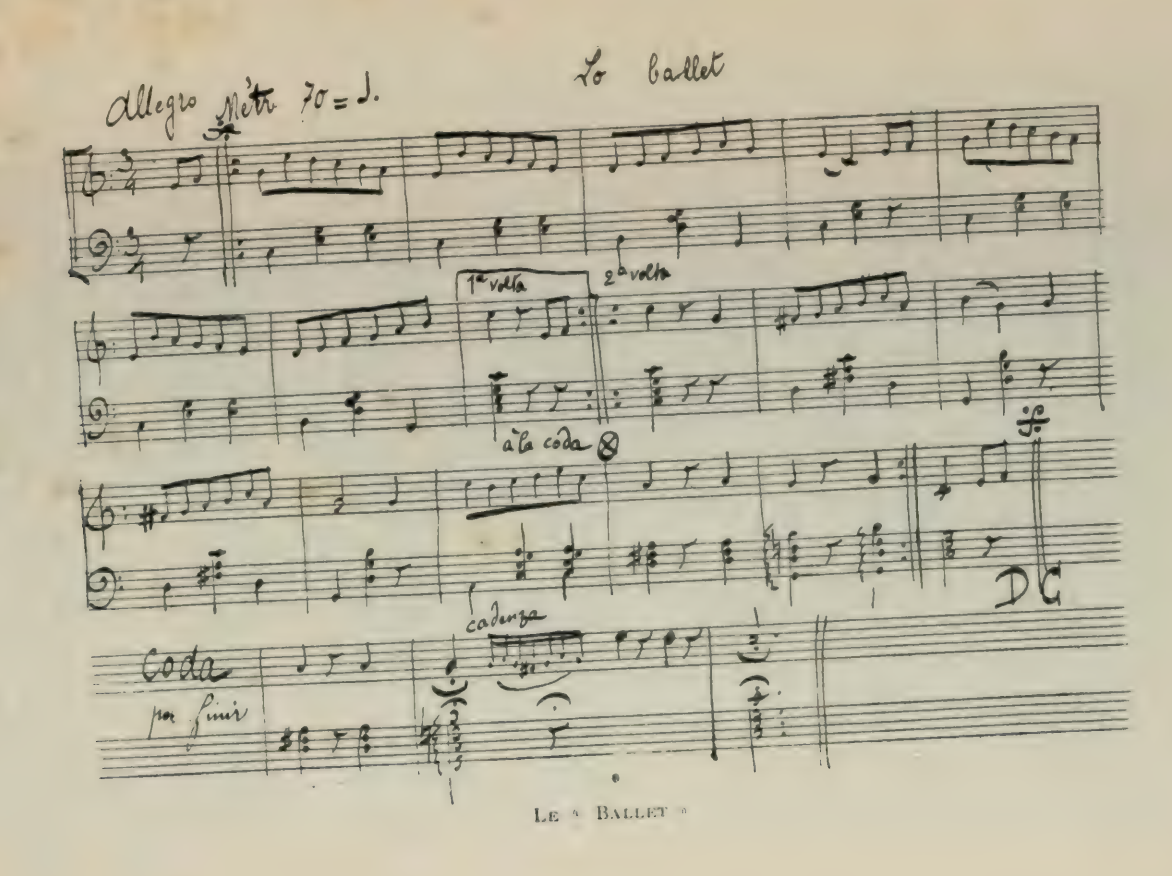
Nahuja (115 hab.) est isolé, triste. On y va d'Osséjà par un chemin qui est un torrent. Le nom se prononce *Nahouje*. Il est difficile de trouver quelque chose de plus pauvre que ce village, mais, comme il est planté un peu haut, il est bien éclairé. L'église et le presbytère, qui se tiennent, seraient un lieu délicieux pour un anachorète ; un prêtre vraiment chrétien et détaché de la vie de ce monde doit s'y plaire. A noter un retable de la Vierge de style gothique flamboyant, qui doit dater du commencement du XVIe siècle.

SAINTE-LÉOCADIE

5 kil. de Saillagouse, 52 kil. de Prades, 95 kil. de Perpignan.

Un mauvais sentier fait communiquer Nahuja et les principales métairies qui forment le village de Sainte-Léocadie : *Cal Montella*, *Cal Met* et le hameau de *Llus*.

Cal Pere Alart est plus bas, sur la route nationale. C'est à *Cal Montella*, du nom d'une vieille famille de la Cerdagne, que se trouve l'église, qui possède quelques tableaux et des retables fort intéressants. *La masada* de la famille Montella et l'église sont bâties sur des pentes gazonnées, entourées de champs très productifs.


Lo ballet
Allegro Metr 70 = ♩.
1a volta
2a volta
a la coda
cadenza
Coda
per finir
DC

LE « BALLET »

ERR

2 kil. de Saillagouse, 50 kil. de Prades, 93 kil. de Perpignan.

De Llus on va à Err par le *Cami burriu*, quelquefois tracé à travers champs.

Le mieux est d'aller rejoindre la route, qui passe à un kilomètre au-dessous. A partir d'Hix, cette route monte sur le *Pla de Médas* (1250 m. d'alt.), où la rejoint le chemin qui vient d'Ossejà, puis traverse le torrent de Concellabre et gravit une petite pente qui la conduit devant *la masada de Cal Pere Alart* et à l'embranchement du chemin de Sainte-Léocadie.

La route court en ligne droite vers le Col de Llus et traverse la rivière d'Err, à 2 kil. de Saillagouse. Err est à droite, un peu éloigné. On peut l'atteindre par deux chemins . celui de la *Ribereta*, qui remonte la rive de la gauche rivière, et celui du *Pla*, qui passe un peu plus haut.

C'est un village important, mais escarpé, avec des rues montueuses et somnolentes : il compte 650 habitants. Les hommes sont maçons en général ; ils quittent le pays pendant l'hiver pour venir travailler en Roussillon ; quelques-uns sont colporteurs et vont exercer leur industrie dans l'Aude, le Gard, l'Hérault et les Bouches-du-Rhône : ils vendent principalement de la bonneterie.

Le village est bâti sur la rive droite de « la rivière d'Err », qui, comme nous le verrons, descend des flancs du Puig Mal. Dans la haute vallée, elle est très rapide, très encaissée ; depuis Err jusqu'à son confluent avec le Sègre elle conserve, quoique en plaine, son caractère torrentueux ; elle est cachée par les aulnes et les saules qui la bordent : derrière s'étalent de luxuriantes prairies.

Err honore la Sainte Vierge locale, la *Mare de Déu d'Err* (8 septembre), Saint-Jean (24 juin) et Saint-Genis (25 août). Ces deux dernières fêtes sont très fréquentées, très animées ; les danses, peut-être plus qu'ailleurs, en sont le principal élément. On danse ici *lo ballet*, sorte de menuet d'un caractère très gracieux et fort pittoresque.

Err a deux églises qui ne sont séparées que par le

cimetière. Le clocher, qui porte le timbre des heures est est appuyé contre l'église de la Vierge ou de Notre-Dame ; c'est une jolie tour carrée, construite en 1766. La cloche, qui a été fondue à Vich en 1806, provient du couvent des Dominicains de Puigcerda.

Dans l'église Saint-Genis se trouve la plus ancienne inscription du moyen âge que nous possédions dans le département : elle date de 930 :

DOMINICE INCARNATIONIS ANNO
DCCCCXXX INDICIONE IIII VENI
ENS VIR REVERENTISSIMVS
DOMNVS RADVLFVS SANCTE VRGILI
TANENSIS ECCLESIE PRESVL IN VILLA
EZERRE PER INTERVENTVM HAC SE IN (DI)
GNO HICTORE PRESBITERO IBIQVE CONSECRAVIT
ECCLESIAS SANCTÆ MARLÆ SEMPER VIRGINIS ET OMNVIM
SANCTORVM SANCTI PETRI APOSTOLI ET OMNIVM APOSTO- [LORVM
VEL SANCTI MICHAELIS ARCHANGELI IPSO ANNO...
OBIIT RADVLFVS P. ODDONE II
KALENDAS MADII...

La dalle est brisée vers le fond et l'inscription se trouve tronquée.

L'évêque d'Urgell Radulfe, dont il est ici question, était fils de Wifred le Velu. Il mourut entre le 4 mai 943 et le 6 septembre 945. Il y aurait donc une erreur de date sur notre dalle.

La Vierge d'Err fut trouvée — on ne sait à quelle époque — sur le bord de la rivière. Les habitants construisirent aussitôt une chapelle à l'endroit où s'était opérée la découverte, le long du *Camp fondal*. Mais cette chapelle se trouva bientôt trop petite, et on se décida à en élever une plus grande. Malheureusement le terrain fut mal choisi, puisque, à mesure que les maçons travaillaient, leur travail était défait. Les habitants d'Err crurent comprendre que l'endroit ne convenait pas à la Vierge et la prièrent de vouloir bien indiquer un lieu elle-même. Le 25 mars - on a oublié l'année — il neigea abondamment ; un seul endroit resta sans neige. Il n'y avait pas à

Inscription a Err

hésiter : c'est là que la Vierge voulait avoir sa demeure, et les maçons reprirent la truelle et le marteau. Ils construisirent la chapelle, c'est-à-dire la partie de l'église actuelle qui porte le nom de *Camaril*. La grille qu'on voit aujourd'hui fut construite en 1591 : on en acheta le fer à la forge de La Cassanya, qui appartenait alors à Jean Vigo, établi à Err depuis quelques années seulement. Lorsque la statue fut installée sur son autel, on ferma la porte, comme de juste. Le lendemain matin on la trouva ouverte. L'un des *obrers* ou marguilliers voulut s'obstiner à fermer la porte la nuit : ce fut en vain. Il fut même sévèrement puni de son opiniâtreté : il perdit la vue et ne la recouvra qu'après avoir promis à la Vierge de lui offrir onze mesures de blé tous les ans, à perpétuité. Aujourd'hui, et depuis longtemps, on ferme la porte, et ni *obrers* ni *campaners* n'ont eu à en pâtir.

L'église de la Vierge fut agrandie au XVIIIe siècle par les soins du curé Jacques Girvès qui fit construire la nef actuelle, la sacristie et les chapelles du Christ et de Saint-Jean-Baptiste. Un autre prêtre, Etienne Barta, fit élever le clocher. Commencé en 1766, il fut terminé vers 1775.

Les biens de la chapelle furent vendus comme biens nationaux ; ses papiers, ainsi que ceux de la commune d'Err, furent brûlés en 1810, lors de l'invasion espagnole de Campoverdos.

Bonaventure Cotxet, qui fut longtemps curé d'Err, publia en 1853, en catalan, une brochure où il relate un fait que nous n'avons pu contrôler. Selon lui, au mois de juillet 1793, le général Fabra fit brûler sur la place publique tous les objets de l'église. Fabra était originaire de Thonon et était par conséquent Piémontais. Il mourut dans son village le 16 février 1836, à l'âge de 72 ans. Marsal Ramonatxo, qui avait juré la Constitution civile du clergé, était alors curé d'Err ; il cacha la statue de la Vierge qui fut ensuite portée chez le maire, où elle resta jusqu'en 1803.

Dans les temps de sécheresse les peuples de la *Baga* implorent la Vierge d'Err. Ils sont venus plusieurs fois en grande procession, en 1775, 1808, 1825 et 1847.

ENVIRONS D'ERR

1° **La Font de Vallosca**. — C'est un petit filet d'eau ferrugineuse qui coule des parois escarpées d'une « sombre » fissure *(Vallis Luscosa)* où cascade un petit torrent, affluent de la rive gauche de la rivière d'Err. L'eau est d'une parfaite limpidité, sans odeur. Au passage elle dépose un sédiment jaunâtre sur la roche schisteuse. Dans son voisinage se remarquent des efflorescences salines d'un blanc verdâtre sale, contenant du sulfate d'alumine et du sulfate de fer. La gorge de *Vallosca* est située à un quart de lieue du village. *La Font* jouit d'un grand crédit dans la contrée.

2° **La Forêt d'Err.** — On monte à la forêt par le chemin de la *Boscharona* (*Boscha rodona*, « forêt ronde ») ou par le chemin de Cotzé. Certaines parties sont très peuplées de pins, comme *Vall Pouada* ; les endroits appelés *Font Cerdana* et *Puig d'Estaca* offrent des sites d'un charme inoubliable. Le dernier donne une vue absolument ravissante sur la Cerdagne tout entière. Le chemin qui traverse la forêt va rejoindre la rivière tout près de la baraque de *Las Planas*.

3° **Excursion à « Aygua Neix. »** — La rivière d'Err est essentiellement fille du Puig Mal. Elle jaillit bruyamment du cœur même des schistes durcis qui constituent la base de la grosse montagne. C'est un quartier caillouteux, froid et presque sans végétation. La rivière descend avec une pente effrayante, fait un grand coude et enfile la vallée, à la hauteur de la baraque de *Prats de Tosa*, assise sur une terrasse où pousse la réglisse sauvage. La forêt de pins, tapissée de gazon, de gentianes, de belladones et d'aconits couvre tout le penchant de la rive gauche, jusqu'à la *Serra de l'Artiga* et au *Puig d'Estaca*. Pays d'isards, de lièvres, pays de gras pâturages où les vaches gonflent leurs mamelles d'un lait excellent. Les crues de cette rivière sont terribles ; quelquefois elle emporte des pans

de prairies, qu'elle convertit en une boue noirâtre comme l'eau du Cocyte : ses colères font pitié. — Nous remontons la rivière par le chemin de Cotzé, où il y a une « jasse », en pleine forêt. Le chemin descend ensuite dans la rivière pour gagner la baraque de *las Planas*, assise sur la rive droite de la rivière, haut placée, à l'abri de ses crues fantasques. D'ici à la baraque de *Prats de Tosa*, le chemin est mauvais ; il faut repasser sur la rive gauche. La partie la plus difficile reste à faire. Un sentier très étroit, coupé par des ravins dangereux court le long de la rive gauche. Tout ce pays reculé est livré aux troupeaux pendant l'été ; eux absents, la montagne est privée de vie, c'est le désert, car il n'y a pas un arbre.

4° **Excursion au Puig Mal.** — Il faut quitter le village vers minuit ou une heure du matin, traverser la rivière d'Err sur le *Pont del Vigo* et prendre la rude montée de *la Boscarona*. Avant d'entrer dans la forêt, on respire un peu, sans s'asseoir ; puis on reprend le chemin qui monte toujours. La fraîcheur qui tombe de la voûte de la forêt entre dans les os ; quelques oiseaux se réveillent et piaulent ; les arbres, humides de rosée, frémissent sous les premiers rayons du soleil, dont le disque se découpe sur la crête de la montagne, à notre gauche. Nous montons toujours : plus d'arbres : c'est la *Serra de l'Artiga*, dont nous atteignons la crête. A notre droite s'ouvre la sombre et profonde vallée où dort Vallcebollère.

Bientôt le sentier arrive au *Pas dels Lladres* ; il faut le quitter et obliquer à gauche tout en se dirigeant vers la crête de *Prats de Tosa*, qui relie la *Tosa* au *Puig Mal*. Maintenant, il s'agit de grimper sur les épaules du géant ; son nom seul indique que l'entreprise n'est pas très commode. Il faut laisser le flanc Nord à gauche, avec le *Clot de la Pastera*, ordinairement rempli de neige glacée, et on se tient sur le flanc Sud, d'où lon domine la *Coma* de *Sept-Fons*, couverte de beaux pâturages et très habitée par les isards. L'ascension devient bientôt très penible ; rien que des éboulis schisteux, et cela dure ainsi pendant une heure et demie. Le *Puig* est un gros mamelon désolé, nu, semé d'éclats de schiste polis par les neiges. On ne

saurait imaginer rien de plus laid que cette montagne ; mais quel grandiose spectacle se déroule autour de vous! Le soleil se lève, splendide, et balaie les vapeurs étendues sur l'horizon lointain et sur l'assemblée des monts qui s'inclinent vers la Méditerranée. Le paysage, surtout vers le Montserrat et Barcelone prend une vastitude qui remue les entrailles.

On peut aller coucher à Nuria distant de quatre lieues. Il faut descendre dans la *Coma del Ambut* (Combe de l'Entonnoir, à cause d'un énorme trou où l'eau du torrent disparaît). C'est encore ici une des vallées les plus silencieuses et les plus sauvages de nos Pyrénées catalanes. Si l'on décide de rentrer à Saillagouse, il faut descendre dans la vallée d'Err, par le *Clot de la Pastera* et *Ayyua Neix*.

SAILLAGOUSE

47 kil. de Prades, 91 kil. de Perpignan.

Saillagouse (*Sallagosa*, en catalan) est chef-lieu d'un canton qui comprend la vallée de Carol et toute la Cerdagne française, à l'exception de trois communes : Bolquère, Planès et Saint-Pierre-dels-Forcats, qui font partie du canton de Mont-Louis.

Il est bâti au pied d'une côte dite *Lo Rigat*, qui sert d'intermédiaire entre le plateau de la Perche et la plaine du Sègre. Avec ses annexes de *Ro*, *Rohet* et *Vedrinyans*, Saillagouse compte environ 600 habitants. (1

Ce village fut le chef-lieu de la Viguerie de Cerdagne, siège du viguier et de son tribunal. Au XVIIIe siècle ,des mains barbares ont dégradé la vieille église romane pour construire le clocher (1757) et ouvrir la porte actuelle (1774). Le mur Sud a seul conservé des sculptures qui remontent peut-être au Xe siècle. — Un arrêté du ministre de l'agriculture du 13 février 1843 établit un marché hebdomadaire à Saillagouse,

(1) L'orthographe des actes du moyen âge donne *Salagosa*, *Sellagosa* et *Sallagosa*. En 1395, on trouve le *Prat Salagos*, le *Rigat de Salagosa*. Il semble que *Salagos* est un adjectif dont *Salagosa* est le feminin. Le village est cité en 913 avec la *villa Roseto* (Rohet).



Vue générale de Saillagouse.

mais il est et a toujours été passablement insignifiant, surtout si on le compare à celui qui se tient le dimanche à Puigcerda.

Oliva (Alexandre-Joseph) est né à Saillagouse le 4 septembre 1823 ; il est mort à Paris le 23 février 1890. Fils d'un habile fabricant de faïence, il était soldat au 2e hussards à Béziers quand il commença à attirer l'attention de quelques personnes intelligentes, qui intervinrent pour le faire remplacer et l'envoyer à Paris, où il se mit à l'œuvre. Doué d'un véritable tempérament d'artiste, il ne tarda pas à dégager sa vigoureuse originalité.

Oliva est un des rares sculpteurs de notre époque qui aient fait école. C'est en 1852 et 1853, années où il exposa son *Rembrandt* et sa *Religieuse*, que son influence commença à se faire sentir ; depuis lors elle n'a fait que s'étendre, et l'on s'est empressé d'imiter celui qui ne relevait de personne ; car il est vrai de dire, avec Edmond About, qu'Oliva « est un artiste original » ; il n'aurait pas signé ses œuvres qu'on les reconnaîtrait du premier coup d'œil entre toutes ; dans la foule des bustes exposés aux divers « Salons » on démêlait aussitôt les siens, et les expositions de sculpture étaient devenues, grâce à lui, comme une assemblée avec des visages frappants.

Parmi ses bustes, il faut citer celui de l'évêque *Gerbet*, placé au Musée de Perpignan, marbre plein d'expression et de vie, qui suffirait à faire la réputation d'un artiste. On lui doit la statue de *François Arago*, qui décore la place publique d'Estagel et celle qui décore le boulevard Arago, à Paris. Grand artiste, homme de cœur, tel fut Alexandre Oliva, qui nous avait honoré de son amitié.

ESTAVAR

5 kil. de Saillagouse, 52 kil de Prades, 95 kil. de Perpignan.

Estavar est assis sur la rive droite de la rivière d'*Angoust*, qui n'est autre que la rivière d'Eyne grossie de quelques torrents descendus de Bolquère et du col de la Perche. Agréable village, peu fortuné, mais où se rencontrent quelques jardins abondants en fruits délicieux.

L'église, dont nous donnons la silhouette prise du côté de l'abside, est un petit monument roman qui ne manque pas d'intérêt.

Une route bien agréable, souvent ombragée, conduit de Saillagouse à Estavar. Avant d'arriver au chef-lieu, on voit, sur la rive gauche du Sègre, un grand massif de verdure et, un peu plus haut, les maisons qui forment le hameau de Ro.



Eglise d'Estavar

LLO

3 kil. de Saillagouse, 50 kil. de Prades, 91 kil. de Perpignan.

Nous remontons le cours du Sègre. A droite nous voyons le hameau de Vedrinyans sur un mamelon d'argile rouge ; en face, sur la rive droite de la rivière, se dressent le hameau de Rohet et le village de Llo, adossé à un monticule surmonté d'une tour ruinée, *la Torre del Vacaro*. La plus grande partie du territoire de Llo se compose de prairies produisant d'excellents pâturages.



Portail de l'Eglise de Llo.

C'est là que, naguère encore, quelques propriétaires élevaient de vrais troupeaux de *chevaux cerdans*, qui se faisaient remarquer par leur force, leur finesse et

leur bonté ; cette éducation a été abandonnée, et le mulet a pris la place du coursier.

Le Château de Llo existait en 1095, puisque, cette même année, le Comte de Cerdagne Guillaume Raymond le laissait par testament à son fils Guillaume Jorda. Il est appelé *Castrum de Alloni* ou de *Allo*. Au XIVe siècle il appartint à la famille de Pinos ; en 1393, il fut vendu à Raymond de Périllos.

Il semble bien que la rivière a rompu ici ses digues naturelles : la vallée était fermée au pied même du rocher que couronnent les ruines de Saint-Félix.

Vu d'en bas, de Saillagouse ou du *Pla de Ro*, Llo offre un aspect très pittoresque, avec ses deux vieilles tours qui dominent les maisons échelonnées par étages sur une côte abrupte. En temps de pluie, les rues sont des torrents qui roulent des éclats de schiste ou de quartz détachés de la montagne. C'était un village très pauvre, fournisseur de mendiants ; aujourd'hui, plus ; ce miracle est l'œuvre d'un canal d'arrosage dévié du Sègre, qui a fait pousser des cultures là où il n'y avait que stérilité.

L'église, située au bas du village, isolée sur un petit plateau, doit remonter au XIIe siècle ; la seule, l'unique ornementation est réservée au portail, mais celle-ci est encore simple, quoique élégante.

La Vallée de Llo. — La vallée de Llo est très accidentée, fertile, riche en plantes et en insectes précieux ; avec la vallée d'Eyne, elle forme la station botanique la plus importante des Pyrénées-Orientales. Elle ne peut pas être explorée en côtoyant la rivière. Dans divers parages, les roches sont si rapprochées qu'il est impossible de passer : c'est surtout vers l'entrée que ces obstacles se rencontrent.

En sortant de Llo, on doit aller traverser le Sègre au moulin du Mas Girvès, tout près des sources thermales. On rejoint le sentier qui grimpe sur la montagne de Salangoy, qu'on gravit. A mi-côte et à gauche, on trouve un chemin conduisant à une autre butte surmontée d'un rocher, qu'on appelle *Roc del Cabrer* (Rocher du Chevrier). On laisse ce chemin et on continue de gravir les escarpements de la montagne ; en une heure et

demie, on arrive au point culminant appelé *Coll de la Créu.* De cet endroit on voit toute la plaine de la Cerdagne, ainsi que les montagnes de la région de Carlit. On prend le chemin à gauche, sur le versant méridional, à travers les bois de sapins qui fournissent quantité de plantes alpines intéressantes. Les arbres y sont clairsemés et laissent voir, dans leurs intervalles, de belles pelouses. On s'achemine vers la *Pleta* ou *Jassa den Palandrau.* Les pentes de la vallée portent des prairies naturelles que plusieurs ravins arrosent ; les plantes y sont nombreuses et les insectes précieux y abondent.

On monte une côte très douce, qui est au Nord, et on dirige ses pas vers la fontaine de *Pla Carbassers.* Ici, la vallée est très étendue, ouverte, boisée sur les penchants des collines ; les prairies fournissent une nourriture saine et abondante aux bestiaux de Llo qui y sont envoyés durant la belle saison. La contrée présente un air de vie qu'on ne voit pas généralement sur des montagnes aussi élevées.

Arrivé à ce point, on a déjà fait trois heures de marche. On peut prendre alors un peu de repos et déjeuner à la fontaine ; l'eau en est fraiche et limpide. Après avoir exploré cette partie de la vallée, on monte la colline de droite et on va vers la *Font de Sègre*, qui donne naissance à la rivière du même nom.

Revenu à Llo, le touriste ira le lendemain faire une visite à L'*Abellanosa* (Bois de Noisetiers) et à la Fontaine de *la Cayella.* On monte par le Sallangoy et on se dirige vers le *Roc del Cabrer,* dont nous avons parlé. A partir de la *Font del Cabrer* on va, par une pente légère, vers le bois de sapins dont les pieds baignent dans le Sègre. Après avoir traversé la rivière on montera à droite, vers le midi, pour aller à la fontaine merveilleuse de *la Cayella*, située au milieu d'une prairie, à mi-pente du penchant de la montagne de Llo. Les écoulements périodiques de cette fontaine font dire, dans la contrée, qu'on y observe tous les jours le flux et le reflux de la mer. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle est intermittente et que les intervalles des périodes ne sont pas réglés. Lorsque le phénomène a

lieu, l'écoulement de l'eau est précédé d'un bruit souterrain assez prononcé.

On revient à Llo par la partie qu'on appelle *La Solana*. Avant d'arriver à *La Solana*, et au bord de la rivière, on remarque un roc isolé d'une très grande élévation, d'une ascension difficile et qu'on appelle *Roc del Vidre* (Rocher du Verre). Ce roc, taillé à pic, est très luisant ; lorsque le soleil y darde dessus on ne peut le fixer : c'est une agglomération d'ardoise micacée fort curieuse.



VII

EXCURSION A NURIA

(Espagne)

C'est le 8 septembre, jour de la *Mare de Déu.* Nous partons de Saillagouse à minuit. A l'extrémité du village d'Err nous prenons un sentier qui traverse des champs. A droite s'ouvre la vallée, d'où monte le bruit incessant de l'eau. Le sentier est mal tracé, zigzagant et pénible. Il est nuit, et c'est à peine si nous distinguons les masses noirâtres de pins de la forêt d'Err. A 3 heures nous atteignons le *Pla de Ségaléra*, et, comme il fait froid, nous allumons des *balats*, espèce de genêt noueux, aplati et trapu. Ce feu énorme monte, s'étend, éclaire jusqu'aux sommets environnants et nous permet d'apercevoir une bande nombreuse de pélerins partis avant nous. Au moment où nous franchissons le col qui nous conduit dans la vallée de Llo, le jour se fait. Le chemin est tracé à travers les pins et le gazon où nos pieds font craquer le givre. Le Pic de Sègre, à notre droite, se rose et, en face, le *Collet de Finestrellas* s'ouvre sur l'horizon déjà lumineux, sous forme de pont renversé. A notre gauche un vide immense : c'est la profonde vallée de Llo. Nous suivons une courbe de niveau qui nous conduit à la *Font de Sègre.* C'est la source, *l'origen* du Sègre. Le jour est arrivé, pour ainsi dire, tout d'un coup. Le soleil dore les pics qui nous environnent, mais nous sommes encore privés de ses rayons ; ce que nous regrettons, car il fait très frais. Nous quittons à 4 heures et demie la *freda y regalada font de Segre*, et nous montons à l'Est, vers le *Collet de Finestrellas.* Vues d'ici, les montagnes du massif de Carlit ont la couleur du coquelicot ; la Cerdagne française tout entière s'étale en bas comme un vaste jardin coupé par une ligne noire d'arbres sous lesquels coule le Sègre.

Nous traversons le « petit col de Finestreilles » et nous descendons vers Nuria, dont nous apercevons les blanches maisons. La descente — un dévalement presque à pic, — dure une heure environ. C'est un des morceaux de chemin les plus fatigants qui se puissent rencontrer dans ce pays, pourtant si affreusement montagneux. A 6 heures du matin nous entrons dans l'ermitage. Un historien catalan de Nuria dit que « *per qualsevol part que s'hi vagi, se ha de passar molta soledat y asperesa de camins : y sont tals*, ajoute-t-il, *que sino s'hi anas per visitar aquella tan miraculosa imatge de la Mare de Déu, seria desesperacio lo empender aquells camins.* » Il a bien raison ; la foi seule faisait, de son temps, entreprendre de semblables voyages ; mais aujourd'hui les alpinistes ne reculent devant aucune difficulté et, à défaut de la foi, ils ont le goût de la marche, qui les pousse dans les lieux les plus élevés ou les plus reculés.

Dans la cour de l'ermitage nous trouvons des pèlerins venus de Llivia, de Mont-Louis, d'Eyne, de Fontpédrouse, d'Olette, et autres lieux du Conflent et de la Cerdagne. On a construit depuis quelques années une fontaine au milieu de cette cour ; les arrivants en usent largement pour faire descendre la *xicolate* qu'ils viennent d'acheter chez *lo Pere*, cet éternel boutiquier qui dirige les magasins généraux et l'épicerie centrale de Nuria. C'est lui qui a fait peindre dans sa boutique (*despacho*) ces singuliers avertissements :

Arros, cansalada y pa,
Lo Pere t'en vendra,

« Du riz, du lard et du pain, Pierre t'en vendra » ;

Beu, paga y calla,
« Bois, paie et tais-toi. »

Nous allons faire nos provisions, à notre tour, mais de pain et de viande seulement, l'*arros* et la *cansalada* ne faisant pas notre affaire.

Il faut se loger. Nous arrêtons l'un des employés, qui nous conduit à une chambre assez convenable ; il nous quitte aussitôt, promettant de revenir avec tout ce qu'il

faut pour faire un bon lit. Les pèlerins qui ont quitté cette chambre la veille l'ont laissée dans un état de malpropreté que la plume la plus hasardée se refuserait à décrire. On entend dire communément que « Nuria est sale ». C'est vrai ; mais il faut avouer que la plupart des visiteurs sont loin d'être propres.

Voici des cruches, des pots à eau ; courons vite à la fontaine et assainissons notre logis. L'employé arrive avec du linge blanc sentant bon, de chaudes couvertures : en deux coups de main nous faisons notre lit, nous donnons un tour de clé à la porte, et nous partons en excursion dans cet immense caravansérail qu'est Nuria.

Nous suivons tout d'abord un long corridor qui nous mène à la *cuyna rodona* (cuisine ronde). Jamais les conteurs les plus fantastiques, jamais les peintres les plus romantiques n'ont peint ou décrit rien de plus singulier, de plus drôle, de plus comique, de plus étourdissant, de plus démoniaque, enfin, que cette cuisine où grouille tout un monde d'Espagnols plus ou moins « catholiques », chantant, parlant, gesticulant, mangeant autour d'un grand feu dont les flammes enveloppent une immense marmite. C'est primitif et curieux au possible. Nous passons de là dans les *menjadors* des prêtres et des *pabordes*, vastes réfectoires où les profanes doivent se contenter de regarder faire. Nous descendons un large escalier qui nous mène dans les écuries. En ce moment le *Corneto* donne le signal du repas des animaux. Si vous avez amené une monture, il faut bien se garder de lui donner l'avoine sans la permission de ce grave fonctionnaire : « *Ningu s'atraveixi a donar gra à la burra sens avis del corneto* »; et, surtout, ne vous en allez pas sans payer, car « *si sense comptar marxéu doblement pagaréu* ». Tout cela est écrit en belles et grosses lettres à l'entrée de l'écurie.

Il y a deux *despachos* ou boutiques : celle des comestibles, tenue par *Lo Pere*, située dans le corps de bâtiment appelé *Casa de Belen* ; celle des objets religieux, tenue par un prêtre ou un des nombreux futurs prêtres qui fourmillent à Nuria, située au rez-de-chaussée de *Casa de Loreto*. Vous trouverez là des médailles, des bagues, des scapulaires, des porte-plumes, des étuis,

des chapelets, des cierges et une infinité d'autres objets de bimbeloterie sacrée dont la vente doit donner un joli bénéfice à la fabrique. Les *goigs de Nostra Senyora de Nuria* s'y vendent tous les jours par centaines ; on y vend aussi un tout petit livre qui contient l'*Histoire de Notre-Dame de Nuria*, livre écrit en français, plein d'intérêt et de choses miraculeuses. (1)

Les visiteurs qui ne veulent pas cuisiner peuvent aller à la *fonda* ou *hostal de Loreto* ; l'on y mange assez bien, à la mode espagnole bien entendu. Toutefois, nous avertissons les estomacs un peu pressés qu'ils n'auront pas une miette de pain avant le chapelet et le sermon. Il est vrai que ce sermon est très souvent un véritable régal : on prêche ici en catalan, mais en un catalan nombreux, sonore, harmonieux, qui rappelle la langue catalane de la belle époque.

Allons maintenant faire une visite à *Sant-Gil* (Saint-Gilles), en sa chapelle située en face. Saint-Gilles vint dans « la plaine des sept vallées de Nuria » à une époque indéterminée, établit sa demeure dans une grotte et fit pénitence pour ses péchés. Il se fabriqua tant bien que mal une *olla* ou marmite dans laquelle il faisait bouillir les chardons et les chicorées, qui constituaient toute sa nourriture. Il sculpta dans un morceau de bois une image qui devait lui rappeler constamment la présence de la mère du Sauveur des hommes. Un jour, probablement pendant une de ces nombreuses incursions que les Arabes poussèrent dans nos Pyrénées, Gil prit la fuite, après avoir soigneusement caché dans la terre la marmite et la Vierge de bois.

Quelques siècles plus tard, arrivait ici un autre anachorète appelé Amadeu qui eut l'idée de construire une chapelle en l'honneur de la Vierge Marie. Alors, comme aujourd'hui et plus qu'aujourd'hui, l'argent était rare parmi les petites gens, et il fallut recourir à la grosse bourse de trois *pagesos* du village de Queralps pour bâtir le petit monument. Nous devons noter, en passant,

(1) C'est l'abrégé d'un ouvrage écrit en catalan au XVIII[e] siècle par Francisco Marès et dont il existe plusieurs éditions : *Historia y miracles de la Sagrada imatge de Nostra Senyora de Nuria.*

que le pays était alors affreux à voir, et même, si nous en croyons un vieux manuscrit, il était habité par des animaux sauvages appelés *simiots*, probablement des démons à queue longue et à ongles crochus. L'Esprit des ténèbres régnait ici en souverain depuis le départ de Gil; après l'arrivée d'Amadéu les apparitions de *simiots* devinrent moins fréquentes et, enfin, cessèrent complètement.

L'origine de la plupart de nos ermitages remonte probablement à la découverte d'images ou de statuettes dites « miraculeuses » qui avaient été enfouies pendant les invasions des Barbares ou les incursions des Arabes du IVe au XIIe siècle. Les objets sacrés cachés par Gil furent retrouvés par des bergers sur l'indication d'un taureau qui grattait toujours au même endroit, c'est-à-dire sur la grotte où était cachée la statue de la Vierge. Nous avons vu la même légende au Coral et à Font-Romeu.

On possède à Nuria une cloche qui, dit-on, est fort ancienne : les prêtres ont soin de l'agiter pour calmer les orages. Nous avons été surpris un jour, à Nuria, par un de ces orages; que la cloche ait apaisé l'ouragan, nous ne voulons pas y contredire, mais elle y mit son temps, car la tempête dura pendant plusieurs heures avec une telle fureur que nous nous crûmes tous perdus; les prêtres eux-mêmes ne pouvaient dissimuler leur frayeur. Le matin le temps avait été très beau; mais, dès onze heures, les nuages de la vallée de Ribes avaient envahi le Puig-Mal; de là ils étaient venus donner la main à une brume noire, sournoisement émergée des gorges de Carença et des flancs de la Fosse du Géant. Le tonnerre grondait au loin. Un vent glacé remontait le Freser et venait nous fendre la figure. Bientôt le gros lambeau de ciel qui couvre le bassin de Nuria fut inondé de brumes. La pluie tombait à torrents, versée par les nuages déchirés par la foudre : jamais nous n'avions vu pareil incendie dans le ciel. Les barres de feu paraissaient avoir plusieurs kilomètres de long; les torrents qui dévalent du Puig-Mal, de Finestreilles, du col d'Eyne, de *Nou-Fonts*, menaçaient de nous inonder. Nous entendions quelquefois le bruit rauque et affreux des quartiers de granit ou de quartz qui sautaient en éclats dans le torrent. Le tonnerre, effroyable dans cette conque de Nuria,

cessa enfin de gronder, mais la violence et l'intensité de la pluie allaient en augmentant dans la nuit. La cloche de Saint-Gil s'entendait à peine, malgré les efforts désespérés du *campaner*. La pluie diminua, la brume se fondit en plusieurs endroits et un vent affreux emporta les flocons blancs et innombrables qui allèrent se remiser derrière les pics d'où était sortie la tempête. Le beau temps était revenu.

La cloche passe pour faire cesser la stérilité chez les femmes qui la sonnent avec ferveur et piété : quelques-unes attribuent ce singulier pouvoir à la fameuse *olla* où elles introduisent leur tète avec la plus parfaite dévotion. Mais les vieux *goigs* disent formellement que l'image seule de la Vierge a ce pouvoir :

En una freda montanya,
En lo bisbat de Urgell,
Esta sempre aparellada
Pera dar nos remey
Y dar fills a las casadas
Que no poden infantar.

Il existe quelques naissances remarquables obtenues, dit-on, par l'intercession de la Vierge de Nuria : on cite six enfants de Don Diego de Rocaberti et de dona Anna de Rocaberti y Canera. Deux de ces enfants, Cécile et Joseph, naquirent à Perpignan, la première le 17 août 1644, le second le 15 juillet 1647. Les anciens Rocaberti avaient joué un grand rôle dans l'histoire du Roussillon et de la Catalogne.

La statue de la Vierge, qui fait courir ici tant de monde, est en bois, bois mystérieux, disent les prêtres, puisqu'on n'a pas encore pu en déterminer l'essence. La couleur du visage est d'un brun très foncé, comme celles de Montserrat, d'Err et de Font-Roméu : *Nigra sum sed formosa*. La statue est placée au milieu de l'autel, dans une niche éclairée par le *camarill*.

On croit communément que la chapelle construite par Amadéu dura jusqu'en 1642, année où fut terminée l'église que nous voyons aujourd'hui. En 1658 l'autel principal fut entièrement achevé. Il est orné de figures en relief représentant les mystères du Rosaire. Le *cama-*

rill fut construit en 1728 avec les dons de la magnificence de don Guillem Rocafull y Rocaberti, comte de Péralada, descendant des personnages dont nous avons parlé plus haut. Les chapelles de la nef et le *camarill* sont très riches, mais le trésor de la Vierge l'est bien davantage; aussi, les voleurs, qui ne manquent pas de dévotion en général, ont-ils fait quelques pèlerinages à Nuria dans le but d'en rapporter autre chose que des bénédictions célestes !

Passez huit jours dans ce désert — en été, s'entend, — et vous pourrez vous faire une idée des mœurs et coutumes du catalan. Toutes les classes de la société y sont représentées par des spécimens absolument authentiques, depuis le *cavaller* de grande famille jusqu'au dernier des *pillos* de grand chemin, depuis le plus fringant des archevêques jusqu'au plus râpé des curés, depuis la *senyora* de haute futaie jusqu'à la *menestrala* du dernier degré de l'échelle sociale. Ici, de même qu'en Andorre, on ne connaît ni voiture ni charrette. Les gens délicats viennent en *arganells*, sorte de paniers qu'on suspend aux flancs des mulets. Ces animaux, ordinairement très beaux de taille et d'aspect, appartiennent à des *trajiners*, qui les ornent de sonnettes, de filets rouges avec grelots, de pompons et de plumets jaunes du plus bel effet. Un mulet de *trajiner* harnaché au complet est une vraie curiosité.

Le dimanche, les bergers des environs laissent leur troupeau sur la montagne pour venir écouter la messe à la chapelle. Ils portent une peau de mouton taillée en forme de gilet, ce qui leur donne l'aspect d'une de leurs bètes : c'est la *simarra*.

Les pèlerins qui viennent d'Espagne remontent le Freser depuis Ribes jusqu'au *Salt de l'Aygua* ou *Salt del Sastre*; ceux qui viennent de la Cerdagne passent au collet de Finestreilles, au col de Llo ou au col d'Eyne; ceux qui viennent de la vallée de la Tet remontent la rivière de Prats de Balaguer et franchissent le col de Nou Fonts.

LA HAUTE VALLÉE DE L'AUDE

LE CAPCIR

La route nationale 118, dite d'*Albi à Mont-Louis et en Espagne*, vient s'amorcer à la route nationale 116, à 250 mètres environ des glacis de la forteresse, qu'elle contourne, laissant à gauche le chemin de Font-Romeu.

Après la Llagone, que nous connaissons déjà, la route fait un coude et oblique à gauche pour s'élever sur le plateau de la Quillane, à l'altitude de 1.767 mètres. Quelquefois on voit ici, fin septembre, des seigles absolument verts. Anciennement, la route passait au *Coll de Castello ;* elle a été redressée et portée plus bas, à travers la forêt. C'est, de part et d'autre, une futaie magnifique. Un moment après on découvre la majeure partie du Capcir. Là-bas, en face, se dresse un village haut perché, tout resplendissant de lumière, Les Angles ; à ses pieds s'étendent de larges tapis de pâturages où serpente un petit ruisseau, qui deviendra « la Rivière d'Aude » un peu plus loin.

A droite, apparaît en entier la conque allongée du Capcir, couverte de champs et entourée de hautes crêtes boisées. Au Nord-Ouest, le Puig Péric, semblable à un monstrueux éléphant, élève sa tête à 2.800 mètres d'altitude ; au Nord, les sommets du col des Ares et la sombre forêt du Carcanet ferment l'horizon. Le Capcir fut un lac ; il constitue maintenant l'un des bassins excentriques du département : on dirait une réduction de la Cerdagne. C'est un paysage qu'un peintre mettrait tout entier dans un tableau de dimensions ordi-

naires, mais ce paysage est d'une douceur pâlotte, de peu de caractère, incapable de suggérer de vives images, comme cela se produit en Cerdagne ; campagne monotone, sous un soleil trop fréquemment voilé. En dehors des mois de juin, juillet et août, l'atmosphère est ordinairement brumeuse, ce qui explique fort bien cet air de mélancolie qui caractérise la plupart des habitants : ce sont des plantes qui n'ont pas assez vu la lumière. Toutefois, on y trouve des hommes solides, robustes et carrés ; les femmes, plus malingres, ont pourtant l'allure assez hardie, la taille cambrée avec le jupon bien serré sur les hanches. Le pays est froid ; les habits d'été n'y sont guère de saison ; le coutil et la laine cèdent le pas à la bure, qui met le corps à l'abri des glaciales morsures du *Carcanet*, sorte de *tramontana* qui monte des pays de Sault et de Donnezan en passant par les gorges sauvages de l'Aude. L'habitant ne quitte donc jamais ses habits de gros drap parce que, même pendant les trois mois chauds, juin, juillet et août, les veillées sont assez froides pour faire désirer le coin du feu. A la lueur des debris les plus résineux du pin (*la tesa*), les familles attendent l'heure du repas du soir et du coucher. Durant sept ou huit mois de l'année, une partie de la population s'éloigne de cette froide région ; plusieurs viennent à Perpignan où ils gagnent leur vie en s'employant comme domestiques, commissionnaires, portefaix ou fendeurs de bois de chauffage.

Nous descendons sur la rive droite de l'Aude ; l'eau s'arrête, s'attarde, comme s'il lui en coûtait de quitter son pays natal. La forêt de la Matte (*La Mata*), d'abord en plaine, monte en pentes douces et s'étale presque tout entière devant nous ; c'est une des plus belles futaies du département. Anciennement, la route traversait la rivière sur le petit pont de Conangles (1) et allait s'enfoncer dans la forêt ; on l'a déviée il y a quelques années. Aujourd'hui, elle passe à l'orée du grand bois, à peu de distance de Matemale et de la rive gauche de l'Aude, d'où elle s'éloigne bientôt d'ailleurs à travers champs pour aller à Formiguères.

(1) Conangles, habité en 1380, dépendait de Matemale.

FORMIGUÈRES

14 kil. de Mont-Louis, 50 kil. de Prades, 92 kil. de Perpignan.

Formiguères, comme tout le reste du Capcir, fait partie du canton de Mont-Louis. Le bourg est bâti dans un pli de terrain, sur les deux rives d'une rivière appelée *La Lladure*. La route débouche sur la place publique entourée de maisons qui respirent l'aisance et la propreté. Là



FAÇADE DE L'ÉGLISE DE FORMIGUÈRES

se trouvent aussi les hôtels, les cafés, la mairie, le bureau des postes et télégraphes et l'église.

Cette église passe pour être la plus vieille du Capcir ; elle aurait été consacrée en 873. Il y eut certainement, dès cette époque, une église à Formiguères, mais ce n'est

point celle que nous voyons aujourd'hui. Peut-être une partie de l'abside remonte-t-elle au IXe siècle, mais c'est tout. La façade, en granit sale et rongé par le temps, paraît appartenir au style roman du XIIe siècle. L'archivolte de la porte d'entrée, que nous reproduisons, est composée de deux arceaux à plein cintre et en retraite ; le tympan est uni ; la plate-bande est d'une seule pierre et ornée d'une corniche. Au-dessus, on voit une ouverture cintrée, ornée d'un encadrement demi-circulaire de modillons enchâssés et se touchant par les angles.

Cette église a été peinturlurée dans ces dernières années, et on a fait disparaître de la voûte des fresques qui, dit-on, avaient un grand mérite et remontaient au IXe siècle ! La voûte ne saurait être de cette époque. On remarquera au-dessus du grand arc de l'abside un christ en bois qui semble dater du XVIe siècle, œuvre réaliste, naïve, mais très touchante ; on y sent une foi humble et ardente, exprimée avec sincérité.

Du " Château ", il ne reste plus qu'un lambeau fripé : il existait déjà à la fin du XIe siècle et formait forteresse avec l'église ; il était encore debout en 1599. Le second roi de Majorque, Sanche, l'habita ; on dit même qu'il y mourut le 2 août 1324 ; il est plus probable qu'il s'éteignit à Perpignan au mois de septembre de cette même année.

Depuis l'an 873 jusqu'au XIIe siècle, on trouve, pour le nom du village, les formes de *Formiguaria* et *Formicaria*, qui semblent bien correspondre au français " La Fourmilière ". Les forêts qui l'avoisinent sont semées d'habitations de fourmis, et il est très probable qu'il en tire son nom. Les *lloch, castell y fortalesa de Formiguera* formaient au XVe siècle une " baronie " dont dépendait la forêt de La Matte. Cette baronie fut vendue en 1699 à Benoit de Calvo de Bessèdes ; elle avait été érigée en comté en 1632.

Le Capcir forma une sous-viguerie dont les titulaires furent pendant longtemps des membres de la famille Soubielle ; l'un de leurs descendants, qui est encore en vie, est surnommé *lo sub-veguer*.

Toute l'industrie du bourg consiste dans le travail des bois et de la laine : il y a, en effet, ici quelques scieries et

une filature. A Formiguères, comme dans tout le reste du Capcir, la seule préoccupation des habitants est d'assurer leur propre nourriture et celle des troupeaux ; c'est une lutte continue avec la terre.

Une partie du bourg s'appelle *Las Casas d'Amont*, agglomération de quinze ou vingt ménages formant comme un hameau à part. On lui donne souvent le nom d'*Andorra*, peut-être pour indiquer que les habitants sont plus réservés ou plus dissimulés que les autres Capcinois. En tout cas, *fer l'Andorra* « faire l'Andorran » est un dicton très répandu dans les pays Catalans et qui correspond à « faire l'hypocrite ». Les habitants des *Casas d'Amont* n'ont pas d'ailleurs à se formaliser d'une appellation qui voudrait être injurieuse : en Capcir, en France et en bien d'autres endroits, il est pas mal de gens qui savent « faire l'Andorran », et nous sommes tous plus ou moins d'Andorre.

EXCURSIONS AUTOUR DE FORMIGUÈRES

On peut prendre Formiguères pour centre d'excursions, visiter ainsi tout le Capcir, en quatre ou cinq jours, et rentrer tous les soirs à l'hôtel.

Les courses les plus longues sont celles des étangs de Camporells et du Puig Péric et celle de l'étang d'Aude, qui demandent chacune une journée entière.

1° La Forêt de La Matte. Les Angles. — Allons d'abord visiter le village des Angles. Le chemin monte sur un plateau cultivé où s'étalent les champs de pommes de terre et de seigle. Des murs en pierre sèche les divisent et en font des carrés qui donnent au terrain l'air d'un grand damier. On ne voit pas un arbre fruitier ; mais voici la forêt. Le chemin s'y enfonce et court en ligne droite. On respire bientôt les bonnes et fraîches haleines qui se dégagent de ces arbres, hauts, puissants, vigoureux, symboles de la vie. A leur pied naissent et croissent des plantes qui forment un tapis polychrome du plus bel effet : la renoncule à feuilles étroites, le genêt

cinéréen, l'ellébore verdoyante, l'aconit napel, dont les feuilles découpées en lobes étroits sont luisantes et sombres : en catalan, on l'appelle *mata-llops* (tue-loups) parce qu'il contient une substance très vénéneuse. Les Anciens, qui connaissaient ses funestes effets, le regardaient comme né de la bave de Cerbère enchaîné par Hercule.

La forêt de La Matte a été dévastée à plusieurs reprises. Vers 1721, on dresse des procès-verbaux à des habitants des Angles, « qui, non contents de couper dans la forêt les bois nécessaires à leurs usages, en ont déraciné les arbres et ont défriché une partie de cette forêt qu'ils ont réduite en terres labourables. » Cependant les dégâts continuent et les procès-verbaux pleuvent dru et serré. On arrête même les délinquants, mais ils s'évadent des prisons de Formiguères. L'Administration en est réduite à faire protéger la forêt par des grenadiers du régiment de Ponthieu envoyés de Mont-Louis. En deux ans les Capcinois coupèrent de six à sept cents arbres et firent 1800 charges de planches dans la forêt de La Matte. Il faut ici bien noter les dates. Ces faits se passaient vers 1730 ; c'est après ces déprédations que survint la pluie de procès-verbaux dont nous parlons ci-dessus ; la sévérité de l'Administration fut terrible, si bien que, en 1759, en plein hiver, les habitants des Angles n'avaient pas même du bois pour faire chauffer les fours ; quelques-uns moururent d'une indigestion de pain cru. Au mois d'avril, il fallut sortir des maisons par les fenêtres tant il y avait de neige ; la glace pénétrait si profodément dans la terre que le curé fut obligé de différer une sépulture quatre jours « parce qu'on ne pouvait pas faire la fosse ». Et les vivants n'avaient pas de bois pour se chauffer !... C'est peut-être de cette époque que date cette haine vigoureuse que nourrissent les habitants du Capcir pour le garde-forestier (*guarda-bosch*).

Le chemin sort de la forêt et débouche sur un terrain dénudé d'arbres, mais couvert de pâturages ; c'est très probablement ici la partie qui fut déboisée par les habitants des Angles. Nous apercevons le village, planté sur une hauteur. Il y avait anciennement un *castrum* sur ce *puig*, qui est appelé *Podium Angulorum* dans les

actes du XIIIe siècle rédigés en latin. A cette même époque le mot *Anglars* sert à désigner le village dans la langue vulgaire. Ce n'est pas un lieu de plaisance ; mais les gens y sont serviables, affables ; il y a une auberge et deux cafés très bien tenus.

Le village des Angles compte 500 habitants environ. Il a pour patron Saint-Michel (29 septembre) que les habitants fètent avec une dévotion toute particulière. Ce jour-là, les danses qui se tiennent sur la Place sont souvent interrompues par les premières neiges de l'année; il nous a été donné de contempler deux fois ces danses sibériennes. Le Capcir ne récolte pas de vin, mais presque tout le monde en boit; dans la plaine, les jours de fète locale, l'on chopine beaucoup, parce qu' « il fait chaud » ; en Capcir, parce qu' « il fait froid ».

Les Angles sont à 11 kilomètres de Mont-Louis, et à 5 kilomètres de Formiguères.

2° **Excursion à l'Etang de Valsère.** — L'excursion la plus intéressante que l'on puisse faire en Capcir est celle de l'étang de Valsère ou *Vallsera.* Il faut deux heures depuis Formiguères pour l'atteindre. Nous remontons la rive droite de La Lladure, en suivant la lisière de la forêt ; les pins s'alignent comme des soldats en front de bataille ; le gazon est semé de fleurettes et de champignons verts, rouges, jaunes, tous de joli aspect : quelques-uns sont comestibles ; les autres sont vénéneux : il ne faut pas se fier aux apparences. Arrivés aux environs de la Forge nous pénétrons plus avant dans la forêt. Des saxifrages étoilées, des gentianes sans tige, des aconits fleuris, des ellébores jaunâtres et maladives tapissent le sol. Nous trouvons de nombreuses fourmilières habitées par des millions de petits êtres qui travaillent à charrier des provisions ; les maisons ne seront pas dépourvues quand viendra l'hiver, cet hiver si peu commode dans cette vallée de La Lladure où s'entasseront bientôt de formidables masses de neige.

Nous atteignons bientôt le confluent du ruisseau de Valsère et de la Lladure. A cet endroit existait un village dont les habitants émigrèrent peu à peu à Formiguères et aux Angles ; il n'en reste presque rien : les fondements

de quelques murailles, un gros et massif lambeau d'église, et c'est tout. En 1408, il y avait encore des habitants ; on n'en trouve plus de traces à partir de la fin du XVIe siècle.

Les Angles possèdent une partie de territoire qui a dépendu, au moyen âge, du village de Valsère, aujourd'hui disparu. La peste étant venue le ravager, il n'y resta que deux sœurs qui, affolées, coururent se réfugier à Formiguères, mais on ne voulut pas les recevoir. Elles montèrent aux Angles où bon accueil leur fut fait ; en récompense elles léguèrent « à l'université des habitants » le territoire de Valsère.

Ce village est mort de froid, très probablement, quoi qu'en dise la tradition que nous venons de rapporter.

Laissant à notre droite le chemin qui monte au *Pic del Palm*, nous remontons la petite vallée de Valsère. A notre gauche s'étagent les arbres de la forêt des Angles, sombre et redoutable d'aspect. Elle monte jusqu'au Roc d'Aude et jusqu'au Roc de la Balmette qui, vu de loin, ressemble à un château féodal ruiné. Au milieu de la petite vallée que nous suivons serpentent en babillant les eaux limpides du ravin. L'eau jaillit de plusieurs petites sources et l'on écoute avec ravissement

« Cette longue chanson qui coule des fontaines ».

Bientôt nous tournons à droite pour monter à pic, à travers des pins qui tombent de vétusté : leur tronc est vêtu de lichens qui blanchissent. Nous sommes évidemment ici dans un lieu respecté par la hache avide des abatteurs d'arbres ; seule la difficulté d'accès doit en être la cause. A côté des vétérans, d'autres arbres plus jeunes, solidement ancrés dans le rocher, élèvent leur tronc déjà ridé et rugueux et leur dur feuillage. Des arbustes vivaces croissent à leur côté : le groseiller, le merisier dont les fruits sont mûrs en août. Nous voici enfin sur un plateau herbeux : en avant, les pins alignés en clairière prennent un aspect mystérieux : tout se tait ici. Derrière, subitement, apparaît la nappe de l'étang qui sourit comme pour nous remercier de notre visite. C'est ici un lieu vraiment beau : entouré de colonnades de pins et de hauts rochers, le lac a cet aspect sévère et sombre, éminemment pittoresque, qui manque aux belles nappes

de Carlit, dont les bords et les environs ne portent pas un seul arbre. Le *coscoll* et la fougère croissent du côté nord de l'étang, où la roche semble avoir été rompue à coups de maillets par un géant ; de vieux arbres, dont les branches se sont tordues sous l'effet du vent, enfoncent leurs racines rampantes et tortueuses dans cet amas de pierrailles et s'y tiennent comme suspendus.

3° **Excursion aux Etangs de Camporells.** — A partir du confluent du ravin de Vallsère et du torrent de la Lladure, le chemin monte et finit par atteindre le *Pla de la Ganyada*, belle nappe de pâturages dominée par le Pic *del Palm* (2474 m. d'alt.) ; ce *pla* constitue la partie la plus élevée du froid massif que contourne La Lladure ; il présente un chemin très commode pour atteindre les étangs et le Pic de Camporells (2260 m. d'alt.), et le Puig Péric (2810 m. d'alt.), que nous connaissons déjà. Cette excursion à Camporells et à Puig Péric demande une grande journée et des précautions spéciales. La Lladure prend sa source au pied de cette grosse montagne. Elle coule sous les pierres éboulées et vient se déverser dans les étangs de *Camporells*, placés au milieu d'un vaste plateau dénudé de toute végétation. C'est sur ce plateau que fut livrée, à une époque que la légende se garde de préciser, une grande bataille entre plusieurs rois ; de là le nom de *Campo reys* !!

A la sortie des étangs, au lieu dit *Racou*, la Lladure se précipite par une belle cascade de quinze mètres dans l'étang du même nom. Cette cascade porte le nom bizarre de *Saout das Porchs* (Saut des Cochons). Elle va traverser ensuite un autre étang et s'engage dans l'étroite vallée, froide et déserte ; mais le paysage est plein de sauvagerie, avec une végétation luxuriante : pins, sapins, hêtres, mélèzes, noisetiers ; il y a des sites riants qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer en pareil pays.

4° **Excursion dans la Vallée de Galba.** — Une rue se détache de la Place, à deux pas de la fontaine, allant, hors du village de Formiguères, vers un sentier qui grimpe en pente très raide et serpente sur les flancs arides de la colline ; à gauche, s'étend le *Bosch*

de las Irassas. Il faut une bonne demi-heure pour atteindre la crête qui ne tarde pas à se couvrir de pâturages. Le coup d'œil sur la vallée de Galba est magnifique; d'ailleurs, la vue plonge d'ici sur le Capcir tout entier et se porte jusqu'aux montagnes qui dominent Mont-Louis. La vallée de Galba est une vaste combe de gras pâturages et de forêts, pays tristissime et froid ; elle a une longueur de 10 kilomètres sur 400 mètres de largeur. Le ravin qui la parcourt descend de deux petits étangs voisins de la Porteille d'Orlu (2280 m. d'alt.), par où l'on va dans l'Ariège. La vallée doit son nom à un village qui était encore habité à la fin du XVe siècle.

Espousouille, triste et long, dort en bas, au pied d'une colline semée de blocs granitiques d'où sortent des pins rachitiques; tels ne sont pas ceux qui s'entassent dans la forêt de *la Pinosa*, laquelle s'étend sous nos pieds. Un sentier abominable dévale à travers bois et conduit au hameau. La vallée est un des coins les plus sauvages du Capcir ; on y voyait des ours il n'y a pas bien longtemps; on y trouve encore des loups. A la fin du XIVe siècle elle était tellement infestée de bêtes féroces, que les habitants obtinrent l'autorisation de mettre le feu à une partie des forêts voisines. (1)

5e **Excursion à l'Etang d'Aude**. — L'Aude, *Atax*, *Attagus*, prend sa source en Capcir, sur les flancs d'un long plateau aux rebords escarpés, appelé *Lo Lloret*. Ses premières fontaines sont des ruisselets qui viennent du Pic d'Aude et du Roc d'Aude, se réunissent et vont se jeter dans un petit lac appelé l'*Estany d'Aude* ; celui-ci occupe un cirque de modeste étendue, entouré à l'Ouest et au Sud de monticules rocheux. C'est de ce lac que s'échappe le fleuve sous forme de ruisseau.

(1) « *Los homens de Esposoyla son mal tractatz per moltes salvatgines, axi de porcs senglars com d'osses, en tant que es dupte que per aquesta rahon los homens del dit loch no hajen a desemparar lo dit loch e anar sen en altres partides* » ; en conséquence, le procureur royal Pierre Vidal, par une charte datée de Formiguères le 28 septembre 1392, autorise les habitants à mettre le feu aux « bois de la Châtellenie de Puig Valador », excepté à « la Matte du Roi ».



Vue d'Espousouille dans la Vallée de Galba

On part de Formiguères vers 5 heures du matin et l'on monte par la forêt des Angles pour atteindre *la Font de Bigorre*, laissant à gauche le village des Angles, et à droite la petite vallée de Valsère, où dort l'étang que nous avons déjà visité. Tout le pays montagneux et escarpé que traverse le Lladure s'aperçoit très distinctement. Nous sortons de la forêt pour entrer dans le plateau Lloret, dont nous descendons les pentes douces, gazonnées, portant quelques vieux pins, restes d'une futaie jadis plus étendue. A notre droite, le Pic d'Aude (2,328 m.), le Roc d'Aude (2,377 m.) lèvent leurs têtes grises ; nous descendons maintenant sur la rive du gave, à quelques pas au-dessous du lac.

Le fleuve court vers l'Est, mais il ne tarde pas à se heurter à la masse énorme d'un plateau dont le rebord se dresse devant lui comme une véritable muraille. Il change alors sa direction première et tourne brusquement au Nord, encore bien modeste cours d'eau, puis, il descend dans les pâturages des Angles, où nous l'avons déjà vu se promener et s'attarder avec une nonchalance qui d'ailleurs n'est que momentanée.

Pour rentrer à Formiguères, nous montons vers le Nord, laissant à droite le Roc d'Aude en le contournant, et nous descendons à l'étang de *la Balmeta*, où nous trouvons le sentier qui vient des Bouillouses. Ce sentier descend dans la vallée de Valsère. Quoique le retour soit beaucoup plus long que l'aller, on peut très bien être rentré à Formiguères à sept heures du soir.

MATEMALE

11 kil. de Mont-Louis, 47 kil. de Prades, 89 kil. de Perpignan, 4 kil. de Formiguères.

On va de Formiguères à Matemale en trois quarts d'heure par un bon chemin qui se détache de la route nationale. Le village est assis sur les deux rives de l'Aude, et il est divisé en trois parties : *Barri d'Amont* et *Barri d'Avall* sur la rive gauche, dans un trou froid, *Barri de della l'Aygua* sur un petit plateau exposé au car-

canet ; ce dernier "faubourg" doit son nom à sa situation "au-delà de l'eau". Le *Barri d'Amont* est adossé à un mamelon qu'on appelle *lo Castell*. Il est question du "vieux château de Matamala" en 1774. Ces trois *barris* ou faubourgs constituent un village de 400 habitants. Le nom de *Matamala* vient, disent-ils, de ce que le pays était jadis habité par les bêtes féroces dont les hurlements, surtout pendant la nuit, jetaient l'épouvante dans le village. La *Mata mala* a disparu.

Nous avons vu ici des vieilles coiffures de femmes, *betche*, *toucadou* ou *cascarinet*. En général, les Capcinoises sont bien corsetées ; le corsage est bien serré sur les bras ; la jupe ou *gonella* est longue et très bien plissée à la ceinture ; la guimpe ou *patilla* orne le devant du corsage, qui est en drap ou en soie de nuances diverses. L'antique capuchon à crochet a été conservé.

L'église est à une seule nef, avec voûte surbaissée ; la porte latérale est très ancienne, à voussoirs épais ; on y voit les clés de Saint Pierre dans un écu entouré d'une corde.

Créu, qui est situé à un kilomètre au-dessous de Matemale, a été un village ; il avait une tour, qui est en ruines. Le tout situé sur un mamelon de la rive droite de l'Aude : on ne saurait rien imaginer de plus triste.

RÉAL

16 kil. de Mont-Louis, 52 kil. de Prades, 94 kil. de Perpignan, 6 kil de Formiguères.

On arrive à Réal par une petite route qui franchit l'Aude à Villeneuve, annexe de Formiguères. Avant d'arriver au hameau, on verra, sur la droite, une Chapelle dédiée à Notre-Dame. La Chapelle est fermée, mais une fenêtre grillée permet aux passants de faire leurs prières. Le retable du maître-autel, le seul qui existe, se compose de deux étages de bas-reliefs se rapportant à la vie de la Vierge. Il y a un grand nombre d'ex-voto appendus aux murailles. A deux pas de l'église coule une fontaine d'eau glacée.

Au moment où nous passons à Villeneuve, personne ne se montre : village mort ou endormi.

Réal, planté haut, est traversé par un torrent. L'église, vieille, isolée, est sur la rive droite. La porte date de 1744. Sur le battant de droite, on a creusé dans le bois, et en jolies lettres capitales romaines, l'inscription suivante : *Me deficiente non fuit raptus calix* (moi manquant, le calice ne fut pas dérobé) ; c'est un hommage rendu à la probité des habitants.

Odeillo, qui est un peu plus loin, forme commune avec Réal ; c'est un lieu très ancien : on l'appelait *Odello de Caramat*. Ce dernier nom était appliqué à une forêt voisine dont il reste bien peu de chose.

Le pays est froid ; les femmes ont toujours un fichu sur la tête et le ramènent devant la bouche pour se garantir de la meurtrière haleine du carcanet. Les gens sont très superstitieux et croient fermement aux *breixas* (le mot roussillonnais *bruxas* prononcé à la mode languedocienne).

PUIG VALADOR

18 kil. de Mont-Louis, 54 kil. de Prades, 96 kil. de Perpignan
6 kil. de Formiguères.

La route nationale qui descend vers le département de l'Aude, conduit à Puig Valador, village situé à 1468 mètres d'altitude, sur la rive gauche de l'Aude, dont il domine le cours à l'endroit même où cette rivière, jusque là si calme, prend l'aspect et les caractères d'un tumultueux torrent. Le village ne compte guère plus de 430 habitants adonnés à la culture de la pomme de terre et du seigle, à l'entretien des prairies et a l'élevage du bétail.

Puig Valador n'est pas très vieux. Son origine remonte à l'année 1192, époque où le roi Alphonse fonda « le Château de Mont-Royal » sur le *Puig Balados* ; ce puy, situé dans la paroisse et au territoire de Riutort, était sans doute inhabité.

Ce Château ne suffisait pas pour défendre la frontière du Capcir. Le roi attira donc sur cette position une popu-

lation favorisée de quelques privilèges ; de là une *pobla-cio* qui prit le nom de *Puig Balados*, au détriment de celui de « Mont-Royal », qui ne reparaît plus dans la suite (1).

Dès le commencement du XIIIe siècle Puig Valador fut le siège de l'administration royale dans le Capcir ; C'était la capitale ou plutôt le siège de la sous-viguerie. Les historiens qui ont donné ces titres à Formiguères ont commis une grosse erreur. Néanmoins, à cette époque, le Château et le village ne formaient point paroisse, puisqu'un document de 1265 les comprend dans le territoire et paroisse de Font-Rabiouse.

Du Château-fort, il reste quelques morceaux de murailles ; mais le Château Rolland existe encore, bien délabré, en vérité. Ce nom de Rolland rappelle une vieille famille du Capcir dont plusieurs membres furent " sous-viguiers " ; il semble dater de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe. — L'église est précédée d'un porche comme on en voyait jadis dans la plupart de nos villages : on l'appelle ici *lo cabanat* ; c'est là que se réglaient la plupart des affaires communales, le dimanche, après la messe.

La route nationale ne va plus dans l'Ariège ; elle descend pour traverser la rivière d'Aude, puis s'enfonce dans un étroit défilé, comme taillé entre deux murs de 200 mètres de hauteur ; l'eau bondit, ronge et corrode les roches qui s'opposent à sa course. La vieille route montait depuis un temps immémorial au col des Ares (*Coll de las Ares*), en s'élevant insensiblement vers les gros rochers qui forment la crête de la montagne. Au XIVe siècle, elle est appelée *Cami de la pedra picada*.

Le col dépassé, le chemin descend un moment pour remonter bientôt et atteindre la limite du département de l'Ariège et les sources des petits ruisseaux qui alimentent la rivière de Quérigut. A notre gauche sont comme suspendus des blocs énormes de granit ; si on les a regardés un moment avec attention, on détourne les yeux en

(1) *Castrum illud quod vocatur Mons Regalis situm in Podio Balados*, dit un document de 1192. *Balados* est devenue successivement *Baledos*, *Valedos*, *Valedor* et *Valador*.

précipitant le pas sous l'influence de l'instinct de conservation personnelle. Cependant le paysage de droite est imposant. La gorge profonde de l'Aude, le sombre tablier de la forêt de Carcanet, les hauteurs du col de la Marrana et, plus près, en bas, les prairies onduleuses du Carramat semées de bouquets de noisetiers, forment un tableau saisissant où domine l'opposition des aspects les plus sauvages et des sites les plus riants (1). Ici, des rochers gris, secs, stériles, abrupts, des bois impénétrables aux rayons du soleil, là un joli petit vallon couvert de verdure et d'arbustes. Un sentier est suspendu aux flancs d'une prairie : les vaches au poil fauve, aux mamelles pesantes, le suivent en longue file avec une démarche cadencée et harmonieuse que le tintement des clochettes semble régler. Le soleil a déjà disparu ; nos jolies bêtes vont à la *jassa* passer la nuit.

RIUTORT

21 kil. de Mont-Louis, 56 kil. de Prades, 98 kil. de Perpignan, 12 kil. de Formiguères.

Un bon chemin monte à Riutort (2 kil.), bâti sur la rive gauche d'un torrent. Le village a des maisons blanches et des recoins fort curieux. Quelques hêtres d'une taille gigantesque donnent l'idée d'une grande forêt détruite. Au dire du sous-viguier du Capcir, « la communauté de Riutort » était, au XVIIIe siècle, celle qui faisait le plus de dégâts dans les forêts, avec « Font-Rabiouse. » Nous avons vu cependant que celle des Angles n'y allait pas de main molle.

(1) Les termes de *Carcanet*, *Carramat*, *Aras*, indiquent une origine bien ancienne, quoique le Capcir ait été peuplé très tard. Il n'y eut pas tout d'abord de communication entre le haut Conflent, la Cerdagne et le Capcir ; c'est du Nord, de la basse vallée de l'Aude, que durent venir les premiers habitants, des Celtes probablement.

FONT-RABIOUSE

18 kil. de Mont-Louis, 54 kil. de Prades, 96 kil. de Perpignan, 9 kil. de Formiguères.

On va de Riutort à Font-Rabiouse par un chemin vicinal très « ordinaire. » Le mieux est d'y venir par celui qui se détache de la route près du moulin de Galba. Le village est situé à l'entrée d'une petite vallée d'où descend le torrent *dels Escougots ;* il est plat, mal bâti, tout petit, car il ne compte guère plus de 250 habitants, dont la plupart sont absents en hiver. Ce pays est froid et pauvre ; nous y avons souffert de ce mal singulier, indicible, qu'on appelle la mélancolie ; un jour de brume peut vous amener à des résolutions déplorables ; il faut y venir un jour de soleil ; alors on jouit du spectacle des vertes prairies ; on va visiter la *Font Rabiosa*, source énorme qui s'échappe avec violence des flancs de la montagne ; on dit bonjour au curé qui se fait un plaisir de vous faire visiter son jardinet et son église, dédiée à Saint-Sébastien.

A une époque indéterminée, mais pas très reculée, les habitants d'Ayguatebia, du pays des *Garrotxas*, furent cruellement éprouvés par une terrible épidémie. Ils firent vœu de porter ici et d'offrir à Saint-Sébastien, tous les sept ans, le lundi de la Pentecôte, une roue de cire. Ce vœu, qui s'est toujours accompli depuis, donne lieu à une fête qu'on appelle *La Roda* (la Roue), à laquelle tous les villages voisins d'Ayguatebia prennent part. Nous avons assisté à *la Roda* de 1889, et ce fut un spectacle bien curieux que cette théorie de *Garrotxins* et *Garrotxinas* descendant par le *Coll de Sansa* avec leurs costumes paysans et cette mine dévotement fouinarde qui les caractérise.

Les Capcinois. — L'acte de consécration de l'église de Formiguères nous apprend que le Capcir était compris au IXe siècle dans le Comté de Rasez (*in comitatu Redensi)* avec le Donnezan ou *Donaza*. Ces

pays dépendaient alors du diocèse de Narbonne; ils dépendirent plus tard, et jusqu'à la Révolution, de celui d'Alet; aussi, l'idiome catalan du Capcir se rapproche-t-il singulièrement du languedocien par son accentuation aiguë. Ici, on dit *yeu* pour dire « je », au lieu de *jo*. Les mœurs et les coutumes des Capcinois sont, à peu de chose près, celles des habitants de la Cerdagne; toutefois, le *Capcinès* est peut-être un peu plus sombre et plus dur que le *Cerda*; la raison en est sans doute que ce dernier habite un pays plus agréable, plus gai, plus clément et surtout plus visité par les étrangers. L'auteur de la *Vie de Monsieur Pavillon, évèque d'Alet*, accuse les habitants du Capcir d'être « un peuple léger et sauvage ». C'est beaucoup dire, même pour l'époque de Pavillon, qui administrait le diocèse d'Alet vers le milieu du XVIIe siècle.

Le célèbre évèque janséniste fut amené en Capcir pendant l'année 1642 par une singulière affaire. Les habitants s'étaient mis dans l'esprit que l'extrême disette où ils se trouvaient venait des sorciers et des conjureurs. Ils envoyèrent quatre députés à un homme de Carcassonne qui passait pour bien connaître les sorciers. Ils l'emmenèrent avec eux, moyennant la somme de cent écus qu'ils lui promirent, et lui firent visiter tous les villages du Capcir. Il trouva partout des sorcières (il n'accusait que le sexe faible, le malin !) Sur la parole de ce nouvel oracle on conduisait les accusées chez le *batlle*, qui les mettait en prison et les faisait garder par les gens « les plus scélérats du pays. » On incarcéra ainsi trente-deux femmes. L'émotion populaire était si grande que les curés, desespérant de la calmer, en donnèrent avis à l'évèque d'Alet, qui résolut aussitòt de se rendre en Capcir.

On était au cœur de l'hiver; la neige tombait en abondance depuis plusieurs jours; un vent du Nord-Ouest, très froid et très violent, soufflait dans le pays de Sault; les chemins étaient devenus absolument impraticables. Rien ne put arrêter l'intrépide Pavillon. Au col des Ares « à peine espérait-on tirer le Saint prélat : ses deux vigoureux valets n'étaient occupés qu'à le relever des enfoncements de neige où il tombait à tout moment et à

lui donner un peu de vin pour le remettre de ses fréquentes défaillances. »

Enfin Pavillon arrive chez le *batlle* de Formiguères ; là on lui montre le fameux devin, qu'il fait mettre tout de suite sous les verrous. Le lendemain, il l'interroge juridiquement, le curé de Rouze remplissant les fonctions de secrétaire. On lui amène l'une des prétendues sorcières : l'imposteur est sommé de dire comment il connait que cette femme est sorcière. Il répond qu'elle a une marque à un endroit de la tête qu'il désigne ; on la rase dans cet endroit : aucune marque ne paraît. Il déclare alors que la marque est à l'épaule ; le plus scrupuleux examen de l'épaule incriminée ne découvre point de marque. Alors Pavillon fut pris d'une sainte colère ; il parla avec tant de force que ce misérable, se jetant à ses pieds, lui demanda la vie et le pria de contenir les habitants, qui l'auraient mis en pièces, à l'instant même, s'ils n'avaient été retenus par le respect qu'ils professaient pour leur évèque. Il convint ensuite qu'il n'avait nulle connaissance des sorciers et, qu'étant chirurgien de son état, le peuple lui avait fait cette réputation dont il se servait pour tirer de l'argent. On délivra les trente-deux prisonnières et notre imposteur fut consigné chez le *batlle*. Deux jours après, arrivait d'Olette un officier de justice avec trois archers qui se chargèrent de le faire passer aux prisons de l'Inquisition.

Le Capcinois est délié, déluré, spéculatif, méfiant et âpre au gain, comme son voisin de Cerdagne. Il sait " faire l'Andorran ", nous l'avons dit, se tient sur ses gardes en face de l'étranger, et ce n'est pas un mince travail que de lui arracher sa pensée. Don Quichotte avait remarqué avec juste raison que le rôle le plus piquant dans la comédie est celui du niais, car il ne faut pas être simple pour savoir le paraître à propos. Les Capcinois ne sont pas aussi curieux, aussi questionneurs que les Cerdans, et leur " finesse " n'en est peut-être que plus visible. D'aucuns, parmi eux, sont de bien fines mouches qui observent et écoutent tout, qui ont l'oreille longue et entendent de loin. Ils sont plaideurs ; ils connaissent les coins et recoins du tribunal de Prades et vous renseignent sur le nombre et " la valeur " des avocats et avoués du chef-lieu

d'arrondissement. Ils savent fort bien que " *qui play-déja mal alteja* ", mais ils n'en plaident pas moins. A noter ici qu'on use beaucoup en Capcir du droit accordé par la loi de donner le quart de l'héritage paternel à celui des enfants qui, après son mariage, continue à rester à la maison paternelle.

Tout cela ne veut pas dire précisément que le Capcinois soit méchant, non ; pour notre part, nous avons toujours eu à nous louer des personnes que nous avons connues en Capcir ; il est vrai que les affaires commerciales ou d'intérêt ne jouaient aucun rôle dans ces relations ; or, toutes les vertus se perdent dans l'intérêt, comme toutes les sources, ruisseaux et rivières du Capcir vont se perdre dans l'Aude.

Les Capcinois sont aussi superstitieux qu'intéressés. Ces chrétiens s'indignent autant contre celui qui nie l'existence de Dieu que contre celui qui nie l'existence des sorciers. Pour peu qu'il soit allé à l'école, le Capcinois reconnaît dans la nature un auteur visible, un Dieu créateur ; mais la puissance des sorciers et du Diable marche de pair avec celle de Dieu. Les terribles questions de fin et de commencement, de destruction et de naissance, de vie et de mort, il les résout par la sorcellerie et non par la philosophie.

Ce n'est ni le *Catéchisme* ni l'*Imitation* qu'il faudrait à ces gens-là, mais des recueils de fables milésiennes, l'*Ane d'Or* d'Apulée, par exemple, tout rempli de sorcellerie, de magie, d'enchantements et de métamorphoses.



LA VALLÉE DE L'AGLI

I

DE PERPIGNAN A ESTAGEL

PAR LA ROUTE NATIONALE Nº 117.

[La voie ferrée de la Vallée de l'Agli, qui doit relier Rivesaltes à Quillan est actuellement en construction, et ce n'est guère que dans quatre ou cinq ans d'ici qu'elle pourra être livrée à l'exploitation, du moins dans toute sa longueur ; mais un service de voitures très important dessert cette vallée :

1° Estagel avec correspondance pour Tautavel et Vingrau ;

2° La Tour de France ;

3° Saint-Paul-de-Fenouillet, avec correspondance pour Quillan. — Les bureaux sont au Faubourg Notre-Dame.]

On sort de Perpignan par le Pont-de-Pierre et on suit la Route Nationale nº 116, qui longe les faubourgs du Pont-Rouge, du Bas-Vernet et du Haut-Vernet. C'est de ce dernier point que la route nº 117 se détache de la route nº 116. Tandis que cette dernière se dirige vers le Nord-Est, l'autre oblique vers le Nord-Ouest et remonte insensiblement un grand pli de terrain fait d'alluvions, qui sépare la vallée de la Tet de celle de l'Agli ; après avoir traversé la voie ferrée venant de Narbonne, elle va passer sur le petit pont de La Llabanère, aux environs du monument commémoratif de la bataille de

Peyrestortes. Elle fait un coude, descend et coupe le chemin qui vient de Baixas et de Peyrestortes pour aller à Rivesaltes et à Saint-Laurent ; elle court ensuite vers Espira et traverse la voie ferrée à 500 mètres au Sud du village.

CASES-DE-PÈNE

9 kil. de Rivesaltes, 15 kil de Perpignan.

A partir d'Espira, la route se rapproche de la rive droite de l'Agli, passant à travers de beaux vignobles. Bientôt apparaît le village de *las Escasassas* ou de Cases-de-Pène, planté sur un promontoire schisteux (1).

Depuis cent ans ce village s'est bien agrandi ; sa population, qui est actuellement de 600 habitants, était de 120 au commencement du siècle. Il se divise en deux parties reliées par un grand pont, construit en 1853 : celle qu'on pourrait appeler le *Puig*, avec l'église et la mairie, et le *barri* ou faubourg, qui s'aligne le long de rive droite de la rivière, sur la route nationale. C'est au faubourg que se trouve l'excellente auberge de *Taffine-Catala*, où le touriste peut séjourner.

L'ermitage de Pène (*Nostra-Senyora de Pena*) est bâti sur un escarpement calcaire qui domine la vallée. Par une rampe rapide, on monte sur un petit plateau où débouche un escalier de 50 marches, qui donne accès à la chapelle (197 m. d'alt.). L'origine de cet ermitage, comme celle de la plupart des *devotas* du Roussillon, se rapporte à une image de la Vierge découverte par un berger à la recherche d'une de ses brebis. Une inscription en catalan nous apprend que la citerne fut creusée en 1414 ; mais l'ermitage est bien plus ancien. En 1267 il était devenu la propriété d'un abbé appelé Pierre Caballè qui le vendit au prieur d'Espira de l'Agli ; peu de temps après, il passa au chapitre de la Réal, de Perpignan. Avant la Révolution toutes les communes des environs s'y rendaient processionnellement les dimanches, depuis le lundi de

---

(1) Le véritable nom catalan de ce village est *Las Casas de Pena*.



L'Agli et la Montagne de Pène
(Vue prise en 1898, avant la terminaison du pont du chemin de fer)

Pâques jusqu'à la Pentecôte. Pendant l'octave de la Nativité, un chanoine et un bénéficier de l'église de la Réal allaient tous les ans y résider pour recevoir la confession des fidèles.

Au-dessus de l'ermitage existait un Château-fort qui est cité dans un acte de 1088 ; il dépendait alors des vicomtes de Castellnou. Le *Castellum de Pena* ou *Penna* se composait principalement d'une tour suspendue sur l'abîme de la façon la plus audacieuse ; elle faisait face à la Tour de Tautavel. (1)

Sur la crête, on trouvera les restes de cette vieille tour avec des arrachements de murailles qui ont fait partie de la fortification du haut moyen âge. Cet endroit s'appelle *Lo Salt de la Donzella* (le Saut de la jeune fille). Selon la tradition, une jeune fille poursuivie par des Sarrasins se précipita de cette hauteur sans se blesser, grâce à l'intercession de la Vierge Marie, qu'elle avait invoquée. D'aucuns racontent que la donzelle, contrariée dans ses amours, résolut de se tuer en se précipitant du haut de ce rocher et qu'elle y réussit très bien.

Du haut du *Salt de la Donzella*, on jouit d'un coup d'œil magnifique. D'un côté se déroule la vallée de l'Agli, sinueuse, accidentée, couverte de riches vignobles ; de l'autre, la plaine de la Salanque et la Méditerranée, à l'horizon ; en face, se dresse la montagne de Tautavel couronnée par la Tour du même nom.

Cette montagne, comme celle qui porte l'ermitage de Pène, comme celles que nous verrons jusqu'à Caudiès, est dépouillée des grands arbres qui la couronnaient jadis. Toute la chaine des Corbières était, dans le principe, fort boisée ; on n'y rencontre plus maintenant que de rares taillis, tels que ceux de Couchous, de Caladroer et de Saint-Antoine de Galamus. Ce déboisement a commencé sans doute il y a bien des siècles, mais nous avons connu des vieillards qui se rappelaient très bien avoir vu ombragées les montagnes dites de *Mauri* et du *Pla de Sant-Pau*. Il n'y reste plus que des arbrisseaux, cytises et arbousiers. De temps en temps, on voit quelques lambeaux d'un tapis d'herbes odoriférantes que broutent les troupeaux.

---

(1) Ce mot *Pena* ou *Penna* a le même sens que *rupes* « rocher ».

Au sortir de Cases-de-Pène, la route décrit une grande courbe, laisse le chemin et les roches de l'ermitage à gauche et va passer à l'*Estret de Caranach*, qui a été pendant fort longtemps un passage redouté des voyageurs. On entre alors dans un bassin traversé par l'Agli et par la voie ferrée. De beaux vignobles couvrent les deux rives de la rivière ; la route cotoie la falaise calcaire. Sur la rive gauche se montre le *Mas de Jau* ; nous savons que c'est un ancien manse de l'abbaye de Notre-Dame-de-Jau (en Conflent). Dans cette partie de la vallée, l'Agli montre le fond de son lit ; il se creuse dans le calcaire et le schiste, qui se croisent ; d'ailleurs, tout ce bassin, autrefois planté d'oliviers, est monotone, sec malgré le voisinage de la rivière ; la route est poussiéreuse, chaude ; le seul endroit qui présente quelque agrément est le Mas de Jau, véritable oasis.

Sur la rive gauche, le Verdouble sort d'une profonde gorge et se jette dans l'Agli, non loin du pont du chemin de fer.

ESTAGEL

4 kil. de La Tour, 23 kil. de Perpignan.

La ville (2810 hab.) est adossée aux rochers calcaires qui forment l'extrémité occidentale de la montagne de Pène, en face du confluent de l'Agli et de la rivière de Mauri. On la divise en « Ville haute » et en « Ville basse ».

C'est une ancienne dépendance de l'abbaye de La Grasse. Elle était fortifiée au moyen âge, et nous voyons encore un portail de son enceinte, celui qui soutient la Tour de l'Horloge, sur la Place publique. Un buste en bronze de François Arago, par David, décore aujourd'hui cet antique portail ; en face s'élève la statue de l'illustre enfant d'Estagel. Toute cette partie de la ville est ombragée par de beaux platanes.

L'inauguration de la statue d'Arago, œuvre de notre compatriote Oliva, eut lieu le 31 août 1865. Ce jour-là est devenu pour la brave population d'Estagel un anniversaire, qu'elle fête avec enthousiasme sous le nom de *La Festa de l'Arago*. Cette fête s'ouvre toujours de

grand matin par un discours prononcé devant la statue. Tous les ans, un orateur rappelle à ses concitoyens les vertus civiques d'Arago et les services que celui-ci a rendus à la science et à la démocratie. On pense bien que les *Joglars* et les danses les plus réjouissantes ne manquent pas. Un grand nombre de *forasters* (étrangers à la localité) sont venus se joindre aux *Estagellenchs* pour célébrer la fête.

L'église possédait des tapisseries d'un grand prix ; l'une d'elles portait la date de 1715 avec ces mots : *Obra destagel* ; elle représentait l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. (1) Le retable du maître-autel dédié aux glorieux Saint-Estève et Saint-Vincent, avait été peint en 1587 par Joseph Brell, artiste de talent.

Il y a dans la chapelle du Rosaire un retable tout en bois, couvert de dorures et de sculptures. Les principaux sujets représentent l'*Adoration des Mages* et la *Fuite en Egypte*. Deux toiles d'Alfred Arago décorent aussi cette chapelle. Sur la tribune se trouvent quelques tableaux anciens qui ont de la valeur et qu'on a le tort de laisser dépérir.

La chapelle de Saint-Vincent, restaurée depuis quelques années, domine Estagel à l'Est. La colline qui la porte présente, sur la route même, une grotte large et profonde qui a été pendant longtemps une des stations ordinaires des *Gitanos* nomades.

Le territoire d'Estagel renferme plusieurs carrières de marbre susceptible d'un beau poli. Peu de contrées d'ailleurs en France sont aussi bien pourvues que la nôtre en variétés de marbre : nous avons vu que Baixas, le Tech, Villefranche-de-Conflent, Pi, Serdinya, Céret

(1) En 1540 les consuls firent confectionner par un habile brodeur de Perpignan, maitre Fortanet Xarrie « unes frasades per una casulla de domas blanch laqual, dits consols fan fer per la capella de Nostra Dona de la Sglesia de dit loch de Stagell... La quall frasada fara dor de Florensa ho altre tant bo, y en lo derrer de dita frasada fara Nostre Dona ab lo Jhs al bras e Sanct Steve et Sanct Vicens, y en lo devant de dita frasada fara Sanct Sebastia e Sanct Anthasi y en lo derrer de dita casulla fara dos Senyalls a la hu dels quals es lo Anyell pasquall, lo qual es lo *Senyall de la Vila*, y de laltre part fara hun altre Senyall en loquall haura hun buch ab abelles. »

en possèdent qui peuvent rivaliser avec les plus beaux des Pyrénées.

Les vins rouges d'Estagell sont très recherchés pour la consommation ordinaire : son *macabéu* et son *malvoisie* sont d'excellents vins de dessert. La partie du territoire qui est à l'arrosage, vers La Tour, s'appelle *lo Pla ;* elle est d'une fertilité étonnante : tous les fruits et tous les légumes y viennent vite et avec abondance. Le canal qui la traverse a son lieu d'origine sur la rive droite de l'Agli et passe sous la Tour ; il fut concédé à l'abbaye de La Grasse en l'an 1104.

Mais l'antique culture de l'olivier a disparu. Ici, il fut un temps où l'olivier était l'arbre essentiel. C'est pitié de voir, depuis cinquante ans, environ, avec quelle rage la hache du bûcheron s'acharne sur ces vieux nourriciers d'Estagel, dont quelques-uns ont vu peut-être les temps du moyen âge. De Cases-de-Pène à la *Grotte des Gitanos*, toute la vallée de l'Agli était auparavant une véritable forèt dont le vert feuillage égayait la route poussiéreuse : la vigne s'étend aujourd'hui en longues files serrées sur ce *campo santo* de l'arbre de Minerve.

La tradition veut que la riante plaine d'Estagel et le lieu occupé par la ville actuelle aient été un vaste étang ; la vallée s'est ouverte, plus tard, par le travail incessant des eaux ; tout cela est vraisemblable ; mais là où la tradition va bien loin, c'est lorsqu'elle tire le mot *Estagell* de *estany de gel* (étang de glace) ! Cette étymologie, nous en prévenons les savants d'Estagel, n'est pas soutenable ; qu'ils cherchent d'un autre côté. La première fois que nous trouvons ce lieu, il est cité sous la forme de *villa Stagello*, en 951 ; bien plus tard, en 1215, apparait celle de *Villa de Estagelle*. C'est probablement un mot roman ayant le sens de « demeure » ou « résidence » (*stare*, *stragium*, *stagellum*).

Les habitants d'Estagel ont la réputation d'être très francs et très patriotes ; un poète catalan les a dépeints de la facon suivante :

Los minyons d'Estagell,
Amichs franchs y de bon consell,
Amorosos com de passarells

Y fins lo que cau d'un cribell ;
Si'l païs te manester d'ells,
Si donan tot fins à la pell.
Mirau aqui sens pincell
Lo portrect dels minyons d'Estagell.

Les Arago. — La famille Arago était originaire de Tautavel. Pierre-Antoine-Joseph Arago vint se fixer à Estagel en 1720, et eut un fils, Jean. Celui-ci, à son tour, eut un fils appelé François Bonaventure Raymond, qui épousa Marie Roig. De ce mariage naquirent sept enfants, dont trois : François-Dominique, Jacques et Etienne devinrent célèbres. François-Dominique et Jacques naquirent à Estagel ; Etienne, à Perpignan.

FRANCOIS ARAGO vint au monde le 26 février 1786.

« Mes parents m'envoyèrent à l'école primaire d'Estagel, dit-il lui-même dans son *Histoire de ma jeunesse*, où j'appris de bonne heure à lire et à écrire. Je recevais en outre, dans la maison paternelle, des leçons particulières de musique vocale. Je n'étais, du reste, ni plus ni moins avancé que les autres enfants de mon âge. Je n'entre dans ces détails que pour montrer à quel point se sont trompés ceux qui ont imprimé que, à l'âge de quatorze à quinze ans, je n'avais pas encore appris à lire. »

Le père d'Arago étant allé résider à Perpignan, d'abord comme membre de l'Administration départementale, puis comme trésorier de la Monnaie, toute la famille quitta Estagel pour l'y suivre. Le jeune Francois fut alors placé comme externe au Collège communal de la ville où il s'occupa presque exclusivement d'études littéraires ; il passa ensuite à l'Ecole centrale où Corneille, Racine, La Fontaine, Molière furent encore l'objet de ses lectures de prédilection ; aussi, les ouvrages d'Arago sont-ils écrits d'un style net, pur et sévère.

Son esprit se porta vers l'étude des mathématiques par une circonstance singulière (1). Il se promenait un

(1) M. Mercié en a tiré le sujet d'un des bas-reliefs qui ornent le piédestal de la belle statue d'Arago, érigée sur l'une des places publiques de Perpignan.

jour sur le rempart de Perpignan où un officier du génie faisait exécuter des réparations. « Cet officier, M. de Cressac, était très jeune ; j'eus la hardiesse de m'en approcher et de lui demander comment il était arrivé si promptement à porter l'épaulette. « Je sors de l'Ecole polytechnique, répondit-il. » — « Qu'est-ce que cette école ? » — « C'est une école où l'on entre par examen. » — « Exige-t-on beaucoup des candidats ? » — « Vous le verrez dans le programme que le gouvernement envoie tous les ans à l'Administration départementale ; vous le trouverez d'ailleurs dans les numéros du journal de l'Ecole, qui existe à la Bibliothèque de l'Ecole centrale. » (1) Deux ans après, en 1803, Arago entrait à l'Ecole polytechnique avec le numéro 1, à l'âge de 17 ans.

Quelque temps avant son examen, il avait vu chez son père le savant Méchain, membre de l'Académie des Sciences, qui allait en Espagne continuer la mesure de la méridienne jusqu'aux îles Baléares. Celui-ci ne parut pas avoir bonne opinion du candidat ; il se trompait : non seulement Arago fut reçu à l'Ecole, mais un an et demi après, il remplissait, à l'Observatoire, la place de secrétaire devenue vacante par la démission du fils de Méchain lui-même et, un an et demi après, il remplaçait en Espagne, avec M. Biot, le célèbre académicien qui y était mort victime de ses fatigues (1806).

Arago et Biot opérèrent sur les côtes de Catalogne et dans les îles Baléares (1806-1807). Il faut lire, dans l'*Histoire de ma jeunesse*, toutes les misères qu'Arago eut à supporter pendant cette campagne scientifique. La guerre ayant en effet éclaté en Espagne, le jeune astronome n'échappa qu'avec peine aux Majorquains, qui le prenaient pour un espion. Après avoir passé plusieurs semaines dans la citadelle de Bellver, il parvint à se rendre à Alger. Il revenait en France lorsqu'il fut pris par un corsaire espagnol et jeté sur les pontons de Palamos. Réclamé par le dey d'Alger, qui menaçait l'Espagne de la guerre, il fut remis en liberté le 28 novembre 1808.

Le bâtiment qui le portait mit à la voile, ce jour-là,

---

(1) Ces numéros sont conservés à la Bibliothèque de Perpignan.

le cap sur Marseille. Il apercevait déjà les maisons qui couronnent les collines voisines de cette ville, lorsqu'un coup de mistral d'une violence extrême le jeta sur la côte de Bougie. Arago fut mal reçu par le nouveau dey ; il n'obtint sa liberté qu'à force d'instances et il rentra en France le 2 juillet 1809.

Après avoir terminé sa quarantaine, il se rendit à Perpignan où il revit ses parents, qui le croyaient mort. Il arrivait quelques jours après à Paris et déposait au Bureau des Longitudes et à l'Académie des Sciences, ses observations, qu'il était parvenu à conserver au milieu des périls et des tribulations de sa longue campagne.

Peu de jours après son arrivée, le 18 septembre 1809, Arago était nommé académicien en remplacement de Lalande. Il avait alors vingt-trois ans. Il devint ensuite professeur à l'Ecole polytechnique où il enseigna vingt-trois ans. Directeur de l'Observatoire, il rendit célèbres et populaires les cours d'astronomie qu'il y professait avec autant d'élégante clarté que de véritable science (1812-1845).

Dès 1811, Arago avait présenté à l'Académie, sur la polarisation colorée, un mémoire qui contient des expériences non moins précieuses pour la théorie qu'elles sont singulières et brillantes. Ce mémoire fut le point de départ de ces nombreuses et belles découvertes qu'admira l'Europe savante. De concert avec Biot, il détermina le poids de l'air par rapport à celui du mercure, et il mesura la déviation que les différents gaz font subir à un rayon de lumière. Ses travaux sur la vitesse de la lumière et sur l'Optique ont une importance capitale. Ce sont ceux, d'ailleurs, auxquels il se livra avec le plus de suite : ses découvertes en électricité et en magnétisme, si importantes qu'elles soient par elles-mêmes, ne l'ont occupé, pour ainsi dire, que passagèrement (1). Il serait bien difficile de dresser ici un tableau des immenses travaux d'Arago. Ses œuvres complètes ont été publiées par M. Barral, 1854-1859, en 16 volumes in-8.

---

(1) Alexandre de Humbold, Introduction aux *Œuvres complètes d'Arago*, 1853.

En 1830, Arago devint, après Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie pour les sciences mathématiques, et ses *Notices biographiques*, modèles de style et de narration, ajoutèrent encore à sa réputation, qui était plus qu'européenne : il était déjà de toutes les académies et honoré de tous les ordres.

La Révolution de juillet 1830 éclata. Arago avait condamné sévèrement les *Ordonnances*, cause de cette révolution ; c'était un esprit plein d'ardeur pour la liberté, on le savait depuis longtemps ; il était républicain, ce que beaucoup ignoraient. Pendant la journée du 28, il vint aux Tuileries avec son fils aîné, encore adolescent, pour parler au duc de Raguse et tâcher d'arrêter l'effusion du sang (1). Ses instances furent vaines, et, trois jours après, Louis-Philippe succédait à Charles X.

Elu député des Pyrénées-Orientales, Arago retrouva plus d'une fois à la tribune nationale les applaudissements chaleureux qui l'avaient suivi dans les Académies et à l'Observatoire. Assis à l'extrême gauche, il adhéra au compte-rendu de 1832, attaqua vivement le système de forts détachés autour de Paris, et prit souvent la parole dans les questions d'enseignement, de marine, de canaux et de chemins de fer. Il avait prononcé, un des premiers, le mot de « réforme ». Il fut aussi à la Chambre un des plus ardents défenseurs de l'indépendance électorale et parlementaire. Membre du Conseil général de la Seine, il le présida jusqu'en 1849. En 1848, il devint membre du Gouvernement provisoire et ministre de la guerre et de la marine. Il fit partie de la commission exécutive élue par l'Assemblée Constituante et, aux Journées de juin, il marcha aux barricades à la tête des troupes.

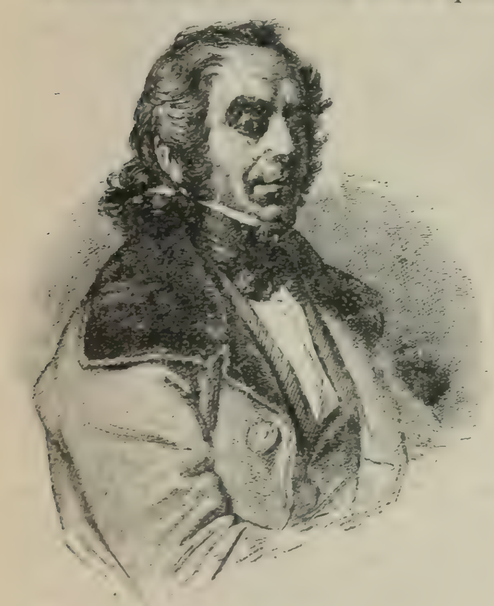
Quoique doué d'une bonne constitution physique, les temps révolutionnaires de 1848 avaient abattu ses forces et son âme si fière et si noble. Après le Coup d'Etat de 1851, il refusa énergiquement de prêter serment à l'Empire. Le 22 août 1853 il remplit, pour la dernière fois, les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

---

(1) Encore une circonstance qui a fourni à M. Mercié le sujet d'un bas-relief pour la statue du grand astronome.

Il mourut à Paris le 2 octobre de la même année, entouré d'une vive et universelle sympathie. C'était une perte immense pour la France et pour la Science.

Il avait tous les talents et les qualités extérieures d'un grand orateur. Sa mâle physionomie, son air d'autorité, sa tête, admirablement belle et brillante d'intelligence, exprimaient, avec une égale énergie, l'amour du beau et du bien, l'indignation contre le mal et la majesté intérieure d'une irréprochable conscience. « Sa voix était vibrante ; son geste, spontané et impérieux, commandait l'attention et accroissait encore la clarté de sa parole qui, simple et élevée tour et à tour, restait toujours lumineuse et colorée ».



Jacques Arago.

Jacques Arago naquit à Estagel le 10 mai 1790. Il voyagea beaucoup, fit le tour du monde et se consacra à la littérature. Une cécité précoce ne lui enleva rien de son activité intellectuelle.

Au bas de son portrait par N. Maurin, on avait gravé ce distique :

> Ton nom est un reflet du grand nom de ton frère ;
> A vous, François, les Cieux ; à toi, Jacques, la Terre.

Il a laissé les *Souvenirs d'un aveugle, voyage autour du Monde*, avec des dessins coloriés par N. Maurin, d'après ses propres croquis, et un livre intitulé : *Pujol, chef des Miquelets*, récit plein de charme et de vivacité d'un des plus curieux épisodes de la guerre d'Espagne (1808-1814).

Catalogne et France, " Catalas et Gavaxos ". — Avant la paix des Pyrénées, qui réunit définitivement le Roussillon à la France, Estagel était la dernière ville de la ligne frontière de la province de Catalogne. La Tour-de-France, située à 4 kilomètres à l'Ouest d'Estagel, était le premier Château de la ligne du Languedoc. C'est assez dire qu'à Estagel on parle le catalan, tandis qu'à La Tour on parle le languedocien ou *gavax*.

Jusques à aujourd'hui, ce terme de *gavax* appliqué aux gens du Languedoc a toujours été pris en un sens plus ou moins dédaigneux ; pour beaucoup de Catalans, un *Gavax* était à peine un homme, quelque chose de méprisable, en tout cas, de très inférieur. Les *Gavaxos*, à leur tour, méprisaient les *Catalas*, dont ils se sont vengés en inventant une petite histoire fort amusante. La voici :

Un jeune homme de Baixas, dégourdi, bien taillé, comme ils le sont presque tous, s'était mis en tête de détruire tous les *Gavaxos*, mais tous, entendez-vous bien ? Il fit part de cet audacieux projet à son père qui, bien entendu, chercha à l'en détourner. Ce fut en vain. Notre *Baxanench* prit donc son bâton de voyage et alla rejoindre la route à Cases-de-Pène. Là, devant l'auberge de Taffine-Catala, quelques *Escasassayres* prenaient le frais, de bon matin, à l'ombre de la façade. S'adressant vivement à eux :

— *Nè'n séu vos altres de Gavaxos ? Ira de Déu, als vull matar tots.*

— *Ara, ara*, répondirent les autres, *bé sabes fotoda bestia que sem Catalas aci ? Ves-te'n mes lluny, cap a Stagell.*

Et il part. A Estagell, la même scène se reproduisit, et les *Stagellenchs*, réclamant aussi leur titre de *Catalas*, envoyèrent notre homme vers Mauri. Il marchait sur la route chaude et poussiéreuse, fier, faisant force moulinets avec son bâton, lorsqu'il rencontra un charretier qui était un vrai *gavax* de Saint-Paul, mais parlant catalan à merveille. Flairant quelque " original ", il l'arrêta :

— *Y ahont anéu com axo, company ?*

— *Me'n vaig al païs dals Gavaxos ; als vull matar tots ; mès ja fa temps que marchi, y'n trobi pas cap.*

— *Si no es qu'axo*, répond l'autre, *jo vos los mos-*

traré ; mirau, veyhéu, alli dalt, a'n aquexa montanyeta, aqui los trobaréu tots ; restan dins petitas casas de fusta. Tusteu à cops de pals ; ja ixiran.

Et notre charretier continua son chemin. Le *Baxanench*, lui, courut aux *Gavaxos* et fit comme on venait de lui dire. Les abeilles, comme on pense bien sortirent, se jetèrent sur l'insolent qui venait ainsi troubler leur doux repos et le gonflèrent comme un tonneau. Il revint à la maison dans un pitoyable état.

Comme son père lui demandait des nouvelles des *Gavaxos*, il répondit :

— *Carall, pare, los Gavaxos son patits, mès son dolents !*

II

D'ESTAGEL A MILLAS

PAR LE CHEMIN DE GRANDE COMMUNICATION N° 4 *bis*.

Nous avons eu déjà l'occasion à plusieurs reprises de signaler ce grand chemin qui relie Elne à Estagel par Millas. Il passe d'abord par le *Pla* et se dirige vers l'Ouest, puis il tourne à gauche et va au Sud ; la pente s'accentue et le pays change tout à fait d'aspect ; c'est la montagne qui reparaît avec ses ravins desséchés, mais où la vigne occupe une grande étendue. La route laisse Montner à gauche, situé sur un plateau, au pied du pic de Força Réal. Le village, qui compte plus de 400 habitants, est aisé ; le vin est le produit principal depuis que les oliviers ont été arrachés. — Après quelques contours, le chemin monte au Col de la Bataille.

A 300 mètres environ avant d'arriver au col, un chemin se détache du côté droit de la route pour aller au Château de Caladroer et à Belesta-de-la-Frontière. Le nom de Caladroer apparaît pour la première fois en 1020 dans le testament de Bernard, Comte de Bézalu, qui laisse à son fils Hugues « le hameau » de *Casal Adroario*, dont Caladroer n'est qu'une contraction. En 1257, un *castrum* est signalé à cet endroit ; il y eut donc un château-fort ou, tout au moins, une enceinte fortifiée à partir de cette époque. Ce village est retombé à l'état de hameau, et l'on a estropié son nom en l'écrivant *Caladroy*.

Cette contrée a toujours fait partie du pays de Fenouillèdes qui, au IXe siècle, était lui-même compris dans le Comté de Rasez ; et c'est tout près de Caladroer que se trouvaient les limites du Rasez, du Narbonnais

et du Roussillon; elles passaient à côté d'une grande pierre ou *Pedra dreta*, qui a peut-être servi de borne.

Le domaine de Caladroer fait partie de la commune de *Bellesta*, dont le nom primitif était *Jonquerolas*, comme on le voit par un acte de 1020.

En 1329, on trouve mentionnée l'université des hommes de *Pulchro Statu* et de *Caladroherio*, dans le pays de Fenouillèdes. L'église de St-Barthélemi de *Pulcro Stare* apparaît en 1334, tandis qu'en 1340, on cite la paroisse de Saint-Barthélemi de *Joncheroles*. En 1350, on traduit *Pulcro Stare* par *Bello Stare*, et, enfin, un acte de 1400 parle de l'église de Saint-Barthélemi de Jonquerolles ou de *Bello Stare*, d'où on a fait Bellesta et Belesta. Le village est habité par des gens très économes, fertiles en ressources pour gagner honorablement leur vie. On voit souvent à Perpignan des femmes de Belesta, de Cassagnes ou de Montalba vendant du vinaigre, des œufs, du lait, du fromage de chèvre, des navets.

Cassagnes est situé sur un plateau, à un kilomètre du beau domaine de Couchous, ancienne possession de l'abbaye de La Grasse. Montalba est entouré de coteaux qui produisent un vin léger mais très agréable. Dans le village on voit encore l'ancien Château féodal bien conservé. Près des habitations est un « dolmen » appelé *lo Pontet*. Aux environs sont éparpillées des métairies, des bergeries et les villages de Tarerach et de Trevillach. De Montalba, la vue s'étend sur une grande partie de la plaine du Roussillon.

On peut dans une journée visiter tout ce pays qui, tout pauvre qu'il est, ne laisse pas que d'offrir des points de vue et des paysages très intéressants.



III

D'ESTAGEL A TAUTAVEL ET A VINGRAU

PAR LE CHEMIN DE GRANDE COMMUNICATION N° 9.

Le chemin de grande communication n° 9, qui remonte la vallée du Verdouble, se détache de la Route nationale 117 à deux cents mètres du Pont de la rivière de Mauri. Il tourne à droite et monte aussitôt vers le Nord-Est, pour contourner le massif qui porte la Tour de Tautavel et rejoindre le Verdouble. A gauche, la grande muraille des Corbières se dresse nue, grise, haute. A droite, la Tour se trouve à 511 mètres d'altitude : au-dessous se voient les ruines d'un vieux Château féodal qui comptait encore comme place de guerre en 1640. De ce côté-ci, Tautavel était le dernier village du Roussillon sur les limites des pays de Fenouillèdes et de Pierrepertuse. Tautavel compte plus de 1100 habitants que le vin avait enrichis; il est situé dans un endroit très agréable, sur la rive gauche de la rivière. Les géographes anciens parlent d'un fleuve qu'ils appellent *Vernodubrum* ; est-ce bien le Verdouble d'aujourd'hui ? En tous cas, les documents latins du moyen âge l'appellent *Verum Duplex* et les documents catalans *Vern Doble*. Un canal dévié de la rivière porte la fécondité et la fraicheur sur une vaste étendue de la rive droite couverte de champs et de jardins. Un papier terrier de 1292 signale près de Tautavel un lieu dit anciennement *ad Sanctas Pudseles* et *Sentes Pudseles* : c'est dans ce lieu, qui est en face du village,

au Nord, à une distance d'un kilomètre, que se trouvait la chapelle des « Saintes Puelles ». Leur culte a été restauré dans ces dernières années, en même temps que la chapelle.

La forme du nom de Tautavel a bien changé à travers les âges et les paperasses administratives : dans nos plus anciens documents il revêt celles de *Taltevolo*, *Talteul*, *Taltaul*, *Tautahull* et *Talite Volo*. Cette dernière offre deux noms : *Talite* (Tallet) et *Volo* (Le Boulou) qui désignent des communes du département que nous connaissons.

Vingrau est situé sur un échelon des Corbières. Sa population est de 1.000 habitants environ. Il fait partie du canton de Rivesaltes. Anciennement, il dépendait de l'archevêché de Narbonne pour le spirituel. A signaler ici la fontaine publique qui donne une quantité considérable d'eau excellente à boire.



IV

D'ESTAGEL A SAINT-PAUL

Par le Chemin de grande communication n° 9 et le Chemin d'intérêt commun n° 21, qui remontent la vallée de l'Agli.

LA-TOUR-DE-FRANCE

27 kil. de Perpignan.

C'est le chef-lieu d'un canton qui comprend onze communes. Celles d'Estagell, de Montner et de Tautavel faisaient partie de la province de Roussillon ; les autres ont été distraites en 1790 du Pays de Fenouillèdes pour aider à la formation du département des Pyrénées-Orientales.

La ville est bâtie en amphithéâtre sur un mamelon qui domine le cours de l'Agli. Son ancien Château est encore debout, mais il n'a plus son attitude militaire du moyen âge ; il a changé d'aspect comme le pays qui l'environne.

Au-dessous de la ville passe un tunnel creusé dans le roc pour conduire les eaux du canal d'arrosage que nous avons déjà signalé dans le *Pla* d'Estagel.

La Tour est propre, mais certaines rues ne peuvent être escaladées qu'avec peine, et les charrettes n'en usent guère la chaussée.

Quoique les relations soient continuelles entre les habitants d'Estagel et ceux de La Tour, on sent, en venant dans cette dernière localité, qu'on a pour ainsi dire changé de pays ; nous ne parlons pas de la langue qui diffère absolument, mais on croit reconnaître encore une différence sensible dans le type des habitants.

RAZIGUÈRES

5 kil. de La Tour, 32 kil. de Perpignan.

En sortant de La Tour, le chemin de grande communication n° 9 descend pour traverser l'Agli. Il passe ainsi sur la rive gauche où se trouve Planèzes, petit village de 170 habitants et, un peu plus haut, Raziguères, qui est bien plus important (312 habitants). Le territoire de cette commune est très accidenté ; il n'a plus ses anciennes forêts, mais il est très fertile et nourrit largement sa population, de mœurs sobres et paisibles. Au Nord, sur un piton ayant la forme d'un tronc de cône, se dresse une tour qui a fait partie de l'ancien Château de Tremoine.

Planèze est à 4 kilomètres de La Tour de France et un kilomètre seulement sépare Planèzes de Raziguères.

Vers le Nord, s'élève le plateau de Lesquerde, qui sépare la vallée de l'Agli de celle de Mauri. Sur les hauteurs, la végétation disparaît, le paysage n'offre plus que des pierres grises et des roches nues.

CARAMANY

12 kil. de La Tour, 33 kil. de Perpignan.

La route court le long de la rive gauche de l'Agli en suivant les méandres formés par la rivière, puis elle la traverse pour monter à Caramany, que l'on prononce *Caramanh*. Ce village eut des seigneurs qui comptèrent parmi les chevaliers des vicomtes de Fenouillèdes ; Huguet de Caramany, qui vivait vers le milieu du XIIIe siècle, ne prend pas d'autres titres. Cette famille de Caramany qui, dès cette époque, avait fourni quelques membres à la Milice du Temple du Mas Déu, alla s'établir en Roussillon, où elle acquit une grande importance sous la dynastie des rois de Majorque.

Le village est bâti sur un mamelon rocheux, au sommet duquel on voit l'ancien Château féodal, converti en habitations particulières. Il est très probable qu'il devait

son nom à cette situation, car il semble formé du celtique *ker* ou *kar* (rocher) et du latin *magnus* (grand) d'où *Keromagno*, *Karamagno* et *Karamanho*). Le territoire est très accidenté, mais bien exposé et fertile ; il produit abondamment des fruits de bonne qualité, tels que pommes, poires, pêches, figues, etc.

ANSIGNAN

9 kil. de Saint-Paul, 39 kil. de Perpignan.

Nous continuons à remonter la rive droite de l'Agli et nous entrons dans le territoire de la commune d'Ansignan, qui fait partie du canton de Saint-Paul. C'est encore ici un pays frais et très fertile, couvert d'arbres fruitiers.



PONT D'ANSIGNAN

Avant d'arriver au village, nous franchissons la Desig, qui amène à l'Agli tous les ruisseaux du pays de Sournia. Il y avait, dit-on, anciennement au confluent même un

village appelé Saint-Nazaire. Sur la hauteur où est bâti Ansignan, on verra encore les restes du Château de Maulézon. La grande curiosité de la vallée est tout près d'ici : c'est un pont jeté sur l'Agli pour réunir les deux rives qui, dans ces endroits, ne sont que trop isolées. Ce pont a des parapets très élevés et il est couvert d'une voûte dans toute sa longueur. Des ponts semblables existent en Suisse, à Lucerne et à Zoblbruck. Plusieurs ouvertures éclairent la voûte. L'eau destinée à la rive droite passe au-dessus.

SAINT-ARNAC

6 kil. de Saint-Paul, 43 kil. de Perpignan.

Le chemin monte vers le Nord en suivant le cours de l'Agli. Des deux côtés s'élèvent de hauts plateaux rocheux : à droite, on aperçoit le village de Saint-Arnac, un Saint qui a tout l'air d'avoir été forgé par homophonie. En effet, le village a toujours été sous l'invocation de Saint Pierre, et son nom s'écrivait anciennement *Centernach*, comme on peut le voir par un diplôme de l'an 899. Les Templiers eurent ici quelques possessions, et la préceptorie de Centernach dépendait de la commanderie du Mas Déu. Le village communique avec le chemin d'intérêt commun que nous suivons par un joli pont récemment construit devant un moulin.

LESQUERDE

5 kil. de Saint-Paul, 42 kil. de Perpignan.

Le village est perché encore plus haut que Saint-Arnac, sur un territoire maigre, pierreux, peu fertile ; il y a des carrières de gypse inépuisables et des minerais de fer. La commune ne compte guère plus de 200 habitants.

Le chemin longe de très près la rivière et va passer dans la gorge de La Fou, d'où il débouche en vue de Saint-Paul.



V

D'ESTAGEL A SAINT-PAUL

PAR LA ROUTE NATIONALE N° 117.

Au sortir d'Estagel, la Route Nationale traverse l'Agli pour passer sur la rive gauche, puis s'éloigne vite de la rivière en longeant la voie ferrée, creusée pour ainsi dire dans le roc vif. Bientôt elle rejoint la rivière de Mauri qu'elle traverse et s'engage dans la vallée qu'elle remonte en suivant la base du chaînon de Lesquerde.

La rivière de Mauri est presque toujours à sec, tandis que, de l'autre côté, l'Agli distribue ses eaux avec abondance.

De l'endroit où nous sommes jusqu'à *La Fou*, la chaîne qui nous sépare du cours de l'Agli éprouve quelques ressauts, atteignant successivement 330 mètres, 502 m., 480 m. au-dessus de Lesquerde. Au *Pont de la Fou*, elle n'ouvre au passage de la rivière qu'une gorge étroite coupée dans le roc vertical. Au-delà, jusqu'aux gorges de Fenouillet, la chaîne constitue un mur parfaitement aligné Est-Ouest, de 628 à 649 mètres de hauteur absolue, et appelé Montagne de Peyralade. La chaîne parallèle part des environs de Paziols, au Nord de Tautavel et forme une muraille légèrement penchée au Sud, dirigée droit à l'Ouest. De ce côté, elle atteint 982 mètres d'altitude au plateau dit *Pla de Sant-Pau* ; elle passe à l'ermitage de Saint-Antoine (390 m. d'alt.) et se continue, avec des altitudes de 800 à 844 mètres jusqu'au Col Saint-Louis, où elle se déprime un instant pour se relever et constituer les grands escarpements de la Forêt des Fanges (1044 mètres d'alt.). Là, l'horizon se ferme et le département des Pyrénées-Orientales finit.

MAURI

33 kil. de Perpignan, 8 kil. de Saint-Paul.

D'Estagel à Mauri la route est bordée de vignes parsemées sur les flancs de la montagne et des mamelons qui ondulent à ses pieds. La chaleur est très grande en été dans ces parages et la poussière s'élève en gros nuages au moindre vent. Il n'est pas rare de trouver des vignes toutes blanches et qui ont l'air d'avoir été saupoudrées de plâtre.

Le pays, quoique accidenté et mamelonné, est pâle, d'un prosaïque désolant, aggravé par cette maussade Rivière de Mauri, encaissée dans des rives desséchées, nues, escarpées. C'est à peine si l'on voit quelques amandiers secs à mettre au feu.

Mauri, qui compte aujourd'hui près de 2000 habitants, paraît avoir été au moyen âge un tout petit village ; il ne conserve, en tout cas, aucune trace de château ou d'enceinte fortifiée. Son territoire devait être couvert de forêts qui ont totalement disparu.

On distingue à Mauri deux parties principales : *Le Village* et *La Gazell*.

Le *Pagus Fenolietensis*, *Fonolietensis* et *Fenuletus*, ou « Pays de Fenouillèdes », s'étendait depuis Estagel jusqu'à Axat, et de la montagne de Mauri jusqu'aux bords de la Tet, vers Belesta et Montalba. On sait qu'à l'époque celtique la Gaule était divisée en *pagi*. Les Romains conservèrent cette division ; mais le nôtre existait-il à cette époque reculée ? Portait-il le nom que nous lui donnons ici ? Nous l'ignorons ; mais il semble que ce nom est tout romain, comme *feniculeta*, de la même famille, qui signifie *contrée où il y a beaucoup de fenouil*. Les Romains durent même de bonne heure fréquenter le pays de Fenouillèdes. Nous avons nous-même trouvé dans le territoire de Saint-Paul des médailles de Claude, de Domitien, d'Hadrien, d'Auguste et Agrippa (Colonie de Nîmes).



Maury. — Le pont du chemin de fer
Au dernier plan, les Corbières et le château de Queribus



Quoi qu'il en soit, notre *pagus* ne se trouve cité pour la première fois qu'en l'année 845, dans une charte de Charles-le-Chauve en faveur d'un de ses vassaux appelé Milon. Les actes du moyen âge parlent du *Comitatus Fenolietensis*, notamment deux bulles du pape Agapet, l'une de 950 et l'autre de 954 ; mais rien ne prouve qu'il y ait eu un *comté* de Fenouillèdes, car, dans les actes cités, le mot de *comitatus* n'a que le sens de *pagus*, pays. A cette époque le Fenouillèdes était possédé par les comtes de Barcelone. Un de ces comtes, Sunifred, le laissa à Oliba Cabreta, comte de Cerdagne, son frère ; ce dernier le transmit à Bernard, comte de Besalu ; en 1111, Raymond-Béranger en devint propriétaire. Le pays de Fenouillèdes avait déjà des vicomtes particuliers ; l'un d'eux fut Arnauld Guillaume dont il est fait mention en 1102. Ce pays fut cédé définitivement à la France par le traité de Corbeil (1258). Dès lors il fit partie de la province de Languedoc.

A la suite de la croisade contre les Albigeois, le vicomte Pierre avait été dépossédé de sa vicomté. Ses héritiers réclamèrent pour être réintégrés dans leurs droits, mais ce fut en vain ; bien plus, une sentence du Parlement de Paris, rendue en 1264, les débouta de leur demande. Les vicomtes de Fenouillèdes s'établirent en Roussillon où ils acquirent bientôt la seigneurie d'Ille et presque toutes les possessions de la famille d'Urg, à laquelle ils étaient alliés. Au siècle suivant, ils reprirent le titre de vicomte d'Ille, y joignirent bientôt celui de vicomte de Canet et occupèrent dès lors le premier rang parmi les barons des deux comtés de Roussillon et de Cerdagne.

Château de Queribus. — Il est fièrement suspendu au pic d'une arête des Corbières et domine toute la vallée de Maury. C'était une des principales forteresses du Pays de Fenouillèdes. Il est aujourd'hui ruiné. Cependant on verra encore un donjon de forme octogone assez bien conservé dont la salle basse est voûtée à arcs croisés avec cul-de-lampe et ornements. Un escalier placé dans une tourelle conduit sur la terrasse du donjon. Bien des personnes croient qu'un souterrain faisait communiquer

Queribus et Narbonne : c'est là un de ces contes du coin du feu que se transmettent les générations.

Queribus existait déjà au commencement du XIe siècle, au moins. Cela ressort d'un serment de fidélité prêté par Bérenger, fils de Bernard, comte de Bésalu et de Fenouillèdes, à Guillaume son père, pour les deux châteaux de Pierrepertuse et de Queribus, placés sur la frontière du Roussillon. En 1255, Queribus fut assiégé par le sénéchal de Carcassonne, Pierre d'Auteuil. On était au plus fort de la guerre des Albigeois, et il paraît qu'une bande de ces hérétiques s'était enfermée dans le Château qu'elle défendit énergiquement. Nous ne connaissons pas les incidents du siège de Queribus : mais nous savons que Pierre d'Auteuil s'en empara. En 1258, le roi d'Aragon renonça, en faveur de Louis IX, aux droits ou prétentions qu'il avait sur ce Château. En 1260, un certain Michel de Navarre était châtelain de Queribus (*Garnisio de Querbucio, Michael de Navarra castellanus*). Il est encore question de ce Château en 1463 et en 1473, et ce n'est que très tard qu'on a cessé d'y tenir un poste militaire.

La montagne de Mauri ne contient que des buis, des cistes, des astragales, des helichrysses et quelques autres plantes qui se trouvent aussi dans le territoire de Saint-Paul.

De Mauri dans l'Aude. — Une bonne route monte vers le *Coll de Verto Farines*, appelé aussi *Grau* de Queribus ; en contournant plusieurs mamelons on arrive à une côte rapide qui aboutit à cette énorme brèche. C'est une contrée aride et brûlée. D'ici, la grise silhouette du château se détache dans le ciel bleu. Le chemin descend ensuite dans un pays gazonné ; c'est l'ancien pays de Pierrepertuse ou haute vallée du Verdouble, rivière que nous avons déjà vue à Tautavel et près d'Estagel.

SAINT-PAUL-DE-FENOUILLÈDES

OU DE FENOUILLET

41 kil. de Perpignan.

Huit kilomètres séparent Mauri de Saint-Paul, qui est le chef-lieu du canton et qui compte 2080 habitants environ. Il est situé sur la rive gauche de l'Agli et sur la pente de deux collines, *Saint-Pierre* et le *Pech*.

Saint-Paul n'est pas précisément une commune riche ; mais il y règne une aisance, une heureuse médiocrité qui met l'habitant à l'abri de la misère. Ceci est vrai aussi pour le reste des communes du canton, sauf peut-être Mauri qui a eu le bonheur de voir ses vignes prospérer continuellement, tandis que Saint-Paul, qui est déjà un peu plus élevé et soumis à des influences météorologiques différentes, n'a pas été heureux de ce côté-là.

Nous sommes ici dans un pays mixte, de transition, si l'on veut : Ce n'est pas tout à fait la montagne, ce n'est pas tout à fait la plaine. Le blé, le seigle les haricots, les pommes de terres, l'olivier, la vigne forment des cultures étendues ; mais le rendement est souvent faible. Les terres arrosables des bords de l'Agli et de la Boulzane donnent les premiers produits indiqués ci-dessus ; le vin et l'huile se récoltent sur les côteaux arides et chauds du Falgueira (*falguiero*, fougère commune), de *Roco-Roujo*, de *Crouzilles* et un peu sur le *Bach de Sant-Bresch* (Saint-Brice).

L'Ancienne Abbaye. — Il n'y a rien de bien remarquable à Saint-Paul. On peut toutefois examiner quelques pans de ses anciens remparts, qui étaient percés de quatre portes principales dont il ne reste qu'une seule, celle du *Tarié* ; l'église Saint-Pierre mérite d'être visitée ainsi que les restes du Chapitre qui, au XIVe siècle, remplaça une abbaye connue d'abord sous le nom de Saint-Paul-*de-Valolas* et appelée ensuite Saint-Paul-*de-Fenouillèdes*.

Cette abbaye était bâtie, dit-on, dans un lieu anciennement appelé *Monedaten, au confluent de l'Agli et de la Boussone* (aujourd'hui la Boulzane) (1). Comme le confluent de ces deux rivières est à un quart de lieue en aval de Saint-Paul, quelques personnes se figurent que notre abbaye était effectivement à l'entrée de la gorge de *La Fou*. Il n'en est rien cependant. Les dépendances de l'abbaye, son territoire devaient s'étendre jusque là ; mais le monastère était bien à l'endroit qu'occupe ce qu'on appelle le *Chapitre*. Rien n'est venu nous éclairer sur l'époque précise de la fondation du monastère. Quant au mot *Monedaten*, il semble être une corruption de celui de *Monedariæ*, porté par le village de Saint-Paul.

Il n'est pas question de notre abbaye dans les documents que nous possédons, avant l'année 965, époque où Sunifred la dota. Elle fit prospérer le village de Saint-Paul qui devint, en peu de temps, le lieu le plus important du Pays de Fenouillèdes. Cette abbaye fut unie à celle de Saint-Michel-de-Cuxa en l'an 1000 par Bernard, comte de Bésalu et de Fenouillèdes, *afin*, dit l'acte, *de mettre un terme au relâchement qui s'était introduit dans ce monastère.*

Le Chapitre. — L'abbaye de Saint-Paul fut érigée en *collégiale* en 1327 par le pape Jean XXII, l'année même où il supprimait l'abbaye bénédictine d'Alet pour y établir un chapitre et un siège épiscopal. Le chapitre de Saint-Paul, dirigé par un doyen, fut chargé, de concert avec le chapitre d'Alet, d'élire l'évêque du diocèse, droit qui lui fut enlevé par le pape Clément VI. Outre le doyen, il y avait deux autres dignitaires, un *sacristain*

---

(1) Dès 961, on trouve l'Agli signalé sous le nom de *flumen Aquilinum* et, en l'an 1120, une bulle le signale encore. En 1211, on trouve dans le Pays de Fenouillèdes un lieu habité qui s'appelle *de Monte Aiglino*. Ce lieu a complètement disparu, comme *Petraficta*, et tant d'autres qui étaient aussi des lieux habités du Pays de Fenouillèdes Quant à l'étymologie du mot « Agli », il vient du latin *aquila*, « aigle ». *Aquilinum* est devenu *Aglinum*, d'où l'on a tiré le nom moderne Agli La rivière de l'Agli est donc la *rivière de l'Aigle*.

chargé de la paroisse, et un *préchantre*; plus douze chanoines et trente semi-prébendés. L'évêque d'Alet et le chapitre de Saint-Paul nommaient concurremment le doyen : l'évêque seul nommait le sacristain et le préchantre. Pour la collation des canonicats, les onze premiers étaient successivement conférés par l'évêque et par le chapitre et le douzième toujours par celui-ci, sur la présentation d'un chanoine désigné; il en était de même pour les semi-prébendés.

Parmi les doyens du chapitre de Saint-Paul de Fenouillèdes, il faut mentionner Arnaud de Verdale, docteur en droit (vers 1336), qui fut chargé de plusieurs missions par le pape. En 1337, il fonda le collège de son nom à Toulouse; plus tard, il devint évêque de Maguelone. Guérot de Massot, vicaire-général d'Hélie de Pompadour, évêque d'Alet, avait été doyen du même chapitre, vers 1458.

Pas plus que les moines de l'ancienne abbaye, les chanoines du chapitre de Saint-Paul ne brillaient en général par la pureté des mœurs. Nicolas Pavillon, qui occupa le siège épiscopal d'Alet pendant une grande partie du XVIIe siècle, eut toutes les peines du monde à maintenir le bon ordre parmi eux. C'est ainsi que pendant un séjour qu'il fit à Saint-Paul, il se vit obligé de faire arrêter un des chanoines, homme de condition, qui, au vu et au su de tout le monde, avait des fréquentations scandaleuses avec une femme dont le mari s'était, pour cette raison, retiré à Carcassonne, lieu de sa naissance. Un gentilhomme nommé d'Axat, ami du chanoine, ayant appris qu'il était prisonnier, vint le soir, avec une troupe de gens armés, investir la maison où il était enfermé et où logeait Pavillon, sur la Placette. D'Axat et ses gens, pleins de vin, crièrent toute la nuit comme des forcenés pour se faire rendre le prisonnier. Ils se mirent enfin en devoir de briser les portes et même de les brûler, en vomissant contre l'évêque les injures les plus grossières.

Comme l'évêque était seigneur de Saint-Paul, il pouvait aisément repousser cette troupe insolente et perdre sans ressource le gentilhomme qui la commandait ; mais il ordonna à ses gens de rester en repos. Cependant le matin arriva et nos tapageurs se retirèrent. Alors d'Axat

étant enfin rentré en lui-même et considérant quelles pourraient être les suites de ces violences, envoya quelqu'un témoigner de son repentir à l'évêque et l'assurer qu'il était prêt à subir la pénitence qu'il lui voudrait imposer, car la coutume était établie de recevoir de l'évêque la *pénitence publique* pour les péchés publics. L'évêque reçut d'Axat avec douceur, il lui fit demander pardon, un jour de dimanche, devant le peuple assemblé, du scandale qu'il avait causé et lui prescrivit, à haute voix, les jeûnes, les aumônes et les prières qu'il devait faire pour obtenir la rémission de son crime et pour être en état de recevoir l'absolution (1).

Beaucoup de personnes croient qu'il y a eu à Saint-Paul un évêché, parce qu'on appelle *Abescat* (évêché) la maison de la Placette où se passa la scène que nous venons de rapporter. Cette maison servait tout simplement d'habitation à l'évêque d'Alet, lorsqu'il venait séjourner à Saint-Paul (2). En 1016 le comte Bernard avait bien demandé au pape la création d'un nouvel évêché dans ses états et il avait proposé Saint-Genis de Besalu et Saint-Paul de Fenouillèdes : c'est Saint-Genis qui fut choisi.

L'église du Chapitre de Saint-Paul existe encore : mais les transformations que les propriétaires lui ont fait subir depuis la Révolution, époque où les chanoines en furent chassés, la rendent méconnaissable. Elle avait été refaite au XVIIe siècle, du moins à l'intérieur ; quant au clocher actuel, il ne date que du milieu du XVIIIe. Il est en tuf tiré des carrières de la *Llau* ou *Llauso*. Les moulures des chapelles ont été respectées en grande partie ; celles de l'abside ont été arrachées et jetées aux quatre vents. Du cloître primitif, on ne voit presque plus rien ; la salle capitulaire et le ré-

---

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Vie de Monsieur Pavillon, évêque d'Alet*, Utrecht, 1739, sans nom d'auteur.

(2) Une cuisine et une prison contiguës, dépendant du Chapitre, furent vendues le 1er août 1791 à Guillaume Caddet pour la somme de 1175 livres. — Le Corps de logis, ci-devant « l'Evêché d'Alet, possédé par l'évêque d'Alet » fut vendu à Antoine Caris, le 1er septembre, pour la somme de 6025 livres.

fectoire, de style ogival, ont aussi disparu sous le marteau des maçons. On a remplacé toute cette architecture vive et élancée, pleine de souvenirs, par des maisons à la moderne, sans aucune espèce de caractère.

L'Eglise paroissiale. — L'église paroissiale est sous l'invocation de Saint-Pierre. Elle fut commencée en 1313, s'il faut en croire l'inscription suivante qui se lit au-dessus de la porte Sud (aujourd'hui fermée) :

ANNO DOMINI MCCCXIII II IDVS MADII
FVIT INCEP TA ECCLESIA SANCTI
PETRI APOSTOLI.

L'an du Seigneur 1313 *et le* 2 *des ides de mai, a été commencée l'église de Saint-Pierre, apôtre.*

L'espace vide que nous avons laissé entre les mots des deux dernières lignes de l'inscription est occupé par la partie supérieure de deux circonférences concentriques sommées d'une petite croix ; on dirait qu'on avait voulu les faire servir à la confection d'un cadran solaire.

A gauche de cette inscription, nous trouvons la pierre tumulaire de Jean Noèdes, mort en 1307, qui fut « recteur » ou curé (*ridtou*) de l'église de *Saint-Paul*.

Il ne faut donc pas confondre l'église de *Saint-Pierre*, commencée en 1313 et l'église de *Saint-Paul*, qui devait être contemporaine de l'abbaye. On a découvert récemment dans l'intérieur de l'église une inscription de 1358 ainsi conçue :

. . . .
INCARNATIONIS EJUSDEM
M.CCC.LVIII. XV DIE
MADII ISTA TVRRIS F
ACTA FVIT PER VILLAM SANCTI
PAVLI VERE FRANCESAM.

Le mot *turris* désigne probablement l'une des tours qui flanquaient les remparts aux environs de l'église

(1) A la première ligne qui manque, il devait y avoir le mot ANNO précédé de la formule : IN NOMINE DOMINI. « *Au nom du Seigneur et l'an de son incarnation 1358, le 15 du mois de mai fut achevée cette tour par la ville de Saint-Paul vraiment française.* »

Saint-Pierre ; peut-être désigne-t-il un clocher que l'on venait de terminer. En tout cas, ce clocher n'existe plus ; il fut démoli avec l'église du XIVe siècle, ainsi qu'on le verra un peu plus loin. Il faut noter ici l'épithète de *Villa vere francesa* (ville foncièrement française) appliquée à Saint-Paul. On sait que par le traité de Corbeil de 1258, le roi Jacques Ier d'Aragon avait renoncé en faveur de Saint-Louis à tous ses droits sur le Pays de Fenouillèdes ; les habitants de Saint-Paul étaient devenus français de cœur, et ils s'en flattaient.

L'épitaphe de Jean Nohèdes contient un grand nombre de petites lettres gravées en interligne. De plus la moitié des mots est souvent superposée à l'autre moitié :

OAE
RGR (rogare) MEN
METO (memento)

Nous allons transcrire cette inscription en lui donnant sa disposition naturelle.

ANNO DOMINI MCCCVII, IIII IDVS DECEMBRIS OBIIT || DOMINVS IOHANNES NOEDES, RECTOR ECCLESIE SANCTI || PAVLI, CVIVS ANIMA EIVS (*sic*) REQVIESCAT IN PACE, AMEN. DICATIS PATER NOSTER || PLANGITE QVI CVPITIS MORTEM VITARE SEVERAM. QVOD SVM VOS ERITIS || QVIPPE QUOD VOS ESTIS ERAM. O TV QVI TRANSIS, DOMINVM ROGARE MEMENTO || PRO ME QVI IACEO TVMVLATVS IN HOC MONVMENTO AGITE PENITENCIAM. (1)

L'an du Seigneur 1307 et le 4 des ides de décembre, est mort Jean Noèdes, doyen de l'église de Saint-Paul. Que son âme repose en paix, amen. Dites un pater noster. *Pleurez, vous qui désirez fuir la mort cruelle. Vous serez ce que je suis, car j'étais ce que vous êtes. O toi qui passes, prie pour moi qui repose enseveli sous cette pierre. Faites pénitence.*

L'ornementation de l'église est pauvre. Mais le retable du maître autel, tout en plâtre, est très grand et

(1) Voyez De Bonnefoy. *Epigraphie roussillonnaise*, p. 155.

remarquable à cause de ses moulures ; c'est un ouvrage de la seconde moitié du XVIe siècle. Il fut construit quand on refit l'église, incendiée et démolie en 1543.

C'était par conséquent pendant la guerre de François Ier et de Charles-Quint. Le vice-roi de Catalogne, Roussillon et Cerdagne, marquis d'Aguilar, comte de Siffontes, vint à Estagell, après avoir brûlé Tuchan, et y établit son camp. L'armée qu'il commandait se composait de castillans, d'aragonais, de valenciens, de catalans, d'allemands, environ 8.000 hommes d'infanterie ou de cavalerie avec quelques pièces d'artillerie. D'Estagell, le vice-roi envoya un trompette à Saint-Paul pour engager les habitants à se rendre, faute de quoi, il les ferait pendre tous aux murailles de la ville, *si no altrament tots los penjarie per las murallas*. Le capitaine d'armes français qui commandait à Saint-Paul, un nommé de Poméra, répondit fièrement que lui et tous ses gens mourraient plutôt que de se rendre. Le vice-roi envoya une nouvelle sommation, qui ne fut pas mieux reçue que la première. On se décida alors à marcher sur Saint-Paul et le marquis d'Aguilar donna ordre à ses soldats de passer tous les habitants au fil de l'épée. Le bombardement avait à peine commencé que ceux-ci demandèrent à capituler ; mais les combattants se retirèrent dans l'église avec Poméra. Ils furent pris et conduits à Perpignan attachés de trois en trois. Les vainqueurs saccagèrent la ville et détruisirent l'église, *lo qual dia fonc tot mes en terra, fins à la iglesia*, dit le manuscrit des *Memorias* d'où nous avons tiré ces curieux renseignements (1).

Saint-Paul salua avec enthousiasme la proclamation de la République en 1792, et une année plus tard, lorsque les Espagnols envahirent le territoire francais, les descendants de ceux qui avaient capitulé devant l'armée mercenaire du comte de Siffontes coururent aux frontières défendre la patrie en danger. On vit même les femmes

---

(1) Ce récit se trouve avec force détails dans les *Memorias de la iglesia de Sant Johan de Perpinya*, manuscrit du XVIe siecle (Copie de Henry, manuscrits de la Bibliothèque publique de Perpignan).

de Saint-Paul presser le départ de leurs époux et de leurs frères pour aller défendre le drapeau de la France menacé par l'étranger.

ENVIRONS DE SAINT-PAUL

1° **Saint-Antoine-de-Galamus**. — Anciennement on montait vers la montagne sainte par un chemin bossué, mal tracé sur la roche sèche et noire, bordé de vignes âgées de plusieurs siècles et qui tordaient leurs bras noueux sous des amandiers étiques et des figuiers poitrinaires; puis, il traversait le ruisseau de Saint Christophe (*Sant Cristà*) et descendait vers l'Agli ; là, il s'égayait, le long du petit fleuve, auquel faisait escorte une longue file de peupliers, de saules et d'aulnes au feuillage lustré, d'où pendaient d'interminables entrelacs de viorne, des liserons blancs et des campanules bleues qui venaient de naître ; et l'eau, transparente comme l'air, coulait doucement sous cette admirable voûte de verdure. Tout à coup, la montagne de calcaire, grise et lumineuse, se dressait comme une barrière inexpugnable. Nous la gravissions, pourtant, et avec joie, par un sentier en zigzags, affreusement chaud, pénible, douloureux aux pieds, à peine dessiné à travers d'âpres rochers d'où sortaient des pousses de thym, des tiges de lavande, des cistes, des églantiers et des genêts, répandant des odeurs douces et fines qui attiraient les abeilles, si nombreuses dans ce joli coin de pays.

Aujourd'hui, on vient à l'ermitage par une route qui traverse un terrain plat et noir, zébré de quelques bandes de blonde argile. De tous côtés, s'étend la vigne, toute jeune ici, et aussi l'inévitable ciste. Bientôt, la route s'engage dans la gorge d'un vilain torrent ; elle court, se tord et monte, enfoncée, desséchée, triste, monotone, sans un arbre, sans un ombrage ; les bêtes elles-mêmes s'y ennuyent : elles hâtent le pas. Seuls, les touristes mélancoliques et les dévots incomplets suivent cette route moderne ; les autres vont par l'antique chemin, celui que de rudes anachorètes à la foi robuste avaient jadis tracé de leurs pieds nus et saignants,

chemin historique où passèrent nos pères et leurs ancètres. De là la préférence qu'ont pour lui ceux des gens de Saint-Paul (rares, hélas!) pour qui cet ermitage reste un lieu mémorable et qui y viennent portés par de doux souvenirs ou par leur piété reconnaissante.

Là-haut, le sentier rejoint la nouvelle route, qui se développe en corniche sur le flanc de la montagne. Nous sommes à deux pas de l'endroit où une porte grillée marquait jadis l'entrée de « la Petite Thébaïde ». Ah! que de fois on s'y est donné rendez-vous à cette grille de fer, qui maintenant gît à terre, délaissée, inutile! Au départ, en chemin, les plus pressés nous jetaient ce cri : « Nous vous attendrons à *la Grille!* » ; et l'on se rejoignait là, en effet, pour se reposer un instant en contemplant le paysage qui se déroule majestueusement entre les deux chaînons de calcaire où est enserré le Pays de Fenouillèdes.

L'œil plonge dans la vallée de l'Agli, béante sous nos pieds, à une profondeur vertigineuse. A cet endroit, le fleuve débouche de l'étroite cluse de Galamus. Ordinairement, il roule peu d'eau et glisse mollement sur son lit de pierres polies; mais qu'un orage vienne à éclater vers sa source, alors le flot se trouble, grossit, se gonfle, bouillonne en cascades et s'engouffre dans les entrailles de la montagne, qui le vomit avec des aboiements et des beuglements étranges ; et, démuselé, il bondit, saute par dessus ses rives dans les jardins, qu'il ravage et couvre de débris rocheux, portant ainsi la désolation et la stérilité là où, quelques instants avant, ne se voyait que gaieté et fécondité.

A partir du *Gourch dal Llau*, la rivière serpente en replis tortueux, et on en suit facilement le cours, marqué par la verdure des bords. Là-bas, la petite ville de Saint-Paul émerge de cette verdure et jette vers le ciel les pointes de ses deux clochers. Un peu plus loin, un mur de calcaire énorme se dresse, montagne nue et pelée, avec des plaques de broussaille : c'est le chaînon de Peyralade et de Saint-Brice, qui court de l'Ouest à l'Est et s'allonge en promontoire jusqu'à Estagel. A travers cette pauvre et grise montagne s'ouvre la porte trouée monumentale de La Fou, par où l'Agli s'est ouvert un chemin. Singulière

destinée que celle de ce petit fleuve ! à partir de sa source, ce ne sont qu'obstacles, barrières qui arrêtent sa marche, mais le flot rongeur et têtu en a eu raison et, après des efforts inouis de sape, il va s'étaler à son aise dans la région de La Tour-de-France. C'est un exemple de ce que peut l'incessante tenacité.

Derrière la montagne de Saint-Brice, dans le lointain, légèrement estompé de vapeurs violettes, le Canigou lève sa tête chauve argentée de neige; il semble se hausser pour regarder ce qui se passe au loin.

A droite, la fraîche vallée de la Boulzane, petite rivière qui vient des montagnes brouillardeuses du haut pays de Fenouillèdes et de l'épaisse forêt des Fanges ; à gauche, la vallée de Mauri sèche, dénudée d'arbres, court entre les deux chaînons parallèles des Corbières ; des monticules arrondis, de terre rougeâtre et fauve, couverts de vignes, ondulent vers l'Est, où l'horizon se ferme, à la Tour de Tautavel, dans un paysage grisâtre et indécis.

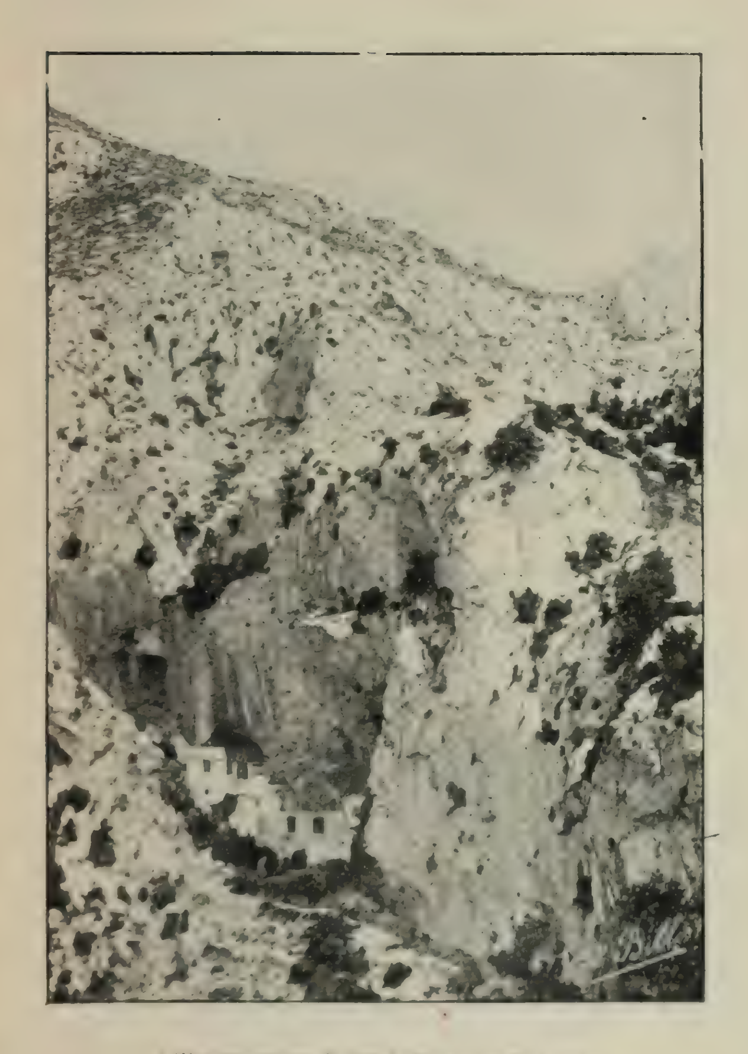
Cet ensemble forme un tableau clair, lumineux, doux à voir, grand et vaste, mais non grandiose comme celui que va nous offrir le cirque Galamus en un espace bien plus restreint.

Entrons-y.

La forêt s'ouvre fraîche et silencieuse. Des odeurs variées nous arrivent comme des bouffées de parfums ; c'est que les fleurs abondent ici ; sous les feux du soleil levant, elles viennent de se réveiller, entr'ouvrant leur corolle humide de rosée. Les arbres sont des chênes-verts, vieux, courbés, ridés et rugueux, mais encore robustes ; des arbousiers touffus, vigoureux ; des buis au feuillage verdâtre et dont les blondes tiges s'attachent au sol par des puissantes racines.

Des oiseaux passent en piaulant.

Voici l'oratoire de « Priez-Sans-Cesse » : arrêtez-vous ; regardez en face. Quel coup de théâtre ! Jamais l'imagination et l'art des artistes décorateurs ne sont arrivés à produire quelque chose de semblable, et toutes les féeries pâlissent à côté de ce splendide et grandiose spectacle. On est empoigné, et l'on sent comme un frisson d'admiration muette qui vous remue le cœur et l'esprit.



L'Ermitage de Saint-Antoine de Galamus

En face, et comme suspendue sur un gouffre béant de verdure, se dresse une énorme muraille de calcaire, baignée de lumière et dont la couleur fauve contraste avec la teinte azurée de la voûte céleste. C'est dans les entrailles de cette paroi colossale, dorée par des milliers de siècles de soleil, que s'ouvre la grotte où des anachorètes, vivant dans l'ascétisme et l'abstinence, élevèrent un autel en l'honneur de l'ermite Antoine. Quelques pauvres maisons accrochées à la roche formèrent leurs cellules : c'est aujourd'hui « l'ermitage de Galamus ». Regardez plus bas, le gouffre va s'enfonçant jusqu'à des profondeurs que l'œil ne peut mesurer ; de tous les côtés, la montagne s'élève droite, haute ; à gauche, elle est creusée de ravines où croissent des genièvres qui tombent de vétusté. C'est là que l'aigle fait son nid, loin de la main de l'homme, qui ne saurait l'atteindre. Ces hautes cîmes sont bien à lui, et l'homme lui en a reconnu la possession en appelant le fleuve *flumen Aquilini* (fleuve de l'Aigle).

Il faut pourtant s'arracher à cette émotionnante contemplation. Nous descendons par un sentier qui court en zigzags à travers la forêt : chênes aux formes contournées, berceaux de chèvrefeuille odoriférants, houx épineux, frênes, érables, buis, genévriers, tous, arbres et arbustes, croissent ici selon leur caprice, vigoureux, sains, entourés de violettes parfumées, de narcisses, de jonquilles jaunes et d'iris bleus. Par ce charmant petit chemin, nous arrivons sur l'étroit plateau de Sainte-Madeleine.

Maintenant, la paroi colossale où est accroché l'ermitage surplombe nos têtes. On la regarde avec une certaine inquiétude, car on dirait qu'elle va tomber ; mais elle tient par des attaches solides, allez, et l'architecte qui a élevé cette formidable muraille travaillait pour l'éternité. N'ayez donc aucune crainte et suivons le sentier ; il nous conduira au seuil modeste de l'ermitage. Tout, d'ailleurs, est modeste ici : le luxe y serait déplacé. Entrons. Un étroit corridor nous mène dans la chapelle, ouvrage irrégulier qui n'appartient à aucun ordre d'architecture, vaste caverne qui date de l'époque immensément reculée où la Nature pétrit les calcaires. L'archéo-

logue et l'architecte n'ont rien à voir dans cette église qui est purement du ressort du géologue. Avec sa voûte naturelle, son chœur éclairé mystérieusement, cette chapelle est un lieu bien fait pour la dévotion sincère. Ah ! qu'ils devaient être saintement imprégnés de la légende du grand ermite ceux qui, les premiers, vinrent dresser son image au fond de cette grotte et y fixèrent leur demeure pour vivre et méditer en face de Dieu, le prier et le louer ! Aujourd'hui, l'autel est à moitié délabré; dessus se dresse l'image modestement sculptée du père des cénobites ; à ses pieds se tient le grossier quadrupède que la légende lui a donné pour compagnon ; l'ermite porte la robe couleur tabac des disciples de saint François ; sa tête est couverte d'un chapeau en forme de « salade » ; sa figure respire la douceur ; une longue barbe s'épanche à flots sur sa poitrine.

En sortant de la grotte, nous prenons un escalier qui nous conduit sur une petite place. Des fenêtres permettent de jeter un coup d'œil sur le vaste cirque couvert de verdure et sur le chemin que nous avons suivi depuis l'oratoire de « Priez-Sans-Cesse ».

Montons encore. Voici la maison de l'ermite, la cellule, pauvrement meublée, étroite; l'anachorète n'a plus le costume traditionnel, c'est dommage.

Nous montons encore, et nous atteignons la fontaine sacrée. D'une calotte de pierre filtre goutte à goutte une eau fraîche et limpide, qui tombe dans un bassin où flottent des plantes aquatiques. Des pariétaires dégouttelantes s'épandent le long de la paroi calcaire comme des chevelures de nymphe antique.

Tout près d'ici, un petit jardinet de trois ou quatre mètres carrés, suspendu au dessus de l'abîme, contient la tombe d'un ermite mort au désert. De cet endroit, on peut contempler à loisir toute cette vaste et sauvage solitude, où se succèdent les formes les plus pittoresques.

Ce paysage laisse en somme une impression qui émeut l'âme sans la troubler ; on sent qu'il est doux ici d'être ermite. Bien différent est le spectacle que présente la cluse de l'Agli, en amont de l'ermitage. Quelle belle horreur ! C'est une entaille gigantesque faite dans la montagne ; ses parois formidables montent perpendicu-



Gorges de Galamus

lairement vers le ciel bleu, et le fond de la rivière n'est qu'un étroit couloir où le flot glisse et bruit sournoisement, à une profondeur qui fait peur. Si l'eau a creusé son lit elle-même, c'est des milliers de siècles qu'il lui a fallu. Il y a quelques années, rien ici ne montrait la main de l'homme, et seuls les aigles et les vautours avaient sondé la profondeur de l'abîme ; l'homme n'y avait jamais pénétré. Pour ouvrir la nouvelle route, il a dû violenter la montagne ; il l'a trouée, fouillée, écartelée ; des blocs énormes ont roulé en bas avec des bruits effroyables (1). La route surplombe la rivière et passe sous des masses rocheuses qu'on a laissées suspendues sur la tête des passants. Un frisson de terreur vous prend. Si, cependant, vous aimez les vertiges, comme Jean-Jacques, oh ! venez ici ; vous pourrez en gagner à votre aise, tout en restant en sûreté derrière le parapet du chemin. Avancez la tête ; vous verrez au fond de la cluse l'eau qui cascade, tandis que plus haut des oiseaux passent avec des cris aigus. Ramassez des cailloux, jetez-les, et vous vous délecterez à les voir « rouler, bondir et voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice. »

Le lundi de Pâques, c'est un flot de monde qui vient à Saint-Antoine. De bon matin, mille bruits assourdissants emplissent l'air, et la voix nette et métallique de la cloche chante et court dans le désert. La foule grossit. Des enfants pleurent, des chiens hurlent, des chevaux hennissent. On crie, on s'appelle ; on va, on vient ; c'est un fourmillement continu, incessant. Vers midi, après la messe, un calme relatif s'établit. On se précipite vers les monceaux de victuailles soigneusement empaquetées dans des linges blancs; on déballe l'attirail de

---

(1) En quatre vers romans d'une vérité et d'une concision exquises, mon regretté ami Léonce Rives avait parfaitement caractérisé le site :

Dins aquel roc pélat que traouco la sabino,
Oun l'aglo dins soun bol gaousabo soul béni,
Penjat per un courdel embe la barromino,
L'home, coumo l'aouseil, a troubat un cami.

Ces vers ont été gravés à l'entrée du tunnel par où passe la nouvelle route, précisément au-dessus de la grotte et près du torrent de Mont-Crabie.

cuisine. Sous les vieux chênes des feux s'allument ; les branches craquent et pétillent ; la flamme monte ; l'omelette dorée siffle et saute dans la poêle ; les gigots d'agneau suent la graisse en tournant sur la broche. La forêt, maintenant, fume comme au matin d'une nuit pluvieuse. Une rage d'appétit s'empare de la foule, et il monte de cet amas de verdure, où elle se roule, comme une odeur nauséabonde de ripaille qui rappelle les noces de Gamache.

Les habitants de la forêt, les oiseaux, ont pris la fuite, effarés par tant de vacarme et empestés par le contact de cet air de fumée : pour un jour, ils ont cédé la place aux hommes ; ils reviendront demain. Rien, d'ailleurs, ne nous semble plus malséant que ce déploiement d'appétit dans un lieu qui appelle si merveilleusement le rêve et la méditation. Est-ce bien ici qu'il convient de venir faire bombance, chez celui qui fut la frugalité même et qui vivait de pain et d'eau ? Et puis, ces vieux arbres n'ont que faire de votre gaîté, eux qui sont l'image de la sérénité : ils vivent là, en silence, imprégnés d'un doux parfum de verdure saine, que vous venez polluer de l'odeur âcre des viandes !

Le soir, au moment où le soleil va mourir, le flot humain, repu et roulant, se déverse vers Saint-Paul. Laissez-le passer. Montez sur le roc de « Priez-Sans-Cesse ». Regardez : la nuit vient insensiblement, les teintes des rochers brunissent, s'effacent ; la forêt s'abîme dans des profondeurs vagues, tandis que les étoiles s'allument là-haut, à la voûte céleste. Tout est rentré dans le calme et la nature a repris ses droits. Mais écoutez encore : une brise légère monte du gouffre noir ; c'est sans doute l'haleine de la nuit, peut-être le murmure des arbres qui se disent leur satisfaction d'être seuls.

Retirez-vous.

Le *Cantico* en l'honneur du saint décrit de la manière suivante le désert de Galamus :

Quand Sant-Antoni sercarets
Per bous infourma de sa bido,
Proche Sant-Pau lé troubarets,
Dins sa petito thébaido,
Ount nou sé béou a descoubert
Res que lé Cel et lé désert.

Désert qu'attirés tant dé gens.
Gran chef-d'ubro de la naturo,
Affrous et bell en même tens!
Qui es qué fara la pinturo
D'un ermitage sans parell
Dount la béutat charmo tout ell ?

(Quand vous chercherez Saint-Antoine pour vous informer de sa vie, vous le trouverez près de Saint-Paul, dans sa petite thébaïde, où l'on ne voit, à découvert, rien que le ciel et le désert. — Désert qui attires tant de monde! grand chef-d'œuvre de la nature, affreux et beau en même temps! Qui donc pourra décrire un ermitage qui n'a pas son pareil et dont la beauté charme tous les yeux ?

2° **La Gorge de la Fou**. — *La Fo* ou *La Fou* est la brèche que les eaux de l'Agli ont pratiquée à travers le chaînon de Lesquerde. Elle donne passage au chemin qui fait communiquer le pays de Corbière, de Sournia avec le pays de Fenouillèdes proprement dit.

[On peut venir à La Fou par la rive droite de l'Agli, qu'il faut traverser près de son confluent avec la Boulzane. On suit d'abord le chemin de *Pessigo*, qui passe sous un luxuriant épanouissement de feuillages verts, d'arbres fruitiers et de fleurs. Ces lieux charmants ont été chantés par notre camarade Léonce Rives, qui venait y rêver au ronron de ses rimes languedociennes et de l'onde traînante de l'Agli. Ces vers pleins d'une suave et spirituelle poésie, notre illustre maître et ami Gabriel Baille les a mis en musique.]

L'eau de la *Fount-Caudo* (fontaine chaude) que nous trouvons à l'entrée de la gorge est classée parmi les eaux minérales sulfurées calciques, l'élément dominant étant la sulfate de chaux. Elle est donc de la même famille que celles de Bagnères-de-Bigorre et d'Aulus, si recommandées par les effets qu'elles produisent dans plusieurs cas d'affections chroniques des voies digestives et dans certaines affections de la peau. Les habitant de Saint-Paul et des communes voisines en font un grand usage. Ils l'utilisent principalement pour les plaies ordinaires ou de mauvaise nature qu'elles modifient toujours avantageusement. La *Fount-Caudo*, qui sort du sein de la montagne calcaire, est d'un volume considérable et offre une température de 27°.

Une autre source jaillit en face de la *Fount-Caudo*, dans un lieu presque inabordable. Nous l'appellerons *Source Normand*, du nom d'un ancien propriétaire de l'établissement thermal que nous voyons à droite, à travers un joli petit bois de micocouliers et d'arbres fruitiers.

On ne peut rien imaginer de plus pittoresque et de plus grandiose que cette vaste porte de *La Fou* (1). Elle est comme taillée dans d'immenses rochers de calcaire « dont les assises gigantesques se supportent avec une sorte de régularité architecturale ». Dans les interstices se cramponnent des chênes-verts, des arbousiers, des genévriers, des genêts dont les branches et les tiges flexibles s'usent contre les rochers presque toujours battus par le vent.

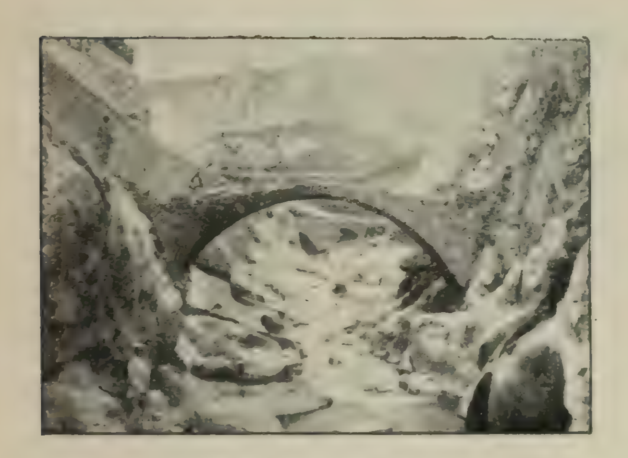
Nous laissons le vieux Pont où l'on ne passe plus depuis plusieurs années, et, après avoir franchi le nouveau, nous nous trouvons dans une petite plaine bordée de tous côtés par les montagnes. A gauche apparaît le versant de Lesquerde ou *La Squerdo*, sillonné par le chemin qui conduit à ce village, chemin taillé dans une roche douce, qui annonce la présence du gypse. En face serpente la route de Sournia au milieu de rochers que la mine et la pioche ont fortement secoués. Sur le *Bach de Taissach*, à sa droite, s'élève le *Roch Pouirit*, ainsi appelé à cause de sa composition schisteuse qui prête à la désagrégation sous l'influence de la pluie et du vent. Ce roc domine le *Coll dall Bouch* où le buis (*buxus sempervirens*) croît en abondance.

Toute la gorge de *La Fou* et l'entonnoir de *Fount Taceto* ont été jusqu'à ces derniers temps, redoutés des habitants du pays, et aujourd'hui encore, plus d'un n'y passerait pas de nuit, car les *Fades* ou fées pourraient bien lui apparaître et lui faire quelque mauvais parti. C'est ici qu'elles faisaient leur lessive, et l'on voit creusées dans le roc, « les comportes » dont elles se

---

(1) C'est bien à tort que Cassini (*Carte*) et d'Archiac (*Les Corbières*) écrivent *Fons*, *Pont de la Fons*. C'est *La Fo* ou *La Fou* qu'il faut écrire. Nous avons déjà dit que ce mot signifie « précipice ».

servaient à cet effet (1). Malheur au passant qui osait toucher au linge étendu sur les bords de la rivière : ses bras se pétrifiaient ou se brisaient comme du verre !



Pont de la Fou

(1) La gorge de La Fou et celle de Saint-Antoine, sont, sans aucun doute, le résultat de deux brisures dirigées N.-O. S.-E., obliquement aux chaines calcaires. On peut bien y apprécier l'action des eaux sur les roches le long des bords et dans le lit même de la rivière où l'on observe ces cavites plus ou moins arrondies, plus ou moins profondes qui sont de véritables comportes ou *pot-holes*. Ces cavités sont, entre le vieux et le nouveau pont, formees dans les conditions les plus favorables. Le lit du torrent est très resserré, sa pente très rapide, et cependant aucune d'elles ne depasse 8 ou 10 metres de profondeur. Le polissage ou l'usure des parois de la gorge n'est pas plus considerable que celle des cavités ; de sorte qu'on peut affirmer que l'action des eaux n'a pas augmenté de plus de 15 à 18 mètres la profondeur de ces gorges depuis qu'elles donnent passage à l'Agly. — Voy. d'Archiac, *Les Corbières*, p. 408, note 2.



VI

DE SAINT-PAUL A CAUDIÈS

ET DANS

LE DÉPARTEMENT DE L'AUDE

PAR LA ROUTE NATIONALE 117.

A Saint-Paul nous reprenons la route nationale nº **117**, qui remonte la vallée de La Boulzane. A une demi lieue environ nous atteignons cette rivière et nous passons sur la rive droite.

Voici une métairie à l'aspect sévère : c'est *Peyralade*. Ce nom vient du latin *Petra lata* (pierre large) et se rapporte à un « monument mégalithique » situé sur les bords de la Boulzane. Cette pierre avait appartenu à un *dolmen*. Non loin de là, se trouvait un *menhir*, solidement planté en terre.

La tradition raconte qu'Hercule d'abord, Roland plus tard, fréquentèrent la vallée de la Boulzane. Ils s'amusèrent souvent au *jeu de bouchon* avec les dalles du dolmen, lesquelles servaient de *palets*, le menhir faisant l'office de *tuch* ou point de mire.

D'ailleurs, le bruit des exploits de Roland et de Renaud, ces deux grandes et belles figures de la Chevalerie, avait pénétré de bonne heure dans nos Corbières et dans toutes les Pyrénées orientales. Nous avons déjà rencontré Roland en Vallespir ; sur la montagne de *la Llauso*, près de Saint-Antoine, le pâtre ou le bûcheron vous montrera l'empreinte du cheval *Bayard*, le vaillant coursier de Renaud.

Le village Prugnanes (160 habitants) est caché dans des replis de terrain qui longent la rive gauche de l'Agli.

La route passe devant le frais domaine appelé *La Bordo de Modamo*, laisse à gauche un chemin qui mène à Fenouillet et atteint bientôt le gros bourg de Caudiès.

CAUDIÈS

11 kil. de Saint-Paul, 52 kil. de Perpignan.

Cette commune (1167 habitants) tire son nom de sources d'eau chaude qui sourdaient dans les environs (1).

L'église mérite d'être visitée à cause de son retable qui est du XIVe siècle.

Avant 1790, Caudiès était chef-lieu de viguerie et possédait un bureau d'enregistrement, un entrepôt de sel et de tabac et un trésorier de France. Il avait aussi un tribunal de justice dont les arrêts ne furent pas toujours empreints de la plus grande impartialité puisqu'on dit encore, dans le canton :

Justiço dé Caudiès,
Justiço dé tort é dé trabès.

A l'entrée du vallon de Fenouillet se dresse l'ermitage de Sainte-Anne ou Notre-Dame de *la Vall* dont l'église renferme un joli retable en pierre, couvert d'un grand nombre de figures de la fin du XVe siècle. Il est fait mention de cette église dans une bulle de Sergius IV de de l'an 1011.

La petite chapelle qu'on trouve sur le bord du chemin de Fenouillet est dédiée à *Sainte-Anne*. Sur l'un des côtés on lit cette inscription en langue vulgaire :

LANY MIL CCCC
LXXXIII, XIII
DE MARS FOC CO
MENSAT LORATORI.

L'an 1483 *et le* 13 *mars a été commencé l'oratoire.*

(1) Dans l'Armorial des Etats du Languedoc, Caudiès porte *d'or au chaudron de gueules*. La forme primitive du nom est *Calders* (du latin *calidus*, chaud).

VUE PRISE A CAUDIÈS

FENOUILLET

12 kil. de Saint-Paul, 53 kil. de Perpignan.

Fenouillet (176 hab.) est à 3 kilomètres plus loin. L'entrée de la gorge était défendue au moyen âge par le *Castell-Fizel*, qui n'a pas encore tout à fait disparu. Du Château de Fenouillet, il ne reste que des ruines informes qui, néanmoins, donnent une idée suffisante de son importance : on suit encore les traces de son enceinte à travers les rochers couverts de ronces. En face, de l'autre côté du village, se dressent quelques pans de murs qui ont appartenu à des tours d'observation.

Le village de Fenouillet n'a jamais eu une bien grande étendue, mais il était, dans les premiers temps, le lieu le mieux fortifié du Pays de Fenouillèdes, et il est probable qu'il existait à l'époque gauloise.

A gauche de Fenouillet, et sur le versant méridional de la chaîne de Peyralade, se trouve Fosse (118 hab.) ; A droite est Vira (145 hab.), à l'entrée même de la belle forêt de Boucheville, qui s'étend dans le département de l'Aude, vers Montfort et Gincla.

La partie du Pays de Fenouillèdes que nous visitons en ce moment, est triste en général ; le territoire est sec et aride ; on y fait cependant quelque peu de blé et de seigle et on y récolte quelques pommes de terre. De temps en temps se montrent quelques petits troupeaux qui broutent l'herbe des rochers et le gazon poudreux des ravins.

Revenu à Caudiès, le touriste qui veut aller dans l'Aude, laissera à droite la route difficile du *Col de Saint-Louis* pour suivre celle de la *Pierre-Liz* qui remonte toujours la vallée de la Boulzane. D'un côté, nous voyons la *forêt des Fanges* qui, du sommet de hauts escarpements, domine la vallée ; de l'autre les contreforts de *la Serro d'Arquières* qui, s'élevant et s'abaissant tour à tour, se brise enfin pour laisser passer la Boulzane. Celle-ci fait un coude à La Pradelle et se dirige vers le Sud-Est. Sur un sommet se dessinent les

belles ruines du Château de Puylaurens appelé *Pechllaurens* en languedocien.

Nous sommes déjà dans l'Aude ; on rejoint bientôt le fleuve du même nomque nous avons déjà vu en Capcir. Nous voici au *Pont d'Axat* et à la limite du Pays de Fenouillèdes. La route traverse les défilés de la Pierre Lis pour aller à Quillan.



VII

DE SAINT-PAUL A SOURNIA ET A PRADES

PAR LE CHEMIN DE GRANDE COMMUNICATION N° 7.

Le chemin qui gravit le *Bac de Taichach* conduit à Sournia par Saint-Martin (195 hab. — 7 kil. de Saint-Paul), Le Vivier, où se voient les restes du Château seigneurial (249 hab.) et Prats (282 hab.), qui conserve aussi la tour de son vieux Château. — On a laissé à gauche, au fond du vallon de la Matassa, le village de Felluns (134 hab.). Tous ces villages, excepté Saint-Martin, font partie du canton de Sournia qui appartient lui-même à l'arrondissement de Prades.

Le sol de cette contrée est montagneux, pelé, nu, et offre peu de chances, même à de faibles cultures. Une des causes qui ont le plus dépeuplé d'arbres le Pays de Fenouillèdes est la recherche du tan : aussi les terres sont tellement ébranlées le long des pentes que, souvent, la montagne n'offre plus que le calcaire où le schiste argileux à nu. Le sommet des collines est ordinairement couronné de *bordes* où l'on entretient des troupeaux de chèvres et de bêtes à laine qui donnent à la population peu aisée, mais sobre, quelques moyens de subsistance.

SOURNIA

24 kil. de Prades, 45 kil. de Perpignan.

Sournia (850 hab.) est sur la rive gauche de La Desig (1) à 19 kil. au N. de Prades et à 45 de Perpignan. Il est divisé en deux parties distantes de deux ou trois cents pas, la *Ville* et le *Puch*. Son moulin, au bord de la rivière, dans un charmant bosquet frais et touffu, est un séjour délicieux.

Sournia était anciennement siège d'une baronnie, et il conserve encore le Château de ses seigneurs. On verra dans un des appartements de ce Château une très belle cheminée de l'époque de Louis XIII.

De Sournia on se rend à Prades en suivant un chemin bien entretenu mais d'une pente rapide. A deux kilomètres et demi environ de la ville, le touriste trouvera, à sa droite, quelques entassements de pierres moins considérables que ceux de Targasone et dont plusieurs semblent avoir été disposés par la main des hommes.

Arrivé au sommet de la montagne, le touriste jettera un regard en arrière pour voir les sinuosités du vallon de La Desig et le village de Campoussi (226 habitants) assis sur un large plateau qu'entourent des champs où se récoltent le seigle, l'avoine et les pommes de terre.

Le Canigou apparaît bientôt ; puis la vallée de la Tet ; c'est comme un autre monde qui surgit subitement. Après une heure et demie de descente on rejoint la route de Molitg, un peu au-dessus de Catllar, et on arrive à Prades après quatre heures de chemin depuis Sournia.

FIN

---

(1) Il semble que la véritable forme de ce nom est *Adasig*, qu'il faut rapprocher de celles d'*Atax* (Aude) et d'*Adesate* (Axat).

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA COTE ET LA PLAINE

DEUXIÈME PARTIE

LES MONTAGNES ET LES VALLÉES

La Vallée du Tech.

La Vallée de la Tet

La Cerdagne et la Haute Vallée du Sègre.

La Haute Vallée de l'Aude.

La Vallée de l'Agli.

TABLE DES GRAVURES

INDEX ALPHABÉTIQUE

C

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Grande Imprimerie du Centre. — Herbin, Montluçon



